

Multiple Jérusalem

Jérusalem terrestre
Jérusalem céleste

Extraits traduits de quatorze langues ;
regards des chroniqueurs,
des voyageurs, des théologiens, des pèlerins ;
visions de poètes, de photographes et de plasticiens ;
carnets et récits d'écrivains ;
interprétations d'archéologues,
d'historiens, d'anthropologues, de philosophes ;
positions politiques

Adonis, S.Y. Agnon, M. Arkoun, Y. Amichaï, C. Arnould, K.J. Asali, L. Barbulesco, M. Bennis, M. Benvenisti, J. Bollack, M. Butor, P. Celan, M. Darwish, A. Elad, M.E. Elial, B. Étienne, J. de la Ferrière, B. Flusin, L. Gaspar, O. Grabar, E. Habibi, J. Hassoun, J.B. Humbert, R. Jaulin, A. Khatibi, E. Lasker-Schüler, A. Mazar, A. Meddeb, H. Meschonnic, A.W. Minkowski, J.L. Nancy, C. Ollier, R. Reich, J. Rothenberg, E.W. Said, P. Santarcangeli, J.L. Schefer, M. Schwob, D. Shahar, A. Shammas, S. Stétié, S. Trigano, M. Talbi, F.M. Villanueva, A. Usuki, A. Yeshurun



nos 3 & 4
printemps 1996

Dédale
Maisonneuve & Larose

Éléments sous droits d'auteur

Abdelwahab Meddeb
Le partage

À la mémoire d'Émile Habibi qui nous quitta au moment où nous relisions les épreuves. À l'ami, à l'écrivain qui fut homme de paix et de dialogue, nous dédions cet ensemble.

Lorsque j'avais choisi Jérusalem comme thème pour Dédale, *je savais, d'instinct, que se présentait à moi un sujet parfait pour une revue dont la vocation vise la polyphonie.*

De quelque bout qu'on la prenne, Jérusalem est plurielle. Elle a d'abord une mémoire politique et symbolique qui aura été intensément nourrie par les trois croyances monothéistes. Elle a ensuite suscité, dans de multiples langues, le témoignage ou l'inspiration des gens voués à l'écriture, qu'ils soient prophètes, poètes, mystiques, théologiens, interprètes, pèlerins, chroniqueurs, voyageurs, géographes, historiens, archéologues, philosophes, anthropologues, dramaturges, romanciers, antiques ou modernes, païens ou fidèles, croyants ou agnostiques. Elle est enfin à la fois très ancienne (elle a plus de cinq mille ans) et tout à fait actuelle. Bref, Jérusalem est exprimée ensemble dans la pluralité des croyances et des systèmes symboliques, dans celle des langues et des discours qui résonnent à travers mille points du temps sans nullement épuiser son substrat, ni atténuer l'incandescence de son présent.

Afin de procéder au montage des séquences puisées dans un corpus littéraire plus que trois fois millénaire, il me fallait traverser les frontières des croyances et des langues pour être prompt à accueillir les dits sur Jérusalem dans la dissémination de Babel, à en capter les bribes et les dépôts pour les redistribuer selon les principes de l'hétérogène et du discord qui ne cessent de me rendre à mon errance intempestive, anachronique, m'amenant pourtant à respirer le grand air au bout du finistère, à la pointe du siècle.

L'ensemble que j'avais à orchestrer n'était pas destiné à donner une vision historique du site. À vouloir honorer un tel dessein, il eût fallu commenter les extraits

Éléments sous droits d'auteur

choisis dans une perspective qui aurait eu à éclairer chaque fois le contexte documentaire et la conjonction des faits. D'autres anthologies ont déjà tenté cette méthode. Je pense notamment à l'œuvre de G. Le Strange pour la séquence islamique[1] et à celle de F. E. Peters pour le parcours intégral balisé par le corpus polyglotte[2]. Quant à moi, n'étant pas historien, mon intention prioritaire était d'assurer techniquement la visée transculturelle et transdisciplinaire de Dédale. Et le sujet, je le répète, s'y prête admirablement.

Il me fallait organiser un jeu de résonances dans la mêlée des voix émanant d'origines multiples pour laisser entendre le divers selon un échantillonnage qui ne cherche pas à combler les trous ou à transmettre un enseignement. D'une façon générale, le lecteur idéal de cet ensemble est celui qui sait déjà. Il n'a pas à lire ici pour apprendre (sinon incidemment et par ricochet) mais pour se mettre dans la posture de celui qui tire jouissance en écoutant la mêlée et le divers.

Il est sûr qu'en instruisant la mémoire multiple de la ville, j'ai cherché à donner son dû à chacune des identités qui s'en réclament. Je ne me pose pas la question de savoir si j'ai été équitable dans ce partage. Ce que je sais, par contre, c'est que ma construction était plus veillée par un souci technique qu'éthique. Mais, au résultat, l'effet éthique, me semble-t-il, n'est ni éclipsé, ni résorbé. Bien au contraire et comme par perversion, l'instruction des identités aboutit à leur déroute dès lors qu'on en déplie les rouleaux en dehors de l'édifice qui abrite leur langue et leur croyance. Une réversibilité entre en jeu qui défait l'économie de l'argument ou du concept puisque celui-ci se retrouve dans son essence au service de causes qui se veulent exclusives. Le même instrument est actionné par des camps qui se combattent. La concurrence de l'usage émousse la lame la mieux aiguisée.

Je citerai un seul exemple : le mot mécréant ou infidèle perd son contenu dans sa circulation à travers les croyances : celui qui est traité de mécréant perçoit à son tour comme mécréant celui-là même qui vient de le cataloguer comme tel : en somme, le croyant est le mécréant du mécréant. Dans une telle spirale le sens se perd et les catégories militantes paraissent au moins aussi dérisoires que les atomes qui voltigent dans le rai de lumière qui révèle l'insaisissable turbulence de la poussière l'été dans une chambre noire. Effacez dans certains textes les signes où se reconnaît la croyance, vous verrez que leur identification se brouille et que leur appartenance reste suspendue dans l'intervalle de l'indécidable.

1. G. Le Strange, *Palestine under the Moslems*, London, 1890.
2. F. E. Peters, *Jerusalem: The Holy City in the eyes of chroniclers, visitors, pilgrims and prophets from the days of Abraham to the beginnings of Modern Times*, Princeton, 1985, 2e éd., Paperback printing, 1995.

Éléments sous droits d'auteur

Mais ce travers n'annule pas les différences qui apparaissent dans l'échantillon que je propose de la part réclamée par les uns et les autres. Et lorsque chacun reçoit un aperçu plausible de son dû, les irrédentistes, quelle qu'en soit l'origine, se sentent comme démunis. Alors, au mieux ils reviennent bredouilles, au pire, rongés par le ressentiment, ils fomentent le projet funeste de détruire ou d'asservir l'autre du partage. C'est comme si l'apparition de la part de l'autre les dépossédait de la leur. Pourtant la reconnaissance de cette part instaure l'inscription de la dette qui ouvre à la conscience de la perte, prélude offrant au deuil le temps de s'accomplir, hors les ornières de la mélancolie et les rengaines de la nostalgie. En quoi la chose qui appartient à l'autre cesse d'être mienne ? N'y a-t-il pas dans la question même l'outrage de la confusion entretenue entre la maison privée et la maison du Père qui reste la maison de l'Autre dans la mesure où elle ne peut vous revenir intégralement si vous n'en êtes pas le seul héritier légitime ?

On me dit : Soyez prudent, avec ce sujet vous touchez à la question du Père et on n'y touche pas impunément. Peut-être a-t-on peur que telle question eût à s'incarner en plante vénéneuse ou en idole contaminante ? Je n'ai pas encore pris le pli de rester passif face au spectre du Père continuant à veiller sur le legs. Comment éviter que les fils discutent entre eux et se disputent sous le regard d'un fantôme ? Comment agir de manière à ce que la querelle de l'héritage ne perdure pas dans la guerre ? Et les fils sont condamnés à s'entendre dans le partage, la cobabitation et la cosouveraineté s'ils ne veulent pas s'exterminer à l'ombre du Père qui restera dans son absence muet et indifférent nonobstant les conventions théâtrales et le délire des visionnaires.

Je ne voudrais pas dans cette affaire renvoyer tout le monde dos à dos. Je ne voudrais pas non plus que la déroute du principe identitaire nous incite à déserter le site convoité par des désirs contraires. Il y a un appel à être là, frontal, les yeux ouverts, je dirai in fine pourquoi et sur quoi.

La passion de la critique qui vise l'ère de la croyance n'a pas à escamoter les nuances qui y ont été apposées. Je sais que face à Jérusalem les uns et les autres ne se trouvent pas symboliquement dans une position symétrique. Si, d'une part, les chrétiens en ont destitué la référence avant de la réinvestir en l'organisant autour d'un autre centre ; s'ils regardent aussi vers Rome ; si, d'autre part, les musulmans se sont détournés d'elle avant de la restaurer autour de son premier centre désaffecté ; s'ils la situent au troisième rang de la sainteté après la Mecque et Médine ; Jérusalem représente pour les juifs la référence unique, dont ils furent matériellement tant de fois dessaisis et pour laquelle ils gardèrent une indéfec-

Éléments sous droits d'auteur

tible fidélité, rappelée dans les siècles par l'hymne de gloire qui s'adresse au cœur et la spéculation qui éveille la raison.

Il semble que, bien qu'il soit différé avec constance, le différend autour de Jérusalem est symboliquement traitable dans l'entretien des différences. Tout simplement parce que les grandes affaires exigent une structure ternaire qui est nécessaire à tout fonctionnement symbolique. Telle structure aide le sujet à gouverner la permanence de la crise et à relever perpétuellement de sa ruine l'édifice symbolique. À travers le temps, les pointes du triangle hiérosolymite ont varié d'intensité et d'effervescence. Et il n'est pas dit que tel triangle, armature du couvercle qui ferme le cratère, puisse limiter les dégâts de l'irruption volcanique.

Toutefois, entre les trois protagonistes de la tragédie de Jérusalem, la position du tiers a changé selon les aléas de l'histoire qui ont déplacé le rapport des forces et la direction de l'empire. La dissension de nos jours est entre juifs et musulmans. Et le retrait relatif des chrétiens peut les rendre aptes à jouer le rôle du tiers.

Mais Jérusalem, c'est aussi un quotidien de malheur et une actualité d'horreur. Moi-même et Dédale *avons à prendre une position claire, loin de l'innocence ou de l'angélisme.*

Pour ce qui concerne le terrorisme et l'extrémisme islamiste, je serai tranchant : l'un et l'autre représentent pour moi l'inacceptable, rien ne peut les légitimer, et je me dresse intégralement et de toutes mes forces contre, quand même je me sentirais impuissant devant leur menée ; mais je les combats et continuerai de les combattre par les moyens qui sont les miens, c'est-à-dire par l'écrit et la parole qui dénoncent le scandale qu'ils projettent sur les écrans du monde. Je prends cette position irrévocable simultanément à leur acte sacrificiel et sanglant.

Pour le terrorisme, je m'approprie la descendance de Camus qui était l'un des rares à avoir eu la lucidité de refuser cette barbarie quelle qu'en soit la cause ; ce fut, souvenez-vous, dans les années cinquante pendant la guerre d'Algérie ; et Camus était isolé dans l'arène intellectuelle parisienne ; et moi-même vingt ans plus tôt je m'assimilais à ses détracteurs ; et ce n'est pas par infidélité ou par culte voué à la palinodie que j'ai changé de position ; seulement le temps est un révélateur qui rend justice à ceux qui ont gardé leur lucidité dans l'exception et la solitude. Pourquoi donc répéter les errements du passé lorsque l'exemple antérieur apparaît franchement à la lumière du jour ? J'ajouterai que l'expérience du terrorisme pour la noble cause nationale a été enregistrée par la mémoire de la nation comme gloire et non comme horreur. Aussi est-elle devenue un fait de culture, un recours qui appartient à l'habitus. En ce moment les Algériens savent que cette arme s'est retournée contre eux.

Éléments sous droits d'auteur

Quant à l'extrémisme islamiste, il représente notre fascisme dans le sens où ses suppôts rêvent d'instaurer la pureté, l'unanimité, l'unicité, l'homogénéité dans un monde et une société par essence impurs, habités par la discorde, la contradiction et le divers. La seule chose qui tempère pour l'heure le danger d'un tel mouvement est qu'il n'a pas encore les moyens de l'impérialisme et de la conquête. Mais la vigilance est de mise. Face à un tel péril je forge ma chaîne généalogique et je me situe dans la descendance de ceux qui n'ont pas un seul instant dévié dans leur rejet viscéral de l'entité à laquelle ils appartiennent lorsqu'elle s'est engouffrée massivement dans l'unanimisme suscité par un projet dément. Parmi ces figures antérieures, je citerai volontiers quelqu'un comme Thomas Mann dans son dévoilement des symptômes de la maladie allemande et son rejet immédiat et résolu du national-socialisme.

Voilà donc ma position concernant les errements émanant de l'aire à laquelle j'appartiens par le nom propre. Et comme ce phénomène de l'extrémisme n'est pas l'exclusivité de mon appartenance et qu'il contamine aussi l'autre partie qui exerce au présent son hégémonie sur Jérusalem, je dirai que chacun fasse le travail chez soi, que chacun apprenne à balayer devant sa porte, comme on dit. Là encore je ne voudrais pas aplanir et escamoter les spécificités qui animent la genèse de ces accès au sacrifice au nom de l'exclusivisme, de la pureté et du désir d'être avec les siens seuls dans un site destiné au partage. Mais ce sur quoi j'insiste ici c'est le nécessaire apprentissage de transcender les fantasmes de la tribu pour aménager les conditions de la rencontre et du dialogue vigilant et exigeant dans le dépassement de cette archaïque solidarité tribale, funeste cocon régressif et explosif. Et le vrai dialogue ne recommande pas de se détourner de l'inconciliable et de l'irréconciliable. Seulement ce rappel topique peut être proféré dans la confrontation, pas forcément dans l'affrontement. Il convient aussi de le dire dans la négociation tout en sachant qu'il faut se garder des franges qui y cueilleraient l'argument du sacrifice. Car l'extrémisme engendre l'extrémisme : telle est la spirale infernale imposée par des enclos minoritaires alors que, dans les deux parties, ils sont légion ceux qui aspirent à la paix.

J'ai dit en outre que Jérusalem représente un quotidien de souffrance pour une partie de ses habitants. Il suffit de visiter la ville pour constater deux évidences que le plus ingénieux des masques ne peut voiler. Tout cache qui cherche à couvrir cette double réalité ne peut être que tamis au soleil. D'abord cette ville contient deux villes : à l'est et intra-muros une ville arabe et palestinienne et une ville juive et israélienne à l'ouest. Ensuite la ville arabe intra-muros présente la désagréable, la dure atmosphère d'une ville occupée, avec ses patrouilles militaires (c'est ainsi que j'imaginais la casbah d'Alger entre 1954 et 1961) et surtout le

Éléments sous droits d'auteur

spectacle de ses colons civils armés qui diffusent l'image malaisée d'une justice comportant la virtualité du règlement de compte expéditif, ce qui est choquant pour un État de droit.

Telle est dans l'apparence de Jérusalem la terrible concurrence entre les deux nationalismes, israélien et palestinien. L'enracinement de la paix n'adviendra pas et son arbre ne croîtra pas tant que la partie palestinienne lésée n'aura pas son État et sa part de Jérusalem telle qu'elle est inscrite dans le symbolique et le réel. Ainsi l'on parviendrait enfin à la raisonnable cojouissance sur une seule terre et une seule ville de deux peuples représentés par deux États dans deux capitales.

Ainsi se formule le principe. Sa mise en forme est une affaire technique qui n'est pas de notre compétence ni de notre ressort. Et c'est la conjoncture comme la convergence des disponibilités qui déterminera la concrétisation d'un tel principe légué par une longue histoire bien têtue.

Mais pour clarifier davantage une situation complexe et enchevêtrée, il convient à ceux qui ont la vocation de révéler et non de camoufler, aux politiques et aux voix qui s'adressent aux opinions pour convaincre les consciences, il importe de faire vivre à leurs communautés respectives la parcelle de temps qui distingue entre le réel et le symbolique de Jérusalem. Après tout, la réussite occidentale dont nous sommes tous les enfants, a prospéré suite à la mise en œuvre systématique de la notion de séparation, adéquate à capter, à isoler pour un traitement ponctuel une part de l'hétérogène qui loge dans le chaos d'un monde que j'imagine reposant sur une structure statique qu'ébranle soudain l'irruption de la catastrophe. Et j'imagine aussi que la séparation du détail n'est que technique et factuelle : le détail ne se découvre isolé que l'instant de son traitement, par la suite il retrouvera sa solidarité avec le tout. Je réponds ainsi par avance à ceux qui me rétorqueront que les instances sont liées et qu'on ne peut les envisager dans leur autonomie. Si on escamotait le temps de la séparation, je dirais qu'il y a risque de dilapider l'acquis occidental de l'humain. Bien sûr je ne doute pas qu'un tel acquis est une aporie et qu'il est devenu plutôt l'épreuve du monde. Mais ce n'est pas le lieu d'en parler.

Je procède à ce détour pour scruter un événement qui concerne Jérusalem : Israël veut consacrer l'année 1996 à la célébration officielle du troisième millénaire de la fondation de la ville. Or la ville a plus de cinq mille ans d'histoire réelle. Mais on peut estimer que la fondation symbolique commence avec David et date de trois mille ans : dans ces conditions, on célèbre une fondation qui concerne l'aventure du monothéisme, ce qui, malgré son origine juive, excède les exclusi-

Éléments sous droits d'auteur

vismes et convie à la cérémonie du partage. Et rien de cette vérité n'est dit car les promoteurs de cette célébration entretiennent délibérément la confusion entre le réel et le symbolique. Et l'on sait que la folie commence lorsque le sujet se met à confondre de tels ordres.

Telle est la dualité de Jérusalem : d'où qu'on la prenne, elle exige le partage : l'histoire réelle consacre le partage entre deux nationalismes, l'israélien et le palestinien ; la fondation symbolique convie au partage monothéiste entre juifs, chrétiens et musulmans. Et bien sûr les deux instances se recoupent, sont irriguées par un réseau dense de relations : même leur instant d'autonomie n'est pas étanche. En cette séquence aussi il n'est pas vain de rappeler que le temps de la séparation et celui de la solidarité sont à vivre tour à tour dans l'alternance et la simultanéité.

Et lorsque j'évoque le principe du partage, loin de moi l'idée de l'assimiler à la division de la ville. Je sais que plusieurs projets palestiniens et israéliens, proposent une instrumentation du partage dans l'unité spatiale et urbaine évitant l'instauration de frontières physiques.

*J'ai appelé plus haut à la vigilance car le site de Jérusalem est mal habité. Le visiteur de notre fin de siècle est choqué par la densité des gestes qui évoquent en politique la régression tribale et dans le culte la régression paganique. Je laisserai ceux qui sont de descendance chrétienne et juive dire ce qu'il en est de cette double régression telle qu'elle se manifeste au Mur et dans le Saint-Sépulcre. J'ai assisté, quant à moi, au Haram à un prêche du vendredi et j'ai été horrifié par la pauvreté théologique et la débilité politique du discours. Là je ne me sentais pas l'émule de Ghazali (mort en 1111) qui dit, dans son autobiographie (*al-Munqidh...*), avoir pendant un an hanté les lieux ; ni le descendant du divin andalou Ibn Arabi (mort en 1240) qui, dans le poème inaugural de ses* Futûhât, *signale qu'il a prié à la Mosquée Éloignée et au Rocher sur son chemin du Caire à la Mecque. La foule, son allure, son adhésion fruste à un rite élémentaire, l'anémie de sa civilité, un incident misogyne violent et perçu par les présents comme ordinaire, la médiocrité de ce que je voyais et entendais contrariait la beauté des lieux que révèle et qu'instaure la vastitude du vide. Il y avait un drôle d'écart entre l'héritage et l'anthropologie du vivant. Peut-être, m'étais-je dit, que le réel est depuis toujours décevant et que l'histoire par son redoutable filtre ne lègue que les morts avec qui il est stimulant de s'entretenir et que ces morts illustres qui habitent la profonde galerie de l'histoire n'ont été à l'instant de leur vie que des êtres d'exception immergés dans un environnement médiocre. Peut-être aussi que les époques varient d'intensité dans les appartenances.*

Éléments sous droits d'auteur

Je voudrais, pour finir, isoler trois chapitres de la longue histoire de cette ville. Il se trouve que j'ai eu du scrupule à évoquer les deux figures positives de cette chronique car elles sont islamiques et que la pudeur aurait exigé que je laisse les autres le rappeler. Mais enfin l'entité qui constitue ma généalogie est tellement médite, elle présente actuellement tant d'événements et d'images qui justifient le dénigrement et la mauvaise parole, qu'il ne m'est pas désagréable de rappeler à mes contemporains que l'Islam a aussi offert à l'histoire des figures dignes de sublimation et d'identification : je pense notamment à la magnanimité du vainqueur telle qu'elle fut incarnée par le calife Omar et surtout par Saladin dont l'imaginaire occidental reconnaît du reste telle dignité chevaleresque (ne loge-t-il pas dans les limbes de Dante avec la cohorte des grandes figures étrangères à la croyance chrétienne ? « Et seul, à l'écart, je vis Saladin », Inferno, IV, 129[3]) ?

L'événement négatif concerne les Croisés qui, comme le rapporte Guillaume de Tyr dans sa description de la prise de Jérusalem, sont passés sans transition du massacre à la prière, du bain de sang au bain de larmes, en séparant l'appréciation qualitative des deux temps, attribuant aux deux séquences deux raisons qui ne se rencontrent pas dans l'espace mental ni sur la scène du cœur : ils ont tué pour procéder à l'extermination de l'autre et ils ont enchaîné le geste de la prière pour jouir dans l'exclusivité des stations de leur mythe[4].

À bon escient je parle de mythe car malgré la distinction faite par les docteurs entre mythe, croyance et histoire (voir notamment dans la tradition de la spéculation chrétienne ce qu'en écrit Augustin d'Hippone dans La Cité de Dieu), il n'est pas vain de finir ce texte en rappelant que les croyances qui investissent symboliquement Jérusalem sont fondées sur des mythes d'autant plus indéracinables qu'ils se sont constitués dans l'opposition à la pensée mythique et dans l'inscription sur le registre de la chronique.

Et si les sectateurs de ces diverses croyances varient dans leurs doctrines et leurs rites, une égale adhésion au mythe les aveugle au point d'exercer avec ardeur leur cruauté terrestre au nom de leur fantasme céleste.

Jérusalem a été détruite dix-sept fois. Elle appartient à ce genre de villes qui, dans leur histoire, changent radicalement d'horizon symbolique. Jérusalem a, en effet, changé huit fois de culture. Et elle est encore là, debout, avec sa pluralité, reconnue ou déniée, portant les termes du conflit, tantôt en acte, tantôt vir-

---

3. Voir dans le présent ouvrage les textes de Tabari, p. 71, de Michel le Syrien, p. 127, et d'Ibn al-Athîr, pp. 132-133.
4. Voir dans le présent ouvrage, le texte de Guillaune de Tyr, pp. 111-112.

Éléments sous droits d'auteur

tuels. Dans la destruction elle signale la part de l'indestructible. C'est peut-être cette part qui est aussi intraitable. Dans l'incandescence, sous la braise, sur un lit de cendres, palpitent le secret, le mystère de l'inabordable.

Maigre consolation qui ne m'empêche pas de jeter sur la table de Jérusalem le dè du vide et d'entrer sur le plateau blanc qui vibre à la lumière comme un enfant du siècle, produit de l'orphelinage, riant face au Mur qui est un mur, face au Rocher qui est un rocher, face au Sépulcre qui est une tombe qui n'a jamais accueilli personne. Et les yeux ouverts je demeure sur le site, je me l'approprie pour être dans la proximité et la veille qui, dans la ténèbre, m'aident à dérober à l'Être des parcelles supplémentaires, gage de mes heures d'éveil dans le coma cosmique.

PS. Beaucoup de personnes nous ont aidé à la conception et à la réalisation de ce numéro. Je voudrais d'abord remercier tous les auteurs et traducteurs qui nous ont fait confiance et qui parfois, outre leur contribution, nous ont orienté par leurs suggestions. Je voudrais aussi dire ma gratitude à notre amie l'ambassadrice Leïla Shahid, représentante de l'Autorité palestinienne à Paris, à Jean-Baptiste Humbert et Jean-Michel de Tarragon, de l'École Biblique de Jérusalem, à mon ami Philippe Cardinal, diplomate et critique, à Eglal Errera, femme de lettres, à Emmanuel Moses, éditeur et poète, à Gervais Jassaud, directeur de l'École des Beaux-Arts de Reims, à Jean Perrot, archéologue. Je remercie de même les éditeurs qui nous ont accordé le privège de publier des textes qui figurent dans leurs catalogues (Albin Michel, Les Belles Lettres, E. J. Brill, Le Cerf, Clivage, Les Dossiers d'Archéologie, l'Éclat et Michel Valensi, Fourbis et Silke Haas, Gabalda, Gallimard). Je remercie enfin Madame Véronique Alemany Dessaint, conservateur du musée de Reims de nous avoir autorisé à prendre et à publier des photographies originales d'œuvres appartenant à la collection dont elle a la charge.

Éléments sous droits d'auteur

Prophètes, théologiens, pèlerins, chroniqueurs, voyageurs

Éléments sous droits d'auteur

Abdi-Heba
Lettre au Pharaon
(1re moitié du XIVe siècle avant notre ère)

Lettre envoyée à Amenophis IV (Akhenaton) par Abdi-Heba, un détenteur de fief inquiet dans l'une des possessions lointaines de Palestine.

Dis au roi, mon seigneur : Message de Abdi-Heba, ton serviteur. Je tombe aux pieds de mon seigneur 7 fois et 7 fois. Milkilu et Tagi ont amené des troupes contre moi. Vois l'acte qu'ils ont commis envers ton serviteur (...) Que le roi sache que tous les pays sont en paix les uns avec les autres, mais je suis en guerre. Que le roi pourvoie aux besoins de son pays. Vois les pays de Gazru, Asqaluna et Lakisi. Ils leur ont donné de la nourriture, de l'huile et toutes les autres nécessités. Ainsi que le roi pourvoie aux besoins des archers et envoie les archers contre des hommes qui commettent des crimes contre le roi, mon seigneur. Si cette année il y a des archers, alors des pays et des maires resteront au roi, mon seigneur. Mais s'il n'y a pas d'archers, alors le roi n'aura ni pays, ni maires. Vois Jérusalem ! Celle-ci, ni mon père ni ma mère ne me l'ont donnée : le bras puissant du roi me l'a donnée. Vois cette action ! C'est l'action de Milkilu et l'action des fils de Lab'ayu, qui ont donné le pays du roi aux 'Apiru. Vois, ô roi, mon seigneur ! Je suis dans le droit. En ce qui concerne les Kasites, que le roi se renseigne auprès des commissaires. Quoique la maison soit bien fortifiée, ils ont essayé de commettre un crime très grave. Ils ont pris leurs outils et j'ai dû chercher un abri auprès d'un support pour le toit. Et donc s'il envoie des troupes dans Jérusalem, qu'elles montent avec une garnison pour un service régulier. Que le roi pourvoie à leurs besoins ; tout le pays pourrait être dans une situation critique à cause d'eux. Que le roi s'informe d'eux ! Qu'il y ait beaucoup de nourriture, beaucoup d'huile, beaucoup de vêtements, jusqu'à ce que Pauru, le commissaire du roi, monte à Jérusalem.

Éléments sous droits d'auteur

Addaya est parti ainsi que la garnison de soldats que le roi avait donnée. Que le roi sache ce qu'Addaya m'a dit : « Vois, il m'a congédié. » Ne l'abandonne pas, et envoie une garnison cette année, et envoie ici-même le commissaire du roi. J'ai envoyé comme présents au roi, mon seigneur, (x) captifs, 5 000 (*sicles d'argent*) et 8 porteurs pour les caravanes du roi, mon seigneur, mais ils ont été pris dans la campagne (...). Que le roi, mon seigneur, sache que je ne puis envoyer une caravane au roi, mon seigneur. Pour ton information ! Puisque le roi a placé son nom dans Jérusalem pour toujours, il ne peut l'abandonner – le pays de Jérusalem.

Dis au scribe du roi, mon seigneur : Message de Abdi-Heba, ton serviteur. Je tombe à tes pieds. Je suis ton serviteur. Adresse des paroles éloquentes au roi, mon seigneur : je suis un soldat du roi. Je suis toujours à toi.

Et s'il te plaît, rends les Kasites responsables de la mauvaise action. J'ai presque été tué par les Kasites dans ma propre maison. Que le roi fasse une enquête à leur égard. Que le roi, mon seigneur, se charge d'eux 7 fois et 7 fois que le roi, mon seigneur, se charge de moi.

Extrait des *Lettres d'El-Amarna*, éd. du Cerf, Paris, 1987
Lettre *EA* 287, pp. 510-512
Tablette en akkadien traduite par W. L. Moran
Traduction française de D. Collon et H. Cazelles

Éléments sous droits d'auteur

Chronique biblique de Jérusalem
La conquête de Jérusalem par David
(vers – 1000)

SACRE DE DAVID COMME ROI D'ISRAËL

Tous les anciens d'Israël vinrent donc auprès du roi à Hébron, le roi David conclut un pacte avec eux à Hébron, en présence de Yahvé, et ils oignirent David comme roi sur Israël.

David avait trente ans à son avènement et il régna pendant quarante ans. À Hébron, il régna sept ans et six mois sur Juda ; à Jérusalem, il régna trente trois ans sur tout Israël et sur Juda.

PRISE DE JÉRUSALEM

David avec ses gens marcha sur Jérusalem contre les Jébuséens qui habitaient le pays, et ceux-ci dirent à David : « Tu n'entreras pas ici ! Les aveugles et les boiteux t'en écarteront » (c'est-à-dire : David n'entrera pas ici). Mais David s'empara de la forteresse de Sion ; c'est la Cité de David. Ce jour-là, David dit : « Quiconque frappera les Jébuséens et montera par le canal… » Quant aux boiteux et aux aveugles David, les hait en son âme. (C'est pourquoi on dit : Aveugles et boiteux n'entreront pas au Temple). David s'installa dans la forteresse et l'appela Cité de David. Puis David construisit un mur sur son pourtour, depuis le Millo vers l'intérieur. David allait grandissant et Yahvé, Dieu Sabaot, était avec lui.

Hiram, roi de Tyr, envoya une ambassade à David, avec du bois de cèdre, des charpentiers et des tailleurs de pierres, qui construisirent une maison pour David. Alors David sut que Yahvé l'avait confirmé comme roi sur Israël et qu'il exaltait sa royauté à cause d'Israël son peuple.

Éléments sous droits d'auteur

On rapporta au roi David que Yahvé avait béni la famille d'Obed-Édom et tout ce qui lui appartenait à cause de l'arche de Dieu. Alors David partit et fit monter l'arche de Dieu de la maison d'Obed-Édom à la Cité de David en grande liesse. Quand les porteurs de l'arche de Yahvé eurent fait six pas, il sacrifia un bœuf et un veau gras. David dansait en tournoyant de toutes ses forces devant Yahvé, il avait ceint un pagne de lin. David et toute la maison d'Israël faisaient monter l'arche de Yahvé en poussant des acclamations et en sonnant du cor. Or, comme l'arche de Yahvé entrait dans la Cité de David, la fille de Saül, Mikal, regardait par la fenêtre, et elle vit le roi David qui sautait et tournoyait devant Yahvé, et, dans son cœur, elle le méprisa. On introduisit l'arche de Yahvé et on la déposa à sa place, sous la tente que David avait fait dresser pour elle, et David offrit des holocaustes en présence de Yahvé, ainsi que des sacrifices de communion. Lorsque David eut achevé d'offrir des holocaustes et des sacrifices de communion, il bénit le peuple au nom de Yahvé Sabaot. Puis il fit une distribution à tout le peuple, à la foule entière des Israélites, hommes et femmes pour chacun une couronne de pain, une masse de dattes et un gâteau de raisins secs, puis tout le monde s'en alla chacun chez soi.

II – Samuel 5/3-11 ; 6/12-19

Salomon et la construction du Temple (– Xe siècle)

David donna à son fils Salomon le modèle du vestibule, des bâtiments, des magasins des chambres hautes, des pièces de fond à l'intérieur, de la salle du propitiatoire ; il lui donna aussi la conception de tout ce qu'il concevait concernant les parvis du Temple de Yahvé, les pièces du pourtour, les trésors du Temple de Dieu et les saintes réserves, les classes de prêtres et de lévites, toutes les charges du service du temple de Yahvé, tout le mobilier pour le service du Temple de Yahvé, l'or en lingots, l'or destiné à chacun des objets de tel ou tel service, l'argent en lingots destiné à tous les objets d'argent, pour chacun des objets de tel ou tel service, les lingots destinés aux chandeliers d'or et à leurs lampes, l'or en lingots destiné à chaque chandelier et à ses lampes, les lingots destinés aux chandeliers d'argent, pour le chandelier et ses lampes suivant l'usage de chaque chandelier, l'or en lingots destiné aux

Éléments sous droits d'auteur

tables des rangées de pain, pour chacune des tables, l'argent destiné aux tables d'argent, les fourchettes, les coupes d'aspersion, les aiguières en or pur, les lingots d'or pour les coupes, pour chacune des coupes, les lingots d'argent pour les coupes, pour chacune des coupes, les lingots d'or épuré destinés à l'autel des parfums. Il lui donna le modèle du char divin, des chérubins d'or aux ailes déployées couvrant l'arche de l'alliance de Yahvé, l'ensemble selon ce que Yahvé avait écrit de sa main pour faire comprendre tout le travail dont il donnait le modèle…

I – Chroniques 28/11-19

LES TRAVAUX

Salomon commença alors la construction de la maison de Yahvé. C'était à Jérusalem, sur le mont Moriyya, là où son père David avait eu une vision. C'était le lieu préparé par David, l'aire d'Ornân le Jébuséen. Salomon commença les constructions au second mois de la quatrième année de son règne. Voici que l'édifice de la maison de Dieu, fondée par Salomon, eut une longueur de soixante coudées – coudée d'ancienne mesure – et une largeur de vingt. Le vestibule qui se trouvait par devant avait une longueur de vingt coudées couvrant la largeur de la maison et une hauteur de cent vingt coudées. Salomon en revêtit d'or pur l'intérieur. Quant à la grande salle, il la plaqua en bois de genévrier qu'il recouvrit d'un bel or et y dressa des palmes et des guirlandes. Il sertit alors la salle de pierres précieuses, éclatantes ; l'or était l'or de Parvayim, il en recouvrit la salle, les poutres, les seuils, les parois et les portes, et grava ensuite des chérubins sur les parois.

Puis il bâtit la salle du Saint des Saints dont la longueur de vingt coudées couvrait la largeur de la grande salle et dont la largeur était de vingt coudées. Il la plaqua pour six cents talents d'un bel or ; les clous d'or pesaient cinquante sicles. Il plaqua d'or les chambres hautes. Dans la salle du Saint des Saints il fit deux chérubins, ouvrage en métal forgé qu'il plaqua d'or. Les ailes des chérubins avaient vingt coudées de long, chacune d'elles ayant cinq coudées et touchant l'une à la paroi de la salle, l'autre à celle de l'autre chérubin… Déployées, les ailes de ces chérubins mesuraient vingt coudées. Eux-mêmes se tenaient debout, face à la salle.

Il fit le Rideau de pourpre violette et écarlate, de cramoisi et de byssus ; il y appliqua des chérubins.

Éléments sous droits d'auteur

Devant la salle il fit deux colonnes longues de trente cinq coudées que surmontait un chapiteau de cinq coudées. Dans le Debir, il fit des guirlandes qu'il disposa au haut des colonnes et fit cent grenades qu'il mit dans les guirlandes. Il dressa les colonnes dans le Hékal, l'une à droite et l'autre à gauche, et il appela Yakîn celle de droite, Boaz celle de gauche.

Il fit un autel de bronze, long de vingt coudées, large de vingt et haut de dix. Puis il coula la Mer en métal fondu, de dix coudées de bord à bord, à pourtour circulaire, de cinq coudées de hauteur ; un fil de trente coudées en mesurait le tour. Il y avait sous le pourtour des animaux ressemblant à des bœufs, l'encerclant tout autour. Incurvées sur dix coudées du pourtour de la Mer, deux rangées de bœufs avaient été coulées avec la masse. La Mer reposait sur douze bœufs, trois regardaient vers le nord, trois regardaient vers l'ouest, trois regardaient vers le sud, trois regardaient vers l'est : la Mer s'élevait au-dessus d'eux et tous leurs arrière-trains étaient tournés vers l'intérieur. Son épaisseur était d'un palme et son bord avait la même forme que le bord d'une coupe, comme une fleur. Elle contenait trois mille mesures.

Il fit dix bassins et en plaça cinq à droite et cinq à gauche pour y laver la victime de l'holocauste que l'on y purifiait mais c'est dans la Mer que les prêtres se lavaient. Il fit les dix chandeliers d'or du modèle prescrit et les mit dans le Hékal, cinq à droite et cinq à gauche. Il fit cent coupes d'aspersion en or.

Il fit le parvis des prêtres, la grande cour et ses portes qu'il revêtit de bronze. Quant à la Mer, il l'avait placée à distance du côté droit, au sud-est.

Huram fit les vases à cendres, les pelles, les bols à aspersion. Il acheva tout l'ouvrage dont l'avait chargé le roi Salomon pour le Temple de Dieu :
– deux colonnes ; les tores des chapiteaux qui étaient au sommet des colonnes ; les deux treillis pour couvrir les deux tores des chapiteaux qui étaient au sommet des colonnes ; les quatre cents grenades pour les deux treillis : les grenades pour chaque treillis étaient en deux rangées ;
– les dix bases et les dix bassins sur les bases ;
– la Mer unique et les douze bœufs sous la Mer ;

Éléments sous droits d'auteur

– les vases à cendres, les pelles, les fourchettes, et tous leurs accessoires que fit en bronze poli Huram-Abi pour le roi Salomon, pour le Temple de Yahvé. C'est dans le district du Jourdain que le roi les coula en pleine terre entre Sukkot et Çeréda. Salomon fit tous ces objets en grand nombre, car on ne calculait pas le poids du bronze. Salomon fit tous les objets destinés au Temple de Dieu ; l'autel d'or et les tables sur lesquelles étaient les pains d'oblation ; les chandeliers et leurs lampes qui devaient selon la règle, briller devant le Debir, en or fin ; les fleurons, les lampes et les mouchettes, en or (et c'était de l'or pur) ; les couteaux, les coupes d'aspersion, les coupes et les encensoirs, en or fin ; l'entrée du Temple, les portes intérieures (pour le Saint des Saints) et les portes du Temple (pour le Hékal), en or.

Alors fut achevé tout le travail que fit Salomon pour le Temple de Yahvé ; et Salomon apporta ce que son père avait consacré, l'argent, l'or et tous les vases, qu'il mit dans le trésor du Temple de Dieu.

TRANSFERT DE L'ARCHE D'ALLIANCE

Alors Salomon convoqua à Jérusalem les anciens d'Israël, tous les chefs des tribus et les princes des familles israélites, pour faire monter de la Cité de David, qui est Sion, l'arche de l'alliance de Yahvé. Tous les hommes d'Israël se rassemblèrent auprès du roi, au septième mois, pendant la fête. Tous les anciens d'Israël vinrent et ce furent les lévites, qui portèrent l'arche. Ils portèrent l'arche et la Tente du Rendez-vous avec tous les objets sacrés qui y étaient ; ce sont les prêtres lévites qui les transportèrent.

Puis le roi Salomon et toute la communauté d'Israël, réunie près de lui devant l'arche, sacrifièrent moutons et bœufs en quantité innombrable et incalculable. Les prêtres apportèrent l'arche de l'alliance de Yahvé à sa place, au Debir du Temple, c'est-à-dire au Saint des Saints, sous les ailes des chérubins. Les chérubins étendaient leurs ailes au-dessus de l'emplacement de l'arche et abritaient l'arche et ses barres. Celles-ci étaient assez longues pour qu'on vît leur extrémité depuis le Saint, devant le Debir, mais pas en dehors de là ; elles y sont restées jusqu'à ce jour. Il n'y avait rien dans l'arche, sauf les deux tables que Moïse y déposa à l'Horeb, lorsque Yahvé avait conclu une alliance avec les Israélites à leur sortie d'Égypte.

Éléments sous droits d'auteur

DIEU PREND POSSESSION DE SON TEMPLE

Or, quand les prêtres sortirent du sanctuaire, – en effet, tous les prêtres qui se trouvaient là s'étaient sanctifiés sans garder l'ordre des classes ; les chantres lévites au complet : Asaph, Hémân et Ydutûn avec leurs fils et leurs frères s'étaient revêtus de byssus et jouaient des cymbales, de la lyre et de la cithare en se tenant à l'orient de l'autel, et cent vingt prêtres les accompagnaient en sonnant des trompettes. Chacun de ceux qui jouaient de la trompette ou qui chantaient, louaient et célébraient Yahvé d'une seule voix ; élevant la voix aux sons des trompettes, des cymbales et des instruments d'accompagnement, ils louaient Yahvé « car il est bon, car éternel est son amour » – le sanctuaire fut rempli par la nuée de la gloire de Yahvé.

Les prêtres ne purent pas continuer leur fonction à cause de la nuée, car la gloire de Yahvé remplissait le Temple de Dieu.

II – Chroniques 3 ; 5

Destruction et Exil
(– 604)

LA PREMIÈRE DÉPORTATION

En ce temps-là, les officiers de Nabuchodonosor, roi de Babylone, marchèrent contre Jérusalem et la ville fut investie. Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint lui-même attaquer la ville, pendant que ses officiers l'assiégeaient. Alors Joiakîn, roi de Juda, se rendit au roi de Babylone, lui, sa mère, ses officiers, ses dignitaires et ses eunuques, et le roi de Babylone les fit prisonniers ; c'était en la huitième année de son règne.

Celui-ci emporta tous les trésors du Temple de Yahvé et les trésors du palais royal et il brisa tous les objets d'or que Salomon, roi d'Israël avait fabriqués pour le sanctuaire de Yahvé, comme l'avait annoncé Yahvé. Il emmena en exil tout Jérusalem, tous les dignitaires et tous les notables, soit dix mille exilés, et tous les forgerons et serruriers ; seule fut laissée la plus pauvre population du pays. Il déporta Joiakîn à Babylone ; de même la mère du roi, les femmes du roi, ses eunuques, les nobles du pays, il les fit partir en exil de Jérusalem à Babylone.

Éléments sous droits d'auteur

Tous les gens de condition, au nombre de sept mille, les forgerons et les serruriers, au nombre de mille, tous les hommes en état de porter les armes, furent conduits en exil à Babylone par le roi de Babylone.

Le roi de Babylone établit comme roi à la place de Joiakîn son oncle Mattanya, dont il changea le nom en celui de Sédécias.

II – Rois 24, 10-17

SIÈGE DE JÉRUSALEM

Sédécias se révolta contre le roi de Babylone.

En la neuvième année de son règne, au dixième mois, le dix du mois, Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint attaquer Jérusalem avec toute son armée, il campa devant la ville et la cerna d'un retranchement. La ville fut investie jusqu'à la onzième année de Sédécias. Au quatrième mois, le neuf du mois, alors que la famine sévissait dans la ville et que la population n'avait plus rien à manger, une brèche fut faite au rempart de la ville. Alors le roi s'échappa de nuit avec tous les hommes de guerre par la porte entre les deux murs, qui est près du jardin du roi – les Chaldéens cernaient la ville – et il prit le chemin de la Araba. Les troupes chaldéennes poursuivirent le roi et l'atteignirent dans les plaines de Jéricho, où tous ses soldats se dispersèrent loin de lui. Les Chaldéens s'emparèrent du roi et le menèrent à Ribla auprès du roi de Babylone, qui le fit passer en jugement. Il fit égorger les fils de Sédécias sous ses yeux, puis il creva les yeux de Sédécias, le mit aux fers et l'emmena à Babylone.

SAC DE JÉRUSALEM ET SECONDE DÉPORTATION

Au cinquième mois, le sept du mois – c'était en la dix-neuvième année de Nabuchodonosor, roi de Babylone –, Nebuzaradân, commandant de la garde, officier du roi de Babylone, fit son entrée à Jérusalem. Il incendia le Temple de Yahvé, le palais royal et toutes les maisons de Jérusalem. Les troupes chaldéennes qui étaient avec le commandant de la garde abattirent les remparts qui entouraient Jérusalem. Nebuzaradân, commandant de la garde, déporta le reste de la population laissée dans la ville, les transfuges qui avaient passé au roi de Babylone et le reste de la foule. Du petit peuple du pays, le commandant de la garde laissa une partie, comme vignerons et comme laboureurs.

II – Rois 25, 1-12

Éléments sous droits d'auteur

Retour à la cité
(– 538)

LE RETOUR DES SIONISTES

Or la première année de Cyrus, roi de Perse, pour accomplir la parole de Yahvé prononcée par Jérémie, Yahvé éveilla l'esprit de Cyrus, roi de Perses, qui fit proclamer – et même afficher – dans tout son royaume :

> « Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : Yahvé, le Dieu du ciel, m'a remis tous les royaumes de la terre, c'est lui qui m'a chargé de lui bâtir un Temple à Jérusalem, en Juda. Quiconque, parmi vous, fait partie de tout son peuple, que son Dieu soit avec lui ! Qu'il monte à Jérusalem, en Juda, et bâtisse le Temple de Yahvé, le Dieu d'Israël – c'est le Dieu qui est à Jérusalem. Qu'à tous les rescapés, partout, la population des lieux où ils résident apporte une aide en argent, en or, en équipement et en montures, en même temps que des offrandes de dévotion pour le Temple de Dieu qui est à Jérusalem. »

Alors les chefs de famille de Juda et les Benjamin, les prêtres et les lévites, bref tous ceux dont Dieu avait éveillé l'esprit, se levèrent pour aller bâtir le Temple de Yahvé, à Jérusalem ; et tous leurs voisins leur apportèrent toute sorte d'aide : argent, or, équipement, montures et cadeaux précieux, sans compter toutes les offrandes de dévotion.

Le roi Cyrus fit prendre les ustensiles du Temple de Yahvé que Nabuchodonosor avait apportés de Jérusalem et offerts au temple de son dieu. Cyrus, roi de Perse, les remit aux mains de Mithridate, le trésorier, qui les dénombra pour Sheshbaççar, prince de Juda. (...) Tout cela, Sheshbaççar le rapporta, quand on fit remonter les exilés de Babylone à Jérusalem.

Esdras 1, 1-8

LA RECONSTRUCTION DU TEMPLE

La première année du roi Cyrus, le roi Cyrus a ordonné :

> « Temple de Dieu à Jérusalem.
>
> Le Temple sera rebâti comme lieu où l'on offre des sacrifices et ses fondations seront préservées. Sa hauteur sera de soixante

Éléments sous droits d'auteur

coudées, sa largeur de soixante coudées. Il y aura trois assises de blocs de pierres et une assise de bois. La dépense sera couverte par la maison du roi. En sus, les ustensiles d'or et d'argent du Temple de Dieu que Nabuchodonosor enleva au sanctuaire de Jérusalem et emporta à Babylone, on les restituera, pour que tout reprenne sa place au sanctuaire de Jérusalem et soit déposé dans le Temple de Dieu. »

« Maintenant donc, Tattenaï, gouverneur de Transeuphratène, Shetar-Boznaï, et vous leurs collègues, les autorités en Transeuphratène, écartez-vous de là ; laissez travailler à ce Temple de Dieu le gouverneur de Juda et les anciens des Juifs : ils peuvent rebâtir ce Temple de Dieu sur son emplacement. Voici mes ordres concernant votre ligne de conduite vis-à-vis de ces anciens des Juifs pour la reconstruction de ce Temple de Dieu : c'est sur les fonds royaux – c'est-à-dire sur l'impôt de Transeuphratène – que les dépenses de ces gens leur seront exactement, et sans interruption, remboursées. Ce qu'il leur faut pour les holocaustes du Dieu du ciel : jeunes taureaux, béliers et agneaux, et aussi blé, sel, vin et huile, leur sera, sans négligence, quotidiennement fourni suivant les indications des prêtres de Jérusalem, pour qu'on offre au Dieu du ciel des sacrifices d'agréable odeur et qu'on prie pour la vie du roi et de ses fils. J'ordonne encore ceci : quiconque transgressera cet édit, on arrachera de sa maison une poutre : elle sera dressée et il y sera empalé ; quant à sa maison, on en fera, pour ce forfait, un bourbier. Que le Dieu qui fait résider là son Nom renverse tout roi ou tout peuple qui entreprendraient de passer outre en détruisant ce Temple de Dieu à Jérusalem ! Moi Darius, j'ai donné cet ordre. Qu'il soit ponctuellement exécuté ! »

Alors Tattenaï, gouverneur de Transeuphratène, Shetar-Boznaï et leurs collègues exécutèrent ponctuellement les instructions envoyées par Darius. Quant aux anciens des Juifs, ils continuèrent à bâtir, avec succès, sous l'inspiration d'Aggée le prophète et de Zacharie, fils d'Iddo. Ils achevèrent la construction conformément à l'ordre du Dieu d'Israël et à l'ordre de Cyrus et de Darius.

Esdras 6/3-14

Éléments sous droits d'auteur

Hellénisation de Jérusalem
(– 175)

ALEXANDRE ET LES DIADOQUES

Alexandre avait régné douze ans quant il mourut. Ses officiers prirent le pouvoir chacun dans son gouvernement. Tous ceignirent le diadème après sa mort, et leurs fils après eux durant de longues années : sur la terre ils firent foisonner le malheur.

ANTIOCHUS ÉPIPHANE ET LA PÉNÉTRATION DE L'HELLÉNISME EN ISRAËL

Il sortit d'eux un rejeton impie, Antiochus Épiphane, fils du roi Antiochus, qui, d'abord otage à Rome, devint roi l'an cent trente-sept de la royauté des Grecs. En ces jours-là surgit d'Israël une génération de vauriens qui séduisirent beaucoup de personnes en disant : « Allons faisons alliance avec les nations qui nous entourent, car depuis que nous sommes séparés d'elles, bien des maux nous sont advenus. » Ce discours leur parut bon. Plusieurs parmi le peuple s'empressèrent d'aller trouver le roi, qui leur donna l'autorisation d'observer les coutumes païennes. Ils construisirent donc un gymnase à Jérusalem, selon les usages des nations, se refirent des prépuces et renièrent l'alliance sainte pour s'associer aux nations. Ils se vendirent pour faire le mal.

Quand il vit son règne affermi, Antiochus voulut devenir roi du pays d'Égypte, afin de régner sur les deux royaumes.

I – Maccabées 1,7-16

Entré dans le sanctuaire avec arrogance, Antiochus enleva l'autel d'or, le candélabre de lumière avec tous ses accessoires, la table d'oblation, les vases à libation, les coupes, les cassolettes d'or, le voile, les couronnes, la décoration d'or sur la façade du temple, dont il détacha tout le placage. Emportant le tout, il s'en alla dans son pays ; il versa beaucoup de sang et proféra des paroles d'une extrême insolence.

I – Maccabées 1, 21-24

Éléments sous droits d'auteur

Purification du Temple
(15 décembre – 164)

Maccabée, avec ses compagnons, recouvra sous la conduite du Seigneur le sanctuaire et la ville et détruisit les autels élevés par les étrangers sur la place publique ainsi que les lieux de culte. Une fois le Temple purifié, ils bâtirent un autre autel, puis, ayant tiré des étincelles de pierres à feu, ils prirent de ce feu et, après deux ans d'interruption, ils offrirent un sacrifice, firent fumer l'encens, allumèrent les lampes et exposèrent les pains de proposition. Cela fait, prosternés sur le ventre, ils prièrent le Seigneur de ne plus les laisser tomber dans de tels maux, mais de les corriger avec mesure, s'il leur arrivait jamais de pécher, et de pas les livrer aux nations blasphématrices et barbares. Ce fut le jour même où le Temple avait été profané par les étrangers que tomba le jour de la purification du Temple, c'est-à-dire le vingt-cinq du même mois qui est Kisleu. Ils célébrèrent avec allégresse huit jours de fête à la manière des Tentes, se souvenant comment naguère, aux jours de la fête des Tentes, ils gîtaient dans les montagnes et dans les grottes à la façon des bêtes sauvages. C'est pourquoi, portant des thyrses, de beaux rameaux et des palmes, ils firent monter des hymnes vers Celui qui avait mené à bien la purification de son lieu saint.

II – Maccabées 10, 1-7

Fragments extraits de *La Bible de Jérusalem*
Traduite en français sous la direction
de l'École biblique de Jérusalem
Les Éditions du Cerf, Paris, 1973

Éléments sous droits d'auteur

Matthieu l'Évangéliste
La ruine de Jérusalem
(v. 32)

« Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble ses poussins sous ses ailes..., et vous n'avez pas voulu ! Voici que votre maison va vous être laissée déserte. Je vous le dis, en effet, désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* »

Comme Jésus sortait du Temple et s'en allait, ses disciples s'approchèrent pour lui faire voir les constructions du Temple. Mais il leur répondit : « Vous voyez tout cela, n'est-ce pas ? En vérité je vous le dis, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit jetée bas. »

Évangile selon saint Matthieu, 23, 37 ; 24, 1-2
Traduction *Bible de Jérusalem, op. cit.*, p. 1 448

Éléments sous droits d'auteur

Flavius Josèphe
(Jérusalem 37-Rome v. 100)
Description du Temple
(vers 70)

Le Temple était bâti sur une forte éminence, et c'est à peine si, à l'origine, le plateau qui la terminait suffit à contenir le sanctuaire et l'autel. Les pentes, tout alentour, étaient escarpées. Mais quand le roi Salomon, qui d'ailleurs construisit le Temple, entoura d'un mur le côté oriental de l'édifice, il établit un portique sur le terrassement ; de tous les autres côtés, le Temple restait sans défense. Dans les âges qui suivirent, comme le peuple ajoutait sans cesse de nouveaux remblais, la colline ainsi aplanie se trouva plus large. On abattit ensuite le rempart septentrional, et cela fournit l'espace qui fut plus tard occupé par toute l'enceinte du Temple. On entoura la colline depuis ses fondements, d'un triple rempart circulaire. L'exécution de ce grand travail dépassa toute prévision ; on y employa de longs siècles et tous les trésors sacrés que fournissaient les tributs envoyés à Dieu des diverses régions de l'univers. On construisit ainsi les enceintes supérieures et le temple inférieur. La partie la plus basse de ce dernier édifice fut, sur des terrassements, relevée de trois cents coudées, ou plus encore en certains endroits. Cependant la profondeur des fondations n'apparaissait pas tout entière ; car les juifs avaient fortement comblé les vallons, dans le dessein d'égaliser le sol des rues de la ville. Des pierres de quarante coudées de longueur servirent à ces substructions. L'abondance des ressources et la générosité du peuple imprimaient aux projets une grandeur extraordinaire ; la patience et le temps aidaient à la réalisation d'une espérance dont on n'osait pas même concevoir le terme.

Les édifices élevés au-dessus de ces fondations énormes en étaient dignes. Tous les portiques avaient une double rangée de colonnes, d'une hauteur de vingt-cinq coudées, taillées d'une seule pièce dans des blocs d'un marbre très blanc. Les lambris qui couvraient ces portiques étaient de cèdre. La richesse naturelle des lambris, l'art dont ils étaient polis et

Éléments sous droits d'auteur

ajustés offraient un merveilleux spectacle, mais aucun travail de peinture ou de sculpture n'y ajoutait un ornement extérieur. La largeur des portiques était de trente coudées, et leur périmètre total, en y comprenant la tour Antonia, mesurait six stades ; toute la partie qui était à découvert était pavée de pierres différentes, aux couleurs variées. En traversant cet espace dans la direction de la seconde tour du Temple, on trouvait autour de soi une balustrade de pierre, haute de trois coudées et très élégamment ouvragée. Des colonnettes s'y dressaient à intervalles égaux, prescrivant les unes en caractères grecs, les autres en caractères latins, la loi de pureté et interdisant à tout étranger de pénétrer dans le « lieu saint » ; car la seconde enceinte était appelée de ce nom. On y montait de la première par quatorze degrés. De forme carrée, elle était entourée d'un mur particulier, dont la hauteur extérieure, atteignant quarante coudées, était masquée par l'escalier. La hauteur intérieure mesurait vingt-cinq coudées, car, l'escalier étant construit contre un terrain plus élevé, elle n'apparaissait pas complètement de l'intérieur et se trouvait dissimulée en partie par la colline. Après les quatorze degrés, on avait le mur à une distance de dix coudées, sur un terrain entièrement aplani. Ensuite, un nouvel escalier de cinq marches conduisait aux portes qui étaient au nombre de huit du côté du nord et du midi, quatre de part et d'autre ; il y en avait nécessairement deux à l'Orient, car de ce côté se trouvait la place, séparée par un mur, qui était réservée aux femmes pour le culte, et il avait fallu y pratiquer une seconde porte distincte en face de la première. Dans les autres directions, deux portes, l'une au midi, l'autre au nord, conduisaient à la cour des femmes ; en effet, elles ne pouvaient entrer par les autres, et il leur était même interdit, en passant par celle qu'on leur avait réservée, de franchir le mur de séparation. L'endroit était d'ailleurs ouvert également pour le culte aux femmes de la région et à leurs coreligionnaires venues du dehors. La partie occidentale n'avait pas de porte ; de ce côté, le mur était continu. Les portiques situés entre les portes, au dedans du mur faisant face aux salles du Trésor, étaient soutenus sur des colonnes très belles et très hautes ; bien que simples et non doubles, ces portiques ne le cédaient en rien, sauf pour les dimensions, aux portiques inférieurs.

Des dix portes, neuf étaient entièrement recouvertes d'or et d'argent, comme aussi les montants et les linteaux ; l'une d'elles, hors du Temple, devait à la gloire de l'airain de Corinthe sa grande supériorité sur celles qui étaient lamées d'argent et d'or. Chaque portail compre-

Éléments sous droits d'auteur

nait deux battants dont chacun avait trente coudées de hauteur et quinze de largeur. Après l'entrée, ces portails, s'élargissant à l'intérieur, embrassaient à droite et à gauche des vestibules longs et larges de trente coudées ; semblables à des tours, leur hauteur dépassait quarante coudées ; chacun était soutenu par deux colonnes, dont la circonférence mesurait douze coudées. Les dimensions des autres portes étaient les mêmes. Mais celle qui s'ouvrait au delà du portail corinthien, vers l'Orient, du côté de la salle des femmes, et en face de la porte du Temple, était plus vaste ; elle avait cinquante coudées d'élévation ; ses portes atteignaient quarante coudées, et son ornementation était plus magnifique, en raison de l'épaisseur de l'argent et de l'or qui y étaient prodigués. C'est Alexandre père de Tibère (frère du philosophe Philon) qui en avait garni les neuf autres portes. Quinze degrés conduisaient du mur des femmes au grand portail ; ils étaient moins élevés que les cinq degrés qui menaient aux autres portails.

Le Temple, cet édifice sacré, était placé au centre ; on y accédait par douze marches. La hauteur et la largeur de sa façade mesuraient également cent coudées ; il se rétrécissait en arrière et n'avait plus là que soixante coudées, car, sur le devant, il y avait de côté et d'autre comme des épaules d'une longueur de vingt coudées. Son premier portail avait soixante-dix coudées de hauteur, vingt-cinq de largeur et n'était pas pourvu de battants ; car il figurait le ciel, immense et sans limites. Les métopes étaient toutes dorées ; par ces ouvertures, la première partie de la nef apparaissait complètement du dehors dans sa majesté, et les côtés de la porte intérieure se montraient tout étincelants d'or aux yeux des spectateurs. Comme le Temple portait un double toit, la première partie de la nef, seule, s'ouvrait à une grande hauteur, mesurant quatre-vingt-dix coudées d'élévation, cinquante de longueur et vingt de largeur. Le portail de cette nef était tout entier, comme je l'ai déjà dit, lamé d'or ; il en était de même de toute la paroi avoisinante ; les pampres qui revêtaient la surface de la porte étaient d'or également, et des grappes de la taille d'un homme y pendaient. Comme le Temple avait un double toit, la perspective intérieure était plus basse que l'extérieure ; là les portes d'or avaient cinquante-cinq coudées de hauteur et seize de largeur. Devant elles se trouvait un voile de longueur égale, un peplos babylonien, brodé de laine violette, de lin, d'écarlate et de pourpre ; ce travail admirable offrait dans sa matière, un mélange savant et comme une image de l'univers ; car il paraissait symboliser par l'écarlate le feu,

Éléments sous droits d'auteur

par le lin la terre, par le violet l'air, par la pourpre la mer. Pour deux de ces matières, c'était la couleur qui faisait la ressemblance ; pour le lin et la pourpre, c'était leur origine, puisque l'un est fourni par la terre, l'autre par la mer. Sur le peplos était brodé tout le spectacle des cieux, les signes du zodiaque exceptés.

Quand on pénétrait à l'intérieur, c'était la partie basse du Temple qui recevait le visiteur. Elle avait soixante coudées de hauteur, une longueur égale et vingt coudées de largeur. À leur tour, ces soixante coudées étaient divisées ; la première section offrait, sur une étendue de quarante coudées, trois œuvres admirables et célèbres dans le monde entier, le chandelier, la table, l'encensoir. Les sept lampes du chandelier représentaient les planètes, car c'était bien le nombre des branches du candélabre ; les douze pains sur l'autel figuraient le cercle du zodiaque et l'année. L'encensoir, avec les treize parfums dont il était rempli, et qui provenaient de la mer et des régions habitées ou inhabitées de la terre, indiquait que tout appartient à Dieu et existe pour Dieu.

La partie la plus reculée de l'enceinte mesurait vingt coudées ; un voile la séparait aussi de l'extérieur. Aucun objet ne se trouvait là ; elle était pour tous inaccessible, intangible, invisible ; on l'appelait le « Saint des Saints ».

Sur les côtés du Temple inférieur étaient de nombreuses habitations sur triple étage, communiquant entre elles ; de part et d'autre des entrées spéciales y conduisaient depuis le portail. Le Temple haut, plus étroit, n'avait plus d'habitations ; il élevait à quarante coudées son propre faîtage, d'un style plus simple que le Temple inférieur. Si l'on ajoute ce nombre aux soixante coudées du Temple bas, on obtient une hauteur totale de cent coudées.

À la façade extérieure il ne manquait rien de ce qui pouvait frapper l'esprit ou les yeux. Partout revêtu de plaques d'or massif, le Temple brillait, aux premiers rayons du jour, d'un éclat si vif que les spectateurs devaient en détourner leurs regards comme des rayons du soleil. Pour les étrangers qui arrivaient à Jérusalem il ressemblait de loin à une montagne couverte de neige, car là où il n'était pas doré, il apparaissait de la plus pure blancheur. Sur son toit se dressaient des broches d'or, finement aiguisées, pour écarter les souillures des oiseaux qui seraient venus s'y poser. Quelques-unes des pierres de l'édifice avaient quarante-cinq coudées de longueur, cinq de hauteur et six de profondeur.

Éléments sous droits d'auteur

Devant le Temple se trouvait l'autel qui mesurait quinze coudées de hauteur, et se développait également sur une longueur et une largeur d'environ cinquante coudées ; de forme carrée, il était pourvu aux angles d'appendices en forme de cornet. On y accédait du midi par une rampe en pente douce. Le fer n'avait pas été employé pour construire cet autel, et jamais le fer ne l'avait touché.

Le Temple et l'autel étaient entourés d'une balustrade de pierres, belles et délicatement ouvragées, qui avait environ une coudée de hauteur ; elle maintenait le peuple à distance et le séparait des prêtres.

Si la ville entière était interdite aux hommes atteints de gonorrhée et de lèpre, le Temple l'était aussi aux femmes, dans le temps de la menstruation ; il ne leur était même pas permis, quand elles étaient pures, de franchir les limites que nous avons indiquées. Ceux des hommes qui n'étaient pas complètement purifiés se voyaient interdire la cour intérieure ; il en était de même des prêtres quand ils subissaient une purification.

Extrait des *Œuvres Complètes*, tome V
Guerre des Juifs, V, 5, Paris, 1911, pp. 106-112
Traduction de René Harmand

La famine à Jérusalem
(70)

Pendant que Josèphe criait ainsi en versant des larmes, les factieux ne fléchissaient pas, estimant qu'il était dangereux de changer d'avis ; mais le peuple était poussé à la désertion. Les uns vendaient à très bas prix leurs biens ou ce qu'ils avaient de plus précieux ; les autres avalaient dans de la boisson les pièces d'or pour les soustraire au pillage des brigands, puis ils fuyaient vers les Romains et alors, quand ils évacuaient, ils avaient les ressources suffisantes pour se procurer le nécessaire. Car Titus en dispersa le plus grand nombre sur les divers points du pays qu'ils choisissaient ; ce traitement même encourageait à la désertion ceux qui voulaient échapper aux misères intérieures sans devenir les esclaves des Romains. Mais les compagnons de Jean et de Simon surveillèrent plus étroitement leurs sorties que les attaques des Romains ; toute personne qui éveilla la moindre ombre de soupçon était aussitôt égorgée.

Éléments sous droits d'auteur

D'ailleurs les riches qui restaient couraient les mêmes risques de mort ; car, sous prétexte de désertion, leurs richesses les perdaient. Le désespoir des factieux croissait avec la famine ; de jour en jour, ces deux terribles fléaux s'exaspéraient. On ne voyait de blé nulle part ; les factieux envahissaient les maisons pour y faire des perquisitions ; puis, s'ils trouvaient de la nourriture, ils maltraitaient les propriétaires en prétextant leur refus de la livrer ; s'ils n'en trouvaient pas, ils mettaient ces gens à la torture, pour avoir caché leurs provisions avec trop de soins. Une preuve que ces malheureux possédaient ou non de la nourriture se tirait de l'état de leur corps ; ceux qui semblaient encore solides passaient pour avoir assez à manger, mais on épargnait ceux qui étaient déjà épuisés, estimant absurde de tuer des gens qui allaient bientôt mourir de faim. Beaucoup échangeaient en secret leurs biens, pour une mesure soit de blé, s'ils étaient assez riches, soit d'orge s'ils étaient pauvres. Ils s'enfermaient ensuite dans le réduit le plus caché de leurs maisons, où quelques-uns même, poussés par un extrême besoin, prenaient cette nourriture sans l'avoir préparée ; d'autres la cuisaient selon que la nécessité et la crainte le leur permettaient. Nulle part on ne dressait de table, mais on arrachait du feu et l'on déchirait les aliments encore crus.

La chère était d'ailleurs à faire pitié et c'était un spectacle bien digne de larmes de voir les plus forts mieux pourvus, les faibles gémissants. La famine triomphe de tous les sentiments et il n'y en a pas qu'elle supprime aussi facilement que le scrupule. Des femmes, des enfants, et, chose triste entre toutes, des mères arrachèrent les aliments de la bouche d'un époux, d'un père, d'un enfant et, quand les êtres les plus chers s'éteignaient dans leurs bras, les ravisseurs n'avaient pas honte de leur enlever jusqu'aux gouttes qui soutenaient leur vie. Mais ils ne purent dissimuler des repas de ce genre ; partout les factieux surveillaient même leurs rapines. Chaque fois qu'ils voyaient une maison fermée, ils soupçonnaient que les habitants mangeaient quelque chose ; aussitôt ils enfonçaient les portes et se précipitaient, arrachant presque des gosiers les reliefs de nourriture. Ils frappaient les vieillards qui s'accrochaient à leurs aliments ; ils traînaient par les cheveux les femmes qui, dans leurs mains serrées, dissimulaient des morceaux. Nulle pitié de la vieillesse ni de l'âge le plus tendre ; ils élevaient dans leurs bras les enfants suspendus à leurs bouchées et les jetaient sur le sol. Ils étaient plus cruels encore contre ceux qui devançaient leur attaque et engloutissaient la nourriture qu'on voulait leur ravir : c'était comme

Éléments sous droits d'auteur

une injustice qu'ils punissaient. Ils inventèrent de terribles méthodes de tortures pour arriver à découvrir des aliments, introduisant des graines de vesce dans les parties secrètes des malheureux, leur perçant le fondement avec des baguettes aiguës. Ils imposaient des souffrances, dont le récit seul fait frémir, pour arracher l'aveu de l'endroit où l'on cachait un morceau de pain, une poignée de farine. Mais les bourreaux n'étaient nullement affamés, car leur conduite eût paru moins cruelle s'ils y avaient été poussés par la nécessité ; ils exerçaient leur fureur en amassant des provisions pour les jours à venir et pour leur usage. Quant à ceux qui, pendant la nuit rampaient jusqu'aux postes des Romains pour cueillir des légumes sauvages et des herbes, les factieux allaient à leur rencontre et lorsque ceux-ci croyaient déjà avoir échappé aux ennemis, ils leur arrachaient tout ce qu'ils rapportaient ; souvent, ils imploraient, ils invoquaient le redoutable nom de Dieu, suppliant qu'on leur abandonnât quelque parcelle de ce qu'ils avaient pris au péril de leur vie ; mais on ne leur accordait rien et c'était déjà beaucoup pour eux que de ne pas être tués, après avoir été spoliés.

Les gens d'humble condition étaient ainsi maltraités par les gardes ; mais les personnages élevés en dignité et en richesse furent conduits devant les tyrans et mis à mort, les uns sous des accusations mensongères, les autres comme coupables de vouloir livrer la ville aux Romains. Par un expédient très fréquent, il y avait un dénonciateur suborné pour déclarer qu'ils avaient formé le dessein de passer à l'ennemi. Quand un homme était dépouillé par Simon, on l'envoyait à Jean ; pillé par Jean, il passait ensuite aux mains de Simon ; ils buvaient tour à tour le sang de leurs concitoyens et se partageaient les cadavres de ces malheureux. Ces deux hommes se disputaient le pouvoir, mais étaient d'accord dans l'impiété. En effet, celui qui ne faisait pas participer son complice au profit de ces meurtres passait pour un coquin, et celui qui ne recevait rien, comme si on lui ravissait quelque chose, se plaignait du vol qui lésait sa cruauté.

Il est impossible de raconter en détail les forfaits de ces gens, mais, pour le dire brièvement, il n'y a pas de ville qui ait enduré tant de misères, ni de génération qui, dans la suite des temps, ait produit tant de scélératesse. Ils finirent par affecter le mépris pour la race des Hébreux, afin de paraître moins impies contre des étrangers ; ils avouèrent être ce qu'ils étaient en effet, des esclaves, la lie de la populace, l'écume ignoble de la nation. Ce sont eux qui ont ruiné la cité,

Éléments sous droits d'auteur

qui obligèrent les Romains à s'arroger malgré eux l'honneur d'une funeste victoire, et qui ont, pour ainsi dire, attiré sur le Temple l'incendie trop lent. Il est bien vrai que, apercevant de la ville haute l'édifice en flammes, ils n'ont pas montré de douleur, n'ont pas versé de larmes, et ce fut chez les Romains que l'on rencontra ces sentiments. Mais nous parlerons de cela plus tard, à l'endroit convenable, en poursuivant le récit des événements.

Ibid., livre V, 10, pp. 140-143

Coup d'œil sur le passé de Jérusalem

C'est ainsi que fut prise Jérusalem, la deuxième année du principat de Vespasien, le huit du mois de Gorpiée[1]. Prise cinq fois auparavant, elle était pour la seconde fois dévastée. Car le roi d'Égypte Azochée, après lui Antiochus[2], ensuite Pompée[3], enfin Sossius avec Hérode[4] s'emparèrent de la ville et la laissèrent intacte. Le roi de Babylone qui les précéda, dès qu'il fut maître de Jérusalem, la dévasta, quatorze cent-soixante-huit ans et six mois après sa fondation[5]. Son premier fondateur fut un chef de Chananéens qui, dans notre langue maternelle, porte le nom de « roi juste » ; tel il fut en effet[6]. Aussi fut-il le premier qui sacrifia à Dieu, en qualité de prêtre, le premier aussi qui construisit le sanctuaire et appela Jérusalem la cité nommée jusque-là Solyme[7]. David, roi des Juifs, en chassa le peuple des Chananéens pour y établir le sien ; quatre cent-soixante-dix-sept ans et six mois après lui, les Babyloniens détruisirent la ville. Depuis le roi David qui, le premier des Juifs, régna sur elle, jusqu'à sa destruction par Titus, il s'écoula onze cent-soixante-dix-neuf ans ; depuis sa fondation jusqu'à sa dernière catastrophe, deux mille cent-soixante-dix-sept ans. On voit que ni son antiquité, ni sa grande richesse, ni la diffusion de son peuple dans le monde entier, ni la réputation partout acceptée de son culte ne la préservèrent de la ruine. Telle fut donc l'issue du siège de Jérusalem.

1. 26 septembre 70.
2. Le Shishak de l'Écriture, vers 969 av. J.-C. ; Antiochus Épiphane, vers 170 avant J.-C.
3. 83 avant J.-C.
4. 37 avant J.-C.
5. Nabuchodonosor, en 587 avant J.-C.
6. Il s'agit de Malchi-zédek, roi de Salem (*Genèse*, XIV, 18).
7. Josèphe a tout l'air d'admettre l'étymologie populaire : *Sainte Solyme*, qui est reconnue erronée. Cf. *Ant.*, I, 180 et n. 2.

Éléments sous droits d'auteur

Eusèbe de Césarée
(265-340)
Les évêques de Jérusalem depuis le Sauveur jusqu'à cette époque (128) et le siège des Juifs sous Hadrien (134)

Quant aux évêques de Jérusalem, je n'ai trouvé conservées nulle part les dates qui les concernent ; on raconte seulement qu'ils ont siégé très peu de temps. J'ai lu toutefois que, jusqu'au siège des Juifs sous Hadrien, il y avait eu là quinze successions d'évêques. On dit qu'ils étaient tous hébreux de vieille roche et qu'ils avaient reçu d'une âme sincère la connaissance du Christ. Aussi, dès ce temps-là, des gens compétents pour se prononcer en pareille question déclarèrent qu'ils étaient dignes de la charge épiscopale. D'ailleurs, l'Église de Jérusalem était alors composée uniquement d'Hébreux fidèles. Il en fut ainsi depuis les apôtres, jusqu'au siège que subirent les Juifs révoltés de nouveau contre Rome et où il furent détruits en terribles combats.

Comme les évêques de la circoncision prennent fin à cette époque, il est peut-être nécessaire d'en donner ici la liste depuis le premier. Le premier fut donc Jacques, le frère du Seigneur ; le second après lui, Siméon ; le troisième, Juste ; Zacchée, le quatrième ; le cinquième, Tobie ; le sixième, Benjamin ; Jean, le septième ; le huitième, Matthias ; le neuvième, Philippe, le dixième, Sénèque ; le onzième, Juste ; Lévi, le douzième ; Ephrem, le treizième ; le quatorzième, Josèphe ; enfin le quinzième, Judas. Tels furent les évêques de la ville de Jérusalem depuis les apôtres jusque au temps dont il est question présentement ; ils appartenaient tous à la circoncision.

Le règne d'Hadrien en était alors à la douzième année (128-129), Xystus avait accompli la dixième de son épiscopat à Rome et Télesphore lui succédait ; il était le septième depuis les apôtres. Un an et quelques

Éléments sous droits d'auteur

mois plus tard, Eumène obtint la première dignité dans l'Église d'Alexandrie ; il venait ainsi au sixième rang de succession ; son prédécesseur avait duré onze ans.

LE DERNIER SIÈGE DES JUIFS SOUS HADRIEN

La révolte des Juifs prenait donc à nouveau de plus vastes proportions. Rufus, gouverneur de Judée, après avoir reçu des renforts de l'empereur, profita sans pitié des folies de ces réfractaires et marcha contre eux. Il leur tua des masses serrées d'hommes, de femmes et d'enfants ; puis, selon les lois de la guerre, les déposséda de leur pays.

Le chef des Juifs s'appelait Barchochébas, nom qui signifie étoile. Il n'était du reste qu'un voleur et un assassin ; mais par son nom, il imposait à ces hommes serviles, et se donnait pour un astre qui leur était venu du ciel et qui devait les éclairer dans leurs malheurs.

La guerre était dans toute son intensité, la dix-huitième année du règne (134-135), et elle était concentrée autour de Bether, petite ville très forte, à peu de distance de Jérusalem. Le siège dura longtemps ; la faim et la soif réduisirent les révoltés aux dernières extrémités de la misère. L'auteur de cette folie en subit le juste châtiment et, depuis ce temps, tout le peuple reçut, par une loi et des prescriptions d'Hadrien, la défense absolue d'approcher du pays qui entoure Jérusalem : si bien qu'il était interdit aux Juifs de regarder même de loin le sol de leur patrie. C'est ce que raconte Ariston Pella.

Ainsi Jérusalem n'avait plus de juifs dans ses murs et elle en était venue à perdre complètement ses anciens habitants : elle ne renfermait plus que des étrangers. La ville romaine qui lui fut substituée changea de nom, et, en l'honneur de l'empereur Aelius Hadrianus, elle fut appelée Aelia. L'Église qui s'y trouvait n'était également plus composée que de Gentils. Le premier qui en devint évêque, après ceux de la circoncision, fut Marc.

Extrait de *Histoire Ecclésiastique*, Paris, 1905
Traduit du grec par Émile Grapin

Éléments sous droits d'auteur

Le Pèlerin de Bordeaux
Description de Jérusalem
(333)

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem rédigé par un pèlerin anonyme constitue la plus ancienne relation d'un pèlerinage accompli par un chrétien en Palestine. Elle est datée de 333. La Jérusalem qu'il décrit est celle des travaux de Constantin.

Il y a à Jérusalem deux grandes piscines à côté du Temple, une à droite et l'autre à gauche, faites par Salomon ; mais à l'intérieur de la ville se trouvent les Piscines Jumelles, ayant cinq portiques, qui sont appelées Bethsaida. Là, ceux qui ont été malades de nombreuses années ont été guéris, car l'eau des piscines est agitée comme si elle bouillait. Il y a aussi la crypte où Salomon a supplicié les démons ; et il y a l'angle d'une très haute tour où le Seigneur est monté, et celui qui l'a soumis à la tentation lui a dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas », et le Seigneur lui a répondu : « Tu ne soumettras pas à la tentation le Seigneur ton Dieu, mais tu le serviras seulement. » Il y a la grande pierre de l'angle, de laquelle il est dit : « La pierre que les bâtisseurs ont rejetée, est ici, à la tête de l'angle. Et sous le pinacle de la tour se trouvent de nombreuses chambres, là où Salomon avait son palais. Là se trouve aussi la chambre dans laquelle il s'assit et écrivit sur la sagesse, et cette chambre est couverte d'une seule pierre. Il y a aussi de grands réservoirs souterrains pour l'eau et des piscines édifiées avec beaucoup de travail. Et dans l'enceinte elle-même, où était le temple construit par Salomon, sur le marbre devant l'autel, le sang de Zacharie coule encore ; aussi apparaissent les marques des bâtons des soldats qui l'ont tué, sur toute la surface, de sorte qu'on les croirait gravées dans la cire. Il y a là deux statues d'Hadrien et, non loin des statues, une pierre percée, que les juifs viennent oindre chaque année, et ils se lamentent avec des gémissements, et déchirent leurs vêtements, et repartent. Et ici se trouve la maison d'Ezechias, roi de Juda.

Éléments sous droits d'auteur

En sortant de Jérusalem, tu montes à Sion, sur la gauche et en bas dans la vallée, près du mur est la piscine qui est appelée Siloa et a quatre portiques, et une autre grande piscine en dehors. Ici, une fontaine coule six jours et nuits, mais le septième jour, qui est le Shabbat, elle ne coule pas de toute la nuit et tout le jour. De là, par le même chemin, on monte à Sion, et apparaissent le lieu où était la maison de Caïphe le prêtre, et la colonne sur laquelle le Christ a été flagellé est encore là. À l'intérieur du mur de la ville apparaît le lieu où David avait son palais. Des sept synagogues qui se trouvaient là, une seule subsiste, tandis que sur les restes, on a labouré et semé, ainsi que l'a dit le prophète Isaïe.

De là, tu sors du mur de Sion en allant vers la porte Neapolis, sur la droite, en bas dans la vallée, il y a des murs où était le prétoire de Ponce Pilate, où le Seigneur fut entendu avant de subir sa passion. Tandis qu'à gauche se trouve le monticule Golgotha où le Seigneur fut crucifié. De là, à environ un jet de pierre, est la crypte où son corps fut déposé et se leva le troisième jour. Là maintenant, une basilique est faite par ordre de l'empereur Constantin, qui est un *dominicum* d'une prodigieuse beauté, ayant sur le côté un réservoir où l'eau est amenée, et un bain derrière, où les enfants sont lavés. De là, depuis Jérusalem, en allant vers la porte qui est à l'est, en montant vers le mont des Oliviers, il y a la vallée appelée Josaphat. À gauche, où sont les vignes, se trouve la pierre où Judas Iscarioth a trahi le Christ, mais sur la partie droite est le palmier auquel les enfants ont arraché des branches, et, venant vers le Christ, les ont étendues. De là, non loin, à peu près à un jet de pierre, se trouvent deux monuments, construits d'une prodigieuse beauté : dans l'un, qui est un vrai monolithe, se trouve placé le prophète Isaïe, et dans l'autre, Ezechias, roi des Juifs. De là, tu gravis le mont des Oliviers, où le Seigneur a parlé à ses disciples avant sa passion. Là, une basilique d'une prodigieuse beauté est faite sur ordre de Constantin. De là, non loin, est le monticule sur lequel le Seigneur est monté pour prier, et sont apparus Moïse et Elie, quand il prit avec Lui Pierre et Jean.

Traduit du latin par Catherine Arnould
Itinerarium burdigalense, dans P. Geyer, éd.
Itinera hierosolymitana, saeculi IV-VIII
Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum
Pragae, Vindobonae, Lipsiae, 1898, pp. 21-23

Éléments sous droits d'auteur

Egérie
(Gaule, IVe siècle)
La Pentecôte à Jérusalem
(381-384)

Le cinquantième jour après Pâques, un dimanche, qui est une journée très chargée pour le peuple, on fait tout comme d'habitude depuis le chant du premier coq : on fait la vigile à l'Anastasis, pour que l'évêque lise ce passage de l'Évangile qu'on lit toujours le dimanche, je veux dire celui de la Résurrection du Seigneur ; après quoi on fait à l'Anastasis ce qu'il est d'usage d'y faire toute l'année. Quand le matin est venu, tout le peuple se réunit dans l'église majeure, c'est-à-dire au Martyrium, et on fait tout ce qu'il est d'usage de faire : les prêtres prêchent, puis l'évêque, on fait tout ce qui est de règle, c'est-à-dire qu'on offre l'oblation selon l'usage habituel, comme on a coutume de faire le dimanche. Mais ce jour-là, on hâte le renvoi du Martyrium, pour qu'il ait lieu avant la troisième heure. En effet, quand on a fait le renvoi au Martyrium, tout le peuple sans exception conduit l'évêque à Sion, avec des hymnes, mais de manière qu'on soit à Sion juste à la troisième heure.

Quand on y est arrivé, on lit ce passage des Actes des Apôtres où l'Esprit descendit, de sorte que les gens de toute langue comprenaient ce qui se disait (Ac 2, 1-12). Ensuite, on fait l'office de la manière habituelle. Les prêtres lisent là ce passage des Actes des Apôtres parce que, d'après cette lecture, c'est à cet endroit, à Sion – où se trouve maintenant une autre église – que la foule s'était jadis rassemblée après la Passion du Seigneur avec les apôtres lorsque cela eut lieu, comme nous avons dit plus haut. Après cela, l'office a lieu de la manière habituelle ; on fait l'oblation ici aussi, et avant qu'ait lieu le renvoi du peuple, l'archidiacre élève la voix et dit : « Aujourd'hui, aussitôt après la sixième heure, soyons tous présents sur l'Eléona, à l'Imbomon. »

Éléments sous droits d'auteur

Tout le peuple retourne alors, chacun dans sa maison, se reposer et, aussitôt après le déjeuner, on monte au mont des Oliviers, l'Eléona, chacun comme il le peut, de sorte qu'il n'est pas un chrétien qui reste dans la ville et que tous s'y rendent.

Quand on est donc monté sur le mont des Oliviers, l'Eléona, on va d'abord à l'Imbomon, l'endroit d'où le Seigneur est monté aux cieux. L'évêque et les prêtres, mais aussi tout le peuple, s'assoient là. On y lit des lectures, on intercale des hymnes, on dit des antiennes appropriées à ce jour et à ce lieu ; les prières qu'on intercale sont aussi en de tels termes qu'elles conviennent au jour et au lieu. On lit aussi le passage de l'Évangile qui relate l'Ascension du Seigneur (Lc 24, 50-51), on lit encore tiré des Actes des Apôtres, le passage où il est parlé de l'ascension du Seigneur dans les cieux après la Résurrection (Ac 1, 9-11).

Lorsqu'on a fait cela, les catéchumènes sont bénis, puis les fidèles. Puis on redescend alors qu'il est déjà la neuvième heure, et on va de là, avec des hymnes, à l'église qui est, elle aussi, à l'Eléona, dans laquelle est la grotte où le Seigneur s'asseyait pour instruire les apôtres. Quand on est arrivé là, c'est la dixième heure passée ; on y fait le lucernaire, on dit une prière, les catéchumènes sont bénis, puis les fidèles. Ensuite on descend de là avec des hymnes, tout le peuple sans exception accompagnant l'évêque, tous disant des hymnes et des antiennes appropriées à ce jour. Ainsi va-t-on, lentement, lentement, jusqu'au Martyrium.

Quand on arrive à la porte de la ville, c'est déjà la nuit ; des flambeaux d'église sont prêts, au moins deux cents, à cause du peuple. Comme la porte est assez loin de l'église majeure, le Martyrium, on n'y arrive que vers la deuxième heure de la nuit, car on va toujours lentement, lentement, pour que cette marche ne fatigue pas le peuple. On ouvre les grandes portes qui donnent sur le marché et tout le peuple entre au Martyrium avec des hymnes, accompagnant l'évêque. Quand on est entré dans l'église, on dit des hymnes, on fait une prière, les catéchumènes sont bénis, puis les fidèles. On va ensuite, avec des hymnes, à l'Anastasis.

Lorsqu'on est arrivé à l'Anastasis, on dit de même des hymnes et des antiennes, on fait une prière, les catéchumènes sont bénis, puis les fidèles ; on fait encore de même à la Croix. De là, tout le peuple chrétien sans exception escorte l'évêque à Sion.

Éléments sous droits d'auteur

Lorsqu'on y est arrivé, on lit des lectures appropriées, on dit des psaumes ou des antiennes, on fait une prière, les catéchumènes sont bénis, puis les fidèles, et l'on fait le renvoi. Quand on a fait le renvoi, tous s'approchent à portée de main de l'évêque, puis chacun rentre dans sa maison vers minuit. Ainsi, ce jour-là, on a dû supporter une très grande fatigue, puisque, depuis le chant du premier coq, on a fait la vigile à l'Anastasis et qu'ensuite, tout le long du jour, on n'a jamais eu de cesse ; toutes les cérémonies se sont tellement prolongées que c'est à minuit, après le renvoi qui a lieu à Sion, que tous rentrent dans leurs maisons.

Extrait d'Égérie « *Itinéraire* »
Traduit du latin par Pierre Maraval dans
Récits des premiers pèlerins chrétiens
au Proche-Orient (IV-VIIe siècle)
Les éd. du Cerf, Paris, 1996, pp. 135-137

Éléments sous droits d'auteur

Saint Jérôme
Lettre de Paula et Eustochie à Marcella (392-393)

Cette lettre est attribuée à saint Jérôme lui-même. Elle a été écrite en 392-393, six ans après le pèlerinage qu'il effectua. Elle est une invitation au pèlerinage adressée à Marcella, une femme noble de Rome. En termes enthousiastes, Jérôme décrit les découvertes qu'elle ferait en venant visiter les lieux saints. Une autre lettre, la lettre 108, qui constitue l'oraison funèbre de Paula, décrit le pèlerinage de façon plus détaillée. Des évocations de l'histoire de Jérusalem apparaissent par ailleurs dans ses commentaires, notamment les commentaires sur le prophète Isaïe.

C'est dans cette ville, ou plutôt en ce lieu même, tel qu'il était alors, qu'Adam, assure-t-on, aurait habité et serait mort. De là, le lieu où a été crucifié Notre Seigneur s'appelle Calvaire, parce que là même aurait été enterré le crâne de l'Homme ancien. De la sorte, le second Adam, le sang du Christ étant tombé goutte à goutte de la croix, aurait lavé les péchés du premier Adam, du propagateur de la race humaine qui gisait au-dessous ; ainsi se serait accomplie la parole de l'Apôtre : « Réveille-toi, ô toi qui dors, ressuscite des morts, et le Christ t'illuminera. »

Combien cette ville a-t-elle produit de prophètes, combien de saints personnages ? le recensement en serait long. Notre Mystère tout entier est indigène de cette province-là, de cette ville. En ses trois noms elle manifeste le dogme de la Trinité. On l'appelle Jébus, Salem, Jérusalem. Le premier nom signifie « foulée », le second « paix », le troisième « vision de paix ». C'est peu à peu, en effet, que nous parvenons au but, et après avoir été foulés aux pieds, nous nous érigeons jusqu'à la paix de la vision. De cette paix, Salomon – c'est-à-dire « le pacifique » – est né : « Et sa place en est devenue apaisée » ; figure du Christ, à cause de l'étymologie de la ville, il a reçu le nom de « Seigneur des dominateurs »

Éléments sous droits d'auteur

et « Roi des régnants ». Qu'est-il besoin que nous rappelions David et toute sa lignée qui régna dans cette cité ? Autant la Judée est plus élevée que les autres provinces, autant cette ville l'est plus que la Judée. Bref, pour préciser davantage notre exposé, la gloire de la province tout entière est revendiquée pour la métropole ; tout ce qui est louable dans les membres est rapporté en totalité au corps. »

Lettre XLVI, 3 Saint Jérôme, *Lettres*, tome II
Texte établi et traduit par J. Labourt
Les Belles Lettres éd., Paris, 1951, pp. 102-103

Éléments sous droits d'auteur

Augustin d'Hippone
(354-430)
Jérusalem terrestre
Jérusalem céleste

Ainsi toutes les prophéties, tant celles qui ont précédé l'époque des Rois que celles qui l'ont suivie, regardent en partie la postérité charnelle d'Abraham et en partie cette autre postérité en qui sont bénis tous les peuples cohéritiers de Jésus-Christ par le Nouveau Testament, et appelés à posséder la vie éternelle et le royaume des cieux. Elles se rapportent moitié à la servante qui engendre des esclaves, c'est-à-dire à la Jérusalem terrestre, qui est esclave avec ses enfants, et moitié à la cité libre, qui est la vraie Jérusalem, étrangère ici-bas en quelques-uns de ses enfants et éternelle dans les cieux ; mais il y en a qui se rapportent à l'une et à l'autre, proprement à la servante, et figurativement à la femme libre.

Il y a donc trois sortes de prophéties, les unes relatives à la Jérusalem terrestre, les autres à la céleste, et les autres à toutes les deux. Donnons-en des exemples. Le prophète Nathan (II, *Reg.*, XII, 1) fut envoyé à David pour lui reprocher son crime et lui en annoncer le châtiment. Qui doute que ces avertissements du ciel et autres semblables, qui concernaient l'intérêt de tous ou celui de quelques particuliers, n'appartinssent à la cité de la terre ? Mais lorsqu'on lit dans Jérémie : « Voici venir le temps, dit le Seigneur, que je ferai une nouvelle alliance qui ne sera pas semblable à celle que je fis avec leurs pères, lorsque je les pris par la main pour les tirer d'Égypte ; car ils ne l'ont pas gardée, et c'est pourquoi je les ai abandonnés, dit le Seigneur. Mais voici l'alliance que je veux faire avec la maison d'Israël : Après ce temps, dit le Seigneur, je déposerai mes lois dans leur esprit ; je les écrirai dans leur cœur, et mes yeux les regarderont et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple (*Jerem.*, XXXI, 31-33 ; *Hebr.*, VIII, 8-10). » Il est certain que c'est là une prophétie de cette Jérusalem céleste où Dieu même

Éléments sous droits d'auteur

est la récompense des justes et où l'unique et souverain bien est de le posséder et d'être à lui. Mais lorsque l'Écriture appelle Jérusalem la Cité de Dieu et annonce que la maison de Dieu s'élèvera dans son enceinte, cela se rapporte à l'une et l'autre cité : à la Jérusalem terrestre, parce que cela a été accompli, selon la vérité de l'histoire, dans le fameux temple de Salomon, et à la céleste, parce que ce temple en était la figure. Ce genre de prophétie mixte dans les livres historiques de l'Ancien Testament est fort considérable ; il a exercé et exerce encore beaucoup de commentateurs de l'Écriture qui cherchent la figure de ce qui doit s'accomplir en la postérité spirituelle d'Abraham dans ce qui a été prédit et accompli pour sa postérité charnelle. Quelques-uns portent ce goût si loin qu'ils prétendent qu'il n'y a rien en ces livres de ce qui est arrivé après avoir été prédit, ou même sans l'avoir été, qui ne doive se rapporter allégoriquement à la Cité de Dieu et à ses enfants qui sont étrangers en cette vie. Si cela est, il n'y aura plus que deux sortes de prophéties dans tous les livres de l'Ancien Testament, les unes relatives à la Jérusalem céleste, et les autres aux deux Jérusalem, sans qu'aucune se rapporte seulement à la terrestre. Pour moi, comme il me semble que ceux-là se trompent fort qui excluent toute allégorie des livres historiques de l'Écriture, j'estime aussi que c'est beaucoup entreprendre que de vouloir en trouver partout. C'est pourquoi j'ai dit qu'il vaut mieux distinguer trois sortes de prophéties, sans blâmer toutefois ceux qui, conservant la vérité de l'histoire, cherchent à trouver partout quelque sens allégorique. Quant aux choses qui ne peuvent se rattacher ni à l'action des hommes ni à celle de Dieu, il est évident que l'Écriture n'en parle pas sans dessein, et il faut conséquemment tâcher de les rappeler à un sens spirituel.

La Cité de Dieu, Livre XVII, chapitre III
Traduit du latin par Émile Saisset, Paris, 1855

Éléments sous droits d'auteur

Jean Rufus
(actif 480-515)
Le prince Pierre l'Ibère arrive à Jérusalem
(434)

Quand Pierre eut trouvé en celui que Dieu lui donna, le bienheureux Jean l'Eunuque, un conseiller et un compagnon de route pour sa fuite vers le salut, comme il savait que c'étaient les démons qui divulguaient et révélaient leurs pensées secrètes..., il fit venir Jean près de la cassette où étaient placés les ossements des saints martyrs et, après que tous deux eurent passé la tête au-dessus de ces ossements pour s'entretenir là ensemble, ils convinrent alors d'une date et d'un plan pour leur fuite : c'est ainsi que personne, ni démon ni homme, ne sut ni ne fit savoir leur projet jusqu'à ce qu'ils l'aient mené à son terme. Les saints martyrs les guidèrent au plus profond de la nuit parmi tous les gardes, leur faisant traverser l'immensité de la ville impériale, et ces martyrs, qui emplirent leur cœur d'une grande vaillance et d'une grande force, ils les voyaient... les précédant et les guidant comme une nuée ou une colonne de feu. O miracle ! Ils glorifiaient Dieu et chantaient d'une même voix, unie et suave, ce cantique divin dont voici les paroles : « Cherche le Christ. Vois la lumière qui vient de la lumière et la gloire incompréhensible. À ceux qui le cherchent, il distribue leur salaire. » Le bienheureux Pierre se rappelait aussi l'air de cet hymne que les saints martyrs ne cessèrent pas de chanter ouvertement tandis qu'ils les précédaient et les guidaient jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au port.

Quand ils se virent en sûreté... ils cherchèrent un bateau, qu'ils trouvèrent avec l'aide et le secours des martyrs. Alors, ils firent la traversée. Mais comme ils craignaient d'être repris par leurs poursuivants ou bien reconnus au lieu qui s'appelle Sténa – en effet, pendant les trois jours qui suivirent leur départ, les portes et les ports de la ville furent gardés parce qu'on les recherchait –, ils changèrent leurs habits pour

Éléments sous droits d'auteur

de pauvres habits d'esclaves ; et, avec l'aide de Dieu qui les accompagnait et qui les guidait, ils parvinrent à ne pas être reconnus par ceux qui étaient postés aux Sténa pour les rechercher. À partir de là, ils abandonnèrent le bateau, allèrent à pied et poursuivirent leur voyage par la terre ferme, seuls tous deux, avec les saints martyrs qui étaient leurs gardes et leurs compagnons de route, emportant avec eux les ossements précieux dans un petit étui, comme le grand Moïse avait emporté l'arche de Dieu avec les Chérubins. Ils emmenaient aussi un petit livre contenant l'évangile de Jean, dans lequel était fixée une parcelle du bois de la Croix sainte, précieuse et salutaire, par laquelle ils furent gardés et par laquelle Notre Seigneur fit paraître de nombreux signes et des miracles considérables, leur donnant par cette parcelle une douce force qui les réconfortait et les consolait. En effet, pendant toute la semaine, alors qu'ils faisaient route, cette parcelle de la Croix ne cessa pas de faire couler de l'huile à grands flots, à tel point qu'ils la recueillaient de leurs mains, s'en oignaient le visage et le corps, et que cependant elle coulait toujours avec abondance...

Tout au long de leur route, en tout lieu, ils jouirent de la protection vigilante de Dieu qui les guidait comme je l'ai dit, à tel point qu'ils voyaient s'accomplir pour eux cette parole de Moïse : « Tel un aigle qui veille sur son nid plane au-dessus de ses petits, il déploya ses ailes pour les accueillir et les soutenir... » Et c'est dans la joie et l'exultation qu'ils firent le voyage depuis la Nouvelle Rome jusqu'à Jérusalem comme s'il se fût agi d'un court chemin, échangeant sans cesse terre étrangère pour terre étrangère, gens inconnus pour gens inconnus, sous l'action de l'amour qui bouillonnait en eux et qui sans cesse, secrètement, les consolait de la fatigue du chemin parcouru. Quand ils furent arrivés à proximité de Jérusalem, la Ville sainte après laquelle ils aspiraient, ils virent depuis une colline qui lui fait face, à cinq stades, briller comme le soleil levant les toits des édifices saints et adorables, celui de la Croix salvifique et adorable, de la sainte Anastasis, celui aussi de l'Ascension adorable sur le mont qui est en face. Alors, ils crièrent d'une voix forte cette parole du prophète qui pour eux s'accomplissait : « Voilà Sion, la ville de notre salut. Tes yeux verront Jérusalem. » Ils firent monter, autant qu'ils le pouvaient, des hymnes de glorification et d'action de grâce vers le Christ qu'ils aimaient, qui les avait appelés, les avait fait sortir, les avait guidés et sauvés, et, s'étant jetés la face contre terre, ils ne cessèrent de se prosterner depuis cette colline, ni de ram-

Éléments sous droits d'auteur

per sur leurs genoux ni de baiser cette terre sainte incessamment de leurs lèvres et de leurs yeux, en témoignage du désir qui brûlait en eux, jusqu'au moment où ils furent dans les saints murs et où ils embrassèrent la base de la Croix vénérable, je veux dire le saint Golgotha, et de la sainte Anastasis. Et tout en regardant, ils pleuraient en même temps, rendaient grâces, glorifiaient et exultaient, en gens qui, désormais, avaient atteint Jésus, qu'ils aimaient, et demeuraient avec lui dans les cieux.

Pour abréger mon discours, je laisserai de côté bien des choses. Dieu donc, qui les guidait et les protégeait, alors qu'ils étaient des étrangers sans expérience des Lieux saints, les conduisit, pour les assister dans leur beau désir à de bons hôtes et à de bons maîtres : je veux parler de la bienheureuse Mélanie la Romaine. Avec son mari Pinien et Albina sa mère, qui occupaient les premiers rangs du sénat de Rome et qui étaient distingués par leur famille, leur fortune, leur gloire... au point d'être alliés aussi à la famille impériale, elle s'était éprise pour le Christ d'un amour véritable... Tous ensemble, préférant la fortune qui subsiste et demeure éternellement à celle qui s'en va,... ayant méprisé toutes choses, ils suivirent le Christ en dépouillant complètement le monde. Dans tout l'empire des Romains, ils distribuèrent aux pauvres et aux nécessiteux, ainsi qu'aux saintes maisons et aux monastères, la plupart de leurs biens..., abandonnant tout le reste..., ceignant avec amour la croix de notre Seigneur, et ils vinrent pour l'adorer dans la Ville sainte. Quand ils y furent venus, ils aimèrent son séjour et établirent sur le saint Mont des Oliviers, à côté de l'Ascension, deux monastères fort grands et peuplés, l'un d'hommes, l'autre de femmes, munis chacun d'un revenu, pour la gloire et l'honneur de Dieu, et pour accueillir et assister dans la voie du salut les âmes nombreuses de ceux qui venaient là pour être sauvés.

Traduit de la version syriaque par Bernard Flusin
Morceau choisi de *Vie de saint Pierre l'Ibère*, Ed. R. Raabe
Petrus der Iberer, ein Charakterbild zur Kirchen- und Sittengeschichte des 5. Jahrhunderts, Leipzig, 1895

Éléments sous droits d'auteur

L'évêque Sebèos
(VII[e] siècle)

La Prise de Jérusalem par les Perses (614) et par les Arabes (635)

En ce temps là (avril 622), Héraclius fit couronner son fils Constantin, le confia au Sénat, le recommanda aux grands de son palais, et le fit asseoir sur le trône de son empire. Quant à lui, il prit le titre de chef de l'armée avec son frère Théodose, réunit des troupes nombreuses et passa en Asorestan, dans la région d'Antioche. Il y eut alors un grand combat en Asie, et le sang des guerriers fut versé à flots sous les murs d'Antioche. La mêlée fut terrible et accompagnée d'un effroyable massacre, et des deux côtés la fatigue fit cesser le combat. Mais les Perses, s'étant renforcés, mirent en fuite les Grecs, les poursuivirent et remportèrent la victoire grâce à leur bravoure. Un autre combat eut lieu près du défilé qui donne accès en Cilicie. Les Grecs battirent en bataille rangée les Perses au nombre de huit mille hommes armés. Mais il durent eux-mêmes se retirer et s'enfuir ; les Perses reprirent le dessus ; il vinrent s'emparer de la ville de Tarse et de tous les habitants du district de Cilicie.

Alors toute la Palestine se soumit volontairement à la domination du roi des Perses ; surtout les restes de la nation hébraïque, insurgés contre les chrétiens ; par jalousie patriotique, ils commettaient de grands crimes et méfaits contre la communauté des ariens ; ils allèrent et s'unirent (aux Perses ?) faisant cause commune avec eux. Les troupes du roi des Perses campaient alors à Césarée de Palestine ; leur général, Razmiozan, c'est à dire Xoρeam, dit aux Jérusalémitains que s'ils se soumettaient de leur propre gré, ils seraient conservés en paix et en prospérité.

D'abord, ils se soumirent tous ensemble et offrirent au commandant et aux princes de grands présents ; puis, ayant demandé des ostikans

Éléments sous droits d'auteur

fidèles, ils les établirent chez eux pour garder la ville. Quelques mois après, alors que toute la populace était réunie, les jeunes gens de la ville tuèrent les ostikans du roi des Perses, s'insurgèrent, et se dérobèrent à son service. Alors un combat eut lieu entre les habitants de la ville de Jérusalem, entre juifs et chrétiens ; la foule des chrétiens prit le dessus, elle frappa et extermina beaucoup de juifs ; les autres, sautant par dessus les murailles, se rendirent auprès des troupes persanes. Alors Xoρeam, c'est-à-dire Ǝρazmiozan, rassemblant ses soldats, alla camper autour de Jérusalem, l'assiégea et, pendant dix-neuf jours, la maintint en état de siège. Ils sapèrent les fondements de la ville et démolirent la muraille ; le dix-neuvième jour du mois de margash, qui était le vingt-septième jour du mois, l'an 25e de la royauté d'Apruêz Xosrov, dix jours après Pâques, les soldats persans s'emparèrent de Jérusalem (614) ; pendant trois jours, ils détruisirent avec l'épée tous les habitants de la ville ; ils s'y établirent et la livrèrent aux flammes. Puis ils donnèrent l'ordre de compter les cadavres de ceux qui avaient succombé ; ce nombre s'élevait à 57 000 ; ceux qu'ils firent captifs, vivants, étaient de 35 000 hommes. Ils prirent aussi le patriarche Zacharie et le gardien de la croix et se mirent à les torturer après avoir recherché la croix vivifiante. Ils exterminèrent sur-le-champ la plupart des ministres (de l'Église) en leur coupant la tête. On leur montra l'endroit où était cachée la croix, et, la prenant, ils l'emportèrent en captivité ; puis ils rassemblèrent l'argent et l'or de la ville et les apportèrent à la Porte du roi ; celui-ci donna l'ordre d'avoir pitié des captifs, de reconstruire la ville et de les y rétablir chacun à sa place ; il ordonna ensuite de chasser de la ville les juifs ; et l'on accomplit immédiatement l'ordre royal. (…)

Après avoir reçu la sainte Croix du Seigneur, le bienheureux, le pieux, l'heureux roi Héraclius rassemble son armée d'un cœur léger et joyeux ; et se mettant en route avec toute la domesticité royale, honorant la découverte sainte, miraculeuse et céleste, il la fait parvenir à la ville sainte avec tout l'appareil ecclésiastique qui avait échappé aux mains des ennemis dans la ville de Byzance. Il y eut beaucoup d'allégresse ce jour-là à leur entrée à Jérusalem : bruit des pleurs et des soupirs, larmes abondantes, une immense flamme dans les cœurs, un déchirement des entrailles du roi, des princes, de tous les soldats et des habitants de la ville ; et personne ne pouvait chanter les hymnes du Seigneur à cause du grand et poignant attendrissement du roi et de toute la multitude. Il rétablit la croix en son lieu et remit tous les objets

Éléments sous droits d'auteur

ecclésiastiques, chacun à sa place ; il distribua à toutes les églises et aux habitants de la ville bénédiction et prit de l'argent pour l'encens.

Puis il se dirigea vers la Mésopotamie syrienne, pour s'en emparer et prendre possession des villes frontières. Les limites furent rétablies telles qu'elles avaient été établies sous Xosrov et Maurice. La croix du Seigneur resta dans la ville sainte jusqu'à la seconde prise de Jérusalem par les fils d'Ismaël, lors de laquelle elle revint trouver un refuge dans la ville royale avec tous les objets ecclésiastiques. (...)

Je parlerai du descendant d'Abraham, et non du fils libre, mais de celui qui naquit de l'esclave et en qui se réalisa véritablement cette parole de Dieu : « Sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui » (*Genèse*, XVI, 12).

À cette époque, des Juifs des douze tribus vinrent et se rassemblèrent dans la ville des Edesséniens. Lorsqu'ils virent que l'armée perse s'était retirée et avait laissé la ville en paix, ils fermèrent les portes, s'y fortifièrent et n'y laissèrent pas entrer les troupes du royaume romain. L'empereur grec Héraclius donna alors l'ordre de l'assiéger. Les Juifs reconnaissant qu'ils ne pouvaient pas résister dans la lutte, firent des propositions de paix (à l'empereur), ouvrirent les portes de la ville et vinrent se présenter devant lui. Il leur ordonna de se retirer et de rester chacun chez soi ; ils se mirent en route. Ils prirent le chemin du désert et arrivèrent en Arabie, chez les enfants d'Ismaël ; ils les appelèrent à leur secours et leur firent savoir qu'ils étaient parents, d'après la Bible. Bien que ceux-ci crussent volontiers à cette parenté rapprochée, les Juifs ne purent cependant pas convaincre toute la masse du peuple, parce que leurs cultes étaient différents.

À cette époque, il y avait un des enfants d'Ismaël, du nom de Mahomet, un marchand ; il se présenta à eux comme sur l'ordre de Dieu, en prédicateur, comme étant le chemin de la vérité, et leur apprit à connaître le Dieu d'Abraham ; car il était très instruit et très versé sur l'histoire de Moïse. Comme l'ordre venait d'en haut, ils se rallièrent tous, sur l'autorité d'un seul, à l'unité de loi et, abandonnant les cultes de vanité, retournèrent au Dieu vivant qui s'était révélé à leur père Abraham. Mahomet leur prescrivit de ne manger la chair d'aucun animal mort (naturellement), de ne pas boire de vin, de ne pas mentir, de ne pas forniquer. Il ajoutait : « Dieu a promis par serment ce pays à Abraham et à sa postérité après lui en toute éternité ; il a agi

Éléments sous droits d'auteur

selon sa promesse, lorsqu'il aimait Israël. Or vous, vous êtes les fils d'Abraham et Dieu réalise en vous la promesse faite à Abraham et à sa postérité. Aimez seulement le Dieu d'Abraham, allez vous emparer de votre territoire, que Dieu a donné à votre père Abraham, et personne ne pourra vous résister dans le combat, car Dieu est avec vous. »

Alors ils se rassemblèrent tous, depuis Ewiwlay jusqu'à Sur et en face de l'Égypte ; ils sortirent du désert de Phaɒan répartis en douze tribus, d'après la race de leurs patriarches. Ils répartirent parmi leurs tribus les douze mille enfants d'Israël, mille par tribu, pour les guider dans le territoire d'Israël. Ils partirent, campement par campement, d'après l'ordre de leurs patriarches : Nabêuth, Kedar, Abdwil, Mosamb, Mast, Masmay, Idovmay, Masè, Kholdat, Theman, Yetur, Naphês et Kedmay. Ce sont là les tribus d'Ismaël. Ils se rendirent à Rabbath Moab dans le territoire de Ruben. Car l'armée des Grecs campait en Arabie. Ils les attaquèrent à l'improviste, les passèrent au fil de l'épée, mirent en fuite Thêodoros, le frère de l'empereur Héraclius et revinrent camper en Arabie.

Tout ce qui restait des peuples enfants d'Israël vint s'unir à eux et ils formèrent une grande armée. Puis ils envoyèrent une ambassade à l'empereur des Grecs, disant : « Dieu a donné en héritage ce pays à notre père Abraham et à sa postérité après lui ; nous sommes les enfants d'Abraham ; tu as assez longtemps possédé notre pays ; cède-le nous pacifiquement, et nous n'envahirons pas ton territoire ; sinon, nous te reprendrons avec usure ce dont tu t'es emparé. » L'empereur refusa et, sans leur donner de réponse satisfaisante, dit : « Ce pays est à moi ; ton héritage, c'est le désert ; va en paix dans ton pays. » Il se mit à lever des troupes, environ 70 000 hommes, qu'il plaça sous le commandement d'un de ses fidèles eunuques et leur ordonna de se rendre en Arabie. Il leur commanda de ne pas livrer bataille contre ceux-ci (les Arabes), mais de se tenir sur la défensive, jusqu'à ce qu'il eût réuni d'autres troupes pour les envoyer à leur secours.

Arrivés au Jourdain, les Grecs le franchirent et pénétrèrent en Arabie ; laissant leur campement au bord du fleuve, ils allèrent à pied contre l'armée ennemie. Les Ismaélites postèrent une partie de leur armée en embuscade, de ci, de là, et disposèrent la masse de leurs tentes tout autour du campement. Puis ils placèrent les troupeaux de chameaux autour du camp et des tentes, et ils leur lièrent les pieds avec

Éléments sous droits d'auteur

des cordes. Tel était le retranchement de leur campement. Quant aux Grecs, fatigués par la marche, ils ne purent qu'avec peine entamer le retranchement du camp ; ils commençaient à tomber sur les Ismaélites, lorsque ceux qui étaient embusqués sortirent subitement de leur retraite et fondirent sur eux. Une frayeur inspirée par le Seigneur s'empara de l'armée des Grecs ; ils tournèrent le dos pour fuir devant eux. Mais ils ne pouvaient fuir à cause de l'épaisseur du sable, dans lequel ils s'enfonçaient jusqu'au genou, tandis que l'ennemi les poursuivait l'épée dans les reins et qu'ils étaient fort incommodés par l'ardeur du soleil. Tous les officiers tombèrent et succombèrent. Le nombre des morts dépassa 2000 hommes. Quelques-uns seulement réussirent à se sauver par la fuite et à trouver quelque refuge.

Les Ismaélites, après avoir franchi le Jourdain, campèrent à Jéricho. La terreur qu'ils inspiraient gagna les habitants du pays, qui firent tous leur soumission. Cette nuit-là les habitants de Jérusalem mirent à l'abri la croix du Seigneur et tous les ustensiles des églises de Dieu ; ils les embarquèrent et les emmenèrent sur des vaisseaux au palais de Constantinople (635) ; puis ils demandèrent aux Ismaélites la garantie d'un serment et leur firent leur soumission.

L'empereur des Grecs ne put plus dès lors opposer de troupes aux Ismaélites en rase campagne. Ceux-ci divisèrent leur armée en trois corps. Une partie se dirigea vers l'Égypte et s'en empara jusqu'à Alexandrie ; la deuxième se porta vers le Nord contre l'empire grec et s'empara en un clin d'œil du pays s'étendant des rives de la mer jusqu'aux bords du fleuve Euphrate, et en deçà du fleuve, ils prirent Édesse et toutes les villes de la Mésopotamie. La troisième partie marcha vers l'est contre l'empire perse.

Extrait des chapitres 24 et 29 de l'*Histoire d'Héraclius*
Traduit de l'arménien par Frédéric Macler, Paris, 1904

Éléments sous droits d'auteur

Baladhuri
(869)
La prise de Jérusalem par Omar
(638)

Après avoir conquis Qinnasrin et ses environs, en l'an 637, Abou 'Ubayda vint auprès de 'Amr Ibn al-'Aç, lequel assiégeait Elia, et Elia est la ville qui abrite le Sanctuaire (*Bayt al-Maqdis*). On dit que d'Elia 'Amr l'orienta vers Antioche dont les gens trahirent. Il la reconquit et revint rester deux ou trois jours. Puis les gens d'Elia demandèrent à Abou 'Ubayda la sécurité et la paix selon les termes du traité proposé aux villes de Syrie ; ils étaient prêts à s'acquitter du tribut et de l'impôt et à s'engager là où s'engagèrent leurs semblables. À condition que Omar Ibn Khattab en personne présidât à la conclusion du pacte. Abou 'Ubayda écrivit à Omar en ce sens. Omar vint et descendit à Jabia près de Damas. De là il s'en alla à Elia et conclut la paix avec ses gens en consignant les termes dans un document écrit. La prise d'Elia eut lieu l'an 638. Mais on rapporte une autre version de la conquête d'Elia.

Traduit de l'arabe par Abdelwahab Meddeb
Kitab al-Futûh, 1957, pp. 188-189

Éléments sous droits d'auteur

Tabari
(v. 838-923)
Le verset du Voyage Nocturne
(avant 622)

Commentaire du premier verset de la sourate XVII (de l'époque mecquoise) d'abord intitulée « Beni Israël », puis ayant pris le titre du « Voyage Nocturne ». Selon la tradition, le Prophète fut l'objet de la risée des Mecquois lorsqu'il leur annonça que la veille il avait voyagé de nuit à Jérusalem aller retour.

> « Gloire à Celui qui transporta de nuit Son serviteur de la Mosquée sacrée à la Mosquée Éloignée dont nous avons béni le pourtour, afin de lui faire voir de nos signes » *(Coran, XVII, 1).*

« G*loire* » : pour signaler la transcendance de l'événement et innocenter le prophète du soupçon de mensonge proféré par les païens ; *« à Celui qui transporta de nuit (asrâ') Son serviteur » : al-Isrâ',* c'est la marche de nuit, le voyage nocturne ; *« de la Mosquée sacrée » (al-Masjid al-Harâm) :* toute l'enceinte sacrée de la Mecque est un temple ; (on raconte que le Prophète était la nuit du voyage nocturne dans l'appartement d'Umm Hâni Bint Abi Tâlib) ; *« à la Mosquée Éloignée » (al-Masjid al-Aqça) :* c'est le temple de Jérusalem ; on la qualifie d'éloignée car c'est la mosquée la plus lointaine qu'on visite en pèlerinage dans le désir d'obtenir la grâce de Dieu et sa miséricorde ; *« dont nous avons béni le pourtour »* pour ceux qui y habitent dans leur façon de vivre et leurs moyens de subsistance ; *« afin de lui faire voir de nos signes » :* de nos avertissements et de notre puissance.

Il y a des divergences entre les commentateurs pour savoir si Mohammad fut transporté en esprit, sans le corps ; ou s'il fut transporté avec le corps. On dit : le plus authentique et le mieux établi c'est qu'il fut transporté en esprit pendant que son corps était placé sur une monture dénommée Burâq. Si l'on affirme qu'il fut transporté en esprit

Éléments sous droits d'auteur

sans le corps cela ne suffit pas pour apporter la preuve qui authentifie son message sinon les païens n'auraient pas contesté sa sincérité. Car ceux-là n'ignoraient pas que le dormant voit dans son sommeil aussi loin, à un an de distance ; qu'en est-il alors d'un lieu à un mois de voyage ?

Traduit de l'arabe par Abdelwahab Meddeb
Extrait de *Mukhtaçar min Tafsîr Tabari*, Le Caire, 1970

Le Pacte d'Omar
(636)

Lorsque Omar entra dans le pays de Cham, vint à sa rencontre un juif de Damas qui lui dit : « Salut à toi, ô Farouk[1] ! tu seras le maître d'Elia ; non, par Dieu ! tu ne retourneras pas chez toi jusqu'à ce que Dieu t'ouvre Elia. » Mais l'issue de la guerre était incertaine : tantôt les Roum triomphaient de Omar, tantôt il triomphait d'eux. Et il ne put prendre ni Elia ni Ramlah. Pendant que Omar était dans son camp à Jabia, les gens se précipitèrent soudain vers leurs armes ; il leur dit : « Que faites-vous ? » ; il dirent : « Ne vois-tu pas les chevaux et les sabres ? » Il vit un détachement de cavaliers aux sabres luisants. Omar dit : « Ils se mettent sous ma protection ; ne craignez rien, rassurez-les. » Ils leur garantirent la sécurité. Voilà qu'ils s'avérèrent être gens d'Elia. Ils lui donnèrent la ville et lui réclamèrent une charte écrite pour Elia et ses environs ainsi que pour Ramlah et ses environs. Dès lors la Palestine fut partagée en deux : une moitié aux gens d'Elia et une moitié aux gens de Ramlah. L'ensemble de la Palestine, qui compte une dizaine de cités, égale tout le Cham. Tel juif fut témoin de la paix ; Omar l'interrogea sur l'Antéchrist ; il lui dit : « Il sortira du rang des Beni Benyamin ; vous autres, par Dieu, les troupes arabes, le tuerez à dix et quelques coudées des portes de Lod. »

C'est le peuple d'Elia et de Ramlah qui conclut la paix en Palestine. Car leurs chefs Artaban et Théodoric rejoignirent l'Égypte à l'arrivée de Omar à Jabia. Plus tard, ils furent la cible des flèches lors d'une campagne d'été. (...)

1. Surnom du Calife Omar, substantif dérivant de la racine *f.r.q.* = « distinguer, discerner », d'où *farouk* = « celui qui distingue entre le bien et le mal, entre l'idolâtrie et l'islam ».

Éléments sous droits d'auteur

Ainsi Omar fit la paix avec les gens d'Elia à Jabia. Il leur rédigea un traité de paix pour chaque cité, sans omettre Elia :

> « Au nom de Dieu Miséricordieux, Tout Miséricorde. Voici ce que donne le serviteur de Dieu Omar, Commandeur des Croyants, en guise de protection aux gens d'Elia : Il leur donne la protection pour eux-mêmes et leurs biens, pour leurs églises et leurs croix, leurs suspects et leurs innocents ainsi que toute leur communauté ; que leurs églises ne soient ni habitées ni détruites, qu'elles ne soient ni dépouillées ni diminuées ; qu'on ne touche ni à leurs croix ni à leur argent ; qu'ils ne subissent pas de contrainte à cause de leur religion ; qu'on ne porte pas atteinte à l'un d'entre eux ; qu'aucun juif n'habite avec eux à Elia ; aux gens d'Elia de s'acquitter du tribut comme le font ceux des autres cités ; il leur appartient d'expulser les Roum et les malfaiteurs ; quiconque parmi ces derniers décide de quitter la ville est assuré de notre protection pour lui-même et pour ses biens jusqu'à ce qu'il atteigne ce qu'il estime être son lieu de sécurité ; et qui veut y rester sera protégé, il n'aura qu'à s'acquitter du tribut comme les autres gens d'Elia ; et ceux parmi les gens d'Elia qui désirent partir avec les Roum en emportant leurs biens et en délaissant leurs oratoires et croix, ceux-là sont assurés de notre protection pour eux-mêmes et pour leurs églises et croix jusqu'à ce qu'ils rejoignent ce qu'ils estiment être leur lieu de sécurité ; ceux parmi les autochtones, gens de la terre, qui se trouvaient là, ils peuvent rester s'ils le désirent : il suffit qu'ils s'acquittent du tribut à l'instar des gens d'Elia ; s'ils le veulent, qu'ils partent avec les Roum ; ou qu'ils reviennent auprès des leurs, rien ne leur sera pris avant la récolte. Par le contenu de cet écrit, nous engageons le serment de Dieu et la caution de Son Envoyé ainsi que celle des califes et des croyants auprès de tous ceux qui s'acquittent du tribut. En furent témoins Khaled Ibn al-Walîd, 'Amr Ibn al-'Aç, 'Abd er-Rahmân Ibn al-'Awf, Mu'âwiya Ibn Abî Sufyân[2]. Écrit et prêt à l'application en l'an quinze. » (...)

2. Généraux de l'armée de conquête arabe : Khaled soumit l'Irak, 'Amr conquerra l'Égypte, Mu'âwiya fondera la dynastie omeyyade.

Éléments sous droits d'auteur

Lorsque Omar partit de Jabia à Elia, il s'approcha de la porte du Temple et dit : « Amenez-moi Ka'b[3]. » Dès que les battants de la porte s'écartèrent, il dit : « Me voici Dieu, me voici, prêt à te servir et muni de ce que tu préfères[4]. » Ensuite il se dirigea vers le *Mihrab* de David, c'était la nuit, il y pria. L'aube ne tarda pas à pointer ; il ordonna d'appeler à la prière, se mit au premier rang et dirigea les orants : il leur lut la sourate *çâd* (Coran, XXXVIII), puis il se prosterna et se leva et leur lut le début de « Beni Israël » (Coran, XVII, 2 ss.) ; à la fin de la prière, il rompit les rangs et dit : « A moi, Ka'b. » On le fit venir, il lui dit : « Où suggères-tu que nous établissions l'aire de prière ? » – « Autour du Rocher. » – « Par Dieu, Ka'b, tu imites le judaïsme, je t'ai déjà vu pendant que tu te déchaussais. » – «Je voulais m'initier au Temple par les pieds. » – «En effet, je t'ai vu, mais nous devons situer sa *qibla* au fond, comme fit l'Envoyé de Dieu dans nos mosquées ; nous n'avons pas reçu l'ordre de nous orienter vers le Rocher, il nous fut commandé de nous tourner vers la Ka'ba. » Ainsi en a-t-il fixé la *qibla* avant de quitter l'aire de prière pour se diriger vers un dépôt d'ordures sous lequel les Roum avaient enfoui les vestiges du sanctuaire bâti par Beni Israël. Il dit : « Faites comme je fais. » Il se mit à ramasser les immondices dans un des pans de sa robe. Il entendit entonner derrière lui : « Dieu est Très Grand » ; comme il détestait la conduite intempestive en toute chose, il dit : « Qu'est-ce que c'est ? » Ils dirent : « C'est Ka'b qui a commencé et qui entraîna tout le monde. » Il dit : « Qu'on me l'amène. » On le fit venir. Il dit : « O Commandeur des Croyants, ce que tu as fait aujourd'hui a été annoncé par un Prophète il y a cinq cents ans. » Omar lui dit : « Comment ? » – Les Roum avaient combattu et dominé les Juifs, alors ils ensevelirent leur Temple ; puis ils furent attaqués à leur tour par les Perses ; par la suite ils opprimèrent de nouveau les Juifs et les dominèrent jusqu'à ce que tu fus investi du pouvoir. Dieu avait envoyé un Prophète qui avait dit à propos du dépôt d'ordures : « Réjouis-toi Jérusalem ; viendra Farouk qui te nettoiera de tes immondices »...

Traduit de l'arabe par Abdelwahab Meddeb
Târîkh, Le Caire, 1979, tome III, pp. 608-609 et p. 611

3. Juif converti à l'islam sous le califat d'Abou Bakr ou de Omar.
4. *Labbayka*, c'est la formule rituelle que profère le pèlerin lorsqu'il arrive dans l'aire sacrée de la Mecque.

Éléments sous droits d'auteur

Ya'qûbi
(mort après 891)
La Maison Sainte
(Bayt al-Maqdis)

Et Salomon commença à faire construire Bayt al-Maqdis en disant : « Dieu ordonna à mon père David de bâtir une Maison. Mais David fut absorbé par les guerres. Alors Dieu lui révéla : Ton fils Salomon construira la Maison en mon nom. » Salomon envoya faire importer le bois de pin et de sapin. Puis il fit édifier Bayt al-Maqdis avec des pierres, le consolida, le revêtit de bois à l'intérieur, fit sculpter le bois et y érigea un autel doré et doté d'instruments en or. Puis il fit monter l'arche d'alliance et la fit placer dans le Temple. Dans cette arche, il y avait les deux tables que Moïse y avait mises. Après avoir placé l'arche d'alliance, Salomon se tint devant le Temple, en présence des foules des fils d'Israël rassemblés là, glorifia Dieu, l'exalta et le loua pour ses bienfaits, pour l'avoir fait régner sur les fils d'Israël et pour l'avoir choisi comme exécuteur de la construction de Bayt al-Maqdis. Devant les fils d'Israël réunis près de lui, il disait : « Béni soit le Seigneur qui octroya la tranquillité à Israël ; ses paroles saintes dites à son serviteur Moïse ont été toutes accomplies sans qu'il en fût rien négligé. Nous demandons à Dieu notre Seigneur d'être avec nous comme il le fut avec nos pères, de ne pas nous repousser ni nous abaisser, mais de ramener nos cœurs à lui, afin que nous marchions dans la voie qui lui plaît, que nous gardions ses lois et ses pactes, ses commandements et ses ordres qu'il avait donnés à nos pères, de rendre notre parole proche de lui et agréable à ses yeux, et nos cœurs consacrés à lui sans réserve et disposés à observer ses commandements. »

Après avoir fini la construction de Bayt al-Maqdis, Salomon fit célébrer une fête où il fit immoler des sacrifices. Il en fit de même pendant quatorze jours. Après avoir donné à manger aux fils d'Israël réunis autour de lui, il se leva et se mit à sanctifier Dieu et à l'exalter.

Histoire, I, 62

Éléments sous droits d'auteur

La tradition des Trois Mosquées

Abd al-Malik interdit le pèlerinage aux habitants de la Syrie. C'est qu'Ibn Zubayr les forçait, quand ils faisaient ce pèlerinage, à lui promettre obédience. Voyant cela, Abd al-Malik les empêcha de partir pour la Mecque. Les gens firent du vacarme disant : « – Comment, vous nous empêchez de faire le pèlerinage à la Maison sacrée de Dieu, tout en sachant que cela nous est une stricte obligation ? – Voici, répondit-il, Ibn Shihâb az-Zahri qui vous rapporte avoir entendu le Messager de Dieu dire : On ne se rend en pèlerinage qu'à trois mosquées, la Mosquée sacrée (la Mecque), ma mosquée à moi (Médine) et à Bayt al-Maqdis (Jérusalem). Cette dernière vous tiendra lieu de Mosquée Sacrée. Ce Roc sur lequel, rapporte-t-on le Messager de Dieu posa son pied lors de son ascension au ciel, remplacera pour vous la Ka'ba. » Il fit donc élever au-dessus une coupole, y fit attacher des rideaux de soie et y assigna des desservants. Il ordonna au peuple de faire la tournée rituelle autour de ce Roc, comme on la fait autour de la Ka'ba. Cela dura ainsi sous la dynastie des Omeyyades.

Histoire, II, 311
Traduit de l'arabe par A.-S. Marmardji
(École biblique de Jérusalem)
Textes géographiques arabes sur la Palestine
Gabalda éd., Paris, 1951, p. 210

Éléments sous droits d'auteur

Ibn Batriq
(Xᵉ siècle)
Histoire de l'Église de la Résurrection de sa fondation jusqu'en 939

Le roi Constantin ordonna à Macaire, évêque de Jérusalem, de chercher l'endroit du sépulcre et de la Croix, et de bâtir les églises. Hélène, mère de Constantin, dit : « J'ai fait vœu de me rendre à Jérusalem et de chercher les Saints Lieux et de les faire construire. » Son fils lui remit une grande somme d'argent. Elle partit à Jérusalem avec Macaire l'évêque, pour essayer de trouver la Croix. Hélène donna ordre de déblayer la terre au-dessus de l'endroit. Alors réapparut le tombeau ainsi que le Cranion. Elle fit construire l'Église de la Résurrection, et de même, celle du Cranion et celle de Constantin. Elle repartit, après avoir ordonné à Macaire, évêque de Jérusalem de faire ériger les autres églises. Ce fut en l'an 22 du règne de Constantin. Hélène expédia l'un des généraux à qui elle remit une grosse somme d'argent pour faire construire l'église d'Edesse. Une fois sa construction terminée, ainsi que celles des églises de Jérusalem, le roi voulut les faire consacrer. Il ordonna à Eusèbe patriarche de Constantinople, de se rendre à Jérusalem et de réunir une assemblée d'évêques afin qu'ils puissent être présents à la cérémonie de la consécration des Lieux. Le roi Constantin écrivit à Athanase patriarche d'Alexandrie, d'assister à cette consécration. Il prescrivit qu'on écoute et exécute sa parole sans opposition. Le roi commanda à son neveu Dalmâtin d'assister à ce concile qui devait avoir lieu en la ville de Sûr. S'ils tombaient d'accord au sujet de la consécration, ils se rendraient à Jérusalem. Ils se réunirent dans la ville de Sûr.

Étaient présents aussi Maximinus le borgne, évêque de Jérusalem, Athanase, patriarche d'Alexandrie ; Aurélius, patriarche d'Antioche et un groupe d'évêques, ainsi qu'un nombre inconnu d'hommes.

Éléments sous droits d'auteur

DESTRUCTION DE L'ÉGLISE
DE LA RÉSURRECTION PAR LES PERSES

Ayant appris l'assassinat du roi Maurice et de ses fils, Chosroès, fils de Hurmuz, réunit ses propres ministres et leur dit : « Il me faut à tout prix réclamer le sang de mon beau-père et le venger. » Son épouse Marie, fille de Maurice, l'y incita. Les ministres lui dirent : « Nous vous avons bien dit que les chrétiens n'ont ni fidélité à leurs engagements, ni religion, ni conscience ; vous n'avez pas voulu l'admettre. Car s'ils avaient fidélité et religion, ils n'auraient pas tué leur roi. Mais nous indiquerons à votre Majesté royale un acte à réaliser par lequel vous leur briserez le cœur, ébranlerez leur puissance et détruirez leur religion. C'est qu'ils ont un sanctuaire qu'ils vénèrent à Jérusalem. Vous n'aurez qu'à partir pour le dévaster. Quand vous aurez détruit ce temple, leur force diminuera et leur royaume sera abaissé. »

Chosroès envoya l'un de ses généraux, appelé Harûzayh, à Jérusalem, afin de le dévaster. Il expédia un autre général au Caire et à Alexandrie pour poursuivre les Rûms et les massacrer. Chosroès lui-même partit pour Constantinople et l'assiégea pendant quatorze ans.

Quant à Harûzayh, ils se rendit en Syrie qu'il ravagea, et pilla ses habitants. À son passage, pour se rendre à Jérusalem, les juifs se joignirent à lui en foule, de Tabariyya, de la montagne de la Galilée, de Nazareth et des environs. Ils vinrent à Jérusalem et ils aidaient les Perses à détruire les églises et à massacrer les chrétiens. Dès son arrivée à Jérusalem, ce commandant fit abattre l'église de Gethsémani et celle d'Éléonâ qui sont toutes deux en ruine jusqu'à nos jours. Il fit démolir l'église de Constantin et livrer au feu le Cranion et le Sépulcre. Enfin il fit dévaster la majeure partie de la ville.

Les juifs massacrèrent avec les Perses un nombre incalculable de chrétiens. Ce sont ceux qui furent tués à Jérusalem à l'endroit appelé Mamilla. Les Perses repartirent après avoir incendié, dévasté et massacré. Ils menèrent en captivité Zacharie, patriarche de Jérusalem, avec sa suite. Ils prirent le bois de la Croix que la reine Hélène avait laissé sur place. C'était un morceau du bois de la Croix, qui fut déporté avec les captifs en Perse. Marie, fille du roi Maurice, demanda à Chosroès de lui faire un don du bois de la Croix, de lui confier le patriarche Zacharie et beaucoup d'autres personnes qui étaient menés

Éléments sous droits d'auteur

en captivité ; et, ainsi reçus, il demeurèrent chez elle. Zacharie le patriarche mourut en captivité. Après l'exil de ce dernier, le siège de Jérusalem resta vacant sans patriarche, pendant quinze ans.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION APRÈS SA DESTRUCTION PAR LES PERSES

Les Perses repartirent après avoir incendié et détruit les églises dans Jérusalem. Or il y avait à Dayr Dawâkîs, qui est le couvent de saint Théodose, un moine appelé Modeste, supérieur de ce même couvent. Après le départ des Perses, il descendit à Ramla, à Tabariyya, à Sûr et à Damas, demandant aux chrétiens de l'aider en lui fournissant l'argent nécessaire pour reconstruire les églises de Jérusalem. Il restaura tout d'abord l'église de la Résurrection, le Sépulcre, le Cranion et celle de saint Constantin. C'est la construction même qui existe encore aujourd'hui. La nouvelle parvenant à Jean le miséricordieux, patriarche d'Alexandrie, que Modeste était en train de rebâtir les églises détruites par les Perses, il lui envoya mille bêtes de somme, mille sacs de froment, mille sacs de grains farineux, mille jarres de poissons salés (saumures), mille jarres de vin et mille livres de fer.

La neuvième année du règne d'Héraclius, qui est la neuvième de l'hégire, celui-ci partit de Constantinople pour se rendre à Jérusalem et y voir ce qu'avaient détruit les Perses. Mais il passa à Damas où il y avait un homme, appelé Mansûr Ibn Sarjûn, qui était percepteur des impôts au nom du roi Maurice. Héraclius lui demanda l'argent perçu par lui durant toutes les années où les Rûms étaient assiégés à Constantinople. Mansûr répondit qu'il portait tout l'argent perçu à Damas à Chosroès. Héraclius le pressa violemment jusqu'à la bastonnade et la prison. Ainsi put-il lui arracher cent mille dinars. Puis il le maintint dans ses fonctions. Mansûr resta depuis lors enflammé de colère contre Héraclius. Celui-ci partit pour Jérusalem. En entrant dans la ville, il fut bien attristé à la vue de ce que les Perses avaient incendié et dévasté. Puis, en voyant ce que Modeste avait restauré de l'église de la Résurrection, du Cranion et de l'église de Saint-Constantin, il s'en réjouit et remercia Modeste pour ce qu'il avait fait.

Éléments sous droits d'auteur

L'ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION AU TEMPS DE LA CONQUÊTE DE 'UMAR

Les musulmans, ayant appris l'arrivée de 'Umar Ibn Khattâb, Abu 'Ubayda Ibn Jarrah laissa 'Iyas Ibn Ghunm à la tête de ses hommes ; Yazîd Ibn Abi-Sufyân se fit remplacer par Mu'âwiya Ibn Abi-Sufyân comme chef de ses compagnons ; 'Amr Ibn al-'As laissa son fils 'Abdallah à la tête de ses hommes. Ils allèrent trouver 'Umar Ibn Khattâb. Puis ils se dirigèrent tous vers Jérusalem pour l'assiéger. Alors Sophronius patriarche de Jérusalem, sortit pour aller voir 'Umar Ibn Khattâb qui lui accorda une garantie de sécurité. À cet effet, il leur livra une pièce dont voici la copie. « Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux. De 'Umar Ibn Khattâb aux habitants d'Elia. Ils seront en sécurité pour leurs vies, leurs enfants, leurs biens, leurs églises qui ne seront ni détruites ni habitées. » Il le fit confirmer par des témoins. Alors les portes de la ville furent ouvertes. 'Umar y entra accompagné de ses hommes. Il s'assit sous la nef de la Résurrection. À l'heure de la prière, il dit à Sophronius : « Je veux prier. – Commandeur des croyants, lui dit le patriarche, priez là où vous êtes. – Non, reprit 'Umar, je ne prierai pas ici. » Le patriarche le fit sortir de l'église de Constantin et lui fit étendre une natte au milieu de l'église.

'Umar de dire : « Je ne prierai pas ici non plus. » 'Umar sortit sur la marche de l'église de Constantin, du côté de l'orient, et pria là tout seul, puis se remettant : « O patriarche, demanda-t-il à Sophronius, savez-vous pourquoi je n'ai pas prié à l'intérieur de l'église ? – Commandeur des croyants, dit-il, je ne le sais pas. – Si j'avais prié, reprit 'Umar, à l'intérieur de l'église, elle serait perdue pour vous, en sortant de votre possession. Car après moi, les musulmans vous l'auraient enlevée, disant ensemble : « C'est ici qu'a prié 'Umar. » Mais apportez-moi du papier sur lequel je vous l'enregistrerai, dans un diplôme. » 'Umar écrivit dans ce registre : « Les musulmans ne prieront jamais ici sinon un à un, à tour de rôle. Il ne s'y fera point de prière commune, ni d'appel à la prière. » Le diplôme rédigé, il le livra au patriarche.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION

La coupole de l'église de la Résurrection s'était détériorée et menaçait de tomber. Il y eut en Palestine et à Jérusalem une grande famine et beaucoup de sauterelles. Les gens étaient morts de faim. Les musulmans s'enfuirent de Jérusalem à cause de la violence de la faim ; il n'en

Éléments sous droits d'auteur

resta qu'un petit nombre. Profitant de l'évacuation de la ville par les musulmans, Thomas, patriarche de Jérusalem, connu sous le nom de Tamrîq, envoya, à Chypre, faire couper cinquante troncs de cèdre et de pin, qu'il fit transporter à Jérusalem. Un homme bien riche, du nom de Bakkâm, des habitants de Bayt Bûra, en Égypte, envoya à Thomas, patriarche de Jérusalem, une grosse somme d'argent, afin de l'aider à faire restaurer la coupole. De plus, il le pria de ne rien prendre à personne. Dans le cas où il aurait encore besoin de plus d'argent, il est tout disposé à lui en envoyer.

Thomas faisait détruire de la coupole une partie après l'autre. Il faisait introduire les troncs et bâtir dessus. Une nuit, Thomas vit en songe comme s'il sortait de l'une des colonnes qui soutenaient la coupole de la Résurrection quarante hommes qui tenaient cette coupole, afin de l'empêcher de tomber. C'était la colonne qui se tenait sous la voûte. Il se réveilla et dit : Ces quarante qui soutenaient la coupole sont les quarante martyrs. Il fit introduire dans la coupole quarante troncs, dont chacun était entouré des bras d'un homme selon le nombre des quarante martyrs. La dite colonne est celle qui est en face de l'*ampalîn,* du côté de l'autel, à l'extrémité méridionale. À la fête des quarante martyrs, on faisait la solennité vis-à-vis de cette colonne. Après avoir achevé de restaurer la coupole par des troncs et les avoir soudés à l'extérieur et à l'intérieur, Thomas fit construire au-dessus de cette coupole en bois, une seconde, avec un intervalle entre les deux, suffisant pour qu'un homme pût y marcher, et fit couvrir de plomb le haut de cette deuxième coupole.

Extrait de *Kitâb at-Ta'rîkh...*
Traduit de l'arabe par A.-S. Marmardji
op. cit., pp. 179-182

Illustration de la page suivante :
Plan du Haram
Max Van Berchem
Matériau pour un Corpus Inscriptionum Arabicorum. Syrie du Sud,
vol. II, *Jérusalem « Haram »*, Le Caire, 1922

Éléments sous droits d'auteur

A B C D E

1 2 3 4 5 6 7 8

SAKRA

AQSA

A B C D E

0 100 m

Éléments sous droits d'auteur

Maqdisi
(né à Jérusalem, mort après 988)
Description de Jérusalem
(985)

Il n'y a pas, parmi les chefs-lieux des districts, une ville plus grande. Beaucoup de capitales sont plus petites, tels Istakhr, Qâyin et Farama. Elle ignore le grand froid et il n'y fait pas chaud ; rarement la neige y tombe. Le cadi Abu Qasim, fils du cadi des deux enceintes sacrées (*al-Haramayn* = La Mecque et Médine), m'interrogea sur la qualité de son air ; je lui répondis : – Il est tempéré, ni chaud, ni très froid. – C'est l'attribut du paradis, dit-il.

Ses constructions sont de pierres sans pareilles. Rien de plus solide que ses édifices, ni de plus pur que ses gens ; point de vie plus agréable, ni de bazars plus propres, ni de mosquées plus vastes, ni de sanctuaires plus nombreux ; ses raisins sont exceptionnels et ses prunes n'en ont pas de semblables. S'y trouvent nombre d'experts et de médecins. Vers elle tend le cœur de tout être éveillé ; chaque jour, des étrangers jamais elle ne désemplit.

Une fois, j'étais à Basra dans le salon du cadi Mokhtar Ibn Yahia Ibn Bahram. La conversation tourna autour de l'Égypte jusqu'à ce qu'on me demandât : – Quelle est la ville la plus vénérable ? – La nôtre, ai-je répondu. – La plus agréable ? – La nôtre. – La plus apte à l'excellence ? – La nôtre. – La plus grande ? – La nôtre. L'assistance fut étonnée ; on me dit : « Vous êtes un homme bien formé et pourtant ce que vous prétendez est irrecevable ; vous faites comme l'homme de la chamelle avec Hajjâj. » Je répondis : « Elle est la plus vénérable car elle réunit les avantages de ce monde et ceux de l'Au-delà. Si un être ayant opté pour les jouissances terrestres se décidait d'œuvrer pour l'au-delà, il y trouverait viatique à sa quête ; et si un disciple de l'ascèse se laissait aller au penchant de son moi, de même il y trouverait

Éléments sous droits d'auteur

tous les délices de ce monde. Quant à l'agrément de son climat, son froid n'est pas vénéneux, et sa chaleur ne nuit pas. Et pour la beauté, il n'y a pas plus élégant que ses édifices, aucune ville n'est plus propre, aucune mosquée plus réjouissante. Et pour l'abondance de ses biens, Dieu y a réuni les fruits des vallées, des monts et des plaines, que de choses inconciliables tels que cédrats, amandes, dattes, noix, figues, bananes. Pour l'excellence, elle est l'enceinte qui accueillera le Jugement, par elle commencera la Résurrection, vers elle convergeront les foules pour le Rassemblement. La Mecque et Médine acquirent leur excellence par la Ka'ba et le Prophète. Le jour du Jugement, elles y seront conduites, alors elle recèlera toute l'excellence. Et pour l'étendue, tous y seront rassemblés : où trouver plus vaste territoire ? » Alors ils apprécièrent mes propos et en convinrent.

Cependant, elle a des défauts. Il est écrit, dit-on, dans la Torah : « Jérusalem est une cuve d'or remplie de scorpions. » Ensuite, tu ne rencontres pas plus sales que ses bains, ni plus coûteux que ses vivres. Elle manque de savants et abonde en chrétiens dont le sens de l'accueil est aussi évanescent que l'écume. Les hostelleries et places de négoce sont soumises à de lourdes taxes. Pour ce qui s'y vend, des gardiens sont postés à ses portes, aussi personne ne peut vendre de ce qui est utile aux gens sinon intra-muros, avec peu de profit. Point de défenseur pour la victime. Le vertueux est accablé de souci, le riche envié, le savant délaissé, l'homme de lettres non reconnu. Point de séances de spéculation, ni d'enseignement. Chrétiens et juifs y prédominent. La mosquée est vide d'assemblées et de séances.

Elle est plus petite que la Mecque et plus grande que Médine. Elle est entourée d'un rempart dont une partie est bâtie sur la montagne, le reste doublé de fossé. Elle a huit portes en fer : celles de Sion, du Désert, du Palais, du Puits de Jérémie, de Siloé, de Jéricho, de la Colonne, du Mihrab de David. L'eau y est conservée dans de vastes réserves. On dit : Rien à Jérusalem n'est plus aisé à avoir que l'eau et l'appel de la prière. Rares les maisons qui n'aient pas au moins une citerne. S'y trouvent trois grandes piscines : celles de Beni Israël, de Salomon, de 'Iyâd, laquelle fournit l'eau des bains publics, à l'aide de conduits longeant les rues. Dans la Mosquée il y a vingt citernes qui forment comme un lac. Rares les quartiers sans fontaines publiques. Mais l'eau de ces citernes vient des rues. On a formé d'une vallée deux piscines qui l'hiver retiennent l'eau des torrents. On y a percé un canal

Éléments sous droits d'auteur

dont le débit pénètre au printemps dans la ville pour remplir les citernes de la Mosquée et d'autres lieux.

Quant à la Mosquée Éloignée, elle est située à l'extrémité orientale de la ville vers la qibla. Ses fondements, œuvre de David, sont composés de blocs longs de moins de dix coudées. Ils sont sculptés, bien agencés et bien taillés, solides. Sur eux Abd al-Malik bâtit une enceinte de petites et belles pierres couronnée de créneaux. L'édifice était plus beau que la mosquée de Damas car il fut comparé à la grande église de Jérusalem et fut rendu plus beau qu'elle. Mais survint un séisme sous la dynastie abbasside qui abattit le plafond sauf autour du mihrab. La nouvelle étant parvenue au Calife, on lui dit : « La trésorerie des musulmans ne suffirait pas à le rendre tel qu'il était. » Alors il écrivit aux émirs des provinces et à tous les commandants militaires les conviant à rebâtir chacun une nef. Ils le firent d'une manière plus solide mais dans un art plus grossier. La partie ancienne y est restée comme une tâche noire, elle va jusqu'à la limite des colonnes de marbre, tandis que les piliers élevés sont de date récente.

L'espace couvert a vingt-six portes. Celle qui fait face au mihrab s'appelle la grande porte du cuivre ; elle est revêtue de plaques jaunes dorées ; ne peut ouvrir chacun de ses deux battants qu'un homme à forte carrure et aux bras puissants. À sa droite, sept grandes portes, celle du milieu est aussi couverte de plaques dorées. À gauche, de même. Et du côté est, il y a onze portes de bois simple. Les quinze portes de la façade nord sont doublées d'un portique reposant sur des colonnes de marbre édifiées par Abd Allah Ibn Tahar. Sur l'esplanade, le long du côté droit, il y a un autre portique de colonnes de marbre et de piliers, et, à l'arrière, une galerie voûtée, en pierre.

Dans l'axe de la mosquée couverte il y a un toit en dos d'âne, succédant à une belle coupole. Tous les plafonds sont parés de lames de plomb, sauf la partie arrière qui est ornée de grandes mosaïques.

L'ensemble de l'esplanade est pavé de dalles ; au milieu il y a une plate-forme comme dans la mosquée de Yathrib (Médine) ; on y monte des quatre côtés par de larges escaliers. S'y trouvent quatre coupoles, celles de la Chaîne, de l'Ascension, du Prophète : ces trois-là sont gracieuses ; elles sont revêtues de plomb ; sans murs, elles reposent sur des colonnes de marbre.

Éléments sous droits d'auteur

Au centre, le Dôme du Rocher, surmontant un sanctuaire octogonal, ayant quatre portes dont chacune fait face à l'un des escaliers : ce sont les portes de la Qibla, d'Israfil, de la Trompette *(Sûr)*, des Femmes, laquelle ouvre sur l'ouest ; toutes sont dorées ; chacune donne sur une jolie contre-porte en bois de pin, ouvragée et belle, commandée par la mère du calife Muqtadir Bi'llâh. Chaque ensemble de portes est précédé d'un porche lambrissé de marbre et de bois de pin et dont la face extérieure est recouverte de cuivre doré. Sur les portes de ces porches, il y a aussi des contre-portes en bois simple.

À l'intérieur du sanctuaire, trois nefs concentriques reposent sur des colonnes d'une pâte sans pareille, plus estimable et plus belle que le marbre. S'y articulent des arcs petits et bas. Plus à l'intérieur, une autre nef entoure le Rocher ; circulaire et non octogonale, elle repose sur des colonnes de la même pâte, avec des arcs plus larges en plein cintre ; au-dessus, s'élève haut dans les airs un tambour avec de grands arcs. Et la coupole se dresse au-dessus.

Celle-ci mesure cent coudées à partir de la grande base et en comptant la flèche dans les airs. Elle se voit de loin avec sa belle flèche haute d'une taille humaine et d'un bras levé. Malgré sa dimension, la coupole est couverte de cuivre doré. Le sol du sanctuaire ainsi que ses murs et le tambour au dedans comme au dehors sont dans le style de la mosquée de Damas tel que nous l'avons décrit.

La coupole est composée de trois structures superposées : la première est faite de panneaux ornés ; la seconde, de poutrelles de fer montées de sorte que les vents ne la penchent pas ; et la troisième, de bois recouvert de plaques de cuivre. Dans l'intervalle il y a un passage jusqu'à la flèche d'où montent les artisans pour le contrôle et l'entretien.

Lorsque le soleil commence à poindre, la coupole s'illumine et le tambour scintille ; tu vois alors un spectacle merveilleux. Bref, je n'ai rien vu en Islam ni rien entendu chez les païens *(shirk)*, de semblable à ce Dôme.

On entre dans la Mosquée (l'Esplanade), de trois endroits et par vingt portes : la porte de la Pénitence *(Hitta)*, les deux portes du Prophète, les portes du Mihrab de Marie, les deux portes de la Miséricorde, la porte de la Piscine des Beni Israël, les portes des Douze

Éléments sous droits d'auteur

Tribus, les portes des Hashimites, la porte de Walîd, la porte d'Abraham, la porte d'Umm Khâlid et la porte de David.

Parmi les mémoriaux qui y sont disséminés, il y a le mihrab de Marie, ceux de Zacharie, Jacob, Khidr, la station du Prophète et celle de Gabriel, l'endroit des Fourmis et ceux de la Lumière, de la Ca'ba, de la Voie *(çirât)*[1].

Sur le côté gauche, il n'y a pas de portique et la salle couverte ne se conjoint pas au mur oriental ; aussi, dit-on, que jamais l'alignement ne sera achevé de ce côté ; il y a deux raisons à ce bout délaissé : la première est un dit d'Omar : « Prenez du côté occidental de ce temple l'aire de prière des musulmans » ; alors ils délaissèrent la partie orientale pour ne pas contredire ce dit. La seconde est que s'ils avaient élargi la mosquée couverte jusqu'à l'angle oriental, le Rocher n'aurait plus été dans l'axe du mihrab : et de cela ils ne voulaient point. Mais Dieu est plus savant.

La longueur de la mosquée est de mille coudées (coudée du roi Ashbâni), et sa largeur de sept cents coudées ; ses plafonds en bois comptent quatre mille planches ; on dénombre aussi sept cents colonnes de marbre ; quarante-cinq mille pièces de plomb ont été utilisées sur les toits. Le Rocher mesure trente-trois coudées sur vingt-sept ; la grotte qui est au-dessous contient quatre-vingt dix-neuf âmes. L'entretien de l'ensemble revient à cent mesures (*qist*)[2] d'huile par mois et huit cent mille coudées de nattes par an. Le service est assuré par des esclaves qui appartiennent au lieu et qui y ont été établis par Abd al-Malik, lequel avait destiné à cet état le cinquième des prisonniers de guerre ; aussi les appelle-t-on « les du quint » ; ils sont les seuls à assurer ce service selon un tour de rôle tout à fait respecté.

Extrait de *Ahsan at-Taqâsîm fî Ma'rifat al-Aqâlîm*
Traduit de l'arabe par Abdelwahab Meddeb

1. Lieux non localisables que seul Maqdisi mentionne. Les Fourmis et la Lumière font certainement référence aux sourates homonymes (respectivement Coran XXVII et XXIV). Il est aussi dit que la Ca'ba viendra à Jérusalem le Jour du Jugement (voir le début de ce texte). Le *çirât* (la Voie) est mentionnée dans « La Liminaire » (Coran, I, 6).
2. Le *qist* vaut environ un demi litre.

Éléments sous droits d'auteur

Antaki
(mort en 1063)
Incendie, pillage et destruction de l'église de la Résurrection (965 et 1009)

Le patriarche (Jean Jami', patriarche de Jérusalem) ordonna de fermer les portes de l'église de la Résurrection dans laquelle il s'était retranché. Immédiatement Sinâji (gouverneur de Jérusalem) monta à cheval à la tête de ses troupes et saisit Takîn, le général envoyé par 'Ubaydallah, pour protéger le patriarche, et le retint chez lui. Puis il envoya au patriarche l'ordre de comparaître devant lui, tout en lui assurant la sécurité. Celui-ci n'eut pas confiance en lui, tellement il était effrayé. Il ne donna donc aucune réponse à l'envoyé. Les hommes du gouverneur s'attroupèrent aux portes, et après avoir incendié celle de saint Constantin, ils se dirigèrent de là vers l'église de la Résurrection ; et la trouvant fermée, ils en brûlèrent les portes. La coupole de la Résurrection s'écroula. Alors ils pénétrèrent dans l'église et pillèrent autant qu'ils le purent. La populace se lança vers l'église de Sion, l'incendièrent et la pillèrent le même jour. C'était le lundi avant la Pentecôte, 23 mai, l'an 1277 des Grecs, jumada al-'ukhra, l'an 355/965. Les juifs démolirent et dévastèrent plus que les musulmans.

Le mardi, lendemain de ce jour-là, ils trouvèrent le patriarche caché dans l'un des puits destinés, comme réservoirs d'huile, à l'église de la Résurrection ; ils le tuèrent, et après l'avoir traîné jusqu'à la nef de saint Constantin, ils le brûlèrent.

Après lui, on créa un autre patriarche, l'un des habitants de Césarée, nommé Habîb, surnommé Christodolos, qui releva les portes de l'église de la Résurrection et en répara l'autel. Mais il mourut au moment où il avait entrepris la restauration.

Éléments sous droits d'auteur

Durant son gouvernement, le patriarche Anba Thomas répara et restaura ce qui était détérioré. Ce fut par les soins d'un notaire Jacobite, nommé 'Ali Ibn Suwâr, connu sous le nom de Ibn Hammâr, que fut reconstruite la coupole de la Résurrection. Cet homme était, avec Aftakîn le Turc, originaire de l'Iraq, lorsqu'il conquit la Syrie. Il était riche et dans l'opulence. Il fut tué lors de la débâcle de la guerre, au moment de la fuite d'Aftakîn. Ce fut avant qu'il n'eût achevé la restauration de la Résurrection. On nomma intendant de la Résurrection Sanqal, surnommé Sadqa Ibn Bisr, sous le gouvernement de Joseph et d'Arestas. Il y fit le *pâsilikîn ;* il acheva ce qui restait et le perfectionna, sauf le toit à dos d'âne de Constantin, toit qui, à cause de sa grande dimension, resta découvert. Pendant la période de l'administration du siège de Jérusalem par Arsanius, patriarche d'Alexandrie, après le départ de son frère à Constantinople, ce patriarche fit faire le toit à dos d'âne de saint Constantin et le remit à l'état où il était. L'église fut parachevée tout entière, avant sa dernière destruction qui eut lieu, peu de temps après, en çafar, l'an 400/1009.

ORDRE D'AL-HÂKIM DE DÉTRUIRE L'ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION

Al-Hâkim écrivit à Bârûkh qui était à Ramla, en Syrie, lui intimant l'ordre de faire détruire, de saper, de faire disparaître même les traces sacrées de l'église de la Résurrection. Bârûkh envoya Joseph son fils et Hasan Ibn Dâhir le peseur et les fit accompagner d'Abi-Fawâris Dayf. Ils confisquèrent tout son mobilier ; elle fut abattue jusqu'à la surface du sol, sauf ce qui était impossible à détruire. Abu Dâhir démolit le Cranion, l'église de Constantin et tout ce qui l'entourait, et mit tous ses soins à faire disparaître les vestiges sacrés. Ce même Abu Dâhir fit tous ses efforts à déraciner le sépulcre et à effacer entièrement ses traces ; il creusa pour cela sa plus grande partie et l'arracha.

Dans le voisinage, il y avait un couvent de femmes connu sous le nom de couvent des Serbes ; il fut démoli. Le début de la démolition de l'église eut lieu le mardi, 5 de çafar, l'an 400/1009. On fit main basse sur toutes ses propriétés et ses biens de mainmorte. On saisit tout son mobilier et ses orfèvreries.

Éléments sous droits d'auteur

Al-Mufrij Ibn Jarrâh força les chrétiens à rebâtir l'église de la Résurrection, à Jérusalem. Il nomma patriarche un évêque de la même province qui était chargé de la ville Hibâl et qui mourut après l'avoir gouvernée pendant huit ans. Al-Mufrij Ibn Jarrâh contribua à faire reconstruire l'église de la Résurrection et y restaura certains endroits selon sa possibilité et son pouvoir.

Après la mort de Théophile, patriarche de Jérusalem, al-Hâkim nomma patriarche de cette même ville un prêtre menuisier, des esclaves rûms, du nom de Nicéphore – l'un de ceux qui servaient dans son palais comme menuisier – parce qu'il l'en avait supplié. Ce prêtre avait un fils et une fille. Il s'y rendit et on le sacra le dimanche 10 juillet, l'an 1331 des Grecs, qui est l'an 411/1020. Il revint à présent en Égypte et expliqua à al-Hâkim comment certains musulmans se dressent contre lui et contre ceux des chrétiens qui se réunissent dans l'atrium de l'église de la Résurrection et lui manifestent de l'hostilité. Il lui demanda un décret de protection, de préservation et de conservation des églises qui restent à Jérusalem et des couvents qui sont en dehors de la ville et de l'église de Ludd, ainsi que la faveur de voir ses fondations pieuses restituées. Al-Hâkim lui délivra un décret.

Le roi Romanus avait imposé à Dâhir (Barbari, commandant des armées) dans la conclusion d'un armistice entre eux, trois conditions : d'abord le roi fera reconstruire l'église de la Résurrection à son propre compte ; il créera un patriarche à Jérusalem ; les chrétiens pourront rebâtir toutes les églises dévastées qui se trouvent dans le pays de Dâhir.

Dâhir accepta les conditions posées par le roi, relativement à la reconstruction de l'église de la Résurrection, à la nomination d'un patriarche et à la restauration des autres églises par les chrétiens.

Le séisme de l'an 1033

Cette année-là, après avoir fait élever le mur de Ramla, ad-Dâhir se mit à faire construire le rempart de la ville de Jérusalem. Ceux qui étaient chargés de sa construction ont détruit maintes églises situées au dehors de la cité et en prirent les pierres. Ils résolurent même de

Éléments sous droits d'auteur

démolir l'Église de Sion et d'autres églises, afin d'en faire transporter les pierres pour la construction du rempart. Mais il arriva dans le pays un terrible tremblement de terre, comme on n'en a jamais vu, et dont on n'a point entendu parler de pareil, à la fin de la journée du jeudi, le dix du mois de çafar, l'année 424/1033.

Il y périt un très grand nombre de gens. La ville de Jéricho tomba en ruine sur ses habitants, ainsi que la ville de Naplouse et les villages qui sont dans son voisinage. Une partie de la mosquée de Jérusalem s'écroula ; de même que des couvents et des églises dans le district de la ville. Il tomba aussi des édifices dans la ville d'Acre où une foule de gens sont morts. L'eau de la mer se retira de son port pendant une heure de temps, puis elle retourna à son état normal.

Extraits de *Ta'rîkh adh-Dhayl*
Traduit de l'arabe par A.-S. Marmardji
op. cit., pp. 183-185 et pp. 29-30

Éléments sous droits d'auteur

Nasiri Khosrau
(circa 1003-1088)
L'étape de Jérusalem
(mars 1046)

(...) Nous nous trouvâmes en face d'une grande plaine unie, qui était en partie couverte de pierres, tandis qu'en d'autres endroits la terre se montrait à nu. C'est sur le point le plus élevé de ce plateau que s'élève la ville de Bayt al-Maqdis (Jérusalem).

Jérusalem est située à cinquante-six parasanges de Tripoli sur la côte de Syrie, et à cinq cent soixante-seize parasanges de Balkh. Nous entrâmes à Jérusalem le cinquième jour de Ramadan 438 (16 mars 1046).

Une année solaire s'était écoulée depuis que nous avions quitté notre demeure, et nous avions voyagé sans nous être arrêtés nulle part pendant longtemps, et sans avoir, en aucun lieu, goûté un repos complet.

Les habitants de la Syrie et de la Palestine désignent Jérusalem sous le nom de Qods. Les gens de ces contrées, qui ne peuvent faire le voyage de la Mecque, se rendent à Jérusalem à l'époque du pèlerinage ; ils y séjournent pendant le Mawqaf [1], en se conformant à l'usage consacré, et ils y célèbrent la fête des sacrifices.

Il y a des années où les premiers jours du mois de dhil Hijja (le mois du pèlerinage) plus de vingt mille hommes se trouvent réunis dans la ville. On y amène les enfants pour les faire circoncire.

Les chrétiens et les juifs y viennent aussi en grand nombre des provinces de l'empire de Roum (empire Byzantin) et d'autres contrées

---

1. On désigne, sous le nom de Mawqaf, les stations des lieux saints de la Mecque et celles du mont Arafat, ainsi que le temps que l'on passe à les visiter selon les prescriptions des rites.

Éléments sous droits d'auteur

pour y visiter l'église et le temple. On trouvera en son lieu la description de la grande église.

La banlieue et les environs de Jérusalem sont entièrement couverts de montagnes cultivées en céréales et plantées d'oliviers, de figuiers et d'autres arbres. Tous les terrains sont dépourvus d'eau ; néanmoins les vivres sont en abondance et à bon marché. Il y a des chefs de famille qui ne recueillent pas moins de cinq mille men d'huile d'olive chacun (1 men = 2 livres) ; cette huile est conservée dans des puits et des réservoirs, et on l'exporte dans toutes les parties du monde.

La famine n'a, dit-on, jamais sévi en Syrie. Je tiens d'autorités dignes de foi qu'un saint personnage vit en songe le Prophète de Dieu, sur qui soient les bénédictions et le salut ! Il lui adressa la parole en ces termes : « O Prophète de Dieu, accorde-moi ton aide pour ma subsistance ! – Je te la garantis, lui répondit le Prophète, par le pain et par l'huile de la Syrie ! »

Je décrirai maintenant Jérusalem. La ville est bâtie sur une hauteur. On n'y a point d'autre eau que celle de la pluie. Bien qu'il existe des sources dans les villages voisins, on n'en trouve cependant pas une seule dans l'intérieur de la ville. Jérusalem est entourée de solides murailles construites en pierres et en mortier ; les portes sont en fer.

La ville étant bâtie sur le roc, on ne voit pas un seul arbre dans ses environs immédiats. Jérusalem est une grande cité ; à l'époque où je m'y trouvais, elle renfermait vingt mille habitants mâles. Les bazars sont beaux et les maisons fort hautes. Le sol est partout recouvert de dalles de pierre, et on a taillé et aplani toutes les inégalités du terrain, de sorte qu'il est complètement lavé et nettoyé par la pluie. Les artisans sont très nombreux, et chaque corps de métier occupe dans le bazar une rangée distincte de boutiques.

La grande mosquée où l'on fait la prière du vendredi est située à l'est, du côté du bazar, et les remparts de la ville lui servent de murailles. Quand on sort de la mosquée, on voit s'étendre devant soi une grande plaine très unie qui porte le nom de Sahira. C'est la plaine où, selon la tradition, auront lieu la résurrection de la chair et le jugement dernier. Cette croyance attire de tous les points du monde, à Jérusalem, une foule de personnes qui viennent s'y fixer pour y finir leurs jours et pour

Éléments sous droits d'auteur

se trouver près de l'emplacement désigné par Dieu, lorsque s'accomplira la parole du Tout-Puissant [2]. (...)

Au bord de cette plaine s'étend un vaste cimetière qui renferme les tombeaux de saints personnages. Le peuple s'y rend pour prier et pour adresser à Dieu des vœux qu'il daigne exaucer.

Entre la mosquée et la plaine de Sahira court une vallée extrêmement profonde, ayant l'apparence d'un fossé. J'y vis des constructions faites à la mode antique, ainsi qu'une coupole, taillée dans un bloc de pierre et qui surmonte un petit édifice. Il est impossible de rien voir de plus extraordinaire et l'on se demande comment on a réussi à l'élever. Le peuple prétend que c'était la maison de Pharaon[3].

Cette vallée porte le nom de val de l'Enfer. Je demandai le motif de cette dénomination. On me répondit que le khalife Omar établit son camp dans la plaine de Sahira ; en la contemplant, il s'écria : Ceci est le val de l'enfer ! Les gens du peuple prétendent que, lorsqu'on est sur le bord de cette vallée, on entend s'en élever les cris des damnés. J'y suis allé, mais je n'ai rien entendu.

Quand on sort de la ville dans la direction du sud, on descend, à la distance d'un demi parasange, dans un ravin où l'on voit une source qui jaillit d'un rocher. Elle porte le nom de Aïn Selwan (la source de Siloé)[4]. Au dessus d'elle s'élèvent de nombreux bâtiments. L'eau s'écoule à travers un village et, sur ses bords, on a construit beaucoup de maisons et planté des jardins. On prétend que, lorsque l'on s'est baigné dans cette eau, on est délivré des douleurs et des maladies chroniques. Un nombre considérable de legs pieux sont affectés à l'entretien de ce lieu.

---

2. Les manuscrits que j'ai eus à ma disposition portent Samira au lieu de Sahira. Ce dernier nom désigne un terrain uni au pied du mont des Oliviers, où le calife Omar établit son camp lorsqu'il vint assiéger Jérusalem et où il établit un musalla ou oratoire. D'après une tradition rapportée par Ibn Abbas, c'est dans la plaine de Sahira que doit avoir lieu la résurrection des hommes. La terre de cette plaine est blanche et l'on ne peut y répandre le sang.
3. Les monuments antiques qui se trouvent dans la vallée de Josaphat sont, à partir du nord, le tombeau de la Vierge, ceux d'Absalon et de Zacharie, puis les sépulcres de Josaphat et de Jacques ; enfin, dans la vallée supérieure du Cédron, au nord et au nord-ouest de Jérusalem, on remarque les tombeaux des Juges, celui de Simon le Juste et la catacombe de la reine Hélène d'Adiabène. Le dernier monument dont parle Nasiri Khosrau est connu sous le nom de tombeau d'Absalon. Les gens du peuple l'appellent encore aujourd'hui Tantûrat Fira'wn (le bonnet de Pharaon).
4. Le village de Siloé était considéré au Xe siècle comme un faubourg de Jérusalem. Tous les voyageurs du Moyen Âge ont décrit les deux bassins creusés dans le roc. Les maisons et les jardins qui les bordaient, et dont parle aussi Maqdisi, avaient disparu à l'époque où Jean de Wurtzbourg visita Jérusalem.

Éléments sous droits d'auteur

Jérusalem possède un bel hôpital qui a pour dotation les revenus de fondations charitables. On y distribue à un grand nombre de malades des remèdes et des potions médicinales. Les médecins attachés à cet établissement sont payés par les administrateurs des legs pieux.

La mosquée où l'on fait la prière du vendredi est à l'extrémité orientale de la ville. Une de ses murailles borde le val de l'Enfer. Lorsqu'on est en dehors de la mosquée et que l'on regarde cette muraille, on y voit, sur une étendue de cent arech, des blocs de pierre qui ne sont reliés entre eux ni par du ciment ni par du mortier. À l'intérieur de la mosquée, le sommet des murs suit une ligne droite. La mosquée a été construite sur l'emplacement qu'elle occupe, à cause de la pierre de la Sakhra qui se trouve au milieu de l'enceinte. La Sakhra est ce quartier de rocher dont, sur l'ordre de Dieu, Moïse fit la qibla.

Moïse ne vécut plus longtemps ensuite, et sa mort survint peu de temps après qu'il se fut conformé à ce commandement de Dieu.

Salomon fit construire un temple autour de cette pierre vers laquelle on se tournait pour faire la prière. La Sakhra en occupait le centre. Cette règle pour la qibla fut observée jusqu'à l'époque où notre prophète Mohammed l'élu reçut de Dieu l'ordre de prendre la Ka'aba pour qibla. La description de la Sakhra sera donnée en son lieu.

Je formai le dessein de mesurer les dimensions du Haram[5]. Je me dis qu'il était nécessaire d'étudier, tout d'abord, son aspect extérieur et son emplacement, afin de bien m'en rendre compte, et puis, ensuite, d'en prendre les mesures. Je le parcourus dans tous les sens, et je l'examinai pendant longtemps avec l'attention la plus soutenue. Je découvris, à la fin, dans la partie du nord, non loin de la coupole de Jacob, une inscription gravée sur une des pierres d'une arcade. Elle portait que l'enceinte sacrée avait sept cent quatre coudées de longueur, et quatre cent cinquante-cinq de largeur. La mesure employée est la coudée royale qui porte dans le Khorassan le nom de *guezi chaïgan ;* elle représente un peu moins d'un arech et demi.

5. Nasiri Khosrau désigne, sous le nom de Masjid, l'enceinte du temple et tous les monuments qui y ont été élevés. Je substitue au mot Masjid ceux de Haram ou de Haram Sharif qui est le terme sous lequel on désigne la cour, le Dôme du Rocher et la Mosquée Éloignée.

Éléments sous droits d'auteur

Le sol du Haram est couvert de dalles de pierre dont les interstices sont remplis de plomb. Le Haram est à l'est de la ville et du bazar ; il faut donc, lorsqu'on s'y rend du bazar, se diriger vers l'orient.

On rencontre d'abord un superbe portique qui se développe sur trente guez de haut et vingt de large. La façade, les ailes et la grande arcade sont ornées de dessins formés par des morceaux de verre émaillé (mosaïques) incrustés dans du ciment. Ces dessins ont un tel éclat qu'on ne peut les regarder sans être ébloui. On voit également sur ce portique une inscription en mosaïque donnant les titres du sultan d'Égypte. Quand le soleil frappe ces mosaïques, leur éclat est si vif que l'esprit reste confondu. Ce portique est surmonté d'une très grande coupole en pierres d'énormes dimensions, et on y a placé deux portes magnifiques revêtues de plaques de cuivre de Damas ; elles sont si brillantes qu'on les prendrait pour de l'or, et elles sont entièrement couvertes d'arabesques et d'incrustations en or. Chacune d'elles a quinze guez de haut et huit de large. On désigne cette construction sous le nom de Porte de David[6].

Après avoir franchi les deux portes de ce portique, on trouve, à droite, deux grandes galeries ouvertes, soutenues chacune par vingt-neuf piliers de marbre dont les bases et les chapiteaux sont également en marbres de diverses couleurs. Les joints sont remplis de plomb. Ces piliers soutiennent des arceaux formés de quatre ou cinq blocs de pierre au plus. Ces deux galeries s'étendent presque jusqu'à la Maqçoura[7].

Après avoir franchi la porte, on trouve à gauche, c'est-à-dire au nord, une longue galerie de soixante-quatre arcades reposant toutes sur des piliers de marbre. Dans cette partie du mur s'ouvre la porte appelée Bab Saqr[8].

Le Haram s'étend en longueur du nord au sud, et si l'on en retranche la Maqçoura, il présente la forme d'un carré dans lequel la qibla se trouve placée au sud.

6. Le Bab Daoud porte aujourd'hui le nom de Bab Silsila (la Porte de la Chaîne).
7. Nasiri Khosrau désigne quelquefois sous le nom de Maqçoura la Mosquée Éloignée et surtout la partie centrale.
8. Bab Sakr est le Bab Hadid (la porte du fer) moderne, qui fut refaite par Argûn Kamili, gouverneur de la Syrie, mort à Jérusalem en 1357.

Éléments sous droits d'auteur

Du côté nord, il y a aussi deux autres portes placées l'une à côté de l'autre. Chacune d'elles mesure sept guez de largeur sur douze de hauteur. Elle portent le nom de Bab Asbath (la porte des Tribus).

Après avoir franchi cette porte, on rencontre, dans le sens de la largeur du Haram, c'est-à-dire du côté de l'orient, un autre très grand portique percé de trois portes placées l'une à côté de l'autre ; elles ont les mêmes dimensions que celle du Bab Asbath. Elles sont recouvertes de plaques de fer et de cuivre merveilleusement travaillées. Il est impossible de rien voir de plus beau. Ce portique s'appelle Bab al-Abwab (la porte des portes, la porte par excellence), parce qu'il a trois portes, tandis que les autres n'en ont que deux.

Entre ces deux portiques situés du côté du nord, en face de la galerie dont les arcades sont supportées par des piliers, on voit une haute coupole qui s'appuie sur des colonnes. Elle porte le nom de coupole de Jacob. C'est là que, selon la tradition, ce patriarche faisait ses prières.

Le long de l'enceinte, dans le sens de la largeur du Haram, il y a une galerie dont le mur est percé d'une porte qui donne accès à deux couvents de soufis. Ceux-ci y ont établi de beaux oratoires et des mihrabs magnifiques. Des soufis en grand nombre y demeurent pour se livrer aux pratiques de la dévotion. Ils y font aussi leurs prières, excepté le vendredi ; ce jour-là, ils se rendent dans l'enceinte du Haram, parce que le cri du *Takbir* ne parvient pas jusqu'à leurs couvents[9].

À l'angle nord de l'enceinte est une belle galerie et une grande et superbe coupole. On y a tracé cette inscription : « Ceci est le mihrab de Zakariya, sur qui soit le salut ! » On rapporte que ce prophète était continuellement en prière dans cet endroit.

Du côté du mur oriental et au centre de l'enceinte, s'élève un grand et élégant portique construit en pierres de grandes dimensions, et que l'on dirait taillé dans un seul bloc de pierre. Il a cinquante guez de hauteur sur trente de largeur et il est couvert de dessins et de sculptures. Il est formé de dix portes qui ne sont séparées l'une de l'autre que par la largeur d'un pied et pas davantage. Ces portes sont revêtues de plaques de fer et de cuivre richement travaillées et l'on a fixé sur leur

9. Le mot *takbir* signifie « proclamer que Dieu est le plus grand » (Allah Akbar). Ces paroles sont prononcées trois fois au commencement de l'appel à la prière.

Éléments sous droits d'auteur

surface des anneaux et des clous saillants. Le portique est, dit-on, l'œuvre de Salomon, fils de David ; il l'a construit pour son père.

Quand on franchit ce portique, on voit, dans la direction de l'orient, deux portes ; celle de droite s'appelle Bab Rahma (la porte de la Miséricorde), celle de gauche Bab Tawba (la porte de la Pénitence). C'est, selon la tradition, près de cette dernière porte que Dieu se laissa toucher par le repentir de David.

Non loin de ce portique s'élève une jolie mosquée. C'était autrefois une galerie fermée ; elle a été convertie en oratoire. Le sol est couvert de beaux tapis. Les serviteurs attachés à ce sanctuaire forment une classe distincte.

Un grand nombre de personnes se rendent là pour y faire leurs prières et chercher à se rapprocher de Dieu, car c'est en ce lieu que le Tout-Puissant accueillit le repentir de David, et les fidèles conçoivent l'espérance qu'ils ne commettront plus d'infraction à la loi divine. On affirme que David venait de franchir le seuil de ce sanctuaire quand une révélation céleste lui donna la bonne nouvelle que Dieu s'était laissé fléchir. Il consacra ce lieu et il y fit ses dévotions.

Moi, Nasir, j'ai prié dans ce lieu et j'y ai invoqué l'aide de Dieu pour garder ses commandements et je lui ai demandé de m'accorder l'absolution de mes péchés. (...)

Lorsqu'on longe le mur oriental à partir de l'angle du sud et de la paroi où se trouve la qibla, on trouve, vis-à-vis de la face de la muraille du nord, une mosquée souterraine à laquelle on n'arrive qu'en descendant un grand nombre de marches.

Ce monument a vingt guez sur quinze. Le plafond qui est en pierre repose sur des piliers de marbre. C'est là que se trouve le berceau de Jésus. Il est en pierre et assez grand pour qu'un homme y puisse faire sa prière. Je l'y ai faite. On l'a fixé solidement dans le sol, afin de le rendre immobile. C'est le berceau où Jésus était couché dans sa première enfance et où il adressait la parole aux hommes. Il occupe la place du mihrab. On voit également dans cette mosquée le mihrab de Mariyam, et un autre qui est attribué à Zakariya. Le premier est placé du côté de l'orient. On a tracé sur ces mihrabs les versets du Coran qui se rapportent à Zakariya et à Mariyam. Jésus est, dit-on, né dans cette mosquée.

Éléments sous droits d'auteur

On remarque sur une pierre d'un des piliers l'empreinte de deux doigts, comme si quelqu'un l'avait saisie. Mariyam, au moment d'accoucher, a, prétend-on, posé ses doigts sur ce pilier.

Cette mosquée est connue sous le nom de Mahd 'Issa (le berceau de Jésus). On y voit suspendues les lampes en cuivre et en argent fort nombreuses. Elles sont allumées toutes les nuits.

Quand on est sorti de la mosquée du berceau de Jésus, on arrive, en suivant le mur oriental, à l'angle de l'enceinte du Haram. On trouve là une autre mosquée extrêmement belle et qui est deux fois plus grande que celle du berceau de Jésus. Elle porte le nom de Masjid al-Aqça (la Mosquée Éloignée).

C'est là que Dieu transporta, de la Mecque, le Prophète pendant la nuit du Mi'raj. C'est de là que Mohammed s'éleva au ciel, comme le fait est rappelé en ces termes : « Qu'il soit loué, celui qui a transporté dans la nuit son serviteur du temple sacré (de la Mecque) au temple éloigné (de Jérusalem)[10]. » Un superbe édifice s'élève en cet endroit ; le sol est couvert de magnifiques tapis. Des serviteurs formant une catégorie distincte sont chargés de son entretien.

Lorsqu'à partir de l'angle où s'élève la mosquée on suit la muraille du sud, on rencontre un espace à ciel ouvert formant cour : il a deux cents guez de superficie.

La partie de la mosquée couverte d'un toit, qui a la Maqçoura à sa droite, est attenante à la partie méridionale du mur. La partie couverte de la mosquée qui fait face à l'occident a quatre cent vingt arech de long sur cent cinquante de large. On y compte deux cent quatre-vingts colonnes de marbre sur lesquelles on a élevé des arceaux en pierre. Les chapiteaux et les fûts sont couverts de sculptures ; les interstices sont remplis de plomb, en sorte qu'il est impossible de rien voir de plus solide. Les colonnes sont placées à six guez l'une de l'autre. Le sol est entièrement couvert de dalles de marbre de toutes couleurs et les joints sont remplis de plomb. La Maqçoura, placée au centre de la muraille du côté du midi, est fort grande et elle est soutenue par seize colonnes. La coupole qui la surmonte a de vastes proportions ; elle est couverte de dessins en mosaïque semblables à ceux dont j'ai déjà parlé plus

10. Coran, XVII, 1. Voir dans le présent ouvrage, le commentaire que propose Tabari à propos de ce verset, p. 69.

Éléments sous droits d'auteur

haut[11]. Le sol est recouvert de nattes du Maghreb, et des lampes et des luminaires isolés les uns des autres sont suspendus à des chaînes. On y a établi aussi un grand mihrab qui est décoré de mosaïques. Des deux côtés du mihrab s'élèvent deux colonnes en marbre rouge dont la couleur rappelle celle de la cornaline. La Maqçoura est lambrissée de marbres de différentes couleurs. À droite, on voit le mihrab de Mu'awiya, à gauche celui d'Omar. Le plafond de cette mosquée est formé de boiseries sculptées et richement décorées.

À l'extérieur de la Maqçoura et dans la muraille qui fait face à la cour, on a pratiqué quinze grandes arcades auxquelles on a fixé des portes dont les battants sont couverts de riches ornements. Chacune de ces portes a dix guez de hauteur sur six de largeur. Dix d'entre elles s'ouvrent sur la partie du mur qui a quatre cent vingt guez et cinq sur celle qui n'en a que cent cinquante.

Parmi ces portes, on en remarque une qui est en cuivre et dont la richesse et la beauté confondent l'imagination. Le cuivre en est si brillant qu'on le prendrait pour de l'or : il est couvert d'incrustations en argent niellé et on y lit le nom du khalife Ma'mûn[12]. Cette porte fut, dit-on, envoyée de Bagdad par ce prince. Quand toutes les portes sont ouvertes, l'intérieur de la mosquée est si clair que l'on se croirait dans une cour à ciel ouvert. Quand il pleut ou qu'il fait du vent, on laisse les portes fermées et le jour pénètre par les croisées.

Aux quatre côtés de la partie couverte du toit se trouvent des coffres dont chacun appartient à une des villes de la Syrie ou de l'Iraq ; des Mujâwir se tiennent auprès de ces coffres[13]. Cette coutume rappelle celle qui est observée à la Mecque dans le Masjid Haram.

En dehors de la partie couverte de la mosquée, le long de la grande muraille dont nous avons parlé, s'étend une galerie ouverte qui va

11. La coupole de la Mosquée Éloignée fut gravement endommagée lors du tremblement de terre de 425 (1033). Le calife fatimide Dhahir li 'Izz Dîn Allah la fit réparer. Ali Harawi l'inséra dans son *Guide des lieux saints* (*Kitab ez Ziarat*) : « ...Celui qui a donné l'ordre de faire cette coupole et de la dorer est le plus glorieux des vizirs, celui qui a été choisi par le chef des vrais croyants et lui est tout dévoué, Abû Qacim 'Ali Ibn Ahmed... » Cet ouvrage a été achevé le dernier jour du mois Dil qa'da (6 octobre) de l'année 426 (1035). Il est l'œuvre d'Abdallah Ibn Hassan, l'ornemaniste originaire d'Egypte (Note de l'éditeur : voir notre traduction, dans le présent ouvrage, p. 122).
12. Inscription gravée en 216 (831).
13. On donne le nom de Mujâwir aux personnes qui se fixent, soit à la Mecque, soit à Jérusalem, pour faire leurs dévotions près de la Ka'ba ou de la Sakhra.

Éléments sous droits d'auteur

rejoindre celle de l'ouest. Les quarante-deux arcades qui la forment sont soutenues par des colonnes de marbre de différentes couleurs. Dans l'intérieur de la partie couverte d'un toit, il y a une citerne creusée dans le sol et destinée à recevoir l'eau de la pluie ; lorsqu'elle est recouverte, elle se trouve de niveau avec le sol.

Une porte percée dans le mur du sud donne accès aux latrines. On y trouve l'eau nécessaire pour se purifier quand on veut renouveler ses ablutions. S'il fallait pour se laver sortir du Haram dont l'enceinte est très vaste, on n'arriverait point à temps pour la prière et le moment canonique de la faire serait passé.

Tous les toits sont couverts de plomb.

On a creusé, dans le sol du Haram, un grand nombre de citernes et des piscines destinées à recueillir l'eau de la pluie ; elles ont pour objet de l'empêcher de se répandre au dehors et de se perdre, quelle qu'en soit la quantité. Le sol du Haram est entièrement formé par la roche. Toute l'eau s'écoule dans ces piscines et les gens viennent y puiser. On a aussi établi des gouttières en plomb qui donnent passage à l'eau et la font tomber dans des bassins de pierre installés au-dessous d'elles. Ces bassins sont percés d'un trou qui permet à l'eau d'arriver par un conduit à la citerne, sans avoir été souillée par aucune ordure ni par aucune impureté.

J'ai vu, à trois parasanges de Jérusalem, une très grande piscine alimentée par les eaux qui descendent des montagnes ; on a construit un aqueduc pour les amener jusqu'au Haram qui est l'endroit de toute la ville où se trouve la plus grande quantité d'eau. Chaque maison possède une citerne destinée à recevoir l'eau de pluie, la seule que l'on ait à Jérusalem, et chaque habitant recueille celle qui tombe sur sa terrasse. Les bains et les établissements quels qu'ils soient n'emploient que l'eau de pluie.

Les réservoirs du Haram n'ont jamais besoin de réparations, car ils sont creusés dans le roc et même, s'il s'y était produit des fentes ou des trous, ils ont été si solidement bouchés que les bassins n'ont jamais éprouvé la moindre détérioration. On prétend que ces réservoirs sont l'œuvre de Salomon.

Éléments sous droits d'auteur

La partie supérieure de ces citernes a la forme d'un tannûr[14], et l'orifice par lequel on puise est recouvert d'une pierre pour que rien ne tombe dans l'eau. L'eau de Jérusalem est la plus agréable au goût et la plus pure que l'on puisse trouver.

L'eau coule des gouttières pendant deux ou trois jours, même quand la pluie a été peu abondante. Les gouttes continuent à tomber quand le ciel est redevenu serein et que le mauvais temps est dissipé.

J'ai déjà dit que la ville de Jérusalem est bâtie sur une hauteur et sur un terrain fort inégal ; mais le sol du Haram est nivelé et il forme une surface très unie.

À l'extérieur de l'enceinte, partout où, par suite d'accidents de terrain, le sol présente quelque dépression, le mur a plus de hauteur, car les fondations sont faites alors dans un creux ; partout où le sol est élevé, la muraille est moins haute.

Dans les quartiers de la ville, où les rues se trouvent en contrebas, on pénètre dans l'enceinte du Haram par des passages souterrains fermés par des portes placées au-dessous du niveau du sol.

L'une de ces portes est appelée Bab Nabi (la porte du Prophète). Elle est placée dans la direction de la qibla, c'est-à-dire au sud. Elle a dix guez de haut sur autant de large. La voûte du souterrain fermé par elle a, à cause des escaliers, tantôt cinq guez de hauteur et tantôt jusqu'à vingt guez. La partie ouverte de la Mosquée Éloignée est bâtie sur ce souterrain dont la construction est si solide qu'un édifice aussi considérable n'a pas le moindre effet sur lui. On a fait entrer dans la construction des murs des pierres si énormes que l'on ne peut imaginer que les forces humaines aient réussi à transporter et à mettre en place de pareilles masses. Ce souterrain a été construit, dit-on, par Salomon, fils de David ; notre Prophète le traversa pendant la nuit du Mi'raj pour entrer dans la mosquée. La porte de ce passage est, en effet, placée dans la direction de la Mecque.

On remarque dans le mur, à peu de distance de cette porte, l'empreinte d'un grand bouclier. D'après la tradition, Hamza Ibn Abd Muttallib, oncle du Prophète, se serait assis dans cet endroit, portant

14. Le tannûr est une grande lanterne en métal, à pans coupés et dont la partie supérieure est recouverte par une calotte hémisphérique.

Éléments sous droits d'auteur

attaché sur le dos son bouclier dont l'empreinte se fixa sur le mur lorsqu'il s'y adossa.

À l'endroit où ce passage qui est fermé par une porte à deux battants, débouche dans l'enceinte du Haram, la muraille extérieure a une hauteur de plus de cinquante coudées. On a établi cette galerie souterraine pour éviter aux habitants du quartier contigu à la mosquée de traverser d'autres quartiers, lorsqu'ils désirent pénétrer dans l'enceinte du sanctuaire.

Dans la partie de la muraille qui se trouve à la droite de la porte de l'enceinte du Haram, on remarque une pierre qui a onze arech de hauteur sur quatre de largeur. C'est la plus grande de toutes celles qui ont été employées dans la construction du sanctuaire. On voit, dans la muraille, à une hauteur de trente et de quarante coudées, beaucoup de blocs ayant la dimension de quatre et de cinq guez. On trouve, dans le sens de la largeur de l'enceinte et dans la direction de l'orient, une porte appelée Bab Aïn (la porte de la Source). Quand on la franchit, on descend dans un ravin et l'on arrive à la source de Siloé.

Il y a également une porte souterraine désignée sous le nom de Bab Hitta (porte de l'Indulgence). Dieu ordonna, dit-on, aux enfants d'Israël d'entrer par là dans le temple, comme l'attestent ces paroles de Dieu lui-même : « Franchissez la porte en vous prosternant et dites : Indulgence, ô Seigneur ! et il vous pardonnera vos péchés. Certes, nous comblerons les justes de nos bienfaits[15]. »

Une autre porte semblable est appelée Bab Sakina. Dans le couloir qui la précède, on a établi une chapelle dans laquelle se trouvent un grand nombre de mihrabs. La première porte est toujours fermée, afin que l'on ne puisse y entrer.

L'arche du Tabernacle, qui, d'après les paroles du Tout-Puissant révélées par le Coran, a été apportée par les anges, fut posée en cet endroit.

Toutes les portes de l'enceinte du Haram de Jérusalem, tant souterraines qu'au niveau du sol, sont au nombre de neuf. Je viens de les décrire.

---

15. Coran, II, 58.

Éléments sous droits d'auteur

DESCRIPTION DE LA PLATE-FORME ÉLEVÉE AU MILIEU DE L'ENCEINTE DU HARAM ET OÙ SE TROUVE LE ROCHER

On a dû établir cette plate-forme au milieu de l'enceinte sacrée, à cause de la hauteur du Rocher, et parce qu'il ne pouvait être transporté dans la partie de la Mosquée Éloignée couverte d'un toit. On a été, en conséquence, obligé d'élever cette plate-forme ; ses fondations couvrent un espace de trois cent trente arech de longueur sur trois cents de largeur, et sa hauteur est de douze guez. Le sol en est uni et couvert de belles dalles de marbre dont les joints sont remplis de plomb ; sur les quatre côtés, on a dressé des plaques de marbre qui forment une espèce de parapet. Cette plate-forme est construite de telle façon qu'il est impossible d'y monter autrement que par les passages ménagés à cet effet. Lorsqu'on y est monté, on a vue sur les toits de la Mosquée Éloignée.

On a creusé, sous la partie centrale de la plate-forme, un réservoir souterrain destiné à recevoir l'eau de la pluie. L'eau qui y est recueillie est plus pure et plus agréable que celle des autres citernes du Haram.

Quatre édifices surmontés d'une coupole s'élèvent sur cette plate-forme. Le plus grand de tous est celui qui recouvre le Rocher qui servait autrefois de qibla.

DESCRIPTION DU DÔME DU ROCHER

Le plan du Haram a été disposé de telle façon que la plate-forme occupe le milieu de l'enceinte et que le Dôme du Rocher, dont la roche occupe le centre, s'élève au milieu de la plate-forme.

L'édifice dont nous parlons a la forme d'un octogone régulier dont chaque côté mesure trente-neuf arech. Il y a quatre porches ; chacun d'eux s'ouvre sur une des quatre faces qui sont celles de l'est, de l'ouest, du nord et du sud. Entre deux porches s'étend chaque fois un côté de l'octogone. Les murs, entièrement construits en pierre de taille, ont vingt guez de hauteur. Le Rocher a cent guez de circonférence ; il n'est ni rond ni carré. C'est un bloc de pierre de forme irrégulière semblable aux quartiers de roc que l'on rencontre dans les montagnes. Sur les quatre côtés du Rocher, on a élevé quatre piliers carrés qui ont la même hauteur que les murs : dans l'espace qui sépare un pilier de l'autre, on a dressé deux colonnes de même hauteur. C'est sur ces piliers et sur

Éléments sous droits d'auteur

ces colonnes que repose la base du tambour sous lequel se trouve le Rocher. Ce tambour a cent arech de circonférence. En avant du mur, des piliers et des colonnes dont je viens de parler (j'appelle piliers des massifs en maçonnerie de forme carrée et colonnes celles qui sont taillées et formées d'un seul morceau de marbre) il y a, dis-je, six piliers[16], et entre chaque deux piliers trois colonnes de marbre de différentes couleurs, placées à des intervalles réguliers. On voit donc dans le premier rang deux colonnes entre chaque deux piliers. Le chapiteau de chaque pilier a quatre volutes dont chacune supporte un arceau ; chaque colonne a deux volutes, de sorte que chaque colonne soutient deux arceaux et chaque pilier quatre. L'immense coupole repose donc sur ces douze piliers placés autour du Rocher. Quand on l'aperçoit de la distance d'une parasange, elle ressemble au sommet d'une montagne, car elle a depuis sa base jusqu'au faîte une hauteur de trente arech : les murs et les piliers qui la soutiennent mesurent vingt guez d'élévation, et ils sont eux-mêmes bâtis sur une plate-forme qui s'élève de dix guez au-dessus du sol. On compte donc soixante-deux guez depuis le niveau de la cour jusqu'au faîte du dôme.

Les plafonds et la voûte de cet édifice sont revêtus à l'intérieur de boiseries sculptées. Le mur qui s'appuie sur les piliers et les colonnes est décoré avec un art si merveilleux qu'il y a peu d'exemples d'un pareil travail.

Le Rocher s'élève au-dessus du sol à la hauteur d'un homme ; il est entouré d'une balustrade en marbre, afin qu'on ne puisse l'atteindre avec la main. Il est d'une couleur bleuâtre et jamais il n'a été foulé par le pied de l'homme. La roche présente un plan incliné dans la direction de la qibla. On dirait qu'on a marché là, et que le pied s'y est enfoncé comme dans de l'argile molle en laissant l'empreinte des doigts. On distingue ainsi la trace de sept pas. J'ai entendu raconter qu'Abraham était venu là avec Isaac encore enfant, et que ce dernier ayant marché sur le Rocher, les marques que l'on y voit sont celles de ses pas.

Il y a toujours, dans le sanctuaire du Rocher, un grand concours de Mujâwirs et de dévots.

16. Il faut lire huit au lieu de six que porte le texte. Cette rectification est justifiée par la phrase qui indique le nombre de douze piliers.

Éléments sous droits d'auteur

Le sol est couvert de beaux tapis en soie et en autres tissus. Une lampe en argent attachée à une chaîne de même métal est suspendue au centre de l'édifice, au-dessus du Rocher. On y voit aussi un grand nombre de luminaires également en argent ; on a gravé, sur chacun d'eux, une inscription qui en mentionne le poids. Ils ont tous été faits par l'ordre du sultan d'Égypte. J'ai calculé que tous les objets en argent que renferme le lieu représentent un poids de mille men. Je remarquai aussi un cierge de proportions gigantesques. Il avait sept arech de hauteur, et trois palmes de circonférence ; il était blanc comme le camphre de Zabej [17] et la cire était mélangée d'ambre. Le sultan d'Égypte envoie, dit-on, chaque année un grand nombre de cierges et parmi eux ce grand cierge dont je viens de parler et sur lequel son nom est inscrit en lettres d'or.

Le sanctuaire du Rocher est la troisième maison de Dieu. Il est admis par les docteurs de la loi qu'une prière faite à Jérusalem a la valeur de vingt-cinq mille ; celle qui est adressée à Dieu à Médine en vaut cinquante mille, et celle qui est faite à la Mecque, cent mille. Que le Dieu tout-puissant daigne accorder à tous ses serviteurs la grâce de jouir de cette faveur !

J'ai déjà dit que tous les toits, ainsi que la partie extérieure de la coupole, sont couverts de plomb. Sur les quatre faces de l'édifice s'ouvrent quatre grandes portes à deux battants ; elles sont en bois de saj et elles sont tenues constamment fermées.

Il y a, en outre, sur la plate-forme, une construction surmontée d'une coupole ; elle porte le nom du Dôme de la Chaîne, à cause de la chaîne qui y fut suspendue par David. Cette chaîne ne pouvait être saisie que par celui qui, dans une contestation, avait le droit pour lui. La main de l'homme injuste et violent ne pouvait l'atteindre. Ce fait est admis par les docteurs de la loi. Ce dôme est soutenu par huit colonnes en marbre et par six piliers en pierres. L'édifice est ouvert de toutes parts, excepté du côté de la qibla où l'on a élevé jusqu'en haut un mur dans lequel on a établi un beau mihrab.

On voit également sur la plate-forme un autre dôme supporté par quatre colonnes de marbre ; le côté de la qibla est aussi fermé par un mur dans lequel est un beau mihrab. Il porte le nom de Dôme de

17. Zabej est le nom d'une île au-delà de la mer de Herkend, dans les parages de la Chine.

Éléments sous droits d'auteur

Gabriel. Le sol n'est point recouvert de tapis ; la roche qui a été nivelée s'y montre à nu. C'est là que pendant la nuit du Mi'raj, le Buraq fut amené pour servir de monture au Prophète. Derrière le Dôme de Gabriel, à la distance de vingt arech, on voit un autre dôme qui est soutenu par quatre colonnes de marbre. On l'appelle le Dôme du Prophète.

On prétend que dans la nuit du Mi'raj, le Prophète fit d'abord sa prière sous le Dôme du Rocher ; il posa sa main sur lui et quand il sortit, celui-ci, pour lui témoigner son respect, se dressa tout droit ; mais le Prophète remit la main sur lui et il reprit sa place. Il est resté, jusqu'à ce jour, à moitié soulevé. Le Prophète se dirigea ensuite vers la coupole qui porte son nom, et là il monta sur le Buraq. Cette circonstance a valu à ce lieu la vénération dont il est l'objet.

Il y a sous le Rocher une grande excavation dans laquelle règne une complète obscurité. Des cierges y brûlent continuellement. On dit que cette excavation a été produite par le mouvement que fit le Rocher pour se lever et elle subsista lorsque la pierre fut redevenue immobile.

DESCRIPTION DES ESCALIERS DONNANT ACCÈS À LA PLATE-FORME QUI S'ÉLÈVE AU CENTRE DE L'ENCEINTE DU HARAM

On peut monter sur la plate-forme par six escaliers placés en six endroits différents. Chacun d'eux est désigné par un nom particulier. Du côté de la qibla, il y a deux passages avec des degrés par lesquels on arrive à la plate-forme. Lorsque l'on se tient au milieu de la paroi du mur de soutènement, l'un est à droite, l'autre à gauche. Celui de droite est appelé Maqam Nabi (place du Prophète), l'autre Maqam Ghûri (place de Ghûri). Le premier est ainsi nommé parce que le Prophète l'a gravi dans la nuit du Mi'raj pour se rendre sur la plate-forme et aller au Dôme du Rocher. Cet escalier est placé dans la direction de la route du Hijaz ; les marches ont aujourd'hui une largeur de vingt arech. Elles sont faites de pierres de taille de si grande dimension, qu'un ou deux blocs carrés suffisent pour former une marche. Ces degrés sont disposés avec tant d'art qu'on pourrait, si on voulait, les gravir avec une monture.

Au sommet de cet escalier se dressent quatre colonnes d'une espèce de marbre vert qui ressemblerait à l'émeraude s'il n'était couvert d'une quantité de points de toutes couleurs. Chacune de ces colonnes a une hauteur de dix arech et une épaisseur telle qu'il faut deux hommes pour

Éléments sous droits d'auteur

les embrasser. Elles sont surmontées de trois arceaux disposés de façon que l'un est en face de l'escalier et les deux autres sur ses deux côtés.

Le faîte du mur élevé au-dessus des arceaux est horizontal : il est disposé en galerie, garni de créneaux et il a l'apparence d'un carré. Ces piliers et ces arceaux sont couverts de dessins en mosaïque, les plus beaux que l'on puisse voir.

Le parapet qui règne autour de la plate-forme est tout entier en marbre pointillé. Quand on y jette les yeux, on croirait voir une pelouse émaillée de fleurs.

Le Maqam Ghûri est un emplacement où se trouvent trois escaliers : l'un est en face de la plate-forme, les deux autres sont sur ses flancs, de sorte que l'on peut y monter par trois côtés. On a également dressé, au haut de ces escaliers, des colonnes surmontées par des arceaux et une galerie. Les marches sont disposées de la façon que nous avons décrite plus haut ; chacune d'elles se compose de deux ou trois blocs de pierre taillée et de forme allongée. On lit sur le front de l'arceau l'inscription qui suit, tracée en caractères élégants : « Fait par l'ordre de l'émir Laïs Dawla Nushtakin Ghûri. » Ce Laïs Dawla était, dit-on, un des esclaves du sultan d'Égypte ; c'est lui qui a fait ouvrir ce passage et construire ces escaliers.

Sur la face occidentale de la plate-forme, on a également construit deux escaliers en deux endroits différents, et on a pratiqué un passage qui a la même magnificence que ceux que je viens de décrire. À l'orient, il y a également un passage au sommet duquel sont les colonnes surmontées d'arceaux couronnés de créneaux. Cet endroit porte le nom de Maqam Sharqi (station de l'Orient).

Sur le côté du nord, se trouve un autre escalier le plus élevé et le plus grand de tous. En haut de celui-ci on trouve, comme en haut des autres, des colonnes surmontées d'arceaux. Il a reçu le nom de Maqam Shami (station de Syrie).

On a dû, pour établir ces six escaliers, dépenser, à mon estimation, la somme de cent mille dinars.

Faisant face au nord, dans la cour de l'enceinte et non pas sur la plate-forme, on voit une construction peu importante qui ressemble à une petite mosquée. Elle a la forme carrée d'un enclos ; les murs en pierres de taille ne dépassent pas la hauteur d'un homme. Elle est dési-

Éléments sous droits d'auteur

gnée sous le nom de Mihrab de David. Non loin de là, se dresse une pierre qui a la hauteur de la taille d'un homme : le sommet n'est pas plus grand qu'un tapis de prière. C'est, dit-on, le siège sur lequel s'asseyait Salomon pendant la construction du temple.

Telles sont les choses que j'ai vues dans l'enceinte du Haram de Jérusalem. J'en ai fait des dessins que j'ai tracés sur le journal où j'ai consigné mes observations.

L'arbre des Houris est aussi une des merveilles que je vis dans le Haram de Jérusalem[18].

Extrait de *Sefer Nameh* (Relation de Voyage)
Traduit du persan par Charles Schefer

---

18. Selon la tradition musulmane, les houris auraient apparu à Mohammed la nuit de son ascension dans le temple de Jérusalem près d'un arbre qui se trouvait non loin de la plate-forme du Rocher. C'est, sans doute, cet immense micocoulier sous lequel on avait établi un banc et un mihrab, et dont le tronc et les branches furent soutenus par une armature en fer que l'on établit au XVe siècle, à cause de sa vétusté. On le désigna alors sous le nom de micocoulier ferré.

Éléments sous droits d'auteur

Guillaume de Tyr
(Palestine v. 1130-v. 1184)
Prise de Jérusalem par les Croisés (12 juin 1099)

Les instruments que les ennemis avaient voulu employer pour leur défense, se trouvèrent dès lors dirigés contre eux-mêmes. Après avoir ainsi présidé à l'établissement de son pont, l'illustre Godefroi y passa le premier et entra le premier dans la ville, suivi de son frère Eustache, et encourageant tous les autres à marcher sur ses traces. Après eux s'avancèrent deux hommes nobles, Ludolf et Gislebert, frères de mère, guerriers dignes d'être à jamais célèbres, et qui étaient de la ville de Tournai : ils furent suivis par un nombreux détachement de cavaliers et de fantassins, autant que la machine avait pu en contenir, et que le pont leur permettait de passer. Les ennemis, aussitôt qu'ils virent les murailles occupées par les Croisés et le duc à la tête de ses soldats, se retirèrent de leurs tours et de leurs remparts, et allèrent se réfugier dans les défilés des rues. En même temps les Croisés, voyant le duc et la plupart des nobles maîtres des tours, sans se donner le temps d'entrer dans la machine et de passer par le même chemin, dressent à l'envi contre les murailles toutes les échelles dont ils peuvent disposer ; ils en avaient un grand nombre, car on avait publié dans tous les camps un ordre portant que tous les cavaliers avaient à en faire une, de deux à deux ; et tous en ce moment, obéissant avec empressement à l'appel de Godefroi, s'élancent sur les remparts et se réunissent à ceux qui y étaient déjà arrivés. Immédiatement à la suite du duc de Lorraine, on avait vu marcher successivement le comte de Flandre et le duc de Normandie, le valeureux Tancrède, homme illustre et recommandable en tout point ; Hugues l'ancien, comte de Saint-Paul, Baudouin du Bourg, Gaston de Béziers, Girard de Roussillon, Thomas de Féii, Conan le Breton, Raimbaud comte d'Orange, Louis de Mousson, Conon de Montaigu et Lambert son fils, et plusieurs

Éléments sous droits d'auteur

autres dont les noms nous ont échappés. Aussitôt que le duc les vit tous arriver sains et saufs, il envoya quelques-uns d'entre eux à la porte du nord, dite aujourd'hui porte Saint-Étienne, avec une bonne escorte donnant l'ordre de l'ouvrir et de faire entrer le peuple qui attendait dehors. Ils y allèrent en effet en toute hâte, ouvrirent la porte, et la foule des assiégeants se précipita pêle-mêle et sans ordre. C'était le sixième jour de la semaine et la neuvième heure du jour. Il semble que ce moment fut choisi par Dieu même, puisqu'à pareil jour et à pareille heure que le Seigneur avait souffert dans la même ville pour le salut du monde, le peuple fidèle, combattant pour la gloire du Sauveur, voyait s'accomplir heureusement l'œuvre de ses espérances. Le même jour le premier homme avait été formé ; le même jour le second homme avait été livré à la mort pour le salut du premier. Aussi était-il convenable que ceux qui se portaient ses disciples et les membres de son corps triomphent en son nom de ses ennemis.

Cependant le duc et tous ceux qui étaient entrés avec lui s'étant réunis, couverts de leurs casques et de leurs boucliers, parcouraient les rues et les places, le glaive nu, frappant indistinctement tous les ennemis qui s'offraient à leurs coups, et n'épargnant ni l'âge ni le rang. On voyait tomber de tous côtés de nouvelles victimes, les têtes détachées des corps s'amoncelaient çà et là, et déjà l'on ne pouvait passer dans les rues qu'à travers des monceaux de cadavres. Les princes étaient presque arrivés vers le milieu de la ville, poursuivant le massacre sans interruption, et le peuple, toujours disposé au carnage, se précipitait en foule sur leurs pas, altéré du sang des infidèles.

Pendant ce temps le comte de Toulouse et les princes qui combattaient avec lui auprès de la montagne de Sion, ignoraient encore cette victoire et la prise de la ville. Cependant les cris de nos guerriers, au moment où ils se virent maîtres de la place, les cris plus horribles encore de ceux qui tombaient sous leur coups, excitèrent l'étonnement des assiégés qui résistaient encore de ce côté ; ils ne savaient à quelle cause attribuer ces clameurs inaccoutumées et ce tumulte toujours croissant ; enfin ils apprirent que l'entrée de la ville venait d'être forcée et que nos troupes en occupaient déjà une partie ; aussitôt abandonnant leurs tours et leurs murailles, et fuyant de divers côtés, ils ne s'occupèrent plus que du soin de leur propre sûreté ; et comme la citadelle était peu éloignée du point où ils se trouvaient, ils y coururent en foule, et la plupart d'entre eux s'y enfermèrent. Cependant les Croisés appliquèrent

Éléments sous droits d'auteur

leur pont sur la muraille sans aucune difficulté, dressèrent aussi leurs échelles, et tous entrèrent dans la ville, sans que personne leur opposât le moindre obstacle.

Dès qu'ils furent parvenus sur les remparts, ils allèrent ouvrir la porte du midi, qui se trouvait près de là, et tout le peuple chrétien pénétra facilement par ce nouveau côté. L'illustre et vaillant compte de Toulouse entra dans la place, suivi d'Isoard, comte de Die, de Raimond Pelet, de Guillaume de Sabran, de l'évêque d'Albar et de beaucoup d'autres nobles, dont aucune histoire n'a pu me fournir les noms ni m'indiquer le nombre. Tous se réunissant en troupes, armés jusqu'aux dents, se précipitèrent en même temps dans la ville, faisant de toutes parts un horrible carnage. Ceux des assiégés qui, fuyant le duc et ses soldats, espéraient pouvoir échapper à la mort, en se retirant dans d'autres parties de la ville, tombaient dans de plus grands périls, en rencontrant inopinément les bataillons du comte de Toulouse, et n'échappaient aux rochers de Scylla que pour être précipités dans les gouffres de Charybde. Enfin, de toutes parts, le carnage était si grand, le sang coulait en une telle abondance, que les vainqueurs eux-mêmes devaient en être fatigués, et en éprouver un sentiment d'horreur.

La plus grande partie du peuple s'était réfugiée sous les portiques du temple, soit parce que ce lieu se trouvait placé presque à l'écart, soit parce qu'il était défendu par une muraille, et par des tours et des portes solides. Mais ils cherchaient en vain un asile, et un point de refuge. Tancrède y courut aussitôt, suivi de la plus grande partie de l'armée ; il pénétra de vive force dans le temple, et après de nouvelles scènes de carnage, on dit qu'il emporta une immense quantité d'or, d'argent et de pierreries ; dans la suite cependant, et lorsque le premier tumulte fut apaisé, on croit qu'il rendit tout ce qu'il avait enlevé.

Les autres princes, après avoir mis à mort dans divers quartiers de la ville tous ceux qu'ils rencontraient sous leurs pas, ayant appris qu'une grande partie du peuple s'était réfugiée derrière les remparts du temple, y coururent tous ensemble, conduisant à leur suite une immense multitude de cavaliers et de fantassins, frappant de leurs glaives tous ceux qui se présentaient, ne faisant grâce à personne, et inondant la place du sang des infidèles ; ils accomplissaient ainsi les justes décrets de Dieu, afin que ceux qui avaient profané le sanctuaire du Seigneur par leurs actes superstitieux, le rendant dès lors étranger au peuple fidèle,

Éléments sous droits d'auteur

le purifient à leur tour par leur propre sang, et subissent la mort dans ce lieu même en expiation de leurs crimes. On ne pouvait voir cependant sans horreur cette multitude de morts, ces membres épars jonchant la terre de tous côtés, et ces flots de sang inondant la surface du sol. Et ce n'était pas seulement ce spectacle de corps privés de vie et dispersés çà et là en mille pièces qui inspirait un sentiment d'effroi ; la vue même des vainqueurs couverts de sang de la tête aux pieds était également un objet d'épouvante, et le signal de nouveaux dangers. On dit qu'il périt dans l'enceinte même du temple, environ dix mille ennemis, sans compter tous ceux qui avaient été tués de tous côtés, dont les cadavres jonchaient les rues et les places publiques, et dont le nombre ne fut pas moins considérable. Tous ceux des Croisés qui n'étaient pas auprès du temple parcouraient la ville pendant ce temps, cherchant dans toutes les rues détournées, dans tous les passages écartés, les malheureux qui se cachaient pour échapper à la mort, les traînant ensuite en public comme de vils bestiaux, et les immolant à leur fureur. D'autres se formant par petits détachements, entraient dans les maisons, enlevaient le père de famille, les femmes, les enfants et tous les serviteurs, les perçaient de leur glaive, ou les précipitaient de quelque point élevé, en sorte que les malheureux en tombant sur la terre se brisaient en mille morceaux ; pendant ce temps, chacun s'emparait, à titre de propriété perpétuelle, de la maison dans laquelle il était entré de vive force et de tout ce qu'il y trouvait ; car, avant même qu'ils se soient emparés de la ville, les Croisés étaient convenus entre eux qu'aussitôt qu'ils s'en seraient rendus maîtres, tout ce que chacun pourrait prendre pour son compte lui serait acquis, et qu'il le posséderait à jamais et sans trouble en toute propriété. Ils se répandaient donc avec activité dans tous les quartiers de la ville, massacraient sur leur chemin tous les citoyens, visitaient tous les tours et les détours, pénétraient de vive force dans les recoins, dans les lieux de retraite les plus cachés, et suspendaient à l'entrée des maisons leur bouclier, ou toute autre espèce d'armes, comme pour donner avis à ceux qui viendraient après eux, qu'ils n'avaient pas à s'arrêter devant un lieu déjà tombé au pouvoir de quelque Croisé.

Cependant la ville étant entièrement occupée et les ennemis dispersés ou mis à mort, après que le premier tumulte fut un peu apaisé, les princes se réunirent sans déposer leurs armes, et donnèrent les ordres convenables pour pourvoir d'abord à la sûreté générale ; ils placèrent des gardes à chaque tour, et désignèrent des hommes honnêtes et sûrs

Éléments sous droits d'auteur

pour veiller à l'entrée de toutes les portes, jusqu'à ce qu'ils aient pu se réunir en conseil pour délibérer et arrêter d'un commun accord leurs résolutions sur le choix de celui qui serait chargé de commander dans la ville, de prendre soin des affaires publiques, et de décider toutes choses par le libre exercice de ses volontés ; car on redoutait encore avec juste raison les entreprises des ennemis répandus dans tous le pays, et l'on avait toujours lieu de craindre qu'ils ne dirigent contre la ville quelque attaque imprévue.

Après ces premières dispositions les princes déposèrent leurs armes, changèrent de vêtements, purifièrent leurs mains, et, marchant pieds nus, le cœur rempli d'humilité et de contrition, ils se mirent en devoir de visiter les lieux vénérables que le Sauveur du monde voulut illustrer et sanctifier par sa présence : tous s'avancèrent avec la plus grande dévotion, poussèrent des gémissements, versant des larmes, embrassant tous les objets de leurs pieux hommages et élevant vers le ciel leurs profonds soupirs. Ils visitèrent particulièrement l'église de la passion et de la résurrection du Seigneur. Le clergé et tout le peuple fidèle qui, pendant tant d'années, avaient porté le joug cruel d'une injuste servitude, rendant grâce au Rédempteur de la liberté qu'ils recouvraient et portant les croix et les images protectrices des saints, allèrent à la rencontre des princes et les introduisirent dans l'église en chantant des hymnes et des cantiques sacrés. C'était le spectacle le plus agréable, et qui inspirait une félicité toute céleste, de voir avec quelle dévotion, avec quelle pieuse ferveur et quel empressement le peuple fidèle s'approchait des lieux saints. Les transports d'une joie divine remplissaient l'âme de tous ceux qui venaient embrasser ces lieux, pleins du souvenir des dons célestes du Seigneur. On ne voyait de toutes parts que des larmes, on n'entendait que des soupirs, non de ceux qu'arrachent à l'homme la douleur et l'anxiété de l'âme, mais tels qu'une fervente dévotion et les pures joies intérieures les excitent dans le cœur des mortels en présence du Seigneur offert en holocauste. Dans l'église même, aussi bien que dans tous les quartiers de la ville, le peuple, rendant grâces à l'Éternel, poussait des cris de réjouissance qui semblaient s'élever jusqu'aux cieux, en sorte qu'on pouvait leur appliquer ces paroles du roi prophète : « Les cris d'allégresse et du salut se font entendre dans les tentes « des justes. » Tous, embrasés de pieuses pensées, se livraient dans toute la ville à des œuvres de miséricorde. Ceux-ci confessaient devant le Seigneur les actions qu'ils déploraient et faisaient vœu de

Éléments sous droits d'auteur

n'en plus en commettre de semblables ; ceux-là répandaient tout ce qu'ils possédaient avec la plus grande libéralité et le donnaient aux vieillards infirmes et indigents, estimant que c'était pour eux le comble de la richesse et une faveur suffisante que celle qui leur avait été accordée par le ciel de voir enfin ce jour bienheureux ; d'autres, fléchissant les genoux, suffoqués par leurs soupirs et leurs profonds sanglots, parcouraient tous les saints lieux, inondant la terre de leurs larmes, comme celui dont il a été dit : « Mes yeux ont répandu des ruisseaux de larmes. » Enfin il serait difficile de dire à quel degré était exaltée la sainte dévotion du peuple fidèle. Tous cherchaient à l'envi à se surpasser les uns les autres, tous s'adonnaient exclusivement à des œuvres de piété, se souvenant des bienfaits du ciel et ayant sans cesse sous les yeux cette grâce toute divine qui avait daigné les récompenser à la suite de leurs longues fatigues. Quel cœur, eût-il été de fer ou du diamant le plus dur, ne se fût senti amolli au moment où il lui était enfin permis de recueillir le digne fruit d'un tel pèlerinage, et de recevoir le prix de ses fatigues ? Ceux dont l'âme était plus élevée y trouvaient le gage et comme les arrhes de ces rétributions de la vie future par lesquelles le Seigneur a promis de récompenser les saints ; ils croyaient fermement que cette concession des biens présents les devait confirmer dans leur espérance des biens futurs, et que, par leur pèlerinage vers la Jérusalem d'ici-bas, ils arriveraient dans la Jérusalem dans laquelle on entre en participation avec le Seigneur. Pendant le même temps les évêques et les prêtres, consommant le sacrifice dans les églises, priaient pour le peuple et rendaient grâce à Dieu des bienfaits qu'il en avait reçus.

Histoire des Croisades, LIV, VIII
Publié par Guizot, Paris, 1824, tome I, pp. 450-458

Institution des Chevaliers du Temple (1118)

Dans le cours de la même année (1118), quelques nobles chevaliers, hommes dévoués à Dieu et animés de sentiments religieux, se consacrèrent au service du Christ, et firent profession entre les mains du patriarche de vivre à jamais, ainsi que les chanoines réguliers, dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté. Les premiers et les plus distingués d'entre eux furent deux hommes vénérables, Hugues de Pains et

Éléments sous droits d'auteur

Geoffroi de Saint-Aldemar. Comme ils n'avaient ni église, ni résidence fixe, le roi leur concéda pour un certain temps un logement dans le palais qui est situé près du temple du Seigneur, du côté du midi. Les chanoines de ce temple leur concédèrent aussi à de certaines conditions, et comme champ d'exercice, la place qui leur appartient tout près du palais. Le roi et les grands, le seigneur patriarche et les prélats des églises leur donnèrent en outre, sur leurs propres domaines, certains bénéfices, les uns à terme, les autres à perpétuité, et ces bénéfices furent destinés à leur assurer les moyens de se couvrir et de se vêtir. Lorsqu'ils firent leur première profession, il leur fut enjoint par le seigneur patriarche, et par les autres évêques, de travailler de toutes leurs forces, et pour la rémission de leurs péchés, à protéger les voies et les chemins, et de s'appliquer à défendre les pèlerins contre les attaques ou les embûches des voleurs et des maraudeurs. Durant les neuf premières années de leur institution, ils portèrent l'habit séculier, et n'eurent jamais d'autres vêtements que ceux que le peuple leur donnait par charité. Dans le cours de la neuvième année, et lors du concile qui fut tenu en France à Troyes, auquel assistèrent les seigneurs archevêques de Reims et de Sens, et leurs suffragants, l'évêque d'Albano, légat du siège apostolique, les abbés de Cîteaux, de Clairvaux et de Pontigny, et plusieurs autres encore, on institua une règle pour les nouveaux chevaliers, et on leur assigna un costume, qui fut le vêtement blanc, en vertu des ordres du seigneur pape Honoré, et du seigneur Étienne, patriarche de Jérusalem. Depuis neuf ans qu'ils avaient fait leur première profession, ils n'étaient encore que neuf ; mais alors leur nombre commença à s'augmenter, et ils acquirent aussi des propriétés plus considérables. Dans la suite, et sous le pontificat du Seigneur pape Eugène, à ce qu'on rapporte, ils commencèrent à faire attacher sur leurs manteaux des croix faites en drap rouge, qui devaient servir à les distinguer entre tous les autres hommes, et ces croix étaient également portées par les chevaliers et par leurs frères inférieurs en rang, qui étaient appelés *servants*. Leurs affaires ont prospéré si bien qu'ils ont en ce moment dans leur couvent trois cents chevaliers plus ou moins, tous revêtus de manteaux blancs, sans compter les frères servants, dont le nombre est presque infini. On dit qu'ils ont d'immenses propriétés, tant au-delà qu'en deçà de la mer, et qu'il n'y a pas dans le monde chrétien une seule province qui ne leur ait assigné une portion quelconque de biens ; en sorte que leurs richesses sont, à ce qu'on assure, égales à celles des rois. Comme le lieu de leur résidence est dans le palais royal

Éléments sous droits d'auteur

qui se trouve situé près du temple de Seigneur, on les appelle *Frères chevaliers du Temple*. Ils se sont pendant longtemps maintenus convenablement dans l'objet de leur institution, et ont accompli les lois de leur première profession ; mais oubliant ensuite le devoir de l'humilité, qui est comme on sait la gardienne de toutes les vertus, et qui préserve de tout malheur tant qu'on la conserve volontairement au fond du cœur, ils se sont soustraits à l'autorité du seigneur patriarche de Jérusalem, qui leur avait donné la première institution et les premiers bénéfices, et lui ont refusé l'obéissance que leurs prédécesseurs lui avaient d'abord engagée. Ils se sont aussi rendus extrêmement incommodes aux églises de Dieu, en leur enlevant les dîmes et les premiers fruits de la terre, et les troublant fort injustement dans leurs possessions.

Ibid., tome II, pp. 202-205

Éléments sous droits d'auteur

Benjamin de Tudèle
(XIIe siècle)
Description de Jérusalem et l'histoire curieuse de la découverte des sépulcres des rois de Judée (1165)

C'est une petite ville munie de trois murailles et fort peuplée de Jacobites, de Syriens, de Grecs, de Georgiens et de Francs de toute langue et nation. Il y a une maison où l'on fait la teinture, que les juifs possèdent, ayant eux seuls le droit de faire la teinture, moyennant une certaine somme qu'ils payent tous les ans au Roi. On compte dans cette ville environ deux cents juifs, qui demeurent sous la tour de David dans un coin de la ville. Pour ce qui est de la muraille de la tour de David, il ne reste qu'environ dix coudées de haut sur les fondements de cet ancien édifice bâti par nos pères. Tout ce qui est au dessus est l'ouvrage des Ismaélites. Il n'y a point d'édifice dans toute la ville plus fort que cette tour.

Il y a encore à Jérusalem deux hôpitaux, d'où sortent quatre cents Chevaliers et où on reçoit tous les malades qui y viennent, auxquels on fournit tout ce qui leur est nécessaire soit pour la vie, soit pour la mort. On appelle le second, hôpital de Salomon, ç'a été le palais qu'a bâti le roi Salomon autrefois. Dans celui-ci demeurent et en sortent quatre cents Chevaliers toujours prêts pour la guerre, outre les Chevaliers qui viennent du pays des Francs et des Edomites, qui ont fait des vœux et qui y restent quelques années, jusque à ce que leur vœu soit accompli.

Là est aussi ce grand temple qu'on appelle *Sepolchro*, qui est le tombeau de cet Homme. Il y a à Jérusalem quatre portes, la porte d'Abraham, la porte de David, la porte de Sion, et la porte de Josaphat, vis-à-vis de la maison du Sanctuaire, qui était là autrefois.

Éléments sous droits d'auteur

C'est là qu'est *Templo Domino*, qui a été autrefois un lieu sacré, sur lequel Omar, fils d'Alcatab, avait bâti une grande et parfaitement belle voûte, où les Gentils n'osent point mettre d'images, ni aucune ressemblance, mais ils y viennent seulement pour y faire leurs prières.

À l'opposite de cet endroit à l'Occident est une muraille qui est un reste de celle du Temple, et même du Saint des Saints. On l'appelle la porte de Miséricorde. Tous les juifs vont prier devant cette muraille à l'endroit où était le parvis.

Il y a encore à Jérusalem dans une maison qui a été autrefois à Salomon, les écuries que ce roi a fait bâtir. C'est un bâtiment très solide tout de grandes pierres, on ne voit nulle part ailleurs un bâtiment semblable.

On y voit encore aujourd'hui le canal où l'on égorgeait autrefois les victimes. Tous les juifs y écrivent leurs noms sur la muraille.

En sortant de la porte de Josaphat on trouve le désert des Peuples, où est la statue appelée Jad Absalom, le sépulcre du roi Ozias, et la grande fontaine des eaux de Siloé, auprès du torrent de Kedron ; sur la fontaine est un grand édifice bâti du temps de nos Pères. On n'y trouve que fort peu d'eau, la plupart des habitants de Jérusalem, ne buvant que de l'eau de pluie, qu'ils reçoivent dans les citernes qu'ils ont dans leurs maisons.

De la vallée de Josaphat, on va à la montagne des Oliviers, qui n'est séparée de la ville que par cette vallée. De cette montagne, on découvre la mer de Sodome, qui n'est éloignée que de deux parasanges de la Statue de Sel, en laquelle fut changée la femme de Loth. Quoique les troupeaux qui passent lèchent continuellement cette statue, elle recroît néanmoins toujours, et devient comme elle était auparavant : on voit aussi de là toute la plaine et le torrent de Sittim, jusques au mont Nebo.

Devant Jérusalem est la montagne de Sion, sur laquelle il n'y a point d'autres édifices qu'un Temple des Nazaréens ou chrétiens. Il y a encore devant Jérusalem trois espèces de cimetières des Israélites, où ils ensevelissaient autrefois leurs morts, entre lesquels, il y a un tombeau qui a sa date gravée. Mais les Iduméens les démolissent et en tirent les pierres pour bâtir leurs maisons.

Tout autour de Jérusalem il y a de grandes montagnes. Sur le mont de Sion sont les sépulcres de la maison de David, et des rois qui ont

Éléments sous droits d'auteur

régné après lui, mais personne ne connaît cet endroit ; car il y a environ quinze ans qu'une muraille du Temple qui est sur le mont de Sion étant tombée, le patriarche ordonna au prêtre de rebâtir cette église, et lui dit de prendre des pierres de l'ancien mur de Sion pour cet effet. Ce que ce prêtre se mit aussitôt en devoir de faire. Il loua une vingtaine d'ouvriers qui arrachaient les pierres des fondements de la muraille de Sion. Parmi ces ouvriers il y en avait deux entre autres très bons et très fidèles amis. Un jour un de ces deux ayant régalé son camarade, et étant retournés un peu tard à leur ouvrage, celui qui les commandait leur dit : Pourquoi venez-vous si tard ? À quoi ils répondirent : Qu'est-ce que cela te fait ? Nous travaillerons pendant que nos camarades iront manger. En tirant donc de ces pierres, ils en tirèrent entre autres une, sous laquelle ils trouvèrent l'entrée d'une caverne ou grotte. Là-dessus ils se dirent l'un à l'autre : Allons voir si nous trouverons quelques trésors. Ils entrèrent donc dans la caverne jusques à ce qu'ils parvinrent à un grand palais, bâti sur des colonnes de marbre, tout couvert d'or et d'argent. D'abord s'offrit à leur vue une table et un sceptre d'or, avec une couronne d'or. C'était le tombeau de David, roi d'Israël ; à la gauche était celui de Salomon, et de même ceux de tous les autres rois de Juda qui y ont été ensevelis. Il y avait aussi des coffres fermés, que personne ne sait ce qu'ils contiennent. Ces deux hommes voulurent entrer dans le palais ; mais voici qu'un vent impétueux, qui venait de l'entrée de la caverne les terrassa de telle sorte, qu'ils tombèrent à terre comme morts, et demeurèrent là jusques au soir. Alors s'éleva un autre vent, et comme une voix d'homme qui leur cria : Levez-vous, sortez d'ici. Ces ouvriers tout effrayés se hâtèrent de sortir, et vinrent raconter le tout au patriarche. Celui-ci fit venir de Constantinople R. Abraham Chasid, ou le Pieux, un de ceux qui pleurent Jérusalem, et lui raconta tout ce qui était arrivé à ces deux hommes. R. Abraham répondit : Ce sont les tombeaux de la maison de David, et des rois de la maison de Juda. Le lendemain, on renvoya s'informer vers ces deux hommes, qu'on trouva l'un et l'autre gisant dans leurs lits, et disant : Nous n'avons garde de retourner en ce lieu, car l'Éternel ne veut pas que personne voie ces choses. Alors le patriarche fit boucher l'entrée de la caverne, pour cacher cet endroit aux hommes, jusques à ce jour. R. Abraham le Pieux m'a conté lui-même toute cette histoire.

Voyage de Rabbi Benjamin de Tudèle, chapitre IX
Traduit de l'hébreu par J.-P. Baratier, Amsterdam, 1734

Éléments sous droits d'auteur

(Côté sud) بسمله... لا إله إلّا الله وحده لا شريك له له الملك وله الحمد يحيى
ويميت وهو على كلّ شىء قدير محمّد [رسول الله] (Côté sud-est) إنّ الله وملئكته (sic ?)
يصلّون على النبىّ يا أيّها الّذين آمنوا صلّوا عليه وسلّموا تسليمًا صلّى
الله عليه والسلم (sic ?) عليه ورحمت (sic ?) الله يا أهل الكتاب لا تغلوا فى دينكم
ولا (Côté est) تقولوا على الله إلّا الحقّ إنّما المسيح عيسى بن (sic ?) مريم رسول الله
وكلمته ألقيها (sic ?) إلى مريم وروح منه فآمنوا بلله (sic ?) ورُسله ولا تقولوا ثلثة
انتهوا خيرًا لكم (Côté nord-est) إنّما الله إله واحد سبحانه أن يكون له ولد له
ما فى السموت[2] (sic) وما فى الأرض وكفى بالله وكيلاً لن يستنكف المسيح أن يكون
عبدًا لله (Côté nord) ولا الملئكة (sic) المقرّبون ومن يستنكف عن عبدته (sic)
ويستكبر فسيحشرهم إليه جميعًا اللّهم صلّى على رسولك وعبدك عيسى بن مريم
(Côté nord-ouest) والسلم (sic) عليه يومَ وُلد ويومَ يموت ويومَ يُبعث حيًّا ذلك
عيسى ابن مريم قول الحقّ الّذى فيه يمترون ما كان لله أن يتّخذ من ولد
سبحانه إذا قضى أمرًا (Côté ouest) فإنّما يقول له كن فيكون وإنّ الله ربّى وربّكم
فاعبدوه هذا صرط (sic) مستقيم شهد الله أنّه لا إله إلّا هو والملئكة (sic)
وأولو (sic ?) العلم قئمًا (sic ?) [بالقسط لا إله إلّا هو] العزيز الحكيم إنّ (Côté sud-ouest)
الدين عند الله الإسلم (sic) وما اختلف الّذين أوتو (sic ?) الكتب (sic ?) إلّا من
بعد ما جاءهم العلم بغيا بينهم ومن يكفر [بآيات الله فإنّ الله صريع (sic) الحساب].

BANDEAU INTÉRIEUR : Confession (1re partie) et fragments. — *C*, LXIV, 1 (fragment). — *C*, LVII, 2 (2e moitié). — Confession (2e partie). — *C*, XXXIII, 56 (entier) et eulogies pour Mahomet. — *C*, IV, 169 à 171 (entiers). — Prière pour Jésus et *C*, XIX, 34 (paraphrase) à 37 (entiers). — *C*, III, 16 et 17 (entiers).

Incription du Dôme du Rocher : 691-692.
C'est le plus ancien document coranique connu.
(Transcrit par M. Van Berchem, *op. cit.*)

Éléments sous droits d'auteur

(Côté sud) [بسمله...] لا إله إلّا الله وحده لا شريك له قُل هو الله أحد الله
الصمد لم يلد ولم يولد ولم يكن له كُفُوًّا (sic) أحد محمّد رسول الله صلّى الله
[عليه وسلّم(2)] (Côté sud-ouest) بسمله... لا إله إلّا الله وحده لا شريك له محمّد
رسول الله إنّ الله وملئكته (sic?) يصلّون [على النبىّ (Côté ouest) يا أيّها الّذين
آمنوا صلّوا عليه وسلّموا] تسليمًا (rosette) بسمله..... لا إله إلّا الله وحده الحمد
(Côté nord-ouest) لله الّذى لم يتّخذ ولدًا ولم يكن له شريك فى الملك ولم يكن
له ولىّ من الذلّ وكبّره تكبيرًا محمّد رسول | (Côté nord) الله صلّى الله عليه
وملئكته (sic) ورُسله والتسليم عليه ورحمت (sic) الله (rosette) بسمله... لا إله إلّا
الله وحده لا شريك له (Côté nord-est) له الملك وله الحمد يحيى ويميت وهو على
كلّ شىء قدير محمّد رسول الله صلّى الله عليه وتقبّل شفعته (sic) يوم القيمة (sic)
فى أمّته (Côté est) بسمله... لا إله إلّا الله وحده لا شريك له محمّد رسول الله
صلّى الله عليه (rosette) بنى هذه القبّة عبد الله عبد (Côté sud-est) | الله الإمام
المأمون أمير | المؤمنين فى سنة اثنتين(1) وسبعين تقبّل الله منه ورضى عنه آمين
ربّ العلمين (sic?) والحمد لله (quelques mots obscurs et rosette).

Bandeau extérieur : Confession de foi (1re partie) et fragments de plusieurs versets du Coran. — *C*, cxii (entier). — Confession (2e partie) et eulogies pour Mahomet. — Confession et fragments coraniques. — *C*, xxxiii, 56 (entier). — Confession (1re partie). — *C*, xvii, 111 (entier, sauf le premier mot). — Confession (2e partie) et eulogies pour Mahomet. — Confession (1re partie) et fragments coraniques. — *C*, lxiv, 1 (fragment). — *C*, lvii, 2 (2e moitié). — Confession (2e partie) et eulogies pour Mahomet. — Confession, fragments et eulogies.

A bâti cette coupole le serviteur d'Allāh ʿAbdallāh, l'imām al-Maʾmūn, l'émir des croyants, en l'année 72 (691-92). — Eulogies pour le constructeur.

Incription du Dôme du Rocher : 691-692.
C'est le plus ancien document coranique connu.
(Transcrit par M. Van Berchem, *op. cit.*)

Éléments sous droits d'auteur

Harawi
(né à Hérat, mort à Alep en 1216)
Visite de noble Jérusalem et alentour (1173)

Y est la Coupole du Rocher, endroit d'où fut élevé le Prophète ; y est le Rocher d'où il fut élevé, avec l'empreinte de son pied. Et ce Rocher, je l'ai vu du temps des Francs dans la partie nord du monument entouré d'une balustrade en fer (comme dans une maison) qui ne subsiste maintenant que du côté sud, bâtie sur une plateforme ; le Rocher, d'un empan plein : sa hauteur est d'environ deux coudées, son contour dépasse quatre coudées. Au-dessous de la coupole du Rocher, la grotte des esprits ; on rapporte que Dieu y rassemble les esprits des croyants ; on y descend par quatorze marches ; on dit que la tombe de Zacharie s'y trouve, mais Dieu sait plus.

J'ai lu une inscription en haut de cette coupole dont voici le texte : « Au nom de Dieu Miséricordieux, Tout Miséricorde, point de Dieu hormis Lui, le Vivant, qui subsiste par lui-même, assoupissement et sommeil n'ont de prise sur Lui, à Lui ce qui est dans les cieux et sur terre[1]... » (voir Coran, II, 255-256). L'inscription est en mosaïque dorée.

Cette coupole a quatre portes ; j'y suis entré du temps des Francs l'an 569 (1173) ; devant la porte vers la grotte des esprits, une image de Salomon, fils de David, auprès de la balustrade en fer ; à l'ouest, une porte en plomb surmontée d'une effigie du Christ en or incrustée de pierres précieuses. La porte orientale, du côté de la Coupole de la Chaîne, est surmontée d'un arc où est écrit le nom d'al-Qâ'im Bi-Amr Allah, Commandeur des Croyants, ainsi que la sourate du Culte pur (Coran, CXII) et les formules de louange et de gloire[2]. Il en est de même sur les autres portes : les Francs n'y ont rien changé.

1. Cette inscription ne correspond pas à celle que nous lisons aujourd'hui ou que rapportent d'autres visiteurs.
2. Il y a erreur de transcription sur le nom du souverain.

Éléments sous droits d'auteur

À côté de cette coupole, à l'est, la Coupole de la Chaîne où Salomon fils de David rendait justice. Au nord, la maison des prêtres qui contient des colonnes et autres merveilles d'art que je signalerai lorsque j'évoquerai les monuments et les vestiges, s'il plaît à Dieu.

Dans la Mosquée Éloignée, le *mihrab* de Omar Ibn Khattab et les Francs n'y ont rien changé. Et j'ai lu sur le plafond de la coupole cette inscription : « Au nom de Dieu Miséricordieux, Tout Miséricorde, Gloire à Celui qui de nuit transporta son serviteur de la Mosquée Sacrée à la Mosquée Éloignée dont nous avons béni les alentours (Coran, XVII,1) / Victoire de Dieu au serviteur et ami de Dieu Abou Hasan Ali, l'Imam Zahir li-I'zaz Din Allah, Commandeur des Croyants, prières de Dieu sur lui et sur ses pères purs et ses fils généreux/A ordonné d'élever et de dorer cette coupole Notre Seigneur le vizir très illustre, l'intime ami sincère du Commandeur des Croyants, Abou Qasam Ali Ibn Ahmad, que Dieu l'approuve et le soutient/Le tout achevé au sortir de dhu qi'da, an 426 (octobre 1035) / Œuvre d'Abd Allah Ibn Hasan, l'Égyptien, l'Ornemaniste[3]. » L'inscription en son entier, les feuilles de mosaïque dorées ainsi que tout ce qui surmonte les portes, versets du glorieux Coran et noms de califes, les Francs n'y ont rien changé.

J'ai lu écrit sur une pierre : « Longueur de la Mosquée Éloignée sept cents coudées royales ; largeur quatre cent cinquante-cinq coudées royales. » Cette pierre est conservée encastrée dans le mur nord de l'Éloignée.

Le portique de la Coupole du Rocher repose sur seize colonnes de marbre et sur huit piliers, sa coupole intérieure sur quatre piliers et huit colonnes, à l'entour seize fenêtres. Le contour de la coupole est de cent soixante coudées ; et le contour de l'édifice monumental qui l'englobe est de trois cent quatre-vingt-trois coudées ; et le contour de l'ensemble incluant la Coupole de la Chaîne et les constructions qui s'y accordent est de quatre cent quatre-vingt-deux coudées. La balustrade de fer qui clôture le Rocher s'élève à deux hauteurs d'homme. La Coupole du Rocher a quatre portes en fer : une porte orientée vers la porte de la Miséricorde, une autre vers la porte de Gabriel, une autre vers la *qibla*, la dernière vers la Coupole de la Chaîne, laquelle a un

3. Inscription aujourd'hui disparue.

Éléments sous droits d'auteur

contour de soixante pas. La grotte des esprits a une hauteur qui dépasse la taille humaine, elle s'étend sur onze pas d'est en ouest, treize pas du nord au sud ; l'escalier compte quatorze marches ; sur la paroi supérieure, une lucarne ouvrant sur l'orient, large d'une coudée et demi ; le contour de la grotte est de cinquante coudées. La largeur du portique quinze pas, sa longueur, du sud au nord, quatre-vingt-quatorze pas.

La coupole de la Mosquée Éloignée haute de soixante coudées ; son contour quatre-vingt-seize coudées ; sa superficie cent soixante coudées carrées ; la longueur du monument, du sud au nord, est de cent quarante-huit coudées.

Sous l'Éloignée, une écurie qui recevait, à ce qu'on raconte, les bêtes de somme de Salomon fils de David ; on y voit encore des pierres énormes et des auges pour les bêtes. Il y a aussi une grotte qui abriterait le berceau de Jésus fils de Marie. Au nord de l'Éloignée, la piscine des Beni Israël, que Nabuchodonosor, dit-on, remplit de leurs têtes.

À Jérusalem, l'Église des Jacobites où il y a un puits, Jésus s'y serait lavé ; c'est là que la Samaritaine avait cru en lui.

À Jérusalem, la tour de David et son *mihrab*, cité dans le glorieux Coran (XXXVIII, 21-22).

Hors de Jérusalem, parmi les lieux à visiter, la source de Siloé, son eau est semblable à l'eau du puits Zemzem ; cette source sort sous le Dôme du Rocher et apparaît dans la vallée au sud de la ville. Et l'Église de l'Ascension, d'où, dit-on, le Messie fut élevé au ciel. Et l'Église de Sion, où, dit-on, la table descendit pour Jésus fils de Marie et les Apôtres.

Dans la vallée du Cédron, la tombe de Marie, mère de Jésus, on y descend par trente-six marches ; s'y trouvent des colonnes de marbre et de porphyre : sous la coupole, seize colonnes de marbre, huit rouges, huit vertes ; à chacune des quatre portes, six colonnes de porphyre ; elle abrite une église, devenue mémorial consacré à Abraham l'Ami ; elle contient nombre de vestiges et de colonnes d'un art merveilleux. Sur le mont, la station et la tombe de Rabi'a Adawiyya[4] ; en réalité, sa tombe est à Basra et elle sera évoquée lors de l'itinéraire irakien : mais

4. Grande soufia, une des première à chanter l'amour divin en Islam, a vécu à Basra (VIIIe siècle).

Éléments sous droits d'auteur

cette Rabia-là qui est sur le mont, elle est l'épouse d'Ahmad Ibn Abi Hawari[5]. Il y a encore de nombreux lieux bénis et tombes de Probes et de Suivants qu'on ne peut identifier depuis la mainmise des Francs sur le pays. Derrière le rempart, à l'est, la tombe de Shaddad Ibn Aws Khazraji et Dhu Açabi' Tamimi[6] ; mais on dit que la tombe de Shaddad est en Palestine ; Dieu sait plus.

Quant aux lieux de visite de la communauté chrétienne, le plus important est l'Église Qumama[7]. Son architecture compte parmi les merveilles à citer ; lorsqu'on évoquera les antiquités, il sera nécessaire de décrire son sanctuaire et tout ce qu'il contient. Ils y ont le sépulcre qu'ils appellent sépulcre de la Résurrection car ils croient que le Messie avait ressuscité en cet endroit ; en vérité, l'endroit s'appelait Qumama[8] car là était le dépotoir de la ville, qui était extra-muros, on y coupait les mains des malfaiteurs et on y crucifiait les voleurs. Cela est rapporté par les Évangiles, mais Dieu sait plus. Ils y ont aussi le rocher qui, prétendent-ils, parce qu'il était sous la croix, se serait fendu pour que d'en dessous surgît Adam. Ils y ont encore le verger de Joseph le Véridique[9], qu'ils visitent. Quant à la descente du feu, j'ai résidé assez longtemps à Jérusalem du temps de Francs pour savoir comment on en use.

Traduit de l'arabe et annoté par A. Meddeb
Extrait de *Kitâb al-Ishârât ilâ Ma'rifat az-Ziyârât*
Institut français de Damas éd., 1953, pp. 24-28.

5. Autre maître soufi, originaire de Damas, mort en 230 H.
6. Deux Compagnons de Prophète.
7. Le Saint Sépulcre.
8. Jeu de mot entre Qumama (« balayure ») et Qiyama (« résurrection »).
9. En fait, il s'agit de Joseph d'Arimathie, peut-être fut-il le propriétaire du terrain où se trouvait le sépulcre.

Éléments sous droits d'auteur

Rabbi Pétachia de Ratisbonne

Séjour à Jérusalem
(1175)

... C'est alors que Rabbi Pétachia se rendit à Jérusalem. Le seul Juif y habitant était teinturier. Il s'appelait Rabbi Abraham et payait un lourd impôt au roi afin de pouvoir rester. Ils lui ont montré le mont des Oliviers et un palais magnifique qui fut construit par les Ismaélites à l'époque lointaine où Jérusalem leur appartenait. Et puis vinrent des gens de peu qui apportèrent au roi des Ismaélites un document stipulant qu'un vieil homme parmi nous savait où étaient enfouies les ruines du Temple et de la cour. Alors le roi harcela le vieillard jusqu'à ce qu'il lui eût indiqué cet emplacement. Le roi était un ami des juifs et il dit : « ici, je construirai un temple, et seuls les juifs pourront y prier. » Il construisit un bel édifice dans des marbres de couleurs différentes. Et puis les gentils vinrent qui y installèrent des représentations de leurs idoles, mais elles tombèrent. Ils les incrustèrent alors dans le mur, sauf dans le Saint des Saints où ils n'y parvinrent pas. L'hospice des pauvres se situe de l'autre côté. Le sol de la vallée du Fils de Hinnom est crevassé à l'endroit des tombes de ces pauvres gens. (...)

À Jérusalem, il y a une porte qui s'appelle la porte de la Miséricorde. Elle est condamnée par des pierres et de la chaux. Aucun juif n'a le droit d'y aller et encore moins un gentil. Un jour, les gentils ont essayé de dégager la porte de ses gravats pour l'ouvrir, mais toute la terre d'Israël se mit à trembler et la ville fut agitée de secousses jusqu'à ce qu'ils arrêtent. Une des traditions juives veut que l'Éternel soit apparu à cette porte et qu'il reviendra par cette même porte le jour du Jugement Dernier. Elle se situe en face du mont des Oliviers. Bien

Éléments sous droits d'auteur

qu'il soit plus bas d'altitude, quiconque se trouvant sur cette colline peut voir la porte de la Miséricorde. Le jour du Jugement, c'est par là qu'ils verront l'Éternel retourner à Sion.

Ceci est la fin du récit de Rabbi Pétachia, frère de Rabbi Isaac, auteur du *Tosafot,* et de Rabbi Nachman de Rastisbonne.

Traduit de l'anglais par Sylvie Fontaine
Elkan Nathan Adler, *Jewish Travellers*
Routledge & sons Ltd, 1930, pp. 88-90

Éléments sous droits d'auteur

Michel le Syrien
(mort en 1199)
La prise de Jérusalem par Saladin*
(1187)

Cependant Saladin, ayant reçu par la victoire une nouvelle trempe comme l'acier, s'avança joyeusement contre la Cité sainte de Jérusalem. Le siège dura quelques jours ; et comme les Francs n'attendaient aucun secours, ils résolurent de livrer leur ville et de s'abandonner au glaive insatiable des païens. Mais Saladin se montra magnanime dans cette circonstance, et leur permit de se racheter au prix de dix tahégans par tête et de se retirer en paix. Cette condition fut exécutée.

Ils partirent, faisant retentir l'air de leurs gémissements, comme des agneaux qui sont séparés de leurs mères. Poussant des cris lamentables, ils s'éloignèrent de la ville qui a reçu un Dieu. Ils auraient arraché des larmes même à des cœurs de pierre. Il en resta vingt mille, hommes ou femmes. Saladin donna la liberté à trois mille d'entre eux, vieillards des deux sexes, et à sept mille enfants, et envoya en Égypte cinq mille jeunes gens pour fabriquer des briques destinées à la construction des remparts et des palais. Les nobles fils de Sion furent condamnés aux travaux des anciens Israélites par notre Pharaon, lancé contre nous par le Pharaon incorporel (Satan), pour nous tourmenter. Il laissa aussi des chrétiens à Jérusalem, pour restaurer les remparts de cette ville, qu'il disposa pour en faire une de ses places fortes.

Le Temple fut inondé du sang des fidèles immolés. Les musulmans lavèrent cet édifice avec de l'eau, et ensuite avec de l'eau de rose. Saladin

* Extrait de la *Chronique* du Patriarche Jacobite d'Antioche, Michel le Syrien ; texte initialement écrit en syriaque, mais l'original est perdu et ne nous en est parvenu que la traduction arménienne.

Éléments sous droits d'auteur

y fit sa prière, et ils y établirent leur culte. Il y plaça une inscription qui défendait aux chrétiens d'y entrer sous peine de mort ou d'être contraints d'embrasser l'islam. Il mit un tribut sur l'église de la Résurrection ; ceux qui voulaient y avoir accès pour prier devaient payer un tahégan par personne.

Traduit de l'arménien par Ed. Dulaurier
Recueil des Histoires des Croisades
Tome V, « Documents arméniens »
Imprimerie Impériale éd., Paris, 1869

Éléments sous droits d'auteur

Rabbi B. R. Nathaniel Jacob ha Cohen
À Jérusalem
(1187)

À Jérusalem se trouvent la tour de David et le Temple et le Sanctuaire et le mur occidental (sa partie supérieure est récente) et les carrières du roi Salomon et la porte de la Miséricorde et le puits dans lequel les prêtres font leurs ablutions et le tombeau d'Absalom et en contrebas le mont des Oliviers. Les eaux du Siloé passent à proximité du mont Sion et de Jérusalem. Seul un mur sépare Sion de Jérusalem. Ces choses sont très connues. J'ai aussi vu la vallée de Josaphat dans laquelle ils jettent des pierres. Chaque jour, au moins cent corps y sont apportés. Ils sont sortis par la porte de Benjamin avant d'être jetés dans les eaux du Siloé qui les charrient jusqu'au mont des Oliviers. Là se trouvent trois énormes citernes et j'ai demandé pourquoi elles n'étaient pas remplies. Ils m'ont répondu que les eaux s'écoulaient et qu'ils ne savaient pas où elles se déversaient. Alors, moi, Jacob, j'ai dit aux rabbins : « C'est ce que notre seigneur, le prophète Isaïe a dit (Isaïe, XXX, 9) "Son feu est à Sion et sa fournaise à Jérusalem". » Et je suis allé sur le tombeau de Jésus, à quatre coudées du lieu où il fut empierré.

Au lever du soleil, le même jour, j'eus la vision, sur le mont Carmel, d'une des roues du char de l'Éternel ; elle était haute de quatre coudées. Puis la vision s'est évanouie. J'écris là ce que j'ai vu de mes propres yeux. Sur le mont Sinaï est bâtie une mosquée ismaélite. En contrebas se niche le village de Tursin.

De même que j'ai eu le privilège d'écrire sur la Terre sainte, je souhaite avoir le privilège de m'y rendre et d'y mourir. Ici finit le récit de ce que j'ai vu en Terre Sainte.

Traduit de l'anglais par Sylvie Fontaine
Jewish Travellers, op. cit., pp. 98-99

Éléments sous droits d'auteur

Ibn al-Athir
(1160-1234)
Le siège de Jérusalem par Saladin
(1187)

Saladin quitta Ascalon pour se diriger vers Jérusalem, où résidait le grand Patriarche qui est plus important aux yeux des Francs que leur propre roi. Là aussi était Balian le seigneur de Ramla, et dont la haute position est presque égale à celle du roi. Là également se trouvaient ceux de leurs chevaliers qui avaient échappé au désastre de Hittîn. On s'y était réuni en masse, avec les gens des régions, comme Ascalon et autres lieux. Toutes ces multitudes rassemblées là aimaient mieux envisager la mort que voir régner les musulmans sur Jérusalem, en la leur arrachant. Chacun considérait comme le moindre de ses devoirs, en vue de sa conservation, de sacrifier sa vie, son bien et ses enfants. Ils avaient fait, ces jours-là ce qu'ils pouvaient pour la fortifier. Ils montèrent sur ses murailles, animés de courage et armés de pied en cap, voulant à l'unanimité la garder et la défendre avec tout leur effort et toute leur capacité, fermement déterminés à lutter selon leur force afin de la sauvegarder. Ils dressèrent des balistes afin d'empêcher quiconque essayerait de s'en approcher et de l'attaquer...

Saladin passa cinq jours à tourner autour de la ville pour trouver l'endroit propice à l'attaquer ; car elle était très fortifiée et inaccessible. Il n'y trouva d'endroit propre au combat que du côté nord, vers la porte de la Colonne et de l'église de Sion. Il fit transférer son camp de ce côté-là, et il y descendit. Cette nuit-là il fit installer des balistes. Quand le lendemain elles furent prêtes, il en fit lancer des projectiles. Les Francs dressèrent sur le mur de la ville des balistes et en lancèrent des projectiles. Il y eut une bataille comme jamais personne n'en a vu. Chacune des deux armées opposées y voyait comme un devoir religieux rigoureusement imposé, sans avoir besoin d'y être poussée par

Éléments sous droits d'auteur

un ordre de l'autorité ; bien plus, on le leur interdisait, mais ils ne voulaient pas s'en abstenir ; on les réprimandait, mais ils refusaient de s'éloigner. Tous les jours, les cavaliers des Francs sortaient au dehors de la ville pour combattre et en venir aux mains...

Un jour les musulmans firent une violente attaque générale, grâce à laquelle ils purent déloger les Francs de leurs positions, les forçant à entrer dans leur ville. Les mêmes musulmans atteignirent le fossé et le dépassèrent ; puis, s'accrochant au rempart, ils le percèrent. Les cavaliers, de leur côté, avancèrent pour les protéger. Les balistes continuaient à lancer des projectiles, afin de forcer les Francs à dégager les remparts et permettre aux musulmans d'achever la brèche dans le mur. Après l'avoir percé, ils le remplirent comme on avait l'habitude de le faire. Voyant la violence du combat et la persévérance bien ferme des balistes à lancer des projectiles et le succès des mineurs dans le percement des brèches, ce qui faisait courir un grand danger à leurs armées, les chefs des Francs s'assemblèrent pour se concerter sur ce qu'ils avaient à faire ou à laisser. Ils furent tous d'accord qu'il fallait demander la paix et livrer Jérusalem à Saladin.

Ils envoyèrent donc une députation choisie parmi leurs grands et leurs notables pour conclure la paix. Quand ils eurent proposé cela à Saladin, celui-ci refusa d'acquiescer à leur demande en disant : « Je ne vous traiterai que comme vous avez traité les habitants de la ville, lorsque vous vous en êtes emparés, l'an 492/1098, par le massacre, la captivité et par le mal rendu pour le mal. » Les messagers étant retournés, déçus et sans succès, Balian, envoya demander la sécurité pour lui personnellement, afin de pouvoir se présenter chez Saladin et négocier cette affaire. Sa prière étant exaucée, il vint le trouver et lui demanda la paix désirée. Sur son refus, il eut recours à sa bienveillance. Devant son refus, il implora sa miséricorde. Mais, toujours refus. Poussé au désespoir, Balian dit alors : « O Sultan, sachez que nous sommes dans cette ville, une grande multitude dont Dieu connaît le nombre. Si ces hommes sont ralentis dans le combat, c'est dans l'espoir d'obtenir la paix croyant que vous la leur accorderez, comme vous l'avez déjà accordée à d'autres. Ils ont horreur de la mort et tiennent à la vie. Mais si nous constatons la mort inévitable, eh bien ! je vous le jure par Dieu, nous tuerons nos enfants et nos femmes, nous livrerons au feu nos biens et nos effets, sans vous laisser en gagner ni un dinar ni un dirham, ni vous permettre de prendre de captifs, ni de prisonniers

Éléments sous droits d'auteur

de guerre, ni hommes, ni femmes. Après avoir fini tout cela, nous détruirons le Dôme du Rocher, le Mosquée Éloignée et d'autres lieux, puis nous massacrerons les prisonniers musulmans, au nombre de cinq mille, qui sont en notre pouvoir. Nous égorgerons également tous nos animaux et nos bêtes de somme. Finalement, nous sortirons tous pour vous livrer une bataille désespérée, en hommes décidés à défendre leurs vies. Alors aucun de nous ne sera tué qu'après avoir abattu plusieurs des vôtres ; ainsi, ou bien nous mourrons avec honneur, ou bien nous vaincrons avec noblesse. »

Saladin demanda l'avis de ses conseillers qui répondirent d'une voix unanime « qu'il fallait leur accorder la paix, ne point les pousser à l'extrémité et à suivre une ligne de conduite dont les conséquences seraient problématiques. On pourrait les compter comme des prisonniers en notre pouvoir qui devront se racheter selon des conditions qui seront stipulées d'un commun accord entre nos deux partis. » Alors Saladin accepta d'accorder la sécurité aux Francs. Il fut décidé d'imposer à chaque homme dix dinars, sans distinction entre riches et pauvres. Tous les enfants, garçons et filles, payeront deux dinars ; chaque femme cinq dinars. Celui qui payera cette somme dans le délai de quarante jours sera libéré ; celui qui ne payera pas, quand les quarante jours seront écoulés, sera compté comme prisonnier.

Balian paya, pour les pauvres, trente mille dinars. Ce qui fut accepté. La ville fut livrée le jour du vendredi, 27 rajab. Ce fut un jour mémorable. Les drapeaux islamiques furent arborés sur ses remparts. Saladin assigna à chacune des portes de la ville un trésorier, choisi parmi les Émirs, pour recevoir de ses habitants ce qui leur fut imposé. Mais ces trésoriers trahirent leurs devoirs, puisqu'au lieu d'agir avec fidélité, ils se sont partagés les sommes entre eux ; ainsi ces sommes ont-elles été dispersées dans tous les sens ; si pourtant la fidélité avait été respectée, les trésors publics seraient remplis, ce qui aurait profité au peuple.

Il y avait, en effet, dans la ville, exactement soixante-dix mille hommes, cavaliers et piétons, outre les femmes et les enfants qui leur étaient attachés. Qu'on ne s'étonne point d'entendre cela. Car la ville était bien grande, et il s'y était rassemblé des foules de toute les contrées : Ascalon et autres, Darun, Ramla, Gaza, et d'autres villages. Les rues et les églises en étaient bondées de telle façon que cela entravait la circulation.

Éléments sous droits d'auteur

Une preuve du grand nombre des gens, c'est que la plupart d'entre eux payèrent la rançon fixée. Or Balian a délivré dix-huit mille hommes en payant pour leur délivrance trente mille dinars. Après quoi il en resta encore seize mille, hommes, femmes et enfants, qui n'avaient pas de quoi payer et qui, pour cette raison, furent pris comme prisonniers. Tous cela est exact et authentique.

Le grand patriarche des Francs sortit de la ville en emportant avec lui beaucoup de biens pris aux églises, aux sanctuaires du Dôme du Rocher, de la Mosquée Éloignée, de Qumâma et d'autres, biens dont la valeur n'est connue que de Dieu. Lui-même en avait autant comme fortune personnelle. Au conseil qu'on lui donnait de prendre ces biens au patriarche afin de fortifier les musulmans, le sultan répondait : « Non, je ne le trahirai pas. » Aussi se contenta-t-il de le faire payer les dix dinars.

Les Francs qui habitaient la ville y restèrent et se mirent à vendre ce qu'ils ne pouvaient emporter de leurs effets, de leurs trésors et de leurs biens. Ils le vendirent au plus bas prix. Ce furent les commerçants, parents des soldats, qui l'achetèrent, de même que les chrétiens, habitants de Jérusalem, qui n'étaient pas Francs. Car ils ont demandé à Saladin de leur permettre de rester dans leurs demeures, à condition de payer le tribut. Et ils y demeurèrent avec la permission du roi. Alors ils achetèrent les biens des Francs. Ceux-ci laissèrent encore bien d'autres choses qu'ils ne purent vendre : lits, caisses, tonneaux et autres objets. Ils abandonnèrent également du marbre sans pareil : colonnes, plaques, mosaïques, et bien d'autres choses. Puis ils partirent.

Il y avait au sommet de la coupole du Roc une grande croix dorée. Quand les musulmans firent leur entrée dans la ville, le jour du vendredi, un groupe d'entre eux grimpèrent jusqu'au faîte de la coupole pour arracher la croix.

À leur ascension, tous les hommes dans la ville et à l'extérieur, crièrent d'une seule voix, musulmans et chrétiens. Les musulmans exaltèrent Dieu, les Francs poussèrent des cris de tristesse et de douleur. Les hommes entendirent un cri tellement fort et déchirant que la terre faillit être ébranlée.

Après la prise de possession de la ville et le départ des infidèles, Saladin intima l'ordre de remettre les édifices à leur ancien état. Car

Éléments sous droits d'auteur

les Templiers avaient fait construire à l'ouest de la Mosquée Éloignée des édifices pour y habiter, et établi ce dont ils avaient besoin, comme des greniers, des latrines et autres locaux. Ils avaient fait entrer une partie de l'Éloignée dans leurs bâtiments. Tout cela fut rétabli, comme c'était auparavant. Le sultan commanda de nettoyer le Dôme du Rocher des immondices et des impuretés. Tout cela fut exécuté. Le vendredi suivant, 4 sha'bân, les musulmans y firent la prière du vendredi, ayant Saladin à leur tête. Il pria aussi sous le Dôme du Rocher. Le prédicateur et directeur de la prière était Muhyî Dîn Ibn Zakî, le juge de Damas. Puis Saladin y assigna un prédicateur et un imam pour l'exécution des cinq prières. Il ordonna qu'on y érigeât un mihrâb. On lui dit : Nûr Dîn Mahmûd avait fait fabriquer un minbar, en recommandant aux artisans de mettre toute leur habileté à l'embellir et à le perfectionner. Les menuisiers passèrent plusieurs années à sa confection, d'une manière si parfaite qu'il ne s'en trouve pas de pareil dans le pays de l'Islam. Alors, le Sultan donna l'ordre de le transporter. Il fut transféré d'Alep et installé à Jérusalem. Il se passa plus de vingt ans entre la fabrication de ce minbar et son transfert. Ce fut l'une des œuvres pies de Nûr Dîn et de ses bons desseins. Que Dieu ait pitié de lui !

Après avoir terminé la prière, Saladin ordonna de restaurer la Mosquée Éloignée et d'user de tous les moyens possibles pour l'embellir, l'incruster de mosaïques et rendre bien fines ses sculptures. On fit apporter du marbre de qualité rare, des mosaïques dorées de Constantinople et d'autres choses dont on avait besoin et qui étaient emmagasinées, le long des années. On se mit à la restaurer et à effacer les images qui avaient été dessinées sur ces édifices.

Les Francs avaient étendu des plaques de marbre sur le Rocher pour le cacher. Il ordonna de le découvrir. La raison qui l'avait fait couvrir de marbre, c'est que les prêtres en avaient vendu une grande quantité à ceux de leurs compatriotes qui venaient d'au-delà de la mer en pèlerinage. Ceux-ci en achetaient les morceaux avec de l'or égal à leur poids, dans l'espoir d'en avoir la bénédiction. En rentrant dans leur pays, en possession d'une pièce du Rocher, ils faisaient construire une église et on mettait cette pièce dans l'autel. De peur de voir disparaître le Rocher, un de leurs rois commanda, dans le but de le conserver, de le faire couvrir de marbre.

Éléments sous droits d'auteur

Après qu'il fut dégagé, Saladin y fit transporter les beaux et magnifiques exemplaires du Coran. Il y assigna des lecteurs qu'il combla de largesses. L'Islam redevint florissant. Cette bonne œuvre de la reconquête de Jérusalem ne fut exécutée, après 'Umar Ibn Khattâb, que par Saladin. Cela suffit pour perpétuer sa gloire et son honneur.

Al-Kâmil fî Ta'rîkh, XI, pp. 361-364
Traduit de l'arabe par A.-S. Marmardji
op. cit., pp. 31-34 et 227-228

Éléments sous droits d'auteur

Rabbi Samuel ben Samson
Itinéraire en 1210

Nous atteignîmes Jérusalem par l'ouest. Nous déchirâmes nos vêtements dès que nous la vîmes, ainsi que l'ordonne la tradition. Ce fut un moment d'intense émotion et nous nous mîmes à pleurer amèrement Rabbi Jonathan, le grand prêtre de Lunel et moi-même.

Nous sommes entrés par la porte de Jaffa et avons avancé jusqu'à la tour de David au pied de laquelle nous devons traditionnellement nous prosterner avant de nous approcher du Temple. Nous avons embrassé le sol devant la porte de Séchem, près de laquelle passe le chemin qui mène à la fontaine d'Étam où les prêtres effectuent leurs ablutions.

La porte à l'opposé est percée dans le mur occidental. On peut y observer une sorte de voûte située à la base du Temple. Les prêtres atteignent la fontaine d'Étam par un passage souterrain.

De là, nous avons gravi le mont des Oliviers où la vache rousse fut immolée par le feu. Ici, nous avons prié deux fois, rassemblés en *minyan* avant d'escalader la montagne. Le jour du Shabbat, nous avons récité les prières de l'après-midi, à l'endroit où les incirconcis se sont acharnés à installer leurs idoles. Celles-ci étaient à peine mises en place qu'elles s'écroulaient aussitôt. Ce fut l'une des dix stations que l'Éternel visita quand il descendit sur terre. Les Ismaélites vénèrent cet endroit. Il n'en reste maintenant que les fondations, mais l'emplacement de l'arche d'Alliance est toujours visible.

Traduit de l'anglais par Sylvie Fontaine
Jewish Travellers, op. cit., pp. 103-104

Éléments sous droits d'auteur

Yaqût
(1179-1229)
Esquisse géographique et coup d'œil historique

Bayt al-Maqdis, c'est-à-dire la maison pure par laquelle on se purifie des péchés. Salomon y avait établi des choses merveilleuses ; entre autres la coupole à laquelle était suspendue la chaîne que pouvait atteindre l'homme véridique, ce que le menteur ne pouvait point. Elle disparut par un stratagème inconnu. Parmi les merveilles de ses constructions, c'était d'avoir fait élever un sanctuaire avec solidité. Ce que j'y ai constaté moi-même, c'est que son territoire, ses villages et ses bourgades sont entièrement sur de hautes montagnes, de sorte qu'on ne trouve ni autour ni auprès d'elle aucun terrain égal. Ses champs cultivables sont les montagnes et dans leurs environs ; ils sont labourés avec des bêches, car les bêtes n'ont rien à faire là.

La ville elle-même est bâtie sur une vaste plaine au milieu de ces montagnes. Son sol est tout entier de pierres faisant partie des montagnes qui la dominent. On y trouve des bazars nombreux et de belles constructions. Il y a aussi beaucoup de grottes et des endroits, longs à énumérer, qu'on visite pour en tirer des bénédictions. Les habitants de la ville boivent de l'eau de pluie. Point de maison sans citerne. Mais les eaux en sont mauvaises ; leur plus grande partie se ramasse des rues, bien que leurs rues soient de pierres exemptes de trop de saletés. Il y a dans la ville trois grandes piscines : celles des Beni Israël, celle de Salomon et celle de 'Iyâd ; près de cette dernière, il y a des bains publics. La source de Siloé est en dehors de la ville, dans la vallée de la géhenne. Elle a l'eau salée. Les Ayyûbides avaient consolidé son rempart ; mais ils le firent détruire, comme nous le dirons plus loin. (...)

Quant à sa conquête depuis le début de l'Islam jusqu'à nos jours, voilà ce qui en est : Envoyé en Palestine par 'Umar Ibn al-Khattâb,

Éléments sous droits d'auteur

'Amr Ibn al-'Aç se rendit à Jérusalem qui lui résista. Arriva alors Abu 'Ubaydah Ibn al-Jarrâh, après s'être emparé de Qinnasrîn, l'an 16 de l'hégire (636). Les habitants de Jérusalem demandèrent à Abu 'Ubayda la sécurité et la paix, d'après celle qui avait été accordée aux gens des autres villes de Syrie, c'est-à-dire à condition de payer le tribut et l'impôt et d'être traités de la même façon que leurs semblables, avec la clause particulière que celui qui présiderait à la conclusion du pacte de la paix fût 'Umar Ibn al-Khattâb lui-même ; Abu 'Ubayda écrivit à 'Umar pour l'en informer. Alors 'Umar vint camper à al-Jâbiya, près de Damas ; puis s'étant rendu à Jérusalem, il conclut la paix avec ses habitants par un acte écrit, l'an 17/637.

Elle resta ainsi dans la possession des musulmans. Les chrétiens, Rûms, Francs, Arméniens et autres, de toutes confessions, s'y rendaient en pèlerinage à l'Église connue sous le nom de Qumâma, Église qu'aucune autre sur terre ne peut surpasser en vénération à leurs yeux.

Jusqu'au jour où la ville fut au pouvoir de Sukmân Ibn Urtuq et de son frère 'Ali Ghâzî, grand-père de ceux qui sont à Diyarbakir, gouverneur de Mardin et d'Amid. Le discours du vendredi s'y fait au nom des Abbassides.

Les Égyptiens, les jugeant faibles, envoyèrent contre eux une armée à laquelle ils étaient incapables de s'opposer. La nouvelle en arriva à Sukmân et à son frère. Ils l'abandonnèrent sans combat et partirent pour l'Iraq. On dit que plutôt elle fut assiégée, attaquée avec des balistes ; puis elle fut livrée par reddition. Et ceux-ci retournèrent vers l'Orient, l'an 491/1097.

Il advint que les Francs sortirent, en ces jours-là, d'outre-mer, vers le littoral qu'ils occupèrent tout entier ou en sa plus grande partie. Et ils se sont répandus jusqu'au jour où il descendirent vers Jérusalem qu'ils assiégèrent plus de quarante jours, puis ils s'emparèrent par force de sa partie septentrionale, du côté de la porte des Tribus, le vingt-troisième jour de sha'bân, l'an 492/1098. Ils passèrent les musulmans au fil de l'épée pendant une semaine. Les gens se réfugièrent à la Mosquée Éloignée. Les Francs y ont tué plus de soixante-dix mille personnes des musulmans. Ils prirent d'auprès du Rocher plus de quarante lampes en argent dont chacune pesait trois mille six cents dirhams et un lustre en argent dont le poids était quarante livres de Damas, ainsi que d'autres biens immenses. Ils firent du Dôme du Rocher et de la

Éléments sous droits d'auteur

Mosquée Éloignée une écurie pour leurs pourceaux. Jérusalem ne cessa d'être sous leur domination jusqu'au jour où la délivra de leur mains Saladin, l'an 513/1187, après quatre-vingt onze années passées au pouvoir des Francs. Elle est aujourd'hui entre les mains des Ayyûbides. Ils avaient restauré, consolidé et amélioré son rempart. Après l'attaque des Francs, l'an 616/1219, et leur conquête de Damiette, al-Malik al-Mu'addam prit des précautions en faisant détruire son rempart. « Nous ne défendons pas les villes, dit-il, par les remparts, mais par les épées et les archers. » Cela suffit à propos de son histoire. Car je n'écris pas tout ce que je trouve. Si je le faisais, mon temps ne serait pas suffisant.

Mu'jam al-Buldân, IV, pp. 593 s. et 598
Traduit de l'arabe par A.-S. Marmardji
op. cit., pp. 30-31

Éléments sous droits d'auteur

Rabbi Jacob
(Messager de Rabbi Jechiel de Paris)
Regard sur la Pierre de la Fondation (1238-1244)

Lorsque nous atteignons Zophim, nous voyons Jérusalem et nous déchirons une première fois nos vêtements. Quand nous atteignons Jérusalem, nous admirons le mont du Temple et le mur de la cour des Femmes et la cour d'Israël et le site de l'Autel et le parvis du Temple et le Sanctuaire. Alors nous déchirons nos vêtements une seconde fois en signe de respect pour le Temple. De Jérusalem, nous descendons vers Siloé dont les eaux souterraines jaillissent du mont Temple pour arriver jusqu'ici. Nous rejoignons les jardins de la ville où nous nous baignons. Les eaux de Siloé, paraît-il, ont le pouvoir de guérir les malades ; c'est pour cela que les musulmans s'y baignent. De là, nous gravissons le mont des Oliviers et certains passent par la vallée de Josaphat où se trouve le cimetière juif. Nous longeons la vallée jusqu'à la terrasse sur laquelle la vache rousse fut sacrifiée. Nous poursuivons notre ascension jusqu'à l'autre terrasse qui fait face à la porte du Temple. De là, nous voyons le mont du Temple et tous ses édifices et nous nous mettons à prier.

La vallée de Josaphat encercle l'est et le sud du mont du Temple. Au sud se trouve le cimetière que nous avons déjà évoqué, dans lequel beaucoup d'hommes et de femmes vertueux sont enterrés. Nous descendons dans la vallée et passons entre deux collines : cet endroit est appelé vallée de ben Hinnom et là, dans la vallée de Josaphat, reposent les restes d'Absalom. Son tombeau est un grand et très bel édifice carré, entouré de colonnes, chacune taillée dans un seul bloc de pierre. Dans la vallée de Josaphat, au pied de la colline, près de la piscine de Siloé, il reste des ruines de ce qui fut, dit-on, une église chrétienne. Le mont Sion domine la piscine de Siloé. C'est ici que se trouvent les tombeaux des

Éléments sous droits d'auteur

rois et le Sanctuaire de David, orienté vers le Temple. Des bougies y sont allumées en permanence en honneur de ce lieu sacré. Il a été construit par David et l'arche y fut déposée et gardée par David en attendant que le Temple soit érigé. Près de là, il y a la tour de David. Elle fut construite avec d'énormes pierres très anciennes. Elle se situe maintenant à l'intérieur de Jérusalem. Le mur de l'Esplanade du Temple est carré et mesure 360 coudées de long et 60 de haut. Peut-être que la différence de 60 coudées entre aujourd'hui et autrefois est-elle due aux pierres qui ont été soustraites à l'ancien édifice. La structure et les angles sont taillés dans de très gros blocs de pierres dont certains mesurent 30 empans de long et 6 de large. Ces pierres auraient appartenu à Ezra. Autour de l'*Eben Shethiah*[1], les rois ismaélites ont érigé une très belle mosquée, couronnée par un dôme délicat. Cet édifice est sur le site du Saint des Saints et du Sanctuaire. Devant la mosquée, en direction de l'autel, on peut voir une structure composée de colonnes sur laquelle trône le dôme. Apparemment, cet endroit aurait abrité l'autel extérieur qui se situait dans la cour d'Israël. Les musulmans s'y réunissent nombreux durant leur jour saint et dansent autour en procession, comme les Israélites le faisaient au septième jour des festivités ; enfin autant qu'il est possible de comparer le saint et le profane.

Il y a une déclivité devant cette imposante construction, ceinte d'un mur épais, semblable à celui de la cour d'Israël et au sud, on peut voir des cavités creusées dans le mur de la cour extérieure. Elles conduisent sous le mont du Temple et mènent à l'*Eben Shethiah*. Le mont du Temple est maintenant au nord-ouest de Jérusalem, alors qu'avant la ville était située au sud de ce mont, ainsi que décrit dans Ézékiel, XI, 2 : « il me posa sur une très haute montagne sur laquelle semblait construite une ville au midi » et dans les psaumes XLVIIIl, 3, « Le mont Sion, cœur de l'Aquilon. » La grotte de Zédékia est là. À Jérusalem, il y a la synagogue d'Élisée le Prophète. Les Rouleaux de la Loi reposent dans une niche creusée dans le mur et Son nom est gravé dans la pierre.

La grotte de Siméon le Juste et ses disciples se trouve également près de Jérusalem ainsi que celle du prophète Aggée. De l'autre côté

1. « Pierre de la Fondation » ou le Rocher du Temple. Autel où Abraham aurait sacrifié son fils ; lieu duquel Dieu serait remonté après la Création (NdÉ).

Éléments sous droits d'auteur

de Jérusalem se trouve la grotte du Lion où gisent les os des justes qui furent assassinés par le roi de Grèce pour la sainteté du nom. Il ordonna qu'ils soient incinérés le lendemain, mais dans la nuit, le Lion les transporta un à un dans la grotte. Au matin, le roi des Grecs trouva le Lion devant l'entrée de la grotte avec les morts ; lui et son peuple comprirent que c'était des saints. Leurs restes reposent toujours dans cette grotte.

Traduit de l'anglais par Sylvie Fontaine
Jewish Travellers, op. cit., pp. 117-119

Éléments sous droits d'auteur

Ibn Battûta
(1304-1377)
L'étape de Jérusalem
(1326)

Ensuite je partis d'Hébron, me dirigeant vers Jérusalem *(al-Quds)* et je visitai sur ma route le tombeau de Jonas, près duquel on voit un vaste édifice et une mosquée. Je visitai aussi Bethléem, lieu de naissance de Jésus, où l'on voit la trace du tronc de palmier ; près de là est un édifice considérable. Les chrétiens ont cet endroit en grande vénération, et ils donnent l'hospitalité à ceux qui y descendent.

Puis nous arrivâmes à Jérusalem *(Bayt al-Maqdis)*, que Dieu la glorifie ! C'est elle qui, dans l'ordre du mérite, vient après les deux nobles temples, et c'est là qu'eut lieu l'ascension de l'envoyé de Dieu vers le ciel. La ville est grande, illustre, et construite en pierres de taille. Le roi pieux, noble, Saladin, lorsqu'il reconquit cette ville, détruisit une partie de ses murailles. Ensuite le roi Zahir acheva leur démolition, de crainte que les Francs ne s'emparent de nouveau de la ville et ne s'y fortifient. Cette ville n'avait pas, auparavant, de canal ; c'est l'émir Sayf Dîn Tenkiz, gouverneur de Damas, qui de notre temps y a conduit l'eau.

DESCRIPTION DE LA SAINTE MOSQUÉE

C'est une des mosquées admirables, merveilleuses, d'une extrême beauté ; et l'on dit qu'il n'existe pas, sur la surface de la terre, un temple plus grand. Sa longueur, d'est en ouest, est de sept cent cinquante-deux coudées royales ; et sa largeur, du sud au nord, est de quatre cent trente-cinq coudées. Elle possède beaucoup de portes sur trois de ses côtés ; mais pour ce qui est de sa paroi méridionale, je ne lui connais qu'une seule porte, c'est par elle qu'entre l'imâm. Toute la mosquée n'est qu'un

Éléments sous droits d'auteur

vaste espace[1], sans toit, à l'exception de la partie appelée la Mosquée Éloignée, qui est couverte, et qui est d'une construction extrêmement solide, d'un travail fort ingénieux, recouverte d'or et de couleurs brillantes. Il y a aussi dans la mosquée d'autres endroits recouverts.

DESCRIPTION DU DÔME DU ROCHER

C'est une construction des plus merveilleuses, des plus solides, et des plus étranges par sa forme. Elle a en abondance son lot de beautés, et a reçu sa part de toute merveille. Elle est situé sur un lieu élevé au milieu de la mosquée, et l'on y monte par des marches de marbre. Elle a quatre portes ; son entour est aussi pavé de marbre d'un travail élégant, de même son intérieur. Au-dedans comme au-dehors, il y a divers ornements d'un art impossible à décrire. L'essentiel en est recouvert d'or. Elle resplendit de lumière et brille tel l'éclair. La vue de qui la regarde est éblouie par ses beautés, la langue de qui la voit est incapable de la décrire.

Au milieu du Dôme, le noble rocher qui est mentionné dans les traditions ; et c'est de là que le Prophète est monté vers le ciel. C'est une pierre fort dure, haute d'environ une taille humaine. Au-dessous, une grotte de l'étendue d'un petit appartement ; elle est élevée aussi d'à peu près une taille humaine ; on y descend par des marches et l'on y voit la forme d'un mihrab. Autour, deux balustrades artistement faites qui la renferment ; la plus proche du Rocher est de fer, merveilleusement ouvragé ; l'autre est en bois.

Dans le Dôme, il y a un grand bouclier de fer qui y est suspendu. On prétend que c'est l'écu de Hamza[2].

DE QUELQUES SANCTUAIRES BÉNIS

Parmi eux, au bord de la vallée connue sous le nom de vallée de la Géhenne, à l'est de la ville et sur une colline élevée, il y a un édifice que l'on dit être le lieu d'où Jésus est monté au ciel.

---

1. Ce qui est appelé mosquée ici renvoie à l'esplanade du Temple.
2. Oncle du Prophète, guerrier reconnu pour sa bravoure, tué par les Mecquois à la bataille d'Ohod en 625.

Éléments sous droits d'auteur

Un autre, est le tombeau de Râbi'a al-Badawiya[3], qui tire son nom du désert, et qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre Râbi'a al-'Adawiya.

Au milieu de la même vallée, une église que les chrétiens vénèrent ; ils disent qu'elle contient le tombeau de Marie. Il y a aussi une autre église vénérée, où les chrétiens vont en pèlerinage. C'est celle au sujet de laquelle ils mentent, ils croient qu'elle renferme le sépulcre de Jésus. Toute personne qui s'y rend en pèlerinage doit payer au profit des musulmans un tribut déterminé, et supporter diverses sortes d'humiliations que les chrétiens endurent à contrecœur. S'y trouve le lieu du berceau de Jésus, et l'on y vient implorer son intercession.

DE QUELQUES HOMMES ÉMINENTS DE JÉRUSALEM

Parmi eux : Son cadi, le savant Shams Dîn Mohamed Ibn Sâlim Ghazzi : il est originaire de Gaza et un de ses notables ; son prédicateur, le pieux, l'excellent 'Imâd Dîn Nabulsi ; le traditionnaire, le mufti Shihâb Dîn Tabari ; le professeur du malékisme, maître de nobles couvents soufis, Abû Abdallah Mohamed Ibn Muthbit, natif de Grenade, résident à Jérusalem ; le maître ascète, Abû 'Alî Hasan, connu sous l'épithète du *voilé*, un des grands d'entre les hommes pieux ; le maître, le juste, l'orant, Kamal Dîn Maraghî ; le maître, le juste, l'orant, Abû Rahîm Abd Rahmâm Ibn Mustafa, d'Erzeroum. C'est un des disciples de Tâj Dîn Rifâ'i[4]. Je me suis lié d'amitié avec lui, et il m'a revêtu la robe de laine des soufis.

Ensuite je quittai la noble Jérusalem dans le dessein de visiter la place forte d'Ascalon, qui est ruinée. Ce ne sont plus que vestiges effacés et traces oblitérées.

Extrait de la *Rihla,* traduite de l'arabe
par C. Defremery et B. R. Sanguinetti, 1858
Traduction revue par A. Meddeb

3. « La Bédouine », mystique morte en 860.
4. Fondateur d'une des plus importantes tariqas soufies, la Rifâ'iya. Mort en 1182.

Éléments sous droits d'auteur

Isaac ben Joseph Ibn Chelo
La Ville Sainte
(1334)

Par amour pour Jérusalem, je ne garderai pas le silence. Par amour pour Sion je ne prendrai pas de repos bien que par deux ou trois fois déjà je vous aie écrit.

La Ville sainte a aujourd'hui quatre portes : à l'est, la porte de la Miséricorde, à l'ouest, la porte de David, au nord, la porte d'Abraham et la porte de Sion au sud. En sortant de la ville par la porte de la Miséricorde, vous arrivez au mont des Oliviers, la montagne de l'huile, le lieu où autrefois la vache rousse fut sacrifiée par le feu. C'est là que vous trouvez la vallée de Josaphat, le ruisseau du Cédron et la nécropole juive.

En sortant par la porte de David, vous longez la tour de David et de là, vous descendez dans la vallée du Cédron.

En sortant par la porte d'Abraham, vous pénétrez dans les tombeaux des Rois (le salut leur soit accordé !). C'est là que se trouve la grotte de Ben Sirach, petit-fils du prophète Jérémie.

En sortant par la porte de Sion, vous passez le mont Sion et descendez dans la vallée de Hinnom. Là jaillit Siloé, la source Gihon que le roi Hézékia fit endiguer lorsque Sennacherib, roi d'Assyrie, se rendit au pays de Juda.

Sur le mont Sion se trouvait autrefois la forteresse de Sion que le roi David (que la paix soit avec lui !) arracha aux Jébusites et à laquelle il donna son nom. C'est sur le mont Moriah qu'en des temps reculés, fut élevé le Temple de Salomon (que le salut lui soit accordé !) et c'est de cet auguste Temple qu'il reçut le nom de mont du Temple. Hélas, du fait de nos péchés, à l'endroit même où autrefois s'élevait l'édifice sacré, se trouve aujourd'hui un temple profane, construit par le roi des

Éléments sous droits d'auteur

Ismaélites lorsque celui-ci prit la Palestine et Jérusalem aux incirconcis. Voici le récit des événements :

> Le roi, qui avait fait vœu de relever l'édifice sacré de ses ruines, si Dieu lui accordait la Ville sainte, exigea des juifs qu'ils lui fassent savoir où ces ruines se trouvaient. Car leur haine du peuple de Dieu était telle que les incirconcis avaient recouvert l'endroit de détritus et d'ordures, si bien que personne ne savait où étaient ces saintes ruines. Alors vivait un vieil homme qui dit : « Si le roi promet de conserver le mur occidental, je lui révélerai l'emplacement des ruines du Temple. » Le roi plaça alors immédiatement sa main sur la cuisse du vieillard et prêta serment de respecter ses exigences. Après que le vieil homme lui eut désigné les ruines du Temple sous un amas de souillures, le roi les fit dégager et nettoyer, prenant part lui-même aux travaux, jusqu'à ce qu'elles fussent propres et nettes. Il y fit reconstruire un très beau temple qu'il dédia à son Dieu mais il conserva le mur occidental. C'est ce mur qui se trouve devant le temple de Omar Ibn al-Khattab appelé aujourd'hui la porte de la Miséricorde. Les juifs s'y rendent pour prier. Ce mur est l'une des sept merveilles de la Ville sainte, les autres étant : la tour de David, le palais de Salomon, la tombe de Hulda, la prophétesse, les tombeaux des rois, le palais de la reine Hélène et la porte de la Miséricorde.

Comme nous l'avons dit plus haut, la première de ces merveilles est la tour de David, située près de la porte du même nom. C'est une construction ancienne et solide autour de laquelle, autrefois, les juifs construisaient leurs habitations. De nos jours, elles ont été remplacées par de nombreuses fortifications qui rendent cette ancienne place forte imprenable.

La seconde est un édifice ancien appelé le palais de Salomon. Lorsqu'autrefois les incirconcis en étaient les maîtres, il était destiné à recevoir les malades de la Ville sainte. Aujourd'hui un marché important s'y tient.

La troisième est la sépulture de Hulda. Cette prophétesse fut consultée par Hilliah, Ahikam, Achbor, Shaphan et Asahiah au temps du Roi Josué, le Sacrificateur. Elle fut l'épouse de Shallum, fils de Tikvah, fils de Harhas, gardien des vêtements qui demeurait à Jérusalem. C'est là

Éléments sous droits d'auteur

qu'elle fut enterrée comme le relate le grand auteur : « Ils n'autorisèrent aucun sépulcre à Jérusalem hormis les tombeaux de la maison de David et la tombe de Hulda qui sont là depuis l'époque des premiers prophètes. »

La tombe de Hulda, au sommet du mont des Oliviers, est d'une superbe facture, mais celles de la maison de David, sur le mont Sion, ne sont plus connues aujourd'hui ni des juifs, ni des musulmans car ce ne sont pas les tombeaux des rois dont nous allons parler maintenant.

Les tombeaux des rois constituent la quatrième merveille de la Ville Sainte. Ils se trouvent près de la grotte de Ben Sirah. Les constructions anciennes et massives sont un chef-d'œuvre de sculpture. Les étrangers qui viennent visiter Jérusalem disent tous qu'ils n'ont jamais rien vu d'aussi beau.

La cinquième des curiosités est le palais de l'impératrice Hélène qui vint à Jérusalem avec le roi Monobaz et s'y convertit à la religion juive. Le palais est un élégant édifice habité aujourd'hui par le cadi et ses conseillers.

La sixième est la porte de la Miséricorde, située près du Temple. Il y avait là autrefois deux portes, l'une pour ceux qui venaient à un mariage, l'autre pour ceux qui venaient pleurer un défunt. Ces deux portes ont été ensevelies sous terre, comme l'exigeaient les écritures.

Enfin, le derniers des hauts lieux de Jérusalem est le mur occidental dont nous avons parlé plus haut.

La communauté juive de Jérusalem (que Dieu lui soit favorable !) est importante en nombre. Elle est composée de patriarches venus des quatre coins du monde et de la France en particulier. Les hommes les plus influents de cette communauté, de même que les principaux rabbins, viennent de ce royaume, et, parmi eux, le rabbin Chaïm et le rabbin Joseph. Ils vivent là dans le bonheur et le calme, chacun selon son rang et sa fortune car l'autorité du roi est grande et juste. Puisse Dieu rendre sa place à cette communauté et lui accorder la plus grande prospérité.

Certains membres de la sainte communauté de Jérusalem sont artisans : teinturiers, tailleurs, cordonniers... D'autres prospèrent dans divers commerces et possèdent de belles boutiques. Certains encore se consacrent à la science, à l'astronomie et aux mathématiques, mais le

Éléments sous droits d'auteur

plus grand nombre de leurs érudits travaillent jour et nuit à l'étude des textes saints et à la vraie sagesse, la kabbale. La communauté subvient à leurs besoins car l'étude de la loi est leur seule profession.

On trouve également à Jérusalem d'excellents calligraphes dont les copies sont recherchées par les étrangers qui les rapportent dans leur pays.

J'ai vu un Pentateuque écrit avec tant de talent que plusieurs personnes se l'arrachaient et ce n'est qu'à un prix exorbitant que le Maître des Synagogues de Babylone put l'emporter avec lui à Bagdad.

Traduit de l'anglais par Sylvie Fontaine
Jewish Travellers, op. cit., pp. 130-134

Éléments sous droits d'auteur

Ibn Fadl-Allah 'Umari
(mort en 1349)
La salle d'audience de Salomon
(1342)

Actuellement dénommée : écurie de Salomon. Cette salle, nous dit Sâhib Tâj Dîn (dans sa *Chaîne d'or ou Description du Rocher et de la Mosquée),* est construite d'une manière plus merveilleuse et plus solide que la mosquée qui se trouve au-dessus d'elle.

De l'intérieur de la Khanqa Salâhiya (i. e. celle qui avoisine la tribune de prédication et dans laquelle il y a à présent un shaykh nommé Khatani, dont elle porte le nom), il y a pour la salle d'audience en question deux escaliers, l'un de 36 degrés, par lesquels on descend à quelques-unes de ses parties ; l'autre a 54 degrés qui mènent à ses autres parties.

L'endroit, ajoute-t-il, est très éclairé, grâce aux lucarnes et aux fenêtres bien ajustées qui y ont été percées. La salle est formée de galeries dont les cintres sont soutenus par des colonnes de silex et par les angles de l'édifice. La largeur de cette salle va du sud au nord ; certaines de ses parties ont 8 pics de largeur, d'autres 9, et d'autres 10. La hauteur de ses cintres, au-dessus du sol sur lequel se trouvent les portes qui s'ouvrent sur la tête de la vallée de Siloé, est d'environ 20 pics pour les unes, et 15 pour les autres. On dit que l'une de ces portes était l'entrée des prophètes. À l'une de ces colonnes est fixé un anneau auquel, dit-on, le Burâq fut attaché, la nuit du voyage nocturne du prophète *(Mi'râj).*

Toutes ces galeries vont en direction de l'est et de l'ouest. Il fut possible de mesurer la longueur de celles qu'on a pu atteindre ; elle fut estimée à 93 pics. Pour les autres, il ne le fut pas, parce que leurs étendues étaient découpées par les murs. De nos jours, les unes sont comblées

Éléments sous droits d'auteur

de débris ; d'autres sont érigées en entrepôts ; d'autres sont des demeures et des lieux communs pour les habitants de la susdite Khanqa.

Il dit en terminant : La parole se trouve impuissante à faire complètement la description de cette salle. Mais les endroits qu'on a pu atteindre et les portes ouvertes dans lesquelles on est arrivé à pénétrer montrent que l'emplacement appelé la Mosquée Éloignée et qui est à présent l'endroit de la prédication, celui de la mosquée des femmes et la plupart des trottoirs qui se trouvent dans le *Haram* (l'Esplanade du Temple), ainsi que les arbres plantés, sont situés sur ces voûtes et ces piliers.

Moi-même je suis entré dans certains de ces endroits et j'y ai vu des constructions merveilleuses qui éblouissent les yeux. J'y ai pénétré par la zawiya connue sous le nom de demeure de Khatani, et d'où j'ai abouti aux vignes à l'extérieur de la Mosquée Éloignée.

Masâlik, 167
Traduit de l'arabe par A.-S. Marmardji
op. cit., pp. 243-244

Éléments sous droits d'auteur

Le Baron d'Anglure
Le saint voyage de Jérusalem (1395)

Tantost apprès partismes dillec tous à pié et par le congié (permission) du lieutenant du Soudam entrasmes à la saincte cité de Iherusalem à l'heure de vespres basses et fusmes tous haubergéz et logez à l'Ospitail ouquel de présent est usage de loger les pèlerins.

Le mardy en suivant 8e jour d'octobre, environ trois heures avant le jour, nous mena le gardien de l'église de Saint Sépulcre faire la saincte serche (recherche) (stations) que l'on peut et doit faire ou saint voyage de Iherusalem en la manière qui sensuit.

Cy apprès sont escrips les saints lieus que nous avons visitez por la grâce Nostre Seigneur et en tous les lieux où les croix sont signées, y a pardon (indulgence) de peine et coulpe pleinière, et ès autres lieux qui point ne sont signés, quelconques ils soient, y a pardon de sept ans et de sept quarantaines. Et furent donnés lesdits pardons de saint Selvestre (Silvestre), pape, à la prière et requeste de sainte Héleine et de saint Constantin, son fils, empereur de Constantinople.

In nomine Domini, Amen.

Premiers, nous mena le dit frère gardien lequel estoit moult bonne et honneste personne devant l'église de Saint Sépulcre où Nostre Seigneur Ihesus Christ reprint la croix sur ses épaules que Simon avoit apportée, auquel Simon les juifs luy firent apporter pour ce qu'il savoit bien que luy et ses enfants amoyent (aimaient) Nostre Seigneur, et pour lui faire grant honte lui firent porter plus que pour aider à Nostre Seigneur ; et illec où Nostre Seigneur reprint la croix à une pierre quarrée d'environ pié et demy de tous les assisses (de tous côtés), plus bas que les autres pierre d'entour, sur laquelle estoit le pié de la croix quant à Nostre Seigneur la reprint pour porter sur le mont du Calvaire. (...)

Éléments sous droits d'auteur

Cedit mardy, 8ᵉ jour d'octobre, apprès le retour des saints lieux dessus nommés nous tous pélerins ensemble à heure de vespres, entrasmes dans la saincte église du Saint Sépulcre en laquelle nous demorasmes toute celle nuit et le landemain jusques à heure de Nonne, que les portes nous furent ouvertes par les Sarrazins. (...)

Vous deves savoir que la cité de Ihrlm est moult grande et belle cité. Combien qu'elle est ordement et vilment tenue des Sarrazins dont elle est si peuplée que c'est merveille comment tout y est plain, combien que où l'on vent les marchandises en la dite cité, ce sont belles rues bien voltées de belles pierres à fenestres par dessus qui rendent clarté par tout. Et par dessus ces voltes sont autres rues par lesquelles l'en vot communément d'ostel en aultre, c'est assavoir les Sarrazins et non aultres gens. Car les chrétiens de la saincture et ainsi les juifs qui en cette saincte cité sont demorans, ont certains lieux en certaines rues où est leur résidence. Encor sachies que cette dicte saincte Cité n'est à présent point fermée que des maisons qui sont faictes sur les fossés. Combien qu'il appert bien par les vielz (vieux) fossés et murs qui encore y sont apparans qu'elle fut jadis moult noblement fermée combien que à l'entrée par devers Iasse à ung fort chastel bien fermé de pierre taillée, et de bonnes tours et l'en l'appelle le chastel David.

En tant, qu'est à parler de saint Temple de Nostre Seigneur et de Salomon, on n'en peut veoir que l'entrée, et si est ce de bien loing par dessoub une volte, c'est assavoir une rue voltée et encore ne voit il pas icelle entrée qui veult. Car tantost que les Sarrazins voient venir ung chrétien par icelle rue venant au saint Temple ils le rescrient et le font retourner, jassoit ce qu'il ny voise pas. Pour le dit saint Temple veoir, toutes voyes (toutefois) l'en peult assez veoir par dehors que c'est moult noble et grosse chose et ainsi parce que dit est que nos drugemens nous certiffièrent.

Le saint voyage de Jérusalem
Paris, 1858
pp. 55-57 ; p. 89 ; pp. 118-119

Éléments sous droits d'auteur

Meshullam ben R. Menahem de Volterra
Jérusalem, 29 juillet 1481

Mercredi 29 juillet 1481, nous avons atteint la ville sainte de Jérusalem. Quand j'ai vu ses ruines, j'ai déchiré mes vêtements, et dans l'amertume de mon cœur, j'ai récité la prière appropriée, inscrite dans mon petit livre.

Jérusalem n'est plus entourée de remparts et, bien qu'à cause de nos péchés, elle soit en ruine, dix mille musulmans contre seulement deux cent cinquante juifs y vivent. Le Temple est toujours ceint d'un mur. À l'est se trouve la porte de la Miséricorde faite de cuivre et scellée dans le sol. Les portes sont fermées et de chaque côté, on peut apercevoir des tombes musulmanes. À l'opposé se trouve le site du Temple du roi Salomon sur lequel a été construit une mosquée. Les pierres qui constituent cet édifice sont énormes et c'est incroyable que des hommes aient eu la force de les transporter là où elles sont actuellement. Près du sanctuaire se trouve un autre édifice voûté dont les colonnes entourent le parvis du Temple. Sa circonférence mesure environ huit cents mètres. À l'ouest de la cour pavée, se trouve un endroit haut de trois doigts appelé l'*Eben Shethiah*. Il y a également un très beau dôme finement doré, de vingt ou trente coudées carrées. C'est très haut et selon les Ismaélites qui l'ont recouvert de plomb, c'est là que serait abrité le Saint des Saints. À quelques pas du dôme, se trouve un puits d'eau courante, perché sur un monticule haut de deux coudées et demie. On y accède grâce à des marches de pierre. Pour être purs, les musulmans doivent s'y être baignés cinq fois et ne pas s'être approchés d'une femme pendant trois jours consécutifs. On voit là de nombreux musulmans en train de se purifier. Ils allument chacun sept lampes. Je le sais, mes amis, parce que, chaque année, quand les juifs vont à la synagogue, la veille du 9 Av, toutes les lampes allumées dans la cour du Temple doivent être éteintes, avec leur consentement. Et c'est ainsi que les

Éléments sous droits d'auteur

musulmans savent quand arrive le 9 Av, qu'ils respectent en quelque sorte comme les juifs. Tout le monde sait cela. Dans la partie sud, sur le parvis du Temple est bâtie une grande et belle demeure également recouverte de plomb et appelée le palais de Salomon. Une dizaine d'oliviers poussent au milieu de la cour du Temple. Le roi a ordonné qu'on lui construise à l'intérieur un lieu pour lui servir de refuge lors de ses passages à Jérusalem. Les murs qui encerclent le parvis du Temple, là où il a été détruit et incendié, ont été érigés par les Ismaélites. Ils ne sont pas aussi hauts qu'avant du fait de nos péchés et les musulmans qui habitent à côté ont une vue plongeante dans la cour du Temple. Le parvis est percé de douze portes, dont cinq sont fermées. Deux d'entre elles constituent la porte de la Miséricorde : une pour le futur marié et l'autre pour le veuf. Elles sont en fer et mesurent six coudées de haut, dont deux sont enfouies sous terre et servent de fondations. Les trois autres portes ont été ouvertes dans le mur par les musulmans, comme en témoigne leur architecture. Devant ces portes vous trouverez des chemins larges et bien entretenus, bordés de maisons autrefois habitées par des pèlerins. Aujourd'hui, elles ont été converties en échoppes.

Le parvis du Temple se situe sur le mont Moriah, là où notre Père à tous, Abraham, se prépara à sacrifier son fils Isaac. À l'opposé, sur le versant est se trouve le mont des Oliviers et la vallée de Josaphat qui débute un peu au nord du parvis du Temple. Le mont des Oliviers est escarpé au début de l'ascension ; il s'élargit par la suite. Au sommet de la colline se trouve la grotte tombale de Hulda, la prophétesse. En redescendant, on arrive sur la tombe du prophète Aggée, que ses restes soient bénis. Trois pas plus loin repose le prophète Habacuc, que la paix soit avec lui. Dans la vallée, plus au sud et en contrebas se trouve le tombeau d'Absalon. D'imposantes pierres le composent. C'est un édifice magnifique qui ressemble à une tour encerclée de colonnes et dont l'intégralité de la structure aurait été taillée dans un seul bloc de pierre, y compris les colonnes. Autour de la tour sont éparpillées de nombreuses tombes de saints. Un peu plus au sud encore se trouve la tombe du prophète Zacharie, que la paix soit avec lui, et sur la grotte est érigée une tour semblable à celle du tombeau d'Absalon sauf qu'il est possible d'apercevoir l'entrée de la grotte. Tous ceux qui passent près du tombeau d'Absalon y jettent une pierre, même les musulmans, parce qu'il s'est révolté contre son père. C'est pour cela qu'à côté de sa tombe est empilé un amoncellement de pierres qui est enlevé chaque

Éléments sous droits d'auteur

année. Au sud se trouve le mont Sion, c'est la Cité de David. Au-dessus, près de son tombeau, il y a une église franciscaine. Le site du tombeau de David est constitué d'un édifice fermé par une imposante porte en fer. Les musulmans s'occupent de sa clé et honorent ce lieu où ils prient. En descendant la colline, on arrive dans la vallée du fils de Hinnom qui s'étend jusqu'à la vallée de Josaphat. À l'ouest se trouve une plaine appelée Millo, c'est un lieu de promenade, surtout pour les juifs. Si vous poursuivez en direction de l'ouest, vous découvrirez bientôt sur votre droite une grotte avec une porte taillée dans de la pierre. Elle est entièrement recouverte et comporte de nombreuses cavités. C'est un très beau site et je m'y suis arrêté pour prier. Trois kilomètres plus loin, vous déboucherez dans une vallée avec un immense pont de pierres : c'est là que David rencontra Goliath.

Après avoir fait une halte à Rama, je suis retourné à Jérusalem. À deux kilomètres, au nord, j'ai vu la caverne de Siméon. Les environs de Jérusalem sont parsemés de grottes tombales dans lesquelles sont ensevelis des hommes très pieux. Leur nom est rarement gravé sur leur tombe. C'est la tradition orale, très forte et très ancienne, qui nous a enseigné leur histoire passée. Les musulmans respectent également ces saints hommes. Leurs traditions dans ce domaine ressemblent fortement aux nôtres.

Les demeures de Jérusalem sont très belles, bâties dans des pierres épaisses comme je n'en avais encore jamais vues autre part. La terre regorge de lait et de miel bien que le paysage soit escarpé, en ruine et désolé. Ses fruits sont de qualité et succulents. Elle produit du miel de caroube, de datte et d'abeille. Ses habitants cultivent le blé et l'orge et font pousser des grenadiers et autres arbres fruitiers exquis. Ils fabriquent de l'excellente huile d'olive mais ne cuisinent qu'à l'huile de sésame qui est très raffinée. Les musulmans, ainsi que les juifs d'ici mangent comme des porcs. Ils piochent avec leurs doigts dans un plat unique, ne se servent pas de serviettes et pourtant, leurs vêtements restent propres. Ils possèdent également des ânes dont les selles tissées de fils d'or et incrustées de pierres précieuses valent une fortune. Les traditions musulmanes sont très différentes des nôtres à certains égards. Par exemple, chaque homme peut épouser vingt ou trente femmes s'il le souhaite. Les pères constituent des dots pour leurs filles et dès qu'elles sont mariées, elles doivent subvenir à tous leurs besoins, excepté la nourriture, fournie par leur époux. Quand une femme attend un enfant,

Éléments sous droits d'auteur

son époux ne doit pas la toucher pendant deux mois après l'accouchement ; sinon, il commettrait un grave péché. L'épouse doit payer pour la nourriture et les habits de ses enfants ; c'est la raison pour laquelle beaucoup d'entre elles se prostituent. Quand une femme souhaite quitter son mari, elle va voir le Seigneur de la ville, et dit que son mari refuse de la nourrir. Le Seigneur la croit sur parole et le divorce est accordé, ceci est un point commun avec les juifs. Tous les hommes, les femmes et les enfants juifs et musulmans obéissent à ces coutumes. Ils dorment dans leurs vêtements. Ces traditions sont en vigueur dans tout le sultanat et pas seulement à Jérusalem.

Je suis tombé malade à Jérusalem le jour de mon arrivée jusqu'à mon départ pour Damas. Le plus intriguant n'est pas de se demander pourquoi les étrangers qui vont à Jérusalem tombent malades, mais plutôt par quel miracle ils en réchappent, tellement le voyage est harassant et la chaleur accablante. Jérusalem est constamment exposée aux courants d'air. Des vents provenant des quatre coins du globe y soufflent été comme hiver. Je n'ai jamais vu cela. Ils s'infiltrent dans les membres et tuent. Pendant notre séjour, nous avons vu plusieurs juifs mourir subitement. Ils ont été enterrés dans la partie inférieure de la vallée de Josaphat, la nécropole juive. Mais le Seigneur n'a pas voulu que je meure et j'ai pu visiter tous les lieux saints de Jérusalem en deux jours car ils sont tous réunis à l'intérieur d'un petit périmètre.

Les Juges et les Anciens de Jérusalem se réunissent tous les ans, le 9 Av, en congrégation sur le mont Sion pour jeûner et prier. Ensuite, ils descendent dans la vallée de Josaphat et gravissent le mont des Oliviers du haut duquel s'offre à leurs yeux une vue globale du Temple et de ses dépendances. Ils pleurent sa destruction. On trouve encore des olives sur le mont des Oliviers. Les musulmans nomment les alentours de Jérusalem et le mont Sion, El Qods, c'est-à-dire la Terre sainte. Faites que ce soit la volonté de l'Éternel que Jérusalem soit reconstruite au plus vite. Amen.

Traduit de l'anglais par Sylvie Fontaine
Jewish Travellers, op. cit., pp. 189-196

Éléments sous droits d'auteur

Mujîr ad-Dîn
État actuel de Jérusalem (1486)

Jérusalem est une immense ville, très solidement bâtie ; sise entre des montagnes et des vallées, elle est construite en partie sur une hauteur et en partie enfoncée dans une vallée. La plupart des bâtisses qui se trouvent dans les endroits élevés dominent les parties basses placées au dessous. Les grandes voies de la ville sont les unes planes et les autres escarpées. Dans le plus grand nombre des édifices, on rencontre dans le sous-sol des constructions anciennes sur lesquelles on a élevé des bâtisses modernes, par dessus les anciennes. Les maisons sont tellement entassées que, si on les espaçait, comme cela se pratique dans la plupart des villes de l'empire de l'Islam, la cité occuperait deux fois plus de place qu'elle ne le fait actuellement. Elle renferme beaucoup de citernes préparées pour conserver l'eau ; car l'eau qui sert à l'alimentation de ses habitants se recueille des pluies.

ENDROITS DE JÉRUSALEM REMARQUABLES PAR LA SOLIDITÉ DE LEUR CONSTRUCTION

De ce nombre est le bazar des marchands de coton (soûq el-qattânîn), voisin de la porte du Masjid, du côté de l'ouest. C'est un marché d'une solidité et d'une hauteur extraordinaires ; on n'en trouve pas de pareil dans beaucoup de villes.

Il y a encore les trois marchés contigus l'un à l'autre, près de la Porte du Mihrab, connue sous le nom de *Bâb El-Khalîl* (Porte d'Hébron) ; leur construction remonte à l'époque des Roum. Ils s'étendent du sud au nord et communiquent ensemble. Le premier, situé à l'occident, est le *soûq el-'attârîn* (le bazar des droguistes), que Malek Salâh ed-Din constitua en *waqf* (bien de mainmorte) en faveur de sa Madrasa Salâhiya. Celui qui vient après, et se trouve entre les deux, sert à la

Éléments sous droits d'auteur

vente des herbages. Dans le suivant, situé à l'orient, se tiennent les marchands d'étoffes. Les deux derniers sont des dotations affectées à l'entretien de la Mosquée Éloignée. Au dire des voyageurs, jamais on n'a vu, en aucune ville du monde, des bazars comparables à ces trois-là, pour l'arrangement et l'architecture ; c'est là une des beautés qui distinguent Jérusalem.

On rapporte d'après Salâma Ibn Qaysar, qui avait été établi par Omar Ibn al-Khattâb comme son vicaire à Jérusalem pour faire la prière au peuple, que ce calife, quand il conquit la ville sainte, s'arrêta à l'entrée du marché, dans sa partie la plus élevée. « À qui est cette rangée (de boutiques) ? demanda-t-il, en désignant la rangée du bazar des grainetiers. – Aux chrétiens, lui répondit-on. – Et la rangée occidentale, où se trouve le bain du marché ? continua-t-il. – Aux chrétiens, lui répondit-on encore. – Ainsi, cela est à eux et ceci est à eux (c'est-à-dire aux chrétiens), dit-il en faisant signe de la main ; mais cette partie nous appartient ». Il voulait parler du marché du milieu, qui se trouve entre les deux rangées, c'est-à-dire du grand bazar où il y avait la « Coupole de plomb ».

Je reprends. Il est vraisemblable que les marchés dont il s'agit sont les trois qui existent encore actuellement, mais que ces anciennes désignations ont disparu pour faire place aux nouvelles constructions que l'on voit de nos jours. Dieu sait mieux la vérité.

LA CITADELLE (AL-QAL'A)

C'est un fort magnifiquement construit, situé en dehors de Jérusalem, du côté de l'occident. Il en a déjà été question. Il portait anciennement le nom de *Mihrâb* de David qui y habitait. On dit que le bâtiment de la Citadelle était relié au couvent de Sion. Ce fort contient une énorme tour nommée Tour de David ; sa construction est ancienne, de l'époque salomonienne. Al-Moucharraf rapporte, dans son *Sanad*, que, quand l'apôtre de Dieu aperçut Jérusalem, la nuit du voyage nocturne, deux lumières brillantes resplendissaient à droite et à gauche de la Mosquée. « Qu'est-ce que ces deux lumières ? » demanda-t-il à Gabriel. L'ange lui répondit : « Celle qui est à ta droite est le *Mihrab* de ton frère David, et celle qui se trouve à ta gauche brille sur le tombeau de ta sœur Marie. »

Éléments sous droits d'auteur

Les Roum (Grecs-Byzantins) et les Francs ont reconstruit toute la Citadelle, à l'exception de la Tour de David, à l'époque où ils étaient maîtres de la ville sainte.

La Citadelle a un *nâïb* (lieutenant) qui est autre que celui de Jérusalem. Suivant l'usage établi dans les citadelles de l'empire, on y battait la *tabl khânâ,* chaque soir, entre le coucher du soleil et le *'ichâ'* (prière du soir) ; mais, à notre époque, elle se trouve dans un état complet d'abandon et de désarroi ; l'usage d'y battre le tambour a été supprimé, et son *nâïb* ressemble à un simple particulier, par suite du désordre et de la désorganisation des affaires. On a vu précédemment que jadis le gouverneur *(wâli)* de Jérusalem logeait dans la dite Citadelle.

Les constructions de Jérusalem sont d'une extrême solidité, toutes en quartiers de pierres de taille et voûtées ; il n'entre pas une brique dans la bâtisse, ni une pièce de bois dans les toitures ; les voyageurs affirment qu'il n'y a pas dans tout l'empire une ville dont les constructions soient plus solides, ni l'aspect plus agréable qu'à Jérusalem. Il en est de même d'Hébron ; toutefois, les constructions de la ville sainte ont plus de force et de solidité ; celles de la ville de Naplouse en approchent. La solidité des édifices, dans ces trois villes, provient de ce qu'elles sont situées dans un pays montagneux où les pierres abondent et sont d'une extraction facile.

Quant à l'aspect qu'offre de loin Jérusalem, au milieu de son éclat éblouissant et de sa beauté, c'est une des merveilles célèbres. Le plus beau coup d'œil est celui dont on jouit du côté de l'orient, quand on se trouve sur le mont des Oliviers. Il en est aussi de même du côté du sud ; mais, de l'ouest et du nord, on n'aperçoit de loin qu'une faible portion de la ville, à cause des montagnes qui la cachent. En effet, les villes de Jérusalem et d'Hébron sont situées sur des montagnes escarpées et pierreuses, au milieu desquelles on avance péniblement, sur un parcours très long, les montagnes qui enveloppent les deux villes s'étendant à près de trois journées de marche en longueur et autant en largeur, au pas des bêtes de charge. Néanmoins, quand Dieu a accordé au pèlerin la grâce d'arriver à l'auguste Mosquée Éloignée, ou au *Maqâm* vénéré d'Abraham, du moment où il aperçoit ces glorieux sanctuaires, il éprouve un sentiment de joie et de bonheur indescriptible, et oublie toutes les peines et les fatigues qu'il a endurées. Le *Hafed* Ibn

Éléments sous droits d'auteur

Hujr improvisa, dans ce sens, quand il vint en pèlerinage à Jérusalem, les vers suivants :

Nous sommes venus à Jérusalem avec l'espoir
d'obtenir d'un maître généreux le pardon de nos fautes.
Pour l'amour de lui, nous avons traversé un enfer ;
mais, après l'enfer, il n'y a plus que le paradis.

LA FONTAINE DE SILOÉ ET AUTRES, EN DEHORS DE JÉRUSALEM

La fontaine de Siloé se trouve en dehors de Jérusalem, du côté du sud, dans la vallée que domine le mur méridional de la Mosquée.

On rapporte d'après Abou Horayra que le Prophète a dit : « Parmi toutes les villes, Dieu en a choisi quatre de préférence ; ce sont : la Mecque qui est "la ville par excellence" (*balda*), Médine qui est "le dattier" (*nakhla*), Jérusalem qui est "l'olivier" (*zaytouna*) et Damas qui est "le figuier" (*tîn*). » Il a choisi de même quatre villes-frontières : Alexandrie d'Égypte, Qazwîn dans le Khorasan, Abâdan dans l'Irâq et Ascalon de Syrie. Quatre sources ont fait également l'objet de sa préférence. Ainsi, il dit dans des versets « précis » de son Livre vénéré : « Dans tous deux, deux sources qui se répandent en courant » (Coran, LV, 66). Et : « Dans tous deux, deux sources jaillissantes » (Coran, LV, 66). Les deux sources d'eau courante sont celle de Baysân et celle de Siloé ; celles d'eau jaillissante, les deux sources de Zemzem et de Akka (Acre). Dieu a de même accordé sa préférence à quatre fleuves : le Sayhân, le Jayhân, le Nil et l'Euphrate.

D'après Khalid Ibn Ma'dan, le Prophète a dit : « Zemzem et la fontaine de Siloé qui se trouve à Jérusalem sont des sources du paradis. » Suivant le même, le Prophète a dit encore : « Que quiconque se rendra à Jérusalem aille au *Mihrab* de David faire sa prière, et se baigne dans la fontaine de Siloé, car elle vient du paradis ; qu'il s'abstienne d'entrer dans les églises et d'y rien acheter, car le péché commis à Jérusalem équivaut à mille péchés, et la bonne œuvre qu'on y accomplit à mille bonnes œuvres. »

LA FONTAINE DES ACCUSÉES

Au rapport de Sa'îd, fils de Abd al-Azîz, le Prophète a dit : « Du temps des enfants d'Israël, il y avait à Jérusalem, auprès de la fontaine

Éléments sous droits d'auteur

de Siloé, une autre fontaine à laquelle on conduisait la femme qui était accusée d'adultère, et elle buvait de son eau : si elle était innocente, l'eau ne lui faisait aucun mal ; mais si elle était coupable, elle était frappée de la peste et mourait. Or, lorsque Marie (sur qui soit le salut !) devint enceinte, on la mena à cette fontaine, portée sur une mule ; la mule ayant bronché, elle pria Dieu de la rendre stérile ; à partir de ce jour, cet animal a été frappé de stérilité. Marie arriva à la fontaine et, ayant bu de son eau, elle n'en éprouva que plus de bien ; mais elle pria Dieu de ne plus permettre que cette source servît à déshonorer une femme croyante : depuis ce moment, la source s'est trouvée tarie.

LE PUITS DE JOB

Il est situé près de la fontaine de Siloé, et tire son nom de notre seigneur Job.

L'auteur du *Kitab al-Uns* dit à propos de ce puits : « J'ai lu, dans un manuscrit qui était de la main de mon cousin germain Abou'l-Qasem et qu'il m'avait autorisé à expliquer professoralement, le passage que voici : « J'ai lu dans une chronique, raconte-t-il, que l'eau ayant manqué à Jérusalem, les habitants eurent besoin d'un puits en cet endroit, et ils le creusèrent à une profondeur de quatre-vingts coudées ; l'orifice mesure une étendue de dix coudées et quelque chose, sur une largeur de quatre coudées. Il est revêtu intérieurement de grosses pierres dont chacune a cinq coudées, plus ou moins (de long) et une coudée ou deux d'épaisseur. J'admire comment on a pu faire descendre de si grosses pierres jusque-là. L'eau de la source est fraîche et légère ; on en puise pendant toute l'année à la profondeur de quatre-vingts coudées. Pendant la saison d'hiver, l'eau déborde et se répand au point de couler à la surface du sol dans le fond de la vallée et de faire tourner des meules à moudre la farine. Un jour que le besoin l'exigea, ainsi que pour la fontaine de Siloé, je descendis au fond du puits, accompagné de plusieurs ouvriers, pour le creuser. Je vis l'eau qui sortait d'une pierre ayant environ deux mètres carrés de superficie, et une caverne dont la porte était de trois coudées sur une et demie ; il s'en échappait un vent très froid. » (L'auteur du récit ajoute) qu'il y plaça la lumière, et vit la caverne dont le plafond était revêtu de pierres ; il s'approcha alors un peu plus de l'intérieur, mais la lumière ne put résister à la violence du vent qui en sortait. Ce puits est dans le fond de la vallée, et la caverne au fond du puits ; par dessus et tout autour se dressent de

Éléments sous droits d'auteur

grandes et hautes montagnes qu'on ne peut gravir qu'avec difficulté. C'est de ce puits que Dieu a dit, en parlant à son prophète Job : « Frappe la terre de ton pied. Voilà de l'eau fraîche pour les ablutions et pour boire » (Coran XXXVIII, 41).

Ce puits jouit d'une grande célébrité. Chaque année, au fort de l'hiver et lors des grosses pluies, son eau déborde au point de devenir pareille à un fleuve qui court, et elle s'étend jusqu'à une grande distance. Cela dure ainsi un certain nombre de jours, un mois ou environ ; c'est une chose merveilleuse.

BASSINS

Il y avait à Jérusalem six bassins construits par Ezéchias, un des rois d'Israël. Trois étaient dans la ville : le bassin des enfants d'Israël, le bassin de Salomon et le bassin de Yâd. Les trois autres se trouvaient en dehors de la ville ; c'étaient le bassin de Mamila et les deux bassins de Marji'. Ces bassins furent faits pour servir comme réservoirs d'eau pour les habitants de Jérusalem.

Je dis : le bassin des enfants d'Israël existe et est célèbre ; il a été creusé au nord et contre le mur de la Mosquée Éloignée, entre la porte des Tribus et la porte Hetta ; son aspect est effrayant. C'est une merveille.

Quant au bassin de Salomon et à celui de Yâd, je ne les connais pas et n'ai rien pu découvrir qui me mît sur leurs traces ; toutefois, il y a dans l'intérieur de Jérusalem deux bassins : l'un, dans la rue de Merzuban, qui sert à recueillir l'eau pour le bain de 'Alâ' ad-din Basîr et est situé au voisinage de cet établissement ; et l'autre, dans le quartier des chrétiens ; dans ce dernier se ramasse l'eau destinée au bain du patriarche, *waqf* de la Khânqâ Salâhiya. Il est probable que ce sont là les deux bassins en question. Dieu sait mieux la vérité.

Le bassin de Mamila se voit encore de nos jours et est très connu ; c'est celui qui se trouve au milieu du cimetière de Mamila.

Pour ce qui est des deux bassins de Marji', ils sont situés près du bourg d'Ortas ; ils existent encore et servent à réunir l'eau que l'aqueduc public amène à Jérusalem. Leur distance de la ville sainte est d'environ un demi*bérîd.* Dieu est plus savant. Voici la cause de l'appellation de Marji' donnée à l'emplacement où ils sont : lorsque notre seigneur

Éléments sous droits d'auteur

Joseph fut emmené par ses frères et jeté dans la citerne, ceux-ci le firent passer auprès du tombeau de sa mère, qui est voisin de Marji'. Quand il vit ce tombeau, pendant qu'ils montaient, il se jeta de dessus sa chamelle et s'écria : « O ma mère, lève la tête et vois le malheur qui frappe ton fils ! » Ses frères qui l'avaient perdu, revinrent sur leurs pas. C'est pourquoi cet endroit fut depuis lors appelé *Marji'*. Étant revenus, ils le frappèrent au visage, le portèrent et le jetèrent dans le puits, comme nous l'apprend l'histoire de ce patriarche.

Au dehors de Jérusalem, de tous les côtés, il y a des vergers produisant toutes sortes de fruits tels que raisins, figues, pommes etc. Le plus bel endroit est celui que l'on appelle la boq'a (la plaine), hors de Jérusalem, s'étendant de l'ouest au sud ; c'est un waqf de Malek Salâh ad-din en faveur de la Khanqa des Soufis. Dans cette plaine et d'autres s'élèvent des palais solidement construits ; leurs propriétaires viennent chaque année y établir leur résidence, durant plusieurs mois, pendant la saison d'été, et font des dépenses considérables.

Autrefois, il n'y avait à Jérusalem qu'un seul dattier, celui, dit-on, qui est mentionné dans le Coran (XIX, 23-25), à propos de Marie ; il était tout penché. « On affirme, dit Qortobi, qu'il a été planté depuis plus de mille ans. » De notre temps, il y a eu, dans la Mosquée Éloignée, trois palmiers : l'un, qui a péri après l'année 880, se trouvait auprès de l'estrade qui est à côté du Sébil (fontaine) du Sultan (Qâït Bây), à l'ouest de la Sakhra, et deux autres qui subsistent encore jusqu'à ce jour, le premier, auprès de la porte de la Miséricorde, et le second au sud de la plate-forme de la Sakhra ; celui-ci est appelé le dattier du Prophète, parce que c'est auprès de cet arbre qu'on l'aperçut, dit-on. Dieu sait mieux la vérité.

Extraits de *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*
Traduits de l'arabe par Henry Sauvaire, Paris, 1876

Éléments sous droits d'auteur

Obadia de Bertinoro

Lettre de Jérusalem à son père (8 juillet 1488)

De Bethléem à Jérusalem, il y a environ trois milles ; toute la route est parsemée de vignes et d'oliviers. Toutes les vignes de ces contrées ressemblent à celles de la province de la Romagne, où les ceps de vignes sont courts, mais gros. À trois quarts de mille de Jérusalem, à un endroit coupé comme par degrés, où la descente commence, apparaît la ville célèbre, l'objet de notre joie. À cet aspect, nous avons, selon les prescriptions, déchiré nos vêtements. Un peu plus loin, nous avons vu le sanctuaire, la maison de notre gloire maintenant détruite, et nous avons opéré, en souvenir de ce deuil, une nouvelle déchirure, avant d'arriver à Jérusalem, par les portes de laquelle nous avons passé le 13 nissan 5248 (13 avril 1488), à midi. Là, vint au devant de nous un Allemand élevé en Italie, nommé R. Kopmano ; il m'a fait entrer dans sa maison, où j'ai été hébergé pendant toute la Pâque. Jérusalem est en grande partie ruiné et dévasté, et il va sans dire qu'il n'y a plus de muraille à l'entour. La population générale s'y élève, dit-on, au chiffre de quatre mille familles ; des juifs, il en reste à peine soixante-dix familles, toutes pauvres, pouvant à peine se nourrir, et il n'y a guère un homme qui ne manque du nécessaire ; celui qui a du pain pour un an s'y retrouve riche. En ce moment, il y a un grand nombre de veuves et de vieilles femmes abandonnées, de l'Allemagne, du Portugal et d'autres pays, au point de former la proportion de sept femmes contre un homme. La ville est maintenant calme et tranquille ; les Anciens ont regret du mal qu'ils y ont accompli, car ils ont vu que les riches ont émigré et que les pauvres seuls, plus nombreux et plus malheureux qu'autrefois, y sont restés. Aussi, accueillent-ils maintenant fort bien les nouveaux arrivants ; ils leur font des

Éléments sous droits d'auteur

honneurs, et ils s'excusent des maux passés, en disant qu'ils n'ont cherché à nuire qu'à ceux qui se sont révoltés contre eux. Jusqu'à présent, je n'ai qu'à me louer d'eux, et grâce à Dieu, ils ont agi avec moi très équitablement.

De la part des Arabes, les juifs n'ont nulle oppression à subir en ces lieux ; j'ai parcouru le pays en long et en large, sans avoir à me plaindre de personne. Ils sont très complaisants envers les étrangers, surtout envers ceux qui ne connaissent pas la langue. Lorsqu'ils voient plusieurs juifs réunis ensemble, ils n'en sont pas jaloux. S'il se trouvait, selon moi, en ce pays, un homme distingué, qui ait des capacités politiques, il deviendrait facilement le chef et l'arbitre des juifs comme des Arabes ; car parmi tous les juifs de ces parages, il n'y a pas un homme intelligent, capable de se mettre en relation avec ses semblables ; ce ne sont tous que gens grossiers, haïssant l'humanité et ne portant leur attention que sur le gain.

À Jérusalem, je suis devenu fossoyeur, car on n'y trouve pas de porteurs pour les morts. Il est même arrivé que, pour une femme morte au milieu d'une route, il a fallu appeler des femmes, car il n'y avait aucun homme avec nous pour cela. S'il n'y avait pas eu quelques femmes qui eussent suivi le convoi, ainsi que des néo-chrétiens revenus au judaïsme, le mort serait resté là sans sépulture, car les habitants même ne s'en occupent pas.

J'ai remarqué là un vilain mal encore plus étendu : lorsqu'un étranger tombe malade, ses amis et ses voisins n'osent plus entrer chez lui ni lui rendre visite, de peur que les Anciens ne leur reprochent de l'avoir volé. Or, ils ont l'œil ouvert et ils espèrent, comme l'arrivée de la pluie, la mort de l'étranger venu en ce pays, dont ils héritent. Car, disent-ils, ils sont les trésoriers du sanctuaire, et la fortune des étrangers sans héritiers revient au sanctuaire. La plupart des hommes et des femmes qui habitent Jérusalem sont des étrangers venus de loin, sans héritiers connus dans ce pays ; et quoique, selon les lois du pays, leur fortune revienne au roi, les administrateurs partagent le bénéfice avec les Arabes, les gouverneurs de la province, et peuvent ainsi agir à leur gré. Aussi, lorsqu'ils savent que quelqu'un a visité son voisin mourant, ils l'accusent d'avoir enlevé l'argent du défunt ou de l'avoir caché, ou de l'avoir reçu en dépôt, afin de le soustraire à leurs mains. On amène l'accusé devant les juges, on le frappe de verges jusqu'à ce qu'il avoue ou

Éléments sous droits d'auteur

qu'il en meure. Chaque jour entrent ainsi des héritages plus ou moins considérables dans la caisse du sanctuaire jérusalémite, provenant de vieillards mourant là. Les Anciens prennent tout et disent qu'ils soldent les dettes faites pour la construction d'une synagogue élevée là depuis de longues années ; mais, au fond, la dette subsiste, puisqu'on dit qu'ils doivent encore pour ce sujet plus de mille pièces d'or. Cette synagogue n'a plus guère maintenant que quelques rares *sepharim* (rouleaux de la loi), au lieu des trois cents exemplaires qui s'y étaient trouvés autrefois ; il va sans dire que les Anciens ont tout vendu, qu'il n'y a plus ni manteaux d'or, ni vases d'argent, et qu'ils ont agi avec l'argent à leur gré.

La synagogue de Jérusalem est construite sur des colonnes ; elle est longue, droite, obscure, ne recevant de lumière que par la porte, et au milieu se trouve un puits d'eau. Dans la cour, tout près de la synagogue, se trouve une mosquée turque ; car, en principe, le propriétaire de cette maison était juif, et, à la suite de discussions et de querelles qu'il eut avec ses coreligionnaires, il est devenu mahométan. Lorsque sa mère vit que, par suite des débats qu'il avait eus avec les juifs, il avait apostasié, elle fit transformer le pavillon qu'elle possédait dans cette cour, en fit une mosquée, afin de se venger des juifs. Ce fait a produit beaucoup de mal ; la synagogue fut dévastée, et les habitants de Jérusalem perdirent beaucoup d'argent. Le droit de séjour dans cette ville se serait peut-être perdu pour tout Israélite, si Dieu ne leur avait pas fait trouver grâce et faveur auprès du roi, des princes, des dignitaires et de tout le peuple, en donnant l'ordre de reconstruire la maison de prière sur le plan de l'ancienne, et d'élever ce second édifice au-dessus du premier. La cour dans laquelle se trouve la synagogue est très grande, comprenant plusieurs maisons toutes consacrées à recueillir des malades ou des veuves.

Il y avait, en outre, dans la rue des Juifs, à Jérusalem, plusieurs cours comprenant des hôpitaux et autres fondations publiques ; cela a été vendu par les Anciens. Il n'est resté que l'hôpital allemand qu'ils n'ont pu vendre, parce que c'est une propriété de cette communauté, et d'autres pauvres ne peuvent pas y participer. La rue des Juifs et ses environs sont assez étendus jusque dans la partie appelée Sion ; les Israélites y avaient beaucoup de maisons qui ont été détruites et dévastées depuis, et n'ont plus été reconstruites. Car, selon les lois et règlements du pays, un juif ne peut construire ni une maison, ni une cour

Éléments sous droits d'auteur

ruinée d'elle-même, sans avoir obtenu l'autorisation nécessaire. Or, cette autorisation coûte parfois plus que ne vaut la reconstruction de la maison. Toutes les maisons de Jérusalem sont construites et couvertes de pierres, non en poutres.

On trouve aussi des introductions utiles faites à Jérusalem. Je n'avais pas encore vu le rituel admirable dont ils se servent là journellement. Chaque jour régulièrement, même le samedi, on se lève avant l'aurore une heure ou deux, et l'on dit des chants et des hymnes jusqu'au matin, après quoi on dit le *kaddisch*. Puis les deux ministres officiants fixes disent la prière de la loi, la Parasha du *Tamid* (sacrifice quotidien) et tous les cantiques divers des petites prières. L'on termine la lecture du *Schéma* au moment où le soleil rayonne. Chaque jour, et pour chaque prière dans laquelle se présente la bénédiction des prêtres, soit dans la semaine, soit le samedi, les prêtres bénissent les assistants. Le matin et à *mincha*, on dit des prières et l'on récite les treize règles (*Middoth*) avec grande ferveur ; enfin il n'y a d'autre distinction entre les lundis ou jeudis et les autres jours de la semaine, que la sortie et la lecture du *Sepher*.

On ne trouve plus maintenant à Jérusalem de personnes aux mœurs répréhensibles, ni prêtant un faux serment, et elles se gardent bien des péchés envers Dieu ; même les anciens, ces pécheurs et impies, observent désormais la foi jurée, ainsi que les autres lois religieuses. Je vois qu'il est dans la nature des habitants arabes de ce pays de craindre Dieu plus que ne le font nos compatriotes ; on ne trouvera ni un juif ni un Arabe dont le cœur se détourne un moment de la religion pour pencher vers l'athéisme ou l'hérésie ; personne ne s'occupe de la philosophie qui incline vers les doctrines d'Aristote et de son école, maudite ici. Au Caire, quelqu'un était venu de l'Occident, qui avait commencé à jeter les germes de destruction et de parler de sa philosophie ; mais le chef de la ville l'a repoussé à deux mains. Les opinions émises par Maïmonide, dans son *Guide des Égarés*, sur les sectes des Motazales et des Ascharites, sont celles des savants docteurs arabes. Mais personne parmi eux ne maudit Dieu, ni le renie, comme parmi les chrétiens.

Si la crainte de Dieu n'était pas aussi dominante parmi les Arabes, il serait impossible d'habiter au milieu d'eux à cause de leur manque d'économie politique, d'organisation civile, et de leur défaut complet

Éléments sous droits d'auteur

de respect envers le roi. Leurs sentences judiciaires ne sont pas claires, et ils peuvent interpréter les lois à leur gré. Ainsi, il est arrivé ici, à Jérusalem, qu'un Arabe a levé son bras contre sa mère et l'a égorgée dans sa colère comme on immolerait un agneau. Lorsqu'on l'a amené devant les juges, il s'est défendu en disant qu'il était en état d'ivresse. Immédiatement les juges ont déclaré que la faute doit retomber sur les juifs et les chrétiens de ce pays, qui seuls fabriquent le vin. Les juifs ont donc été mis à l'amende de six pièces d'or et les chrétiens de douze. Le criminel a été acquitté. Des faits analogues, qui n'ont pas été recueillis, ne sont que trop fréquents. On trouve aussi ici, parmi toutes les nations, de faux témoins, car, dans les jugements, on les interroge à peine, on ne les confronte pas, et encore moins leur fait-on prêter serment ; mais, sur leur assertion, on prononce immédiatement le jugement. Si un tel exercice de la justice avait lieu dans les pays de la chrétienté, chacun dévorerait son voisin tout vivant.

La ville de Jérusalem, malgré ses ruines et ses dévastations, contient quatre grands marchés fort beaux, comme je n'en ai pas vu d'autres ; ils sont situés à l'extrémité de Sion, tous couverts de toits en forme de dôme. On y trouve toutes espèces de marchandises, et ils ont chacun une section distincte, à savoir : le marché des négociants, celui où l'on vend des épices, celui des légumes, et celui où se vend toute espèce de mets et de pains. En arrivant à Jérusalem, il y avait grande famine là, de sorte qu'un homme de classe moyenne mangeait à chaque repas pour un *dirhem* de pain (ce qui équivaut à un bolognino de notre vieil argent) sans être rassasié. La famine a diminué, dit-on, proportionnellement à ce qu'elle était au commencement de l'année ; pourtant un grand nombre de Juifs sont morts de faim, car un jour ou deux avant leur mort, ils demandaient du pain sans qu'on pût leur en donner ; le surlendemain, on les trouvait morts chez eux. On allait jusqu'à manger l'herbe des champs, et on se dispersait comme les faons pour chercher la pâture. (...)

Aucun Juif ne peut entrer sur l'emplacement du temple ; et, si maintes fois les Arabes veulent y laisser entrer, pour des travaux à exécuter, quelques Juifs ébénistes ou forgerons, ceux-ci s'y refusent à cause de leur état de pureté qu'ils ne croient pas suffisamment digne. Je n'ai pu savoir si les Arabes y pénètrent jusqu'au fond ou s'ils s'en abstiennent. J'ai cherché aussi à me renseigner sur la pierre *schatiya* (fondamentale), sur laquelle reposait l'arche sainte. Un grand nombre

Éléments sous droits d'auteur

de personnes m'ont dit qu'elle se trouve sous une grande et belle coupole que les Arabes ont construite sur le lieu du temple, et qu'elle est ainsi cachée ou enfermée. Personne ne parvient jamais à l'emplacement de la *schatiya*, car il est occupé par une très grande coupole sous laquelle se trouve, paraît-il, de grandes richesses provenant du sanctuaire. En effet, tous les rois y construisent des chambranles couvertes de dorures, et même le roi actuel y aurait construit un joli cabinet plein de pierres précieuses, comme jamais aucun gouvernement n'en avait exécuté. La place du temple a encore de nos jours douze portes ; celles qu'on appelle portes de la Miséricorde (ou porte dorée) ont deux battants de fer qui se ferment à l'Orient du Moriah, dont on ne voit plus hors du sol que la moitié, l'autre moitié s'étant enfoncée sous terre. Plusieurs fois, me dit-on, les Arabes ont cherché à les arracher de la terre sans pouvoir y arriver.

Le mur occidental qui existe encore, du moins en grande partie, est composé de pierres aussi grandes qu'épaisses et d'une taille particulière, comme je ne les ai jamais rencontrées dans aucun monument ancien, ni des Romains, ni d'un autre peuple. À l'angle nord-ouest de ce mur, il se trouve une construction en pierres très grosses sous laquelle je suis entré : j'y ai vu une sorte de salle construite sur de très larges soutiens, si nombreux que je me suis fatigué en allant jusqu'au bout de cette construction fort grande et pleine de la terre qu'on y a amassée depuis la destruction du sanctuaire. Le temple est placé sur ces piliers ; chacune d'elles est perforée d'un trou servant, paraît-il, à faire passer une corde à laquelle on attachait les taureaux et les béliers des sacrifices. En général, dans tous les environs de Jérusalem, même sous les champs et les vignes, se trouvent de grandes cavernes creusées de telle façon qu'elles communiquent entre elles (...)

Je me suis acheté ici, à Jérusalem, une maison sise près de la synagogue, et la chambre où j'habite est pratiquée dans le mur de la synagogue. La cour sur laquelle donne ma maison contient quatre habitations où il n'y a en ce moment que des femmes, à l'exception d'un homme aveugle, dont la femme me sert autant qu'il me faut. Grâce à Dieu, j'ai eu le bonheur de ne pas tomber malade comme tous mes compagnons de route. La plupart des gens qui arrivent à Jérusalem de loin sont obligés de s'aliter à cause de la différence du climat et des variations de l'air, passant rapidement du chaud au froid et du froid au

Éléments sous droits d'auteur

chaud. Il semble que tous les vents du monde viennent y souffler, comme s'ils venaient se prosterner à Jérusalem devant Dieu, avant de se rendre à leur destination (...)

Expédié à la hâte de Jérusalem, la ville sainte (que Dieu la réédifie bientôt), le 8 du mois d'Eloul 5248 (8 juillet 1488). – Ton fils : *Obadia Yaré.*

Traduit de l'hébreu par Moïse Schwab
Extrait des *Lettres d'Obadia de Bertinoro*, Paris, 1866

Éléments sous droits d'auteur

David Reubini de Prato
Jérusalem, le 25 avril 1523

J'ai quitté Hébron le 24 Adar pour me rendre à Jérusalem. En chemin, j'ai rencontré des bandits. Mes compagnons de route me dirent : « Notre Seigneur, fils du Prophète, nous nous trouvons en présence d'ennemis. » Je leur ai répondu : « Ne craignez rien, ils ont peur et vous êtes saufs. » Je parlais ainsi quand le juge turc nous rejoignit ; il était venu d'Hébron, accompagné de nombreux serviteurs. À sa vue, les bandits prirent la fuite. Je suis entré à Jérusalem le 25 Adar 5283 (1523) et ce même jour, j'ai pénétré dans le bâtiment abritant le Saint des Saints. Dans le Sanctuaire, les gardiens ismaélites vinrent se prosterner devant moi et embrasser mes pieds. Ils m'ont dit : « Entrez, notre Seigneur béni, le fils de notre Seigneur. » Les deux chefs s'avancèrent et me conduisirent dans la grotte, sous l'*Eben Shethiah*. Là, ils me dirent : « Ceci est la tombe d'Élisée le Prophète et ceci la tombe du roi David et ceci la tombe du roi Salomon et ceci la tombe de Mahomet. » Je répondis aux gardiens : « Maintenant que je sais toutes ces choses, laissez-moi seul car je voudrais prier. Demain matin, je vous ferai l'aumône. » Ils s'en allèrent et je sus immédiatement que leurs paroles étaient fausses et vaines. Je suis resté jusqu'à ce que les Ismaélites viennent prier. Ils quittèrent la cour du Temple deux heures après la tombée de la nuit. Je descendis sous l'*Eben Shethiah*. Alors les gardiens éteignirent toutes les lumières dans la cour, sauf quatre et avant de fermer les portes, ils firent une tournée pour vérifier que personne n'était resté dormir dans la grotte. Ils me trouvèrent et me dirent : « Quittez cet endroit car nous en sommes les gardiens et nous devons interdire à quiconque d'y passer la nuit. Nous avons prêté serment au roi et si vous n'obtempérez pas, nous devrons demander au gouverneur de vous déloger contre votre volonté. » En entendant ces paroles, je sortis dans la cour et ils fermèrent les portes. J'ai donc prié à l'extérieur de la cour toute la nuit et j'ai jeûné et c'était

Éléments sous droits d'auteur

mon quatrième jour. Le matin, quand les Ismaélites vinrent pour prier dans la cour, j'entrai avec eux et quand ils eurent terminé, j'ai appelé les gardiens assez fort : « Où sont les gardiens ? Je veux qu'ils s'approchent tous de moi. » Je leur ai dit : « Je suis votre Seigneur, et le fils de votre Seigneur, le Prophète. Je suis venu d'un pays très lointain pour prier dans ce temple et mon âme désire y prier jour et nuit, sans répit. » Après cela, quatre gardiens sont à nouveau venus pour m'expulser et je leur ai dit : « Je suis votre Seigneur, le fils de votre Seigneur ; si vous venez en paix, souhaitez que tout se passe bien pour moi et je vous bénirai ; sinon, je me plaindrai de vous au roi de Turquie. » Ils me répondirent : « Pardonnez-nous car nous voulons vous servir et être vos esclaves aussi longtemps que vous resterez dans ce lieu saint et nous ferons ce que vous nous demanderez. » Je leur ai alors offert dix ducats et j'ai pu rester dans le Sanctuaire et jeûner dans le Saint des Saints cinq semaines. Je n'ai rien mangé ni rien bu, excepté la veille du Shabbat.

Les Ismaélites ont une enseigne au sommet du dôme, dans la cour. Elle représente un croissant tourné vers l'Occident. Le premier jour de la Pentecôte de l'an 5283 (1523), elle se tourna vers l'Orient. Lorsque les Ismaélites s'en aperçurent, ils se mirent à se lamenter très fort, et je leur demandai : « Pourquoi pleurez-vous ? » et ils répondirent : « Pour nos péchés, cette représentation du croissant est tournée vers l'Orient, c'est un mauvais présage pour nous. » Les ouvriers ismaélites remirent l'enseigne dans le bon sens le dimanche et lundi, alors que je priais, elle se tourna de nouveau vers l'orient et les Ismaélites pleurèrent de plus belle. Ils essayèrent désespérément de la retourner. Un de nos Anciens m'avait un jour dit : « Quand tu verras ce signe, va à Rome. » Et je vis la porte de la Miséricorde et la porte du Repentir et j'allai dans le sanctuaire. J'ai fait ce que les Anciens m'avaient ordonné et l'enseigne se retourna vers l'Occident. J'ai gravi le mont des Oliviers et j'ai vu deux grottes. Je suis retourné à Jérusalem et j'ai gravi le mont Sion. Il y a deux lieux de piété dans la ville même : la partie supérieure est aux mains des chrétiens et la partie inférieure aux mains des Ismaélites. Ces derniers m'ouvrirent leurs portes et me montrèrent le tombeau du roi David, que la paix soit avec lui, et j'ai prié. Puis je suis parti et suis allé chez les chrétiens, ils m'ouvrirent. Je suis entré et j'ai prié et puis je suis retourné à Jérusalem. Je suis allé chez un juif appelé Abraham Hager. Il était en train de fondre du métal près de la synagogue. Il y avait des

Éléments sous droits d'auteur

femmes en train de faire briller les candélabres de la synagogue. Je lui ai demandé son nom et il m'a répondu « Abraham ». J'ai renvoyé les Ismaélites en leur disant : « J'ai du travail à faire avec le fondeur. » Ils sont partis et je lui ai demandé : « À cette saison, tu pries pour la pluie ou pour la rosée ? » et il m'a répondu : « La rosée ». Cela m'a étonné et j'ai longuement discuté avec lui sans révéler que j'étais juif. La troisième fois que je suis allé chez lui avant de quitter Jérusalem, je lui ai demandé de me confectionner une reproduction miniature de Venise, Rome et le Portugal. Étant juif séfarade, il venait de cette région du monde et il n'eut aucun mal à me confectionner ce que je désirais. Je lui confiai mon vœu de me rendre à Rome. Il m'a demandé pourquoi et je lui ai répondu : « j'y vais pour une bonne cause, mais c'est un secret que je ne peux te dévoiler. Je veux que tu m'expliques comment y aller. » Et puis, je lui ai remis une lettre que j'avais écrite à Jérusalem en lui demandant de la remettre au Rabbin Isaac le Nagid.

J'ai quitté Jérusalem le 24 Siwane, 5283, accompagné d'Ismaélites qui m'escortèrent à cheval pendant 8 kilomètres.

Traduit de l'anglais par Sylvie Fontaine
Jewish Travellers, *op. cit.*, pp. 263-266

Éléments sous droits d'auteur

François-Charles du Rozel
Voyage de Jérusalem
(1644)

C'est donc le 29 septembre que nous voici es murs de Jérusalem, après avoir risqué notre vie souvent et essuyé les fatigues les plus accablantes, ainsi que des privations de tout genre. Nous sommes entrés audit lieu par la porte de Rama, autrement des Pasteurs, qui est celle des Pèlerins, ne leur étant permis d'entrer par autre, quoique vous y arriviez, autrement l'on vous mettrait en prison et ferait payer une grosse amende, de laquelle, en défaut de suffisance du pèlerin, l'on rendrait le couvent responsable. Et quoique la porte fût ouverte, il ne nous a été licite d'entrer qu'au préalable nous ne l'ayons fait savoir au couvent pour le dénoncer au pacha et cadi, qui ont envoyé un janissaire avec le truchement dudit couvent nous prendre à la porte, où ils nous ont fait attendre bien une heure et demie, pendant quel temps il nous a fallu souffrir quantité d'injures et opprobres des Turcs et Maures, même plusieurs coups de pierre et de bâton, lesquels le dit janissaire a fait cesser en nous faisant descendre, car nul chrétien n'entre, et ne lui est permis de marcher, qu'à pied dans la ville, pour laquelle entrée le truchement m'a fait bailler deux piastres. Et m'ayant mené au couvent, en arrivant j'ai été remercier Dieu dans l'église et saluer le gardien pour me recevoir et donner sa bénédiction, puis l'on m'a mené en une chambre des pèlerins et donné un lit, qui était la chose qui m'était la plus nécessaire, étant extrêmement fatigué, et ayant une fièvre continue qui m'a duré encore là huit jours sans me laisser, et incontinent l'infirmier m'est venu trouver pour reconnaître mon mal afin d'y donner remède, ce que l'on a fait avec pleine sollicitude.

Le 3 octobre l'après dîner, veille saint François, je me suis levé pour voir les cérémonies de vêpres, que le gardien dit pontificalement comme le Pape, et à la messe le lendemain, ce qu'il a droit de faire sept ou huit fois l'année.

Éléments sous droits d'auteur

Le 6, après complies, tous les religieux s'étant mis en ordre de procession à la porte de l'église, avec la croix et bannière, l'officiant, diacre et soudiacre vêtus d'habits sacerdotaux, le président du couvent, aidé de deux autres aussi vêtus, m'a lavé les pieds dans une petite cuvette faite exprès, remplie de fleurs et d'herbes de senteurs, les religieux chantant pendant ce, et deux acolytes des deux côtés donnant de l'encens ; puis m'ont offert un cierge blanc que ledit président a béni et sur icelui concédé des indulgences par permission du Pape ; et portant icelui allumé m'ont mené en procession alentour du cloître, chantant le *Te Deum*, et à la revenue dans l'église de *Veni Creator* en musique et avec les orgues. Depuis, l'on m'a fait manger au réfectoire comme les religieux, à la table des pèlerins, qui est auprès celle du gardien, et on m'a mené voir la ville et lieux saints.

Jérusalem est la première et plus antique ville du monde, mais il ne s'y trouve plus rien de cette antiquité, que quelques tombeaux, ayant été par trop de fois ruinée. Si elle est remarquable pour son antiquité, les prérogatives qu'elle a eues la rendent encore plus estimable, étant la ville capitale de la terre de promission que Dieu donna aux fidèles de l'ancien Testament, du nom desquels la province de Judée, dont elle est métropolitaine, a pris le sien. L'on dit encore, par tradition commune des anciens du pays, que ça été la première terre habitée et cultivée par Adam et ses enfants ; aussi était-ce un terroir extrêmement fertile, tous fruits y venant en telle abondance qu'il s'est trouvé des grappes de raisin tellement grosses, qu'il fallait deux hommes pour les porter.

Mais ce qui nous la doit tenir plus en considération, est sa sainteté, étant la principale de la Judée, où le Sauveur a fait tant de miracles, et même en icelle opéré le mystère de notre Rédemption, nous ayant racheté de son sang précieux, qu'il y a épandu et es environs, et par ça qu'il a expiré pour les crimes du genre humain.

Encore que cette ville ait été tant ruinée, si n'a-t-elle laissé d'avoir été rebâtie, mais non pas proprement au même lieu où elle était, ce qui est facile de reconnaître, étant certain que le mont du Calvaire était hors de l'enclos d'icelle, et aujourd'hui il est quasi au milieu ; aussi se voit-il du côté de levant encore plusieurs ruines de l'ancienne. Elle est pourtant encore assez grande, ayant plus de trois mil de tour, bien close de bonnes murailles la plupart revêtues avec sept portes de fer.

Éléments sous droits d'auteur

Les maisons sont bâties à la turquesque ; il ne laisse d'y en avoir d'assez belles, et s'en trouve encore beaucoup d'anciennes. Les rues sont grandes pour le pays, et la ville bien peuplée. Une des plus belles choses qui soit au monde, est le temple, bâti au même lieu de celui de Salomon, dit-on, par sainte Hélène, et en la même forme, où il n'est permis aux chrétiens d'entrer, quoique les portes soient toujours ouvertes, ni seulement dans l'enclos. Il n'y va que du feu ou être empalé, ou bien se faire Turc. Mais je l'ai quasi aussi bien vu que si j'eusse été dedans, de la maison d'un Turc qui est contre et qui a sa vue sur icelui, et de laquelle on voit par une des portes dudit temple et par les fenêtres. Il est comme en forme ronde, orné de marbre partout, et pavé de même en compartiments. Il y a dessus comme un dôme, tout peint à la mosaïque en dedans, comme aussi toutes les murailles, même par le dehors. Les fenêtres sont en ouvrages de pierre au lieu de vitre, aussi toutes peintes à la mosaïque dedans et dehors. Il est élevé d'environ demi picque[1]. L'on y monte par des grands degrés de marbre ; dessous sont des voûtes toutes de marbre en leur entier, qui est ce qui reste du temple de Salomon. Tout alentour est une grande place où il y a sept portes vis à vis des sept du temple, sur toutes lesquelles il y a quantité de lampes et en plusieurs autres endroits d'icelui temple ; et tant, qu'il y en a dit-on plus de deux mille. Dans cette place sont encore les arbres sous lesquels étalaient leurs marchandises les marchands que Notre Seigneur fit sortir, leur disant qu'il ne fallait faire un marché des lieux destinés au temple, et qu'ils allassent vendre leurs denrées hors les portes. De cet enclos l'on entre dans le temple de Notre-Dame, que sainte Hélène avait aussi fait bâtir, mais de celui-là l'on n'en peut bien parler, n'y ayant lieu d'où l'on en puisse approcher ; l'on dit qu'il est aussi fort beau, et a encore un dôme couvert de plomb. Il y a aussi dans la ville plusieurs anciens bâtiments remarquables, comme la maison du Mauvais Riche, qui est à main gauche comme l'on va au Bazar, au bas de la ville ; elle a une porte comme cochère sur la rue, par laquelle on entre en une petite cour qui est devant le logis, où il n'y a rien de remarquable que l'antiquité ; elle est occupée par un Turc ; l'on vous montre le lieu où était le Lazare lorsque les chiens du Mauvais Riche lui vinrent lécher ses plaies, au lieu de le mordre.

Publié par Bonneserre de Saint-Denis
Paris, 1864

1. La longueur de la pique était de quatorze pieds.

Éléments sous droits d'auteur

Evliyâ Celebi
(Istanbul 1611-id. 1684)
Le pouvoir ottoman à Jérusalem (1650)

Le Pasha de Jérusalem a 500 soldats à ses ordres et il est le responsable de la caravane des pèlerins de Damas. Il est aussi le guide des pèlerins venant de Damas sur le chemin de la Mecque et retour. Il reçoit une rente annuelle de 40 000 piastres. C'est une province prospère. Jusqu'alors les propriétaires féodaux n'ont pas été contraints d'exploiter leurs terres, ils se contentent, en effet, d'accompagner avec leurs bannières les pèlerins à leur arrivée et de les conduire à l'endroit du pèlerinage. Tous réunis, ils sont au nombre de 600 hommes.

Le mollah (administrateur pour la justice) reçoit autant que le pasha car son district regroupe 1 600 villages. Il désigne tous les juges suppléants de ces villages car il représente la plus haute juridiction. Et lorsque quelquefois il apparaît que le patriarche, les prêtres et les diacres, les moines et les prêtres mariés recueillent de l'argent, le mollah et le pasha en reçoivent près de 40 000 à 50 000 piastres. Ceci se produit notamment durant l'infamante fête de Pâques, lorsque le mollah et le pasha se présentent devant la porte d'Anastasis qu'on n'ouvre pas avant leur arrivée. Le prêtre réclame dix à quinze piastres à chacun des cinq à dix mille chrétiens pour en donner ensuite au pasha et au mollah 20 000, ce qui constitue une somme considérable.

Dans la province, quelques villages ne sont pas rattachés au waqf. Mais la plupart des villages appartiennent aux propriétaires terriens, qui sont les chefs de la cavalerie des francs-tenanciers. Ces féodaux conduisent les pèlerins musulmans à Hébron et à Bethléem, lieu de naissance de Jésus et auprès de la tombe de Moïse. Les routes sont peu sûres en raison des nomades arabes souvent insurgés.

Éléments sous droits d'auteur

Il y a vingt fonctionnaires (aghas) sous l'autorité du mollah de Jérusalem, tous nommés par rescrit impérial. Le premier est *muhzir bashi*, désigné par le sultan lors d'une manifestation officielle. C'est le gardien de nuit des portes et il assume cette fonction avec le concours des troupes impériales. Le second agha est le directeur de la police désigné spécialement pour Jérusalem : ce poste est hiérarchiquement élevé et très convoité. Le troisième agha est l'architecte en chef ; le quatrième est l'ingénieur en chef ; le cinquième est l'intendant régisseur en chef ; le sixième est le caissier général, qui est personnellement chargé de payer leurs donations annuelles aux théologiens. Le septième agha est le trésorier, le huitième l'officier de police, le neuvième l'inspecteur du marché, le dixième le maire, le onzième le chef du bazar au brocart. Enfin, les chefs de toutes les catégories de marchands étaient quotidiennement présents à la cour de la shari'a par devoir. C'est une administration judiciaire d'importance et un tribunal.

DE QUELQUES MONUMENTS

Il n'y a aucune construction à l'extérieur des murailles de Jérusalem à l'exception du faubourg de David (sur le mont Sion), qui compte quarante maisons. En dehors des jardins, des vignobles, et des clos fleuris, tous les bâtiments sont à l'intérieur des murailles. Tous les quartiers sont musulmans. Il y a en tout un millier de majestueux palais fortifiés. Les constructions dans la ville sont en pierres de taille ; on ne rencontre aucune construction de bois. Seules les portes sont en bois. Les maisons sont blanchies à la chaux comme le sont tous les lieux de prières.

On compte deux mosquées du vendredi à Jérusalem, l'une à l'intérieur de la citadelle, et l'autre, la Mosquée Éloignée, citée par le Créateur dans le noble Coran. Hormis ces deux-là, il n'y a pas d'autres mosquées du vendredi.

Huit cents personnes rétribuées sont employées au service de cette Mosquée Éloignée qui sont réparties de la manière suivante : il y a un Imam pour chacune des quatre écoles juridiques de l'Islam et de nombreux prédicateurs. Le vendredi, le prédicateur monte sur la chaire une épée à la main. Chaque semaine un des prédicateurs est de service. On compte en tout cinquante muezzins, récitants de litanies, propagateurs et autres lecteurs, ainsi que des gardiens. Les appointements

Éléments sous droits d'auteur

de ces employés sont directement prélevés sur les fonds du sultan : le trésorier privé se déplace chaque année pour leur délivrer leurs rétributions et des présents.

DE QUELQUES SITES SUR L'ESPLANADE DU HARAM

Il y a d'abord le Dôme du saint Rocher. Entre les portes ouest et nord du Dôme, regardant vers le nord, et proche du mur extérieur de l'édifice, se trouve un mihrab rouge enveloppé par un petit dôme qui repose sur quatre fines colonnes : c'est le Dôme du Prophète. Son mihrab est bas et d'une pierre naturellement rougeâtre. Il était au temps passé couleur de rubis. Gagné par la noirceur dans les eaux primordiales des abîmes pendant le déluge aux temps de Noé, il changea de couleur pour prendre cette nuance rougeâtre.

Vers la porte sud du Haram se dresse une chaire (de Burhân ad-Dîn) sur laquelle le Prophète est monté dans la nuit de son voyage céleste pour éclairer les âmes de tous les Prophètes. C'est une chaire de petite taille. En période de sécheresse la population de toutes les régions à l'entour s'assemble là pour réciter les prières en faveur de la pluie. Face à la porte est du Dôme du Rocher, à une distance de sept pas environ, se trouve le siège du Jugement du Prophète David. Bâtis assez bas, comme un palais, ces dômes s'appuient entièrement sur des colonnes, et il n'existe aucun mur. Le cercle extérieur se compose de neuf précieuses colonnes, alors que le cercle intérieur inclut, lui, six colonnes. Le dôme s'élève au-dessus d'elles. L'intérieur et l'extérieur de ce dôme sont couverts de carreaux de Kashan couleur lapis-lazuli. Le dôme lui-même est protégé d'une couverture de plomb ouvrée semblable à celle de la mosquée de Soliman à Istanbul. Il possède un mihrab où j'ai fait dire des prière et des louanges.

Tout du long des côtés sud, ouest et nord de l'enceinte du Haram, il y a des portiques recouverts de dômes, reposants sur 360 colonnes. Ces portiques sont éclairés chaque nuit par des lampes à huile. Ils s'illuminent comme la lumière du jour. Sous ces portiques vivent des derviches venus d'Inde, du Sind, des Balkans, de Perse, et aussi des Kurdes, des Tartars, des Moghols, des Turcs. La nuit il n'ont aucun besoin de bougies, les lampes à huile répandent tant de lumière qu'il leur est possible de lire le Coran et réciter le *ðhikr* et de dédier à Dieu les plus belles prières.

Éléments sous droits d'auteur

Il y a deux cents chambres pour l'école de droit tout autour de la grande enceinte qui entoure les basses sections du Dôme du Rocher. Le chiffre total des écoles de droit à Jérusalem s'élève à quelque 360 écoles et couvents, petits et grands. Mais l'école de droit la mieux entretenue est celle de la porte de Hitta. Elle possède un minaret. Puis vient celle de la porte de Nazir. Elle est juste derrière le palais du pasha. Elle possède un minaret élancé. L'école d'Ashrafiya près de la porte de Mutawadda est la meilleure. Elle a un minaret à trois étages qui mesure 130 pieds. Votre humble chroniqueur y est monté et a apprécié une belle vue générale de la ville.

À part ces trois-là, l'esplanade du Haram ne compte pas d'autres minarets. Ni la Mosquée Éloignée ni le Dôme du Rocher n'en ont. L'appel de la prière se fait du haut de ces derniers minarets, situés à la porte des Chaînes, si près de la ville...

Vers la porte des Maghrébins (à l'angle sud du Haram) se trouve une construction massive et belle : c'est la mosquée des Malékites. Elle mesure trois cents pieds depuis la porte nord jusqu'au mihrab, et sa largeur atteint soixante-dix pieds. Elle non plus n'a pas de minaret. Mais après la prière de l'aube, récitation de *dhikr* et prières sont scandées de telle manière qu'ils pourraient abasourdir les amoureux de l'oraison et les mystiques.

Extrait de *Seyâhatnâme*, partie III
Traduit du turc par Guzal Osmanli

Éléments sous droits d'auteur

F. Marcel Ladoire
La Jérusalem d'aujourd'hui (1719)

La nouvelle Jérusalem, ou la Jérusalem d'aujourd'hui, est comme dit Guillaume de Tyr, plus petite que les grandes, mais plus grande que les médiocres. On peut faire en une heure de temps le tour de ses murailles, marchant d'un pas ni trop lent ni trop précipité. On la voit presque toute de dessus les terrasses de notre couvent ; j'en ai examiné plusieurs fois la figure qui est irrégulière : on ne peut pas précisément lui donner de nom, il n'y a que cette partie de muraille qui fait face vers le mont des Oliviers, à commencer depuis la porte saint Étienne jusque vis-à-vis la fontaine de Siloé, qui est comme tirée au cordeau ; mais presque toutes les autres parties font des courbes et des angles : cependant, à les considérer en gros, on peut dire qu'elles font comme un demi cercle. Ses rues sont étroites, ses maisons, quoique bâties de pierres de taille, n'ont rien de beau ; le plus bel édifice qui soit dans Jérusalem, c'est la principale mosquée, qui est bâtie sur la même place qu'était bâti le Temple de Salomon ; très certainement quand on en contemple la beauté et la magnificence de dessus le mont Olivier, on ne peut s'empêcher de l'admirer, et d'être en même temps pénétré d'affliction, de voir qu'un lieu si saint, qu'un bâtiment si auguste soit possédé par les ennemis de notre religion, et qu'il nous soit défendu d'y entrer, sous peine de la vie. Le bâtiment encore que nous appelons la présentation de la Vierge, parce que c'est l'endroit où elle fut présentée au temple, et où elle fut élevée jusqu'au temps de son mariage, et qui sert maintenant de collège aux Turcs, où ils mettent leurs filles pour y être élevées ; ce bâtiment, dis-je, est très beau, et me paraît assez régulier.

Les Grecs schismatiques ont 15 couvents d'hommes dans la ville sainte, et cinq couvents de femmes. Les femmes qui s'y mettent ordinairement

Éléments sous droits d'auteur

sont des veuves de leurs prêtres, lesquelles ne pouvant pas passer à de secondes noces, se retirent dans ces couvents, où elles sont très libres.

Le monastère de Saint-Jacques ainsi nommé parce qu'il renferme le lieu du martyre de saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean l'Évangéliste, appartient aux Arméniens : c'est le monastère le plus vaste, le plus spacieux, même le mieux bâti de tous ceux qui sont dans Jérusalem : il y a plusieurs appartements ; on m'a assuré que quatre mille pèlerins y pouvaient loger ; son église est très belle, dont la nef, sur le milieu de laquelle règne un beau dôme pour lui donner jour, est très longue et très large : son chœur est presque carré, il y a deux ailes de chaque côté qui se terminent au balustre du dit chœur ; à côté de l'aile droite est une église pour les femmes : elle est presque aussi longue que la grande ; mais sa voûte n'est pas si élevée, elle est même un peu obscure : le maître autel est très richement orné, les murailles et les piliers de cette belle église sont couverts presque partout de grands tableaux ; le lieu où saint Jacques fut décollé par ordre d'Agrippa, est renfermé dans une petite chapelle qui se trouve à main gauche en entrant, il y a un autel par-dessus ; nous y allons dès la veille de saint Jacques chanter solennellement vêpres et complies. Le lendemain matin, jour de la fête, tous nos religieux disent leurs messes : après toutes les messes basses dites, nous y chantons prime, tierce, sexte et none, et ensuite la messe haute.

Les Arméniens ont un autre monastère très peu éloigné de celui de saint Jacques : il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi grand et aussi bien bâti, mais en revanche c'est un lieu bien plus saint : il est dans le même endroit qu'était autrefois la maison d'Anne beau-père de Caïphe, ce fut là que les Juifs amenèrent le Sauveur du monde après s'en être saisis au jardin des Oliviers. L'église est petite, elle était selon la tradition la salle d'audience de ce pontife, et ce fut là que Jésus Christ lui fut présenté, qu'il y souffrit les sanglants, et injustes reproches que lui fit ce méchant homme ; mais reproches qui furent accompagnés de menaces et d'injures les plus atroces et les plus offensantes. Tout près de la muraille de l'église on voit un olivier dont le tronc est très vieux et très sec mais qui a des branches très longues ; on tient que les Juifs attachèrent Jésus Christ à cet arbre, en attendant qu'Anne fût en état de leur donner audience.

Éléments sous droits d'auteur

On voit encore ce grand et magnifique hôpital que l'impératrice Sainte Hélène fit bâtir, et qu'elle fonda à Jérusalem ; toute la face qui donne sur la rue est très belle ; on y remarque quelques reflets des anciens ornements de marbre, et d'autres belles pierres qui étaient sur le portail et sur les moindres portes ; le portail est toujours ouvert, mais les moindres portes sont murées : on entre dans une cour qui paraît avoir été très belle, mais que les Turcs ont rendue très irrégulière, y ayant fait bâtir quelques petites chambres très basses et très mal propres ; cette cour aussi est toujours très sale et pleine de boue ou de fumier : toutes les salles basses dudit hôpital étaient très spacieuses sous des voûtes très solides, mais à présent elles sont dans un si mauvais ordre, et il y a tant d'ordures, qu'on ne peut s'empêcher d'en être pénétré de dépit et de douleur quand on y entre : il y a plusieurs escaliers pour monter dans les salles et les chambres hautes ; mais ils sont presque tous à demi ruinés : ce qui reste encore dans cet hôpital de beau et de bien entier depuis le temps de cette charitable impératrice, sont sept chaudières ; elles sont d'une épaisseur, d'une largeur et d'une profondeur extraordinaires. Je regarde comme un miracle qu'elles aient pu subsister si longtemps.

Le bacha ou Gouverneur de la Province loge dans le palais de Pilate : je ne doute point que ce palais n'ait été très beau autrefois, et qu'il n'ait été un de ceux qu'Hérode Ascolonite fit bâtir, son derrière est bâti sur le mur septentrional du parvis du temple ; il a son entrée sur la rue qui conduit de notre couvent de saint Sauveur à la porte Saint-Étienne ; il faut monter par un escalier de onze ou douze marches faites de petits cailloux ; on tient que les vingt-huit marches de marbre blanc qu'on révère à Rome sous le nom de *scala sancta*, étaient dans cet endroit, et que Jésus Christ qui les monta deux fois et les descendit autant de fois, y répandit après sa cruelle flagellation quelques gouttes de son précieux sang ; ou il faut que la rue ait été élevée depuis très considérablement, ou il faut dire qu'on montait cet escalier, par deux côtés ; à savoir par le côté de l'orient et par le côté de l'occident : afin de comprendre que ces vingt-huit marches qui sont à Rome composaient cet escalier, quand on a monté le dit escalier qui se termine à un parapet, on entre par une grande porte ronde dans une cour de dix-huit ou vingt pas en carré ; de cette première cour on monte à une seconde, au fond de laquelle est une salle de douze ou treize pas de longueur et de sept ou huit de largeur, très bien bâtie et voûtée : on tient par tradition que

Éléments sous droits d'auteur

c'était la salle du prétoire où Notre Seigneur Jésus Christ fut interrogé et examiné par Pilate, et que la niche qu'on voit au milieu de la muraille, y a été faite par les chrétiens pour marquer la place du tribunal de ce président : lorsque les chrétiens entrent dans cette salle pour y faire leurs dévotions, ils ont le déplaisir de la voir servir quelquefois d'écurie aux chevaux du bacha, d'autrefois on la voit remplie de sacs d'orge ou de plusieurs autres choses, qui font voir le mépris que les Infidèles font d'un lieu si saint et si respectable ; de cette salle on entre dans une petite chambre obscure, parce qu'il n'y a qu'une petite fenêtre qui regarde directement sur la grande place du temple de Salomon ; c'est dans cette petite chambre où l'on tient que les soldats traînèrent Jésus Christ après que Pilate l'eut abandonné à leurs cruautés ; pour ajouter à l'extrême douleur de sa flagellation, les insultes et les outrages les plus ignominieux et les plus atroces, ces bourreaux inhumains le revêtirent d'une vieille robe de pourpre, le firent asseoir sur une pièce de colonne qui se voit dans une chapelle de la grande église de la Résurrection ; ils mirent sur sa tête sacrée une couronne d'épines et un roseau dans la main, ils bandèrent ses yeux, ils lui crachaient au visage ; et le frappant très rudement, soit avec le roseau, soit avec quelque bâton, ils lui demandaient insolemment, pour l'outrager plus sensiblement, qui étaient ceux qui le frappaient, et mettant un genou en terre, le saluaient par dérision en qualité de roi des Juifs : de cette petite chambre ils le traînèrent dans une salle basse d'une maison séparée du palais de Pilate par la largeur de la rue de l'escalier dont nous avons parlé, il y a environ vingt pas jusqu'à la salle de la Flagellation ; cette salle est carrée, elle a huit ou neuf pas de chaque côté ; la colonne à laquelle on attachait les criminels qui étaient condamnés au fouet, était dans le milieu ; les bourreaux y ayant attaché notre Seigneur Jésus Christ, ils le fouettèrent avec tant d'inhumanité que son dos en fut tout déchiré ; ces premiers étant las de le frapper ils furent succédés par d'autres qui n'avaient pas moins de rage contre notre divin Rédempteur ; car voyant que parce qu'il était courbé, et qu'il ne pouvait plus se soutenir dans cette posture ils le détachèrent de cette première colonne pour l'attacher à une autre plus haute et qui soutenait la voûte de la salle, le dos contre la colonne et les mains liées par derrière, afin de pouvoir le frapper sur le ventre et sur toutes les autres parties du corps : cette salle est aujourd'hui habitée par un Turc tisserand, qui nous donne la liberté d'y entrer pour y faire nos dévotions, pourvu qu'un chacun de ceux qui y entrent lui donne une bougie.

Éléments sous droits d'auteur

L'endroit où Pilate fit voir Jésus-Christ au peuple juif pour l'émouvoir à compassion, après que des soldats l'eurent déchiré de coups, est une galerie portée par une arcade très élevée et qui traverse la rue ; il y a une fenêtre carrée du côté de l'orient qu'on croit être celle par laquelle ce lâche président exposa cet homme de douleur à la vue de tous ceux qui étaient assemblés devant son palais pour demander sa mort ; il est assez vraisemblable que cette galerie était une espèce de tribune sur laquelle le souverain ou quelqu'un de ses principaux officiers, montait pour donner ses ordres ou pour expliquer ses volontés, ou pour rendre raison de sa conduite au peuple, et qu'à cette fenêtre carrée il y avait un balcon avancé ; du côté de l'occident ladite tribune n'avait que deux fenêtres très petites ; il n'y a pas de doute qu'il y avait un couvert pour garantir ceux qui y étaient, de la pluie, ou ardeurs du soleil : de cette haute arcade jusqu'au palais d'Hérode il peut y avoir environ cent pas de distance : ce palais, qui selon le rapport de Joseph, était très beau et très magnifique, n'est à présent que comme la maison d'un particulier, elle est située sur une petite éminence peu éloignée des murailles de la ville du côté du septentrion.

Tout le chemin qu'il y a à faire depuis le bas de l'escalier du palais de Pilate jusqu'au Calvaire, est appelé la voie douloureuse ou la voie de la croix parce que Notre Seigneur la fit étant chargé de ce pesant fardeau ; elle a environ sept cents pas : on passe premièrement sous la grande arcade dont je viens de parler secondement, on rencontre après avoir fait cent pas, l'endroit où se pâma la sainte Vierge ayant vu son cher fils marcher chargé de la croix et traité avec tant d'ignominie et de cruauté par les Juifs : cet endroit est marqué par une petite chapelle qui se nomme encore aujourd'hui la sainte Pâmoison ; environ quarante pas plus avant presque dans l'endroit où finit la rue et où elle aboutit dans celle qui conduit à la porte de Damas, on voit une grosse pierre qu'on dit être à la même place où notre divin Sauveur tomba, et où les bourreaux contraignirent Simon le Cyrénéen à l'aider à porter sa croix : un peu plus loin on voit la maison du pauvre Lazare, et tout proche est la maison du Mauvais Riche, qui appartient à présent à un des principaux Turcs de Jérusalem : à quelque cent vingt pas de cette maison du Mauvais Riche est la maison de la Véronique, qui avec son voile essuya le visage de Jésus Christ : une telle action de charité lui fut si agréable qu'il fit un miracle pour la récompenser ; il imprima sur ce voile sa véritable image ; la porte judiciaire ou la porte ancienne n'est

Éléments sous droits d'auteur

éloignée de cette petite maison que d'environ soixante pas, c'est à cette porte qu'on fit arrêter Notre Seigneur pour entendre lire l'arrêt de mort qui avait été prononcé contre lui ; la colonne à laquelle fut attaché cet arrêt pour être lu des passants, est encore aujourd'hui dressée dans le même lieu ; de la porte judiciaire jusqu'au Calvaire il y a deux cents pas : à la même distance du Calvaire l'on voit les ruines d'un gros bâtiment et celles d'une église appelée Sainte-Marie la Latine : ce lieu est le berceau du fameux ordre des religieux Hospitaliers de saint Jean de Jérusalem, qu'on nomme à présent Chevaliers de Malte : leur institut était de recevoir avec beaucoup de charité tous les pèlerins de la Terre sainte et de les défendre de l'insulte des Infidèles : les religieux Templiers qui leur étaient presque contemporains, avaient cela de commun avec eux ; leur règle fut dressée par saint Bernard, à qui le concile de Troyes en Champagne en avait donné la commission ; il faut avouer que ces religieux se rendirent d'abord très recommandables par plusieurs belles actions qu'ils firent, ils exposaient leur vie avec beaucoup de générosité pour sauver celles des chrétiens qui allaient visiter les lieux saints ; mais la suite de leur conduite bien loin de répondre à de si beaux commencements, fut très déréglée et très scandaleuse ; ce qui obligea le concile de Vienne en Dauphiné d'abolir leur ordre ; leur couvent n'était pas éloigné de la place où était le Temple de Salomon, c'est pourquoi on leur donna le nom de Templiers : la prison de Saint-Pierre est jointe à ce couvent, elle était hors de la ville lorsque ce prince des Apôtres y fut mis par ordre d'Agrippa ; mais elle fut ensuite enfermée dans son enceinte avec le Calvaire, dont il est éloigné seulement d'environ quarante pas : cette prison dans l'état qu'elle est aujourd'hui, est très obscure, elle ne reçoit de jour que par une petite porte, sa voûte est très basse ; on remarque dans la muraille qui est à main droite en entrant, le trou dans lequel étaient les anneaux de fer auxquels les chaînes étaient attachées.

Extrait de *Voyage fait à la Terre Sainte en l'année MDCCXIX*, Paris, 1720

Éléments sous droits d'auteur

Voltaire
(1694-1778)
Judée
(1764)

Je n'ai pas été en Judée, dieu merci, et je n'irai jamais. J'ai vu des gens de toutes nations qui en sont revenus : ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible ; que tout le pays d'alentour est pierreux ; que les montagnes sont pelées ; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq pieds de largeur ; que le seul bon canton de ce pays est Jéricho ; enfin, ils parlent tous comme saint Jérôme, qui demeura si longtemps dans Bethléem, et qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas seulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaison des déserts dont ils étaient originaires. Des misérables qui auraient quitté les Landes, pour habiter quelques montagnes du Lampourdan, vanteraient leur nouveau séjour ; et s'ils espéraient pénétrer jusque dans les belles parties du Languedoc, ce serait là pour eux la terre promise.

Voilà précisément l'histoire des Juifs ; Jéricho, Jérusalem sont Toulouse et Montpellier, et le désert du Sinaï est le pays entre Bordeaux et Bayonne.

Mais si Dieu qui conduisait les Juifs voulait leur donner une bonne terre, si ces malheureux avaient en effet habité l'Égypte, que ne les laissait-il en Égypte ? À cela on ne répond que par des phrases théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promise. Dieu dit à Abraham : « Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate » (Genèse, XV, 18).

Éléments sous droits d'auteur

Hélas ! mes amis, vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate et du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil et de l'Euphrate ont été tour à tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours esclaves. Promettre et tenir sont deux, mes pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabbin qui, en lisant vos sages prophéties qui vous annoncent une terre de miel et de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que, si le Grand Turc m'offrait aujourd'hui la seigneurie de Jérusalem, je n'en voudrais pas ?

Frédéric second, en voyant ce détestable pays, dit publiquement que Moïse était bien malavisé d'y mener sa compagnie de lépreux : « Que n'allait-il à Naples ? » disait Frédéric. Adieu, mes chers Juifs ; je suis fâché que terre promise soit terre perdue.

Dictionnaire philosophique
(1764)

Éléments sous droits d'auteur

Constantin-François Volney
(1757-1820)
Considérations politiques et sociales (1784)

À deux journées au sud de Naplouse, en marchant par des montagnes qui, à chaque pas, deviennent plus rocailleuses et plus arides, l'on arrive à une ville qui, comme tant d'autres que nous avons parcourues, présente un grand exemple de la vicissitude des choses humaines : à voir ses murailles abattues, ses fossés comblés, son enceinte embarrassée de décombres, l'on a peine à reconnaître cette métropole célèbre qui jadis lutta contre les Empires les plus puissants ; qui balança un instant les efforts de Rome même ; et qui, par un retour bizarre du sort, en reçoit aujourd'hui dans sa chute l'hommage et le respect ; en un mot, l'on a peine à reconnaître Jérusalem. L'on s'étonne encore plus de sa fortune en voyant sa situation : car, placée dans un terrain scabreux et privé d'eau, entourée de ravines et de hauteurs difficiles, écartée de tout grand passage, elle ne semblait pas propre à devenir ni un entrepôt de commerce, ni un siège de consommation ; mais elle a vaincu tous les obstacles, pour prouver sans doute ce que peut l'opinion maniée par un Législateur habile, ou favorisée par des circonstances heureuses. C'est cette même opinion qui lui conserve encore un reste d'existence : la renommée de ses merveilles perpétuée chez les Orientaux, en appelle et en fixe toujours un certain nombre dans ses murailles ; musulmans, chrétiens, juifs, tous sans distinction de secte se font un honneur de voir ou d'avoir vu la ville *noble* et *sainte*, comme ils l'appellent. À juger par le respect qu'ils affectent pour ses lieux sacrés, l'on croirait qu'il n'est pas au monde de peuple plus dévot ; mais cela ne les a pas empêchés d'acquérir et de mériter la réputation du plus méchant peuple de la Syrie, sans excepter Damas même ; l'on estime que le nombre des habitants se monte à douze ou quatorze mille âmes.

Éléments sous droits d'auteur

Jérusalem a eu de temps en temps des gouverneurs propres, avec le titre de pachas ; mais plus ordinairement elle est, comme aujourd'hui, une dépendance de Damas, dont elle reçoit un *Motsallam* ou Dépositaire d'autorité. Ce *Motsallam* en paye une ferme, dont les fonds se tirent du miri, des douanes, et surtout des sottises des habitants chrétiens. Pour concevoir ce dernier article, il faut savoir que les diverses communions des Grecs schismatiques et catholiques, des Arméniens, des Coptes, des Abyssins et des Francs se jalousant mutuellement la possession des lieux saints, se la disputent sans cesse à prix d'argent auprès des gouverneurs turcs. C'est à qui acquerra une prérogative, ou l'ôtera à ses rivaux : c'est à qui se rendra le délateur des écarts qu'ils peuvent commettre. A-t-on fait quelque réparation clandestine à une église ; a-t-on poussé une procession plus loin que de coutume ; est-il arrivé un pèlerin par une autre porte que celle qui est assignée : c'est un sujet de délation au gouvernement, qui ne manque pas de s'en prévaloir, pour établir des avanies et des amendes. De là des inimitiés et une guerre éternelle entre les divers couvents, et entre les adhérents de chaque communion. Les Turcs, à qui chaque dispute rapporte toujours de l'argent, sont, comme l'on peut croire, bien éloignés d'en tarir la source. Grands et petits, tous en tirent parti ; les uns vendent leur protection, les autres leurs sollicitations : de là un esprit d'intrigue et de cabale qui a répandu la corruption dans toutes les classes ; de là pour le *Motsallam*, un casuel qui chaque année monte à plus de cent mille piastres. Chaque pèlerin lui doit une entrée de dix piastres ; plus, un droit d'escorte pour le voyage au Jourdain, sans compter les aubaines qu'il tire des imprudences que ces étrangers commettent pendant leur séjour. Chaque couvent lui paye tant pour un droit de procession, tant pour chaque réparation à faire ; plus, des présents à l'avènement de chaque supérieur, et au sien propre ; plus, des gratifications sous main, pour obtenir des bagatelles secrètes que l'on sollicite ; et tout cela va loin chez des Turcs qui, dans l'art de pressurer, sont aussi entendus que les plus habiles gens de loi de l'Europe. En outre, le *Motsallam* perçoit des droits sur la sortie d'une denrée particulière à Jérusalem ; je veux parler des chapelets, des reliquaires, des sanctuaires, des croix, des passions, des agnus-Dei, des scapulaires, etc. dont il part chaque année près de trois cents caisses. La fabrication de ces ustensiles de piété est la branche d'industrie qui fait vivre la plupart des familles chrétiennes et mahométanes de Jérusalem et de ses environs ; hommes, femmes et enfants, tous s'occupent à sculpter, à tourner le bois, le corail, et à broder en soie, en

Éléments sous droits d'auteur

perles et en fil d'or et d'argent. Le seul couvent de Terre sainte en lève tous les ans pour cinquante mille piastres ; et ceux des Grecs, des Arméniens et des Coptes réunis, pour une somme encore plus forte : ce genre de commerce est d'autant plus avantageux aux fabricants, que la main-d'œuvre est presque l'unique objet de leur salaire ; et il devient d'autant plus lucratif aux débitants, que le prix du fonds est décuplé par une valeur d'opinion. Ces objets, exportés dans la Turquie, l'Italie, le Portugal, et surtout dans l'Espagne, en font revenir à titre d'aumônes ou de payements, des sommes considérables. À cet article, les couvents joignent une autre branche non moins importante, la visite des pèlerins. L'on sait que de tout temps, la dévote curiosité de visiter les saints lieux, conduisit de tout pays des chrétiens à Jérusalem ; il fut même un siècle où les ministres de la religion en avaient fait un acte nécessaire au salut. L'on se rappelle que ce fut cette ferveur qui, agitant l'Europe entière, produisit les croisades. Depuis leur malheureuse issue, le zèle des Européens se refroidissant de jour en jour, le nombre de leurs pèlerins s'est beaucoup diminué ; et il se réduit désormais à quelques moines d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne ; mais il n'en est pas ainsi des Orientaux. Fidèles à l'esprit des temps passés, ils ont continué de regarder le voyage de Jérusalem comme une œuvre du plus grand mérite. Ils sont même scandalisés du relâchement des Francs à cet égard, et ils disent qu'ils sont tous devenus hérétiques ou infidèles. Leurs prêtres et leurs moines à qui cette ferveur est utile, ne cessent de la fomenter. Les Grecs surtout assurent que le pèlerinage acquiert les indulgences plénières, non seulement pour le passé, mais même pour l'avenir ; et qu'il absout, non seulement du meurtre, de l'inceste, de la pédérastie ; mais encore de l'infraction du jeûne et des jours de fête, dont ils font des cas bien plus graves. De si grands encouragements ne demeurent pas sans effet ; et chaque année il part de la Morée, de l'Archipel, de Constantinople, de l'Anatolie, de l'Arménie, de l'Égypte et de la Syrie, une foule de pèlerins de tout âge et de tout sexe ; l'on en portait le nombre en 1748 à deux mille têtes. Les moines, qui trouvent sur leurs registres, que jadis il passait dix ou douze mille, ne cessent de dire que la religion dépérit, et que le zèle des fidèles s'éteint. Mais il faut convenir que ce zèle est un peu ruineux, puisque le plus simple pèlerinage coûte au moins quatre mille livres, et qu'il en est souvent qui, au moyen des offrandes, se montent à cinquante et soixante mille.

Extrait de *Voyage en Syrie et en Égypte (1783-1785)*
Paris, 1787

Éléments sous droits d'auteur

Chateaubriand
La tristesse de Jérusalem
(5-12 octobre 1806)

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près ; mais, au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné où s'élevaient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. À la vue de ces maisons de pierre, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée ; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère ; et souvent ces boutiques

Éléments sous droits d'auteur

mêmes sont fermées dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat ; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le fellah.

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouvernement turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts ? la charité des moines ; ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnaître avec Bossuet, « que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots ».

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple, voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des autres habitants de la cité.

Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre ; il souffre toutes les avanies sans demander justice ; il se laisse accabler de coups sans soupirer ; on lui demande sa tête, il la présente au cime-

Éléments sous droits d'auteur

terre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris, sans doute ; mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem ; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays : il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la Croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu de la terre ; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles !

Itinéraire de Paris à Jérusalem, 1811

Éléments sous droits d'auteur

George Robinson
(XIXe siècle)
Jérusalem, 21 août 1830

Les rues de Jérusalem ne sont pavées qu'en partie ; car partout où le roc nu se montre, il tient lieu de pavé ; et le sol inégal des rues fait qu'il en est à peine une qui ait une surface unie et non interrompue de plus de quinze toises. Un grand nombre sont voûtées, ce qui, ajouté à leur peu de largeur, donne une physionomie sombre à la ville, que le style lourd de son architecture, dégénération de celui des Hébreux, rend déjà suffisamment triste. Les maisons, serrées les unes contre les autres, et bâties en gros quartiers de pierres brutes, ont rarement plus de deux étages ; elles ressemblent en quelque sorte à des forteresses ; car, du côté de la rue, elles n'offrent guère qu'un mur plein, percé seulement d'une petite porte d'entrée ; les fenêtres ouvrent généralement sur une cour intérieure. Chaque maison se termine en terrasse aplatie ou en dôme ; les toits ont presque tous l'une ou l'autre de ces formes, car on ne peut se procurer du bois de charpente qu'en le faisant venir de très loin. Vues d'un endroit élevé, ces lourdes masses ont un aspect singulièrement monotone. Les coupoles des églises et les minarets des mosquées qui s'élèvent au-dessus en rompent seuls l'uniformité. Les édifices publics sont peu nombreux, et, à l'exception de ceux qui ont une destination religieuse, aucun ne mérite de fixer l'attention.

Nous visitâmes les bains, situés dans le quartier turc ; mais nous les trouvâmes bien inférieurs aux établissements du même genre qui existent dans plusieurs villes de l'Orient. Le bazar ou rue de boutiques est voûté, sombre et triste ; les boutiques mesquines et les marchandises exposées en vente d'une qualité inférieure. C'est le seul endroit de Jérusalem où l'on trouve quelques signes de vie. Mais là même, près du cœur (car le bazar est situé dans le centre), les faibles pulsations de cette ville qui s'éteint sont à peine sensibles ; les extrémités sont déjà

Éléments sous droits d'auteur

froides et inanimées : on peut parcourir pendant un jour entier les autres quartiers de la ville sans rencontrer une créature humaine.

La population moderne de Jérusalem a été diversement évaluée par les voyageurs, et les classifications qu'ils en ont faites diffèrent encore plus les unes des autres. Cette divergence qu'on remarque dans leurs récits doit être attribuée d'abord à la difficulté de se procurer des détails statistiques exacts, et en second lieu, à ce qu'ils ont visité Jérusalem à différentes époques de l'année. Cependant, comme les habitants de la ville peuvent se classer en résidents et en non-résidents, il est certain que tous ces voyageurs ont un égal droit à l'exactitude. D'après mes observations personnelles et les renseignements que j'ai pu me procurer, j'incline à croire que la population fixe de Jérusalem ne s'élève pas au-delà de douze mille âmes, peut-être même n'atteint-elle pas ce chiffre. Sur ce nombre, les deux tiers sont musulmans ; l'autre tiers se compose d'environ deux mille cinq cents juifs et d'à peu près quinze cents chrétiens de diverses communions. La présence des étrangers dans certaines saisons de l'année, et surtout au temps de Pâques, peut porter à peu près au double le chiffre que j'indique, ce qui donnerait un nombre rond de dix-huit mille individus habitant Jérusalem en même temps. La population passagère est entassée dans les couvents ou dans les bâtiments qui en dépendent. Si tous les quartiers de la ville étaient également bien peuplés, la moderne Jérusalem pourrait renfermer de vingt-cinq à trente mille habitants ; mais, outre le vaste parvis de la mosquée d'Omar, on y trouve plusieurs espaces considérables de terrain entièrement vides de maisons. De même que dans toutes les villes purement religieuses, les mahométans se font remarquer par leur intolérance et leur fanatisme ; et à cet égard le voyageur fera bien de se tenir sur ses gardes et de respecter leur croyance et leurs préjugés.

Les Juifs sont assurément la partie la plus intéressante de la population de Jérusalem. Ici, comme dans toutes les villes de l'orient, ils sont relégués dans un quartier séparé. Celui qu'ils occupent est cette partie basse de Jérusalem qui s'étend entre l'ancien temple et la portion du mont Sion comprise dans l'enceinte des murs. On le nomme *Hârat al-Yahoud*. Leurs maisons ont une apparence misérable ; à l'extérieur elles sont généralement construites en pierres non taillées, assemblées à la hâte, et sans nul ornement d'architecture. Toutefois, cette simplicité affectée ne provient pas de pauvreté ; car bon nombre de Juifs sont dans une situation aisée ; mais la prudence les oblige de

Éléments sous droits d'auteur

cacher aux yeux avides de leurs oppresseurs non seulement les richesses qu'ils ont, mais même jusqu'à l'apparence de l'aisance, qui pourrait en faire soupçonner la possession. La distribution intérieure de ces maisons est à peu près uniforme partout. Une porte d'entrée ouvre sur une cour carrée dont le pourtour est souvent occupé par plusieurs familles distinctes. Cette cour est commune à tous les habitants de la maison. Un escalier en pierre adossé au mur intérieur, conduit aux différents appartements, ordinairement situés au premier étage. C'est dans un de ces appartements que nous rendîmes visite au *khakham* ou grand rabbin. En entrant dans une petite chambre basse, mais proprement meublée, nous trouvâmes un vieillard d'une figure vénérable, assis sur un divan, et entouré d'une famille qui se composait de plusieurs générations. À notre approche, il fit un effort pour se lever ; mais nous l'en empêchâmes. Un rayon de joie brilla dans ses yeux affaiblis par l'âge, lorsqu'il nous exprima le plaisir qu'il avait à nous recevoir dans sa maison. Il nous invita à nous rafraîchir ; et, aussitôt, sur un signe de sa part, les plus jeunes de ses filles, qui se trouvaient là, sortirent et revinrent au bout de quelques minutes, portant des gâteaux, du *rosolio*, du café et des pipes. Notre conversation roula nécessairement sur des généralités ; car, par respect pour notre hôte et des personnes présentes, nous nous abstînmes de toucher aux sujets plus intéressants de la religion ou de la politique. Nous éprouvions tous, plus ou moins, un certain embarras. Mais si chacun de nous eût pu exprimer librement ce qu'il sentait, quelle manifestation de sentiments intéressants n'aurait pas eu lieu ! Notre société se composait de Français et d'Anglais ; on nous complimenta sur notre nationalité de manière à nous faire comprendre, sans le dire, qu'on nous regardait comme les instruments futurs dont Dieu se servirait prochainement pour arracher le peuple juif au joug de ses tyrans. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi ! car la vue de ce peuple opprimé, condamné à vivre esclave et étranger sur une terre qui lui appartient légitimement, a quelque chose d'affligeant. Oui, il aurait un cœur bien froid celui qui pourrait être témoin de tant de misère, et ne pas compatir aux souffrances de ces pauvres Israélites ! Pour moi, je ne pus m'empêcher, en me retirant, de prier le Tout-Puissant de hâter le moment de sa réconciliation avec son peuple jadis chéri, le conjurant de dissiper l'aveuglement obstiné qui environne le cœur des Juifs, afin de les préparer aux bienfaits de cet heureux instant.

Éléments sous droits d'auteur

Les singularités de mœurs bien connues qu'offre ce *peuple* (car il y a longtemps qu'il ne forme plus une nation distincte), se retrouvent également chez les juifs qui habitent Jérusalem. Ces derniers se distinguent par plusieurs usages empruntés aux pays qu'ils ont habités avant de venir se fixer dans la cité de leurs pères. La différence la plus tranchée qui existe entre eux et leurs frères du Levant est une certaine liberté de mœurs entre les deux sexes, remarquable surtout dans les relations sociales. Toutefois, les juives ne sortent jamais sans être voilées. À l'exception des femmes de mauvaise vie, c'est un usage auquel se conforment généralement toutes les personnes de leur sexe en Orient. Le voile qu'elles portent consiste en un morceau de mousseline jeté sur la tête, et qui, retombant sur les épaules, descend jusqu'aux hanches, mais de manière néanmoins à laisser leurs formes plus à découvert que chez les femmes turques.

Le nombre des Israélites résidents à Jérusalem a été grandement exagéré par quelques voyageurs. Comme il ne se fait aucune espèce de commerce dans cette ville, les juifs qui l'habitent se réduisent nécessairement à quelques familles que des motifs religieux y attirent. Je ne crois pas que leur nombre se soit jamais élevé à plus de trois mille, dont la majorité se compose de femmes. Les synagogues de Jérusalem sont tout à la fois petites et mal tenues ; ce qu'il ne faut attribuer ni à la pauvreté des possesseurs ni au défaut d'aumônes provenant de l'étranger, mais bien aux motifs de prudence dont j'ai parlé plus haut.

Je fus touché presque jusqu'aux larmes en voyant près du parvis de la grande mosquée, située sur l'emplacement de l'ancien Temple, quatre ou cinq Juifs qui me parurent être des rabbins, un livre à la main, la face tournée vers les murailles et dans l'attitude d'hommes en prière. Je crus entendre ces paroles sortir de leurs bouches : « Combien de temps encore, ô Seigneur, serons-nous les objets de ta juste colère ? » – « Vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Saint Math. XXIII, 39). Dans cette partie du mur on remarque plusieurs grosses pierres évidemment taillées à une époque fort reculée, du moins à en juger par la forme particulière de leur coupe. Quelques-unes ont douze ou quinze pieds de longueur, sur cinq ou six de hauteur. Ne se pourrait-il pas que ce soient les mêmes pierres dont s'informaient les disciples ? « Maître, regardez quelles pierres et quel bâtiment ! » (Saint Marc, XIII, 1). On

Éléments sous droits d'auteur

voit de semblables pierres dans plusieurs autres endroits des murs modernes, particulièrement à l'angle sud-est. Comme elles ne portent aucune trace du feu qui consuma le premier temple, à l'époque de la destruction de Jérusalem par Titus, quelques voyageurs supposent qu'elles faisaient partie des matériaux assemblés par Julien pour la reconstruction du Temple, entreprise, dit-on, que des flammes sortant des décombres empêchèrent de mettre à exécution.

Voyage en Palestine et en Syrie, Paris, 1838
Traduction de l'anglais revue par l'auteur

Éléments sous droits d'auteur

A. De Lamartine
Vue du mont des Oliviers (28 octobre 1832)

La montagne des Oliviers, au sommet de laquelle je suis assis, descend, en pente brusque et rapide, jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du fond de cette sombre et étroite vallée, dont les flancs nus sont tachetés de pierres noires et blanches, pierres funèbres de la mort, dont l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un haut rempart éboulé, nul arbre n'y peut planter ses racines, nulle mousse même n'y peut accrocher ses filaments ; la pente est si roide, que la terre et les pierres y croulent sans cesse, et elle ne présente à l'œil qu'une surface de poussière aride et desséchée, semblable à des monceaux de cendres jetées du haut de la ville. Vers le milieu de cette colline ou de ce rempart naturel, de hautes et fortes murailles de pierres larges et non taillées sur leur face extérieure prennent naissance, cachant leurs fondations romaines et hébraïques sous cette cendre même qui recouvre leurs pieds, et s'élèvent ici de cinquante, de cent et, plus loin, de deux à trois cents pieds au-dessus de cette base de terre.

Les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverte devant nous semble aussi vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes, et soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté qui regarde l'orient. Cette terrasse peut avoir à vue d'œil mille pieds de long sur cinq à six cents pieds de large ; elle est d'un niveau à peu près parfait, sauf à son centre où elle se creuse insensiblement, comme pour rappeler à l'œil la vallée peu profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme, préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes était le piédestal sublime

Éléments sous droits d'auteur

sur lequel s'élevait le temple de Salomon ; elle porte aujourd'hui deux mosquées turques : l'une, El-Sakara, au centre de la plate-forme, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple ; l'autre, à l'extrémité sud-est de la terrasse, touchant aux murs de la ville. La mosquée d'Omar, ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions, à huit pans, chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive ; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse, d'où part tout un autre ordre d'arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré.

Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu ; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques correspondant aux huit portes de la mosquée. Au delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates-formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là entre les mosquées, relèvent leur élégante architecture et la couleur éclatante de leurs murailles, par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville. Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit, pour ainsi dire, devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendres sur lequel sont jetées quelques chaumières d'Arabes, ou plantées quelques tentes de Bédouins ; non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés, où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville : mais ville brillante de lumière et de couleur, présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants, sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en vapeur éblouissante ; les façades de ses maisons teintes par le temps et par les étés, de la couleur jaune et dorée des édifices de Paestum ou de Rome ; ses vieilles tours gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau ; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé plus

Éléments sous droits d'auteur

large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint Sépulcre et le Calvaire ; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale des dômes, d'édifices et de rues qui les environnent ; et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulcre qui, selon les idées que nous donne l'Évangile, devraient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem. La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser dans son enceinte les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du Juste, et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu !

Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers ! Elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants, se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel d'Orient ; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle* qui *sort du désert brillante de clarté !*

C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus ; car elle semble être encore, et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues ; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion ; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leur tête un panier de raisins d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin, sous les térébinthes, hors des portes de la ville.

Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem ; nous fîmes le tour des murs, en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sortait ; le mendiant même n'était pas assis contre les bornes, la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil ; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien ;

Éléments sous droits d'auteur

le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompei ou d'Herculanum ! Nous ne vîmes que quatre convois funèbres sortir en silence de la porte de Damas, et s'acheminer le long des murs vers les cimetières turcs ; et de la porte de Sion, lorsque nous y passâmes, qu'un pauvre chrétien mort de la peste le matin, et que quatre fossoyeurs emportaient au cimetière des Grecs. Ils passèrent près de nous, étendirent le corps du pestiféré sur la terre, enveloppé de ses habits, et se mirent à creuser en silence son dernier lit, sous les pieds de nos chevaux. La terre autour de la ville était fraîchement remuée par de semblables sépultures que la peste multipliait chaque jour ; et le seul bruit sensible, hors des murailles de Jérusalem, était la complainte monotone des femmes turques qui pleuraient leurs morts. Je ne sais si la peste était la seule cause de la nudité des chemins et du silence profond autour de Jérusalem et dedans. Je ne le crois pas, car les Turcs et les Arabes ne se détournent pas des fléaux de Dieu, convaincus qu'ils peuvent les atteindre partout, et qu'aucune route ne leur échappe. Sublime raison de leur part, mais qui les mène à de funestes conséquences !

À gauche de la plate-forme, du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s'affaisse tout à coup, s'élargit, se développe à l'œil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cents pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices turcs assez semblables à un hameau d'Europe, couronné de son église et de son clocher. C'est Sion ! c'est le palais ! c'est le tombeau de David ! c'est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos ! lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. C'est le premier poète du sentiment ! c'est le roi des lyriques ! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves ; jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste ; jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expression et en sentiment si tendres, si sympathiques et si déchirants. Tous les gémissements les plus secrets du cœur humain ont trouvé leur voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme ; et si l'on remonte à une époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre ; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que

Éléments sous droits d'auteur

le vin, l'amour, le sang, et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques du roi-prophète, qui parle au Dieu créateur comme un ami à son ami, qui comprend et loue ses merveilles, qui admire ses justices, qui implore ses miséricordes, et semble un écho anticipé de la poésie évangélique, répétant les douces paroles du Christ avant de les avoir entendues. Prophète ou non, selon qu'il sera considéré par le philosophe ou le chrétien, aucun d'eux ne pourra refuser au poète-roi une inspiration qui ne fut donnée à aucun autre homme. Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume ! Pour moi, je ne le peux plus.

J'aurais, moi, humble poète d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos précisément où David choisit le sien à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée, et de la Palestine, et de la Galilée. Jérusalem est à gauche avec le temple et ses édifices, sur lesquels le regard du roi ou du poète pouvait plonger sans en être vu. Devant lui, des jardins fertiles, descendant en pentes mourantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent dont il aimait l'écume et la voix. Plus bas la vallée s'ouvre et s'étend ; les figuiers, les grenadiers, les oliviers l'ombragent : c'est sur quelques-uns de ces rochers suspendus sur l'eau courante ; c'est dans quelques-unes de ces grottes sonores, rafraîchies par l'haleine et par le murmure des eaux ; c'est au pied de quelques-uns de ces térébinthes aïeux du térébinthe qui me couvre, que le poète sacré venait sans doute attendre le souffle qui l'inspirait si mélodieusement. Que ne puis-je l'y retrouver, pour chanter les tristesses de mon cœur et celles du cœur de tous les hommes dans cet âge inquiet, comme il chantait ses espérances dans un âge de jeunesse et de foi ! Mais il n'y a plus de chant dans le cœur de l'homme, car le désespoir ne chante pas. Et tant qu'un nouveau rayon ne descendra pas sur la ténébreuse humanité de nos temps, les lyres resteront muettes, et l'homme passera en silence entre deux abîmes de doute, sans avoir ni aimé, ni prié, ni chanté !

Mais je remonte au palais de David. Il plonge ses regards sur la ravine alors verdoyante et arrosée de Josaphat ; une large ouverture dans les collines de l'est conduit de pente en pente, de cime en cime, d'ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la mer Morte, qui réfléchit là-bas les rayons du soir dans ses eaux pesantes et épaisses, comme une épaisse glace de Venise qui donne une teinte mate et plombée à la

Éléments sous droits d'auteur

lumière qui l'effleure. Ce n'est point ce que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un horizon triste et sans couleur. C'est d'ici un des plus beaux lacs de Suisse ou d'Italie, laissant dormir ses eaux tranquilles entre l'ombre des hautes montagnes d'Arabie qui s'étendent, comme des Alpes, à perte de vue derrière ses flots, et entre les cimes élancées, pyramidales, coniques, légères, dentelées et étincelantes des dernières montagnes de la Judée. Voilà la vue de Sion ! Passons.

Il y a une autre scène de paysage de Jérusalem que je voudrais me graver à moi-même dans la mémoire ; mais je n'ai ni pinceau ni couleur. C'est la vallée de Josaphat ! vallée célèbre dans les traditions de trois religions, où les juifs, les chrétiens et les mahométans s'accordent à placer la scène du terrible jugement suprême ! vallée qui a vu déjà sur ses bords la plus grande scène du drame évangélique : les larmes, les gémissements et la mort du Christ ! vallée où tous les prophètes ont passé tour à tour, en jetant un cri de tristesse et d'horreur qui semble y retentir encore ! vallée qui doit entendre une fois le grand bruit du torrent des âmes roulant devant Dieu, et se présentant d'elles-mêmes à leur fatal jugement !

Extrait du *Voyage en Orient,* 1832-1833

Éléments sous droits d'auteur

Gogol
Dans une auberge de Nazareth comme dans un relais de poste en Russie (1848)

Au début de l'année 1848, Gogol se trouvait à Rome. Il ne lui restait plus que quatre années à vivre. Son désir d'aller en Terre sainte, qui l'habitait depuis quelque temps déjà, se cristallisa à cette époque, à la faveur de cette conversion religieuse, objet de tant d'études ultérieures, qui fit de l'auteur satirique, pendant la dernière décennie de sa vie, une sorte de prédicateur grave et tourmenté, occupé de son salut et de celui de ses contemporains.

Mais ce pèlerinage, avant même d'être commencé, lui semble vain : « Je me demande souvent ce que je vais faire à Jérusalem. Si mon voyage plaisait à Dieu, je serais enflammé du désir d'y aller, tout mon être n'aspirerait qu'à cela, et je ne ferais aucune attention aux difficultés du voyage. Mais il n'y a en moi qu'indifférence et sécheresse » (lettre à Chevyriev – fin 1847).

Il prend le bateau à Naples, alors en proie aux troubles révolutionnaires, et trois mois plus tard (avril 48), débarque à Odessa après un séjour en Palestine dont les seuls témoignages, succincts, sont fournis par sa correspondance. Lui qui avait écrit des pages magnifiques sur Rome – où il avait croisé Annunziata, figure énigmatique et rieuse de Vénus – il ne trouva que quelques phrases sans couleurs pour parler de Jérusalem. « Mon voyage s'est bien passé », écrit-il à Tolstoï. « Ma santé a été meilleure que jamais. J'ai communié à l'église même du Saint-Sépulcre. Je suis redevable de cela aux prières de quelqu'un, je ne sais de qui, car mes propres prières non seulement n'avaient pas d'ailes, mais ne parvenaient même pas à s'échapper de mon cœur. Jamais encore je n'avais vu aussi nettement mon insensibilité, mon aridité. J'étais de bois. »

À un autre ami, Joukovsky, qui lui demandait des renseignements pour la préparation d'un poème sur le Juif errant, Gogol fait état d'une

Éléments sous droits d'auteur

étrange impuissance, qui semble, à l'instar d'une malédiction particulière, l'avoir poursuivi pendant son séjour en Terre sainte.

« Je ne me rappelle pas si j'ai prié. Il me semble seulement avoir été content de me trouver en un lieu si commode pour prier, et qui disposait si bien à la prière ; mais prier, je n'y suis proprement pas parvenu. »

Ahasvérus devait inlassablement marcher sur la terre pour avoir refusé de l'eau au Christ assoiffé ; lui, chrétien fervent venu au lieu même de la passion de son Seigneur, il se voyait refuser la faculté donnée à tous, et aux plus simples, de laisser s'épancher son cœur dans la prière.

« C'est comme si » écrit-il dans une autre lettre au même, « j'avais fait ce pèlerinage pour constater et voir de mes yeux la sécheresse de mon cœur. (...) J'ai eu le bonheur de passer une nuit au Sépulcre du Sauveur, j'ai eu le bonheur de participer aux Saintes Espèces placées sur ce Sépulcre comme autel – et je ne suis pas devenu meilleur (...) Quelque part à Samarie, j'ai cueilli une fleur des champs, quelque part en Galilée une autre. À Nazareth, surpris par la pluie, j'ai passé deux jours, oubliant que j'étais à Nazareth, exactement comme si ç'avait été un relais de poste en Russie. »

L'imagination se donne carrière à partir de ces quelques lignes. On songe au pèlerin russe, qui, se trouvant surpris par la pluie, dans un relais de poste en Russie, aura oublié où il se trouvait et rêvé à Nazareth. On pense à Verkhovensky, le père de Piotr, l'un des « possédés » du terrible récit de Dostoïevsky, mourant dans une auberge de campagne, après sa fuite, un exemplaire de l'Évangile à la main. Tolstoï, aussi, en fuite également, à la recherche du Seigneur, sur le banc d'un quai de gare... Et puis, cette auberge à Nazareth, qui se surimpose à l'image d'un relais de poste en Russie, ce sont les premières pages des *Âmes mortes* qu'elle évoque – ce roman que Gogol cherchera en vain à achever tout au long de ses dernières années de pérégrinations, en Allemagne, à Paris, à Rome – : dans un relais de poste semblable à tant d'autres, entre une calèche ordinaire, d'où descend un homme sans caractère particulier, c'est Tchitchikine, le trafiquant d'âmes, la figure banale du Mal moderne. Qui sait si ce fantôme, à ses pas attachés, n'empêchait pas le malheureux artiste de trouver, dans l'église même de la Résurrection, les paroles de sa prière...

Extraits de lettres choisis
et commentés par Luc Barbulesco

Éléments sous droits d'auteur

Gustave Flaubert
Jérusalem
(11 août 1850)

Voilà le troisième jour que nous sommes à Jérusalem, aucune des émotions prévues d'avance ne m'y est encore survenue : ni enthousiasme religieux, ni excitation d'imagination, ni *haine des prêtres*, ce qui au moins est quelque chose. Je me sens, devant tout ce que je vois, plus vide qu'un tonneau creux. Ce matin, dans le Saint Sépulcre, il est de fait qu'un chien aurait été plus ému que moi. À qui la faute, Dieu de miséricorde ? à eux ? à vous ? ou à moi ? À eux, je crois, à moi ensuite, à vous surtout. Mais comme tout cela est faux ! comme ils mentent ! comme c'est badigeonné, plaqué, verni, fait pour l'exploitation, la propagande et l'achalandage ! Jérusalem est un charnier entouré de murs ; la première chose curieuse que nous y ayons rencontrée, c'est la boucherie. Dans une sorte de place carrée, couverte de monticules d'immondices, un grand trou ; dans le trou, du sang caillé, des tripes, des merdes, des boyaux noirâtres et bruns, presque calcinés au soleil, tout à l'entour. Ça puait très fort, c'était beau comme franchise de saleté. Ainsi disait un homme à rapprochements ingénieux et à allusions fines : « Dans la ville sainte, la première chose que nous y vîmes, c'est du sang. »

Tout était silencieux, nous n'entendions pas de bruit, personne ne passait ; ça et là, le long du mur et nous faisant place, quelque juif polonais, long, barbu, avec son gros bonnet de poil de renard ; les bazars sont fermés. C'est le Baïram, ce qui fait, à toutes les évolutions religieuses de la journée et de la nuit musulmanes, tirer une quantité emphatique de coups de canon. Les devantures des boutiques semblent rongées par la poussière et quelques-unes tombent en ruines. Elles sont couvertes, longues, étroites et d'un bel effet comme perspective.

Éléments sous droits d'auteur

Tout est voûté à Jérusalem ; de temps à autre, dans les rues, on passe sous une moitié ou sous un quart de voûte ; les maisons se sont établies dans ces anciennes constructions, et partout on a des voûtes sur sa tête. Sauf les environs du quartier arménien, qui sont très balayés, tout est fort sale ; le pavé est presque impossible pour les chevaux, dans la rue de notre hôtel, un chien jaune pourrit tranquillement au beau milieu, sans que personne songe à le pousser ailleurs ; les merdes le long des murs sont effrayantes de mauvaise qualité ! Mais il y a pourtant moins de débris de pastèques qu'à Jaffa.

Ruines partout, ça respire le sépulcre et la désolation ; la malédiction de Dieu semble planer sur la ville, ville sainte de trois religions et qui se crève d'ennui, de marasme et d'abandon. De temps à autre un Arnaute armé. Dans ces rues vides, en pente, le soleil là-dessus, des décombres, de grands trous dans les murs. Il y a, comme à Tyr, à Sidon, à Jaffa, sur toute la côte, des enfants à belle tête, les petites filles surtout, avec leurs figures pâles, entourées de cheveux noirs mal peignés. – Notre guide, le jeune Iousouf, adolescent de 18 à 20 ans, à yeux noirs et à tournure féminine, rougissant, modeste, doux ; les soldats turcs (tout comme le pacha) sont amoureux de lui, et l'appellent quand il passe près des remparts : « Cawadja Iousouf, guel bourda, cawadja Iousouf. »

Le couvent arménien est immense, c'est propre, bien maçonné, considérable de cours intérieures, de terrasses et d'escaliers. – Constructions pour les moines, autres pour les pèlerins. – L'Arménien me paraît ici quelque chose de bien puissant en Orient ; il y a de ces inutilités de propriétaire, qui dénotent le gousset plein, telles que les rampes en fer sur les terrasses. L'église est surprenante de richesse, le mauvais goût atteint là presque à la majesté. Suffit-il donc qu'une chose soit exagérée pour qu'elle arrive à être belle ? Malheur à qui ne comprend pas l'excès !

Revêtement en faïence bleue jusqu'à hauteur d'homme, colonnes carrées. – À gauche, chapelle de Saint-Jacques ; la place où il fut décollé marquée par un cercle, et, sous l'espèce d'autel entouré de fleurs et de flambeaux, vue sous verre une tête décapitée. L'autel tient tout le fond de l'église, est en dorure, composé de trois arceaux, le plus grand au milieu. – Peintures généralement mauvaises, portraits des patriarches. Au-dessus, scènes de la vie de Jésus, les Saintes Vierges

Éléments sous droits d'auteur

avec le bambino, auréolées d'argent ainsi que lui. – On voit ainsi la figure peinte dans un cadre de métal, une a au doigt un vrai diamant. – Tableau des martyrs : les gens qui lapident saint Étienne sont d'une férocité intentionnelle bien grotesque, voilà de vrais « meschants ». Un lion qui dévore je ne sais plus quel saint, à côté, c'est aussi fort bon ; il a la gueule plus grande que le reste du corps. Un saint Laurent sur des flammes impossibles. Du côté de la porte, un Martyre des Innocents où au moins il y a quelques intentions : un petit enfant, au premier plan, qui meurt en vomissant.

À mesure qu'on examine le détail de cette église, la première impression s'en va. Si le mot d'Henri Heine, « le catholicisme est une religion d'été », est d'une vérité de sensualité si profonde, le mot n'en est pas moins pour moi lié à l'idée moyen âge, et celle de moyen âge à l'idée de pluie et de brouillard. Ô pauvres églises de ma patrie, aux parois verdies par les hivers, combien je vous aime ! Religieusement parlant, ce n'est plus de notre monde à nous. Luther est revenu protestant de l'Italie de Léon X.

Dans l'église grecque du Saint Sépulcre, même ornementation. C'était charmant, une grande lumière illuminait tout, vêtements blancs des femmes, turbans et vestes de couleur des hommes, groupes debout tournés du côté de l'autel, patriarches à barbes blanche, Grecs venant baiser toutes les scènes de la Passion qui sont sur la cloison qui sépare l'église du chœur véritable. L'église arménienne, effet plein de fantaisie : des longues guirlandes d'œufs d'autruches coloriés qui tombent du plafond ; à la porte, à gauche, timbre en airain, plaque sur laquelle on frappe pour remplacer les cloches.

Dans la rue qui mène à la maison de Ponce Pilate (rue de Hatta ? = Hart-Hatta), maison de Véronique, à droite en descendant, basse, à petite porte, à demi enfouie sous terre et comme toutes les autres. La maison de Ponce Pilate est une grande caserne, c'est le sérail. De sa terrasse supérieure on voit en plein la mosquée d'Omar bâtie sur l'emplacement du Temple.

Le lendemain matin, nous nous sommes levés à 6 heures pour aller voir les juifs pleurer devant les restes de ses murs. Ils sont, à la base, en pierres cyclopéennes, qui rappellent l'Égypte par la puissance du travail, carrées et ornementées d'un quadrilatère intérieur pareil à celui que les menuisiers poussent au rabot sur les portes. – Vieux juif dans

Éléments sous droits d'auteur

un coin, la tête couverte de son vêtement blanc, nu-pieds, et qui psalmodiait quelque chose dans un livre, le dos tourné vers le mur, et en se dandinant sur ses talons. La même construction, le même mur se retrouve de l'autre côté du Temple, côté Est. Comme nous nous en allions de là, nous avons rencontré d'autres juifs qui y venaient sans doute. Je me suis fait raser chez un barbier, qui me regardait en riant, sans que je sache pourquoi, et qui m'a rasé à l'eau chaude. De là nous avons été fumer un chicheh dans un café. En nous retournant du divan de bois où nous étions assis, nous apercevons une grande piscine carrée (piscine d'Ezechiel), peine d'eau verdâtre, entourée de hauts murs percés ça et là, à des places rares, de petites fenêtres irrégulières ; ce sont les murs de derrière des maisons qui l'entourent.

Rentré à l'hôtel, j'ai lu la Passion dans les 4 évangélistes. – Sieste. – Dîner chez Botta, homme en ruines, homme de ruines, dans la ville des ruines ; nie tout, et m'a l'air de tout haïr si ce n'est les morts ; rappelle le moyen âge de tous ses vœux, admire M. de Maistre. Il apprend maintenant le piano et avoue qu'il n'est pas un creuseur. C'est une phase de la vie de cet homme : fatigué de tentatives (sa vie en est un tissu, médecin, naturaliste, archéologue, consul), il a essayé de celle-là, il n'en veut pas d'autre, c'est assez. « Que l'humanité soit comme moi », disent tous ceux qui ne peuvent soit la dominer, soit la comprendre. Son chancelier, néocatholique, partisan de la musique sérieuse, ignore Hummel, Spohr, Mendelssohn, etc., m'assomme avec des Haendel que je ne l'avais pas prié de me jouer ; sa main droite allait plus vite que la gauche. Pauvres bougres, en définitive.

Saint Sépulcre. – Samedi, visite au Saint-Sépulcre. L'extérieur, avec ses parties romanes, nous avait excités ; attente trompée sous le rapport archéologique. Les clefs sont aux Turcs, sans cela les chrétiens de toutes les sectes s'y déchireraient. Les gardiens couchent dedans, près de la porte, sur un divan. Pour voir l'église quand elle est fermée (et elle l'est toujours, sauf le dimanche), il faut passer sa tête par des trous pratiqués *ad hoc* dans la porte : on voit alors la pierre d'onction sous ses lampes, et les bons Turcs sur leur divan ; on fait la conversation avec eux. Nous trouvons dans le Saint-Sépulcre notre Italien réfugié, il s'y est fait enfermer exprès et y vit jour et nuit (temporairement toutefois) pour « s'inspirer de la poésie de ces lieux ». Quel artiste ! je le suppose plutôt être une infecte canaille qui carotte les Pères latins afin de se nourrir gratis et longtemps dans leur couvent.

Éléments sous droits d'auteur

Une chose a dominé tout pour moi, c'est l'aspect du portrait en pied de Louis-Philippe, qui décore le Saint-Sépulcre. Ô grotesque, tu es donc comme le soleil ! dominant le monde de ta splendeur, ta lumière étincelle jusque dans le tombeau de Jésus ! Ce qui frappe le plus ensuite, c'est la séparation de chaque église, les Grecs d'un côté, les Latins, les Coptes ; c'est distinct, retranché avec soin, on hait le voisin avant toute chose. C'est la réunion des malédictions réciproques, et j'ai été rempli de tant de froideur et d'ironie que je m'en suis allé sans songer à rien plus. Un chrétien a demandé à mon drogman si je n'étais pas le pacha. Dieu me préserve, pourtant, d'avoir une pensée d'orgueil ! Non, j'allais là, bêtement, naturellement, sans me fouetter à rien, et dans la simplicité de mon cœur calme. Heureux sont-ils tous ceux qui là ont pleuré d'amour céleste ! Mais qui sait les déceptions du patient moyen âge, l'amertume des pèlerins de jadis, quand, revenus dans leurs provinces, on leur disait en les regardant avec envie : « Parlez m'en ! parlez m'en ! »

« Méfie-toi du hadji » (proverbe arabe). Les Arméniens qui font le pèlerinage de Jérusalem ont défense, sous peine d'excommunication, de parler, à leur retour, de leur voyage, dans la crainte que ce qu'ils en diraient ne dégoûtât leur frère d'y aller (Michaud et Poujoulat). La déception, s'il y en avait une, ce serait sur moi que je la rejetterais et non sur les lieux.

En revenant, nous sommes entrés sur le seuil de l'église protestante : messieurs en noir, assis sur des bancs de chaque côté ; autre monsieur en rabat dans une chaire, à gauche, lisant l'Évangile ; murs tout nus ; ça ressemblait à une école primaire ou à une salle d'attente dans un chemin de fer. J'aime mieux les Arméniens, les Grecs, les Coptes, les Latins, les Turcs, Vichnou, un fétiche, n'importe quoi ! Adieu ! bonsoir ! c'est assez ! sortons de là ! Nous n'y sommes pas restés *un quart de minute*, et j'ai eu le temps de m'y ennuyer véritablement et profondément.

Dans l'après-midi, avec Stephano, Iousouf, Sassetti et deux moucres, visité les tombeaux des Rois, la montagne des Oliviers, Siloë et la maison de Caïphe.

À l'ouest de la ville, tombeaux des Rois. On entre par une espèce de grotte ouverte. – Ouverture à gauche où il faut se courber pour passer. – C'est une série de salles (il y en a deux étages), avec des excavations

Éléments sous droits d'auteur

dans le mur. L'entrée est petite et carrée. – Chaque caveau contient généralement la place de trois cercueils, un au fond, deux de chaque côté. Sur les côtés de ceux-ci, petits trous dans le mur, en forme de pyramide creusée, faits pour contenir des lampes sépulcrales. Après l'Égypte cela n'a rien que de très médiocre ; c'est un travail de carrier assez habile, voilà tout.

Le jardin des Oliviers, petit enclos en murs blancs, au pied de la montagne de ce nom. – Grand vent, les oliviers au feuillage pâle et argenté tremblaient, l'air était âpre quoique chaud, la route toute blanche, le ciel féroce de bleu. En haut, de dessus le minaret qui domine le mont des Oliviers, vue générale de Jérusalem : la ville, en amphithéâtre, incline de l'Ouest à l'Est, elle penche du côté des tombeaux, du côté de la vallée de Josaphat qui change de nom à la fontaine de Siloë et prend celui de Cédron. – Dans la mosquée de l'Ascension, vieux bonhomme à nez de polichinelle, en espèce de paletot jaune, qui est venu nous ouvrir ; on montre une pierre entourée d'un cadre de pierre, sur laquelle les croyants voient la marque du pied de Jésus ; c'est là qu'il s'élança pour monter au ciel. – Le soir nous allons faire une visite à Botta ; il est avec le révérend père des Latins.

Extrait des *Notes de voyages*
tome I : *Italie – Égypte – Palestine – Rhodes*
Œuvres complètes, Paris, 1910

Éléments sous droits d'auteur

Herman Melville

Jérusalem[1] sur le vif (1857)

V*illage des lépreux* – maisons face au mur – Sion. Leur parc, un fumier – Ils sont assis près des portes, quémandant l'aumône, – puis se plaignent – essayer de les éviter, sentiment d'horreur.

Noms spectraux – Josaphat – Hermon etc.

Pensées sur la via dolorosa – femmes pantelantes sous leurs fardeaux – hommes aux visages mélancoliques.

Errant parmi les tombes – fini par me prendre pour quelqu'un de possédé par les diables.

Variété des tombes – avec marches comme des chaires etc. « Multitudes, Multitudes » dans la vallée de Hermon (tradition autorisée par les Saintes Écritures). Pierres autour de la tombe d'Absalon – pierres tombales autour de celle de Zacharie.

Basilique du Saint-Sépulcre. Dôme brisé – pierre des onctions – lampes – minable, – étrange odeur – irrégulier – cavernes – grottes – Chapelles des Amis de la Croix. Pèlerins – discutaillant – pauvres – se reposant.

Couvent arménien – large – pèlerins.

Colline – vue de biais de Sion – pierres branlantes et gravier comme si lancé des charrettes.

1. La première partie de *Clarel* [Long poème – 500 pages – de Melville, composé en 1876, vingt ans après le voyage en Palestine. NdT] – *Jérusalem* – amplifie cette section. Dans les trois autres parties du poème, cependant, où Jérusalem est discutée rétrospectivement, des portions de cette section sont élaborées. [Les notes en bas de page sont de Raymond Weaver, sauf celles entre crochet, qui sont du traducteur et indiquées en tant que telles. NdT].

Éléments sous droits d'auteur

L'esprit ne peut pas ne pas être tristement et suggestivement affecté par l'indifférence de la Nature et de l'Homme envers tout ce qui rend l'endroit sacré pour le chrétien. Les mauvaises herbes poussent sur le mont Sion ; côte à côte en toute impartialité[2] apparaissent les ombres de l'église et de la mosquée, et sur le mont des Oliviers chaque matin le soleil indifféremment se lève au-dessus de la chapelle de l'Assomption.

L'angle sud-est du mur. La Mosquée d'Omar – le Temple de Salomon. Ici le mur d'Omar se dresse sur les fondations de Salomon, triomphant sur ce qui le soutient, emblème de la relation des deux croyances.

L'effet d'être escroqué à Jérusalem.

Le vieil homme du Connecticut déambulant en distribuant des tracts – ne savait pas la langue – c'en est désespérant – ses solitaires chambres de vieux garçon – il insistait que l'expression « O Jérusalem ! » était un argument prouvant que Jérusalem était un proverbe etc.

Warder Crisson de Philadelphie – un Américain devenu juif – divorcé de sa première femme – marié à une juive etc. – Triste.

Étranges arches et citernes, etc. qu'on rencontre en se promenant dans Jérusalem – chaque jour de nouvelles découvertes de ce genre.

Silo – étang, colline, village. Ici, par un défilé étroit s'ouvre la vallée de Cédron, etc. Le village, occupant les terrasses successives des tombes excavées dans les faces perpendiculaires de la roche vive. Occupants vivants des tombes – arrangements domiciliaires. Jadis utilisés comme four. D'autres comme entrepôts de grain.

À Josaphat, pierres tombales juives gisent de-ci de-là comme si éparpillées par une explosion dans une carrière. Si nombreuses une garenne des morts – si vieilles, les inscriptions en hébreu sont à peine discernables des rides du Temps. Pierres informes etc. – (cf. l'autre page). Ici côte à côte les tombes d'Absalon, de Zacharie et de saint Jacques. Découpées dans la roche vive dans le style de Pétra. Saint Jacques une véranda de pierre surplombant les piliers du défilé. – Josaphat, montre des couches de roche naturelle – les chapitres des pilastres effacés par le Temps – Grand trou, devant – dedans, plein de pierres, tas

2. *Égalité*, écrit au dessus de la ligne.

Éléments sous droits d'auteur

de pierres (des charrettes pleines) devant – La contribution de malédiction des pèlerins, un des charmes mélancoliques de Jérusalem. (Voir Bible pour l'origine des tombes.) Être lapidé est son mémorial. – Les pierres tombales *surgissent* du flanc de la colline, comme si déjà en acte de résurrection. De loin, à peine possible de les différencier de la roche naturelle éparpillée avec profusion. Les pierres grimpent jusqu'à mi-hauteur du mont des Oliviers. À l'opposé, le cimetière des Turcs – tout près des murs de la cité, etc. barrant le chemin des arches fermés de la Belle Porte. – (Le Christ, assis dans la fenêtre)[3] – Juifs et Turcs, les deux dormant dans une autre foi que celle de Celui qui est monté aux Cieux depuis le mont des Oliviers tout proche – La ville assiégée par l'armée des morts – des cimetières tout autour.

La Belle porte, ou porte Dorée – deux arches, sculpture très ornée, certainement vieille, temps d'Hérode, la porte par laquelle le Christ irait vers Béthanie et le mont des Oliviers et aussi celle par laquelle il est entré en ville (avec les palmes). Les Turcs l'ont murée à cause de la tradition qui veut que par cette porte la ville sera prise. Une des choses les plus intéressantes de Jérusalem – semble exprimer la finalité de la chrétienté, comme si elle était la dernière religion du monde, – pas d'autre possible.

À la poursuite de mon objectif, la saturation de mon esprit avec l'atmosphère de Jérusalem, m'offrant, sujet passif, et certainement pas à contrecœur, à ses impressions bizarres[4], je me levais toujours avec l'aube et marchais en dehors de ses murs. Ni aussi loin qu'échapper à l'air renfermé de l'intérieur, concerné si j'étais singulier en cela.

Car je ne pus qu'être frappé quotidiennement par les rassemblements de citadins reposant le long des arches près de la porte de Jaffa là où elle regarde la vallée de Gihon en contrebas, groupes qui hantaient sans cesse les fontaines, vallons et collines avoisinants. Eux aussi semblaient ressentir l'insalubrité d'une si petite ville renfermée dans ses hauts murs obstruant toute ventilation, repoussant le matin et hâtant le crépuscule malsain. Et eux aussi semblait partager mon impatience, ne serait-ce qu'envers cette arbitraire limitation et prescription des choses. – J'allais jusqu'au mont Sion, suivant des promenades en

3. Ajouté au crayon, au-dessus de la ligne et incompréhensible.
4. Substitué à mélancoliques, mot raturé.

Éléments sous droits d'auteur

terre-plein, pour examiner les pierres tombales des Arméniens, Latins, Grecs, tous ennemis, tous dormant ensemble. – Je regardais le long du flanc de la colline de Gihon sur mon autre côté, et observais la précipitation des ombres solennelles des tours de la cité jetées au fond de l'étang de Gihon, et plus haut dans la vallée sombre et hantée, mes yeux tombaient sur le bassin ceinturé de falaises, hagard avec ses vieux oliviers lacérés, où l'ange du Seigneur frappa l'armée de Sennachérib. (Colline du Mauvais Conseil). Et frappé par le matin je vis le sol rougeâtre d'Aceldama, confessant sa culpabilité inexpiable par des teintes plus profondes. Sur la colline du Mauvais Conseil, je vis la villa en ruine du Grand Prêtre où d'après la tradition la mort du Christ fut complotée, et le champ où quand tout était fini, le traître Judas se pendit.

Et l'après-midi je me tenais près de la porte de Saint-Étienne, près de l'étang nommé aussi d'après lui, et qui occupe l'endroit où il fut lapidé, j'observais les ombres qui glissaient lentement (comme des traîneaux) le long des collines de Berotha et Sion vers la vallée de Josaphat, puis après s'être reposées un temps au fond du ravin, commençaient tout doucement à remonter le versant opposé du mont des Oliviers, pénétrant dans tombeau après tombeau, caverne après caverne, etc. – Pèlerins, leurs mines sérieuses, errant sur les collines etc.–

Le Saint-Sépulcre – (Nul juif permis dans la basilique du Saint-Sépulcre)[5] – dôme ruiné – amas confus et moitié en ruine. – Labyrinthes et terrasses de grottes moisies, tombes et autels. Ça sent la morgue. Lumière minable. – À l'entrée, dans une espèce de grotte dans le mur, un divan pour les policiers turcs, assis les jambes croisées en train de fumer, observant avec dédain les incessantes troupes de pèlerins entrer et se prostrer devant la pierre des onctions du Christ, qui, veinée de lambeaux d'un rouge moisi ressemble à un billot de boucher. – Tout près, un escalier aveugle en marbre usé montant au Calvaire réputé où parmi d'autres (choses le montreur de curiosités vous montre[6]) dans la lumière enfumée de vieilles lampes en gage et en or crasseux, le trou dans lequel la croix était fixée et à travers un grillage de boulanger comme ceux qui couvrent une cave à charbon, montrent la fissure dans le rocher[7] ! Au

5. Ajouté entre les lignes au crayon.
6. Melville, avait écrit : *choses qu'il vous montre* ; puis il inséra au-dessus de la ligne, après *choses, le montreur de curiosités* et raya *ils*. Le sens est clair en dépit des défauts de syntaxe.
7. Dans la marge droite, est écrit au crayon et souligné : *Tickets Grecs pour le Ciel*. Voir *l'histoire du capitaine*. L'histoire du capitaine sera donnée plus loin.

Éléments sous droits d'auteur

même niveau, juste à côté, se trouve une espèce de galerie, avec main courante de marbre, ayant vue sur l'entrée de l'église ; et là je me penchais presque quotidiennement sur le spectacle des Turcs dédaigneux sur le divan, et des pèlerins dédaignés embrassant la pierre des onctions. – La porte de la basilique ressemble à celle d'une prison – avec sa fenêtre grillagée. – La partie principale de la basilique est surplombée par le dôme altier et délabré dont le plâtrage tombé révèle un maigre squelette de poutres et de lattes. Une sorte de splendeur rongée par la peste règne dans les murs peints et moisis tout autour. Au milieu de tout ça, le Sépulcre ; une église dans une église. Il est en marbre, richement sculpté en partie et avec l'aspect fané de l'âge. De son porche un flot de lumière criarde tombe sur les visages des pèlerins qui se pressent pour être admis dans un espace qui ne peut en contenir que quatre ou cinq à la fois. Tu commences par passer par un vestibule où est montrée la pierre sur laquelle s'assit l'ange, avant d'entrer dans la tombe. C'est comme entrer dans un cercueil illuminé. Coincé et à moitié hébété, tu fixes un moment l'inéloquence de la dalle chamarrée, et, content de sortir, tu t'essuies le front, content d'échapper comme de la chaleur et de l'odeur d'une boîte à chaussures. Tout brille, rien n'est or. Escroqueries écœurantes. Les visages des pèlerins les plus pauvres et les plus ignorants sembleraient l'admettre tout autant que le tien.

Après un bref moment passé dans la basilique, à faire le tour rapide des chapelles et des autels, ils restent figés dans une déception apathique, ou encore ils s'accroupissent pêle-mêle autour des nombreuses cages d'escaliers, échangeant avec indifférence les ragots sectaires du jour. La basilique du Sépulcre est la salle de rédaction et la bourse théologique bondée de Jérusalem, et leur ressemble d'autant plus, vu les nombreuses petites chapelles, propriétés spéciales des sectes mineures, coptes, syriennes et autres, qui ci et là sous le dôme te tombent sous l'œil, ressemblant assez à ces boîtes des agents de change que l'on voit dans les Bourses commerciales. – La Chapelle des Amis de la Croix – cave à vin etc. – Si tu approches la basilique depuis l'allée sordide qui y mène de la Via Dolorosa, tu passes un mur long et vieux, haut et minable, où chaque recoin de ses massifs piliers d'arc-boutant regorge publiquement des accumulations de l'ultime et innommable saleté de la ville barbare. Mais sur le moment tu es loin d'imaginer que le mur traité continuellement (par les Turcs seulement, on l'espère) avec autant

Éléments sous droits d'auteur

d'affronts est un des principaux murs de l'édifice hébergeant la supposée tombe d'une des personnes de la Divinité. Passé ce mur, tu plonges dans une ruelle abrupte, comme celles d'Édimbourg, qui donne présentement sur un espace moins confiné, où tu rencontres un mur épais clôturé par une palissade avec une vieille porte en bois, assez basse et sale pour être l'entrée d'une porcherie. Elle donne accès à la cour, toutes ouvertures maçonnées, de la basilique. Une aire considérable, pavée de pierres ...[8], sur laquelle sont assis une multitude de colporteurs et de revendeurs de rosaires, crucifix, jouets en bois d'olivier et pierres de la mer Morte, et bien d'autres amulettes et charmes. La façade de la basilique est rendue très irrégulière par le chevauchement négligent d'érections subséquentes par-dessus l'originale. Sur la gauche se trouve une haute et ...[9] tour, qui pareille à un très vieux pin, a de l'écorce en bas et dépérit par le haut. De nombreuses sculptures embellissaient jadis ce qui reste visible de l'ancienne façade ; mais le Temps l'a grignotée, jusqu'à ce qu'elle ressemble à une vieille confiserie pourrie bouffée par les souris.

Intérieur de Jérusalem.

Monte de la porte de Saint-Étienne vers le Calvaire. Son silence, sa solitude. L'arche – la pierre sur laquelle il s'est appuyé – la pierre de Lazare etc. Ville pareille à une carrière – rien que de la pierre – Arcades voûtées – Arcs-boutants – Piliers (Ecce Homo).

Quelqu'un a construit une petite demeure, une garçonnière tout en haut. Le parler des guides. « Voici la pierre sur laquelle le Christ s'est appuyé, et voici l'Hôtel Anglais. » Là-bas se trouve la voûte sous laquelle le Christ fut montré au peuple, et juste à côté de cette fenêtre ouverte on vend le meilleur café de Jérusalem etc. etc. etc.

Même si Jérusalem n'avait pas d'associations historiques particulières, elle évoquerait cependant, de par son aspect physique, des émotions particulières chez le voyageur. De même que la vue de Haddon Hall hanté suggéra à Mme Radcliffe ses romances à glacer le sang, de même j'ai peu de doutes que le paysage diabolique a dû suggérer aux prophètes juifs leur théologie abominable.

8. Illisible.
9. Illisible.

Éléments sous droits d'auteur

Un midi remontant avec lassitude la Via Dolorosa j'entendis un muezzin appeler à la prière depuis le minaret d'Omar. Il le fait aussi depuis celui du mont des Oliviers.

Par ses grotesques contorsions l'olivier ressemble fort au pommier sauf qu'il est beaucoup plus noueux et d'un vert moins vivace. Il est d'habitude planté dans des vergers, ce qui facilite la ressemblance. C'est un arbre qui a l'air hanté, mélancolique (sobre et pénitent), qui sied bien à Jérusalem et à ses associations. Il y a beaucoup d'oliviers dans les plaines au nord des murs. La Caverne de Jérémie est dans ces parages. Dans ses lamentables recoins il a composé sa lamentable lamentation.

À l'intérieur des murs se trouvent de nombreux espaces vides, envahis d'horribles cactus.

La couleur de toute la ville est le gris qui te regarde comme l'œil froid et gris d'un vieillard macabre, son aspect étrange dans la pâle lumière olive du matin.

Il y a des strates de villes enterrées sous la surface présente de Jérusalem. À quarante pieds de profondeur gisent des fragments de colonnes etc.

Pierres de Judée. L'Écriture sainte nous parle souvent de pierres.

(Histoires les concernant[10].) Monuments et mémoriaux sont faits de pierres ; on tue les hommes à coup de pierres ; la semence figurative tombe sur un sol rocailleux ; et il n'est guère surprenant que les pierres figurent si largement dans la Bible. Judée est une accumulation de pierres – montagnes en pierres et plaines pierreuses ; torrents pierreux et tombes pierreuses ; (yeux de pierres et cœurs de pierres[11]). Devant toi et derrière toi il y a des pierres. Des pierres à gauche, des pierres à droite. Dans de nombreux endroits, des efforts laborieux ont été faits pour nettoyer la surface de ces pierres. Tu vois des tas de pierres par-ci et par-là ; des murs de pierres d'une immense épaisseur sont amassés, moins pour faire borne que pour s'en débarrasser. Enlever une pierre ne sert qu'à révéler celles qui gisent, en dessous. C'est comme

10. Au-dessus de la ligne.
11. Au-dessus de la ligne.

Éléments sous droits d'auteur

réparer la vieille grange ; plus tu découvres, plus ça pousse. Les bouts des souliers de tout un chacun sont écorchés par les pierres. Ce sont rarement des pierres rondes et ...[12], mais pointues, rocailleuses, rugueuses. Mais sur les routes, comme celle de Jaffa, elles ont été lissées par les déplacements constants. – Beaucoup de théories ont été évoquées pour rendre compte de l'abondance des pierres. *Ma* théorie est qu'il y a très longtemps, quelque roi fantasque se mit en tête de paver toute la Judée, et signa des contrats à cet effet ; mais l'entrepreneur, faisant faillite au beau milieu du projet, ne fit que déverser les pierres sur le sol, où elles restent jusqu'à ce jour. Il existe une prophétie parlant de la préparation des routes pour l'arrivée des Juifs et quand la « députation de l'Église Écossaise » était en Judée, elle suggéra à sir Moses Montefiore qu'il serait opportun d'employer les plus pauvres parmi les Juifs à ce travail – ce qui aurait facilité la prophétie en se débarrassant en même temps des *pierres*.

Les collines. Sont des pierres dans le concret. Couches régulières de rochers ; quelques amphithéâtres disposés en sièges et terrasses. Les murs de pierres (branlantes) ne semblent pas tant des érections artificielles que des variations naturelles du paysage rocailleux. Certains champs sont parsemés de larges rochers grotesques – tout perforés et criblés de trous – comme des os de mastodonte en décomposition. – Tout a l'air vieux. Comparés à ces rochers, ceux d'Europe ou d'Amérique paraissent juvéniles.

Cavernes. La Judée en est criblée. Pas surprenant que ces mornes (cavernes[13]) servirent de lieux de retraite pour des dizaines de milliers de mornes anachorètes.

Il y a à toute heure une odeur d'ordures en train de brûler dans l'air de Jérusalem.

La soi-disant piscine de Bethesda remplie d'ordures. – Aspect et odeur fuligineux.

Trois dimanches chaque semaine à Jérusalem – juif, chrétien, turc ; Et maintenant arrivent les missionnaires des sabbataires, qui en ajoutent un quatrième. (Le samedi – les juifs) – Ce qui doit rendre perplexes les convertis !

---

12. Illisible.
13. Omis dans le manuscrit.

Éléments sous droits d'auteur

La route Jaffa-Jérusalem par endroits très large et parsemée de sentiers séparés et divergents, usés par les foules de pèlerins de fois divergentes. Arabes qui labourent, chemises en bannière. Parmi eux, des vieillards. Le grand âge est chose vénérable, – mais sûrement pas chemise au vent.

Une partie de Jérusalem construite sur des carrières – entrée par la face nord du mur.

Nul pays ne dissipera plus rapidement les prévisions romantiques que la Palestine –, Jérusalem avant tout. Pour certains la déception va jusqu'à l'écœurement, etc.

La désolation du pays est-elle le résultat de l'étreinte fatale de la divinité ? Infortunés sont les favoris du Ciel.

Dans le vide de l'antiquité inanimée de Jérusalem, les juifs émigrants sont comme des mouches qui ont élu résidence dans un crâne.

Traduit de l'anglais par Pierre Joris
Extrait de *Journal up the straits*
11 octobre 1856-5 mai 1857
Edité par Raymond Weaver
Cooper Square Publishers, Inc 1971

Éléments sous droits d'auteur

Ernest Renan
Contre Jérusalem
(1863)

Jérusalem était alors à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, une ville de pédantisme et d'acrimonie, de disputes et de haine, de petitesse d'esprit. Le fanatisme y était extrême ; les séditions religieuses renaissaient tous les jours. Les pharisiens dominaient ; l'étude de la loi, poussée aux plus insignifiantes minuties, réduites à des questions de casuiste, était l'unique étude. Cette culture exclusivement théologique et canonique ne contribuait en rien à polir les esprits. C'était quelque chose d'analogue à la doctrine stérile du faquih musulman, à cette science creuse qui s'agite autour d'une mosquée, grande dépense de temps et de dialectique faite en pure perte et sans que la bonne discipline de l'esprit en profite. L'éducation théologique du clergé moderne, quoique très sèche, ne peut donner aucune idée de cela ; car la Renaissance a introduit dans tous nos enseignements, même les plus rebelles, une part de belles-lettres et de bonnes méthodes, qui fait que la scolastique a pris plus ou moins une teinte d'humanités. La science du docteur juif, du *sofer* ou du scribe, était purement barbare, absurde sans compensation, dénuée de tout élément moral. Pour comble de malheur, elle remplissait celui qui s'était fatigué à l'acquérir d'un ridicule orgueil. Fier du prétendu savoir qui lui avait coûté tant de peine, le scribe juif avait pour la culture grecque le même dédain que le savant musulman a de nos jours pour la civilisation européenne, et que le théologien catholique de la vieille école a pour le savoir des gens du monde. Le propre de ces cultures scolastiques est de fermer l'esprit à tout ce qui est délicat, de ne laisser d'estime que pour les difficiles enfantillages où l'on a usé sa vie et qu'on envisage comme l'occupation naturelle des personnes faisant profession de gravité (...)

La profonde sécheresse de la nature aux environs de Jérusalem devait ajouter au déplaisir de Jésus. Les vallées y sont sans eau ; le sol

Éléments sous droits d'auteur

est aride et pierreux. Quand l'œil plonge dans la dépression de la mer Morte, la vue a quelque chose de saisissant : ailleurs, elle est monotone. Seule, la colline de Mizpa, avec ses souvenirs de la plus vieille histoire d'Israël, soutient le regard. La ville présentait, du temps de Jésus, à peu près la même assise qu'aujourd'hui. Elle n'avait guère de monuments anciens, car, jusqu'aux Asmonéens, les Juifs étaient restés presque étrangers à tous les arts ; Jean Hyrcan avait commencé à l'embellir, et Hérode le Grand en avait fait une ville magnifique. Les constructions hérodiennes le disputent aux plus achevées de l'antiquité par leur caractère grandiose, par la perfection de l'exécution et la beauté des matériaux. Une foule de tombeaux, d'un goût original, s'élevaient vers le même temps aux environs de Jérusalem. Le style de ces monuments était le style grec, approprié aux usages des Juifs, et considérablement modifié selon leurs principes. Les ornements de sculpture vivante, que les Hérodes se permettaient, au grand mécontentement des rigoristes, en étaient bannis ; on les remplaçait par une décoration végétale. Le goût des anciens habitants de la Phénicie et de la Palestine pour les constructions monolithes taillées sur la roche vive semblait revivre en ces singuliers tombeaux découpés dans le rocher, et où les ordres grecs sont si bizarrement appliqués à une architecture de troglodytes. Jésus, qui envisageait les ouvrages d'art comme un pompeux étalage de vanité, voyait tous ces monuments de mauvais œil. Son spiritualisme absolu et son opinion arrêtée que la figure du vieux monde allait passer ne lui laissaient de goût que pour les choses du cœur.

Le temple, à l'époque de Jésus, était tout neuf, et les ouvrages extérieurs n'en étaient pas complètement terminés. Hérode en avait fait commencer la reconstruction l'an 20 ou 21 avant l'ère chrétienne, pour le mettre à l'unisson de ses autres édifices. Le vaisseau du temple fut achevé en dix-huit mois, les portiques en huit ans ; mais les parties accessoires se continuèrent lentement et ne furent terminées que peu de temps avant la prise de Jérusalem. Jésus y vit probablement travailler, non sans quelque humeur secrète. Ces espérances d'un long avenir étaient comme une insulte à son prochain avènement. Plus clairvoyant que les incrédules et les fanatiques, il devinait que ces superbes constructions étaient appelées à une courte durée.

Le temple, du reste, formait un ensemble merveilleusement imposant, dont le haram actuel, malgré sa beauté, peut à peine donner une idée. Les cours et les portiques environnants servaient journellement

Éléments sous droits d'auteur

de rendez-vous à une foule considérable, si bien que ce grand espace était à la fois le temple, le forum, le tribunal, l'université. Toutes les discussions religieuses des écoles juives, tout l'enseignement canonique, les procès même et les causes civiles, toute l'activité de la nation, en un mot, était concentrée là. C'était un perpétuel cliquetis d'arguments, un champ clos de disputes, retentissant de sophismes et de questions subtiles. Le temple avait ainsi beaucoup d'analogie avec une mosquée musulmane. Pleins d'égards à cette époque pour les religions étrangères, quand elles restaient sur leur propre territoire, les Romains s'interdirent l'entrée du sanctuaire ; des inscriptions grecques et latines marquaient le point jusqu'où il était permis aux non-juifs de s'avancer. Mais la tour Antonia, quartier général de la force romaine, dominait toute l'enceinte et permettait de voir ce qui s'y passait. La police du temple appartenait aux juifs ; un capitaine du temple en avait l'intendance, faisait ouvrir et fermer les portes, empêchait qu'on ne traversât les parvis avec un bâton à la main, avec des chaussures poudreuses, en portant des paquets ou pour abréger le chemin. On veillait surtout scrupuleusement à ce que personne n'entrât à l'état d'impureté légale dans les portiques intérieurs. Les femmes avaient, au milieu de la première cour, des espaces réservés, entourés de clôtures en bois.

C'est là que Jésus passait ses journées, durant le temps qu'il restait à Jérusalem. L'époque des fêtes amenait dans cette ville une affluence extraordinaire. Réunis en chambrées de dix et vingt personnes, les pèlerins envahissaient tout et vivaient dans cet entassement désordonné où se plaît l'Orient. Jésus se perdait au milieu de la foule, et ses pauvres Galiléens groupés autour de lui faisaient peu d'effet. Il sentait probablement qu'il était ici dans un monde hostile et qui ne l'accueillerait qu'avec dédain. Tout ce qu'il voyait l'indisposait. Le temple, comme en général les lieux de dévotion très fréquentés, offrait un aspect peu édifiant. Le service du culte entraînait une foule de détails assez repoussants, surtout des opérations mercantiles, par suite desquelles de vraies boutiques s'étaient établies dans l'enceinte sacrée. On y vendait des bêtes pour les sacrifices ; il s'y trouvait des tables pour l'échange de la monnaie ; par moments, on se serait cru dans un marché. Les bas officiers du temple remplissaient sans doute leurs fonctions avec la vulgarité irréligieuse des sacristains de tous les temps. Cet air profane et distrait dans le maniement des choses saintes blessait le sentiment religieux de Jésus, parfois porté jusqu'au scrupule. Il disait qu'on avait

Éléments sous droits d'auteur

fait de la maison de prière une caverne de voleurs. Un jour même, dit-on, la colère l'emporta ; il frappa à coups de fouet ces ignobles vendeurs et renversa leurs tables. En général, il aimait peu le temple. Le culte qu'il avait conçu pour son Père n'avait rien à faire avec des scènes de boucherie. Toutes ces vieilles institutions juives lui déplaisaient, et il souffrait d'être obligé de s'y conformer. Aussi le temple ou son emplacement n'inspirèrent-ils de sentiments pieux, dans le sein du christianisme, qu'aux chrétiens judaïsants. Les vrais hommes nouveaux eurent en aversion cet antique lieu sacré. Constantin et les premiers empereurs chrétiens y laissèrent subsister les constructions païennes d'Adrien. Ce furent les ennemis du christianisme, comme Julien, qui pensèrent à cet endroit. Quand Omar entra dans Jérusalem, l'emplacement du temple était à dessein pollué en haine des juifs. Ce fut l'islam, c'est-à-dire une sorte de résurrection du judaïsme en ce que le judaïsme avait de plus sémitique, qui lui rendit ses honneurs. Ce lieu a toujours été antichrétien.

La vie de Jésus, 1863

Éléments sous droits d'auteur

E. M. de Vogüé
Jérusalem
(26 décembre 1872)

Je voudrais pourtant, avant de quitter Jérusalem, résumer la physionomie de l'étrange ville et l'impression morale qu'elle laisse. J'ai dit la désolation de son aspect matériel et la tristesse de ses abords ; j'ai éprouvé qu'on y vit en quelque sorte d'une vie rétrospective par les débris des âges passés qui racontent son histoire, que le promeneur le moins prévenu, en parcourant cette ville arrêtée dans le temps, se sépare tout naturellement de la pensée contemporaine et commerce familièrement avec les Juifs, les Romains et les Croisés, qui parlent seuls dans le silence présent.

Mais du cadavre qui gît dans ce tombeau, l'âme a survécu. Si tous les bruits de nos villes se taisent dans celle-ci, si leurs conditions essentielles d'existence en sont absentes, il est un des côtés de l'activité humaine qui s'est développé avec une intensité exclusive, qui a confisqué à son profit tout l'effort de pensée des habitants et des hôtes de Jérusalem. Pour faire comprendre comment il vous saisit dans ce milieu au détriment de toute autre préoccupation, il faut demander à l'homme de notre temps un déplacement absolu de ses habitudes, de ses intérêts et de ses points de vue. Cet élément social à qui, chez nous, la place est mesurée chaque jour d'une main plus avare, et qui s'est maintenu à Jérusalem étouffant tous les autres, c'est l'élément religieux.

Le commerce, le luxe, l'industrie, ces grands soucis de toute agglomération d'hommes, n'existent ici que pour les nécessités premières et les objets de piété. L'agriculture est dérisoire, le pays exporte tout au plus quelques sacs d'olives. Le projet, caressé par des ingénieurs européens, d'un chemin de fer reliant Jaffa à Jérusalem est tombé et tombera chaque fois devant l'impossibilité d'alimenter la ligne, non moins que devant une sorte de réprobation esthétique, soulevée par

Éléments sous droits d'auteur

cette association d'idées et de mots qui hurlent ensemble. Tandis que la plus petite bourgade du Levant, dévorée aujourd'hui par le démon de l'agio, a sa bourse dans un café ou dans un khan, Jérusalem n'en a pas ; les Grecs et les Juifs y vivent, ô miracle, sans « faire d'affaires ». Le plaisir est encore plus sévèrement banni que le travail de la cité sainte : l'hiver dernier, M. le consul de Russie ayant voulu donner un modeste bal, cette idée fut accueillie comme une monstruosité. Chacun garde, sous la pression de l'atmosphère générale, une certaine retenue d'actions et de paroles comme sous le coup d'un deuil commun ; on marche et l'on cause dans la rue comme dans une église, on ne pense même pas aux distractions de nos villes, on s'étonnerait de les rencontrer ici. Il n'y a d'autres intérêts locaux que ceux qui se rattachent aux questions religieuses, d'autres séditions que celles nées au pied de l'autel, d'autres travaux intellectuels que ceux consacrés au prosélytisme et aux recherches théologiques.

Devine-t-on maintenant quelle doit être l'influence de cette atmosphère propre, de cette fermentation générale sur la masse des esprits ? Comme dans tous les milieux particuliers, la vue se fausse, devient sujette à des grossissements d'optique, et aperçoit toute chose à travers le nuage environnant. Les intelligences attirées ici par la recherche ou la propagation de la vérité et celles qui y viennent remplir des fonctions publiques, utiliser des talents plus pratiques, des aptitudes à l'intrigue, procèdent autrement qu'ailleurs. Les esprits les plus sains y subissent une déviation *sui generis*, percent dans quelque direction baroque, s'adonnent à quelque manie : c'est ce qu'on a appelé la « folie hiérosolymitaine ».

On va peut-être crier à l'exagération ; mais tous ceux qui ont pratiqué l'Orient connaissent bien le mot et la chose et trouveront dans leurs souvenirs, à l'appui de ces assertions, plus de vingt noms que les convenances ne me permettent pas de citer. Chacun a ou croit avoir son idée, toujours pénétrée par l'idée dominante : l'industrialisme lui-même ne se produit ici que teinté de piétisme. Sans parler des nombreux millénaires, recrutés surtout parmi les Juifs et les sectes américaines, qui viennent chercher à Jérusalem la restauration du royaume de Dieu et la régénération de l'humanité, on rencontre à chaque pas des personnalités étranges. Celui-ci fonde une église, cet autre se contente d'un ordre ; l'un a eu des visions, un second a son plan tout fait pour le remaniement de la carte d'Orient ; un troisième est poursuivi par les

Éléments sous droits d'auteur

embûches des adversaires religieux et politiques que ses fonctions l'ont forcé de combattre durant de longues années ; d'autres reconstituent des principautés avitales tombées en déshérence. On n'en finirait pas à énumérer toutes les manifestations de cette influence du milieu. Les plus excellents esprits y sacrifient par quelque côté : un consul d'une grande puissance, homme charmant et de valeur singulière, a bâti de ses deniers un hospice qui doit être la maison mère d'un nouvel ordre d'hospitaliers, destiné à soigner les pèlerins malades, divisé en langues et en bannières ; il insiste auprès de nous pour que nous propagions l'idée et lui procurions des recrues prêtes à faire les vœux mineurs, à ressusciter le Temple, dont il sera grand maître. Voilà la note. Le passé est tellement vivant, seul vivant ici, que rien de ce qu'il a produit ne paraît impossible à réaliser à ceux dont l'existence s'écoule en communion avec lui. Combien de bons moines se consolent de leurs déboires en attendant la prochaine croisade !

On comprend, sans que j'insiste davantage, que la seule impression générale, la seule étude fructueuse est celle de l'ordre d'idées exclusif qui engendre ces phénomènes. Si la loi du voyageur moderne est de mettre en lumière le relief particulier de ce qu'il étudie, quiconque veut parler de Jérusalem doit s'attacher au mouvement religieux, qui entraîne d'ailleurs de graves effets politiques. Pour analyser ce mouvement, si complexe et si divisé, il faut faire le départ des principales forces en présence.

les « Latins », comme on dit ici, c'est-à-dire les catholiques relevant directement de Rome, se présentent d'abord avec l'autorité que leur donne l'ancienne possession des lieux et le souvenir des flots de sang versés pour la défense de la Palestine. Numériquement ils seraient parmi les plus faibles : un noyau d'indigènes, le mouvement fort peu considérable du pèlerinage européen, les catholiques de rite oriental, Maronites ou Syriens, qui viennent se grouper autour d'eux, tout cela ne constitue pas une église considérable. Leur force est dans l'ordre de Saint-François, gardien attitré de la Terre sainte, qu'il couvre de ses couvents depuis de longs siècles ; il faut reconnaître impartialement que les frères mineurs sont bien supérieurs en moralité et en lumières aux moines grecs, bien autrement respectés des fonctionnaires musulmans. Elle est encore dans le patriarcat, dirigé par des prélats italiens qui allient à une vie irréprochable le sens politique et les ressources d'esprit que l'on sait, dans le prestige de la grande église catholique,

Éléments sous droits d'auteur

dans la mémoire vivante du royaume latin et des armes franques, dans les témoignages que porte chaque pierre des services rendus et de la gloire acquise.

En face des Latins et en hostilité perpétuelle avec eux, les Grecs luttent pour la primauté. Ils sont représentés par un clergé considérable et remuant, par d'innombrables moines. Ces moines et ce clergé sont moralement inférieurs à leurs compétiteurs : nul n'ignore par quels moyens ils arrivent à supplanter ces derniers ; mais ils ont pour eux la richesse, l'intrigue, l'habitude de traiter avec les maîtres du sol et la souplesse qui leur plaît. Ils dirigent un troupeau considérable ; la majeure partie des Arabes chrétiens est de la communion orthodoxe. Ce troupeau est grossi et ses pasteurs enrichis par le mouvement incessant du pèlerinage qui amène à Jérusalem les Grecs des îles, de la Turquie, du royaume hellénique, sans parler des pèlerins russes dont j'ai signalé plus haut l'importance. Surtout ils ont l'immense avantage de tenir au sol par toutes leurs racines, de combattre avec les armes et les langues de l'Orient, de se recruter facilement dans le pays où dans les contrées avoisinantes, de poursuivre leur développement logique sur un terrain qui est le leur. Grecs de l'Hellade, de l'Archipel et de Syrie, tous en somme sont et seront toujours des Orientaux ; leur culte offre à l'Orientale pompe ; l'apparat, les pratiques minutieuses que sa nature réclame, ils puisent dans le sentiment de leur force l'audace et la persévérance qui leur ont permis de déposséder les Latins d'une partie de leurs sanctuaires. À côté de ces avantages, il faut néanmoins se rappeler les causes intérieures de dissolution qui menacent l'église orthodoxe et dont j'ai déjà dit quelques mots.

Après ces deux puissances religieuses, alliés le plus souvent des Grecs, dont les conquêtes leur ont profité, viennent les Arméniens grégoriens. Ils se sont fait une place enviable dans les principaux sanctuaires ; leurs titres sont anciens et respectables, leur communauté intelligente et laborieuse ; mais leur nombre insignifiant ne leur permet pas d'aspirer à une prépondérance effective, et ils ne semblent pas y songer. À côté d'eux, je ne citerai que pour mémoire les Coptes, les Abyssins, les Jacobites, débris demeurés là pour compléter de leurs notes originales et exotiques le concert du christianisme universel.

L'élément nouveau que les trente ou quarante dernières années ont introduit à Jérusalem est le protestantisme. Les missionnaires anglicans

Éléments sous droits d'auteur

et américains sont arrivés les premiers, précédés par la cargaison de bibles obligée : pourvus à souhait de zèle et d'argent, ils ont élevé des constructions confortables, un évêché, une chapelle, et semé par la ville des dépôts de bibles. Les luthériens allemands les ont suivis dans les derniers temps : grâce au courant d'émigration propre à leur race, ils forment déjà une petite colonie qui a des établissements et un hospice. L'action protestante est à peu près nulle sur les indigènes : cette compréhension septentrionale du christianisme trouve la nature orientale absolument rebelle. En dehors de quelques convertis juifs, les sectes réformées ne vivent ici que de l'apport étranger. Leur développement matériel progresse pourtant chaque jour. Il faut rendre cette justice au protestantisme que, fidèle jusqu'ici à son principe, il s'est désintéressé de toute intrigue politique ; peu soucieux de la possession de fait, dont les anciennes communions sont si jalouses et à laquelle il ne pourrait d'ailleurs produire aucun titre, il ne demande aux lieux saints que le droit commun à la prière, et ne se distingue que par d'importantes recherches scientifiques, des fouilles heureuses et des travaux d'exégèses.

Vis-à-vis de toutes ces branches de la famille chrétienne, comme Ismaël contre ses frères, la tribu juive, haineuse et fermée, végète dans sa misère, malgré quelques établissements dus à la munificence de ses riches coreligionnaires d'Europe. Puis-je redire, sans me répéter, sa foi implacable, son espérance obstinée et vaine, le mystère de son culte, de son existence et de son abaissement ? Ignorés et méprisés malgré leur nombre, parqués dans un quartier étouffé et dans des synagogues borgnes, chassés de tous les lieux consacrés par la Bible, l'Évangile ou le Coran, les fils d'Israël nourrissent plus que tous autres des prétentions d'avenir et la persuasion d'une renaissance nationale. Ils arrivent de tous les coins d'Europe, étranges comme j'ai essayé de les dépeindre, avec la régularité instinctive des oiseaux émigrants, ajouter des tombes à celles de leurs aïeux. Un chiffre donnera une idée de leur importance numérique, si peu en rapport avec leur importance religieuse et politique, qui est nulle : sur toute la population de Jérusalem qui se monte à 26 000 âmes environ, les Juifs comptent pour plus de la moitié, 14 000 âmes.

Le reste se décompose comme il suit : chrétiens 7 000 ou 8 000, musulmans 4 000 ou 5 000. La plupart de ces derniers sont des

Éléments sous droits d'auteur

Bédouins du désert ou des citadins arabes ; le surplus est fourni par les Turcs, fonctionnaires et soldats.

Ces derniers planent tranquillement au-dessus des autres groupes, tenant, eux aussi, Jérusalem pour une ville sainte, vénérant le Prophète dans le Haram, appelant les croyants à la prière du haut des clochers transformés en minarets, surveillant les chrétiens dans les sanctuaires qu'ils leur accordent, interposant entre eux leur autorité incontestée : élément pondérateur et nécessaire, clef de voûte qui retient cet assemblage de matériaux hétérogènes et l'empêche de s'effondrer dans l'anarchie et le sang.

Tels sont les principaux acteurs qui se disputent cette étroite scène. Je ne puis entrer dans le détail fastidieux des intrigues, des conflits, des complots, qui se nouent et s'enchevêtrent chaque jour sur ce champ de discorde entre ces groupes hostiles ; le prosélytisme religieux et les convoitises temporelles les maintiennent dans cet état de fièvre permanente qui surprend si fort l'étranger et s'empare bientôt de lui, s'il n'y prend garde. Redirai-je avec quelle douleur le chrétien assiste à ces mesquines querelles dans le lieu qui devrait être par excellence le temple de la paix et de la charité ?

Pourtant, et c'est sur cette idée que je voudrais terminer cet aperçu et quitter Jérusalem, le penseur qui examine sans parti pris ce spectacle attristant, en appelant à lui le secours d'une philosophie plus haute, peut en dégager une sereine et consolante leçon. Tandis que les sectaires épousent telle ou telle colère, tandis que les âmes simples se révoltent en perdant leurs illusions, il néglige les passions et les petitesses humaines, dont il serait puéril de s'étonner, pour ne retenir que le mobile unique dont elles procèdent : il pardonne à ces soldats aveugles de la même cause de s'entre-tuer pour la couleur de leur drapeau ; plus frappé de l'unité fondamentale que des divergences apparentes, il se demande quelle attraction mystérieuse pousse les esprits à ce centre commun de tous les pôles du monde moral comme du globe terrestre ; il écarte ou coordonne les formes diverses appropriées aux traditions, au tempérament, à l'état social et intellectuel de chaque race, pour s'arrêter au principe éternel qu'elles revêtent, et qui vient chercher ici la source de la plus haute révélation par laquelle il se soit jamais manifesté ; il reconnaît dans ses notes dissemblables l'hymne universel qui monte au ciel du fond de tous les cœurs humains. Indulgent pour les

Éléments sous droits d'auteur

erreurs qui ont leur raison d'être, il comprend tous ces esprits, venus de directions opposées, qui lui veulent donner pour absolus leurs points de vue relatifs ; mais il tâche de s'élever assez haut pour embrasser l'ensemble de cette vérité abstraite que chacun d'eux voit sous un angle partiel. Les navigateurs qui suivent des routes contraires sur la haute mer se guident tous sur une même étoile ; elle apparaît à chacun sous une inclinaison différente, les nuages l'interceptent, l'horizon la dérobe, cet infini change d'apparence au gré de leur courses vagabondes, et pourtant ils poursuivent avec sécurité le chemin qu'elle a marqué. Ainsi de la lumière éternelle dont un reflet luit sur ce tombeau et y attire les peuples de la terre ; les voiles dont ils l'entourent et les couleurs que leurs yeux prévenus lui prêtent la cachent moins que leurs adorations unanimes ne la découvrent ; c'est à l'évidence de ces dernières qu'on doit d'entrevoir la vérité divine et de sortir d'ici malgré tout, fortifié, mûri et consolé.

Extrait de *Syrie, Palestine, Mont Athos*
Voyage aux pays du passé, Paris, 1876

Éléments sous droits d'auteur

Eliezer Ben Yehouda
La terre des Pères
(septembre 1881)

Aux premières jetées syriennes, commencèrent à embarquer des voyageurs arabes. Plus nous approchions de la rade de Jaffa, plus leur nombre augmentait. La plupart d'entre eux étaient des hommes élancés, vigoureux, portant l'habit traditionnel du pays fait de riches vêtements ornés. Tous manifestaient joie et gaieté, plaisantaient, s'amusaient et prenaient du bon temps. Je dois avouer que cette première rencontre avec nos cousins en Ismaël fut peu réjouissante. Un sentiment déprimant de peur remplit mon âme, comme si je me trouvais devant une muraille menaçante. Je perçus qu'ils se sentaient citoyens de ce pays, terre de mes ancêtres, et moi leur descendant, je revenais à cette terre comme un étranger, fils d'une terre étrangère, d'un peuple étranger. Je n'avais sur cette terre de mes pères ni droit politique, ni citoyenneté. J'étais ici un étranger, un métèque.

Je n'étais pas préparé à de tels sentiments et je n'avais pas prévu de les ressentir à ma rencontre avec mon frère Esaü[1].

J'en fus soudain brisé, inondé de regrets montant des profondeurs de mon être. Peut-être vraiment toute mon entreprise était-elle vaine et creuse, peut-être que mon rêve d'une renaissance d'Israël sur la terre ancestrale n'était qu'un rêve qui n'avait aucune place dans le réel...

Le réel, le concret, le voici ! Les citoyens du pays, c'étaient eux, ceux qui y habitaient, – et nous, nous étions exilés, dispersés dans tous les pays du monde. En ce pays, seule une petite communauté des nôtres y vivait, faible par son nombre, médiocre par sa qualité, misérable matériellement et spirituellement...

---

1. Allusion au passage biblique où Jacob, après une longue absence, revient en Canaan. Sa première rencontre, pleine de dangers, fut avec son frère Esaü (voir *Genèse*, XXXII et XXXIII).

Éléments sous droits d'auteur

On aperçut des maisons blanches comme parsemant à profusion les rochers de la côte. Jaffa ! Jaffa ! Une grande agitation régnait sur le bateau, les voyageurs commençaient à rassembler leurs affaires, emballer leurs bagages, tandis que la sirène du bateau gémissait. Nous étions debout et la chaîne de l'ancre commençait à se dérouler, quand des dizaines de petites embarcations venues de la côte entourèrent le navire. Tels de véritables diables, leurs occupants commencèrent à grimper, monter et bondir sur le bateau. Il régnait un bruit assourdissant, une confusion indescriptible, cris et appels emplissaient l'air. Les marins se jetaient pratiquement sur les voyageurs, s'emparaient de leurs affaires, tiraient des caisses, saisissaient hommes, femmes et enfants, se disputaient en se bousculant, lourdement chargés. Quelques-uns d'entre eux se dirigèrent vers nous et s'emparaient déjà de nos affaires quand un cri de mon ami russe les arrêta. D'entendre le nom de Dieu hurlé en russe, avec une telle énergie, les marins en furent saisis d'effroi comme des démons devant le saint Nom. Humblement, en un russe simple et maladroit, ils commencèrent à négocier avec mon ami le prix de notre transbordement et celui de nos bagages jusqu'au rivage. La négociation fut brève et avec beaucoup de précautions les bateliers nous firent descendre du bateau dans une barque. Ils gagnèrent leur place à leur tour, saisirent les rames et commencèrent à souquer ferme en s'accompagnant de chants. L'embarcation semblait véritablement munie d'ailes et un quart d'heure après mon pied toucha la Terre sainte.

Oui ! Mes pieds marchaient sur la Terre sainte, la terre des Pères – et mon cœur était vide de toute joie, ma tête de toute pensée, de toute inspiration ! Mon cerveau était comme vide, gelé, immobile. Je n'étais rempli que d'une chose : l'épouvante. Je n'ai pas déchiré mes vêtements, je ne suis pas tombé face contre terre, je n'ai pas enlacé les rochers, ni baisé le sable. J'étais là, debout, saisi. Épouvante ! Épouvante ! (...)

Le lendemain matin, la voiture stationnait face à la porte de Jaffa. Deux hommes s'avancèrent et me saluèrent en hébreu. Ils étaient envoyés par Israël Dov (le propriétaire du journal *Havat selet*) pour nous accueillir ma femme et moi et nous conduire à sa maison.

Nous nous séparâmes de l'ami russe. Il se rendit à la Moskovia (l'esplanade russe) tandis que ma femme et moi, suivant les émissaires d'Israël Dov, pénétrâmes dans la ville.

Éléments sous droits d'auteur

Celui qui n'a connu Jérusalem que récemment ne peut imaginer l'aspect désolant de la place à l'entrée de la porte de Jaffa lorsque j'y arrivai. Les beaux bâtiments que l'on peut voir des deux côtés de la place et en direction de la Moskovia n'étaient pas encore construits. En entrant dans la ville, on ne découvrait, en face, que quelques masures basses, misérables, lugubres, symboles de la ruine de la ville détruite, à gauche une longue bâtisse, peu élevée, misérable, partagée en pauvres échoppes obscures, aux ouvertures étroites et basses. Quand nous approchâmes de là, je constatai d'importants travaux dans quelques-unes des boutiques : les entrées avaient été franchement élargies et rehaussées, l'ensemble des magasins présentait un aspect plus avenant. Je demandai à mes guides à qui appartenaient ces magasins et qui avait lancé ces travaux. Ils me répondirent : le Patriarcat arménien. Les lieux ainsi que les bâtiments lui appartenaient et il avait commencé ces derniers temps à construire des maisons et des magasins un peu dans le goût européen. Le fait que des étrangers construisaient à Jérusalem me contraria vivement et j'exprimai à ma femme ma tristesse. Les émissaires d'Israël Dov voulurent me consoler : « Qu'importe ! Ils construisent pour nous. Quand viendra – rapidement et de notre vivant – le Messie sauveur, tous ces bâtiments nous reviendront ! »

Ces propos jaillirent des lèvres de ces braves gens avec une naïveté si sincère qu'elle ne laissait aucune place au doute quant à leur conviction totale en ce qu'ils disaient. Je dois ajouter qu'une pareille foi était enracinée alors dans le cœur de tout juif vivant en Israël. Quelques années plus tard, quand les juifs du Yémen commencèrent à s'installer à Jérusalem, je les entendis eux aussi dire avec une évidente certitude : « Ils construisent, construisent. Tout nous reviendra quand arrivera notre Messie de justice. »

Cette foi absolue entraînait chez les Juifs d'Israël une absence de protestation à l'encontre des constructions entreprises par les étrangers à Jérusalem et dans les autres villes. À présent que nous avons acquis par nous-mêmes un début de rédemption, je me dois de constater que la croyance naïve des Juifs de cette génération-là n'était pas totalement stupide. Cependant, en ces premiers instants que je passai sur la terre ancestrale, le fait de la reconstruction de notre ville mère par des étrangers dans l'indifférence de nos frères locaux m'assombrit à nouveau l'esprit et me rendit si triste que je ne pouvais m'intéresser à rien d'autre autour de moi.

Éléments sous droits d'auteur

Dans cet état d'esprit, je franchis la muraille de la ville sainte par la porte de Jaffa, et pénétrai dans la ville de David, roi d'Israël, détruite et désertée, avilie jusqu'aux abysses, sans qu'aucun sentiment particulier ne s'éveillât en moi. Même ces trois mots « Citadelle de David » que mes accompagnateurs me crièrent à l'oreille au moment où nous dépassions la tour sur la droite de la porte de Jaffa, même ces mots ne me firent aucune impression. Si quelqu'un m'avait prédit que mon entrée à Jérusalem serait si insipide, qu'elle ne ferait ni bouillir mon sang ni ébranler mes sens, j'aurais certainement traité une telle personne de misérable. Pourtant je devais reconnaître qu'il en était bien ainsi. Je parcourus la distance qui séparait la porte de Jaffa de l'esplanade du Temple dans une indifférence presque totale, comme si je me promenais dans les rues d'une quelconque ville du monde.

Extraits des chapitres 6 et 7 du *Rêve traversé*
Traduit de l'hébreu par Gérard et Yvan Haddad
Éditions du Scribe, Paris, 1988

Éléments sous droits d'auteur

Pierre Loti
Le charme de l'Islam
(Dimanche, 1er avril 1894)

... Repris aujourd'hui par le charme de l'Islam, au soleil reparu, au printemps qui attiédit l'air.

D'ailleurs, c'est vers le lieu saint des Arabes que nous nous dirigeons ce matin, vers cette mosquée d'Omar réputée merveilleuse et vénérable entre toutes. – Jérusalem, qui est la ville sacrée des chrétiens et des juifs, est aussi, après la Mecque, la plus sainte ville des Mahométans. – Le consul général de France et le Père S..., un Dominicain célèbre par ses études bibliques, veulent bien nous accompagner – et un janissaire du consulat nous précède, sans lequel les abords mêmes de la mosquée nous seraient interdits.

Nous nous en allons par les rues étroites, sinistres malgré le soleil, entre de vieux murs sans fenêtres, faits de débris de toutes les époques de l'histoire et où, çà et là, s'encastrent une pierre hébraïque, un marbre romain. À mesure que nous avançons, tout devient plus en ruines, plus vide et plus mort, – jusqu'à ce saint quartier, d'une désolation infinie, qui renferme la mosquée et dont toutes les issues sont gardées par des sentinelles turques interdisant le passage aux chrétiens.

Grâce au janissaire, nous franchissons cette fanatique ceinture, et alors, par une série de petites portes délabrées, nous débouchons sur une esplanade gigantesque, une sorte de mélancolique désert, où l'herbe pousse entre les dalles comme une prairie où pas un être humain n'apparaît : – c'est le *Haram Chérif* (l'Enceinte Sacrée). – Au milieu, et très loin de nous, qui arrivons par un des angles de cette place immense, se dresse solitaire un surprenant édifice tout bleu, d'un bleu exquis et rare, qui semble quelque vieux palais enchanté revêtu de turquoises :

Éléments sous droits d'auteur

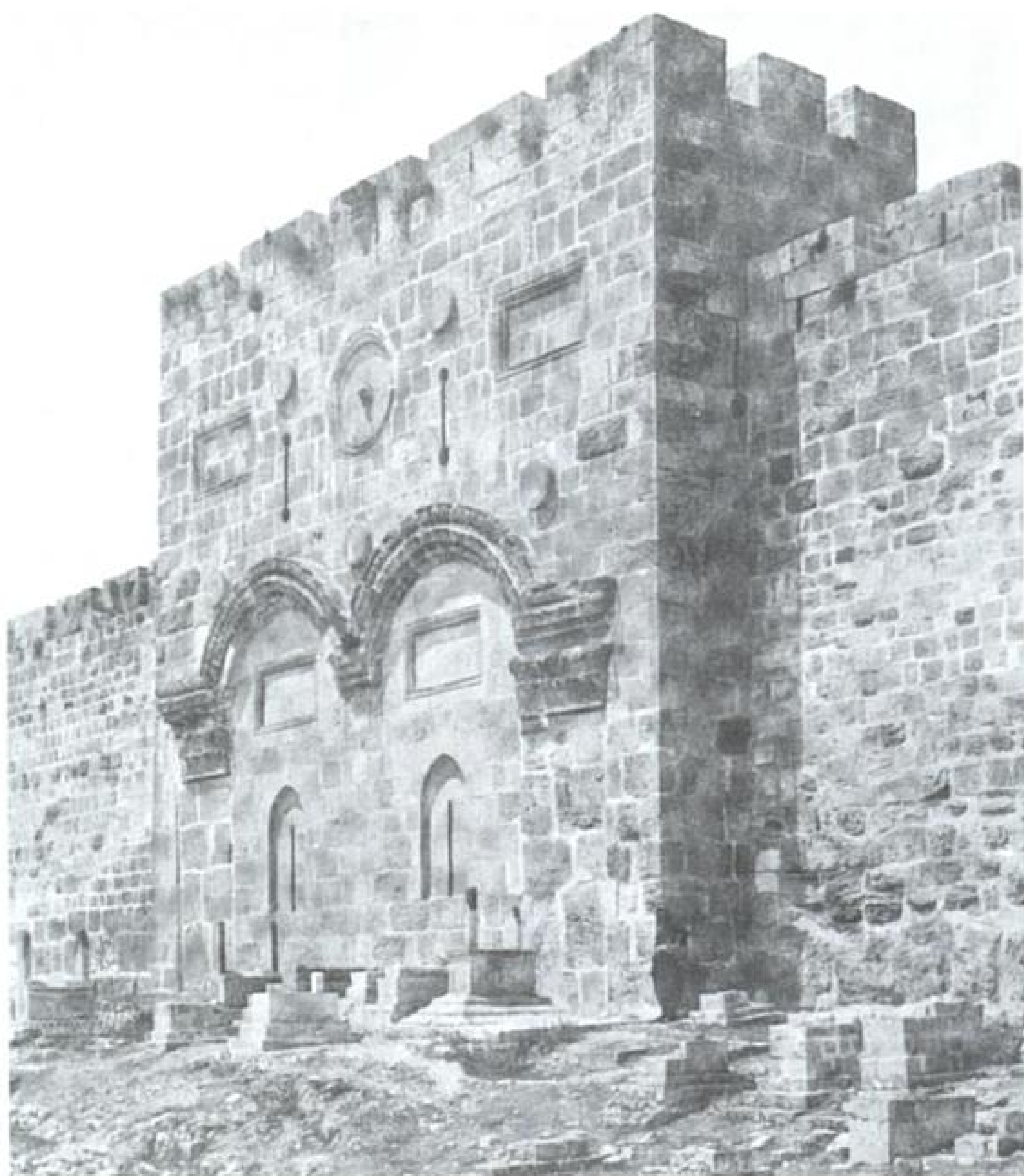
c'est cela, la mosquée d'Omar, la merveille de l'Islam. Quelle solitude, grandiose et farouche, les Arabes ont su maintenir autour de leur mosquée bleue !

Sur chacun de ses côtés, qui ont au moins cinq cents mètres de longueur, cette place est bordée de constructions d'un aspect sombre, informes à force de caducité, incompréhensibles à force de réparations et de changements faits à toutes les époques de l'ancienne histoire : dans les bases, des pierres cyclopéennes, vestiges encore debout des enceintes de Salomon ; par-dessus, des débris des citadelles d'Hérode, des débris du prétoire où siégea Ponce-Pilate et d'où le Christ partit pour le calvaire ; puis, les Sarrasins, et les Croisés après eux, ont bouleversé, saccagé ces choses, – et, en dernier lieu, les Sarrasins encore, redevenus les maîtres ici, ont grillé ou muré les fenêtres, élevé au hasard leurs minarets et posé au faîte des édifices les pointes de leurs créneaux aigus. Le temps niveleur a jeté sur le tout son uniforme couleur de vieille terre cuite rougeâtre, ses plantes de murailles, son même délabrement, sa même poussière. L'ensemble, emmêlé, fait de pièces et de morceaux, formidable encore dans sa vieillesse millénaire, raconte le néant humain, l'effondrement des civilisations et des races, répand une tristesse infinie sur le petit désert de cette esplanade où s'isole là-bas le beau palais bleu surmonté de sa coupole et de son croissant, la belle et l'incomparable mosquée d'Omar.

À mesure qu'on s'avance dans cette solitude, dallée de grandes pierres blanches et quand même envahie par les herbes comme un cimetière, le revêtement de la mosquée bleue se précise : on dirait, sur les murs, une joaillerie nuancée, ajourée, mi-partie de turquoise pâle et de lapis violent, avec un peu de jaune, un peu de blanc, un peu de vert, un peu de noir, sobrement employés en très fines arabesques.

Parmi quelques cyprès à bout de sève, quelques très vieux oliviers mourants, une série d'édicules secondaires, épars vers le centre de l'esplanade, font cortège à cette mosquée, qui est la grande merveille du milieu : de petits *mihrabs* de marbre, des arceaux légers, de petits arcs de triomphe, un kiosque à colonnes, revêtu, lui aussi, de joailleries bleues. Tout cela, si déjeté par les siècles, si mélancolique, avec un tel air d'abandon, sur cette place immense où le printemps a mis entre toutes les dalles des guirlandes de marguerites, de boutons-d'or et d'avoines folles !... De près, on s'aperçoit que ces élégantes et frêles

Éléments sous droits d'auteur



La Porte dorée vue du Nord-Est
Cliché Bonfils

Éléments sous droits d'auteur



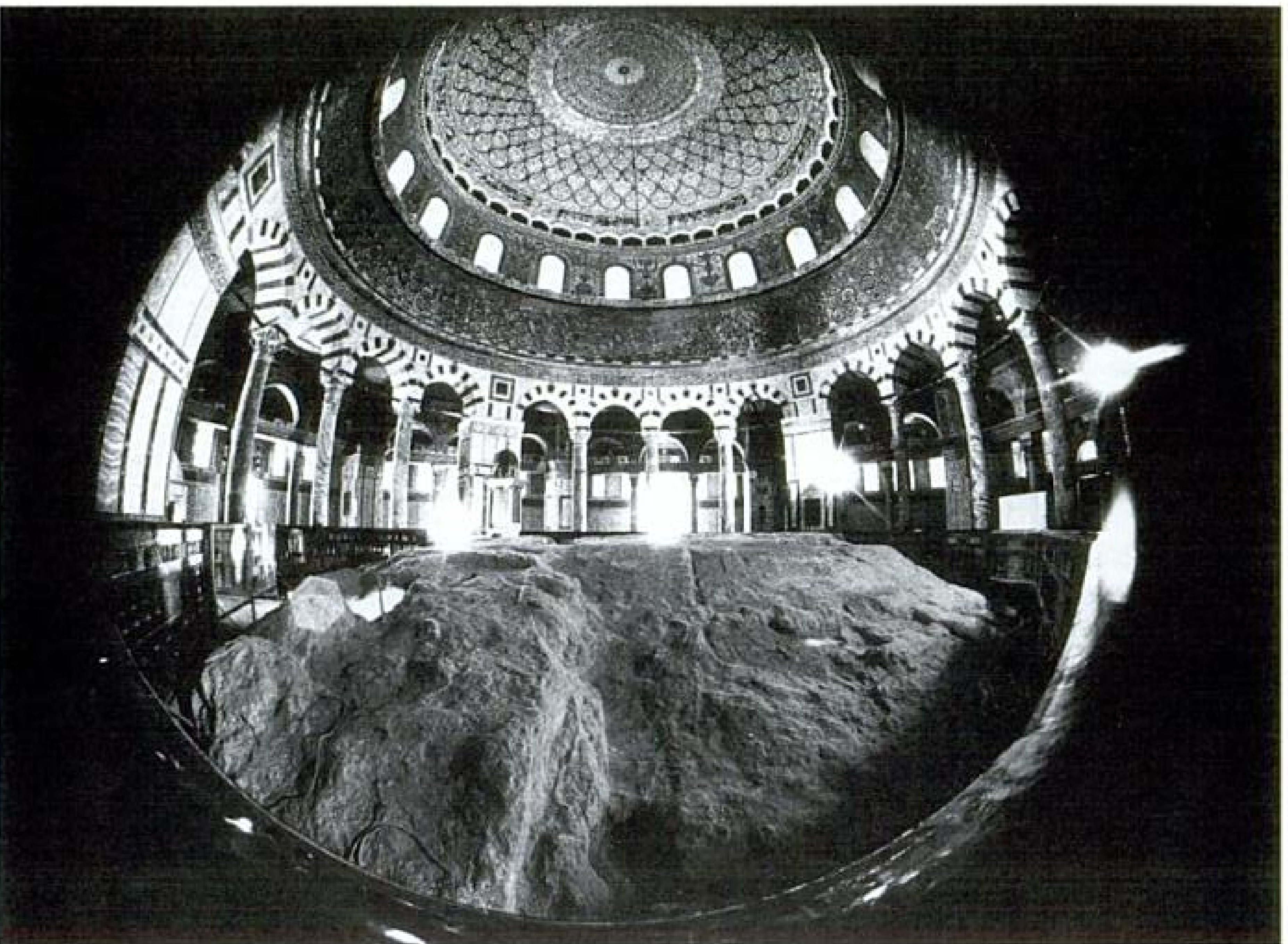
Le mur des Pleurs
Reproduction aimablement autorisée par l'*American Colony*

Éléments sous droits d'auteur



Le Haram avec les deux mosquées, vue de l'Andonia
Collection École biblique et archéologique de Jérusalem/Centre régional de la photographie Nord-Pas-de-Calais
(© Père Savignac)

Éléments sous droits d'auteur



Le Rocher sous le dôme
(Garo photo – Jérusalem)

Éléments sous droits d'auteur

petites constructions sarrasines sont composées avec des débris d'églises chrétiennes ou de temples antiques : les colonnes, les frises de marbre, tout est disparate, arraché ici à une chapelle des croisades, là à une basilique des empereurs grecs, à un temple de Vénus ou bien à une synagogue. Si l'arrangement général est arabe, calme, empreint de la grâce des palais d'Aladin, le détail est plein d'enseignements sur la fragilité des religions et des empires ; le détail consacre le souvenir des grandes guerres exterminatrices, des sacs horribles, des journées où le sang coulait ici comme de l'eau et où les égorgements « ne finissaient que quand les soldats étaient fatigués de tuer ».

Il y a surtout ce kiosque bleu, voisin de la mosquée bleue, qui raconterait à lui seul l'effroyable passé de Jérusalem. Sa double rangée de colonnes de marbre est comme un musée de débris de tous les temps ; on y voit des chapiteaux grecs, romains, byzantins ou hébraïques ; d'autres, d'un âge imprécis, d'un style sauvage et presque inconnu.

Maintenant, la tranquillité de la mort est descendue sur tout cela ; les restes de tant de sanctuaires ennemis ont été groupés, en l'honneur du Dieu de l'Islam, dans une harmonie inattendue, – et peut-être définitive, jusqu'à l'époque de la poussière finale... Et quand on se remémore les tourmentes passées, c'est étrange, ce silence d'à présent, ce délaissement, cette suprême paix, au milieu d'une esplanade de dalles blanches envahies par les marguerites et les herbes des champs...

Entrons dans la mosquée mystérieuse, si entourée d'espace désert et mort.

Aux premiers instants, il y fait presque nuit : on ne perçoit que confusément la notion d'une splendeur féerique. Un éclairage très atténué tombe de ces vitraux, célèbres dans tout l'Orient, qui garnissent là-haut la série des petites fenêtres cintrées ; on dirait que la lumière passe à travers des fleurs et des arabesques en pierres précieuses montées à jours, – et c'est l'illusion sans doute qu'ont voulu produire les inimitables verriers d'autrefois. Peu à peu, s'habituant à la pénombre, on voit scintiller aux murailles, aux arceaux, aux voûtes, un revêtement qui semble une étoffe brodée et rebrodée de nacre et d'or, sur fond vert. Peut-être un vieux brocart à ramages, ou du précieux cuir de Cordoue, – ou plutôt quelque chose de plus beau et de plus rare que tout cela, qu'on définira mieux dans un moment, quand les yeux, éblouis de soleil sur les dalles de l'esplanade, se seront faits à l'obscurité de ce lieu très saint.

Éléments sous droits d'auteur

La mosquée, octogonale de contours, est soutenue intérieurement par deux rangées concentriques de colonnes : la première, octogonale aussi ; la seconde, circulaire, supportant le dôme magnifique.

Chacune de ces colonnes à chapiteaux dorés est d'une matière différente et sans prix : l'une de marbre violet veiné de blanc ; l'autre, de porphyre rouge ; l'autre, de ce marbre, introuvable depuis des siècles, qui s'appelle le *vert antique*.

Toute la base des murailles, jusqu'à la hauteur où commencent à miroiter les broderies vert et or, est revêtue de marbre : grandes plaques dédoublées par le milieu et dont on a juxtaposé les deux morceaux de façon à former des dessins symétriques, comme on en obtient en ébénisterie par le placage des bois.

Les petites fenêtres, placées très près de la voûte, qui laissent tomber de haut leurs reflets de pierreries, sont chacune d'un dessin et d'une couleur différente ; celle-ci semble composée de marguerites en rubis ; l'autre, à côté, est toute en fines arabesques de saphir, mêlées d'un jaune de topaze ; l'autre encore se tient dans des verts d'émeraude, parsemés de fleurs roses. Ce qui fait la beauté de ces vitraux et, en général, de tous les vitraux arabes, c'est que les verres de diverses nuances n'y sont pas, comme chez nous, limités brutalement par un trait de plomb ; la charpente du vitrail est une plaque en stuc très épais, ajourée, percée *obliquement* d'une infinité de petits trous de formes changeantes – dont l'ensemble constitue un dessin toujours exquis ; les fragments bleus, jaunes, roses ou verts, sont enchâssés tout au fond de ces *jours* aux parois inclinées, alors on ne les aperçoit qu'entourés d'une sorte de nimbe, qui est leur propre reflet dans l'épaisseur du plâtre, et il en résulte des effets adoucis, fondus ; cela joue la nacre et les gemmes précieuses.

Maintenant on distingue mieux ces revêtements des arceaux et des voûtes : ce sont de prodigieuses mosaïques, recouvrant tout, simulant des brocarts et des broderies, mais plus belles, plus durables que tous les tissus de la terre, ayant conservé à travers les siècles leur éclat et leurs diaprures, parce qu'elles sont composées avec des matières presque éternelles, avec des myriades de fragments de marbre de toutes les teintes, avec de la nacre et avec de l'or. Dans l'ensemble, c'est le vert et l'or qui dominent. Cela représente des séries de vases étranges, d'où s'échappent et retombent symétriquement de rigides bouquets :

Éléments sous droits d'auteur

toutes les feuilles conventionnelles des temps passés, toutes les fleurs des vieux rêves ; des pampres surtout, faits d'une infinie variété de marbres verts, des branches de vigne d'une archaïque raideur portant des raisins d'or et des raisins de nacre. Çà et là cependant pour rompre la monotonie des verdures, sont jetés, sur fond d'or, des semis de grandes fleurs rougeâtres, nuancées avec des miettes de porphyre et de marbre rose.

Aux lueurs colorées que laissent filtrer les vitraux, toute cette magnificence de conte oriental chatoie, miroite, étincelle dans la pénombre et le silence de ce lieu presque toujours vide, et entouré d'esplanades vides, où nous nous promenons seuls. Des petits oiseaux, familiers du sanctuaire, entrent et sortent par les portes de bronze constamment ouvertes, se posent sur les corniches de porphyre, sur les ors et sur les nacres, tolérés en amis par les deux ou trois vieux gardiens à barbe blanche, qui sont agenouillés et qui prient dans des recoins d'ombre. Par terre, sur les dalles de marbre, sont jetés des tapis anciens de Perse et de Turquie, aux teintes délicieusement fanées.

Tout le vaste milieu de cette mosquée circulaire, quand on entre, est d'abord invisible, entouré d'une double clôture, – la première en bois finement ouvragé, dans le genre des moucharabiehs arabes, la seconde en fer d'un travail gothique et mise là par les Croisés quand ils firent passagèrement de ce lieu une église du Christ. En se hissant sur quelque socle de marbre, on arrive à plonger les yeux dans cet intérieur si caché... Vu l'environnante splendeur, on s'attendait à de merveilleuses richesses encore, – et on s'épouvante presque devant ce qui apparaît : quelque chose de sombre et informe, dans la demi-obscurité de ce lieu magnifique ; quelque chose qui se soulève irrégulièrement comme une grande vague noire, figée ; un rocher sauvage, une cime de montagne...

C'est le sommet du mont Moriah, sacré pour les israélites, pour les musulmans et pour les chrétiens ; c'est l'aire d'Ornan ; le Jébuséen, où le roi David aperçut l'ange exterminateur « tenant en main une épée nue tournée contre Jérusalem » (II *Rois*, XXIV, 16. – I *Paralipomènes*, XXI, 16).

David y fit l'autel des holocaustes (I *Paralipomènes*, XXII, 1) et son fils Salomon y bâtit le temple, nivelant à grands frais les alentours, mais respectant les irrégularités de cette cime parce que les pieds de l'ange l'avaient frôlée. *Salomon commença donc à bâtir le temple du Seigneur*

Éléments sous droits d'auteur

sur la montagne de Moriah, qui avait été montrée à David son père, et au lieu même que David avait disposé dans l'aire d'Ornan, le Jébuséen (II *Paralipomènes,* III, 1).

Dans la suite des âges, on sait de quelles magnificences inouïes et de quelles destructions acharnées cette montagne de Moriah devint le centre. Le temple qui la couvrait, rasé par Nabuchodonosor, rebâti au retour de captivité de Babylone, détruit de nouveau sous Antonius IV, fut réédifié par Hérode, – et vit alors passer Jésus, l'entendit parler sous ses voûtes... C'étaient, chaque fois, de ces constructions géantes, confondant nos imaginations modernes, qui coûtaient le prix d'un empire et dont on retrouve dans la terre les bases presque surhumaines. Après l'anéantissement de Jérusalem par Titus, un temple de Jupiter, élevé sous le règne d'Adrien, remplaça le temple du Seigneur. Plus tard, les chrétiens des premiers siècles, par mépris des juifs, couvrirent longtemps cette cime sacrée de débris et d'immondices, et ce fut le calife Omar qui la fit pieusement déblayer, sitôt qu'il eut conquis la Palestine ; son successeur enfin, le calife Abd al-Malek, vers 690, l'abrita pour une longue suite de siècles sous la mosquée charmante qui est encore debout.

À part le dôme, restauré au XIIe et au XIVe siècle, les Croisés, en arrivant, trouvèrent cette mosquée à peu près telle qu'elle est aujourd'hui ; déjà vieille à leur époque autant que le sont à présent nos églises gothiques, elle était revêtue de ses inaltérables broderies de marbre et d'or, elle avait ses reflets de brocart, dont la durée est indéfinie, presque éternelle. Ils la convertirent en église, posant leur autel de marbre au centre, sur le rocher de David. Saladin ensuite, à la chute de l'empire des Francs, la rendit au culte d'Allah, après l'avoir longuement purifiée par des aspersions d'eau de roses.

Couronnant les frises, des inscriptions d'or (en ces vieux caractères coufiques, qui sont aux lettres arabes ce que l'écriture gothique est à l'écriture de nos jours) parlent toutes du Christ d'après le Coran, – et leur sagesse profonde est presque pour jeter l'inquiétude dans les âmes chrétiennes : *O vous qui avez reçu les Écritures, ne dépassez pas la mesure juste dans votre religion. Le Messie Jésus n'est que le fils de Marie, l'envoyé de Dieu et son Verbe, qu'il déposa en Marie. Croyez donc en Dieu et en son envoyé, mais ne dites pas qu'il y a une Trinité ; abstenez-vous-en, cela vous sera plus avantageux. Dieu est unique. Dieu ne saurait avoir de fils, cela est indigne de lui. Quand il a décidé une chose, il n'a qu'à dire : Sois, et elle est...* (Coran, IV, 69 ; XIX, 36).

Éléments sous droits d'auteur

Tout un passé gigantesque, écrasant pour nos mièvreries modernes, s'évoque devant cette roche noire, devant cette cime de montagne morte et momifiée, qui ne reçoit jamais la rosée du ciel, qui ne produit jamais une plante ni une mousse, mais qui est là comme étaient les Pharaons dans leurs sarcophages ; qui, après deux millénaires de tourmentes, s'abrite depuis déjà treize siècles sous l'étouffement de cette coupole d'or et de ces murailles merveilleuses, bâties pour elle seule...

Aux débuts encore hésitants de l'Islam, cette mosquée, visitée en songe par Mahomet, rivalisait avec la sainte Ka'ba, et c'est vers son rocher noir que se tournaient pendant leurs prières les musulmans primitifs. Aujourd'hui encore, l'esplanade qui l'entoure, toute cette enceinte grandiose et déserte du Haram Chérif, dont les sentinelles turques gardent les portes, est considérée par les Arabes comme le lieu le plus saint de la terre, après la Mecque et Médine ; jusqu'au milieu de notre siècle, elle était si farouchement défendue, qu'un chrétien aurait joué sa vie en essayant d'y pénétrer, et c'est depuis quelques années seulement que l'accès en est ouvert aux hommes de toutes les religions, – en dehors de certains jours consacrés, et à la condition d'être accompagné d'un janissaire porteur d'un permis du pacha de Jérusalem. – Les juifs cependant, par crainte religieuse, n'y viennent jamais ; jadis, c'était le temple du Seigneur, et ils redoutent de marcher sans le savoir sur le lieu du Saint des Saints dont la position n'est pas exactement définie.

Tout au fond de l'immense place, s'ouvre, parmi de vieux cyprès, une autre mosquée millénaire et très vénérée en Islam, – El Aksa (la Mosquée Éloignée), – dont les colonnes et les chapiteaux disparates proviennent aussi de la destruction de temples païens ou d'églises chrétiennes des premiers siècles. À l'époque des croisades, elle donna son nom aux chevaliers qui l'occupaient : les Templiers. Si belle qu'elle soit d'une façon absolue, nous ne pouvons plus l'admirer, après cette inimaginable mosquée du Rocher, d'où nous venons de sortir.

Maintenant, nous errons sur l'herbe triste et sur les larges pierres blanches, au beau soleil de cette matinée de printemps, – petit groupe perdu dans les solitudes de ce lieu très saint. Par places, les dalles sont absentes, alors les foins et les fleurs poussent librement comme dans une prairie. Et, autour de la mosquée couleur de turquoise, se groupent, s'arrangent différemment, au hasard de notre promenade, les

Éléments sous droits d'auteur

petits édicules singuliers qui l'entourent, le kiosque bleu, les *mihrabs* et les arcs de triomphe de marbre, les quelques oliviers caducs et les quelques grands cyprès mourants. Quelle imposante désolation dans cette enceinte, qui est comme le cœur silencieux de la Jérusalem antique, – qui est aussi comme le saint naos de toutes les religions issues de la Bible, christianisme, islam ou judaïsme ! Elle commande le suprême respect à tous ceux qui adorent le Dieu d'Abraham, qu'il s'appelle Allah, Rabbim ou Jéhovah, – et sa mélancolie de délaissement témoigne que la foi des vieux âges, sous toutes ses formes, se meurt dans les âmes humaines...

Extrait du chapitre VIII, *Jérusalem*
Paru pour la première fois en feuilleton
Nouvelle revue (15 décembre 1894-1er mars 1895)

Éléments sous droits d'auteur

Études historiques

Éléments sous droits d'auteur

Jean-Baptiste Humbert
Aux racines cananéennes du temple de Jérusalem

Au regard de l'histoire de l'Orient, la gloire religieuse de Jérusalem est récente. Rien de prédestinait la bourgade de montagne à devenir une ville symbole. Le site ne bénéficiait pas de grands avantages. Aussi ses racines plongent-elles dans une histoire obscure dont nous n'avons que des bribes. Écrire l'histoire de Jérusalem avant l'an mille avant J.-C., par conséquent n'est pas facile. Le mieux que l'on puisse faire est de jongler avec les données dispersées de l'archéologie et de l'histoire.

La situation de Jérusalem n'est guère favorable ; au sommet d'une chaîne de montagne, à 700 mètres d'altitude, elle est battue par les vents, chauds en été et froids l'hiver ; sans espace, elle est contenue sur la table étroite d'un éperon rocheux. Cachée dans un repli du terrain, elle est dominée de partout. Le site n'est pas naturellement défendu : au contraire, l'éperon qui porte la ville ancienne est lui-même dans un creux encadré à l'ouest par le mont Sion, au nord par le mont du Temple et à l'est par le mont des Oliviers. L'assaillant la surplombait toujours. La valeur des terres autour de Jérusalem est médiocre. Le relief accentué ne permet pas de riches cultures puisque les terres ont été emportées par l'érosion et au delà du mont des Oliviers, vers l'est, la steppe aride commence. Autour de l'agglomération, le rocher affleure presque partout. Il ne fallait compter, pour cultiver, que sur les bancs d'alluvions dans le fond des vallées alentour et, dans celle du Cédron où s'épanche la source, dans quelques jardins et vergers entretenus grâce à l'irrigation. L'agriculture n'a été rentable qu'avec la construction systématique de terrasses agricoles dans les environs. Jérusalem n'est pas une voie commerciale. Le potentiel économique n'a jamais permis l'opulence. Pendant la période du Bronze, comparée à d'autres villes de Palestine, elle n'était vraiment pas un site de premier plan.

Éléments sous droits d'auteur

Que lui restait-il ? Son seul atout était la source de Gihon jaillissant d'une anfractuosité au pied de la falaise. Le débit intermittent et modeste fut suffisant pour une population de l'antiquité et permit en plus, dans la vallée du Cédron, l'entretien de vergers. Le point d'eau avait attiré l'homme depuis toujours, aussi retrouve-t-on les traces d'une occupation jusque dans le quatrième millénaire avant notre ère. Des éleveurs de petits bétail avaient trouvé bon de se fixer là non loin de la source. Enfin, c'est banalité de dire que Jérusalem se trouvait au croisement de deux routes : les itinéraires faisaient le détour à cause du point d'eau. L'ancienne route qui longeait les crêtes du nord vers le sud, de Hébron à Naplouse, recoupait ici le chemin de Rabbat Ammon (Amman) vers la Méditerranée.

De la Jérusalem d'avant David on ne sait presque rien. L'histoire n'est pas muette mais presque. L'archéologie ne l'est pas moins pour les périodes anciennes : l'espace disponible était si étroit sur l'arête rocheuse que chaque occupation, pour construire, avait malmené les vestiges de la précédente. De plus, les Romains avaient exploité la roche comme carrière. Depuis cent ans une dizaine de missions archéologiques se sont succédé pour mettre au jour des éléments de niveaux sur les pentes, pas toujours en connexion stratigraphique. Le meilleur témoignage pour ces temps reculés n'est souvent fourni que par le mobilier issu des tombes. En certains endroits on distingue encore les segments d'un puissant rempart qui avait, au XIX[e] siècle avant J.-C., transformé Jérusalem en forteresse inexpugnable, bâtie par les Amorites avec un art inconnu en Canaan. Ces derniers, nouveaux venus et du nord comme toujours, avaient conquis toutes les villes du pays pour n'en fortifier que quelques unes, vite devenues les capitales de principautés en lutte permanente les unes contre les autres. Les murailles protégeaient plus du voisin que d'un envahisseur éventuel.

De cette époque, l'histoire ne dit mot, sauf qu'apparaît pour la première fois le nom de Jérusalem. Deux textes égyptiens d'exécration de la XII[e] dynastie, vieux de quatre mille ans, la nomment *Rushalimum*, pour la maudire (textes n[os] e 27-28 et f 18 de la « série Sethe » de Luxor, et E45 de la « série Posener » de Saqqara). Le nom apparaît plus tard dans la correspondance diplomatique de Tell el-Amarna en Égypte, sous le règne d'Aménophis IV-Akhénatôn. Il est mentionné six fois sous la forme *u-rhu-sa-lim ki* (EA n[o] 290) et cinq fois sous celle de *alu u-ru-sha-lim* (EA 287, II, 25, 46 et 63 & EA 289, II, 14 & 19). On le

Éléments sous droits d'auteur

retrouvera au VIII[e] siècle, tel quel, *ur-sha-lim-mu,* dans les Annales de la III[e] campagne de Sennacherib. Le nom n'a rien à voir avec « la ville de la paix » comme on le laisse croire. L'étymologie est plus prosaïque : du vieux cananéen « *yaru Shalîm* », « Shalîm a fondé ». Shalîm aurait été le roi bâtisseur de la ville ou comme dans certains cas, simplement des remparts. Shalîm aurait pu être aussi le dieu local auquel on attribuait, comme c'était l'usage, la fondation de la ville. Il reste que la racine de Shalîm signifie prospérité (et paix).

Ces villes ont tenu pendant presque mille ans, tour à tour élaborant une culture et un art raffinés, tombant sous la tutelle de l'Égypte, entrant en décadence, épuisées par les rivalités. L'Égypte qui voulait Canaan à sa botte avait dès avant Ramsès II, démoli les remparts des villes. L'archéologie montrerait une société assez brillante, recherchant les objets de luxe, mais l'on sait par les textes que le pays était proche de l'anarchie. Quelques lettres de Tell el-Amarna émanant, au XIV[e] siècle, du prince de Jérusalem qui supplie l'Égypte de venir faire la police chez lui. L'un déplore que la troupe ait été retirée de la ville et demande cinquante hommes pour rétablir l'ordre : les nomades menacent dangereusement la région (EA 289). Un autre dénonce l'inconduite des archers nubiens qui sont entrés dans le palais par les toits (EA 287). D'autres fléaux se sont abattus sur l'Orient : les pestes ont ravagé des régions entières, des guerres sans fin ont ruiné les pays et les grands empires politiques se sont, au bout du compte, effondrés de l'intérieur, effondrement qui marque la fin de l'âge du Bronze. Commence alors la proto-histoire des petits royaumes de l'âge du Fer du Proche-Orient. Des groupes se sont alors mis en mouvement : entre autres, les Araméens dont les Hébreux, traversèrent la Syrie, et gagnant le Levant, se mêlèrent au vieux fonds cananéen local et prirent contact, au moins sur la côte, avec les cultures helléniques des « Peuples de la Mer ».

Dans l'Orient déstabilisé du X[e] siècle, des hommes au pouvoir charismatique se sont taillé des royaumes : ainsi fut David, chef de bande qui s'était fait sacrer roi de Juda à Hébron puis sept ans plus tard, roi de Jérusalem. La Bible rapporte en un récit épique la prise de la ville jébuséenne, récit fondateur de la présence israélite à Jérusalem. Le texte ne dit pas tout et bien des points demeurent dans l'ombre. David est un prince local, c'est-à-dire de culture cananéenne, et il serait étonnant qu'il ait eu une conduite différente de celle d'un prince cananéen

Éléments sous droits d'auteur

qui enlève une ville cananéenne : il y installe son dieu. La religion cananéenne, polythéiste proposait un panthéon aux composantes disparates. Chaque tribu avait son ou ses dieux empruntés aux divinités de la nature qui foisonnaient dans les montagnes, autour des sources, etc. Par ailleurs, les dieux habitaient les villes qu'ils étaient censés avoir fondées. Chaque ville avait au moins un sanctuaire abritant son dieu protecteur. Le Dieu de David n'était pas Shalîm.

David prit la ville par subterfuge mais ne l'a pas détruite. La conquête s'est déroulée sans heurt. David n'a pas déporté la population, il en est devenu le chef. David a été un rassembleur, il s'est taillé son royaume, morceau par morceau, en unifiant des groupes ethniques, épars et aux cultes hétérogènes. Il a vraisemblablement respecté le temple *intra-muros* de Jérusalem et annexé le dieu Shalîm. Il a laissé debout le temple dans la ville jébuséenne. La vacance du culte que la Bible suppose pendant le long règne de David et jusqu'à la construction du Temple par Salomon, n'a pas de raison d'être dans la mentalité religieuse de l'Orient ancien. Alors, le temple de David aura été celui *intra-muros*, abritant le culte officiel qui cautionnait l'autorité du roi. Ce temple-là a disparu de l'histoire, évacué de la mémoire ou tenu comme de moindre intérêt, minimisé en tout cas au profit de celui de Salomon, qui aura été, comme nous allons le suggérer, d'une autre nature que celui de son père.

Le rocher qui allait devenir le sanctuaire, dominait Jérusalem depuis la colline aujourd'hui nivelée par les constructions massives d'Hérode. Pour les archéologues, le Temple de Salomon est une énigme. Si personne, ou à peu près, n'hésite sur son emplacement, pas une seule pierre pourtant n'en est visible. Des vestiges éventuels seraient scellés sous le pavement de l'esplanade du Dôme du Rocher, un des plus pur joyaux de l'architecture antique. Les archéologues en sont réduits à des conjectures pour localiser exactement le lieu saint, et pour le décrire, à des comparaisons avec les quelques rares sanctuaires connus dans la région, et *grosso modo* dans la même période : Arad, Hazor, Lakish, Qasileh entre autres, et comme Qatamat (*Qitmit*), ou Timnah dans la périphérie. La description du Temple du livre des Rois décrit un édifice plus tardif que celui de Salomon. Celle dans Ézéchiel est une recension théologique, chiffrée, donc symbolique, renvoyant à des époques beaucoup plus tardives. Le plus dérangeant pour l'archéologue demeure que le lieu du Temple ne se trouvait dans les remparts. Les archéologues ont bien montré que la limite nord de la ville, s'arrêtait à deux cents mètres

Éléments sous droits d'auteur

de l'emplacement de l'endroit du sanctuaire. Entendons bien : à la haute époque du premier siècle sous la Monarchie unifiée, et non au moment où la ville israélite du VIIIe siècle avant J.-C. fut la plus étendue et enclose dans une longue muraille. La seule idée d'un sanctuaire hors les murs, a semblé à ce point inacceptable dans les milieux de l'archéologie dite biblique, que l'hypothèse irrationnelle d'une enceinte englobant le lieu écarté, s'est imposée sans vraie remise en cause. Pour intégrer à l'ancienne Jérusalem le petit sanctuaire en contre-haut, les restitutions proposent des tracés de courtines sans vraisemblance archéologique : large enceinte vide entourant le mont du Temple, doublant d'un coup la superficie de la ville, ou couloir-boyau menant de la ville au sommet du mont, en tous cas impossible à défendre. Jamais ville de l'antiquité ne s'est développée ou présentée de cette manière. Acceptons que les reconstitutions, qui n'ont d'ailleurs aucun fondement archéologique sont aberrantes et ne sont que des images commodes de conciliation avec le texte. La question reste pour le moment sans réponse quant à ce que fut exactement le Temple de Salomon. Revenant aux textes nous serons frappés par sa nature cananéenne.

La tradition attribue la construction du Temple à Salomon mais c'est David qui en avait posé le principe. La Bible en un passage riche d'enseignements rappelle, les préparatifs de la fondation dans le deuxième livre de Samuel 24, 18-25, récit que l'on retrouve presque identique dans le premier livre des Chroniques 21, 18 et 22, 1. Dans Samuel, le Jébuséen se nomme Arauna et Ornân dans les Chroniques, mais cela n'importe guère. En bon diplomate, David a composé avec le Jébusite. L'histoire apparaît des plus simples : pour calmer la colère de Yahweh qui décime Jérusalem par la peste, David achète une aire à battre le blé, y bâtit un autel et offre avec succès des holocaustes et des sacrifices. À cet emplacement-là, son fils Salomon construira le Temple.

David dans sa démarche politique va annexer le culte du haut lieu de Jérusalem. Derrière le schématisme du récit, se profile le texte fondateur du culte à Jérusalem, riche de résonances religieuses. D'abord c'est le prophète Gad, « le voyant de David », qui indique l'aire à battre, laquelle est celle « du Jébuséen », c'est-à-dire rien de moins qu'un personnage très en vue ; David y monte pour sacrifier et le « Jébuséen » s'occupe du sacrifice, fournissant les bœufs pour l'holocauste et le bois pour le feu. Puis David règle le prix convenu ainsi que quiconque ayant requis les services du desservant d'un culte. Ensuite, les indications

Éléments sous droits d'auteur

laissent deviner par transparence, que l'endroit était le haut lieu très ancien de Jérusalem. Les Cananéens pratiquaient des cultes sur les sommets des collines, non loin des agglomérations, accomplissant des rites agraires et de fertilité, caractéristiques des sociétés agricoles de tout l'Orient. On y célébrait parfois des hiérogamies. Le texte rappelle avec discrétion qu'à l'arrivée de David, le Jébuséen dépiquait le froment. Ces cultes étaient en faveur partout à cause de la force de la tradition et le poids de la religion populaire. La Bible en cent épisodes, a raconté l'interminable bataille du culte yahwiste contre les rites idolâtriques des hauts lieux. David ne les donc pas négligés. N'a-t-il pas déposé l'arche d'alliance dans un autre haut lieu, celui de Gabaon, aujourd'hui Nabi Samwil (Samuel) proche aussi de Jérusalem (1 Chroniques 21, 29). Salomon non plus, lui qui s'était attiré une solide réputation d'idolâtrie au contact de ses femmes étrangères, et pour lesquelles il avait construit des temples sur les collines autour de Jérusalem (1 Rois 11, 1-8). En fait, nous restons confondus devant la permanence du paganisme dans la famille royale : Roboam, fils de Salomon « imita ses pères… qui s'étaient construit des hauts lieux, avaient dressé des stèles et des pieux sur toute colline élevée et sous tout arbre verdoyant. Même il y eut des prostituées sacrées » (1 Rois 14, 21-24). La liste des rois s'accompagne de la litanie des turpitudes cultuelles.

On en déduira que le Temple avait eu de profondes racines cananéennes et qu'il s'était inscrit en heureuse continuité avec le lieu de culte païen de Urushalîm. Que Salomon ait bâti ou rebâti le sanctuaire et que ses successeurs aient modifié, épuré les rites, ne change rien à l'affaire. Le Temple avec son rituel élaboré et spirituel aura été plus tard, le fruit d'une évolution séculaire, passé au crible des réformes religieuses. Alors, la question reste entière de savoir quand et pourquoi le Temple hors les murs a prévalu. Nous percevons peut-être ici, les ultimes traces d'une lutte religieuse entre deux clans rivaux, rayée depuis longtemps du registre de l'histoire.

Éléments sous droits d'auteur

Amihaï Mazar

Des origines au temps de David

L'agglomération, avant David, n'occupe que la pointe d'un éperon rocheux qui prolonge, en s'abaissant rapidement vers le sud, l'étroite « colline de l'est » au sommet de laquelle, à 730 mètres au-dessus du niveau de la mer, le roi Salomon construira son temple ; la colline est bordée à l'est par le profond ravin du Cédron, et à l'ouest par la vallée du Tyropoeon qui s'amorce au nord de l'actuelle porte de Damas. Une troisième vallée, plus à l'ouest, celle de Hinnom (la Géhenne), va rejoindre celle du Cédron en délimitant un vaste promontoire plus élevé que le mont du Temple ; c'est ce que l'on appelle aujourd'hui le « mont Sion » avec, en vieille ville, les quartiers arménien et juif.

La cité de David se trouvait tout entière en dehors des murailles de ce qui est aujourd'hui la « vieille ville » ; établie sur une crête étroite, elle ne mesure pas plus de 100 mètres de large dans sa partie nord ; elle va ensuite en se rétrécissant vers le sud.

Le site n'offre pas des conditions naturelles propices à l'implantation d'une agglomération de quelque importance. Sa position stratégique est faible car il est dominé de toutes parts, à l'est par le mont des Oliviers, à l'ouest par le « mont Sion » et au nord par le sommet même de la « colline de l'est » où s'élèvera le Temple. « Jérusalem, environnée de montagne » *(Psaumes 124 : 2)*.

L'ancienne Jérusalem est à l'écart des grandes routes naturelles. Le principal axe routier, entre la Transjordanie et la plaine côtière, traverse les monts de Judée au nord de la ville. Les terres cultivables sont rares dans le voisinage immédiat. Le seul avantage qu'offre le site est la source de Gihon, une des rare sources de la montagne centrale. . Elle est au pied même de colline, à l'est, dans la vallée du Cédron. En fait sa présence a commandé tous les établissements de l'Âge du Bronze.

Éléments sous droits d'auteur

Un autre aspect important du milieu naturel hiérosolymitain est sa position à la limite de deux zones géographiques : la zone climatique méditerranéenne et le désert de Judée. Ces deux aspects de la géographie auront leur impact sur la vie de la cité. Mais c'est au facteur humain que Jérusalem doit son importance historique. David et Salomon en ont fait la capitale du royaume d'Israël dans les conditions géopolitiques de leur temps en dépit de conditions naturelles peu favorables.

LA PREMIÈRE AGGLOMÉRATION

La plus ancienne occupation du site remonte au milieu du IV[e] millénaire avant l'ère chrétienne comme en témoignent quelques poteries peintes caractéristiques de cette période et trouvées près de la source de Gihon par l'expédition Parker en 1902-1911.

Les premières habitations paraissent avoir été construites sur la pente orientale de la colline vers 3000 avant l'ère chrétienne. Deux d'entre elles ont été fouillées récemment par Y. Shiloh. Ce sont des constructions rectangulaires en pierre, avec une entrée au milieu de l'un de longs côtés ; à l'intérieur une banquette court la base des murs. On connaît des maisons semblables sur d'autres sites du III[e] millénaire, par exemple à Arad. Elles paraissent appartenir ici à une petite agglomération, non fortifiée, rassemblant quelques agriculteurs autour de la source de Gihon. L'existence de ce village toutefois ne sera pas de longue durée. Il est abandonné au milieu du III[e] millénaire ; le site de Jérusalem demeurera vide d'habitants pendant près de mille ans. Vers fin du III[e] millénaire, la Palestine traverse en effet une crise qui affecte profondément la vie urbaine et sédentaire. Pendant les périodes que l'on appelle le Bronze Ancien IV et le Bronze Moyen I, la région de Jérusalem n'est pas complètement déserte mais le site même est inoccupé Quelques maisons de paysans ont été découvertes récemment non loin vers l'ouest, dans la vallée des Rephaïm, au cours d'opération de sauvetage. On a trouvé aussi des tombes de cette période sur le mont des Oliviers ainsi qu'à Motsa plus à l'ouest ; ces tombes contenaient des poteries et des armes, en cuivre caractéristiques de cette période.

Éléments sous droits d'auteur

L'ÂGE DU BRONZE MOYEN
(première moitié du IIe millénaire avant l'ère chrétienne)

La première mention du nom de Jérusalem, apparaît dans des documents de la fin du Moyen Empire égyptien que l'on appelle « textes d'exécrations ». « On y trouve les noms deux souverains de Jérusalem. Il y a une sorte de contradiction entre la date de ces documents (probablement le XIXe siècle avant l'ère chrétienne) et le fait qu'aucun vestige de cette période (Bronze Moyen II A, 2000-1800) n'est alors connu à Jérusalem. Les souverains en question ne sont peut-être que des chefs de tribus vivant dans la région. Jérusalem est mentionnée encore dans un autre groupe de textes d'exécrations datés de la XIIIe dynastie (début du XVIIIe siècle avant l'ère chrétienne). Le site de Jérusalem est alors occupé par une chaîne de forteresses, et il le restera jusqu'au milieu du XVIe siècle avant l'ère chrétienne : l'établissement fait partie d'une chaîne de forteresses établies le long de la route qui suit la ligne des crêtes, avec Sichem (Naplouse), Shiloh et Hébron. Une muraille entoure cette première ville de Jérusalem ; elle court à l'est très bas sur la pente, à proximité de la source qu'elle protège. Deux éléments de cette muraille ont été mis au jour par K. Kenyon et par Y. Shiloh. Le mur en gros appareil a environ 3 mètres de large. Dans le secteur fouillé par K. Kenyon, ce mur forme un rentrant qui indique peut-être une tour de défense ou une porte donnant accès à la source. Au contraire de ce que l'on observe dans la fortification des autres villes de la montagne, il n'y a ici ni rempart de terre ni glacis. Très peu de vestiges ont été retrouvés à l'intérieur de l'enceinte du fait de l'érosion très forte et des activités de construction des périodes postérieures.

Cette petite cité fortifiée n'était peut-être que le point d'appui d'une communauté rurale plus importante Les opérations de sauvetage et les fouilles conduites ces dernières années par l'Office israélien des Antiquités dans la vallée des Rephaïm, à quelques kilomètres à l'ouest de Jérusalem, ont mis au jour une vaste agglomération datant du Bronze Moyen II avec des bâtiments en pierre bien construits et organisés sur des terrasses naturelles au flanc nord de la vallée. Leur nombre, leurs dimensions, la qualité de la construction, indiquent une communauté prospère. Des agglomérations semblables, mais moins importantes, ont été trouvées au nord de Jérusalem. Ce schéma

Éléments sous droits d'auteur

d'occupation des sols combinant des points fortifiés et de vastes agglomérations non protégées, se retrouve alors dans toute la montagne de Jérusalem et au nord, en Samarie.

LE BRONZE RÉCENT
(1550-200 avant l'ère chrétienne)

Dans la seconde moitié du IIe millénaire les établissements urbains et ruraux de la montagne palestinienne tendent à perdre de leur importance. Des cités sont abandonnées d'autres voient leur superficie réduite. Le système des établissements sédentaires paraît s'effondrer. Il semble qu'une grande partie de la population soit alors partie vers d'autres régions ou ait changé de mode de vie, retournant au pastoralisme nomade. Jérusalem ne fait pas exception ; la ville poursuit son existence mais sa superficie diminue ; les établissements des environs sont abandonnés.

Depuis le début du XVe siècle, la région Canaan fait partie de l'empire égyptien. Les souverains locaux conservent leur autonomie mais sous le contrôle de l'administration impériale ; ils dépendent largement de l'aide égyptienne Des archives du palais d'Akhenaton à el Amarna, en Moyenne Égypte, au XIVe siècle, proviennent six missives d'Abdi Heba, souverain de Jérusalem. Ces documents ainsi que deux lettres envoyées par un souverain nommé Shuwardata, sont les seules sources concernant Jérusalem dont nous disposons pour cette période. Le nom du souverain de Jérusalem reflète une assimilation ethnique typique de ce temps : Abdi « le serviteur de » est un mot sémitique, tandis que Heba reste le nom de la grande déesse Hurrite. Les Hurrites, en effet, sont arrivés en Canaan vers cette époque ; quelques-uns d'entre eux ont pu s'établir à Jérusalem. La biographie de Abdi-Heba a été partiellement reconstruite par les historiens. Éduqué en Égypte (comme d'autres princes cananéens), il a un grade militaire égyptien ; il entretient de bonnes relations avec le régime impérial et le Pharaon l'a nommé souverain de Jérusalem. Les lettres de Jérusalem sont écrites en akkadien par un scribe dont le style, assez particulier, atteste une origine septentrionale, probablement syrienne. Elle sont rédigées dans un style dramatique et concernent une situation de conflit entre les souverains de la montagne et de la Shephelah, la plaine côtière palestinienne, et les Habiru, population qui vivait en dehors du système urbain de l'époque et dont le camp principal se trouvait en Samarie,

Éléments sous droits d'auteur

dans la région de Sichem (Naplouse). Jérusalem contrôle alors la montagne jusqu'aux limites de la Shephelah vers l'ouest, jusqu'à la région de Ramallah vers le nord, et jusqu'à celle de Bethléem vers le sud (selon N. Naaman, le territoire de Jérusalem correspondrait alors à celui qui sera plus tard celui de la tribu de Benjamin, *Josué 18,* 12-20). Abdi-Heba joint ses forces à celles d'autres princes de Canaan contre les Habiru. Ses alliés sont Shuwardata, qui contrôle probablement la partie méridionale des monts de Judée, et le souverain de Acco. Quelques années plus tard cependant, on retrouve Abdi-Heba en lutte cette fois contre Shuwardata, allié au souverain de Gezer, une des cités importantes de la Shephelah. La cause du conflit est un territoire entre deux villes de la région. Les lettres de Abdi-Heba semblent indiquer un déclin de ses forces. Il demande l'aide de l'Égypte pour sauver son petit état. Une petite unité égyptienne est en garnison à Jérusalem ; mais il semble que celle-ci menace Abdi-Heba lui-même, peut-être parce qu'il ne parvient plus à lui assurer le vivre et l'habillement. L'autorité. égyptienne en Canaan retire la garnison de Jérusalem, mais Abdi-Heba continue à se plaindre et envisage d'aller en personne voir le Pharaon pour régler le problème. La garnison égyptienne semble avoir été à la fois garante de la stabilité du régime d'Abdi-Heba mais aussi une charge pour celui-ci.

Il n'y a pas de traces archéologiques de cette période à Jérusalem. Les fouilles de K. Kenyon et de Y. Shiloh sur l'Ophel, au-dessus de la source de Gihon, ont dégagé des terrasses construites (faites de compartiments en gros appareil bourrés ensuite de pierraille) sur lesquelles des habitations ont pu être élevées. Ces terrasses, assez impressionnantes, témoignent d'une capacité à construire sur un terrain en forte pente. Bien des questions toutefois demeurent sans réponse. L'ancienne muraille du Bronze Moyen, au pied des terrasses, est-elle encore en usage, comme le pense K. Kenyon, sans grand argument à l'appui ?

Plus raisonnablement, on peut penser que la ville du Bronze Récent est de moindre étendue celle de la période précédente et qu'elle pas entourée de murailles. Un autre problème est celui de la date de la structure « à degrés » érigée au-dessus de la construction compartimentée.

Les édifices à l'intérieur de la ville n'ont pas résisté à l'érosion. Cependant, des tombes, aux alentours, apportent quelques indications sur la culture matérielle de l'époque. Sur le mont des Oliviers, une

Éléments sous droits d'auteur

tombe contenait des centaines de poteries et d'autres objets du Bronze Récent. Elle était probablement celle d'une importante famille cananéenne de Jérusalem. Une autre tombe, dans la partie ouest de la ville moderne, a livré de nombreux vases importés de Chypre et de la Grèce mycénienne. Ce mobilier indique un niveau de vie élevé pour l'époque. Assez éloignée de la ville ancienne, cette tombe a pu appartenir à quelque chef tribal vivant à l'ouest de Jérusalem.

LE PREMIER ÂGE DE FER

La tradition biblique, et plus particulièrement les livres de la Genèse, de Josué et des Juges, sont nos seules sources écrites concernant le sort de Jérusalem au temps des Patriarches. Leur valeur historique est souvent mise en doute par les savants modernes ; quelques-unes au moins pourraient bien être d'époque plus tardive. Ainsi la Genèse (14 : 18-20) décrit Abraham recevant la bénédiction de Melchisedeck, roi de Salem et prêtre d'El Elion. Il est clair que Salem est Jérusalem et que la référence à El Elion « le dieu très haut » est une allusion à son rôle comme centre du culte du Dieu d'Israël. On peut donc penser que cette description a été rajoutée par un historiographe du temps de David, alors que l'on faisait artificiellement de Jérusalem le centre du culte israélite. Cette histoire a probablement pour but de légitimer et de placer dans une perspective historique la nouvelle capitale séculière et religieuse du royaume d'Israël.

Dans *Josué* 10, Adonitsedek, roi de Jérusalem, est présenté comme le leader de l'alliance des cités cananéennes de la Shephelah et de la montagne de Judée opposées à Josué et qui vont se rendre à lui. Le nom de ce roi rappelle celui de Melchisedeck ; l'histoire rapportée concernant Jérusalem témoigne de la même étiologie. Comme d'autres traditions reprises par le récit de la conquête dans le livre de Josué, cette guerre pourrait n'avoir été qu'une invention littéraire, basée sur le souvenir des luttes entre Cananéens et Israélites dans la région de Jérusalem. En tout cas, d'autres sources bibliques font mention de Jérusalem comme d'une cité étrangère habitée par des Jébuséens jusqu'au temps de David.

Qui étaient ces Jébuséens ? Ils ne sont connus que par la Bible et seulement en relation avec Jérusalem. Une hypothèse voudrait qu'ils soient d'origine anatolienne, leur groupe étant arrivé à Jérusalem vers

Éléments sous droits d'auteur

la fin de l'Âge du Bronze, dans le cadre du grand mouvement de peuples qui se produit alors. Lorsque David conquiert Jérusalem, il achète l'aire de battage du blé (goren en hébreu) de Arévnah le Jébuséen et y installe le tabernacle. Le nom Arévnah pourrait être anatolien fournissant ainsi un des faibles indices sur lesquels repose l'hypothèse d'une origine anatolienne du groupe.

Les vestiges archéologiques de la période des Juges (Âge du Fer I 1200-1000 avant l'ère chrétienne) sont rares. Les fouilles de la cité de David n'ont livré que quelques tessons et pratiquement pas de constructions ; il ne reste rien d'une culture matérielle « jébuséenne ». L'équipe qui travaille actuellement à la publication des résultats des fouilles de la cité de David suggère que la monumentale « structure à degrés » pourrait dater de cette période. Cette hypothèse cependant demande à être vérifiée.

Des établissements du Premier Âge du Fer sont connus dans les environs de Jérusalem, à Tell el Ful au nord de la ville (peut-être la Gibeah biblique de Benjamin) et à Giloh au sud. Ces deux sites ont livré des vestiges de la culture matérielle typique de la montagne palestinienne de l'Âge du Fer I que l'on peut qualifier d'Israélite. À Tell el Ful, W. F. Albright et P. Lapp ont dégagé quelques restes de constructions de cette période et des tessons de poterie, tandis que, à la fin du XIe siècle, s'élevait sur le site une grande forteresse, œuvre peut-être de Saül, premier roi d'Israël. À Giloh, l'auteur a mis au jour un établissement typique du Fer I, comprenant de pauvres maisons, des enclos pour les animaux et les fondations d'une construction carrée qui pourrait avoir été une tour de défense. Le mobilier est représenté par de nombreuses grandes jarres ayant pu servir pour conserver de l'eau. Des vestiges de cette même culture matérielle ont été trouvés également à Ai, à Bethel, à Shiloh, au mont Ebal et en d'autres places.

LE TEMPS DE DAVID

À la suite du court règne de Saül sur une vingtaine d'années à la fin du XIe siècle, David, de la tribu de Judah, monte sur le trône à Hébron. Il est accepté comme roi par les tribus d'Israël comme par celles de Judah. Cette réunion artificielle des deux grands groupes tribaux va durer 80 ans, sous David et sous son fils Salomon. C'est sous le règne

Éléments sous droits d'auteur

de ces deux rois que Jérusalem trouvera son statut de capitale religieuse et séculière d'Israël. Le choix du site de Jérusalem comme capitale était parfait. Son territoire enclavé jusqu'alors dans celui de Benjamin séparait les tribus de Judah et d'Israël. En conquérant la cité jébuséenne, à la tête de son bataillon de « héros », David allait créer entre la ville et sa dynastie une relation intime qui allait durer 400 ans.

Les Dossiers d'Archéologie
nos 165-166, nov.-déc. 1991, pp. 24-31

Éléments sous droits d'auteur

Ronny Reich

Au retour de l'exil

Après un demi-siècle d'exil à Babylone le peuple d'Israël revint à Jérusalem encouragé par le roi de Perse. Il releva l'autel et le Temple sur les ruines de celui de Salomon (Ezra 3, 1-13).

Le récit biblique s'est trouvé confirmé récemment par l'archéologue qui a montré aussi que Jérusalem n'avait pas été vidée de toute sa population. Les tombes de Ketef Hinnom (au sud-ouest de la vieille ville) et celles de Mamillah (à l'ouest) ont livré des objets dont la séquence atteste une utilisation ininterrompue de l'Âge du Fer à la période hellénistique, à travers les périodes babylonienne et perse.

On n'a pas trouvé trace d'habitations de la période perse dans la partie occidentale de la ville de l'Âge du Fer. Bien que le livre de Néhémie fasse un récit détaillé de la reconstruction des anciennes murailles, il est clair que la petite communauté qui est de retour n'est pas capable d'occuper et d'entretenir la totalité de l'ancienne cité. Elle se concentre dans la Cité de David comme l'indique les vestiges de la période perse qui y ont été retrouvés. Dans l'empire, la province de Yahud et Jérusalem, sa capitale, jouissent d'une large autonomie qui a trouvé son expression littéraire et qui se manifeste aussi dans la frappe de petites monnaies en argent, les premières dans le pays. Vers la fin du IVe siècle, la Palestine et Jérusalem passent sous le contrôle des Ptolémées (fin du IVe et IIIe siècle, avant l'ère chrétienne), puis sous celui des Séleucides (dans la première moitié du IIe siècle). La population de la Judée et de Jérusalem est alors soumise à la forte influence culturelle de l'hellénisme. Celle-ci se manifeste par l'adoption de la langue grecque et de diverses coutumes ; la construction, à Jérusalem, d'un gymnase qui va introduire dans la ville l'éducation grecque en est

Éléments sous droits d'auteur

le meilleur exemple. Ce processus d'hellénisation et d'assimilation prendra fin brusquement lorsque les Juifs, avec à leur tête la famille des Hasmonéens, se révolteront contre les Séleucides.

Nous avons peu de sources écrites ou de données archéologiques concernant la première partie de la période hellénistique, de 332 à 160 avant l'ère chrétienne. De même qu'antérieurement à la période perse, la population est concentrée sur la colline de l'est, la Cité de David. Parmi les trouvailles archéologiques, on mentionnera les jarres à estampille rhodienne servant au transport du vin provenant de cette île. De cette période aussi datent les impressions de sceaux marqués du pentagramme et des lettres araméennes y r s l m (c'est-à-dire Jérusalem), l'un des premiers sceaux officiels de la ville.

les fouilles n'ont pas permis d'éclaircir la nature et l'emplacement exact de l'Akra, la forteresse séleucide construite par Antiochus IV à proximité du mont du Temple pour faciliter la surveillance de la ville. Le premier roi Hasmonéen l'a rasée et le problème reste entier.

C'est au Ier siècle avant l'ère chrétienne que, pour la deuxième fois de son histoire, Jérusalem entreprend une nouvelle expansion. L'étroite colline de l'est, l'ancienne Cité de David, ne suffit plus pour la ville et le temple, et notamment pour la résidence de la nouvelle dynastie indépendante juive, celle des Hasmonéens. La ville va à nouveau s'étendre sur la colline de l'ouest, répétant le processus d'extension observé à l'âge du Fer, pour atteindre finalement, vers 40 de l'ère chrétienne, une ampleur jamais égalée.

Cette extension de la ville au temps du Second Temple s'est déroulée en trois étapes, chacune marquée par une ligne de fortifications décrites en détail par Flavius Josèphe. Le premier mur, ou le « vieux mur » comme l'appelle Josèphe, entoure la Cité de David et la colline de l'ouest. Des éléments en sont connus tout autour de la ville et des sections ont été dégagées récemment à l'ouest et au nord. En ce dernier point la muraille incorpore des éléments de l'âge de fer encore solides. Ce qui explique son attribution par Josèphe aux anciens rois de Judah ; mais il n'y a pas de doute le Premier mur est bien l'œuvre des rois Hasmonéens.

Les Deuxième et Troisième murs sont des extensions successives vers le nord du tracé du Premier. Le tracé du Deuxième est le plus incertain ; il constitue une des énigmes encore à résoudre de la topographie

Éléments sous droits d'auteur

de la ville. Le tracé du Troisième mur est à peu près connu car de nombreux vestiges en ont été mis au jour par le passé. Aujourd'hui encore, il fait l'objet de recherches les points les moins clairs étant ceux de son attache au Premier mur à l'ouest et au mont du Temple à l'Est.

La superficie de Jérusalem à la veille de sa destruction par les Romains est de 178 hectares, y compris l'espace peu construit, entre le Deuxième et le Troisième Mur, les 14 hectares du mont du Temple et environ 26 hectares d'espaces public (comme le pourtour de l'esplanade du Temple) ou réservés à des forteresses ou à des palais. Le reste est occupé par de grandes résidences ou des habitations ordinaires. Selon les estimations que l'on peut faire, la population de la ville à l'époque pouvait compter 30 000 habitants. Il faut y ajouter, trois fois par an à l'occasion des grandes fêtes, plusieurs milliers de pèlerins.

LE TEMPLE ET LE MONT DU TEMPLE

Le cœur de la ville et du royaume juif tout entier est le Temple et l'aire sacrée sur laquelle il s'élève : le mont du Temple. Au cours de la période qui nous intéresse ici deux temples furent construits ; le premier, au retour de l'Exil de Babylone, n'était qu'un modeste édifice mais il joua un rôle central dans la révolte des Hasmonéens contre le régime Séleucides. Le second est le temple d'Hérode. Quatre murs de soutènement gigantesques encadrèrent le mont Moriah pour former une plate-forme de 480 mètres/280 mètres, une des plus vastes du monde romain au moment de sa construction, sous le règne d'Auguste. Des pierres de 40 à 50 tonnes entrent dans la construction des angles (on estime qu'un bloc du mur de l'ouest pourrait peser 350 tonnes). Ces chiffres donnent une idée des capacités techniques et organisationnelles des constructeurs et aussi la volonté qu'il a fallu pour entreprendre et achever l'ouvrage.

Le Temple lui-même n'est pas le seul monument élevé sur l'esplanade. La façade sud est occupée sur toute sa longueur par une galerie, la basilique royale. C'est là, pour Flavius Josèphe, la construction la plus digne de description qu'il puisse y avoir sous le soleil. La basilique royale accueille les services du Temple. les fidèles peuvent s'y procurer auprès des changeurs les demi-shékel de l'offrande au Temple et y acheter les animaux pour les sacrifices ; on s'y rencontre et il est possible que le Sanhédrin – la cour suprême de justice – y ait tenu ses

Éléments sous droits d'auteur

réunions. La basilique sera complètement détruite par les Romains. Des pierres ornées provenant de l'entablement ont été retrouvées au pied du mur sud de l'esplanade. Toutes les techniques décoratives en usage dans le monde hellénistique et romain se retrouvent ici (sculpture, mosaïque, peinture) tant qu'elles ne sont pas en contradiction avec le deuxième commandement interdisant les représentations humaines ou animales.

Les recherches archéologiques des dernières années au pied de l'esplanade, à l'ouest et au sud, ont révélé d'importants éléments d'architectures tels que la volée des marches qui conduit aux portes de Hulda. Ces portes (simple double et triple) sont pour les pèlerins le principale accès à l'esplanade par le sud. Des rues pavées courent à la base des murs de soutènement ; un escalier monumental s'élève à l'angle sud-ouest et un pont à l'ouest donne accès à l'esplanade depuis la ville haute.

la ville haute (la colline de l'ouest avec les modernes quartiers juifs et arméniens ainsi que le mont Sion) domine le mont du Temple d'une trentaine de mètres. C'est là que se trouve les grandes résidences et les édifices publics que mentionne Flavius Josèphe. Quelques-uns seulement ont pu être identifiés.

Hérode a construit deux forteresses ; L'Antonia, au nord-ouest de l'esplanade, qui sera complètement détruite par les Romains, et la Citadelle, à l'ouest, avec ses trois puissantes tours que les Romains conserveront comme quartier général, à proximité des casernements de la X[e] Légion. La base de l'une des trois tours, en appareil typique de la période hérodienne, a survécu jusqu'à nous. Au sud de la citadelle s'étendait le palais d'Hérode dont il ne reste que quelques vestiges des fondations. On peut imaginer cette résidence d'après les autres palais d'Hérode à Jéricho, à Massada et à l'Hérodion.

Surprenant par son plan circulaire et son mode de construction en *opus reticulatum*, typiquement romain mais exceptionnel alors dans cette partie du monde, un édifice de fonction inconnue s'élevait entre le Deuxième et le Troisième mur.

L'APPROVISIONNEMENT EN EAU

L'approvisionnement en eau en Palestine, où la saison sèche va de mars à novembre, a toujours été un problème. Jérusalem ne fait pas

Éléments sous droits d'auteur

exception à la règle. Les habitations privées ne peuvent compter que sur les pluies hivernales et sur leurs citernes taillées dans le roc.

La source de Gihon, la seule source pérenne, ne pouvait suffire à elle seule à l'usage public. Son eau était réservée aux besoins du culte ou à des immersions rituelles particulières comme celles des personnes atteintes de maladies vénériennes pour lesquelles le bain rituel ordinaire (*miqveh*) était jugé insuffisant ; on ajoutait à l'eau purifiante les cendres d'une vache rousse.

Le Temple et ses services, les palais, la Citadelle, d'autres bâtiments, nécessitaient de grandes quantités d'eau. On connaît, sous l'esplanade, 37 grandes citernes taillées dans le rocher. Il est difficile de préciser la date de leur creusement mais la plupart peuvent être attribuées à la période dont nous parlons. Quelques-unes servaient à recueillir les eaux de pluie. D'autres étaient alimentées par « l'aqueduc inférieur », l'un des deux conduits qui amenait à Jérusalem l'eau des « Vasques de Salomon » près de Bethléem. Son trajet est bien connu. Celui de « l'aqueduc supérieur » est plus incertain surtout à son entrée dans la ville ; sans doute irriguait-t-il les palais, la Citadelle et la ville haute.

LA NÉCROPOLE

Comme au temps du Premier Temple, la nécropole s'étend tout autour de la ville et dans son voisinage immédiat. Préférence est donnée cependant au mont des Oliviers et au mont Scopus, en raison de la qualité de la pierre qui se prête mieux à la taille des tombes. Celles-ci sont familiales et comprennent des niches ainsi que, le long des murs, des banquettes sur lesquelles on dépose les morts.

Vers la fin du Ier siècle avant l'ère chrétienne, d'importants changements se produisent dans les pratiques funéraires de la population juive de Jérusalem et de Judée. À l'intérieur de chaque tombe familiale, une plus grande attention est accordée aux individus. Les os desséchés qui étaient jusque-là rejetés dans une niche (*Kokh*) ou dans un recoin de la tombe sont désormais rassemblés et recueillis dans un petit réceptacle en pierre – l'ossuaire – que l'on conserve à l'intérieur de la tombe. Cette nouvelle pratique n'est pas sans lien avec le développement de la croyance à la résurrection que soutiennent les Pharisiens et qui est rejetée par les Saducéens.

Éléments sous droits d'auteur

Un grand nombre de tombes à ossuaires ont été trouvées et fouillées à Jérusalem au cours des cent cinquante dernières années. La plupart d'entre elles sont simples. D'autres imitent les grands mausolées de Jérusalem avec une entrée à colonnes ou ornée. On a cherché un code dans les divers symboles géométriques ou floraux qui interviennent dans la décoration. Il semble bien cependant qu'il n'ait qu'une valeur ornementale.

Les informations les plus importantes données par les ossuaires sont les inscriptions incisées ou peintes qu'il porte parfois. Celles-ci sont dans les trois langues utilisées à l'époque ; l'hébreu, l'araméen et le grec. Bien que courtes ses inscriptions sont précieuses pour l'onomastique (les noms en usage), les surnoms, les occupations des défunts ou d'autres informations qui éclairent la vie quotidienne. Une tombe récemment fouillées a données des inscriptions en araméen avec le nom : « Joseph, fils de Caïphe » ; probablement un descendant de cette famille juive qui a donné le grand prêtre dont font mention les Évangiles.

Au-delà des nécropoles, dans les environs de la Jérusalem moderne les recherches archéologiques activement poursuivies aujourd'hui ont découvert de très nombreux sites. Il s'agit surtout d'établissements ruraux qui constituaient l'hinterland agricole de la capitale.

Les Dossiers d'Archéologie
op. cit., pp. 46-55

Éléments sous droits d'auteur

Caroline Arnould
Aelia Capitolina

En 130, année de son passage en Judée, l'empereur Hadrien décide de fonder à Jérusalem une cité qu'il dote du statut de colonie et dont il consacre le caractère païen par le nom qu'il lui donne : Colonia Aelia Capitolina. Les Juifs en sont exclus. Par une décision impériale, Jérusalem laisse la place à une cité romaine de modeste envergure, peuplée de légionnaires et de vétérans. La colonie vit deux siècles exactement, avant de passer aux mains de Constantin, en 326.

Aelia Capitolina apparaît comme une rupture dans l'histoire de Jérusalem. Le changement de nom illustre bien la volonté d'Hadrien d'effacer le passé de la ville. Celle qui se construit a de nouvelles références. Aelia rappelle le nom même de la gentilice de l'empereur, Aelius, tandis que Capitolina est l'évocation de Jupiter capitolin, divinité suprême de Rome.

L'étude de cette cité se heurte à d'importantes difficultés. À la rareté et au caractère tardif des sources écrites s'ajoute la pauvreté de la documentation archéologique. Seul le matériel numismatique est bien représenté et les études exhaustives qui en ont été faites le consacrent comme une source de premier intérêt. La confrontation des données écrites et matérielles permet de reconstituer, de façon partielle, le caractère et l'aspect de la ville. Elle amène, bien souvent, à nuancer et même à corriger l'image schématisée qu'on a voulu donner d'Aelia à partir des textes. Cette image est celle d'une ville conçue à l'instar des colonies romaines classiques, présentant un quadrillage de rues, des voies à colonnades, et des édifices publics insérés dans un tissu urbain régulier. D'autres idées répandues, que l'urbanisme ancien ait totalement

Éléments sous droits d'auteur

été éliminé, et que le secteur nord ait été affecté à la vie civile tandis que la partie sud était réservée à la légion, semblent, elles aussi, relever d'une vision théorique.

La cité a vécu deux siècles, elle a nécessairement évolué. Quel rôle son fondateur, Hadrien, a-t-il exactement joué dans son aménagement ?

En raison de la discordance qui apparaît dans les sources, notamment entre Dion Cassius et Eusèbe, différentes versions ont été proposées pour relater l'histoire de la construction d'Aelia[1]. La contradiction majeure concerne le moment où serait intervenue la fondation de la colonie, qui constituerait, selon Dion, la cause de la révolte de Bar Kokhba, et qui, d'après Eusèbe, en serait la conséquence. Que la fondation ait précédé la guerre est maintenant accepté de façon consensuelle, à cause notamment de la découverte de monnaies d'Aelia dans des trésors constitués par les insurgés.

Le projet d'Hadrien s'inscrit dans le cadre de sa politique au Proche-Orient. Ses passages en Syrie et en Arabie, également en Grèce et en Égypte, s'accompagnent de réformes administratives et de travaux de construction. Des cités sont fondées ou agrandies, des monuments érigés, théâtres, aqueducs et temples. Tous portent l'empreinte de la culture grecque chère à l'empereur. Le projet de restaurer Jérusalem, d'y établir un centre cultuel et culturel gréco-romain s'accorde avec ce contexte.

La fondation d'Aelia répondrait en partie à l'objectif d'hellénisation et d'embellissement de la province que poursuivait Hadrien. C'était un acte de prestige, accompagné de la cérémonie traditionnelle de fondation telle qu'on la voit représentée sur les monnaies frappées durant le règne d'Hadrien, montrant le taureau et la vache utilisés pour tracer les limites de la nouvelle cité. Les constructions entreprises lors de cette première phase d'aménagement de la colonie présentaient un caractère honorifique, ce que l'on peut déduire de l'unique témoin monumental qui puisse être rapporté avec vraisemblance à cette période, la porte à triple ouverture et tours d'encadrement située sous l'actuelle Porte de Damas.

1. E.-M. Smallwood, dans *The Jews under Roman Rule*, Leiden, 1976, p. 433, suppose que Dion évoquait le début du projet et Eusèbe son accomplissement. M. Stern, dans *Greek and Latin Authors on Jews and Judaism*, Jérusalem, 1980, p. 396, adopte la même lecture des faits.

Éléments sous droits d'auteur

La décision d'Hadrien procède aussi d'autres intentions. Le souverain était impliqué dans l'organisation de l'armée en Orient, le stationnement des troupes, leurs déplacements. Il compléta le réseau routier par la création de nouvelles voies[2]. La Judée est devenue une région stratégique en raison de l'extension orientale de l'empire avec Trajan. Des voies de communication majeures la traversent. Comme la création ou la réfection de routes, la fondation ou le renouvellement de villes ont pu être associés à des préoccupations militaires. Les colonies peuplées de vétérans, c'est le cas d'Aelia Capitolina, constituent des réserves de recrues pour l'armée en cas de besoin. Cette potentialité a très probablement été prise en compte par l'empereur lors de sa décision d'établir une colonie sur le site de Jérusalem. Elle en aurait même, selon B. Isaac, constitué la motivation essentielle[3]. Aelia aurait été fondée dans l'objectif de servir l'armée. La Judée n'était pas à ce moment complètement pacifiée. Elle était considérée par les autorités comme une zone d'agitation, qu'il était nécessaire de romaniser, mission en grande partie dévolue à l'armée. Lorsqu'éclate la révolte de Bar Kokhba, en 132, Aelia est déjà fondée. Son plan en a très probablement été dessiné, et les travaux de construction entrepris. La guerre entraîne leur interruption. L'empereur n'est plus en Judée lors de la refondation de la colonie, laquelle eut lieu au lendemain de la phase ultime de la victoire de l'armée romaine, lors de la prise de Bettir, en 135. Le gouverneur de la région procède à une nouvelle cérémonie, comme nous le montrent les monnaies.

L'examen de l'ensemble des monnaies frappées à cette période laisse apparaître le caractère militaire de la cité. Les attributs de la légion sont encore nombreux sur les pièces frappées dans le courant du IIIe siècle. Le rôle de l'armée semble avoir été prépondérant à Aelia. Le lien entre la colonie et les quartiers généraux de la légion est malaisé à définir. Il constitue en tous cas la spécificité d'Aelia Capitolina. Jérusalem était une ville de garnison depuis plus d'un demi siècle. La Xe légion y avait été établie en 70, à la suite de la première révolte des Juifs, comme l'indique Flavius Josèphe[4].

2. Sur l'implication d'Hadrien dans les affaires de l'armée, cf. F.-M. Abel, *Histoire de la Palestine depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à l'invasion arabe*, Paris, 1952, t. 2, pp. 70-71 et p. 80.
3. *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, Oxford, 1993, 2e éd., pp. 323-325.
4. *GJ* VII, 1-3, 6-6.

Éléments sous droits d'auteur

Les traces laissées par la légion consistent essentiellement en briques et tuiles estampillées de ses emblèmes et de ses initiales. Les inscriptions montrent la participation des soldats aux travaux d'aménagement et d'entretien des ouvrages liés à l'alimentation de la ville en eau. Parmi les bâtiments construits par les légionnaires, se trouvaient bien évidemment ceux qui composaient leurs quartiers généraux. La localisation de ceux-ci reste débattue. Le témoignage de Flavius Josèphe, indiquant que le camp légionnaire occupait la colline occidentale de la ville, se heurte à un quasi silence de l'archéologie. Certains indices laissent penser à une dispersion des bâtiments à l'intérieur et autour de la cité.

Le rôle de la légion dans la construction et l'aménagement d'Aelia a été essentiel. On ignore celui qu'elle jouait dans son administration, en partie au moins assurée par le conseil municipal dont l'existence est attestée sur des inscriptions. L'emploi généralisé du latin qu'on observe sur la vingtaine d'inscriptions produites à cette époque est l'indice majeur de l'importance de l'armée dans la ville. Le latin était d'un usage limité dans la région où il était pratiquement restreint au milieux militaires. En dehors de la population légionnaire, la ville était peuplée de vétérans et d'un groupe de colons d'origine grecque et syrienne installés au moment où fut fondée la colonie.

Le projet d'origine prévoyait sans nul doute un certain nombre de réalisations dignes de celles dont une colonie peut se prévaloir. Ces réalisations auraient été conçues pour des raisons de prestige politique ainsi que pour doter les vétérans nouvellement installés d'un cadre de vie agréable.

Il semble que le caractère de la ville se soit modifié par rapport au dessein de son fondateur. Le programme initial aurait pu, par voie de conséquence, être transformé après la révolte. Une place plus grande aurait alors été accordée aux établissements légionnaires. L'absence d'édifices de spectacle ou de jeux peut s'expliquer de cette façon. Quand même on aurait à tenir compte des destructions intervenues à l'époque byzantine et des secteurs non fouillés de la ville, il n'en reste pas moins que l'absence de ce type d'édifice semble avoir été une réalité. Les sources sont à ce sujet équivoques. Dion Cassius, qui évoque la construction de tels édifices ailleurs, n'en fait pas mention pour Jérusalem. Le *Chroniquon Paschale* mentionne un théâtre, et le *Dialogue*

Éléments sous droits d'auteur

de Timothée et Aquila rapporte qu'un théâtre a été édifié à Jérusalem par Hadrien. Ces textes appartiennent à l'époque byzantine et le crédit qu'on leur accorde est limité. L'absence de structures de divertissements correspond mal au modèle de la cité gréco-romaine conçue comme le cadre de vie d'une population civile.

La ville semble aussi avoir été dépourvue de remparts. La légion assurait sa protection. L'enceinte, en plus de sa fonction défensive, est l'ornement privilégié des colonies, la marque de leur prestige. La présence d'une porte monumentale encadrée de tours à l'emplacement de la porte de Damas, marquant la limite nord de la cité, pourrait suggérer qu'un projet d'entourer la ville d'un rempart ait existé. La construction de la porte aurait marqué la première étape des travaux, à moins que la porte n'ait à elle seule rempli le rôle honorifique dévolu à l'enceinte. La porte, construite sous Hadrien ou son successeur Antonin, est un témoin privilégié des tendances artistiques qui se sont exercées à Aelia Capitolina. Elle peut être comparée avec les réalisations des cités romaines de Syrie et d'Arabie, où les formes romaines sont imprégnées d'éléments hellénistiques et orientaux.

La fusion d'éléments romains et d'inspirations locales s'exprime également dans le domaine religieux, tel qu'il apparaît dans le monnayage. Les différents types numismatiques représentant des divinités reflètent une activité cultuelle intense, axée principalement sur Astarté, la Tyché de la ville, et sur Sérapis. Il est intéressant de constater que le panthéon romain est peu représenté par rapport aux divinités orientales. Le culte solaire tient une place importante, surtout à partir du début du IIIe siècle, où est introduit le culte de Jupiter Sol.

Les sanctuaires étaient sans doute nombreux dans la ville. Deux d'entre eux ont pu être localisés dans sa partie septentrionale, à l'emplacement de la basilique du Saint-Sépulcre, et dans le domaine de Sainte-Anne. Les interrogations subsistent en ce qui concerne le mont du Temple. Quelles cérémonies s'y déroulaient ? L'hypothèse traditionnelle attribue à Hadrien la construction, sur ce lieu hautement symbolique, d'un temple dédié à la triade capitoline. Elle suit l'affirmation de Dion Cassius. Des auteurs s'exprimant à une époque plus avancée, saint Jérôme et le pèlerin de Bordeaux, évoquent les statues de l'empereur qui s'y seraient trouvées. Aucune trace archéologique ou

Éléments sous droits d'auteur

épigraphique ne permet de connaître l'organisation de ce vaste espace, ni même de confirmer son affectation religieuse.

Les contours de la colonie restent également flous. Le tracé des murailles de la vieille ville actuelle pourrait correspondre à ses limites. Sans doute la ville a-t-elle connu une extension à la fin du IIe siècle ou durant le IIIe. La numismatique suggère une prospérité notable à cette époque, et l'amélioration des conditions économiques s'est sûrement accompagnée d'un essor démographique. La richesse du matériel découvert dans des tombes situées à l'ouest de la ville illustre cette nouvelle phase de l'histoire d'Aelia Capitolina. Marc-Aurèle, puis Septime-Sévère, se rendent à Aelia ; à l'occasion de ces visites, des monnaies sont frappées.

Sans diminuer le rôle d'Hadrien, fondateur de la colonie, on doit aussi prendre en compte les interventions probables des empereurs de la dynastie antonine et des Sévères dans l'organisation et l'aménagement de la cité. L'urbanisme de la cité byzantine reprend pour une large part celui de la cité païenne. Jérusalem retrouve son nom dès Constantin mais celui d'Aelia continue à apparaître dans les sources jusqu'au Xe siècle.

Éléments sous droits d'auteur

Bernard Flusin

Un prince ibère à Jérusalem
La Ville sainte dans la première moitié du Vᵉ siècle

En 432, un jeune prince géorgien, Nabarnougi, fils d'un roi des Ibères, s'enfuit de Constantinople où l'empereur Théodose II le garde comme otage, et gagne la Ville sainte. À son baptême, il a reçu le nom de Pierre. Son parrain, le Laze Jean l'Eunuque l'accompagne dans sa fuite et les quelques pages – perdues en grec, mais conservées dans une traduction syriaque – que Jean Rufus consacre à cette aventure constituent l'un des meilleurs documents pour qui veut comprendre ce qu'est, au Vᵉ siècle, le pèlerinage à Jérusalem.

Le départ de Pierre et de Jean a l'allure romanesque d'une évasion, et, de fait, il faut que le prince et son compagnon échappent à un empereur qui, soucieux de s'assurer l'alliance des Ibères dans sa politique contre la Perse sassanide, retient Pierre dans une captivité dorée. Il faut franchir les postes de garde au palais, les portes de la Ville, trouver un bateau, passer le Bosphore et parcourir, sans se faire reprendre par la police impériale, la longue route qui mène en Palestine. Mais bien vite, au récit de cette escapade se superpose un autre voyage, tout religieux celui-là. Les véritables adversaires de Pierre et de Jean ne sont pas les gardes de Théodose, mais des ennemis surnaturels dont il faut déjouer les tours par d'autres ressources que celles de la prudence humaine.

À chaque fois que Pierre avait voulu partir pour la Terre sainte, il en avait été empêché parce que ses plans avaient été divulgués par les esprits mauvais, espions habiles à capter ses moindres paroles, et soucieux de lui faire obstacle dans sa recherche du salut. Pierre recourt alors à des alliés capables de le secourir. Il possède en effet, dans la chapelle qu'il a aménagée, les ossements de martyrs perses, et c'est là, tout contre ces reliques qui créent un espace inaccessible aux démons, qu'il peut, sans être dénoncé cette fois, mettre au point avec Jean

Éléments sous droits d'auteur

l'Eunuque le plan de son départ pour le pèlerinage. Les mêmes reliques, qu'il emporte avec lui dans une châsse portative, lui assurent, dans Constantinople et tout au long de sa route, la présence et la protection des martyrs.

Les armes surnaturelles des deux pèlerins ne se limitent pas aux ossements des saints perses. La haute position de Pierre lui a permis d'obtenir une autre relique, précieuse entre toutes : un fragment de la Vraie Croix, qu'il emporte cachée dans la reliure d'un petit évangile. Le simple geste, si ordinaire, du voyageur qui, à l'étape, se délasse des fatigues de la route en se massant avec de l'huile, prend alors un autre sens. Pierre et Jean s'oignent en effet avec l'huile miraculeuse qui sourd en abondance du bois de la Croix et qui leur assure la force particulière dont ils ont besoin pour le voyage si spécifique qu'ils ont entrepris.

Se rendre en pèlerinage à Jérusalem n'est pas en effet une démarche profane, et l'hagiographe de Pierre, Jean Rufus, multiplie les références à l'Écriture : comme Moïse et Israël, Pierre et Jean sont guidés par une nuée et par une colonne de feu ; « comme Moïse avait emporté l'arche de Dieu avec les Chérubins », ils emportent la cassette contenant les os des martyrs. Leur voyage de Constantinople à Jérusalem est un nouvel Exode de l'Égypte vers la Terre Promise. Il est plus encore, car aux types et aux figures de l'Ancien Testament ont succédé les réalités du Nouveau : Pierre et Jean « cherchent le Christ », ils veulent voir « la lumière qui vient de la lumière et la gloire incompréhensible ». À l'itinéraire qui, du palais de Constantinople, les conduit jusqu'au Golgotha et à la Rotonde de l'Anastasis se mêle indissolublement un cheminement spirituel qui leur fait « suivre joyeusement le Christ crucifié ». Leur pèlerinage est en même temps une anachorèse, qui les conduit loin du monde, un dépaysement – xéniteia – propice à la vie en Christ.

L'arrivée en vue de Jérusalem est marquée, chez les pèlerins, par une exaltation religieuse extraordinaire qui se traduit par certains gestes, rites du pèlerinage plutôt que simple piété personnelle : hymnes, récitation de passages appropriés de l'Écriture, prosternations, baisers à la terre, cheminement à genoux jusqu'au Golgotha et à l'Anastasis. Surtout, chose plutôt rare dans les textes anciens, nous voyons tout à coup le paysage qui se déroule, au v[e] siècle, sous les yeux des pèlerins.

Pierre et Jean arrivent apparemment par l'ouest et, d'une colline à moins d'un kilomètre de Jérusalem, ils découvrent la Ville après laquelle

Éléments sous droits d'auteur

ils aspirent. Leur regard – ou leur hagiographe – sélectionne les monuments essentiels qui marquent sur le sol même les lieux principaux de l'économie du Christ et tout d'abord, bien sûr, les édifices érigés au IVe siècle par l'empereur Constantin sur les lieux de la passion et de la résurrection du Sauveur. Du Martyrium lui-même, la grande basilique dédiée en 336, il n'est pas question. L'attention se concentre sur les lieux saints à proprement parler : l'édifice recouvrant le Golgotha, à l'angle nord-ouest du Martyrium, et, à l'ouest du chevet de ce même Martyrium, au fond de l'atrium à portiques, la rotonde de l'Anastasis – la Résurrection, le Saint-Sépulcre des Occidentaux –, peut-être due au successeur de Constantin, Constance, et qui protège le tombeau vide découvert lors de la construction du Martyrium. Nous sommes au terme du pèlerinage, et Pierre et Jean peuvent, en baisant « la base de la Croix vénérable, c'est-à-dire le saint Golgotha, et de la sainte Anastasis », adorer le Christ souffrant et ressuscité. Ils portaient des reliques ; les voici désormais parmi les reliques les plus précieuses, et comme englobés dans ce grand reliquaire qu'est la Ville sainte avec ses sanctuaires.

Le tombeau du Christ et les constructions constantiniennes sont le but vers lequel tendent les pèlerins. Mais le regard de Pierre l'Ibère ne s'attarde pas à un point, il suit un axe qui va de la coupole de l'Anastasis jusqu'à l'église de l'Ascension, à l'est de la ville, tout au sommet du mont des Oliviers. C'est entre ces deux points que se déroule, au jour du jeudi saint, la grande procession à laquelle la pèlerine Égérie, à la fin du IVe siècle, nous fait assister. Après les cérémonies du matin à l'Anastasis et l'assemblée au Martyrium, les fidèles, à la première heure de la nuit, se rendent sur le mont des Oliviers « à l'Éléôna, à l'église où est la grotte dans laquelle ce jour-là le Seigneur se tint avec ses disciples. » À minuit, ils quittent cette grande basilique et se rendent « à l'Imbomon, au chant des hymnes, à l'endroit d'où le Seigneur est monté aux cieux. » C'est là, tout au sommet du mont, que, dans les dernières années du siècle, une riche pèlerine, Poemenia, fait ériger l'église de l'Ascension, qu'Égérie ne connaît pas, mais qui retient le regard des pèlerins au Ve siècle. Puis, au premier chant des coqs, la procession redescend et « avance jusqu'à l'endroit où le Seigneur pria, comme il est écrit dans l'évangile (Luc 22, 41)… À cet endroit, il y a une élégante église. » Après une station à Gethsémani, « à l'heure où l'on commence à se distinguer à peu près l'un l'autre », les fidèles, autour de leur évêque, franchissent la porte de la ville et remontent jusqu'à la Croix.

Éléments sous droits d'auteur

Le récit d'Égérie, qui permet de compléter les données de la Vie de Pierre l'Ibère, montre la complexité des facteurs qui ont concouru à construire l'espace religieux de Jérusalem. Outre les données des évangiles – pour Gethsémani, peut-être pour le Golgotha et pour le sépulcre du Christ – ou des Actes, pour l'Ascension, il faut tenir compte d'autres traditions : l'Éléôna, construite par Hélène, la mère de Constantin, sur la grotte des enseignements du Christ, ne correspond à aucun lieu dont il serait fait mention dans les écrits canoniques du Nouveau Testament. Nous voyons aussi que l'espace de Jérusalem, tout autant qu'historique, est en fait liturgique, de sorte qu'il convient de se demander dans quelle mesure la topographie de Jérusalem et de ses environs n'est pas modelée sur les cérémonies spectaculaires dont elle est le cadre tout autant que la liturgie se moule sur la topographie. Enfin, on remarquera une absence. Pierre l'Ibère, non plus qu'Égérie, ne voient dans Jérusalem la ville de l'Ancien Testament. Pour reprendre les termes d'Eusèbe, « la Nouvelle Jérusalem fut construite en face de l'ancienne, qui, après l'assassinat sacrilège du Seigneur, fut livrée à une complète destruction en punition de l'impiété de ses habitants (Vie de Constantin III, 33). » La Jérusalem des chrétiens, la « Ville du Christ Notre Dieu », s'est construite en opposition avec celle des Juifs beaucoup plus qu'à sa place, et la vaste esplanade du Temple, dont on contemple la désolation depuis le mont des Oliviers, reste déserte tout au long de la période byzantine.

Quand Pierre l'Ibère arrive dans la Ville sainte, beaucoup des grands sanctuaires sont déjà en place. Jérusalem, pourtant, ou, pour lui donner son nom officiel, Aelia Capitolina, n'est pas encore parvenue à l'apogée de son développement urbain et monumental. Nous l'apprendrons incidemment dans la suite de la Vie de Pierre : l'espace, en fait, est encore sous-occupé, et les évêques de Jérusalem, soucieux de développer leur ville, attribuent gratuitement le terrain à bâtir à qui entreprend de fonder de pieux établissements. L'époque de Pierre est marquée par un développement. Des monastères s'implantent. Surtout, l'impératrice Eudocie, épouse de Théodose II, et que Pierre, familier des palais de Constantinople, connaît personnellement, vient s'établir à Jérusalem. Bien qu'elle soit tombée en disgrâce, elle dispose cependant des ressources financières que lui vaut son rang d'Augusta et qui lui permettent de modifier sensiblement l'apparence de la Ville sainte. C'est Eudocie qui complète les remparts de la ville, sans doute en intégrant

Éléments sous droits d'auteur

pour la première fois tout le quartier de la Sainte-Sion, Mère des églises, au sud de la ville. C'est elle encore qui, au nord cette fois, non loin de l'actuelle porte de Damas, fait construire un grand martyrium en l'honneur du protomartyr Étienne dont les reliques, découvertes en 414 au grand émoi de la Chrétienté, étaient déposées depuis lors dans une chapelle de la Sainte-Sion.

L'action d'Eudocie apparaît tout d'abord comme un cas particulier du mécénat dont Jérusalem, depuis la fin du IVe siècle, profite de la part de riches pèlerines, et dont Poemenia, pour l'église de l'Ascension, nous donne un bon exemple. Mais il faut prendre garde aussi au rang d'Eudocie. Les constructions importantes qu'elle fait réaliser, soit lors de son premier voyage, soit lors du long exil qu'elle passe à Jérusalem jusqu'à sa mort, outre qu'elles témoignent d'une dévotion privée, rappellent qu'elle est une Augusta et viennent de ce fait prendre place dans la série des libéralités impériales dont bénéficie la Ville sainte depuis Constantin. Au VIe siècle, Justinien, en faisant la grande église de la Mère de Dieu qu'on appelle la Néa – la Nouvelle église – soulignera lui aussi le lien privilégié qui unit le pouvoir impérial et Jérusalem. Le palais et la Ville sainte, dans la Vie de Pierre l'Ibère, apparaissent comme des pôles de valeur opposée : on fuit l'un pour gagner l'autre. Mais les relations entre Constantinople et Jérusalem ne se réduisent pas à cette opposition. Les deux villes forment en fait, dans l'empire chrétien ou dans le christianisme impérial, un couple aux fonctions complémentaires : capitale civile d'un côté, capitale religieuse de l'autre. La croix que Pierre vient vénérer, en même temps qu'elle est l'instrument du supplice du Christ, est aussi la croix victorieuse à laquelle Constantin et ses successeurs doivent leur victoire. Et l'histoire de la Ville sainte se laisse mieux comprendre si on envisage sa relation avec Constantinople. Les rôles, au départ, semblent bien distincts, mais la Nouvelle Rome ne se contente pas d'être une ville profane et, dès le VIe siècle, combinant les fonctions de capitale impériale et religieuse, elle prend l'apparence d'une Jérusalem Nouvelle. Au VIIe siècle, l'évolution s'achève et, lors de l'invasion arabe, l'empereur Héraclius emporte dans sa retraite la relique de la Vraie Croix, qu'il dépose à Sainte-Sophie.

Le pèlerinage de Pierre, nous l'avons dit, est une anachorèse par laquelle le saint quitte le monde d'une fuite qui n'est pas éphémère, mais durable. Arrivé à Jérusalem, Pierre en effet devient moine, et, sous la plume de Jean Rufus, les valeurs du pèlerinage se confondent

Éléments sous droits d'auteur

avec celles du monachisme : fuite loin du monde, séjour en terre étrangère, attachement au Christ, imitation du Christ souffrant par ces « porteurs de croix » que sont les moines. Assurément, il y a, dans ce lien intime qui s'établit entre le pèlerin et le moine, une donnée importante de la spiritualité chrétienne. Il y a aussi un trait spécifique de Jérusalem, où le monachisme, en effet, se nourrit du pèlerinage. Voyons quel monachisme Pierre l'Ibère trouve à son arrivée.

Pierre l'Ibère, nous dit Jean Rufus, est accueilli à Jérusalem par Mélanie la Jeune – à distinguer de sa grand-mère, Mélanie l'Ancienne, qui avait mené la vie religieuse à Jérusalem à la fin du quatrième siècle –, la fondatrice de deux monastères, l'un pour les femmes, où elle vit, l'autre pour les hommes sur le mont des Oliviers. C'est Mélanie et le supérieur de ses monastères, Géronce, qui donneront à Pierre l'Ibère l'habit monastique lors d'une intéressante cérémonie au Golgotha. Le personnage de Mélanie nous est bien connu, en particulier par la Vie que lui a consacrée précisément Géronce, et qui nous est conservée en grec et en latin. Avec Mélanie, avec son mari Pinien, sa mère Albina, sa grand-mère pour l'époque antérieure, nous sommes tout au sommet de l'aristocratie romaine. Le biographe de Mélanie, Géronce, nous donne un aperçu de la fortune colossale dont disposait cette famille et qui est dispersée lorsque Mélanie et Pinien se vouent à la vie monastique, en Afrique d'abord – ils y rencontrent Augustin –, puis, après un bref voyage d'étude dans l'Égypte monastique, à Jérusalem. Il n'y a pas lieu de douter que Mélanie et Pierre, dans leurs monastères, aient mené une vie de mortification et de pauvreté. Mais nous avons affaire à des moines singuliers, à des pèlerins étranges alliés aux plus hauts personnages de l'empire. Mélanie, du reste, est allée récemment à Constantinople, où elle a converti son oncle Volusien, vieil aristocrate resté païen, et venu négocier un mariage impérial. Sans doute est-ce à cette occasion qu'elle a rencontré Pierre, qu'elle accueille maintenant à Jérusalem et dans son monastère.

On voit que le monachisme à Jérusalem au Ve siècle a, pour une part tout au moins, un aspect international – nous y trouvons un prince géorgien, une haute dame romaine, nous pourrions y voir de moindres pèlerins venus d'Espagne, d'Arménie ou d'autres terres chrétiennes –, et qu'il possède un indéniable caractère aristocratique : Pierre, Mélanie, l'impératrice Eudocie se connaissent et appartiennent à un même milieu, ainsi, peut-être, pour l'époque antérieure, que Mélanie

Éléments sous droits d'auteur

l'Ancienne, Poemenia et, qui sait ? Égérie. Il faut noter enfin une évidence. Le monachisme de Jérusalem est un monachisme urbain. Nous sommes loin de l'érémitisme dont Antoine, en Égypte, avait été le père, et qui est représenté dans les solitudes à l'est de Jérusalem, là où saint Euthyme, un contemporain de Pierre, a fondé sa laure. Les moines de la Ville sainte, pour leur part, ne sont pas des anachorètes. Pour beaucoup, ils sont attachés aux grands sanctuaires : ce sont des « spoudées » (des zélés) qui participent à la vie liturgique de Jérusalem. Ou bien encore, nous trouvons un monachisme de service : accueil, si important, des foules de pèlerins ; soin des malades et des vieillards. C'est en fondant des maisons de ce type que s'est illustré l'un des grands moines de l'époque à Jérusalem, saint Passarion. Et d'après Jean Rufus, c'est à l'imitation de Passarion que Pierre l'Ibère fonde un premier monastère, dans Jérusalem, pour accueillir les pèlerins.

Cette forme de la vie monastique ne plaît guère au père spirituel que Pierre s'est choisi. Il s'agit de l'abbé Zénon, qui représente en Palestine la tradition monastique de l'Égypte, et plus spécialement de la colonie semi-anachorétique de Scété. Zénon demande à Pierre de cesser son activité pour se mieux former à la vie monastique : c'est dire qu'il a du monachisme une tout autre conception que les moines de Jérusalem. C'est Zénon encore qui, alors qu'Eudocie, venue à Jérusalem, importune Pierre de ses visites, donne à son disciple ce conseil : Fuis ! Pierre, alors, quitte Jérusalem, qu'il aime tant, pour la région de Gaza. Il y a, semble-t-il, entre l'agitation de la Ville sainte et le monachisme, tel que le veulent les ascètes égyptiens, une contradiction. Le siècle suivant résoudra la question : le centre de la vie monastique, pour la région de Jérusalem, se déplacera de la Ville sainte dans le désert voisin de Juda.

Pierre, dans les années 440, quitte Jérusalem. Il y reviendra pour être sacré évêque de Maïouma de Gaza. Mais, après 453, et jusqu'à sa mort vers 490, il ne pourra plus revenir dans la Ville sainte. Comme beaucoup des moines de sa génération en Palestine, comme Géronce, comme Eudocie, en 451, il s'est engagé contre le concile de Chalcédoine et il est devenu l'un des chefs du parti « monophysite », qui, historiquement, perdra. Les patriarches de Jérusalem pour leur part, sans être toujours favorables au concile, transigent avec les Chalcédoniens. Pierre, comme Moïse, au début de sa vie, avait été guidé vers la Terre promise. La fin de sa vie nous le montre, comme Moïse, arrivant près de cette terre, mais mourant sans l'atteindre.

Éléments sous droits d'auteur

Amikam Elad

Le statut politico-religieux de Jérusalem à l'époque omeyyade

Le statut de la Syrie (comprenant la Palestine : al-Shâm) à l'époque omeyyade a été brièvement abordé par plusieurs spécialistes du XIX[e] et XX[e] siècle. Ils retiennent l'idée que les Omeyyades firent de la région le centre politique et administratif du califat et ambitionnaient d'accroître son influence politique et religieuse.

En 1871, Palmer a analysé les événements politiques de l'époque d'Abd al-Malik à qui était confié l'administration des provinces de Syrie, de Palestine et de Jérusalem en particulier. Il a constaté que celui-ci s'empressait d'empêcher les pèlerins de passer sous l'influence politique et religieuse d'Abdallah Ibn al-Zubayr, qui avait autorité sur de vastes régions du califat. C'est pourquoi il conçut un plan pour détourner les gens du *hajj* à la Mecque, en les encourageant d'accomplir leur pèlerinage plutôt à Jérusalem[1]. Dans le même sens, en 1887, Ganneau soutient qu'en raison du contrôle de la Mecque et de Médine par Ibn al-Zubayr, Abd al-Malik avait un intérêt politique à développer les routes allant de Damas à Jérusalem, et à transférer le pèlerinage de la Mecque à Jérusalem. C'est toujours dans le même but qu'il construisit le Dôme du Rocher, autour duquel les musulmans circumambuleraient comme ils circumambulent autour de la Ka'ba. Cherchant à calmer l'opposition à son entreprise, il fit divulguer le hadith des Trois Mosquées, que lui avait indiqué al-Zuhri[2]. Miednikov qui écrivit une étude exhaustive sur la Palestine vers la fin du XIX[e] siècle, développe le même point de vue[3].

1. Palmer est professeur d'arabe à Cambridge, il ne cite pas ses références, mais c'est un grand connaisseur de la littérature arabe et une autorité dans ce domaine.
2. Ganneau, Clermont, « Notes d'épigraphie et d'histoire arabes », *Journal Asiatique*, vol. IX (1887), pp. 482-483.
3. N. A. Miednikov, *Palestina ot Zavoeyaniya Arabami do krestovykh Pokhodov*, Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik, volumes 16-17 (1897), 3.

Éléments sous droits d'auteur

Wellhausen (1902) affirme que les Omeyyades essayèrent de renforcer la suprématie politique de la Syrie, et qu'une tentative d'y transférer les Lieux Saints a été entreprise. Ces efforts ont été multipliés car Abdallah Ibn al-Zubayr continuait d'occuper la Mecque (pendant presque 10 ans), ce qui empêchait les Syriens d'y accomplir le pèlerinage. Selon Wellhausen, ce fut le prétexte pour Abd al-Malik d'interdire le *hajj* à la Mecque et d'insister sur sa réalisation à Jérusalem. La construction du Dôme du Rocher était destinée à élever la majesté de Jérusalem, et à démontrer aux adversaires d'Abd al-Malik qu'elle devenait un lieu de culte musulman. Mais pour Wellhausen, la nécessité de remplacer la Mecque par Jérusalem – si ce projet a vraiment existé – s'est dissipée lorsqu'Abd al-Malik imposa une autorité absolue en Syrie.

Cependant, il essaya d'affermir l'attrait de la Syrie comme lieu de culte à l'instar de Médine. Pour étayer cette thèse, Wellhausen a recours à la tradition (Tabari, II, pp. 92-93) qui dit qu'Abd al-Malik, comme Mu'awiya avant lui et al-Walid après lui, tentèrent de transporter le *minbar* du Prophète de Médine vers la Syrie. Il conclut sur ce point en constatant que « les Omeyyades n'ont pas à se rapprocher de Médine lorsqu'ils se dirigent vers la Mecque[4] ».

C'est l'étude approfondie de Goldziher (1889-1890) qui confirme et développe les opinions et les appréciations des érudits de son époque. Il montre « comment les Omeyyades se chargèrent de divulguer les hadiths qui leur semblaient attrayants[5] ». Dans sa réflexion sur la Syrie et la Palestine, il dit que les Syriens ne se lassèrent jamais de propager des hadiths expliquant les avantages et les mérites des visites des lieux saints de Syrie et de Palestine et assurant leur équivalence avec les lieux saints du Hijaz.

En parlant de Jérusalem, il remarque : « Un grand nombre de hadiths ont pour objectif de démontrer la dignité spécifique du sanctuaire de Jérusalem, laquelle a été mise en évidence pendant la période omeyyade[6]. » La thèse principale de Goldziher est que l'ambition de convaincre de la sainteté de la Syrie et de la Palestine en général et de Jérusalem en particulier a été un dessein du milieu politique syrien,

4. Wellhausen, J., *The Arab Kingdom and Its Fall*, pp. 214-215, Beirut (1963).
5. Goldziher, I., *Muslim Studies*, Ed. and trans. by S. M. Stern, vol. II, p. 46, London (1971).
6. *Ibid.*, p. 45.

Éléments sous droits d'auteur

illustré notamment par les nombreux efforts déployés par les Omeyyades pour accroître l'importance politique et religieuse de ces régions. Pour appuyer ses affirmations, Goldziher cite le hadith des « Trois Mosquées », dont il prétend qu'il a été inventé pour Abd al-Malik par al-Zuhri (mort en 124/742) et participe à l'effort du calife pour détourner le *hajj* de La Mecque vers Jérusalem. Ainsi il neutralisait l'action du calife rival de la Mecque Abdallah Ibn al-Zubayr, qui voulait contraindre les pèlerins syriens à prendre son parti[7].

L'affirmation de Goldziher est réfutée par Goitein, qui dit : « La volonté première de conférer une sainteté à la Palestine dans les débuts de l'Islam n'a pas été une position du milieu politique, mais a été uniquement le fait du milieu religieux[8]. » Hirschberg considère aussi que « Jérusalem est importante uniquement du point de vue religieux et que même cette conception est controversée et va cesser d'être influente[9]. » Il ajoute que : « Étant donné la multiplicité de ces témoignages (c'est-à-dire les écrits à la louange de Jérusalem) il est tout à fait stupéfiant que Jérusalem n'ait joué qu'un si petit rôle dans le cadre politique de l'Islam. Aucun événement politique important de l'histoire de l'Islam ne se produit à cet endroit-là. Du plus loin que l'on se souvienne, le seul événement marquant qui eût lieu à Jérusalem fut la proclamation de Mu'awiya calife... Jérusalem ne fut jamais la capitale d'un pays arabe. Plus encore, elle n'a jamais été le centre d'un foyer national ou d'une région importante. Les célèbres constructeurs de la dynastie omeyyade, qui élevèrent de splendides palais en divers endroits de Palestine, ne construisirent pas un seul édifice profane à Jérusalem[10]. »

Au terme de son examen de la tradition de sainteté de Jérusalem, Hirschberg arrive à la même conclusion que Goitein : « Les traditions concernant Jérusalem n'ont pas leur origine dans la politique des Omeyyades[11]. »

7. *Ibid.*, pp. 44-45.
8. Goitein, S. T., "The Sanctity of Jerusalem and Palestine in Early Islam", *Studies in Islamic History and Institutions*, Leiden (1966), p. 121 ; *idem*, pp. 140-148.
9. Hirschberg, H. Z., "The place of Jerusalem in the Muslim World", *Jerusalem : Topography and History of all Periods*, Jérusalem (1978), p. 60.
10. *Ibid.*, p. 58 ; cet article a été écrit longtemps avant la découverte des édifices omeyyades.
11. Hirschberg, H. Z., "The Sources of Moslem Tradition Concerning Jerusalem", *Rocznik Orientalistyczny*, vol. XVII (1951-1952), p. 317.

Éléments sous droits d'auteur

Ainsi on a pu voir combien la confrontation des points de vue a été rude entre spécialistes, à propos de l'origine politique ou religieuse des motivations dans la décision de conférer une sainteté à Jérusalem. On a pu remarquer toutefois au commencement du débat, qu'à la base, religion et politique sont indissociables en Islam. Chaque activité politique doit avoir une assise religieuse. Certaines « coutumes acquises à la louange de Jérusalem » existent dans des versions juives et chrétiennes, mais leur usage et leur ornement islamique commença à l'époque du pouvoir omeyyade en Syrie et en Palestine. Les traditions furent créées et développées par des érudits de l'époque, sous la conduite et l'inspiration des Omeyyades. Ces spécialistes, dont certains fréquentaient les cours des empereurs, répondaient toujours promptement à leurs souverains[12].

Ces traditions reflètent le désir des Omeyyades d'accroître l'importance politique et religieuse de la Syrie et de la Palestine, le nouveau siège du califat, – en opposition essentiellement avec le Hijaz, le centre religieux et politique le plus ancien du califat. Si l'on garde à l'esprit ce qui vient d'être dit, il convient de revoir nombre de traditions rapportées par Goitein dans le but d'étayer la thèse selon laquelle les origines de la sainteté de la Palestine (et de Jérusalem) sont à chercher uniquement dans des impulsions religieuses. Goitein cite plusieurs traditions dans lesquelles la Terre sainte *(al-Arḍ al-Muqaddasa)* est mentionnée, témoignant selon lui, du statut religieux de la Palestine.

1. « Un théologien juif a prédit au Calife Omar que le gouverneur de la Terre sainte, qui n'était autre que Mu'âwiya, prendra un jour sa place pour devenir le chef incontesté de l'Islam[13]. » Selon l'auteur, il ne peut s'agir que d'un hadith favorable aux Omeyyades et qui tente de légitimer le califat de Mu'awiya Ibn Abî Sufyân et le règne omeyyade en général, par l'intercession de 'Umar Ibn al-Khattâb et d'un Juif, incarnation de l'héritage hébraïque.

2. Une tradition qui porte le nom d'Ibn Hawala dit : « Le Messager de Dieu posa sa main sur ma tête et dit : lorsque le califat choisira

12. Voir Goldziher, *op. cit.*, p. 44. ff. ; Kister, M. J. "A Comment on the Antiquity of Tradition Praising of Jerusalem", *The Jerusalem Cathedra*, vol. I (1981), p. 186 ; Abu Bakr, Muhammad b. Ahmad al-Wasiti, *Faḍâ'il al-Bayt al-Muqaddas*, (Ed. I. Hasson), Jérusalem (1979), pp. 19-23, introduction par l'éditeur.
13. Goitein, S. D. "The Sanctity of Jerusalem and Palestine in Early Islam", *Studies in Islamic History and Institutions*, Leiden (1966), p. 143.

Éléments sous droits d'auteur

son lieu dans la Terre sainte, des tremblements de terre et d'autres tribulations se produiront et l'Heure (du Jugement Dernier) sera plus proche de nous que ma main ne l'est maintenant de ta tête[14]. » Il semble que ce hadith ait été créé de toute pièce à une époque de lutte entre les Omeyyades et leurs adversaires et fut introduit dans la littérature des *Fitan* (Sédition) dont le thème est en rapport avec la Fin du monde.

3. Ibn Hawala, étant peu disposé à établir sa résidence dans le Shâm, le Prophète, à ce que l'on prétend, lui transmit les paroles de Dieu qui suivent : « C'est mon pays préféré, aussi est-ce là que je place mes meilleurs serviteurs[15]. » Goitein voit dans ce document l'expression d'une signification purement islamique, elle annonce la valeur positive de l'émigration vers Jérusalem, celle-ci évoquant la *hijra*. La Palestine est la terre vers laquelle Abraham émigra.

4. Dans un hadith similaire, il est annoncé que « l'heure du jugement dernier n'adviendra pas avant qu'Allah ne conduise les meilleurs de ses serviteurs à Jérusalem et sur la Terre sainte[16] ». En analysant ce dernier hadith Goitein dit : « Bien sûr, on peut aussi déceler à travers ces forgeries des relents de politique. Pendant toute la période omeyyade, la Syrie et la Palestine furent attaquées par la flotte byzantine. Par conséquent, le commandement d'occuper le territoire du Shâm coïncidait avec la guerre sainte..., mais ce serait un renversement chronologique de voir dans la situation militaire l'origine de ces hadiths. »

Il n'y a pas de doute que l'expression utilisée pour décrire la Palestine – « La Terre sainte »– est une formulation à l'origine religieuse. Évidemment, les sources de beaucoup de ces traditions se trouvent dans les traditions juives et chrétiennes relatives à la sainteté de Jérusalem[17]. Mais les deux derniers hadiths cités par Goitein sont des exemples de ceux que les Omeyyades ont propagé afin de légitimer la colonisation de la Syrie et de la Palestine. Ceci explique pourquoi, dans la même collection des « Traditions attachées à la Sainteté de la Syrie et de la Palestine », on a retrouvé les traditions de sainteté des villes côtières.

14. Goitein, *loc. cit.* (citant les *Sunan* d'Abu Dawud).
15. Goitein, *loc. cit.* p. 144 (citant Ibn 'Asakir, *Tahdhib*, vol. I, p. 33).
16. *Idem.*, "The Sanctity of Palestine", pp. 26-27.
17. Goitein, *loc. cit.*

Éléments sous droits d'auteur

Ces traditions encouragèrent l'établissement en ces lieux. Cela aurait constitué en apparence une réponse aux difficultés financières et démographiques ainsi qu'aux problèmes de sécurité de la région[18].

5. Abu'l-Darda' (m. 652), l'un des compagnons du prophète, invita Salman al-Farisi à venir en Terre sainte, et celui-ci répondit que ce n'est pas la terre qui sanctifie ses habitants, mais l'homme juste qui confère sa sainteté au lieu où il vit.

Goitein affirme que c'est une question essentiellement religieuse, alors que Goldziher a tendance à n'y voir que de la propagande omeyyade en faveur de la Syrie[19]. Il semblerait que Goldziher ait raison lorsqu'il avance que la tradition est le reflet de la lutte pour l'hégémonie que la Syrie et le Hijaz cherchent à exercer sur la région. Cela devient plus manifeste si l'on considère une tradition similaire mentionnée par al-Baladhuri citant al-Mada'ini (m. 840 ?) [20] qui cite à son tour Awana b. al-Hakam (d. 147/764 ou 158/775) [21] ; cette tradition rapporte que « Sa'sa'a b. Suhan vint voir Mu'awiya qui lui dit : Vous avez atteint la meilleure place, vous êtes venu là où se rassembleront les morts le Jour du Jugement dernier. Sa'sa'a lui répondit : la meilleure place sera pour celui qui se présentera devant Dieu le Jour du Jugement dernier en croyant. Et le Jour du Jugement venu, point de secours pour le pécheur même s'il est proche de cet endroit ; et aucun tort au croyant même s'il en est loin[22]. »

La réponse à Abu'l-Darda, attribuée à Salman al-Farisi, est identique à la réponse que fait Sa'sa'a à Mu'awiya. Dans la seconde tradition rapportée par al-Baladhuri d'après al-Mada'ini, Awana b. al-Hakam raconte que Mu'awiya, le fondateur de la dynastie omeyyade, prend acte de la sainteté de Jérusalem. Il est difficile de savoir si Mu'awiya lui-même a vraiment dit ce qui est rapporté en son nom. Cependant, la tradition elle-même date très probablement de l'époque omeyyade et illustre la lutte pour la sainteté de la Palestine. Elle a dû être diffusée

18. Elad., A., "The Coastal Cities of Palestine During the Early Middle Ages", *The Jerusalem Cathedra*, vol. II (1982), pp. 162-163.
19. Goitein, S. D., "The sanctity of Jerusalem", pp. 27-28.
20. Duri, A. A., *Bahth fi Nash'at 'Ilm al-Ta'rikh 'Inda 'l-'Arab*, Beirut, al-Matba'a al-Kathulikiyya (1960), pp. 38-39, 270-271.
21. 'Awana b. al-Hakam est considéré comme l'une des sources les plus importantes pour la période omeyyade. Voir Sezgin, F., *Geschichte des Arabischen Schrifttums*, vol. I, Leiden (1967), pp. 307-308.
22. Ahmad b. Yahia al-Baladhuri, *Ansab al-Ashraf*, vol. IV A, p. 25, 1. 2 ; eds. M.J. Kister and M. Schloessinger, Jérusalem (1971) ; vol. XI, Ahlwardt's ed., Greifswad (1883).

Éléments sous droits d'auteur

dès les débuts des Omeyyades, et Awana b. al-Hakam a pu croire que la tradition était susceptible d'avoir été transmise par Mu'awiya. C'était, en tout cas, en accord avec sa pensée et avec les idées qu'il souhaitait répandre[23].

Goitein cite al-Mutahhar b. Tahir al-Maqdisi et Ibn Kathir[24], qui, tous deux, s'opposent aux traditions situant le Jour du Jugement et la Fin des temps à Jérusalem, dans l'intention de montrer que ces traditions sont purement locales, d'origine étrangère, et ne s'appuyent sur aucun fondement religieux ancien. Bien qu'il soit vrai, comme l'affirme Goitein, que la plupart de ces traditions soient colorées d'une origine étrangère, elles étaient déjà introduites et affermies en Islam – malgré l'opposition de quelques théologiens – vers la fin de la première moitié du VIIe siècle. En d'autres termes, à l'époque de la toute première fondation de l'Islam, ces traditions étaient déjà intégrées.

Il semble que Goitein lui-même était quelque peu conscient que les motifs religieux n'étaient pas les seuls en jeu, puisqu'ailleurs il soutient qu'un autre facteur a probablement contribué à élargir l'acception du terme de « Terre sainte »... : la longue lutte avec les Byzantins. Bien que l'idée même de terre sacrée soit déjà présente dans le Coran, et soit originellement et essentiellement religieuse, il est tout naturel qu'elle aient été utilisée pour attirer des volontaires dans l'interminable guerre contre les « infidèles » sur le front syrien[25].

Les études de M. J. Kister ont ouvert de nouvelles perspectives pour les chercheurs travaillant sur le statut de Jérusalem de l'époque allant de la première moitié du VIIe à la seconde moitié du VIIIe siècle.

Dans son article sur la « tradition des Trois Mosquées », Kister conclut que vers la fin de la première moitié du VIIe siècle, et au début de la seconde moitié du VIIIe siècle, il y avait un consensus dans la communauté musulmane quant à la sainteté de Jérusalem. Un hadith important confirme cette tendance : c'est celui qui autorise le pèlerinage aux trois mosquées de la Mecque, Médine et Jérusalem[26].

---

23. Livne, O., *The Sanctity of Jerusalem in Islam*, Ph. D. thesis, The Hebrew University, Jérusalem (1985).
24. Al-Mutahhar b. Tahir, vol. II, pp. 230-231 ; Ibn Kathir, *al-Bidaya*, vol. VIII, p. 280, l. 24 ; les deux sources sont citées par Goitein : voir "The sanctity of Jerusalem", pp. 140-141 et "The Historical Background", p. 107, *Journal of the American Oriental Society*, LXX (1950).
25. Goitein, S. D., "The Sanctity of Palestine in Moslem Piety", *Bulletin of the Jewish Palestine Exploration Society*, vol. XII (1945-1946), p. 146.
26. Kister, M. J., "You Shall Only Set Out for Three Mosques", *Le Muséon*, vol. LXXXII (1969), pp. 173-178, 193.

Éléments sous droits d'auteur

Comme il a été mentionné plus haut, Goldziher a déclaré que le « hadith des Trois Mosquées » a été inventé pour les Omeyyades, par le très célèbre savant-érudit, Ibn Shihab al-Zuhri (50-51/670-671 – 124/742), dont il a dit qu'il est un outil aux mains des gouvernants bien que ses motivations ne soient pas purement intéressées[27]. Il a servi les califes omeyyades d'Abd al-Malik à Hisham (qui régna de 724 à 744), et fut cadi sous le règne de Yazid II (720-724)[28]. La seule source à laquelle Goldziher se réfère est la tradition décrite par l'important historien, al-Ya'qubi (m. 897), qui dit qu'al-Zuhri a remis ce hadith des Trois Mosquées à Abd al-Malik. Al-Ya'qubi (m. 897) lie ce hadith à la construction du Dôme du Rocher. Selon lui, le hadith transmis par al-Zuhri était déjà connu à l'époque de l'édification du Dôme du Rocher. Ainsi Abd al-Malik en avait eu besoin avant l'an 72/691-692, date de l'achèvement du monument.

Cette déclaration (approuvée par Goldziher) est fortement réfutée par plusieurs chercheurs. Un de leurs arguments clefs est qu'al-Zuhri était trop jeune et pas assez connu à l'époque pour se présenter devant le calife ; de plus, il ne s'est installé en Syrie qu'en 80-81/699-701[29]. Ces chercheurs ont dû admettre que la dernière date de naissance d'al-Zuhri (56/675-676 ou 58/677-678) était authentique et la date plus précoce inexacte (50/670-671 ou 51) ; selon la date la plus tardive, il aurait eu 14 ans et aurait été trop jeune pour se présenter devant le calife.

Mais il semblerait que la date antérieure (50), qui mène à la conclusion inévitable qu'al-Zuhri aurait été déjà assez qualifié pour propager « la tradition des Trois Mosquées » en 70/689-690 est à préférer pour les raisons suivantes.

1. Al-Zuhri fit plusieurs fois le voyage de Médine vers la Syrie (probablement avant de s'y installer[30]). Cette nouvelle est corroborée par

27. Goldziher, *op. cit.*, p. 46.
28. *Ibid.*, pp. 47-49 ; Lecker, Michael, « Notes bibliographiques à propos d'Ibn Shihab al-Zuhri », communication non publiée présentée à un colloque de l'Université Hébraïque de Jérusalem, le 5 septembre 1993, pp. 2-26.
29. J. Horvitz, "The Earliest Biographies of the Prophet and their Authors", (II), *Islamic Culture*, vol. II (1928), pp. 33-36 ; Duri, A. A. "Al-Zuhri, A Study on the Beginnings of History Writting in Islam", *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. XIX (1957), p. 11 ; *idem.*, *Bahth*, 78-102, esp. p. 99 ; Grabar O., "The Umayyad Dome of the Rock in Jerusalem", *Ars Orientalis*, vol. III (1959), p. 36 ; Azmi M. M., *Studies in Early Hadith Literature*..., American Trust Publications, Indianapolis (1978), pp. 288-290.
30. Abu 'l-Qasim... Ibn 'Asakir, *Ta'rikh Madinat Dimashq*, Amman, Dar al-Bashir li-Nashr wa-Tawzi' (1989), vol. XV, p. 976.

Éléments sous droits d'auteur

un autre fait, relaté par al-Zuhri lui-même : celui-ci rapporte qu'il avait fonction de délégué auprès du calife omeyyade Marwan b. al-Hakam (qui régna de 684 à 685)[31] alors qu'il était encore un tout jeune garçon n'ayant pas encore atteint l'âge de la puberté *(muhtalim)*.

2. La tradition la plus répandue rapporte qu'al-Zuhri est né entre 50 et 51. Il est couramment admis qu'il est mort à l'âge de 72 ans[32]. Étant donné que de l'avis général al-Zuhri mourut en 124/742 à l'âge de 72 ans, sa naissance se situerait entre 49 et 52. Par conséquent, en l'an 70/689-90, il avait environ 20 ans. Il est vraisemblable que l'on se souvienne plus précisément de l'âge de sa mort que de sa date de naissance. Les témoignages qui suivent peuvent consolider l'idée selon laquelle al-Zuhri a rendu visite à Abd al-Malik à Damas au VIIe siècle, dès la fin des années 80.

3. Une tradition relatée par al-Zuhri confirme qu'il s'est rendu à Damas à l'époque où Abd al-Malik était préoccupé par la rébellion de Mus'ab b. al-Zubayr[33]. En partant de cette tradition[34] Abu Zur'a en arrive à déduire que al-Zuhri était venu à Damas avant la campagne organisée par Abd al-Malik contre Mus'ab (en l'an 72/691)[35]. Cette tradition est corroborée par une autre tradition unique, elle aussi rapportée par al-Zuhri, lequel dit avoir entendu Abd al-Malik prononcer un sermon à Jérusalem. Ceci s'est déroulé (ajoute al-Zuhri) avant l'*épisode de la peste* qui explique son départ de la ville vers al-Muwaqqar[36]. Il est fort possible que la peste dont parle cette tradition corresponde à la seconde vague de la grande peste qui s'est abattue sur la région, de l'Irak à l'Égypte, pendant les années 80 et 90 du VIIe siècle. La première vague de 684-689 se prolongeait pendant que la seconde commençait à Basra en 689 et atteignait l'Égypte en 690[37].

31. Abu Yusuf, Ya'qub b. Sufyan al-Easawi, *Kitab al-Ma'rifa wa-'l-Tar'ikh*, Beirut, Mu'assasat al-Risala (1981), vol III, p. 432.
32. Salah al-Din, Khalil b. Aybak, al-Safadi, *Kitab al-Wafi bi-'l-Wafayat*, Wiesbaden (1959), p. 26.
33. 'Abd al-Rahman b. 'Amr, Abu Zur'a al-Dimashqi, *Ta'rikh Abi Zur'a al-Dimashqi*, Damas (1980), vol. I, pp. 583-584.
34. Lecker, p. 29.
35. Ameer 'Abd Dixon, *The Umayyad Caliphate 65-86/684-705 (A Political Study)*, Lusan and Company, London (1971), pp. 131-132.
36. *Ta'rikh Abi Zahra*, vol. I, p. 409 ; Lecker, p. 34.
37. G. Rotter, "Natural Catastrophies and Their impact on Political and Economic Life During the Second *Fitna*", *Land Tenure and Social Transformation in the Middle East*, éd. Tarif Khalidi, Beirut (1984), pp. 229-234.

Éléments sous droits d'auteur

Il y a bien des preuves qu'une peste s'est abattue en Syrie et en Égypte entre 79/698 et 80/699[38] mais il est plus plausible que la première peste citée (entre 689 et 690) est celle dont parle al-Zuhri surtout parce qu'elle s'inscrit dans la tradition (évoquée plus haut) selon laquelle al-Zuhri a rejoint Abd al-Malik à Damas pendant que ce dernier traitait la rébellion de Mus'ab b. al-Zubayr entre 68 et 70/687-690. Ce n'est pas un hasard qu'Abd al-Malik se trouvait à Jérusalem précisément à ce moment, pendant les travaux de construction du Haram. Et en effet, une tradition des bâtisseurs du Dôme du Rocher, révélée par des membres d'une famille de Jérusalem, retrace la venue du calife Abd al-Malik à Jérusalem au tout début de la construction de l'édifice, c'est-à-dire entre 66/685 et 69/688-89[39].

Kister a montré que la transmission du hadith des Trois Mosquées est attribuée à plusieurs propagateurs de hadith et al-Zuhri est l'un d'eux. La date la plus ancienne établie pour l'existence de ce hadith se situe aux alentours de la fin du VIIe-début VIIIe siècle[40]. Il semblerait donc que al-Zuhri, personnage actif en Syrie à l'époque de la confirmation de ce hadith, a été en mesure de le diffuser. Al-Zuhri était seulement un des savants qui servait les califes omeyyades[41] ; parmi les autres se trouvaient plusieurs érudits célèbres qui étaient enrôlés comme précepteurs pour les enfants des califes[42].

Le même Kister détermine comment ce hadith a subi des modifications et a même été l'objet d'âpres luttes avant qu'on ne parvienne à sa formulation définitive. Il a aussi prouvé l'existence d'une série de traditions plus anciennes d'origine législative, allant du début et jusqu'au milieu du VIIIe siècle ; ces traditions luttaient contre la tendance qui voulait accorder à Jérusalem un statut équivalent à celui de la Mecque et de Médine. Elles reflètent clairement le point de vue de ceux qui ont tenté de supprimer cette tendance grandissante de vénération en témoignage de la sainteté de Jérusalem. Kister démontre néanmoins que dans la première décennie du VIIIe siècle, c'est-à-dire pendant le règne

38. M. Dols, "Plague in Early Islamic History", *Journal of the American Oriental Society*, vol. XCIV (1974), p. 379, cf. Lecker, p. 36.
39. Abu Bakr Muhammad b. al-Wasiti, *Fada'il al-Bayt al-Muqaddas*, éd. I. Hasson, Jérusalem (1979) p. 81, note 136.
40. Kister, *op. cit.*, p. 173.
41. Goldziher, *loc. cit.*
42. Parmi ces érudits citons : 'Ata' b. Abi Rabah ; Raja' b. Haywa ; Khalid b. Ma'dan (voir Goldziher, *op. cit.* et Kister, *op. cit.*).

Éléments sous droits d'auteur

d'Abd al-Malik (685-705) et de son fils al-Walid (705-715), des preuves confirment que la Mecque et Jérusalem ont en effet été placées à un même degré d'importance[43].

La vieille rivalité entre Jérusalem et la Mecque – et leurs fluctuantes relations – sont révélées dès les premières traditions. Il est dit que lorsque 'Umar b. al-Khattab est entré à Jérusalem, il proféra : *Labbayka Allahumma, Labbayka* qui signifie : « Me voici Mon seigneur, je suis à toi tout prêt à te servir. » Il s'agit de la formule rituelle, prononcée à l'occasion du pèlerinage (à la Mecque) au début de l'*ihram* (consécration) et continuellement répétée pendant le *hajj*.

Cette tendance à placer sur un pied d'égalité la Mecque et Jérusalem, examinée par Kister, est flagrante dans les premières traditions qui rapportent le refus de 'Umar b. al-Khattab de prier derrière le Rocher, conformément à la proposition du juif converti Ka'b al-Ahbar, acte qui aurait dû associer la *qibla* de Jérusalem et celle de la Mecque[44]. Ces traditions attestent clairement des premières tendances à vouloir accorder un statut et une importance égale à Jérusalem et à la Mecque. À l'époque omeyyade, les efforts des théologiens musulmans pour abolir cette coutume n'ont pas réussi complètement. Ibn al-Hajj al-Abdari témoigne qu'au XIVe siècle il y avait encore des gens qui priaient derrière le Rocher afin d'unir les *qiblatayn* (les deux qiblas) dans leurs prières[45].

POURQUOI ABD AL-MALIK A-T-IL CONSTRUIT LE DÔME DU ROCHER ?

Un des contentieux majeurs dans le débat sur le statut de Jérusalem du temps des Omeyyades concerne les raisons de la construction du Dôme du Rocher. Les chercheurs du XIXe et du début du XXe siècle mentionnés plus haut, et surtout Goldziher, identifient dans ce monument le désir des Omeyyades de transférer le centre politique et religieux à Jérusalem. Et ce fut Goitein qui, dans une série d'articles, a cherché à réfuter cette thèse.

43. Kister, "The Three Mosques", p. 182.
44. Pour ces deux dernières anecdotes, voir la relation de Tabari rapportée dans le présent ouvrage, cf. p. 72 (Note de l'éditeur).
45. Kister *op. cit.*, p. 194.

Éléments sous droits d'auteur

À la suite de nombreux arguments, Goitein conclut ainsi : « L'hypothèse selon laquelle le Dôme du Rocher a été érigé pour détourner le pèlerinage musulman des sites sacrés de l'islam vers ceux du judaïsme et du christianisme est dénuée de tout fondement. L'érection du Dôme du Rocher a été déclenchée par les besoins culturels de la deuxième génération des musulmans. Elle a été destinée – comme cela est indiqué par les inscriptions – à servir de moyen pour rivaliser avec les chrétiens et à les pousser à intégrer la nouvelle religion qui pour ainsi dire incorporait la leur[46]. »

Très peu de savants sont restés fidèles à la thèse de Goldziher. La plupart des chercheurs contemporains soutiennent la thèse de Goitein et en approfondissent certains volets. Ils ne considèrent pas que le Dôme du Rocher avait été construit pour rivaliser avec la *Ka'ba* et certainement pas pour la remplacer.

La controverse entre Goitein et Goldziher touche à la question dans son ensemble. Elle porte sur les raisons et le contexte de l'ampleur grandissante du statut de Jérusalem. Un aspect de cette controverse se réfère au contexte et aux motivations qui expliquent le développement de la sainteté de la cité dans les débuts de l'ère musulmane. Goitein et Hirschberg ont surtout insisté sur l'aspect religieux, alors que Goldziher et avec lui plusieurs orientalistes, vont mettre l'accent sur les motivations politiques. Ainsi la discussion sur le Dôme du Rocher est une question secondaire au sein d'une problématique plus vaste, qui elle-même est subordonnée aux polémiques globales concernant le statut et la sainteté de Jérusalem. Un des arguments principaux de Goitein pour réfuter la thèse de Goldziher est que ce dernier s'est référé presque exclusivement à la tradition non objective de l'historien pro-shi'ite al-Ya'qubi. Ailleurs il est montré que cette tradition n'est pas la seule. Elle a été transmise par de très anciens historiens, Hisham b. Muhammad al-Kalbi, son père et al-Waqidi par l'intermédiaire de Sibt b. al-Jawzi. Cette tradition semble avoir eu la plus grande influence sur les futurs historiens musulmans tels qu'Ibn Kathir, Ibn Taghri Birdi, Mujir al-Din et Diyar Bakri. Tous ces historiens s'accordent à dire que la lutte entre Abd al-Malik et Ibn al-Zubayr était la seule explication qui puisse éclairer la construction du Dôme du Rocher, ainsi que la

46. Goitein, "The Sanctity of Jerusalem", p. 147 ; *idem*, "The Historical Background", pp. 104-108.

Éléments sous droits d'auteur

tentative de détourner le *hajj* de la Mecque vers Jérusalem. Aucun ne suggère une autre justification. En effet, cette interprétation s'avère la plus plausible dans ce contexte historique.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

L'effort entrepris par les Omeyyades afin d'exalter et de glorifier le statut religieux et politique de Jérusalem était immense. La meilleure preuve se trouve dans le programme d'envergure que constitue le plan de construction, lequel comprenait non pas seulement le Dôme du Rocher et la Mosquée al-Aqsa, mais aussi les petits dômes sur l'Esplanade (Qubbat al-Silsila, Qubbat al-Nabi, Qubbat al-Mirâj) ; le mur du Haram avec ses portières sacrées, qui alliaient résonances juives et islamiques (Bab al-Nabi, Bab al-Sakina) ; les six larges structures, en dehors du Haram, comptant le grand palais à deux étages et un pont reliant le second étage du palais à la Mosquée al-Aqsa et conduisant aux routes de Jérusalem qu'Abd al-Malik avait construites et entretenait.

Cette activité intense doit être considérée dans le contexte de la sanctification du Haram et des rituels qui y étaient célébrés. Ce qui est tout à fait remarquable ce sont les dispositions à l'intérieur du Dôme du Rocher de la Pierre Noire et des cornes du bouc sacrifié par Abraham (qui selon une tradition ont été enlevées de la Ka'ba) ; les rites d'adoration pratiqués dans l'enceinte du Dôme avec un service spécifique ; la purification du Rocher et les rituels qui l'entourent ; et l'ouverture du Dôme au public seulement les lundi et jeudi (les jours mêmes où les juifs lisent la Torah). Certes il n'y a aucun témoignage écrit indiquant que les Omeyyades voyaient en Jérusalem leur capitale ; mais comment douter qu'elle le fut lorsqu'on considère les extraordinaires ressources humaines et matérielles qui y furent investies ? Certainement, sur le plan local, il semblerait que la ville ait été à un moment le centre politique et administratif du district *(jund)* de Filistin. L'abondance des « traditions à la gloire de Jérusalem », comprenant les exégèses du Coran consacrées à la ville, et les traditions dites « historiques » retraçant la conquête de la cité et rappelant le traité de paix qui lui fut octroyé[47], tous ces faits appartiennent à l'effort concerté des premiers Omeyyades pour donner un statut exceptionnel à Jérusalem.

47. Voir le présent ouvrage, p. 71 (note de l'éditeur).

Éléments sous droits d'auteur

Il semble donc évident que les Omeyyades avaient l'intention de faire de Jérusalem un centre politique et religieux important qui sans aller jusqu'à surpasser la Mecque devait au moins l'égaler. Cet effort débuta avec Mu'awiya b. Abi Sufyan (661-680) et cessa pendant le règne de Sulayman b. Abd al-Malik (715-717) au moment où celui-ci entreprit la construction de Ramla. Sulayman, apparemment, ne partageait pas l'adoration que vouaient avant lui son père et son frère pour Jérusalem.

Quelle était la nature et l'origine de leur adoration ? Il a été soutenu plus haut qu'il existe de bonnes raisons pour minimiser les objections de Goitein et pour adhérer aux assertions de Goldziher, lequel pensait que c'était la lutte avec Ibn al-Zubayr qui avait conduit Abd al-Malik à ériger le Dôme du Rocher et à tenter de détourner le *hajj* de la Mecque vers Jérusalem. Ces arguments ne contredisent en aucune façon ce qui a semblé avoir été deux autres considérations importantes dans le développement du Haram par Abd al-Malik : l'association du lieu avec la Fin des Temps (le Jugement Dernier) et avec le Temple de Salomon.

La référence juive liée à la construction du Dôme du Rocher et à l'apparition du début de la Jérusalem musulmane a été communément acceptée par les chercheurs.

Plusieurs historiens ont estimé que la construction du Dôme du Rocher signale un désir musulman de reconstruire le Temple. Hamilton a suggéré que pour Abd al-Malik, le Rocher a servi comme symbole du Temple de Salomon ou du *mihrab* de David[48]. Busse a ressenti que, dans la tradition islamique, le Dôme du Rocher était considéré comme le successeur du Temple de Salomon. Le culte du Rocher sacré est ancré dans les traditions juives, qui furent changées pour ne pas contrarier les visées islamiques et être conforme au statut honorifique exceptionnel que les Omeyyades voulaient accorder à Jérusalem. Comme Grabar, Busse déclare que là réside la légitimité initiale qui sanctifie le Rocher ; les traditions concernant le *mirâj* (l'Ascension du Prophète) ont été rapportées au Rocher seulement plus tard[49]. Selon Busse, la structure du Dôme du Rocher n'avait pas

48. Kessler, C. "Abd al-Malik's Inscriptions in the Dome of the Rock, a Reconsideration", *Journal of the Royal Asiatic Society*, (1970), pp. 2-14.
49. Busse, H. "The Sanctity of Jerusalem in Islam", *Judaism*, vol. XVII (1968), pp. 441-468.

Éléments sous droits d'auteur

été conçu pour rivaliser avec la *Ka'ba* ; néanmoins, le Dôme sera perçu comme l'une des tentatives omeyyades d'accroître la valeur religieuse de la Syrie afin de défier le Hijaz[50].

Crone et Cook estiment qu'au début les musulmans avaient vraiment eu l'intention de reconstruire le Temple juif. Ils tentent d'étayer cette thèse en se référant aux deux apocalypses juives[51]. Cependant, la relation avec le judaïsme fut provisoire et brève, et la séparation du judaïsme se fit rapidement[52]. Livne soulève que le facteur cosmologico-eschatologique était la principale raison de la construction du Dôme du Rocher. Selon lui, malgré la proximité incontestable qui existe entre les traditions juives et celles du Dôme du Rocher, rien ne permet d'affirmer qu'Abdel al-Malik voulait refonder le Temple juif[53].

Bien que la référence aux apocalypses juives soit problématique[54], la décision de reconstruire le Temple musulman à l'endroit où avait été érigé le Temple juif est révélatrice. Plusieurs traditions, ayant circulé dans la 2e partie du VIIe siècle ou au début du VIIIe, abordent la construction du Temple par Salomon et sa destruction par Nabuchodonosor[55]. Certaines sont même plus précises, associant la construction du Dôme du Rocher et le Temple de Salomon. L'une d'elle dit : « La nation de Muhammed construira le Temple de Jérusalem » *(Haykal Bayt al-Maqdis)*[56].

---

50. Busse, *op. cit.*, p. 454 ; Grabar, p. 38-46.
51. Crone P. and Cook M., *Hagarism : The making of the Islamic World*, Cambridge Univerity Press (1977), p. 10. Ils se fondent sur "The Secrets of R. Simon Ben Yohay" (publié par B. Lewis, BSOAS, vol. XIII (1950), pp. 178-182. Voir aussi Livne, *op. cit.* p. 275.
52. *Hagarism*, pp. 10, 19.
53. Livne, *op. cit.*, pp. 288-291.
54. Dans "The Secrets"... (Lewis, *op. cit.*, pp. 324-325 ; *Midrashei Geula*, Shmuel's ed., Tel Aviv-Jerusalem 1954, p. 401). Le texte présente quelques difficultés : le second roi (Omar ?) restaure les dégradations de l'esplanade du Temple, mais il consruit aussi une mosquée (*bishtahawaya*) à cet endroit sur le Rocher. Ici nous avons déjà des échos de la tradition musulmane omeyyade à propos des « travaux de construction » de Omar à Jérusalem ; voir aussi Gil M., *A History of Palestine 634-1099*, Cambridge Universty Press (1992), I. p. 75, note 103, qui montre aussi la difficulté du texte et qu'apparemment le nom d'Abdel al-Malek fut remplacé par celui d'Omar ; alors que le second texte, "The Ten Kings" (*'Atidot Simon ben Yohay*), (Lewis, *loc. cit.*, Even Shmuel, p. 404), peut impliquer les travaux de Mu'awiya sur l'esplanade du Temple ; et la guerre décrite doit être la guerre avec Ali.
55. Kister, "Traditions in Praise of Jerusalem", p. 186 ; Ibn al-Murajja, *Fadâ'il Bayt al-Maqdis wa-'l-Shâm wa-'l-Khalîl*, Ms. Tübingen VI 27, fols. 3b-15a.
56. Polaq. A. N., "Even Shtiyya", *Sefer Dinaburg*, (Collection of Essays Presented to Benzion Dinaburg), Jérusalem (1949), p. 176 ; Kister, *loc. cit.* ; Livne, *The Sanctity of Jerusalem*, p. 181.

Éléments sous droits d'auteur

L'association juive est évidente, les premières traditions sur les rituels pratiqués au Rocher sont probablement en résonance avec les cérémonies juives qui se sont déroulées au Temple[57].

Il existe une tradition rare mais d'une grande pertinence dans ce débat qui corrobore, selon les auteurs d'*Hagarism*, le lien premier du Dôme du Rocher avec le Judaïsme avant la dissociation : « De Ka'b al-Ahbar, il est écrit dans l'un des livres sacrés : Ayrusalaïm signifie Jérusalem et le Rocher est appelé le Temple. Je t'enverrai mon serviteur Abd al-Malik qui te construira et te parera. Je rétablirai avec certitude à Bayt al-Maqdis son premier royaume et je le couronnerai d'or, d'argent et de joyaux. Et je t'enverrai mes créatures. Et j'investirai mon trône de gloire sur le Rocher puisque je suis le Dieu souverain et *David est le roi des Enfants d'Israël*[58]. »

L'autre considération qui semble avoir poussé Abd al-Malik à la sanctification de Jérusalem en général, et du Haram et de la *Sakhra* en particulier, est l'association du lieu avec les événements de la Fin des Temps. Les noms des portes du Dôme du Rocher – Bab Israfil et Bab al-Janna – font référence directement à la Fin des Temps. Et récemment, Myriam Rosen-Ayalon a mis en avant une nouvelle interprétation assez convaincante ; les ornements et les éléments de l'architecture du Dôme du Rocher seraient des illustrations des idées et symboles faisant référence à la Fin des Temps[59].

L'interprétation de Rosen-Ayalon de l'architecture et de la décoration du Dôme du Rocher est en parfaite concordance avec la tradition d'Ibn Kathir, qui parle d'images et signes exécutés pendant le califat d'Abd al-Malik et représentant la Fin des Temps. Elle indique que bien que la cause immédiate de la construction du Dôme du Rocher et de la tentative de détourner le *hajj* de la Mecque à Jérusalem aient été sa lutte avec Ibn al-Zubayr, Abd al-Malik était aussi soucieux de mettre

57. Al-Wasiti, note 136.
58. Ibn al-Murajjâ, fol. 25b : *Maktûb fi ba'd al-kutub, Ayrûsalâîm, wa-hiya Bayt al-Maqdis, wa-'l-Sakhra yuqâlu lahâ 'l'haykal, ab'athu ilayki 'abdî Abd al-Malik yabniki wa-yuzakhrifuki, wa-la-aruddanna ilâ Bayt al-Maqdis mulkaha al-awwal, wa-la-ukallilannaha bi-'l-dhahab wa-'l-fidda wa'l-murjân wa-la-ab'athanna ilayki khalqî wa-la-açna'anna 'alâ 'l-Sakhra 'arshî wa-anâ Allâh al-Rabb wa-Dâwud malik Banî Isrâ'îl.* Voir aussi al-Wasiti, p. 86, note 138, une tradition partiellement parallèle à celle-ci. Livne, *loc. cit.*, cite cette tradition et la traduit ; voir la note de l'éditeur d'al-Wasiti qui cite l'intégralité de la tradition à partir d'Ibn al-Murajjâ ; al-Wasiti, *loc. cit.*, dit *maktûb fi 'l-Tawrât* (« écrit dans la Torah ») au lieu de *ba'd al-kutub* (« l'un des livres sacrés ») ; le mot Ayrûsalâîm n'est pas clair dans al-Wasiti.
59. Rosen-Ayalon, *The Haram*, particulièrement le chapitre 7.

Éléments sous droits d'auteur

en avant la place centrale de Jérusalem, du Haram et de la *Sakhra* au sein de la scène religieuse de l'islam ancien. Il n'y a aucune contradiction à dire qu'il a construit le Dôme du Rocher sur le site du Temple de Salomon à la fois comme symbole de la Fin des Temps et comme défi à la Mecque qui était à l'époque aux mains de son adversaire politique Ibn al-Zubayr.

Traduit de l'anglais par Maya Khelladi
Medieval Jerusalem and Islamic Worship
E.J. Brill éd., Leiden, New York, Köln
1995, chapitre IV, pp. 145-163

Éléments sous droits d'auteur

Oleg Grabar

Pourquoi avoir construit la Coupole du Rocher

En l'an 72 de l'hégire (691-692 de notre ère), un escarpement rocheux fut identifié et un bâtiment octogonal avec une coupole centrale surélevée construit sur un grand espace antique édifié par Hérode le Grand pour le Temple et empreint d'une longue mémoire juive. L'espace est celui qui est connu aujourd'hui sous le nom de Haram al Sharif, le noble Sanctuaire. Le bâtiment est la Coupole du Rocher à Jérusalem, un des plus célèbres monuments de l'architecture mondiale et le premier chef-d'œuvre consciemment créé comme tel à l'intérieur de la nouvelle communauté musulmane. La date est celle du calife Abd al-Malik, un grand réformateur dans l'histoire de l'Islam à ses débuts, mais aussi le prince qui mit fin à la deuxième guerre civile à l'intérieur du monde musulman, arrêta les incursions byzantines sur son territoire et arabisa les systèmes de contrôle du pouvoir comme l'administration et les monnaies.

Il est évident que, par ses formes et par son emplacement, la Coupole du Rocher est un monument commémoratif de quelque chose ou bien un sanctuaire pour quelque chose. Il transmet deux messages simultanés. L'un dirigé vers l'extérieur par l'intermédiaire de la couleur des mosaïques sur la surface de ses murs (ces mosaïques ont été remplacées au XVI[e] siècle par les faïences bigarrées que l'on connaît aujourd'hui) et grâce à la hauteur, inusitée à l'époque, de sa coupole dorée, deux fois plus élevée que l'ambulatoire octogonal qui l'entoure. L'autre message est à l'intérieur ; il dirige les pas et le regard de ceux qui pénètrent à l'intérieur vers le rocher au centre en l'entourant d'une étonnante décoration de végétation luxuriante et de bijoux et autres pierres précieuses suspendues comme des offrandes autour d'un lieu saint ou d'une chose sainte. Au début du IX[e] siècle, le calife abbasside al-Ma'mun remplaça le nom d'Abd al-Malik par le sien sans pour autant changer

Éléments sous droits d'auteur

la date de construction. Cette prise de possession indique l'importance accordée au monument même par des califes lointains, une importance qui dure jusqu'à nos jours et qui explique pourquoi la Coupole du Rocher a été si bien entretenue au cours des siècles ; même les Croisés respectèrent son intégrité physique et n'ajoutèrent qu'une belle grille en fer forgé autour du rocher et quelques images et inscriptions qui furent, naturellement, éliminées après la reconquête de Jérusalem par les musulmans.

Aucun document authentique de l'époque omeyyade n'explique pourquoi la Coupole du Rocher fut construite. L'inscription en mosaïques, longue de 240 mètres, qui fait deux fois le tour de l'octogone, parle simplement d'une *qubba*, mot qui à l'époque dénotait principalement une tente, mais qui commençait à avoir le sens plus précis de coupole. Je reviendrai sur ce qui est dit dans cette inscription ainsi que dans deux inscriptions omeyyades placées aux entrées est et nord du bâtiment, mais aucune de ces inscriptions ne parle du rocher ni n'indique ou même suggère une fonction quelconque pour le monument. Les chroniques arabes et musulmanes authentiques manquent pour cette époque, mais ni les papyrus d'Égypte qui parlent souvent de Jérusalem ni les sources chrétiennes si nombreuses pour le VIIe siècle ne disent quoi que ce soit ; et les grandes chroniques abbassides qui existent à partir du IXe siècle en parlent à peine. Il faut attendre le Xe siècle et l'époque des grands géographes arabes, ensuite les récits des voyageurs et le genre nouveau des *fada'il*, livres d'éloges des lieux saints, pour avoir une documentation plus étendue sur la ville et ses sanctuaires. Mais la piété populaire avait déjà à cette époque élaboré la plupart des thèmes, légendaires ou non, associés au Haram al-Sharif. Il est presqu'impossible de dégager les événements des croyances et des récits hagiographiques. Et puis la Coupole de Jérusalem n'a pour ainsi dire pas eu de descendance architecturale ou décorative dans l'histoire des pays musulmans. Avec un tout petit nombre d'exceptions, ses formes ne furent pas intégrées dans la *koiné* visuelle du monde musulman et ce n'est qu'aujourd'hui qu'elles apparaissent dans la publicité, le discours politique et même religieux (la mosquée de l'aéroport récent de Riyad en est une reproduction).

Tout ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'explication de la Coupole du Rocher : simplement aucune explication évidente ne ressort directement des sources historiques habituelles qui sont toutes bien postérieures

Éléments sous droits d'auteur

à la construction du monument ; le contact direct avec la Coupole du Rocher suggère des idées générales – commémoration, sanctuaire – mais pas d'explications précises. En fait, quatre manières d'expliquer le monument ont été formulées à partir du VIIIe siècle qui devaient en principe trouver écho dans les documents omeyyades originaux que nous possédons encore : les inscriptions, la décoration, les formes architecturales, et le contexte politique et religieux de Jérusalem autour de 700.

La première explication, souvent reprise par les *ulémas* et chroniqueurs musulmans ainsi que par les savants modernes, est de politique religieuse. La Mecque était occupée par le mouvement rebelle (du moins du point de vue du califat omeyyade basé en Syrie) d'Ibn al-Zubayr et Abd al-Malik aurait décidé de transformer Jérusalem en Ville sainte pour le pèlerinage canonique du *hajj*. La galerie octogonale aurait été un ambulatoire autour d'une pierre sacrée et, avec un peu d'imagination, on peut reconstituer les pratiques liturgiques du *hajj* sur l'espace du Haram al-Sharif de Jérusalem ; les joyaux en mosaïques qui décorent le monument correspondraient aux trophées abrités à l'intérieur de la Ka'ba dans le sanctuaire d'Arabie, un cas de pratique pré-islamique maintenue pendant les premiers siècles de l'Islam. Cette explication, quoique souvent répétée, ne peut simplement pas être admise. Le pèlerinage à la Mecque ne fut jamais vraiment interrompu et des trêves entre combattants étaient maintenues pour le rendre plus facile. Le rituel du *hajj* n'était pas encore établi dans tous ses détails, mais l'essentiel d'un comportement semblable par un grand nombre de croyants est impossible à l'intérieur de la Coupole du Rocher et le Rocher lui-même n'est pas la Pierre Noire. Aucune des inscriptions originales ne parle de pèlerinage. Et, enfin, à la fin de 691, les Omeyyades avaient rétabli leur contrôle de la Mecque et il n'y aurait eu aucune raison de conserver ou de terminer un monument qui aurait été en fait hérétique.

La deuxième explication est plus complexe et a l'avantage de concorder avec les formes du monument – espace central et symétrique avec coupole dominante – et avec l'atmosphère de son intérieur envoûtant par ses couleurs chatoyantes et par le luxe de ses ornements. La Coupole du Rocher serait un monument commémoratif de toute une série d'événements pieux. Il y a l'*isra'* ou Voyage Nocturne du Prophète de la Mecque au masjid al-Aqsa, la « mosquée Très Éloignée » (Coran

Éléments sous droits d'auteur

XVII, 1) identifiée avec Jérusalem, du moins dans la culture populaire, dès le début du VIIIe siècle. L'*isra* sera bientôt confondue avec le *mi'râj*, l'Ascension du Prophète au ciel et sa rencontre avec tous les patriarches qui l'avaient précédé, sa visite du paradis et de l'enfer, et enfin sa vision de la majesté divine. Les thèmes eschatologiques sont présents depuis longtemps à Jérusalem, ils dominent le contenu d'une des inscriptions de la Coupole du Rocher, celle qui se trouvait sur la porte orientale faisant face à la vallée de la mort et au mont des Oliviers où, dans la vision chrétienne des choses, la Résurrection commencera. Et les grands rois et prophètes hébreux – Abraham, Jacob, Moïse, Adam, Joseph, David, Salomon – ainsi que Jésus ont tous eu un rôle important dans l'histoire sacrée de l'Islam. Il faudrait de longues analyses de sociologie historique de la religion pour connaître et comprendre comment tous ces éléments de la mémoire pieuse se sont intégrés les uns aux autres et s'il y a une évolution dans leur présence.

D'un point de vue pratique, cette atmosphère commémorative se concentra sur des empreintes sur le Rocher qui peuvent être identifiées comme celles d'un pied et d'une main. Et l'on y montre aujourd'hui encore les empreintes du pied du Prophète lors de son Ascension, quoique dans le passé ces empreintes fussent associées plus souvent avec Abraham ou Moïse. Une belle légende raconte que le Rocher voulait accompagner le Prophète dans son Ascension, mais que le Prophète l'arrêta de la main lorsque le Rocher allait se détacher de la terre et c'est ainsi que la caverne fut créée sous le Rocher. Par ailleurs les inscriptions du monument sont pleines de louanges à l'égard du Prophète et, seul des prophètes antérieurs, Jésus y est mentionné avec beaucoup d'ampleur et d'attention (Coran IV, 171-172 et XIX, 33-36 cités en entier).

Deux arguments militent, cependant, contre cette explication comme origine de la Coupole du Rocher. La principale est que tout ce qui a trait au voyage mystique du Prophète est commémoré par de petites coupoles autour de la Coupole du Rocher, où l'on trouve la coupole de l'Ascension et celle de Gabriel, l'archange qui guida le voyage, et de Burâq, l'animal composite qui transporta le Prophète. Et puis ce n'est qu'à partir du XIe siècle et de la transformation de Jérusalem par les Fatimides d'Égypte que le majestueux verset coranique du Voyage Nocturne vers le masjid al-Aqsa apparaît à Jérusalem, mais au centre de la mosquée que l'on appelle toujours la Mosquée al-Aqsa et qui

Éléments sous droits d'auteur

occupe une large part de la partie méridionale du Haram. Même si la piété populaire avait depuis longtemps associé le Haram tout entier avec le Prophète, l'Islam officiel ne le fit pas avant le XIe siècle : alors, il concentra ses signes indicatifs de la présence du Prophète dans la partie couverte de la mosquée et dans de minuscules monuments commémoratifs autour de la Coupole du Rocher. Dans la longue et belle description de Jérusalem et de tous ses sanctuaires musulmans pendant la première moitié du XIe siècle, le voyageur iranien Nasiri Khosrau n'associe la Coupole du Rocher avec aucun moment dans l'histoire ou la légende du Prophète.

Pour la troisième explication élaborée par les historiens il y a une quarantaine d'années, la Coupole du Rocher aurait été un monument principalement profane et politique qui aurait signalé aux chrétiens installés dans leur Ville sainte que l'aire du Temple juif qu'ils avaient à dessein laissée en ruine a été de nouveau sacralisée, cette fois-ci par la révélation finale dans la grande lignée du monothéisme dit abrahamique. Dans une histoire célèbre et certainement apocryphe, le calife Omar lui-même, le symbole de la rectitude musulmane, accepte la reddition de Jérusalem et « découvre » le Rocher pour accepter l'aire du Haram comme espace musulman séparé de celui des chrétiens. Sa place aurait aussi joué un rôle dynastique, car Mu'awiya, Yazid et d'autres princes parmi les premiers califes y auraient accepté le serment de leurs sujets et y auraient été couronnés. Mais la construction d'un grand monument avait un sens plus profond. Il s'agissait de montrer aux autres, surtout aux chrétiens, qu'une nouvelle et dernière version de la longue relation entre Dieu et son ou ses peuples s'était établie dans la Ville sainte de Jérusalem. La Coupole du Rocher est ainsi une expression de puissance sur les autres et de prise de possession de leur histoire, à la manière de toutes les colonnes, arcs de triomphe et autres monuments antiques dédiés à la victoire et à la mainmise sur les terres et sur la mémoire que l'on trouve encore dans toutes les régions de l'empire romain et des empires du Proche-Orient. Cette explication serait confirmée par le thème missionnaire d'une des inscriptions, par la haute coupole destinée à être vue de toute la ville, par les couronnes impériales et autres insignes de pouvoir suspendus autour du rocher, et par le fait qu'al-Ma'mun se soit associé plus d'un siècle plus tard à cette proclamation du pouvoir de l'Islam. Mais plusieurs arguments rendent cette explication, développée, il faut le dire, au plus fort de la guerre froide, plus

Éléments sous droits d'auteur

incertaine que je ne le pensais il y a encore quelques années. L'un de ces arguments est que l'inscription s'adresse bien vers la fin aux juifs et aux chrétiens les « gens du Livre ») mais ne parle aucunement de souveraineté ni de pouvoir. Et puis il est peu probable que les non-musulmans aient eu accès à l'intérieur du monument et qu'ils sachent lire ce qui y avait été écrit en arabe. Enfin, il me semble peu vraisemblabe que les princes omeyyades aient eu connaissance des thèmes triomphaux des arts sassanides et romains qui, à ma connaissance, n'ont pas joué un rôle prééminent dans l'art byzantin à ses débuts.

La quatrième explication n'est apparue qu'il y a trois ans dans un remarquable travail de Joseph van Ess (publié dans Julian Raby et Jeremy Johns eds., *Bayt al-Maqdis : Abd al-Malik's Jerusalem*, I, Oxford, 1992). Le savant islamologue découvrit et commenta un *hadith* ou *tradition* sur la vie du Prophète que je cite en entier : « Lorsque (le Prophète parle) je fus transporté pendant la nuit à *Bayt al Maqdis* (un des noms de Jérusalem), l'(archange) Gabriel m'accompagna auprès de la tombe d'Abraham à Hébron et me dit : "Arrête-toi et fais ici une prière de deux prosternations, c'est le tombeau de ton père Abraham". Puis il m'accompagna jusqu'à Bethléem et me dit : "Arrête-toi et fais une prière de deux prosternations, c'est ici qu'est né Jésus, ton frère". Et puis il vint avec moi au Rocher et me dit : "C'est ici que ton Seigneur (c'est-à-dire Dieu) monta au ciel ... juste après avoir créé la terre". » Ce *hadith* encore accepté comme valable en 787 de notre ère, est éventuellement rejeté par les *uléma* parce qu'il implique que Dieu a un corps tangible, ce qui est contraire à la doctrine théologique formelle et officielle établie à partir du IX[e] siècle. Mais la tradition existait aux premiers siècles et semble confirmée par un passage attribué dès 765 au traditionaliste Muhammad Ibn al-Hanafiya Ibn Ali, un petit-neveu du Prophète : « Ces maudits Syriens sont des païens. Ils prétendent que Dieu a mis son pied sur le rocher à Jérusalem, quoique la seule personne qui l'ait fait soit Abraham lorsqu'il transforma Jérusalem en *qibla* pour l'humanité. » Et van Ess montre avec force exemples comment cette tradition se retrouve dans la pratique et la littérature pieuses des premiers siècles, où elle s'amalgame avec deux thèmes déjà présents dans les Jérusalem juive et chrétienne, l'Ascension et le Jugement divin. Or, justement, l'inscription de la Coupole du Rocher loue le Prophète et Jésus, elle prépare juifs et chrétiens au Jugement que l'inscription sur la porte est appelle avec une belle prière à la toute puissance divine. Abraham manque dans

Éléments sous droits d'auteur

toutes ces premières mentions, mais le fait peut s'expliquer ; l'absence de population juive dans la Jérusalem prise par les musulmans et la prééminence des relations avec les chrétiens pendant l'époque des Omeyyades, surtout avant l'échec, en 717, de l'expédition pour la conquête de Constantinople. Et finalement, la fin du VII[e] siècle est l'époque de toute une série de textes et de mouvements messianiques juifs, chrétiens, et même musulmans, prédisant la fin du monde et le jugement divin associé avec le Mont des Oliviers, ses pentes occupées par des tombeaux et des sanctuaires faisant face à la Coupole du Rocher. Un texte, latin cette fois, datable autour de 670-675, parle d'une procession chrétienne avec cierges allant de la ville au mont des Oliviers lors de la fête de l'Ascension, donc en contournant l'espace occupé par les musulmans. Le sanctuaire de ces derniers serait là pour proclamer la nouvelle révélation tout en s'associant aux thèmes pieux et pratiques liturgiques des religions plus anciennes.

Juifs, chrétiens et musulmans participent tous à cette attente de l'Éternel et il est logique de voir la fonction première de la Coupole du Rocher d'être simultanément la proclamation de la puissance des nouveaux maîtres du monde et la commémoration de la dernière présence de Dieu sur terre avant Son retour. Cette deuxième fonction ne fut pas retenue par la tradition musulmane parce qu'éventuellement elle fut en désaccord avec la doctrine théologique dominante de l'Islam. Quant à la fonction de politique religieuse et dynastique, elle perdit de son intensité avec le transfert du califat à Bagdad et la sécurité de l'emprise musulmane sur la Palestine et les régions avoisinantes. Cette fonction politique reviendra à l'époque des croisades et dans le monde des confrontations contemporaines à Jérusalem. Entre-temps d'autres motifs pieux prirent la relève d'une vision étonnante, quoique peut-être à la limite de l'hérésie. Elle le firent grâce à une autre caractéristique remarquable de la Coupole du Rocher : le fait que ce soit une œuvre d'art et, en fait voulue comme telle. Quelle que soit l'origine des formes de sa construction ou de sa décoration, elle possède une force visuelle qui oblige à lui donner une signification à cause du magnétisme qu'elle exerce. Aucune signification ne lui est constante, car toutes les significations y revêtent une valeur esthétique qui souvent en diminue leur intensité significative. Pour l'historien des arts c'est là l'intérêt primordial de ce monument unique et peut-être en fin de compte le résultat le plus étonnant du mécénat des premiers princes omeyyades.

Éléments sous droits d'auteur

Nous ne pouvons que théoriser sur le processus qui les conduisit aux formes de la Coupole du Rocher, mais il est possible d'imaginer que le monument de Jérusalem soit la traduction en termes esthétiques et techniques issus de la plus haute culture méditerranéenne, du sentiment le plus profond et des émotions les plus puissantes provenant de l'Arabie musulmane. Il s'agit de l'ensemble des valeurs visuelles et psychologiques qui entourent la Ka'ba à la Mecque, la seule vraie *qibla* ou direction de la nouvelle foi.

Éléments sous droits d'auteur

Paolo Santarcangeli
Chemin de Jérusalem dans les cathédrales

Pourquoi des labyrinthes dans les cathédrales ? La raison n'a pas été trouvée avec certitude, mais s'explique en partie par l'atmosphère religieuse de l'époque. Parfois, en France par exemple, il prenait le nom de « lieue », bien que la lieue française traditionnelle soit d'environ 2,5 kilomètres, et donc beaucoup plus longue que, par exemple, le labyrinthe de Chartres dont le développement total ne dépasse pas deux cent cinquante mètres. On avança aussi l'hypothèse que ce nom pouvait avoir un lien étymologique avec l'ancienne mesure des Gaulois appelée *leuca* ou *leuga*, qui était de mille cinq cents pas ; mais ce n'est pas encore là la solution. Plus fréquemment le labyrinthe était connu comme un « Chemin de Jhérusalem », *daedale*, *domus Daedali* ou « méandre », et le centre était appelé « ciel » ou « Jhérusalem ».

Sans pour autant oublier le « plaisir du jeu » pur et simple, si vivace et présent au Moyen Âge qu'on ne peut le négliger dans ce contexte culturel, la motivation paraît claire ; le labyrinthe était là pour symboliser les enchevêtrements, les doutes, les tribulations et les pièges dont était semé le chemin de l'homme qui cherche la béatitude céleste ; ou bien pour avertir les fidèles des dangers qu'ils encouraient s'ils s'éloignaient du droit chemin des devoirs chrétiens. Il est cependant possible que – avant la décadence des croisades et de l'esprit qui les avaient animées, et avec « l'invention » de lieux de pèlerinage autres que la Terre sainte, comme par exemple Saint-Jacques de Compostelle, Notre-Dame de Lorette, Rome même, etc. – le parcours du labyrinthe dans l'église ait été inventé, ou même prescrit par une pratique pieuse, comme substitut – pourvu qu'il fût accompli avec une « intention droite » – d'un pèlerinage beaucoup plus dangereux. Il était peut-être réservé à ceux qui, de santé fragile, ne pouvaient affronter les fatigues d'un véritable pèlerinage ; peut-être aussi était-il utilisé dans un but de

Éléments sous droits d'auteur

pénitence. J.-B. F. Gérunez écrit dans sa *Description de la cité de Reims*, 1817, que le labyrinthe placé au Moyen Âge dans la cathédrale de cette ville fut à l'origine un objet de dévotion, considéré comme l'intérieur du Temple de Jérusalem. « Du reste – observe à ce propos R. Guénon – si le point d'arrivée de ce parcours représente un lieu réservé aux "élus", alors c'est véritablement une "Terre sainte", au sens initiatique de l'expression ; en d'autres termes, ce point n'est autre que l'image d'un centre spirituel comme l'est également tout lieu d'initiation. »

Selon une autre opinion, s'appuyant sur le fait que dans certains cas, comme nous le verrons, les figures des architectes ou des donateurs de l'église sont associées au dessin principal, le labyrinthe aurait été un emblème de la corporation des maçons et de leurs chefs ; ceci dans l'intention éventuelle de glorifier leur œuvre propre, élevée certes en l'honneur de Dieu, mais non moins remarquable que les constructions dédaléennes. Nous savons que l'œuvre des constructeurs de cathédrales, des « maçons » du Moyen Âge, était entourée de tout un ensemble de rituels magiques, peu connus, car souvent considérés comme hérétiques et entraînant de ce fait la destruction des documents qui en faisaient état (en admettant que ceux-ci aient existé). On ne peut délibérément repousser cette hypothèse. (...)

Selon d'autres encore, le labyrinthe servait de tracé pour les processions à l'intérieur de l'église ; soit pour symboliser la vie du chrétien dans cette vallée de tentations, soit pour représenter le chemin du Christ depuis le palais de Pilate jusqu'au calvaire (il a été calculé que pour accomplir ce parcours il faut environ deux heures, c'est-à-dire le temps mis pour parcourir, sur les genoux, le tracé moyen du labyrinthe d'église).

Dans l'immense forêt de la littérature sacrée du Moyen Âge, on ne trouve – à moins que cela ne nous ait échappé ainsi qu'à d'autres chercheurs – aucune allusion explicite à ces coutumes. Tenons-nous en donc à l'hypothèse, apparemment la mieux fondée, que ces labyrinthes ont voulu symboliser les dangers, les difficultés les tribulations du chemin pour arriver à la Jérusalem céleste, à la cité de Dieu, à l'union avec le Christ. L'esprit de l'époque confirme notre choix. Matthews rapporte, par exemple, qu'au musée municipal de Lyon, on conserverait une inscription (qui faisait certainement partie d'un labyrinthe

Éléments sous droits d'auteur

d'église comportant un miroir au centre – ce qui nous ramène à la thématique « classique » du « centre ») dont le texte est le suivant :

HOC SPECVLO + SPECVLARE LEGENS + QVOD
SIS MORITVRVS
QVOD CINIS IMMOLVTVM QVOD VERMIBVS ESCA FVTVRVS
SED TAMEN VT SEMPER VIVAS + MALE VIVERE VITAM
XPM QVESO ROGA + SIT VT IN XPO MEA VITA
ME CAPVT APRIL'EX HOC RAPVIT LABERINTO
PREBITVM + DOCEO VERSV MĀ FVNERA QNTO
STEPHANVS + FECIT OC

Il est un fait très étrange qu'il nous faut mentionner : bien que situés sur le sol, ou les murs des églises, presque aucun des labyrinthes connus ne contient le dessin de la croix ou de quelque autre emblème chrétien d'usage plus commun. À l'inverse, le labyrinthe ne figure pas, aux origines du christianisme, parmi la myriade d'inscriptions des peintures et des graffiti des catacombes. Cela s'explique facilement. Il s'agissait en effet d'une coutume romaine, païenne, de plus typiquement mondaine, ou bien d'un jeu rustique des habitants des *pagi* encore attachés aux anciens dieux et des seigneurs résidant dans de somptueuses villas, et qui se voyait de ce fait banni de l'iconographie chrétienne.

La plupart des labyrinthes d'église furent construits durant le XII[e] siècle. Nombre d'entre eux disparurent par manque de soins ; beaucoup furent détruits intentionnellement parce qu'ils se prêtaient aux jeux des enfants, qui troublaient ainsi de l'avis des responsables l'atmosphère sacrée du lieu ; un bon nombre fut démoli pendant les premiers désordres de la Révolution française. Mais les nombreux exemples qui survécurent témoignent d'une coutume curieuse sous de nombreux aspects et, au fond rebelle à toute interprétation définitive ; ils témoignent aussi de l'élégance avec laquelle le style de l'époque a réinventé le symbole antique.

(...)

Mais la véritable terre des labyrinthes est la France des grandes cathédrales gothiques.

Le plus connu est celui de la cathédrale de Chartres en pierres bleues et blanches ; il a un diamètre d'environ neuf mètres et un développement total de près de deux cent cinquante mètres. Le poète français Bouthrays le décrit en vers latins dans son *Histoire de Chartres*, 1624.

Éléments sous droits d'auteur

Mais déjà l'architecte Villard de Honnencourt, au XIII[e] siècle, le reproduisait dans un livre de notes qui nous est parvenu. Un manuscrit du IX[e] siècle, provenant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, présente sur son frontispice un labyrinthe au dessin identique ; un petit Minotaure cornu est assis au centre, les mains sur les genoux, sur une espèce de trône ; ses éléments nous permettent de situer sa construction à une date antérieure.

Le labyrinthe de Chartres est aussi appelé « la Lieu » et plus tard « chemin de Jhérusalem ».

Le labyrinthe de la cathédrale d'Amiens, particulièrement beau (diamètre de quatorze mètres), était plus grand encore. Construit probablement en 1288, il fut détruit en 1828 et restauré en 1896. Grâce à l'amabilité de M[gr] Doal, vicaire général d'Amiens, et du savant érudit A. Langlebert – que nous voudrions remercier ici – nous avons pu obtenir des informations très complètes sur ce labyrinthe qui, par certains détails, est peut-être le plus intéressant de tous. Amoureux de sa cathédrale, voici ce qu'en écrit M. Langlebert :

> « Construite en soixante ans, de 1220 à 1280, en forme de croix latine, sur l'initiative de l'évêque Évrard de Fouilloy, c'est un édifice gothique de premier ordre, la plus vaste église de France, où la symétrie trouve, dans de multiples grandeurs proportionnelles, l'expression sensible d'une harmonie mystérieuse… Le labyrinthe occupe les quatrième et cinquième traversées de la grande nef… Il est formé de carreaux de vingt-sept sur vingt-sept centimètres de marbre noir de basècle et de carreaux blancs jaunâtres de Lunel… Il a été établi lors du pavage de la cathédrale vers l'an 1280… Le dessin du labyrinthe est identique à celui du XIII[e] siècle.
>
> On arrive au centre du labyrinthe en suivant les méandres de la bande noire qui se développe sur une longueur totale de deux cent vingt-cinq mètres. Au centre se trouve une dalle octogonale, reproduction identique de la dalle primitive, actuellement déposée au musée de la ville d'Amiens. C'est l'inscription qui était gravée sur une bande de cuivre incrustée autour de la dalle centrale qui nous a transmis les noms des auteurs de la cathédrale d'Amiens et la date du commencement des travaux. »

Éléments sous droits d'auteur

L'inscription, en vers boiteux de l'époque, dit ainsi :

En lan de grâce mil IIe et XX
fu leuvre de cheens
premierement encommenchie
Évrard evesque benis
et roy de France loeys
qui fut filz Phelippe le Sage
Chil qui maistre yert de l'ouvrage
maistre Robert estoit només
et Luzarches surnomés
maistre Thomas fut prés luy
de Cormont et aprés cestuy
ses filz maistre Renaut qui mestre
fist a chest point en ceste lettre
qui lincarnation valoit
XIIIeans XII en faloit.

C'est-à-dire : « En l'an de grâce 1220 /, l'œuvre de cette église fut commencée. / L'évêque du diocèse était Évrard, / le roi de France Louis VIII. / Les maîtres de l'œuvre furent / Robert de Luzarches, puis / Thomas de Cormont, ensuite / Renaud, fils de Thomas, qui fit placer cette inscription / en cet endroit / en l'an 1288 de l'incarnation. »

Langlebert commente ainsi : « Cette inscription comporte un anachronisme : en 1220 Philippe II, dit Philippe Auguste, était encore roi de France, et non son fils Louis VIII. »

Voyons maintenant les figures de la plaque centrale.

Entre les bras de la croix (de cuivre) et le sommet des angles 1, 3, 5, 7, des anges sont gravés dans le marbre blanc, incrusté dans la plaque ; entre les bras de la croix, sur la bissectrice des angles 2, 4, 6, 8, toujours en marbre blanc : au 2, une figure d'évêque, que l'on suppose être le portrait d'Évrard de Fouilloy, premier évêque-donateur de la cathédrale ; au 4, l'image d'un des architectes (appelés à l'époque « maîtres d'œuvres »), une règle à la main ; au 6 et 8, deux autres « maîtres d'œuvres », qui tiennent, semble-t-il, l'un une équerre, l'autre un compas et un niveau.

La restauration de ces sculptures fut exécutée en tenant compte des dessins originaux et en respectant au maximum la fidélité historique

Éléments sous droits d'auteur

(cf. M. Durand, *Monographie de l'église cathédrale de Notre-Dame d'Amiens*, 1925, t. II, p. 464).

D'un dessin semblable à celui que nous venons de décrire, mais un peu plus petit (diamètre d'environ douze mètres), il y avait près de la porte principale de l'église paroissiale de Saint-Quentin, un labyrinthe qui fut détruit.

La cathédrale de Reims, vers l'an 1240, s'orna d'un labyrinthe au dessin très élégant et totalement différent du modèle rencontré dans les autres cathédrales françaises. De plan octogonal, il comportait onze tours ; aux quatre coins, quatre autres octogones contenaient les figures des architectes et indiquaient les parties édifiées par chacun d'eux, tandis que la figure du donateur se trouvait au centre. Construit en marbre ou en pierre bleue, il fut détruit en 1779 sur l'ordre d'un certain Jacquemart, chanoine de la cathédrale. Ce dernier estimait que le tapage des enfants et des visiteurs qui essayaient de suivre les enchevêtrements du labyrinthe, offensait le recueillement des fidèles.

Il existe dans le chapitre de la cathédrale de Bayeux un labyrinthe remarquable par la finesse extrême de son dessin et de son exécution. D'un diamètre de quatre mètres, il est composé de cercles où sont inscrits des carreaux ornés d'écussons, de griffons et de fleurs de lys, alternant avec des carreaux noirs. Aujourd'hui on ne distingue plus guère son tracé.

La cathédrale de Sens possédait un labyrinthe circulaire, d'un diamètre de treize mètres environ, formé de lignes creusées dans le dallage et remplies de plomb. Il fut détruit en 1769.

Le labyrinthe de la cathédrale d'Auxerre, très semblable à celui-ci, disparut également en 1769.

Un autre, dans la cathédrale d'Arras, fut détruit pendant la Révolution française, en même temps que l'édifice qui l'abritait. Il en est cependant resté un dessin. De forme octogonale, avec neuf bandes concentriques de couleur alternée, il avait un diamètre d'environ douze mètres. il était composé de petites pierres équarries, bleues et jaunes, de vingt-trois centimètres carré. Le diamètre de la pierre centrale était égal à la largeur des neuf bandes. « On l'appelait "la lieu" car le fidèle en prière mettait au moins une heure pour le parcourir à genoux. » (Nous devons ces précisions à l'amabilité de Mgr J. Lestocquoy.)

Éléments sous droits d'auteur

Un labyrinthe au dessin très surprenant – le seul où l'on aperçoit, et pas par hasard, au centre, la silhouette d'une croix – se trouvait sur le dallage de l'ancienne abbaye de Saint-Bertin, depuis longtemps tombée en ruine, et située dans la partie basse de la ville de Saint-Omer. Sa première description date d'environ un siècle. Lui aussi fut détruit, vers la même époque et apparemment pour les mêmes raisons que bien d'autres.

À en croire certaines sources du XIXe siècle, il aurait existé un labyrinthe dans la cathédrale de Saint-Omer. L'hypothèse est corroborée par le fait qu'à l'endroit où se trouve actuellement les orgues, au fond de la nef ouest de l'édifice, on peut voir une curieuse plaque représentant une espèce de « chemin de Jhérusalem » avec, autour d'un grand cercle, des montagnes, des fleuves, des villes, des rues et des animaux associés au mot « Jhérusalem ».

À l'intérieur du cercle, divisé en trois compartiments horizontaux, se trouvaient d'autres figures, dont les traits ont été usés par le temps.

Il existait dans la cathédrale de Poitiers un labyrinthe au dessin très étrange. Il fut détruit lui aussi ; néanmoins pendant quelque temps on put en voir la reproduction sur la pierre d'une croisée de l'église, ce qui ne nous permet pas d'en déduire les dimensions de l'original. Le parcours est tracé de façon à ce que, après avoir longtemps erré, on revienne à la sortie sans avoir rencontré d'impasses ni de bifurcations, ni surtout, de véritable centre.

Dans l'ancienne abbaye de Toussaints à Châlons-sur-Marne, détruite en 1554, il y avait une série de dalles, au dessin très élégant, chacune représentant un petit labyrinthe de type crétois. Des dalles semblables furent trouvées dans l'abbaye de Pont-l'Abbé, dans le Finistère.

Un pavement labyrinthique, détruit en 1802, existait dans la salle des gardes de l'abbaye de Saint-Étienne à Caen. Dawson Turner (cité par Matthews), le décrit ainsi :

> « Le pavement est couvert de carreaux, de cinq pouces carrés environ chacun, cuits jusqu'à vitrification. Huit rangées de carreaux, allant d'est en ouest, sont ornées de différents écussons représentant, dit-on, les exploits guerriers qui accompagnèrent le duc Guillaume dans son expédition contre l'Angleterre. Les intervalles entre les rangées sont remplis d'une espèce de

Éléments sous droits d'auteur

> pavement de tesselles, dont le centre représente un labyrinthe de dix pieds de diamètre environ, dessiné de façon si ingénieuse que, si quelqu'un suivait tous les méandres enchevêtrés des détours, il lui faudrait marcher au moins un mille avant d'arriver au but. Le reste du pavement est couvert de petits carrés de couleurs différentes, placés alternativement, de façon à former un damier, peut-être pour le divertissement des soldats de la garde. »

Il est très important d'ajouter qu'à propos du labyrinthe de Saint-Omer, Gailhabaud présente un dessin dont le centre est occupé par une figure couverte d'un long manteau (le chef des architectes), tandis que quatre boucles du parcours enferment quatre figures d'architectes avec les instruments de leur profession.

Ainsi donc, les labyrinthes des cathédrales de Chartres (où seules subsistent les niches vides), Reims et Saint-Omer avaient cette caractéristique commune, qu'ils y accueillaient l'image des architectes bâtisseurs. Ceci est un élément très important si l'on considère la possibilité d'un lien existant entre le labyrinthe et les usages et les rites des bâtisseurs des grandes constructions sacrées, des « francs-maçons » (...). La figure au centre du labyrinthe de la cathédrale de Saint-Omer, avec la grande cape sur laquelle est posé une espèce d'étole, pourrait être aussi un ecclésiastique ou un donateur ; mais les quatre autres figures, également vêtues d'une grande robe tombant jusqu'à terre, tiennent incontestablement les outils propres à leur art : une équerre, un compas, un ciseau et un quatrième objet dont on distingue mal la nature.

Nous avons mentionné que de nombreux labyrinthes des cathédrales de France furent détruits pendant la Révolution ; il faut ajouter que les jeux dans ces labyrinthes furent interdits bien avant, en 1538, par un arrêt du Parlement, sous le prétexte que les cris et le bruit des enfants qui y pénétraient offensaient le caractère sacré du lieu ; en réalité peut-être parce qu'on sentait les origines païennes de ces jeux.

À ce sujet il nous faut mentionner une étude récente, d'un extraordinaire intérêt, due au professeur Erwin Mehl, auteur d'autres recherches tout aussi pénétrantes, toujours sur le même sujet ; je m'acquitte d'un devoir en lui exprimant ici ma gratitude pour l'envoi de son dernier travail. Dans cet essai (»Der Ausweg aus dem Labyrinth...« dans *Festgabe für Leopold Schmidt*, Vienne, 1972, pp. 402 *sqq.*), le

Éléments sous droits d'auteur

professeur Mehl, après avoir passé rapidement en revue la présence du labyrinthe aux diverses époques historiques, reproduit, en le résumant, un document du 19 avril 1412, absolument surprenant : un « Ordre du jeu de balle » dans le labyrinthe *(Ordinatio de pila facienda)*. Il s'agit du jeu célébré par le couvent d'Auxerre *(Antissiodurum)* dans le labyrinthe de la cathédrale de la ville. Ce document, publié pour la première fois dans le *Mercure de France* du mois de mai 1726, fut reproduit par Du Canges, dans le *Glossarium mediae et infimae latinitatis* (nouvelle éd. 1937) au mot « Pelota » *(pilota)*. Voici les règles de ce jeu qui, selon le Mercure de France (p. 923) survécut jusqu'en 1690 (c'est-à-dire 150 ans après la prohibition des danses pascales).

Les novices entrant au couvent devaient apporter une balle assez grande pour ne pouvoir être empoignée d'une seule main. Le doyen ou son substitut *(decanus aut alter pro eo gestans in capite almutiam)*, coiffé d'une *almutia* (capuchon avec col s'étendant sur les épaules) prenait, des mains d'un novice ou d'un nouveau baptisé, une balle (*accepta pilota a proselyto s. tirone canonico*) et entonnait les litanies prévues pour Pâques, « *Victimae paschali laudes* » *(Aptam diei festo paschae prosam antiphonabat, quae incipit Victimae,* etc.). Ensuite, il faisait passer la balle dans sa main gauche et, suivant le rythme des chants, exécutait un solennel pas de trois (*ad prosae decantatae numerosos sonos tripudium agebat*), tandis que les autres se donnant la main exécutaient une danse autour du labyrinthe *(ceteris manu prehensis choream ducentibus circa Dedalum)*. Après quoi, le doyen passait ou lançait la balle à tous les danseurs l'un après l'autre *(tum interim per alternas vices pilota singulis aut pluribus ex choribaudis a Decano serti in speciem tradebatur aut iacebatur)* tandis que l'orgue accompagnait les mouvements de la danse *(lusus erat et organi ad choreas numeros)*. Après la danse, le chant et les tours, tous les participants déjeunaient ensemble *(prosam ac saltationes finitis choris post choream ad merendam properabat)*.

E. Mehl fait ce commentaire fort judicieux (Ier chapitre, p. 41, 1) : « Tout dans ce document a un air fort ancien et pré-chrétien : la balle pascale dans un lieu sacré, le labyrinthe dans un temple pris comme lieu de danses (donc, une des formes les plus anciennes, homériques), le chant pascal sur le sacrifice, la relation entre la mort et la résurrection du Christ ; le labyrinthe expressément appelé *Daedalum*, donc reconnu comme pré-chrétien ; la chaîne des danseurs, le solennel pas de trois *(tripudium)*, le repas commun. Tout ce qu'en ont dit Mannhardt

Éléments sous droits d'auteur

(dans son livre *Wald-und Feldkulturen* : Cultures des bois et des champs), Léopold V. Schröder (dans sa grandiose *Arische Religion, Naturverehrung*, Leipzig, 1916, sur les usages pascals pré-chrétiens), et Robert Stumpfl (dans son livre *Kultspiele der Germanen*, au chapitre »Heidnische Tänze und Gelagein der Kirche« : Danses et repas païens dans les églises, pp. 119-158), trouve une confirmation et un nouvel éclairage dans cette *Ordinatio de pila facienda*... Les anciens Pères de l'Église voyaient juste, lorsqu'ils manifestaient leur désapprobation. Ainsi le célèbre savant parisien Jean Beleth écrivait en 1165 dans son *Rationale officiorum divinorum* (chapitre CXX) en parlant de la danse de Pâques que certains évêques et archevêques exécutaient dans l'église avec leur suite : « Bien que de grandes églises, comme celle de Reims, observent cette coutume, il me semble plus louable de ne pas le jouer » (Migne, *Patrologia latina*, vol. 202, Paris, 1885). Il faut remarquer encore que la taxe d'admission aux couvents continua pendant bien longtemps à être appelée *pilota* ; ce qui confirme que la langue se souvient fréquemment des choses disparues depuis longtemps. »

Extrait du *Livre des Labyrinthes*, Gallimard éd.
Paris, 1974, pp. 282-284 et 290-298
Traduit de l'italien par Monique Lacau

Éléments sous droits d'auteur

Jean-Louis Schefer

La vengeance de Notre Seigneur

Le Musée de Reims conserve depuis le XIXe siècle un ensemble de toiles peintes à sujets religieux, une *Passion du Christ*, quelques toiles apparemment détachées de séries (*Piscine probatique, Pressoir mystique*), et une remarquable série de sept toiles illustrant le texte ou suivant le découpage du thème d'un Mystère, *La Vengeance de Notre Seigneur*. Ces toiles seraient le témoignage d'une représentation de ce mystère, donnée à Reims fin mai 1531.

Un résumé du texte de ce mystère a été publié en 1735 par les frères Parfait dans leur *Histoire du théâtre français*. Cette notice abrégée est reprise dans Migne, *Dictionnaire des Mystères*, 1854. C'est Louis Paris qui, dans une volumineuse étude sur *Les toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims*, 1843, a mis en relation les toiles peintes et les textes de Mystères médiévaux, ceux, notamment, d'une *Passion* jouée à la même date que la *Vengeance de Notre Seigneur*. Je n'ai pas ici la place de développer les différents problèmes que pose cette étude, en particulier l'attribution des deux mystères au même auteur, Jean Michel, évêque d'Angers et quelques hypothèses sur les sources du second mystère. Les conclusions essentielles de Paris quant au texte, à ses sources et à leur auteur sont généralement reprises dans les études ultérieures, assez peu nombreuses, notamment chez F. Pomarède, « Les toiles peintes du musée de Reims », 1976.

Sur ces différents points, datation, éditions, attribution, le livre de Petit de Julleville, *Les Mystères*, apporte des informations plus précises ; il récuse notamment les attributions faites « sans raison » à Jean Michel, à Coquillart (traducteur de *La guerre des Juifs* de Flavius Josèphe en 1460-1463, « histoire qui roule sur le même sujet que la *Vengeance de Notre Seigneur* ») à Eustache Mercadé, auteur d'une autre *Vengeance* jouée à Metz en 1437. La première édition retenue est celle d'Anthoine

Éléments sous droits d'auteur

Vérard (« A esté achevée ceste presente vengance de XXVIIIe jour de may l'an mil CCCC. quatre vingtz et onze, par Anthoine Vérard demourant a paris sur le pont nostre dame »).

Je reproduis plus loin la notice des frères Parfait et emprunte au résumé analytique de Petit de Julleville.

On peut tirer des différentes études sur ces toiles peintes les données suivantes, quant à l'histoire de ces œuvres, leurs caractéristiques et leur usage.

Un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Reims (Georges Baussonet, 1604) rapporte l'existence de ces toiles, propriété de l'Hôtel Dieu (dont elles ornaient vraisemblablement les salles et les couloirs), sis près de la cathédrale, emplacement de l'actuel Palais de Justice. En 1827 leur transfert est fait à l'abbaye de Saint-Rémi : « l'usage voulait que les religieuses augustines qui desservaient l'Hôtel Dieu les sortissent aux grandes fêtes, surtout à la Fête Dieu, pour les tendre sur les murs du cloître Saint-Rémi, où les personnes de l'extérieur étaient admises à les contempler » (Pomarède, *art. cit.*). Leur transfert au musée des Beaux-Arts, alors installé à l'Hôtel de Ville date de 1876.

Ces œuvres de grandes dimensions (toiles de lin non préparées, en moyenne 3 à 4 mètres sur 3 à 5 mètres, peintes à l'eau, figures en traits noirs, remplissage inégal – peut-être en partie effacé – de rouge, vert, jaune, différents tons d'ocre) d'un dessin très ferme, dont les compositions présentent des scènes fermées par des profils d'architecture, assez caractéristiques du gothique finissant) sont ainsi caractérisées par F. Pomarède : « *La Vengeance* offre des vêtements d'inspiration typiquement italienne. En particulier sont remarquables les chausses collantes et les chapeaux des dames, mode florissant entre 1495 et 1515. Les chaussures que portent les hommes sont imitées de celles à bout carré des lansquenets allemands. Elles ont pénétré en France vers 1490-1495 au plus tard. Les chapeaux masculins sont datables du règne de Charles XIII, mais on y voit aussi des chaperons à cornettes qui apparaissent dès 1450, coiffant d'ailleurs toute la série des hommes que l'on peut considérer comme âgés : conseillers, sages, etc. L'influence italienne sur le costume ne dépassant guère 1510, en datant cette série de 1500, + ou – 10 ans, nous serons assez près de la vérité. »

Mis à part l'usage, pour ainsi dire résiduel, des toiles de la *Vengeance* (leur exposition pendant la Fête Dieu), il est raisonnable de penser

Éléments sous droits d'auteur

Suit une ballade à l'honneur du roi Charles VIII, loué surtout pour la haine qu'il porte aux Juifs, et qui donne précisément le ton du texte,

> Celuy bon roy, second Vespasien,
> a tant hay les juifs et déboutés,
> Qu'il est nommé le roy tres crestien ;
> Qui de son pays a les juifs hors boutés
> Il les a fait vuyder de ses cités ;
> Rememorant que Jesus passion
> Souffrit par eulx, il hait leur nation,
> Et ne leur veult donner lieu ne refuge.

Le texte du Mystère, extrêmement profus et n'offrant d'autre intérêt pour nous que son archaïsme, je donne le résumé des frères Parfait, tel que publié dans Migne, *Dict. Myst.* col. 998-1001. La fonction de ce texte est l'amplification de légendes autour du siège, de la prise et de la destruction de Jérusalem par les Romains. La base historique en est donc le récit de Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*. Certaines des scènes principales du mystère sont tirées, nous le verrons, d'autres sources, telles la lèpre de Vespasien, sa guérison et sa conversion par la contemplation de la « Véronique », l'histoire de Pilate. Pour ces épisodes, l'auteur a puisé largement dans la *Légende dorée* et dans différents apocryphes, notamment la *Vindicta Salvatoris* (IXe-Xe siècles), *Cura Sanitatis Tiberii* (VIe siècle), *Martirium Pilati* et la *Mors Pilati* (antérieure à la *Légende dorée*). Les sources indiquées par F. Pomarède (Flavius Josèphe, les *Acta Pilati*, et une chanson de geste connue dès le XIIe siècle) sont, en regard, très insuffisantes. Les *Acta Pilati* (dont parle Eusèbe, *Hist. eccl. IX, V, 1*) était un faux mis en circulation par l'État païen dans un but de propagande antichrétienne : le procurateur romain aurait envoyé à Tibère des *Actes* officiels du procès de Jésus (*Pilatou hupomnèmata*) ; il ne peut donc s'agir que des *Gesta Pilati*, autrement dit de l'évangile du Nicodème qui ne joue aucun rôle dans notre Mystère (mais compte, avec la *Vindicta Salvatoris* parmi les sources avancées de l'*Estoire dou Graal* de Robert de Boron[2]).

2. « L'*Estoire dou Graal* est donc la légende du Calice et du Saint Sang. Dans la première partie de son œuvre, Robert ne raconte rien de plus que ce qu'il avait pu trouver dans les récits apocryphes chrétiens tels que le Pseudo-Evangile de Nicodème, les *Gesta Pilati* et la *Vindicta Salvatoris*. Le *vaissel*, raconte Robert depuis ces sources, avait servi au dernier repas que Jésus prit avec ses disciples chez Simon le lépreux. Pilate le donna à Joseph d'Arimathie. Joseph soutint sa vie… par la présence du Graal que Jésus ressuscité lui avait apporté dans sa prison. Lors de la destruction de Jérusalem il fut délivré par Tite. » (E. Hoepffner in *Lumière du Graal*, Paris, 1951, p. 141).

Éléments sous droits d'auteur

Le résumé des frères Parfait utilise une édition de 1478 (imprimée par Jean Petit), il s'agit certainement d'une réédition du texte de Mercadé ; je corrigerai en empruntant à Petit de Julleville, dont le résumé est moins complet mais s'appuie sur l'édition Vérard (du 28 mai 1491) ; le contenu, pour l'essentiel, ne varie pas.

La Vengance de Nostre Seigneur, par parsonnages… à l'honneur et à la louange de Nostre Seigneur Jesucrist et de la court de paradis. (la première édition chez Jehan Treppel en 1510 est intitulée *La vengeance et destruction de Hierusalem exécutée par Vespasien et son fils Titus*).

Première journée

« Quelque temps après la mort du Fils de Dieu, les habitants de Jérusalem aperçoivent dans les airs des signes menaçants. Annas et Cayphas, ne les envisageant que comme des phénomènes, productions naturelles et de nulle considération, méprisent ces présages, dont les gens les plus sensés sont mortellement alarmés. Pilate et sa femme sont de ce nombre. Ce n'est pas tout, Laucius et Carius, morts depuis quelque temps, se montrent aux Juifs, et leur apportent des lettres pour leur attester de la vérité de la résurrection. Les honnêtes gens tremblent de frayeur à la lecture de ces lettres. D'un autre côté, Vespasien attaqué d'une affreuse lèpre, et abandonné des médecins, n'attend que la mort. Un ange, sous la figure d'un pèlerin, vient lui raconter les miracles de Jésus. Titus, quoique païen aussi bien que son père, demande au pèlerin si celui dont il parle n'est pas le Messie et le réparateur de la nature humaine. Sur sa réponse Vespasien écrit à Pilate pour le prier de lui envoyer quelque chose qui ait appartenu à Jésus. Sur ces entrefaites Pilate apprenant que Mételle, soldat païen, possède la robe de Notre-Seigneur et la conserve avec une vénération particulière, feint d'être malade, et la lui ayant empruntée ne veut plus la lui rendre, espérant que ce précieux vêtement le garantira des périls qu'il craint.

» Cayphas et Annas écrivent à l'empereur Tibère pour se justifier de la mort de Jésus, et accompagnent leur lettre d'un riche présent. Pilate dépêche de son côté Centurion et Mételle dans le même dessein[1bis].

Deuxième journée

» Mételle et son compagnon présentent à l'empereur les lettres de Pilate, dans lesquelles ce gouverneur lui fait récit de la vie et des miracles de Jésus. Tibère[2bis], saisi d'étonnement, convoque le Sénat pour lui en faire part. Cependant les chevaliers de Vespasien arrivent en Judée, et s'adressent à

1bis. Chaque journée de ce mystère est précédée par un discours que fait le meneur de jeu, sur ce que l'on vient de voir, et ce qui va être représenté ; et est terminée par une autre où il congédie l'assemblée, et la prie de revenir le lendemain.
2bis. Les auteurs des mystères se sont tous accordés pour nous représenter Tibère comme un bon prince, et assez porté en faveur de la religion chrétienne. Il y a toute apparence que la juste sévérité qui lui fit exiler Pilate en est la seule cause.

Éléments sous droits d'auteur

Mario Erbetta, rééd. 1992, t. I[2]). Dans notre Mystère, la destruction de Jérusalem et l'anéantissement des acteurs de la Passion (Pilate, les grands prêtres) est une promesse faite à Dieu par Vespasien après sa guérison et sa conversion. L'idée d'une Jérusalem qui ne doit pas survivre à la mort du Christ prend aussi écho dans une tragédie orientale, *Christus patiens*, attribuée à Grégoire de Naziance et dont il ne subsiste plus qu'une version latine (les éditions latines sont toutes postérieures à celles de notre Mystère). Il s'agit d'un texte très touffu dont le tronc ou l'argument principal serait le drame attribué à Grégoire de Naziance, ainsi daté du IVe siècle, enrichi ou compliqué de deux ajouts du VIe et VIIIe siècle. Les apports ont, semble-t-il, consisté à allonger le texte, les rhapsodies, à multiplier les protagonistes qui étaient à l'origine le Christ, la Vierge et saint Jean « le théologien ».

La scène XX de cette tragédie contient une longue imprécation de la Vierge contre Jérusalem (je cite d'après Migne, *Dic. Myst.* col. 614-615).

Oh, vous précipiterez encore une fois les Juifs hors de leur patrie, vous livrerez à des étrangers leur ville et leur empire, selon les paroles symboliques qu'ont recueillies de vos lèvres vos amis ! vous serez le dispensateur suprême de ces faits, et vous consommerez vos mystères, afin d'être apertement Dieu pour les hommes, comme vous l'êtes dans le ciel. Une autre région où seront dans leur force tous les éléments de celle-ci même, recevra le transfert du sceptre royal. Il le faut, cette ville connaîtra malgré elle son ignorance présente de vos mystères ; et il en sera de même de tout cet autre amas d'hommes, contraire encore à Dieu en ce qui vous concerne, vous repoussant dans ses libations (aux dieux), et sans mémoire de votre nom dans ses prières, car, les infortunés !, ils ne vous ont pas reconnu encore pour le Fils du Père venu du ciel en ce monde. Oh ! montrez enfin que vous êtes Dieu, et ce sera évident quand la race des Juifs aura été entièrement chassée de son sol natal par la force des armes, dans votre colère et d'après votre aveu, envahi sous votre inspiration, par les armées des Romains, dont la Judée a follement désiré l'empire, comme si elle eût mis un obstacle à votre domination, en proclamant César pour roi. Mais je vois déjà le châtiment vengeur de votre mort vivifiante, les maisons en feu, les édifices publics en ruines et tombés dans leurs cendres, les flammes inextinguibles, au milieu de cette cité de Dieu, sans cesse revendiquée par lui. Et je loue le jugement qui rend ce sol inhabitable pour tous vos meurtriers, ô mon Fils ! vous qui, laissant de côté les villes si illustres de Lydie, et les champs aimés du soleil de la Phrygie et de la Perse, et les murs de Bactres, et les froides régions des Mèdes, et l'heureuse Arabie (peuples lointains perdus dans l'ombre), et toute l'Asie, que l'on dit chez les Grecs et les Barbares, située dans l'Océan, riche en villes bien garnies de tours, êtes venu d'abord dans le pays des Hébreux où vous avez été violemment mis à mort et réduit au tombeau.

Éléments sous droits d'auteur

Fy de villains ! ce n'est qu'ordure !
Il fault avoir noble couraige
puisque la feste est commandée !

On danse au son des voix et des instruments devant le Temple, et sous les yeux de Pilate et de Caïphe. Quelques sages murmurent et menacent ; mais on se moque d'eux. Ils rappellent la prophétie d'Isaïe contre les filles de Sion :

Vous cheminez à grands pas d'arrogance
Les cols levez aussi droit qu'une lance.
Vous cheminez fieres comme liepars,
monstrant a tous vos beaulx chevels espars,
vos beaux devans, vos mignonnes poitrines ;
Et se voyez paillardeaux loricars,
Et leur faictes un tas de petits signes...

Les jeunes filles n'écoutent pas et dansent en chantant : « Hé ! vogue la gallée !)

Ah Ciel, Justice demande à Dieu la punition des Juifs et Vérité appuye Justice ; Miséricorde et Paix intercèdent en vain ; les Juifs seront frappés, mais ceux qui se convertiront obtiendront le salut dans l'autre monde. Pour les éclairer, Dieu multipliera les signes et les prodiges. Le ciel tonne, la terre tremble et le temple s'ouvre ; les fontaines laissent couler du sang ; Jésus Anay, le prophète insensé, commence à courir par la ville, en criant : "Malheur Jérusalem !" ; mais Pilate, que le remords déchire, s'épouvante et craint pour sa vie ...il se décide à écrire à Tibère pour rejeter sur les Juifs le crime de la condamnation de Jésus... »

C'est dans cette même journée qu'est présentée la lèpre de Vespasien. Elle occupe, avec la guérison de Vespasien, la seconde toile.

La première toile, qui montre les Juifs dansant et banquetant, le prophète Anay et ses paroles peintes (*Ve Ve Ve* : malheur), Pilate et Caïphe dans une salle de la tour, cette toile de la « folie des Juifs » contient un élément très singulier : un chien posé en premier plan, au milieu de la toile, dans l'axe du Temple Salomon. Ce chien est une sorte de lien narratif, il réapparaîtra dans la seconde toile, entièrement gris, au pied du lit de Vespasien guéri.

Éléments sous droits d'auteur

Le chien de la première scène est peint en damier noir et blanc. Je me suis interrogé, avec le conservateur, sur la possibilité d'un repentir, d'un repeint ou d'un accident d'humidité qui aurait fait ressortir sur le pelage le dessin des pavés sur lequel il est posé ; outre le fait que le chien serait le seul affecté par une telle transpiration du pavé où une foule danse, marche, pose, il me semble que la position de l'animal (qui est là comme le blason parlant de cette toile), la prochaine lèpre de Vespasien, et la réapparition du chien débarrassé de ses taches dans la scène de la Véronique méritent un détour d'interprétation.

La « folie des Juifs », la traîtrise de Pilate et son envoi à Tibère des *Acta Pilati* (les minutes du procès de Jésus) servent de prologue à la grande scène de la maladie et de la guérison miraculeuse de Vespasien, occasion de sa conversion qui préludent, dans tous les apocryphes, à la « vengeance » proprement dite.

LE CHIEN ET LA LÈPRE

Ce chien n'appartient qu'à l'iconographie du Mystère. Ôtée l'hypothèse faible d'un accident de peinture, reste ceci que le chien est associé à la maladie de Jérusalem et, au moment de sa guérison, à celle de Vespasien.

Je verrai l'explication ainsi : toutes les toiles étant d'ailleurs reliées par des éléments scénographiques ou par une circulation de protagonistes, le chien fait, lui aussi, liaison narrative. La lèpre, comme toute bigarrure, chez les allégoristes, depuis Philon d'Alexandrie *(De Somniis)* ou chez les apologistes ou controversistes tel Guillaume de Bourges, est la figure de l'erreur et, particulièrement, de l'hérésie. Je cite ce dernier, *Livre contre les hérétiques*, premier paragraphe : « (les hérétiques) sont pareils à des lépreux. C'est pourquoi on lit chez Grégoire : Par les lépreux ce sont les hérétiques qui sont désignés ; en effet, de même qu'il y a des inégalités sur la peau des lépreux, de même les doctrines perverses des hérétiques contiennent tantôt des choses vraies tantôt des choses fausses. » En dehors du texte de Grégoire, *Moral. in Job, 5 28* (« les hérétiques ont ceci de particulier qu'ils mêlent les bonnes choses et les mauvaises choses... Les hérétiques mêlent les choses justes et les choses perverses, si bien qu'en ne montrant que les choses justes, ils attirent à eux ceux qui les écoutent ») ; cette idée de l'hérétique comme sophiste est présente chez Augustin, *De utilitate credendi*, 1, de la façon même dont elle était préparée chez Philon « la bigarrure repré-

Éléments sous droits d'auteur

sente le vrai mêlé au faux ». Isidore de Séville, *Quaestiones in Vet. Test.*, s'exprime plus radicalement encore : « Prohinde leprosi non absurde (il s'agit donc d'une reprise de comparaison) intelliguntur heretici, qui unitatem vere fidei non habentes, varias doctrinas profitentur erroris, veraque falcis admicent, sicut et lepra veris falsisque locis humana corpora variando commaculat. »

Il est significatif que cette série de toiles s'ouvre en réalité par la lèpre de Vespasien, puis par sa guérison miraculeuse à la vue de la Véronique. Il s'agit très probablement d'une guérison morale des erreurs de la foi par le portrait du Christ qui avait déjà sauvé le roi d'Edesse. Le chien, posé en premier plan comme un emblème de l'hérésie, serait le commentaire allégorique de cette séquence. Comme la lèpre qui « mêle le vrai et le faux », *commaculat*, fait des taches (c'est-à-dire « brouille ») confondant les emplacements sains et malades, les lépreux, selon la coutume prophylactique, doivent « être expulsés du camp, de peur que les chrétiens en bonne santé ne soient contaminés par des rapports avec eux » (Guillaume de Bourges, *op. cit.)*. On note sans étonnement que pour l'apologiste de la Loi Nouvelle, le judaïsme, époque et religion des ombres et des symboles, opposés aux figures et à la vérité (« le symbole cesse avec la manifestation de la vérité »), est conçu comme une hérésie et une hérésie contagieuse. L'époque de Guillaume a été celle de la grande controverse (Paris 1240) entre théologiens chrétiens et juifs, au cours de laquelle ces derniers furent défaits comme sophistes et séducteurs (on sait qu'un pogrome s'en est suivi). Il est également clair d'un point de vue latin que toutes les hérésies procèdent au fond d'un maintien du symbole à la place de la vérité et concernent, au premier chef, l'existence même du Christ. Toute *la Vengeance de Notre Seigneur* procède en effet de cette médecine violente : Jérusalem, de toile en toile, est aussi présentée comme le lieu des fantômes, celui où les ombres (c'est-à-dire l'Ancien Testament) subsistent sous une apparence démoniaque.

Cette hypothèse allégorique, soutenue par une longue tradition interprétative depuis le Ier siècle, et le choix même de la lèpre qui brouille la surface de la peau par des taches, me semble plus probable que celle d'un accident de peinture affectant le pelage d'un chien. On sait, aussi bien, que dans toute la tradition biblique, le chien est un animal impur ; la dernière preuve en est, dans l'*Apocalypse XXII, 15* le Christ excluant de sa maison « les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres. » Ce que Dom Calmet (*Dictionnaire de la Bible)*

Éléments sous droits d'auteur

commente ainsi : « Salomon et saint Pierre comparent les pécheurs qui retombent toujours dans leurs crimes, aux chiens qui retournent à leur vomissement. » C'est précisément en ces termes que, dans notre bas moyen âge, cette image revient dans le procès de Gilles de Rais : « Tu es retourné à tes fautes comme un chien retourne à son vomi. »

Le chien, sain au pied du lit de Vespasien (toile 2) était « blason » de la lèpre (toile 1) ; il est au premier plan de la séquence qui représente la vie des Juifs à Jérusalem, leur frivolité et leur inconséquence. Cette bigarrure du vrai et du faux appelle, comme y invite de nouveau Guillaume de Bourges, à « chasser les lépreux hors du camp » : *ideo eiciendi sunt extra castra.*

Le sens est désormais net : cette ville et ses habitants sont pestiférés ; Vespasien, instrument de la vengeance de Dieu, a été sauvé par le portrait du Christ.

Peut-être est-il utile pour le sens de cette véritable « composition » symbolique de revenir au texte de Philon d'Alexandrie. Il appartient à une interprétation du « Rêve chez Laban » où Jacob a la vision des animaux au pelage blanc, moucheté, tacheté de bleu cendré et qui dérive, après une définition du « monde comme broderie », en une interprétation des vêtements du Grand-Prêtre, jusqu'à la tunique tachée de sang. Quant à la lèpre, Philon y fait allusion à propos du « moucheté » des animaux :

> « ils ne seront pas comme les lépreux dont la peau est peinte de taches mobiles.
>
> Telle sera donc notre description du Grand-Prêtre, marqué des trois sceaux ci-dessus nommés : le "tout-blanc", le "moucheté", le "tacheté de bleu cendré". Quant à celui qui s'intéresse à la marche de la cité humaine, qui a nom Joseph, il ne peut avoir part, de toute évidence, au premier ni au troisième signe, mais seulement à celui du milieu, le "moucheté". Il est dit en effet qu'il portait une tunique brodée (*Gen. 37, 3*) ; il n'avait pas fait sur lui-même les rites purificatoires, qui lui eussent fait connaître qu'il n'était qu'un composé d'eau et de cendre ; il ne pouvait pas avoir contact avec le vêtement tout-blanc et lumineux, la vertu, mais il portait l'étoffe recouverte de broderie de la politique, dans laquelle il n'entre qu'une infime partie de vérité et où dominent de larges bandes de mensonge, de plausible, de probabilités, de vraisemblable, qui ont fait la prospérité de tous les sophistes

Éléments sous droits d'auteur

égyptiens : augures, ventriloques, devins, habiles à tromper, à charmer, à ensorceler ; tous artifices auxquels il n'est pas facile de se soustraire. C'est pourquoi Moïse montre sa connaissance profonde de l'être en introduisant aussi cette tunique tachée de sang (*Gen. 37, 31*), puisque la vie de tout homme politique est souillée : il fait la guerre, on la lui fait, les malheurs imprévus qui s'abattent sur lui le terrassent et le criblent de traits. »

(Philon d'Alexandrie, *De Somniis*, I § 219-221, trad. P. Savinel)

Je m'en voudrais d'avoir chargé notre chien de tous les péchés du monde ; il n'en est pas moins vrai que comme de toute cette histoire, le sens symbolique déborde ou recadre sans cesse la chronique.

Avant d'être blasonné par la lèpre le chien – en suivant l'allégoriste juif – est peint aux couleurs de la politique.

Il est temps de rappeler ici un peu d'orthodoxie. La lèpre de Vespasien n'est pas attestée par Flavius Josèphe qui ne parle que d'une blessure au pied causée par une flèche. Cependant le lien entre la lèpre et la cité, ou l'enceinte du camp, est rappelée par le même Josèphe (*Antiquités juives*, III, 261) à propos des lois de Moïse : « il a (...) banni de la cité ceux dont le corps est atteint de lèpre... » ; 264 « Il a banni définitivement les lépreux de la cité : ils vivent en solitaires et sont comme morts. Cependant, si un lépreux est guéri après avoir imploré Dieu, et retrouve une peau saine, il offre en action de grâce divers sacrifices... » Cette expulsion de la ville, déjà glosée par Philon comme « expulsion hors du camp », est ainsi annotée par l'éditeur des *Antiquités* (E. Nodet, 1992) : « le bannissement "hors du camp" à cause du sanctuaire, est étendu ensuite à toute la ville entourée de murailles... "En dehors du camp, en dehors des trois camps" décrit les trois parties formant le camp de sainteté croissante et dont l'accès était soumis à des conditions de pureté de plus en plus strictes. Pour la tradition rabbinique, Jérusalem fut ensuite assimilée au camp. » (Fl. Josèphe, *Antiquités*, t. I, II, Paris 1992, p. 197, note d'Étienne Nodet).

La fable selon laquelle les Hébreux auraient été chassés d'Égypte à cause de leur lèpre est déjà réfutée par Josèphe (*Contre Apion, II, II, 9-27*). Cette fable est reprise au IIIe siècle par Tacite, *Histoire, V,* dont voici un extrait :

« Plusieurs auteurs conviennent que la maladie de la lèpre s'étant fort répandue dans l'Égypte, le roi Bocchoris consulta l'oracle

Éléments sous droits d'auteur

> d'Hamon pour savoir le remède à cette incommodité. L'oracle lui dit qu'il fallait purger son royaume de ces sortes de gens, et les éloigner du pays, comme gens haïs des dieux... Ces malheureux réduits en cet état, ne sachant quel parti prendre, s'abandonnèrent aux larmes et aux plaintes ; mais Moïse... leur dit qu'il était inutile d'implorer le secours des dieux ni l'assistance des hommes ; mais que... s'ils voulaient le suivre... ils pourraient arriver sous sa conduite en un lieu de repos... Après sept jours de marche, ils arrivèrent dans la Judée dont ils se rendirent maîtres... »

Les exemples seraient nombreux à produire. Je rappelle au moins celui-ci ; dans les *Constitutions apostoliques* livre VI « sur les hérésies et les schismes », il est parlé du roi Ozias qui avait usurpé la fonction de Grand-Prêtre, « alors il sentit la lèpre envahir son front et il se hâta de sortir (du Temple), car le Seigneur l'avait puni ».

Marc Bloch, *Les rois thaumaturges*, Paris 1983, note brièvement, p. 59, n° 2 :

> « Deux maladies, la lèpre et la jaunisse, apparaissent dans les textes antiques, qualifiées de *morbus regius*... sans qu'il soit possible en aucune façon de déterminer si cette affection avait dans ses origines quelque rapport avec un miracle royal. » Et p. 148 : « Quelques écrivains dévoués aux Habsbourg ont, à partir du XVIe siècle, prêté aux rois de Hongrie (titre dont, on le sait, les chefs de la Maison d'Autriche avaient hérité) le pouvoir de guérir l'ictère, ou jaunisse. Le choix de cette maladie s'explique par un souvenir du vocabulaire scientifique de l'antiquité classique ; on y désignait souvent l'ictère, pour des raisons qui nous échappent, sous le nom de mal royal, *morbus regius.* »

L'important est surtout cette dénomination continuée. L'attestation la plus intéressante de cette maladie (ou de son symptôme) symboliquement liée à la politique est évidemment chez Philon ; et sa « moralisation » théologique : la lèpre comme figure de l'hérétique. (Je ne sais jusqu'à quel point ce *morbus regius* peut être rapporté à ce *roi lépreux* Baudouin IV, roi de Jérusalem.)

On consultera utilement Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible* sur les trois lèpres dont il est parlé dans la Bible : la lèpre des hommes, la lèpre des maisons, la lèpre des vêtements.

Éléments sous droits d'auteur

Je donne d'entrée la variante du résumé faite par Petit de Julleville (*op. cit.*, p. 455) : « Cependant Vespasien, duc d'Espagne, est gravement atteint de la lèpre, et trois médecins de Tolède désespèrent de le guérir. Dieu lui envoie l'ange Uriel, vêtu en pèlerin, pour l'inviter à faire venir de Jérusalem la *Sainte Face*, cette incomparable relique ; aussitôt Vespasien envoie ses chevaliers la chercher.

Caïphe, prévenant Pilate, l'a dénoncé à Rome ; Pilate à son tour dénonce Caïphe ; la première journée se termine à l'arrivée des messagers du gouverneur et du grand prêtre dans la ville impériale.

Au commencement de la seconde journée Tibère se fait lire la lettre de Pilate. Elle est en prose et fort longue ; c'est une paraphrase de la lettre prétendue de Pilate à l'Empereur, qu'on lit dans les *Actes* apocryphes *de Pilate*, document certainement faux, mais fort ancien. Tibère est si frappé des merveilles qu'on lui rapporte de la vie de Jésus et des prophéties faites à son sujet chez les Juifs et chez les Romains eux-mêmes, par David et par la Sibylle, qu'il propose au Sénat de reconnaître Jésus comme Dieu. Le Sénat s'y refuse.

Les envoyés de Vespasien ont obtenu de Véronne, cette pieuse femme à qui appartient la Sainte Face ou la Véronique, qu'elle consentît à les suivre en Espagne. Malgré la fureur des diables, le voyage s'accomplit, et la seule vue de la relique sacrée guérit entièrement Vespasien. »

Du Mystère et des sources que nous retenons comme possibles (*Légende dorée*, divers apocryphes) il ressort déjà ceci : que ce *morbus regius* (Vespasien est encore sous Tibère, il sera plus tard proclamé empereur) est l'occasion d'une invention de la Véronique. Elle fait l'objet d'une révélation (par l'ange de Dieu), d'une quête et d'un transfert en Occident ; elle entre déjà en compétition symbolique avec l'image d'Edesse puisqu'elle « sert » à guérir un roi d'Occident. On verra plus loin que cette compétition est à ce point forte que les *Libri carolini* dénient toute réalité à l'image d'Edesse.

La *légende dorée* opère un raccourci du miracle : c'est Tibère malade qui est guéri par la Sainte Face apportée à Rome :

> « Tibère souffrait d'une grande maladie ; on lui apprit qu'il se trouvait à Jérusalem un médecin qui guérissait toutes sortes de maux par une seule parole ; mais on ignorait que Pilate et les juifs l'eussent crucifié… (Volusien, intime de Tibère est envoyé

Éléments sous droits d'auteur

à la recherche du médecin… il s'informe auprès d'une dame nommée Véronique, qui avait été amie avec J.-C.). Véronique répondit : Alors que mon Seigneur parcourait le pays en prêchant, comme j'étais privée, bien malgré moi, de sa présence, je voulus faire exécuter son portrait, afin que lorsqu'il ne me serait plus donné de le voir, je pusse au moins me consoler en regardant son image : alors je portai de la toile au peintre, quand le Seigneur vint au-devant de moi et me demanda où j'allais. Lorsque je lui eus exposé le sujet de ma course, il me demanda la toile, et me la rendit avec l'empreinte de sa face vénérable. Si donc votre maître regarde avec dévotion les traits de cette image, à l'instant il aura l'avantage de recouvrer la santé. (…) Volusien revint alors à Rome avec Véronique. (…) Alors César fit étendre des tapis de soie sur le chemin et commanda qu'on lui présentât le portrait : il ne l'eut pas plus tôt regardé qu'il recouvra sa santé première. »

(*La Légende dorée*, « la Passion du Seigneur », traduction de J.-B. M. Roze, Paris 1967, pp. 267-268)

Ce même chapitre fait un récit du siège et de la prise de Jérusalem à propos de l'histoire de Pilate, la plus proche de notre Mystère.

Parmi les nombreux apocryphes déjà cités (*Vindicta Salvatoris, Martirium Pilati, Mors Pilati*), je donne un extrait du plus ancien, la *Cura Sanitatis Tiberii*, daté du VI[e] siècle (*édition citée*, p. 388-396, *je traduis*). Ici encore Tibère, comme le titre l'indique, est le bénéficiaire du miracle, pour des raisons impériales. Apparaît ici déjà la confusion célèbre entre Véronique, nom du portrait, et son étymologie « Bérénikè », nom attribué par la tradition à l'hémoroïsse guérie par l'attouchement du manteau du Seigneur :

« §12. Volusien dit à Tibère César : Jésus a guéri une femme [de pertes de sang dont elle souffrait depuis trente ans]. Et elle, par amour de lui fit peindre son image, selon la ressemblance [tandis que Jésus était encore vivant]. Je l'ai amenée ici avec la femme. Car celle-ci, quittant tout ce qu'elle avait, a suivi l'image de son Dieu en disant : Je ne veux laisser ma vie, l'espérance du Salut et la force de mon âme ; là où ira mon espérance, là aussi j'irai parce qu'elle est la richesse de mon âme.

§13. Tibère Auguste en entendant cela commanda que lui fût présentée la femme avec l'image de Jésus Christ. Lorsque Tibère

Éléments sous droits d'auteur

l'Évangile ne rapporte que Jésus aurait envoyé une image à Abgar, comme ceux-là le soutiennent » et la réponse d'Adrien, s'appuyant sur un passage de Jean, XX – « et le Seigneur fit encore beaucoup d'autres choses /*multa quidem et alia signa*/ qui ne sont pas écrites dans ces livres », et sur l'autorité d'Eusèbe (*Hist. eccl.* I ch. 13) qui rapporte de tradition syriaque la mission de l'apôtre Thaddée auprès du roi Abgar. Certains rapportent que le Rédempteur du genre humain, alors que le jour de sa passion était proche, parce qu'un roi de la ville d'Edesse qui désirait le voir physiquement (*corporaliter illum cernere*), et le faire venir près de lui pour qu'il échappe aux persécutions des juifs et selon ce qu'il avait entendu de ses miracles, lui rende la santé à lui et à son peuple, (Jésus) répondit : « Si tu désires voir ma face corporellement (*faciem meam corporaliter cernere*), je t'envoie l'image de mon visage transformée en une toile de lin (*vultus mei speciem transformatam in linteo dirigo*), pour que tu puisses refroidir la brûlure de ton désir et que personne ne juge impossible ce que tu as entendu dire de moi. Enfin j'accomplirai ce qui a été écrit de moi et t'enverrai l'un de mes disciples qui te donnera la santé à toi et à ton peuple et vous conduira à l'élévation de la foi » (*Epistola Adriani papae ad beatum Carolum magnum regem, De Imaginibus*, P. L. 98, col. 1256). Il est connu qu'Eusebe, proche de Constantin, servait les vues impériales de celui qui était considéré comme le prototype de l'empereur chrétien. Ce qui est pour nous significatif c'est que la mission de Volusien (« chevalier » d'invention médiévale) envoyé par Vespasien ou par Tibère, selon les versions, met l'empereur d'Occident dans la même situation que Abgar-Constantin : il est destinataire de l'envoi de l'image (c'est-à-dire du visage transformé en image : *vultus mei speciem transformatam in linteo* ; ce *transformatam* est proche du vocabulaire eucharistique carolingien qui emploie encore volontiers « *conficere* », fabriquer, faire, terme également appliqué aux, images). Le « cadeau » du Christ est en tout cas celui d'une image qui consacre le roi, et rétablit la santé de son royaume. Il est, je crois, tout à fait clair que la guérison de Tibère-Vespasien a bien un sens mystique ; c'est déjà un baptême (dont la *Cura Sanitatis Tiberii*, indique qu'il se fait par les larmes et la prosternation) et la justification de l'entreprise contre la Judée (comme Abgar appelant Jésus « *ut persecutiones Judaeorum fugeret* », pour le mettre à l'abri des persécutions des juifs.)

Je n'ai pas ici la place de produire et d'analyser le passage correspondant des *libri carolini* (livre IV, chapitre X) dont l'argumentation est,

Éléments sous droits d'auteur

comme toujours, à la fois juridique (on ne peut recevoir comme preuves scripturaires ni des traditions ni des textes apocryphes) et interprétative (les miracles, dont celui de l'hémoroïsse, doivent être entendu en un sens mystique) ; le rédacteur avait commenté le même passage de Jean, XX, « et le Seigneur fit encore beaucoup d'autres choses en présence de ses disciples qui ne sont pas rapportées dans ce livre », « ces mots font allusion à des miracles, non à une correspondance, à des signes non à des institutions, *constitutiones* » (« et dans ces larges fleuves que sont les Évangiles qui contiennent grand nombre de faits du Seigneur, on ne trouve nulle part que le Seigneur ait reçu une lettre de ce roi Abgar ni qu'il lui en ait répondu... »). (P. L. 98. col. 1202-1203).

On comprend aussi l'importance de cette contestation de l'image d'Edesse par l'usage qui en est fait : la légende veut qu'elle ait été redécouverte à point nommé pour servir d'étendard à Héraclius en guerre contre les Perses ; elle aurait de nouveau « sauvé » la ville d'Edesse. Située dans les provinces d'Orient (Syrie) Edesse a eu un destin mouvementé : invasions perses, arabes. Prise par les croisés au cours de la première croisade, les Juifs en sont expulsés (1098).

Je crois qu'il vaut la peine, dans ce paragraphe sur la Véronique, de donner l'interprétation du miracle de « Bérénice » selon les *Libri carolini*. Le sujet traité est autant que le miracle, le *manteau du Christ* ; c'est lui qui interprète cette guérison enchâssée dans celle, toute mystique, d'un « réveil de la synagogue ».

Il est donc parlé très indirectement de la Véronique, sous cette autre figure de la femme hémoroïsse qui a été guérie de son flux de sang (que les évangiles, selon la tradition juive, nomment une *plaie*), après avoir touché le bord (*fimbria,* l'ourlet ou la frange) du manteau du Christ. (*Libri carolini, De imaginibus*, lib. III, cap. XXI, P. L. 98, col. 1156-1158.)

Il est d'abord question d'un certain Polémon, empêché par une image de perpétrer l'adultère. Le texte ne dit rien du « charme » particulier de cette image qui aurait détourné Polémon de commettre l'acte de chair ; on peut le supposer à cette conclusion ironique (ce n'est pas une raison pour adorer les images) :

> « ... et ce fait, si l'on peut croire que c'en est un, qui n'est rapporté ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, ni par aucun de leurs docteurs qui sont reçus par la sainte Église romaine, catholique et apostolique, est seulement énoncé pour

Éléments sous droits d'auteur

étayer leur erreur ; ils en font un miracle prouvé et ne craignent pas de le comparer au miracle produit par la frange du manteau du Christ…

Car la frange du manteau du Seigneur, c'est la foi en l'incarnation, dont le contact guérit la gentilité de la maladie d'une idolâtrie repoussante. De même que la frange est une toute petite partie en comparaison du corps ou du vêtement entier, de même assurément l'incarnation du Rédempteur est petite si on la compare à la génération divine et ineffable qui a été faite par le Père avant les siècles.

La femme touchant par derrière la frange du manteau du Seigneur recouvra une santé désirée que, depuis longtemps, n'avait pu lui donner l'industrie des médecins, c'est qu'après la passion et la résurrection du Seigneur et son ascension au ciel, la gentilité reçut la guérison de la crédulité que ni la prédication des prophètes ni celle des patriarches ne pouvait lui procurer, et elle la reçut en touchant l'ourlet du manteau du Seigneur parmi la foule alors modique des disciples devenue ensuite une grande foule qui, dans l'ardeur de la foi, était venue entendre la prédication des apôtres… Le Seigneur passant donc pour aller éveiller la fille du chef de la synagogue (*ad filiam archisynagogi suscitandam pergens*), libère par le contact de cette frange la femme de son flux de sang ; c'est que la synagogue qui descend des deux lignées des patriarches et des prophètes, il s'efforça de l'éveiller du sommeil de l'incrédulité, il guérit par la connaissance de sa foi les païens (les gentils) du culte très insolent des démons et le bien que leur faute perfide ne leur permettait pas de voir, il leur permit de le connaître par la dévotion à sa foi /et ce miracle signifie la libération de la synagogue/… Le Seigneur témoigne qu'il est venu pour libérer la synagogue lorsqu'il dit de sa présence corporelle : "Je n'ai pas été envoyé sinon pour les brebis qui périrent dans la maison d'Israël". »

(Matt. XV)

(Comme d'habitude « ceux-là », « eux » désignent les Byzantins ; je n'ai pu éclaircir qui était ce Polémon. Je réserve ce point ainsi que la traduction de ce chapitre, et d'autres, des *Libri carolini* pour une rédaction ultérieure).

Éléments sous droits d'auteur

hommes, en commémoration de sa passion et pour notre salut, s'accomplit par la main du prêtre et l'invocation du nom divin, des images qui n'ont besoin ni du mystère de la consécration ni de l'imposition des mains, on sait qu'elles ne sont composées et formées par personne d'autre que par ceux qui sont imprégnés (*imbuti*) de l'art de la peinture, ont quelque habileté dans la fabrication des couleurs ou par ceux qui, par le métier d'artisan ou de ciseleur, font des visages grâce au système appris de quelque art ou aux ressources de la matière (*vel certae alicujus artis comperta institutione et cognita vi materiae*)... Et il est très loin de la voie de la vérité, de la raison et du discernement celui qui essaie de faire des images l'équivalent (*aequiparare conatur*) du corps et du sang du Seigneur. En effet Melchisedech, roi de Salem et prêtre du Dieu très haut, n'a pas pris pour la forme (*typus*) du corps et du sang du Seigneur une image quelconque mais a choisi d'offrir du pain et du vin. Et Moïse aussi en préfiguration de notre Rédempteur dont nous nous approprions (*sumimus*) la chair en rémission des péchés et, par le baptême du sang (*tinctione*, proprement : la teinture), échappons au coup de l'ange (exterminateur), a ordonné que dans chaque maison l'agneau soit mangé et a proscrit absolument l'usage de rendre un culte aux images et de les adorer. »

Voilà à quoi se réduit, dans la rigueur carolingienne, l'image possible du Christ : le sens mystique du manteau et l'eucharistie qui est sans image. L'image *achiropiïte* dans les mains d'Héraclius en guerre contre les Perses signifiait aussi une lutte contre le mazdéisme. L'Occident n'a besoin que d'une justification juridique et mystique que lui assure le *Corpus Domini* dont il entend faire gestion (*op. cit.* lib. II, cap. XII *Corpus Christi quod est Ecclesia*). C'est déjà le sens de la symbolisation dans le grand cycle mystique d'Occident, le *Graal*, dont les figures, le Vaissel, la lance de Longin, deviennent invisibles, enlevées au ciel par la main de Dieu.

Cet épisode, entre autres, est évidemment destiné à christianiser le texte de Josèphe. Il en sera de même de toute l'histoire de Pilate, bâtie sur les apocryphes déjà cités. Selon les versions Pilate est jugé, condamné, exécuté, suicidé, damné ; selon d'autres, converti il devient un saint martyr. Dans toutes les versions la robe du Christ le protège des coups de Tibère tant qu'il la porte. Les implications dogmatiques

Éléments sous droits d'auteur

Perlesvaus : « il lui semble voir dans le Graal la silhouette d'un enfant », en une forme d'attestation de la présence réelle) et nourriront plus profondément et durablement les motifs de l'antisémitisme païen puis chrétien. On a déjà vu la réponse de Josèphe à Apion (*Contre Apion,* II, VIII, 89-111).

On a vu ailleurs que la combinaison de ces motifs (l'enfant tué ou saigné, les azymes, le sang passé sur les portes ou parois) décident à la fois de la légende et de l'iconographie des récits d'hosties profanées (dont la prédelle d'Uccello : dans le *Mystère de la sainte hostie,* la femme qui a livré l'hostie est accusée d'infanticide).

Le plus étonnant est peut-être la perpétuation de cette fable chez saint Thomas, *Somme, tertia pars, quaestio 74,* « le mystère du sacrement », art. 1) « Certains appelés artotyrites / litt : "triturateurs de pain" / "offrent" dans ce sacrement du pain et du fromage aux dires de saint Augustin, sous prétexte que les oblations célébrées par les premiers hommes le furent avec les produits de la terre et des brebis. D'autres, les cataphrygiens et les prépuziens, "célèbrent leur eucharistie, paraît-il, en faisant du pain avec du sang de petits enfants, qu'ils tirent de tout leur corps par de petites piqûres, et qu'ils mêlent à la farine". D'autres, appelés aquariens, sous prétexte de sobriété, "n'offrent dans ce sacrement que de l'eau". Les prépuziens ou les "insolents" sont simplement rangés parmi ceux qui pratiquent une forme aberrante du sacrifice. »

Plutôt que de citer le passage de l'*Exode,* je donne celui du poète Ezékiel (juif d'Alexandrie, auteur d'une tragédie, l'*Exode*) cité par Eusèbe de Césarée :

> « Et tu diras à tout le peuple : À la pleine lune du mois dont je parle, quand vous aurez offert à Dieu le sacrifice pascal la nuit précédente, vous teindrez de sang vos portes pour qu'à la vue de ce signe l'ange exterminateur passe outre. Mais vous, la nuit, vous mangerez des viandes rôties. Le roi, lui, se hâtera d'expulser toute cette foule. Et quand vous serez sur le point de prendre votre course, je donnerai ma faveur au peuple : une femme prendra d'une autre ses ustensiles et toutes les parures que porte l'homme, l'or, l'argent, les vêtements aussi, afin que les Égyptiens paient aux gens le salaire de leurs travaux. Et quand vous serez arrivés dans votre territoire propre, de même que depuis le matin de votre fuite d'Égypte vous aurez fait route

Éléments sous droits d'auteur

sept jours durant, tous, chaque année, pendant autant de jours vous mangerez des azymes et adorerez Dieu, sacrifiant à Dieu les premiers nés des animaux, *avec tous les enfants mâles qu'enfanteront pour la première fois les jeunes femmes et qui ouvriront la matrice de leur mère.* »

(*Préparation évangélique*, IX, 29, 12, trad. E. des Places, Paris 1991)

Et, du même, sur les azymes :

« … et cela s'appellera la Pâque. Et quand vous aurez sacrifié, prenant en main une touffe d'hysope, vous la tremperez dans le sang et en toucherez les deux montants (de vos portes), pour que la mort passe loin des Hébreux. Vous garderez cette fête au Seigneur, des azymes cuits le jour ; et vous ne mangerez pas de levain. Car ce sera la libération de vos maux, et c'est en ce mois que Dieu vous donne de partir : c'est le début des mois et des temps. »

(*op. cit.*, IX, 29, 13)

Je note rapidement, là encore, une convergence de motifs. On se rappelle, au résumé de la première journée que fait Petit de Julleville, que les chants et danses des Juifs dans Jérusalem prennent occasion d'une célébration des fêtes de la Pâque, que ce moment même est celui d'un renouvellement des vêtements de fête. Ce même motif (un beau vêtement pour Pâques) est donné comme la cause d'une vente d'hostie dans le Mystère parisien illustré par Uccello (l'obligation de restituer un manteau mis en gage est longuement glosée par Philon, *De somniis*, I § 92-117). Enfin, je rappelle que les *sacra* sont toujours (« rituellement ») profanés à Pâques (en jouant sur une confusion possible de date avec la Pâque juive), c'est-à-dire au moment de la commémoration du Sacrifice, de l'année nouvelle. On note, bien entendu, que l'autre portrait du Juif comme usurier abusif prend aussi motif dans le même passage de l'*Exode*. (Il s'agit de « dépouiller » les Égyptiens, c'est-à-dire la nation dans laquelle la communauté juive s'est installée).

Cette scène est le scénario même de Flavius Josèphe. Seulement ce tableau de la famine et de l'alimentation à la fois hasardeuse et coupable (on consomme des animaux impurs – chats, âne – c'est-à-dire non ruminants) est encore une fois éclairée dans ces toiles par le

Éléments sous droits d'auteur

On a vu ici, à quelques détails (dont la Véronique), que ce qui justifie les entreprises de l'Occident est symboliquement le transfert du sceptre et la translation des *sacra* en Occident. C'est-à-dire, pour notre légende, en pays latin. Cette translation matérielle accomplit leur sens mystique. Car c'est l'Occident même qui est devenu le « lieu » du Corps mystique. On a noté au passage la convergence des motifs qui réalise une assomption des symboles une fois que leurs premiers destinataires réels en ont été gratifiés. La Véronique, comme le Mandylion, a installé symboliquement l'empereur dans la gestion de tout le pouvoir réel et symbolique.

Il en est de ces objets miraculeux comme du Graal lui-même (le Vaissel et la Lance de Longin) : ils ont justifié la structure même du pouvoir impérial religieux (la féodalité : le roi et ses barons) dont la mission est la christianisation de l'Occident (du monde). Ils ont confirmé le sens du sacrement (la présence réelle dans l'eucharistie). Une fois leur effet avéré dans le réel, ils deviennent invisibles ; leur garantie est l'assurance d'une vérité mystique irradiant toute la structure du corps chrétien.

Dans tous les cas, l'Orient est devenu désert : ses trésors alors incompris sont devenus les symboles majeurs de l'Occident chrétien (et l'entreprise impériale, la Croisade, aura pour fin d'en faire une terre chrétienne).

L'extraordinaire est donc ici le théâtre fait par Jérusalem qui doit être, comme Carthage, détruite, parce qu'elle est, comme elle, foyer de toutes les rébellions.

Cette fable impériale désigne pourtant des ennemis qui sont les Juifs contemporains.

Cette Croisade mythique survit à quelques événements majeurs de la fin du XVe siècle : prise de Constantinople par les Turcs, leur installation dans le « croissant » de la Méditerranée, échecs des projets de croisade contre les Turcs de Pie II et Paul II.

En dehors du rappel fait ici d'une origine romaine de la Croisade (selon une manipulation assez courante des données historiques qui consiste à sauver à tout prix l'assise mystique du pouvoir en pays latin), il reste encore cet hallucinant théâtre de fantasmes que constitue Jérusalem.

Éléments sous droits d'auteur

L'histoire de Pilate, que je n'ai pas ici détaillée (c'est un roman très sinueux) laisse une ouverture en variante, selon même la *Légende dorée*. De tous les acteurs de la Passion, Pilate est le seul non Juif. Une légende allemande du XIII[e] siècle, *Pilatus*, en fait le fils du roi Latus et d'une princesse Pila d'origine germanique : c'est un chevalier allemand ; transféré en Occident, son corps jeté dans le Rhône puis dans un lac d'Helvétie y provoquera des tempêtes ; il est le trouble et la mauvaise conscience liés au crime auquel il ne s'est pas opposé. Une version de son histoire le montre converti, tout comme Longin qui avait percé le côté du Seigneur.

L'enjeu d'une publication si tardive de cette fable antisémite est, à vrai dire, toujours le même ; c'est au moment des crises (et de toutes sortes) qui menacent l'unité des États chrétiens que ces légendes resurgissent.

Tel était déjà le sens de la représentation solennelle du *Miracle de l'hostie* en 1444[4] offerte à Paris au roi d'Angleterre, afin de sceller une paix d'amitié entre les deux nations. L'État chrétien ne peut avoir, quant à sa nature profonde, que des ennemis théologiques. Ceux-ci ne sont pas une nation mais depuis toujours des agents perturbateurs des fondements de l'ordre social et jusqu'à ceux de la hiérarchie des significations et des fonctions que leur philosophie ruine, et qui ont installé *tout le pouvoir* en Occident.

Et sans doute n'est-il pas indifférent que la mémoire de ce mystère ait été précisément, et pieusement, conservé à Reims, ville du sacre des rois très chrétiens.

4. « Item, fut faite une des plus piteuses et plus dévote procession qu'on eût oncques vue à Paris, car l'évêque de Paris et celui de Beauvais, et des abbés portèrent le corps Notre Seigneur de Saint-Jean-en-Grève sur leurs épaules, et de là allèrent aux Billettes quérir à grande révérence le canivet de quoi le faux Juif avait dépiqué la chair Notre Seigneur, et de là furent portés avec la sainte croix et autres reliques sans nombre à Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecoliers ; et y avait devant plus de 500 torches allumées, et de peuple bien 9 ou 10 000 personnes, sans ceux de l'église ; et avait après ces saintes reliques tout le mystère du Juif qui était en une charrette lié, où il avait épines, comme si on le menait ardoir, et après venait la justice, et sa femme et ses enfants ; et parmi les rues y avaient deux échafauds de très piteux mystères, et furent les rues parées comme à la Saint-Sauveur. Et fut faite cette procession, pour ce qu'on avait bonne espérance d'avoir paix entre le roi de France et d'Angleterre, et fut le 15[e] jour de mai, au vendredi, l'an 1444. » (*Journal d'un bourgeois de Paris*).

Éléments sous droits d'auteur

Tradition et politique

Éléments sous droits d'auteur

Shmuel Trigano

Jérusalem dans le système symbolique du Judaïsme

S'il existe une clef de l'imaginaire du judaïsme, c'est bien la ville de Jérusalem et le symbole qu'elle a fini par représenter à travers l'histoire qui la fournit. Le drame de l'exil lui a conféré cette centralité dans la conscience juive. Dès le premier exil, consécutif à leur déportation à Babylone (– 586), les Hébreux chantent avec les mots du prophète la cité perdue en laquelle se cristallisent toute l'existence collective et la présence d'Israël dans le monde. « Sur les rives des fleuves de Babylone, là nous nous assîmes et nous pleurâmes au souvenir de Sion... Si je t'oublie jamais Jérusalem, que ma droite m'oublie ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens toujours de toi, si je ne place Jérusalem au sommet de toutes mes joies ! » (Psaume 137).

Rien dans le Pentateuque n'annonçait à vrai dire une telle importance, même si dans le reste du texte biblique Jérusalem est évoquée six cent cinquante-six fois. La ville est (à demi) citée dans la *Genèse* lorsque Abraham rencontre Melkitsedek, roi de Chalem, et scelle une alliance avec lui (Gn. 14) au sortir d'une guerre régionale très violente. Elle se voit désignée indirectement comme une montagne, le Mont Moria, où eut lieu un épisode capital de la geste biblique, la « ligature d'Isaac » (Gn. 22), épreuve spirituelle cardinale de la vocation abrahamique. Jérusalem sera, après coup, avant tout identifiée au Mont Moria, sur lequel d'après la tradition fut construit le Temple, et là où Adam aurait été formé par le Créateur. Après la période des Juges (– 1200/– 1000), la ville devint, sous le roi David et le roi Salomon, la capitale d'un royaume puissant qui réussit à tenir à distance ses deux voisins impériaux, au nord, les Assyriens, au sud, les Égyptiens. Cependant, ce n'est pas de cette fonction politique, symbole même de l'État hébreu, qu'elle tira son importance mais plutôt de son rôle religieux. Le judaïsme se distinguait des autres religions du Proche-Orient,

Éléments sous droits d'auteur

non seulement par son Dieu unique et son système de valeurs mais aussi par son culte se déroulant sur une scène unique, celle qu'induisait l'Arche d'Alliance autour de laquelle, dans le Tabernacle du désert, se déroulait le culte. Il n'y avait ainsi qu'un seul autel des sacrifices pour toute la religion israélite. Après avoir été itinérante – bien que toujours à proximité de Jérusalem, dans le territoire de Benjamin –, l'Arche d'Alliance fut installée à Jérusalem, à l'époque de la monarchie, de sorte que la centralité de Jérusalem devait autant à la politique royale qu'à l'unité du lieu de culte monothéiste, qui, bien sûr, se prêtait de ce fait à la légitimation de la centralisation monarchique.

Quand le Temple fut détruit pour la première fois par les Assyriens en – 586, Jérusalem devint le symbole de l'indépendance juive perdue et espérée, en souvenir de la capitale royale qu'elle fut et surtout en souvenir du Temple. En termes spirituels, le Temple était le lieu où la miséricorde divine s'exerçait : l'autel des sacrifices remplissait une fonction de rachat et de purification pour les péchés de sorte qu'il devenait la figure même de la clémence dans le monde, désormais privé de son apport et livré à la rigueur du jugement. En termes religieux, toute l'économie du culte judaïque se retrouvait ébranlée sans l'existence d'un Temple qui ne pouvait être qu'unique et ne devait pas être reconstruit ailleurs.

Mais c'est après le deuxième exil (70), qui fit suite au premier retour (– 538) que Jérusalem prit une importance symbolique considérable. Le judaïsme rabbinique se met alors en place, à Babylone, en s'inscrivant dans une perspective spirituelle sous-tendue par la pensée de l'exil et du retour qui se développait dans la lignée du discours prophétique. La condition juive se voit alors définie par l'exil : elle est comme en suspens et dans l'inachèvement, dans l'attente d'un retour qui finit par prendre une ampleur considérable puisqu'il devient l'horizon messianique de l'histoire de l'humanité. Jérusalem se dédouble en « Jérusalem d'en haut » et « Jérusalem d'en bas ». Celle d'« en bas » peut bien connaître toutes les vicissitudes de la destruction, celle « d'en haut » reste intacte, encore plus réelle que celle d'en bas et toujours promise au peuple ressuscité et à l'humanité réconciliée, point de repère pérenne dans la dispersion des communautés. Désormais, Jérusalem est devenue une force intérieure et une source d'énergie symbolique capable d'irriguer la créativité spirituelle du judaïsme autant que les démarches pratiques des Juifs (comme les incessants mouvements d'émigration vers Israël à travers l'histoire et les systèmes mondiaux de collecte pour

Éléments sous droits d'auteur

Francisco Márquez Villanueva

L'heure de Jérusalem

En 1519 Juan del Encina (1468 ?-1529 ?), fondateur du théâtre profane espagnol, effectua un pèlerinage à Jérusalem, objet de méditation dans son poème *Trivagia* (adaptation du grec *tribos* et *agia* « voyage saint »), publié en 1521[1]. Juan del Encina se trouvait déjà au crépuscule d'une vie dont les désillusions l'avaient poussé à chercher la reconnaissance, comme musicien et poète, dans les milieux de la Rome papale dont il nous dit au début de son récit qu'il se détourne radicalement. Ce récit se poursuit en une méditation continue et troublée devant les réalités rencontrées au hasard de son voyage comme devant le spectacle de la cité biblique. N'étant pas visionnaire, Encina commence à réagir avec une froide honnêteté devant l'invraisemblance archéologique de certains lieux saints, la commercialisation et l'abandon, peu édifiant, qui entourait partout les pèlerins. Il a du mal à imaginer, face à cette pauvreté, le passé glorieux de Jérusalem. Cette terre « stérile et rocailleuse », est-il possible qu'elle ait jamais pu être la terre promise ? Peu impressionné par cette terre ou par ses éléments, il l'est davantage par les hommes. Encina va, malgré tout, être captivé par quelque chose de particulier qui flotte dans l'air de Jérusalem et qui a le pouvoir de transformer profondément les hommes. Il assista à la métamorphose de l'orgueilleux Marquis de Tarifa, qui avait effectué un voyage incognito en prenant de grands risques personnels : tel marquis donna l'ordre de célébrer une messe pour ses ennemis et communia dans le Saint-Sépulcre, côte à côte avec le poète. Celui-ci connut aussi sa propre métamorphose : il reçut l'ordination, après l'avoir différée pendant plusieurs années, dans l'enceinte du mont Sion où il passa toute une nuit à prier devant le Saint-Sépulcre, dont il dit souvent revenir fasciné.

Jérusalem a apporté une réponse aux interrogations qui assaillaient la conscience chrétienne de Juan del Encina : « Penser ces choses

1. Francisco Márquez Villanueva, « La *"Trivagia"* y el problema de la conciencia religiosa de Juan del Encina », *La Torre* (Puerto Rico). Nueva época 1 (1987), 473-500.

Éléments sous droits d'auteur

soulage le corps et l'âme et affermit la foi. » Jérusalem est l'endroit où la diversité religieuse apparaît comme inéluctable. Une cité musulmane qui garantit et protège le pèlerinage du monde chrétien, mais aussi un lieu, ce qui surprend le poète, où de nombreux sanctuaires sont communs aux fidèles des deux religions. Il y a aussi les juifs, qui n'intéressent pas Encina étant donnée leur indifférence envers les deux autres religions : ils sont, pour lui, un cas à part. Jérusalem se présente comme un échantillon chrétien hétérogène où pullulent des Grecs, des Coptes, des Géorgiens, des Maronites et des Latins, différents par la physionomie, la langue et les vêtements, matérialisant ainsi, aux yeux du poète, la vocation universelle de l'Évangile. Le poète de Salamanque n'ignore pas les profondes divergences doctrinales entre ces groupes, mais il les assimile simplement à « une légère erreur » sans grande importance face à la solidarité charismatique que procure le Saint-Sépulcre. Sans le dire explicitement, le converti Encina, doit sans doute comparer en esprit l'intolérance de l'Inquisition et l'armistice théologique avec lequel personne n'ose rompre dans la dignité de ce lieu saint. Beaucoup de ces frères inconnus ont un avantage sur lui car ils donnent un précieux témoignage de leur foi en terre d'Infidèles. Alors quelle importance accorder à la différence doctrinale ? C'est le Saint-Sépulcre, Jérusalem et non Rome, qui, dans l'idéal religieux, apporte une paix décisive à l'esprit, ni rêveur ni facile à satisfaire, de Juan del Encina.

La *Trivagia*, bien que très lue à son époque, a été peu appréciée par une critique incapable de voir ce qui s'y traite et s'y éclaire. Son côté œcuménique et conciliateur contraste avec les fréquentes lamentations devant le spectacle de désagrégation, de schismes et d'hérésies qui matérialisent de façon pathétique autour du Saint-Sépulcre, le déchirement de la tunique de Jésus Christ. Dans un cas comme dans l'autre, le pèlerin projette sur Jérusalem une confirmation de ce qu'il porte en soi, et ce qu'Encina nourrissait en son âme c'était le germe d'un christianisme irénique, essentiellement christique à partir duquel de nombreux convertis, comme lui, ont dérivé vers le faisceau de glissantes hétérodoxies, qu'aujourd'hui, par commodité, on regroupe sous l'étiquette d'illuminisme espagnol du XVIe siècle.

Le souvenir du cas, aussi peu connu que celui de Juan del Encina et sa *Trivagia*, servira ici de point de départ à une réflexion sur le pouvoir ambigu avec lequel Jérusalem s'érige comme symbole devant l'humanité. Il ne s'agit pas pour l'instant de sous-estimer la fière beauté

Éléments sous droits d'auteur

avec laquelle la ville s'offre au regard du visiteur depuis la colline de l'autre côté de la vallée de Josaphat, baignée par cette lumière blanche du désert qui tue l'éclat des couleurs et rehausse le contour des murs, coupoles et recoins. C'est impossible, en même temps, de ne pas céder à quelque chose de proche du vertige, devant la matérialité de cet espace qu'on verrait facilement exploser dans l'air comme conséquence de la tension spirituelle accumulée, pendant des millénaires, par les trois religions monothéistes. Jérusalem est la dernière patrie et le dernier voile sous lequel se cache la formidable plénitude ainsi que le formidable vide de tout ce à quoi peut croire l'homme sans le connaître. Cette terre qui nourrit comme nulle autre les religions ne parle pas la langue de la poésie ni de la philosophie, et elle privilégie l'archéologie à l'art. Cette évidence hiérosolymite s'impose, devant elle point d'autre réaction que la prière, le blasphème ou le silence, mais jamais l'indifférence. Combien de pèlerins sont-ils entrés dans la cité en chantant des louanges ? Flaubert signale comment un pet lui échappe en franchissant les portes de la ville au dos de sa mule.

Il ne serait pas réaliste d'ignorer cependant le mutisme du sphinx : Jérusalem impose un mystère qui tout simplement s'accepte ou se nie. La ville est aussi un inéluctable fait matériel : un tas de maisons et de rues sans prestance qui la placent à l'opposé des villes musées que sont Florence, Tolède ou Bruges. Mais Jérusalem est aussi beaucoup plus et beaucoup moins, par un phénomène unique, et réfractaire à l'application d'un modèle étranger. Le parcours de la vieille ville est une expérience non moins inédite, car c'est seulement après avoir traversé la distance réduite qui sépare les principaux sanctuaires des trois religions, que le visiteur reste écrasé, impressionné, par l'inéluctable paradoxe de proximité et d'éloignement des trois religions d'Abraham. Le Mur et la mosquée d'Omar ne sont pas face à face mais littéralement dos à dos. La Voie Douloureuse se confond avec le plus mesquin des souks orientaux et il est difficile de savoir si son authenticité réside dans le fait de ne pas avoir perdu ou d'avoir acquis l'air graisseux et l'immense tristesse de l'ergastule. Et pour clore, il y a la rencontre, pour le moins éblouissante, mais plutôt dérangeante du Saint-Sépulcre, dernier compartiment au fond du magnifique coffret de curiosités qu'est cette ville sans égale.

Juan del Encina, esprit exigeant, a voulu voir dans le Saint-Sépulcre, le témoignage matériel, palpable, l'assise qui explique la raison d'être

Éléments sous droits d'auteur

Il n'y a pas à Jérusalem une pierre qui ne soit tachée de sang humain. Chaque empire a voulu y laisser sa marque et l'archéologie élimine tout doute concernant la destination initiale de ce sol, choisi non pour des questions d'ordre spirituel ou divin, mais pour des raisons stratégiques de défense. Sur ce point, l'histoire ne manque pas de provoquer le malaise, et on est contraint de se demander si le monde ne serait pas sorti gagnant sans le perpétuel accablement de ce nom, à la fois sacré et terrible. L'ampleur du non-sens qui accompagne l'évocation de Jérusalem, de son passé saturé de sièges, d'esclavage et de carnages, dépasse toute éventuelle tentative de rationalisation. Parce qu'il ne s'agit pas seulement du destin tragique d'un morceau de terre, mais aussi de sa capacité à susciter partout l'appel à la plus complète discorde au nom de la foi. La cité de David, se présente aussi, comme une impasse pour l'humanité. Est-il nécessaire de blasphémer contre Jérusalem ?

Juan del Encina, préoccupé par un problème personnel et intime, a voulu voir en Jérusalem le dépassement des antinomies qui l'avaient tourmenté toute sa vie. Il a préféré détourner son regard des querelles des moutons de différentes couleurs, de la même façon que faisait le supposé féroce loup musulman, tandis que la synagogue en ruines s'obstinait à regarder ailleurs.

Dans une nouvelle perspective, Juan del Encina comprit que Jérusalem était aussi le lieu où les trois religions étaient destinées à ne pas s'ignorer, face à une réalité déchirante et qui n'est nulle part ailleurs aussi palpable que dans ce mouchoir de terre. Également condamnées à ne pas être exclusives, elles ont été obligées de partager le même air. L'Islam a su intégrer au moins les figures prophétiques de Moïse et de Jésus, fils de Marie, tout en instaurant une connivence légale entre trois religions révélées, sans réussir cependant, à obtenir de la part des juifs et des chrétiens, la moindre réciprocité. Dans une de ses plus profondes réflexions, Encina se demandait, face à la Jérusalem sarrasine, ce qui aurait pu se passer si les chrétiens avaient jamais occupé la Mecque :

> La casa de Meca, si en nuestro poder
> viniera algún tiempo, no uviera memoria
> de donde ella fuera, ni su falsa gloria
> pudiera aver modo de permanecer.

Les trois religions n'ont cependant jamais accepté spontanément le cas de Jérusalem. Pourtant elles auraient dû l'accepter car il n'y a pas d'autres alternatives. Mais elles ne le firent pas et ne l'ont pas fait

Éléments sous droits d'auteur

une ville, qui n'est en fin de compte qu'un tas de maisons, mais d'une lutte pour des valeurs spirituelles contradictoires, ou plutôt « d'une parcelle de l'esprit », sans oublier qu'il s'agit d'un esprit qui suscite des croisades et qui attire le cavalier de la mort. Juan del Encina éprouvait déjà la nostalgie de l'absence d'une entreprise commune aux princes chrétiens, bien qu'il la considérât impossible.

La nature de l'éventuel accord ou statut politico-administratif de la cité Sainte, reste secondaire, car ce qui compte c'est la foi dans sa viabilité ; on revient ainsi à l'inéluctable nature religieuse du conflit. Quel que soit cet accord, les livres d'histoire sont là pour combler les vides avec des exemples, même dérisoires qui vont de l'empire austro-hongrois jusqu'à la principauté d'Andorre. Ces accords furent efficaces, non parce qu'ils ont résolu tous les problèmes comme par enchantement, mais parce qu'ils ont supprimé un obstacle insurmontable et qu'on comptait sur eux pour écarter les conflits ou du moins les réduire à des proportions maniables au fur et à mesure qu'ils surgissaient.

Les limites d'un tel raisonnement sont dues au fait qu'il n'y a pas de comparaison possible avec le triple potentiel explosif qu'est le sentiment religieux qui caractérise Jérusalem. Les artificiers de la paix devront, de ce fait, se résigner à n'être, pour l'instant, que des pionniers, parce qu'ils vont à contre-courant d'un phénomène clé de l'histoire. Ils n'ont pas de points d'appui, ainsi devront-ils tout extraire d'eux-mêmes, comme l'a fait Encina à une époque bien différente de la nôtre. Un grand don serait apporté à l'humanité si Jérusalem s'engageait dans un compromis digne d'elle, c'est-à-dire profondément spirituel portant l'idée d'une paix au-dessus de tous les particularismes. Surtout de ceux des trois religions qui sont, après tout, la même. Ce soulagement de l'âme et de l'esprit est à la fois difficile et simple. Jérusalem deviendrait une cité de lumières sans ombres dans le commencement d'une ère nouvelle. Ce projet n'est cependant pas pensable sans le soutien des hommes de foi : sans eux il n'y aura rien d'autre que des solutions partielles et honteuses, ou des tractations éphémères. Une réflexion approfondie sur ce sujet empêche l'optimisme et nous conduit à réaliser que le destin contradictoire de Jérusalem ne changera pas avant l'arrivée du Messie. Où sont aujourd'hui les épigones de Juan del Encina et que peuvent-ils faire ?

Traduit de l'espagnol par Palmira La Riva

Éléments sous droits d'auteur

Kamil Jamil Asali

Jérusalem dans l'histoire : notes sur l'origine de la ville et ses traditions de tolérance

Dès le début de l'année 1994, la presse israélienne a annoncé que, dans un délai de deux années et demi, le ministère israélien du tourisme et la municipalité de Jérusalem allaient organiser de vastes célébrations dans tout le pays pour commémorer la fondation de Jérusalem par David, 3 000 ans auparavant. Le ministère et la municipalité prévoient de consacrer cette année 1996 à un anniversaire fastueux dédié à la cité éternelle.

Cependant, en 1970 un festival de musique avait déjà été organisé pour célébrer les 4 000 ans de la fondation de la ville.

À ce moment, le journal israélien *Davar* avait critiqué les organisateurs, en leur reprochant d'avoir réduit l'âge de la cité de 1 000 ans. La question qui se pose d'elle-même est : comment l'âge de Jérusalem peut-il être amputé une nouvelle fois de mille ans par le ministère et la municipalité ?

Il est évident qu'aucun de ces anniversaires n'est historiquement fondé. Il semble que les deux dates aient été choisies pour des raisons touristiques ou artistiques. Et que le second choix est politiquement motivé. C'est un fait reconnu que l'âge exact de la ville, conformément aux recherches historiques, est de 5 000 ans. Parmi diverses sources à l'origine de cette estimation, citons le chapitre intitulé « Jérusalem, capitale d'Israël » dans *L'Encyclopédie pour la connaissance de la terre d'Israël*[1] ouvrage en hébreu, de l'historien Israélien Zev Vilnay, représentant un travail considérable et exhaustif. La même date est donnée par deux autres historiens israéliens, Ephraïm et Menachem Tilmay à la fin de leur livre portant le titre *Jérusalem*[2].

1. Cité par Dan Almaghor, "Jerusalem, Daughter of all Generations", *Yediot Ahronot*, 29 January 1993.
2. *Ibid.*

Éléments sous droits d'auteur

Pourquoi le gouvernement israélien a-t-il projeté de célébrer en 1996 un anniversaire de 3 000 ans dont on sait qu'il est faux ? *Davar* a observé que cet anniversaire a été calculé en partant de l'année où David fut proclamé roi de Jérusalem, 1 000 ans avant J.-C. Néanmoins aucune source n'existe prétendant que David serait le fondateur de Jérusalem. L'Ancien Testament rapporte en détail comment les troupes de David donnèrent l'assaut et entrèrent dans la ville après être passées par le fameux tunnel « Sinnor ». Ces faits historiques admis par tous les spécialistes ne nécessitent pas d'être rappelés. La vérité est que David n'a pas fondé Jérusalem. D'après la Bible et l'encyclopédie du professeur Vilnay, David aurait plutôt occupé une ville déjà habitée. C'est cette occupation qui eut lieu 1 000 ans avant J.-C.

À l'époque de l'occupation par David, Jérusalem était déjà vieille de 2 000 ans. Ses habitants originels n'étaient pas des Juifs mais des Cananéens, des Amorites, des Jébusites, des Hittites et d'autres races dont chacune avait sa langue, sa culture ainsi qu'un art, une industrie et une agriculture.

En vérité, le plus ancien nom de la ville « Urusalem » est amorrhéen. « Salem » ou « Shalem » était le nom d'un Dieu cananéen-amorrhéen, alors que « uru » signifie simplement « fondé par[3] ». Les noms des deux plus anciens souverains de cette ville, Saz Anu et Yagir Ammo, ont été identifiés par l'archéologue américain W. F. Albright comme étant amorrhéens[4]. Les Amorrhéens, selon la Bible, sont les premiers habitants de la terre de Canaan. Ils parlent la même langue que les Cananéens et appartiennent à la même souche sémitique. Beaucoup d'historiens pensent que les Amorrhéens sont une ramification du peuple de Canaan qui est originaire de la péninsule arabique. À cet égard, il est pertinent de citer la Bible (Ezechiel, 16) : « Ainsi a dit Adonaï Iahvé à Jérusalem : "Tes origines et ta naissance sont au pays du Cananéen ; ton père était l'Amorrhéen, ta mère était Hittite." »

Au second millénaire, Jérusalem était habitée par les Jébusites. Dans la Bible, les Jébusites étaient considérés comme des Cananéens. Ce sont eux qui, les premiers, construisirent la forteresse de Sion. Et Sion est un mot cananéen qui signifie « colline » ou « hauteur, sommet ».

---

3. K. J. Asali (Editor), *Jerusalem in History*, Essex, England, Scorpion Publishing Ltd, p. 18.
4. *Ibid.*, p. 22.

Éléments sous droits d'auteur

Le deuxième nom de Jérusalem était « Jébus ». La culture de Jébus était cananéenne, c'est une antique civilisation qui a prospéré durant deux mille ans et qui a bâti beaucoup d'agglomérations avec des maisons bien construites, comme en témoignent les vestiges dans de nombreux endroits de la ville ; cette civilisation n'ignorait pas l'industrie et le commerce ; elle utilisait un alphabet et disposait d'une religion. Plusieurs de ces acquis furent empruntés et adoptés par les premiers Hébreux.

Il est étrange que tous ces faits aient été écartés ou ignorés par les autorités en Israël. Mais l'explication est à portée de la main ; Jérusalem durant ces deux mille ans, et comme le dit la Bible, n'appartenait pas au peuple d'Israël. Dans *Juges*, 19, il est dit : « Il advint en ces jours-là, alors qu'il n'y avait pas de roi en Israël, qu'un Lévite... prit pour lui une concubine qui s'en alla de chez lui à la maison de son père... Son mari se leva et alla à sa recherche... Il avait avec lui son serviteur... Comme ils étaient près de Jébus (c'est Jérusalem), et que le jour avait beaucoup baissé, le serviteur dit à son maître : "Allons, faisons un détour vers cette ville du Jébuséen et passons-y la nuit !" Mais son Maître lui dit : "Nous ne ferons pas de détour vers une ville étrangère, où il n'y a point de fils d'Israël..." »

Ayant à l'esprit tous ces éléments à propos de l'origine de Jérusalem, l'écrivain israélien Dan Almaghor, a raillé, dans le *Yediot Ahronot* du 29 janvier 1993, le projet de célébration de la fondation de Jérusalem et a souligné que David était l'occupant et non le fondateur de la ville. Almaghor écrit : « Soyons prudents à propos des normes qui établissent vérité et réalité dans nos publications. En conséquence, nous devons dire pour être conformes à la vérité : non pas festivités pour l'anniversaire des 3 000 ans de la fondation de Jérusalem mais pour la conquête de Jérusalem. »

Après la première occupation israélite, la ville ne devint pas entièrement juive, puisque les Jébusites y demeurèrent. *Juges,* 1, 21 fait référence à une situation dans laquelle les Benjaminites et les Jébusites vivaient côte à côte : « Quant au Jébuséen qui habitait Jérusalem, les fils de Benjamin ne le dépossédèrent pas et le Jébuséen habita avec les fils de Benjamin dans Jérusalem jusqu'à ce jour. »

« Jusqu'à ce jour », se rapporte à l'époque où fut écrit ce chapitre de l'Ancien Testament, aux alentours du cinquième siècle avant J.-C.

Éléments sous droits d'auteur

Mais on peut prolonger ce temps jusqu'à l'époque actuelle. Les Arabes de Jérusalem, comme tous les autres de Palestine, sont dans leur majorité les descendants de ceux qui vécurent dans ce pays depuis des temps immémoriaux. Comme l'a souligné Delacy O'Leary dans *L'Arabie avant l'avènement de Mohamed* : « La majorité des paysans palestiniens actuels sont des descendants de ceux qui précédèrent les Israélites[5]. » Dans le *Rameau d'or*, l'anthropologue britannique Sir James Frazer (1854-1941) a démontré que les paysans arabophones de Palestine sont les descendants des tribus qui se sont établies dans le pays avant l'invasion israélite. Ils sont toujours attachés à cette terre. Ils ne l'ont jamais abandonnée et n'ont jamais été déracinés[6].

Le spécialiste américain Charles Matthews dans son ouvrage *Palestine : la Terre sainte muhammadienne*, énonce la question avec clarté : À l'opinion soutenue et exprimée par des personnes sincères disant que les Arabes sont des intrus en Palestine et qu'ils devraient s'effacer pour laisser libre le chemin du retour aux propriétaires légitimes et historiques de la terre biblique, il est possible d'opposer une tout autre conviction si on se fie à une étude ethnologique. Il est certain que la majorité des Arabes qui forment le peuple de Palestine ne sont pas les descendants de ces « nouveaux arrivants » qui se sont introduits avec la conquête musulmane au septième siècle. La majorité des Palestiniens, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, sont une race mêlée dont le lien avec le pays remonte très loin dans l'histoire primitive.

Il y a une tendance naturelle à la simplification de l'histoire qui consiste à affirmer que tous les musulmans vinrent de l'extérieur s'installer et assurer le contrôle des pays conquis ; il est vrai que la grande majorité de la population musulmane croit que ses ancêtres remontent à la race conquérante. Mais cette croyance constitue un mythe quand même un certain nombre d'Arabes originaires d'Arabie se seraient installés dans les nouvelles possessions. Et il y a dans la volumineuse histoire de la région, des chroniques qui rapportent l'existence de ces colonisations.

Mais les conquérants et les colonisateurs qui s'engouffrèrent dans le sillage de la victoire militaire et du contrôle politique furent seulement

5. Delacy O'Leary, *Arabia before Muhammed*, New York, Kegan Paul, 1927.
6. M. Dabbagh, *Biladuna Filistin*, section 1, partie 1, Beyrout, Dar al-Tali'a, 1973.

Éléments sous droits d'auteur

une petite minorité en comparaison de la masse de la population historique locale. La dénomination « Arabe » a été progressivement acceptée par la majorité en cohérence avec la nouvelle religion et avec la langue arabe, qui fut en un second temps adoptée par tous. Les conversions à la nouvelle religion furent dans la plupart des cas volontaires, par désir de promotion sociale et pour échapper aux taxes plus élevées exigées des non-musulmans. Cette disposition correspond à l'inclination naturelle du sujet qui est séduit par les pratiques et les valeurs du milieu dominant. La simplicité et la force de la nouvelle religion, en opposition avec les violentes controverses théologiques qui déchiraient le christianisme, a constitué probablement un attrait supplémentaire. En somme, la grande majorité des « Arabes » de Palestine sont historiquement les premiers habitants de cette terre, et ce pays a toujours été le leur[7].

Mais, en dernière instance, l'on ne peut qu'être aussi convaincu que Matthews lorsqu'il écrit : « ...La Palestine est toujours, et restera la Terre sainte des trois religions. Les trois communautés en Palestine doivent exiger que chacune d'elle coopère au rétablissement du bien-être commun. On parviendra à l'instauration d'un bien-être commun, si aucune des parties n'ambitionne des expansions illégitimes. Mais pour atteindre un tel objectif, tout le peuple de Palestine doit être prêt à manifester sympathie et compréhension pour les centaines de millions de fidèles des trois grandes religions pour qui cette terre est sacrée[8]. »

Aussi loin que l'on remonte à travers les siècles ayant connu un peuplement, il convient de souligner que depuis le VIIe siècle de l'ère chrétienne et jusqu'au XIXe siècle, les Juifs représentaient une petite minorité à Jérusalem. Ils avaient pratiquement disparu après la guerre de 70 et de 135 après J.-C. Les empereurs byzantins renouvelèrent l'interdit imposé par Rome qui défendait aux Juifs de demeurer dans la ville. Cette interdiction ne fut levée qu'avec l'avènement des Arabes au VIIe siècle, mais le même interdit fut actualisé en 1099 lorsque les croisés occupèrent la Ville sainte.

À travers les 5 000 ans de l'histoire de Jérusalem, les Juifs vécurent dans la ville en tant que majorité pendant peut-être 1 135 ans. Ils

7. A.L. Sachar, *History of Jews*, New York, Alfred A. Knopf, 1967, p. 221.
8. Charles D. Matthews, *Palestine, Muhammedan Holy Land*, New Haven, Yale University Press, 1946, p. XXX.

Éléments sous droits d'auteur

gouvernèrent la ville pendant 600 ans (à l'époque des royaumes d'Israël). Cela signifie que leur présence en tant qu'élément dominant dans la population s'est maintenue pendant 22 % de l'histoire de la ville, soit un cinquième des 5 000 ans. Ils gouvernèrent la cité durant 12 % de son existence.

Après leur expulsion par les Romains, les Juifs attendront l'arrivée de l'Islam pour être autorisés à vivre en communauté autonome, mais cette communauté était minuscule. Les statistiques sont variables à propos du nombre de Juifs vivant à Jérusalem durant l'époque islamique, mais toutes les autorités scientifiques s'accordent pour estimer que cette population n'excédait pas 500 à 600 personnes, et ceci à n'importe quelle date se situant entre le VIIe et le XIXe siècle. Ce décompte est extrait des chiffres de la population globale qui comptait 20 à 40 mille habitants, ce qui constitue une population juive n'excédant pas 2 % de l'ensemble.

En réalité, jusqu'à 1850, les Juifs constituaient moins de 4 % de la population de Palestine qui comptait à peu près 350 000 personnes[9]. La croissance artificielle par le biais de l'immigration a commencé en 1882, lorsque Jérusalem et toute la Palestine étaient envahies par les immigrants venus de l'Europe de l'Est. C'est l'une des plus incroyables ironies de l'histoire de constater que c'est le pouvoir musulman de Jérusalem qui autorisera les Juifs à revenir dans la ville et s'y réfugier pour fuir les persécutions en Europe.

L'historien Israélien Vilnay (cité plus haut) insiste dans son encyclopédie sur les faits suivants : « Quand Jérusalem se retrouva sous domination chrétienne, les juifs ne furent pas autorisés à y résider ou à y vivre. Parmi ceux qui se trouvaient dans la ville pendant la toute-puissance des chrétiens, ils furent soit tués soit expulsés. Par contre, quand les musulmans occupèrent la ville, ils rappelèrent les juifs et les autorisèrent à habiter la ville : ils y vécurent en paix[10]. »

Colin Thubron, l'auteur britannique, dans son ouvrage intitulé *Jerusalem* écrit : « Dans les premiers siècles, les musulmans étaient généralement tolérants avec les juifs et vivaient avec eux en paix alors que

9. A. Scholch, *Palastina im Umbruch*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1986, p. 264.
10. Cité par D. Almaghor, in *Yediot Ahronot*, *op. cit.*

Éléments sous droits d'auteur

des Juifs (vol. 11, publié en 1853), il affirme que le sultan, « ouvrit tout le royaume aux Juifs persécutés, alors ils s'y rendirent, pour y chercher la sécurité et y trouver la justice[14] ».

À l'époque où les Juifs fuyaient l'Espagne et cherchaient refuge dans les pays arabes et ailleurs (XVe et XVIe siècles), l'empire ottoman leur ouvrit ses portes et leur accorda refuge. Le grand banquier juif Don Joseph Nasi, un réfugié du Portugal, fut nommé conseiller du sultan Soliman qui accueillit dignement les émigrés.

Il y a de nombreux témoignages de juifs influents qui exprimèrent leur gratitude aux Ottomans pour la générosité avec laquelle il traitèrent leurs coreligionnaires réfugiés. Dans son ouvrage *L'Histoire des Juifs*, A. L. Sachar, président de l'université de Brandeis, remarqua : « Les Juifs trouvèrent refuge dans l'empire Ottoman pendant des décennies avant d'être expulsés d'Espagne. Au moment des persécutions du XVe siècle en Allemagne, des milliers de Juifs fuirent l'oppression de l'Est et furent bien reçus dans les provinces turques. Et les lendemains pouvaient enfin être appréhendés sans terreur. Aucun signe humiliant à porter, ni résidence astreignante pour vous oppresser, et pas de restrictions au commerce. Les juifs étaient soumis à un impôt insignifiant, que tous les non-musulmans payaient. L'hospitalité des gouvernants turcs était une bénédiction du ciel pour les victimes du fanatisme espagnol et portugais[15]. »

En Palestine, la petite communauté juive s'est agrandie avec l'arrivée des immigrants qui avaient fui l'Inquisition espagnole et à qui on avait accordé refuge à Jérusalem et à Safed.

David dei Rossi, un juif d'Italie qui a visité Jérusalem au XVIe siècle, décrivait la vie des juifs dans la ville : « Ici nous ne sommes pas en exil comme dans notre propre pays (Italie). Ici ceux qui fixent les droits de douane et les taxes sont juifs. Il n'y pas de taxes réservées aux juifs[16]. » Salomon ben Hayyim Meinstrel de Ludenburg, visitant la Terre sainte en 1607, répercute le même optimisme : « Les gentils qui habitent sur la terre d'Israël… témoignent pour les tombeaux de nos saints un grand respect, il en est de même pour les synagogues, ils allument

14. Cité par A. L. Tibawi, *Arabic and Islamic Studies*, London, The Islamic Cultural Center, 1985, p. 19 (en arabe).
15. A. L. Sachar, *History of Jews*, New York, Alfred A. Knopf, 1967, p. 221.
16. F. E. Peters, *Jerusalem*, *op. cit.*, p. 484.

Éléments sous droits d'auteur

des chandelles près des tombes des saints et s'engagent à approvisionner les synagogues en huile[17]. »

Le professeur A. Cohen de l'Université Hébraïque de Jérusalem, dans une excellente étude sur la vie des Juifs dans la ville au XVIe siècle, s'appuie sur les registres des tribunaux de la *shari'a*, pour confirmer l'attitude positive de l'autorité ottomane envers les juifs. Il affirme que les restrictions fiscales imposées par la *shari'a* n'étaient pas appliquées à la lettre, et ce n'était pas tous les juifs qui payaient l'impôt *jizia*. Ceux qui s'en acquittaient parvenaient à le régler au taux officiel le plus bas. Il ajoute que le mécanisme gouvernemental contrôlant l'exécution des lois religieuses était souvent orienté en faveur des juifs. En outre, ce pouvoir acceptait le témoignage des juifs plaideurs et témoins lors de débats contradictoires alors que, selon l'idée commune, leur témoignage était irrecevable. En conclusion, Cohen assure qu'un mode de vie autonome juif était encouragé et protégé par les gouvernants musulmans[18].

La tolérance dépeinte dans les pages précédentes est due, pour une grande part, à l'esprit de l'Islam et à son attitude envers « les gens du Livre », c'est-à-dire les juifs et les chrétiens et aussi au respect de l'Islam pour la ville de Jérusalem. L'Islam tient dans une haute estime les anciens prophètes et leurs messages. Jérusalem elle-même était considérée sainte parce qu'elle était la demeure des prophètes. C'est la raison pour laquelle elle fut la première *qibla* (direction pour la prière), et le prophète Mohamed la visita lors de son miraculeux voyage nocturne.

Pour toutes ces raisons, Jérusalem était considérée comme la troisième ville sainte de l'Islam (après la Mecque et Médine). L'attachement des musulmans à Jérusalem est si grand qu'ils considèrent qu'une unique prière à Jérusalem vaut 500 autres ailleurs. La mosquée El-Aqsa est l'une des trois mosquées pour lesquelles il est recommandé aux croyants de procéder à des visites saintes. Le jour du Jugement, l'humanité entière, selon la croyance de l'Islam, se rassemblera à Jérusalem. Aussi beaucoup de musulmans choisissent d'y être enterrés. Quelque 70 ouvrages ont été écrits sur les « mérites de Jérusalem »

17. *Ibid.*, p. 484.
18. Asali, *Jerusalem In History*, *op. cit.*, p. 207.

Éléments sous droits d'auteur

(*fadâ'il al-Quds*). En dehors de ce respect, les musulmans épargnèrent à la cité les horreurs de la guerre et de la destruction. Lorsqu'ils la libérèrent, ils le firent aussi pacifiquement que possible et évitèrent les atrocités contre les occupants. Un telle mansuétude est d'un contraste frappant avec les profanations commises par les croisés au XIe siècle et par les sionistes de nos jours.

Aujourd'hui à l'aube du XXIe siècle, les bonnes relations entre les Arabes, aussi bien musulmans que chrétiens, et les juifs est un privilège qui appartient au passé. Il est clair qu'Israël, avec le soutien inconditionnel de l'Occident, déplacera les anciens habitants en vue de transformer l'identité de Jérusalem et de toute la Palestine. La déclaration de Balfour, le mandat Britannique et l'expansion sioniste n'ont laissé aucune place à la paix ; la haine s'est accrue sur la Terre sainte. Ce n'est pas le lieu pour décrire l'épouvantable souffrance infligée par les sionistes au peuple de cette terre. Les pouvoirs d'Occident aident et soutiennent cette injustice, contraignant les Arabes à payer durement dans leur chair et par leurs biens pour les persécutions des juifs en Europe.

Un seul exemple suffit pour illustrer la situation. Dans la soirée du 8 juin 1967, trois jours après l'occupation de la vieille ville de Jérusalem par Israël, le quartier des Maghrébins qui est mitoyen au Haram al-Sharif, fut démoli. Quelque mille habitants furent sommés de quitter leurs foyers, et disposèrent de deux heures pour s'exécuter ; les maisons, au nombre de 135, furent rasées par les services de l'ingénierie de l'armée israélienne. En quelques jours, ce quartier historique n'était plus qu'amas de décombres. Cette action n'était que la première étape d'un processus appelé renouvellement urbain et qui devait transformer la ville, déposséder ses propriétaires et leur ôter les moyens de vivre. C'est une ironie du sort de penser que les habitants de ce quartier, des Maghrébins, avaient des siècles durant protégé leurs voisins du quartier juif contigu des atteintes portées à leur droit par les autorités locales et intercédaient en leur faveur auprès du gouverneur de Damas. D'après un document daté de 1392 après J.-C., le sheikh des Maghrébins protesta auprès du gouverneur mamelouk à Damas contre la décision illégale de priver de son héritage légitime le parent d'un juif décédé[19]. En retour, les Maghrébins auront à

19. K. J. Asali, *Jerusalem in Historical Documents*, vol. 1, Amman, Al-Tawfiq Press, 1982, pp. 270-272 (en arabe).

Éléments sous droits d'auteur

souffrir pour leur bienveillance et leur libéralisme. Cet épisode est symbolique. Il incarne le châtiment infligé à la population de Jérusalem en contrepartie de sa tolérance et de son obligeance à l'égard des Juifs à travers les âges.

Depuis la destruction du quartier des Maghrébins par les bulldozers israéliens, une longue série de mesures ont été prises au mépris des lois internationales et des résolutions de l'ONU. Ces mesures visent à diminuer la présence arabe à Jérusalem et à judaïser la ville. Cependant, les violations continuelles des résolutions internationales n'interrompent pas seulement les chemins de la paix ; elles menacent d'enfoncer le Moyen-Orient dans le chaos et dans un affrontement interminable.

À l'époque où la communauté internationale s'évertue à rétablir la paix sur la Terre sainte, il importe de rappeler que Jérusalem est la question centrale et qu'elle commande l'accès vers une paix véritable. Ignorer Jérusalem serait fatal pour l'avenir de toute solution. Tout règlement viable, devrait inclure les principes suivants :
– aucune nation ne sera autorisée à dominer les autres et aucune religion ne sera autorisée à usurper les droits d'une autre ;
– l'autodétermination devra être accordée aux Arabes de Jérusalem ;
– le plus grand respect sera dévolu aux Lieux Saints et la liberté d'y accéder garantie ;
– la déclaration des droits de l'homme et les résolutions internationales concernant Jérusalem devront être appliquées.

Sans doute les solutions politiques reflètent-elles la situation objective du moment ; l'équilibre des forces reste déterminant, aussi dans le monde politique, l'adage qui dit que « la force prime sur le droit » demeure en usage, avec ses iniques conséquences. Cependant, l'histoire nous enseigne que la situation finit par évoluer et les lucides savent que seules les solutions visionnaires résistent aux épreuves du temps et sont acceptées par les générations futures. La position actuelle du gouvernement israélien, fondée sur la force militaire, se révélera vaine. Considérer que « Jérusalem n'est pas négociable », est de sinistre présage et ébranle les fondements de la coexistence. Les Israéliens ont toutes les raisons de se sentir dans l'insécurité aussi longtemps qu'ils ignoreront le droit des autres peuples à vivre dans la dignité et la liberté sur une terre à laquelle ils ont droit.

Éléments sous droits d'auteur

Pour finir, il serait judicieux de remarquer que 5 000 ans d'histoire montrent que beaucoup d'envahisseurs sont entrés dans Jérusalem en usant de la force des armes et ont tenté d'imposer leur pouvoir contre la volonté d'une large part des autochtones. Ces conquérants ont affirmé que la ville n'appartenait qu'à leur communauté. Pourtant aucune conquête ne dura longtemps : fût-elle proclamée éternelle, chaque occupation se réduisit à une brève séquence dans l'histoire. Les conquérants se suivent et finissent par disparaître. Seule demeure Jérusalem, éternelle.

Traduit de l'anglais par Maya Khelladi
Extrait de : *Arab Studies Quarterly*
Vol. 16, Number 4, Fall 1994

Éléments sous droits d'auteur

Edward W. Said

De l'état actuel de Jérusalem et de l'avenir du processus de paix

En mai 1991, je fus invité par l'université de Cape Town, en Afrique du Sud, à donner la conférence A. W. Davie sur la liberté d'enseignement, quasiment inexistante alors.

L'apartheid n'avait pas encore été aboli même si Nelson Mandela avait été libéré quelques mois plus tôt, après 27 années d'incarcération. Étant donné que le boycott culturel et universitaire était toujours en vigueur, j'ai dû le contourner en « adhérant » au comité de l'ANC. Je devais participer à de nombreux échanges et séminaires. Les gens semblaient très intéressés par la question palestinienne, et j'étais bien sûr ravi de leur en parler. Je me suis entretenu brièvement avec Mandela avant d'être introduit dans le bureau de son camarade de lutte, Walter Sisulu, libéré lui aussi depuis peu. Nous avons parlé pendant environ une heure de l'histoire des combats menés par l'ANC, le mouvement étant pour la première fois depuis sa création en pleine phase d'expansion. Ce fut pour moi une discussion très édifiante durant laquelle j'ai pu relever de nombreux points de divergence et de comparaison avec le mouvement palestinien.

L'affabilité et la cordialité de Sisulu ont été quelque peu gâchées, cependant, par la présence d'un livre de Teddy Kollek sur sa vie et sur Jérusalem, disposé négligemment, sur une petite table adossée au mur. C'était le seul livre visible, il était donc normal que j'en conclue qu'il n'était pas là par hasard. J'ai confié le malaise que j'avais ressenti à la vue de ce livre à l'une des conseillères de Sisulu. Il convient de préciser que Kollek est, aux yeux de la majorité des Palestiniens, l'un des symboles de la politique d'annexion d'Israël. Elle aussi avait été déconcertée et elle me raconta, après s'être renseignée, que Sisulu avait en réalité cru m'être agréable en exposant ce livre, puisque Kollek, avait-il dit, était un représentant du libéralisme et de la coopération israélo-palestinienne.

Éléments sous droits d'auteur

Hélas, je n'ai jamais eu d'autre occasion de rencontrer Sisulu et de lui expliquer que, quelques jours après que les Israéliens eurent conquis la vieille ville (début juin 1967), Kollek et Moshe Dayan expulsaient des milliers de Palestiniens de leurs demeures ancestrales à Haret al-Maghariba et rasaient leurs maisons pour construire la gigantesque place qui s'étend devant le mur des Lamentations. Cet espace a été « purifié » de ses habitants arabes pour devenir complètement juif. Cet épisode est retracé par le journaliste américain Donald Neff, dans son livre *Les Guerriers pour Jérusalem*, paru en 1984. Pendant mon séjour en Afrique du Sud, j'ai entendu parler de tactiques similaires utilisées par les Afrikaners dans le centre-ville de Cape Town. Les Noirs et les Métis y cohabitaient, avant que leurs quartiers ne soient rasés et qu'ils soient recasés dans les *townships*. Ainsi, le centre-ville a pu rester essentiellement « blanc ». Mais pourquoi Sisulu n'a pas rapproché cette situation avec l'action passée de Kollek, plutôt que de se focaliser sur son image soigneusement polie d'homme bon, libéral et pacifique, quelqu'un dont la sagesse et le style décontracté l'ont fait aimer du monde entier et l'ont promu au rang de principal symbole de Jérusalem, même s'il s'agit de la Jérusalem dirigée par les Israéliens ?

Je n'ai pas besoin de m'étendre plus longtemps sur le sujet pour que l'on saisisse combien cet épisode résonne douloureusement en moi lorsqu'on connaît le statut actuel de Jérusalem et l'avenir du processus de paix. En 1991, Jérusalem était déjà israélienne depuis 24 ans. Sa topographie, son environnement et son aura historique avaient déjà été profondément modifiés et sa démographie bouleversée. Pourtant, le monde extérieur n'a retenu de cet épisode de l'histoire que le symbole de l'esprit pionnier, doux euphémisme quand on voit ce qu'est devenue Jérusalem et ce qu'a enduré sa majorité palestinienne dans la partie Est de la ville. Le plus important n'est pas qu'Israël ait agi ainsi malgré l'opposition initiale et la retenue de la communauté internationale (les Nations unies ont rédigé de nombreuses résolutions de protestation contre les mesures prises par Israël à Jérusalem), le plus significatif est surtout sa capacité à avoir imposé sa volonté, en outrepassant et contournant toutes les objections qui auraient suffi à faire reculer, voire s'arrêter net, n'importe quel autre État. Mais, Israël avait décidé de convertir la Jérusalem pluriculturelle et pluriconfessionnelle en une ville essentiellement juive, dont la souveraineté ne dépendrait que d'elle. Il s'agissait de projeter une idée de la ville en contradiction avec son

Éléments sous droits d'auteur

histoire et son présent, afin d'en faire un lieu unifié, « éternel » dans l'esprit de la diaspora juive. Les autorités israéliennes ont commencé par faire connaître l'avenir qu'elles souhaitaient pour Jérusalem en lançant des campagnes d'information et, depuis 8 ou 9 ans seulement, elles ont mis leur théorie en pratique afin que la réalité corresponde enfin aux prévisions initiales.

Ce processus, qui a débuté en 1948 dans Jérusalem-Ouest, là où je suis né et où j'ai partiellement grandi, se poursuit. Il est important de préciser que cette portion de la ville était composée de quartiers arabes, avant que les combats du printemps 1948 n'entraînent plus de 30 000 expulsions. D'autres Palestiniens s'enfuirent de quartiers tels que Baq'a, Qatamon et Talbiyya. Quelques mois auparavant, environ 2 000 Juifs avaient été contraints de quitter leur quartier de la vieille ville.

Je ne suis moi-même retourné à Talbiyya qu'en 1992, je n'avais pas revu la maison familiale depuis 1947. Mon plus vieux cousin, Yousif, était resté quelques mois de plus, mais avec une jeune femme enceinte, cela devint vite compliqué de se déplacer entre Talbiyya et son lieu de travail qui se situait dans une autre zone, à la jonction des murs de la vieille ville, entre Bab el-Jedid, Bab el-Khalil et Mamilla Road. Il loua ensuite une maison à Baq'a jusqu'à fin avril avant de partir au Liban avec sa femme, via la Jordanie. La vie était devenue impossible ; la nuit, les coups de feu et les bombes effrayaient les Palestiniens qui, pour la plupart, n'étaient pas armés ni organisés. Le massacre de Deir Yassin, le 9 avril, terrorisa tout le monde, et l'exode des Palestiniens d'Haïfa après sa chute ne fit qu'accentuer leur panique. Mon cousin me confia également que la situation avait empiré à partir du moment où les leaders palestiniens avaient quitté le pays fin avril, laissant leurs compatriotes dans une position d'extrême vulnérabilité, surtout depuis que les hommes de la Haganah patrouillaient périodiquement dans les rues de Jérusalem-Ouest, munis de haut-parleurs et exhortant les habitants à quitter les lieux puisque l'ensemble de la zone allait tomber aux mains des forces juives. La sécurité n'était plus garantie et le gouvernement mandaté, en principe toujours responsable du respect de la loi et du maintien de l'ordre, ne pouvait – ou ne souhaitait – apparemment pas intervenir. Mon cousin avait demandé à l'un des membres célibataires de notre famille de garder sa maison de Baq'a pendant qu'il emmenait sa femme en lieu sûr. Entre-temps, la maison fut pillée par

Éléments sous droits d'auteur

les hommes de la Haganah et comme ils découvrirent le fusil de chasse de Yousif, ils se mirent à le frapper, avant de l'emprisonner pendant six mois. Inutile de préciser qu'ils réquisitionnèrent la maison.

Ces anecdotes sur des privations de biens et les violences physiques ne sont jamais apparues dans les rapports officiels sur la guerre d'indépendance d'Israël ; personne n'évoqua le cas de gens comme mon cousin qui, après 1948, se sont retrouvés absorbés par leur survie, au jour le jour, dans un environnement hostile. Jérusalem – Israël – reçut vite la bénédiction internationale. Selon la version officielle, elle était devenue la ville la plus célèbre d'un pays qui fut qualifié de grande réussite de l'après-guerre, au même titre que le plan Marshall et la reconstruction de l'Europe et du Japon. Israël a fait fleurir le désert, a cultivé les terrains vagues, remodelé l'environnement et a créé la démocratie. Dans la partie occidentale de Jérusalem, Israël a élevé un monument en souvenir de l'Holocauste et en a fait sa capitale parlementaire en y installant la Knesset. Une génération ultérieure d'Israéliens, des esprits critiques (Benny Morris, Tom Segev, entre autres) ont dénoncé les coûts de la création d'Israël, coûts principalement supportés par des Palestiniens anonymes. Depuis quelques années seulement, certains dossiers, datant de 1948, sortent des placards israéliens afin d'être examinés d'un œil plus critique ; ces dossiers rapportent des histoires de politiques pragmatiques visant à déplacer des Palestiniens, à effacer officiellement leurs traces et à les contraindre à une sorte de non-existence légale et institutionnelle.

C'est cependant un signe d'impuissance des Palestiniens et, avouons-le, d'incompétence collective si, jusqu'à aujourd'hui, l'histoire de la perte de Jérusalem, en 1948 et en 1967, n'a pas été racontée par eux, mais a été partiellement reconstituée par certains Israéliens, opposants ou partisans de la cause palestinienne, ou bien encore par des étrangers. En d'autres termes, non seulement il n'y a eu aucun récit palestinien des événements de 1948 qui puisse contrebalancer sérieusement les versions dominantes des Israéliens, mais il n'y a pas eu non plus de plans d'ensemble palestiniens depuis la chute de Jérusalem. Cet oubli historique et cette négligence politique ont eu pour conséquence de nous déposséder de Jérusalem virtuellement avant de l'être réellement. Si on veut évaluer le statut actuel de Jérusalem par rapport au processus de paix en cours, et si on souhaite parvenir à une parfaite compréhension, non seulement des projets et réalisations d'Israël dans la

Éléments sous droits d'auteur

partie orientale de la ville depuis 1967, mais également des projets et réalisations des Palestiniens, nous devrons sans doute admettre qu'il existe une disparité effarante entre les deux parties. C'était vrai en 1947, et c'est malheureusement encore plus vrai en 1995, même si depuis l'été 1993, nous avons un représentant officiel, engagé dans des négociations directes avec Israël, sur la période de transition.

Il est inutile de préciser qu'il existe une forte prétention palestinienne sur Jérusalem, une prétention justifiée au regard de son histoire et de sa culture. Mais à mon avis, elle ne pourra aboutir tant qu'une lumière crue n'aura pas éclairé la perte graduelle de notre ville et cela dans un contexte dépassionné. À ce moment seulement, nous saurons quoi exiger avec l'espoir modeste de l'obtenir. À l'époque où Jérusalem-Est fut occupée par Israël (début juin 1967), environ 70 000 Palestiniens y habitaient, ainsi que dans les villages avoisinants. Presque 200 000 Juifs vivaient à Jérusalem-Ouest. Fin 1967, la délimitation entre l'Est et l'Ouest devenait caduque et les frontières municipales de la ville étaient fixées à 38 kilomètres carrés, cette zone englobant la partie Est de la ville. Kollek prit le contrôle du conseil municipal qui fut expurgé de ses représentants arabes. Au fil des années, les deux moitiés de la ville se sont soudées. Bien que la population palestinienne ait augmenté plus rapidement que la population juive, les Palestiniens ne se virent attribuer que 15 % du territoire. Les juifs israéliens sont maintenant approximativement 160 000 dans Jérusalem-Est et presque 90 % des nouvelles habitations ont été construites à leur intention. 10 % seulement ont été attribuées aux Arabes. Il y a eu des expropriations systématiques à Jérusalem et dans sa proche banlieue ; sa périphérie s'est élargie et la ville est maintenant dominée par des colonies juives qui gâchent le paysage, mais qui appuient l'idée provocante que Jérusalem *est*, *doit être* et *sera* toujours une ville juive, en dépit de la présence de la communauté palestinienne, certes plus démunie et encerclée. Le géographe danois, Jan De Jong, a écrit ceci : « Ceux qui s'attendent à ce que la carte de Jérusalem, telle qu'elle sera dépliée à la table des négociations, ne couvrira que le territoire de la Jérusalem d'après 1967, auront une désagréable surprise. La ville s'étendra probablement de Beit Shemesh et Mod à l'Ouest (environ à mi-chemin de Tel Aviv) jusqu'à Halhoul et Hébron au Sud, en remontant au-delà de Ramallah au Nord, pour finir à quelques kilomètres de Jéricho à l'Est. Cette vaste zone, qu'Israël considère comme étant la métropole de Jérusalem,

Éléments sous droits d'auteur

couvre une surface d'environ 1 250 kilomètres carrés, dont les trois quarts sont situés en Cisjordanie. » (*Challenge*)

Ainsi, Jérusalem étendue dans sa forme actuelle déborde d'environ 25 % sur la Cisjordanie. Israël a imposé à ses résidents palestiniens un statut complètement excentrique : bien que Jérusalem-Est ait été annexée, les ressortissants non juifs ne sont pas considérés comme des citoyens à part entière, puisqu'ils n'ont pas le droit de vote, excepté lors d'élections municipales. Ils ont officiellement le statut de « résidents étrangers ». Lors des négociations entre les Israéliens, les Palestiniens et les Jordaniens, qui débutèrent après la conférence de Madrid, à Washington (fin 1991), les résidents de Jérusalem se virent refuser par Israël le droit de s'asseoir à la table des négociations et, plus récemment, durant les pourparlers sur les élections entre Israël et l'autorité palestinienne, la discussion a été houleuse pour décider si oui ou non les résidents palestiniens voteraient. De plus, la fermeture de Jérusalem à la plupart des habitants de Gaza et du reste de la Cisjordanie constitue pour eux une épreuve quotidienne, car Jérusalem-Est est le centre vital de la Cisjordanie. Tout projet visant à fortifier et à incorporer Jérusalem dans le plan de « séparation », qu'essaie de faire adopter le gouvernement travailliste, aurait pour conséquence de l'amputer de ses connexions naturelles avec le reste des territoires palestiniens. Cela reviendrait également à creuser un fossé entre les territoires qui les affaiblirait un peu plus chaque jour.

Et c'est ce qu'Israël est en train de mettre en œuvre ; cela constitue une agression contre la géographie, la culture, l'histoire et bien sûr la religion de la région. La Palestine historique est un amalgame homogène de cultures et de religions, membres d'une même famille et vivant sur la même portion de terre. La vision sioniste de rejet est tellement puissante qu'elle va jusqu'à s'accaparer la terre, le passé et le présent de cultures et de traditions totalement imbriquées, afin de couper, tailler et posséder un territoire qu'elle affirme lui revenir intégralement. Ici encore, Jérusalem illustre parfaitement ma thèse : son histoire remonte à dix siècles, au cours desquels un nombre incroyable de conquérants, habitants et traditions différentes ont maintenu leur présence de façon plus ou moins harmonieuse. Il serait très difficile de dire que l'influence prédominante sur la ville, durant tous ces siècles, a été juive. Il est vrai que, depuis trois mille ans, il y a une influence juive et que, durant une

Éléments sous droits d'auteur

courte période à cheval sur le début de l'ère chrétienne, il y eut un royaume juif dont Jérusalem fut la capitale.

Mais l'influence musulmane a certainement été bien plus marquée, sans oublier les incursions chrétiennes. Passer outre ces faits en proclamant que seuls les Juifs ont des prérogatives sur la ville est, à mon sens, un acte délibéré et très égoïste qui a concrètement dépossédé tout le monde. Il est vrai que Jérusalem occupe une place spéciale dans la religion et les traditions juives, peut-être plus spéciale que pour toute autre communauté. Mais cela n'autorise aucunement Israël d'affirmer que Jérusalem est sa capitale éternelle et indivisible à l'exclusion, non seulement de la population palestinienne présente à Jérusalem, mais aussi de son passé pluriculturel.

Le débat sur la possession et la propriété de Jérusalem, posé dans ces termes, est déplaisant, peu édifiant. Il n'honore pas la noblesse, l'aura et la grandeur de cette ville unique, ni son histoire riche dans sa signification religieuse, culturelle, voire politique. Mais il est vrai que Jérusalem a toujours provoqué des désirs de conquête extraordinaires de la part de pays lointains qui, malgré le respect voué à la Ville sainte, se sont livrés à des actes d'une rare violence. Le très saint Bernard de Clairvaux, prêchant au cœur de sa campagne bourguignonne, n'a eu aucun scrupule à revendiquer la situation centrale de la Palestine et la nécessité de partir en croisade à des milliers de kilomètres de chez lui afin d'en prendre possession. L'Islam du VII[e] siècle, plus proche de la Palestine, n'avait pas agi autrement.

Mais revenons à la dure réalité : concrètement, Israël veut déposséder les Palestiniens, les réduire à une minorité numérique et en même temps construire, intercaler et implanter une présence juive si majoritaire que tout ce qui n'est pas juif apparaît noyé dans la masse. Un article récent (avril 1995), paru dans le *Washington Post* et rédigé par Elaine Ruth Fletcher, décortique la frénésie immobilière qui s'est emparée des Israéliens sur les jolies collines et les (anciennement) vertes vallées paisibles de Jérusalem. Les hôtels et les bureaux gratte-ciel, qui se dressent contre les remparts, ont été commandés par le très contestable maire Likoud, Ehud Olmert dans le but de « dominer tout ce qui est arabe et musulman ». À Ein Karem par exemple, le lieu de naissance de Jean-Baptiste, il est question d'un projet immobilier (très controversé) de complexe touristique en vue des célébrations de fin

Éléments sous droits d'auteur

On ne peut pas simplement dire que Jérusalem-Est est arabe. Ce n'est pas dans notre intérêt, en tant que peuple, d'introduire une nouvelle division dans une ville qui est restée ethniquement séparée et étroitement imbriquée dans la gestion municipale par la volonté d'Israël. Jérusalem-Est appartient effectivement à la Cisjordanie occupée et il faudra discuter de cet aspect encore et encore et le rattacher au débat global visant à libérer les Palestiniens du joug de l'occupation israélienne. Cependant, je maintiens que Jérusalem est idéale pour devenir la ville de la coexistence et du partage de la spiritualité et de la vie quotidienne entre nous et les Israéliens. Mais cette situation ne verra le jour que si elle se fonde sur notre autodétermination et notre indépendance en tant que peuple et société.

La réalité est moins simple et moins noble. Israël et les États-Unis contrôlent le processus de paix dans les faits et, en 28 ans, Israël a implanté de nouvelles colonies. Jérusalem appartient à la même politique, sauf que le slogan pernicieux « judaïsons Jérusalem » a été mis ouvertement en œuvre. Nous devrons nous attaquer frontalement à cette situation en lançant une campagne d'information, bien documentée et organisée, qui exposera les faits clairement afin de désenclaver les intérêts en question et de réintégrer la question des dépossessions de terres par Israël, ses constructions illégales, etc. dans les négociations. On a déjà perdu beaucoup de temps. Israël a commencé à changer la face de Jérusalem dès qu'elle y a mis les pieds : il faut que le monde arabe, musulman et chrétien en prenne conscience car, après tout, nous sommes tous concernés. Et puis, nous devons démolir cette fausse affirmation comme quoi Jérusalem est une ville essentiellement juive. Cela saute aux yeux comme le nez au milieu du visage, mais apparemment, les faits ne parlent pas d'eux-mêmes.

L'actuelle autorité palestinienne ne peut pas saisir le sens de tels propos parce qu'elle est devenue la prisonnière, pour ne pas dire l'élève appliquée, du régime d'occupation israélien. Ils sont nombreux ceux qui trouvent que je suis trop dur, irréaliste, que je refuse les compromis. Cependant, rien dans ce que j'ai vu jusqu'à présent ne m'a convaincu que M. Arafat et ses proches collaborateurs, qui prennent maintenant toutes les décisions de façon unilatérale et antidémocratique, soient capables de mener une autre politique que celle qu'il mènent maintenant, c'est-à-dire assurer la sécurité d'Israël, laisser les colonies en paix et se bousculer pour recueillir des subventions. Je suis

Éléments sous droits d'auteur

convaincu qu'Israël et les États-Unis sont coresponsables des handicaps et de l'incompétence chronique d'Arafat et qu'ils comptent sur lui pour qu'il continue dans la même voie. Ce n'était pas un hasard que Jérusalem a été exclue des discussions pendant la période de transition ; nous savons qu'Israël voulait des moments de répit (ni plus ni moins garantis par les Palestiniens) afin de pouvoir mettre en œuvre son plan de colonisation dans l'ensemble des Territoires Occupés et de Jérusalem. Arafat est pris au piège : à chaque fois qu'il demande un peu de lest, en ce qui concerne les élections par exemple, il doit offrir une contrepartie. En janvier 1995, il essayait de convaincre Rabin qu'il était en mesure de discipliner le Hamas et le mouvement du Jihad islamique et il avait émis le souhait de rencontrer Rabin au poste de contrôle d'Erez pour en discuter. Plus tard, selon *Yediot Aharanot*, le 27 janvier 1995, Arafat déclarait dans une conférence de presse que Jérusalem était un problème interne à Israël. Une telle stratégie (si c'en est une) n'est pas compatible avec une politique de reconquête de leurs droits par les Palestiniens, à Jérusalem et dans les autres Territoires.

C'est pourquoi j'insiste pour que la diaspora palestinienne, qui regroupe maintenant la majorité des Palestiniens dans le monde, puisse prendre l'initiative à Jérusalem et dans les autres Territoires Occupés. L'opposition est forte dans la diaspora contre ce qui est mené actuellement au nom du processus d'autonomie et de paix, même si cette opposition est peu organisée et si ses activités ne sont pas canalisées dans des activités utiles. Jusqu'à présent, aucun groupe, aucune association ne s'est constituée dont la *raison d'être*[1] serait d'inverser le mécanisme désastreux des concessions et des pertes infligées au peuple palestinien.

Je ne veux pas que l'on interprète mal mes propos. Ce discours ne constitue pas un réquisitoire contre la paix. Depuis vingt ans je clame haut et fort qu'il est nécessaire que Palestiniens et Israéliens se réconcilient vraiment. Mais, la paix ne peut avoir lieu que dans l'égalité entre les parties, entre deux peuples qui décident ensemble, consciemment et délibérément, de partager une terre de façon équitable et humaine. À mon avis, Israël se sert du processus de paix comme subterfuge pour continuer à s'approprier des portions de terrain, pour agir comme si

1. En français dans le texte.

Éléments sous droits d'auteur

toucher aux villes, mais augmenter le nombre de petites routes qui permettront aux colonies de communiquer entre elles et qui assureront leur sécurité. Le régime d'occupation d'Israël pourra ainsi contrôler de l'extérieur ce qu'il contrôle déjà de l'intérieur, comme à Ramallah et à Jenin. Israël n'abandonnera jamais la notion d'apartheid qui sépare la vie des juifs et des non-juifs ; les Juifs auront toujours une position dominante et privilégiée tandis que les Palestiniens s'entasseront dans des enclaves surpeuplées et encerclées par des colonies et un réseau de communication terrestre sous contrôle juif.

Le génie de la *Déclaration de Principes* et des autres négociations en cours, est d'avoir réussi à ne pas inclure cette composante persistante de l'idéologie israélo-sioniste dans les discussions. Il est d'autant plus dommage que le leadership palestinien ait donné son feu vert, tout comme il a donné son accord concernant toutes les confiscations de terres qui ont eu lieu depuis la signature des accords d'Oslo. De ces deux réalités inconciliables ont résulté une détérioration de la situation des résidents palestiniens en Cisjordanie et une vision trompeusement positive des idées et des stratégies d'Israël. Mais la conjoncture ne restera pas longtemps figée. Les Palestiniens sont dans un état de confusion et de désespoir, coincés entre les caprices de leur leader et une politique d'occupation sans pitié par laquelle Israël maintient sa tutelle sur leurs vies et leurs terres.

La diaspora palestinienne est en dehors de ce cercle infernal. Il est vrai qu'elle a été abandonnée par son leadership au Liban, en Syrie et en Jordanie, mais il existe une communauté importante qui dispose de moyens financiers non négligeables. Une initiative pour réunir une conférence sur Jérusalem ne peut émaner que de la diaspora palestinienne. Il est inimaginable de rentrer en Palestine pour reprendre notre terre, mais nous pouvons intervenir de nombreuses manières et lancer des initiatives qui serviraient à déstabiliser et à bousculer les idées reçues. Jérusalem est au centre de nos efforts par sa situation géographique et par la bataille idéologique qui s'y livre. Je refuse de l'abandonner parce qu'il serait difficile de la reconquérir. Jérusalem a le mérite d'accentuer la différence entre une perception exclusive et bornée de l'histoire et de la société et une vision universelle, inclusive et libératrice. C'est également sur ce point que les Israéliens ont agi de manière déterminée et intransigeante.

Éléments sous droits d'auteur

Je ne vois pas comment on pourrait changer ou entraver, voire affecter, les mesures prises par Israël à Jérusalem sans participer à la structure idéologique érigée autour de la ville. Car c'est dans cette structure conceptuelle qu'Israël est vulnérable. Une partie importante de l'histoire éclectique de Jérusalem doit être déterrée et insérée dans le débat actuellement dominé par Israël. On doit aussi discuter de nombreux autres intérêts des non-juifs et enfin, il faudra redéfinir une carte plus juste. Il faut explicitement proposer une optique de la paix qui soit plus palestinienne et critiquer la manière avec laquelle les Palestiniens participent actuellement aux négociations. Cela ne me semble pas être idéaliste et irréaliste puisqu'on sent une volonté croissante de la part de nombreux Européens et Américains, voire de certains Juifs, ainsi que d'autres nationalités, d'ouvrir leurs oreilles à une autre perspective.

Il convient aussi d'évoquer les nombreux Arabes d'Égypte, de Jordanie, de Syrie, d'Afrique du Nord et du Golfe qui ne sont pas prêts à dire amen aux desiderata d'Israël. Il existe une nette appréhension concernant la stimulation d'un débat idéologique, car celui-ci pourrait se transformer en une critique des politiques gouvernementales arabes concernant la vie civile, le problème de la démocratie et des droits de l'homme. Mais on ne peut pas sacrifier le débat sur Jérusalem à cause d'une telle appréhension.

Le moment viendra, peut-être bientôt, où le monde arabe commencera à se libérer de la vie de pauvreté et de brimades imposée par ses dirigeants. Un débat en faveur de Jérusalem, du genre de celui que j'ai défini, participera à ce processus. Il contribuera à remettre sur le métier la trame de la paix actuellement en lambeaux. Les tensions, les déséquilibres et les perturbations engendrées par les projets partiellement réalisés par Israël à Jérusalem est la preuve tangible de ce que dicte l'impératif idéologique. Peut-être que Jérusalem, avec ses milliers de nouveaux habitants juifs, ses Arabes délogés et ses terrains acquis illégalement est-elle déjà perdue. Si tel est le cas, alors la paix ne sera pas pour cette génération. Il faudra agir avec intelligence et détermination. De plus, il n'est jamais trop tard pour qu'une volonté politique énergique et motivée se mette à l'ouvrage et alors seulement, une paix plus juste verra le jour.

Conférence prononcée à Londres
au Royal Institute for International Affairs
Juin 1995 © Edward Said

Éléments sous droits d'auteur

Meron Benvenisti
Résoudre l'énigme

Les publications sur les solutions possibles au problème de Jérusalem se multipliaient à mesure que l'échéance fixée pour le début des négociations israélo-palestiniennes sur le statut définitif des territoires occupés approchait. Des groupes de travail, essentiellement israéliens, ont laborieusement tenté d'aboutir à une formulation acceptable par tous concernant le règlement épineux du statut de Jérusalem. Le débat, prônant tantôt le maintien du statu quo, tantôt un changement radical, a largement mobilisé l'opinion publique.

Jusque là, rien d'exceptionnel. En effet, ces dernières années avaient vu s'accumuler des dizaines de projets identiques sur le sujet. Mais pour la première fois dans l'histoire du conflit sur Jérusalem, les parties directement concernées, les Israéliens et les Palestiniens, acceptaient de discuter de l'avenir de la ville dans le cadre de négociations officielles et contraignantes. On peut lire dans la déclaration de principes, signée en septembre 1993 : « Il est entendu que ces négociations (sur le statut définitif) devront couvrir les problèmes qui demeurent, y compris Jérusalem, les réfugiés, les colonies, les dispositions de sécurité, les frontières, les relations et la coopération avec les autres voisins et autres problèmes d'intérêt commun. » (Article V, 3.)

D'abstrait pendant des décennies, le débat devenait soudain beaucoup plus concret. Les négociations théoriques entamées à Oslo s'achevaient par un accord pour le moins historique.

Si la conception et les motivations des groupes de travail varient selon les sensibilités, tous aspirent à la recherche d'une solution consensuelle et définitive. Ainsi les uns et les autres soulignent l'acuité du problème, l'urgente nécessité de lui trouver une solution, et l'intérêt de toutes les parties à y remédier. Cependant, la solution « idéale » devra, pour réussir, ne laisser croire à aucune des parties qu'elle est « perdante » ou

Éléments sous droits d'auteur

« gagnante ». Chacune devra pouvoir tirer profit des conséquences de sa mise en œuvre et savoir trouver un équilibre entre les besoins et les apports respectifs. Malheureusement, les équipes qui travaillent à cet équilibre partent chargées de préjugés et prétendent connaître les aspirations politiques, économiques, culturelles et symboliques des Israéliens et des Palestiniens. Elles conçoivent « des archétypes » censés servir cet équilibre. Un moyen habituel est de découper le « problème de Jérusalem » selon ses différentes composantes : souveraineté, Lieux saints, symboles, économie, gestion municipale, planification. Ce découpage permet une certaine souplesse, car la non-satisfaction des revendications de l'une des parties dans un domaine spécifique « s'équilibre » par la satisfaction de ses revendications dans un autre. Le point d'équilibre théorique repose sur des critères partiaux. Une partie exagérera toujours l'importance de ses « concessions » dans un domaine qui n'intéresse pas la partie qui les consent. Elles seront présentées comme une contrepartie honorable au pouvoir exclusif des domaines qu'elle veut conserver sous son autorité. L'énigme de Jérusalem est perçue comme une sorte de mots croisés complexes, dont la solution dépend des réponses justes données aux nombreuses définitions horizontales et verticales ; seules des réponses complètes et convenables permettent de briser l'énigme.

Il existe une rivalité latente entre les groupes de recherche pour savoir qui découvrira et développera le plus de projets de résolution. Une équipe avait publié quarante-deux projets pendant qu'une autre passait au peigne fin des archives et en déterrait dix-huit autres. Un chercheur assidu brandissait alors la découverte de plus de quatre-vingt dix projets. Cette rivalité conduit à mettre l'accent sur l'analyse des solutions et non sur l'analyse des problèmes ou sur la conjoncture historique qui régnait au moment où ces anciennes propositions avaient été faites. « Le problème de Jérusalem » est perçu comme étant immuable. Les projets de solutions du début du siècle restent d'actualité, comme le prouve la proposition de réorganisation municipale faite par un juge en 1945 afin de résoudre la crise de la gestion de la municipalité, déchirée par les conflits ethniques. Des propositions pour régler le statut des lieux saints chrétiens sont présentées comme un modèle de solution du conflit national-religieux entre les indigènes eux-mêmes.

Le fait qu'aucun des nombreux projets n'ait été appliqué ne décourage pas pour autant les planificateurs. Au contraire, l'échec a stimulé

Éléments sous droits d'auteur

insignifiante querelle d'héritage entre cousins. Mais cette définition réductrice fait s'insurger ceux qui mettent l'accent sur « l'universalité » du problème de Jérusalem, sur les intérêts globaux qui entrent en ligne de compte et le danger qu'il représente pour la paix dans le monde. Un bref historique du conflit international sur les Lieux saints s'impose pour appréhender ce qui se passe à Jérusalem aujourd'hui.

Toute rétrospective commence avec l'accord Sykes-Picot en 1916. Ce fut le premier accord international sur l'avenir géopolitique de la ville. Cet accord, auquel s'associaient la Grande-Bretagne, la France, la Russie et même l'Italie, partageait le Moyen-Orient en zones d'influence directe et indirecte des grandes puissances. Ce partage ne concerne pas notre sujet si ce n'est l'alinéa suivant : « Dans la zone foncée il devra être établie une administration internationale dont la forme doit être définie après consultation… »

Selon la carte jointe à cet accord, la zone internationale incluait le territoire de la terre d'Israël de Saint-Jean-d'Acre au lac de Tibériade au nord, et de Rafah à Beer-Shévah au sud. Cet accord faisait alors référence à de nombreuses villes (Damas, Alep, Haïfa, Saint-Jean-d'Acre et autres) excepté Jérusalem. Des documents français attestent que « l'administration internationale » devait garantir « l'indépendance des Lieux saints » sur l'*intégralité* de la Terre sainte. Cependant, cet accord sur l'internationalisation de la Terre sainte était en réalité motivé par la nécessité d'arriver à un compromis entre les revendications de la France et celles de la Grande-Bretagne. La France revendiquait l'héritage des croisés et aspirait à contrôler toute la côte orientale de la Méditerranée, d'Antioche à Gaza. Les Britanniques souhaitaient se servir de la terre d'Israël comme zone de sécurité par rapport au canal de Suez. Les deux puissances ne voyaient rien de définitif dans l'accord Sykes-Picot. Les Français tentèrent de le faire annuler avec le soutien des Russes, tandis que les Britanniques, avec Lloyd George à leur tête, œuvraient pour asseoir leur puissance en Terre sainte, les intérêts impérialistes britanniques se combinant à un désir sincère de concrétiser le retour à Sion.

En définitive, le sort d'Israël et de Jérusalem fut tranché par la force. L'armée britannique conquit le pays et le projet de transformer la Terre sainte en zone internationale allait disparaître durant la période impérialiste. « Que voulez-vous au Proche-Orient ? » demandait le premier

Éléments sous droits d'auteur

décembre 1918 le Premier ministre français Clemenceau à Lloyd George, « Mosul » (région pétrolière au nord de l'Irak), répondait-il. « Rien d'autre ? » – « La Palestine. » – « Vous l'aurez », affirmait Clemenceau. Quatre années plus tard le Mandat britannique sur la terre d'Israël était reconduit. La partie occidentale de la terre d'Israël devenait une unité géopolitique distincte avec pour capitale Jérusalem. À partir du moment où la Ville sainte était devenue la capitale du pays où avaient combattu Juifs et Arabes, elle devenait le cœur de la tempête. Les Britanniques ont cru à tort qu'ils seraient à même de contrôler un pays déchiré et de concilier les revendications nationales juives et arabes. Eux-mêmes furent en grande partie responsables de l'aggravation du conflit pour avoir fait des promesses contradictoires aux deux parties. Quatorze ans plus tard, ils en conclurent que le Mandat ne pouvait fonctionner.

Le compte rendu de la commission Peel (1937) préconisait la partition du pays en deux États : juif et arabe. Selon ses recommandations, Jérusalem devait devenir une enclave sous autorité du Mandat britannique permanent. Tant que la terre d'Israël constituerait une unité géopolitique, la souveraineté de la capitale de cette unité reviendrait à la partie dominante dans le pays. Le problème des Lieux saints et le pouvoir municipal ne devaient pas entacher cette souveraineté. Mais dès l'instant où l'on optait pour le partage du pays il fallait décider à qui reviendrait la capitale – aux Juifs ou aux Arabes ?

Le partage de la souveraineté sur la ville elle-même était considéré comme déraisonnable et inapplicable. La commission sous-entendait que seule une puissance européenne serait capable de garantir l'intégrité et l'aspect saint de la ville. Cet héritage religieux, selon la commission Peel, « n'est pas seulement un héritage des peuples de Palestine mais aussi de quantités d'hommes d'autres pays, pour qui Jérusalem et Bethléem sont saints ». L'intention étant d'extraire Jérusalem du conflit judéo-arabe, la commission Peel a cherché à garantir l'existence indépendante de « l'enclave sainte » en la prolongeant par un long couloir conduisant à la côte méditerranéenne jusqu'au port de Jaffa. Pour la première fois, on tentait de protéger la sainteté de Jérusalem en l'entourant de larges territoires. Le stratagème sera souvent repris. La commission Peel avait établi que le Mandat ne pouvait fonctionner, mais la Grande-Bretagne cependant ne semblait pas pressée d'abandonner la terre d'Israël. Avec l'imminence de la Seconde Guerre

Éléments sous droits d'auteur

mondiale, les Britanniques ont évalué avec justesse l'importance stratégique du pays comme carrefour central du Proche-Orient et n'ont pas appliqué le « projet Peel », ni aucun autre projet d'ailleurs. À la place, ils ont tenté d'améliorer le fonctionnement de la municipalité de Jérusalem très ébranlée par les conflits incessants entre Juifs et Arabes.

Un des projets les plus célèbres est celui des quartiers *(boroughs)* élaboré en 1945 par le juge Sir William Fitzgerald. Selon lui : « Le problème est double : préserver les traditions qui font partie intégrante de la ville, obligation dictée par la conscience et imposée par le Mandat, et pourvoir aux aménagements de la vie d'une ville moderne... Une solution pourrait-elle être trouvée qui satisfasse aux justes revendications des deux parties (Juifs et Arabes) ? »

Sa conclusion univoque était qu'il n'y avait aucune possibilité de collaboration judéo-arabe dans le cadre d'une gestion commune. Alors s'imposait le partage la ville en deux municipalités distinctes. Mais Fitzgerald ne pouvait recommander un partage absolu, car à ses yeux : « La Jérusalem de tradition, la Jérusalem convoitée par des millions de juifs, de chrétiens et de musulmans qui n'ont jamais vu ses tours, ses minarets, est indivisible. »

Aussi proposait-il de construire une structure organisationnelle à deux niveaux qui préserverait l'intégrité de la ville tout en la partageant selon ses composantes ethniques : « Jérusalem devrait avoir le même traitement administratif qu'un comté sous contrôle de l'administration de la municipalité. Le comté devrait être divisé en circonscriptions municipales comme le comté de Londres... Un quartier sera juif et l'autre sera à prédominance arabe. »

Il détaillait les pouvoirs des quartiers ethniques, et bien qu'il cherchât à leur octroyer « le plus haut degré d'autonomie », il ne laissait subsister aucun doute quant au pouvoir suprême du conseil administratif et de son lien avec les autorités britanniques. Ce conseil devait être composé d'un président nommé par le haut-commissaire, de quatre représentants qui voteraient parmi les habitants des deux quartiers et de deux autres membres désignés par le haut-commissaire et qui seraient « ni juifs ni arabes ».

Le partage de Jérusalem en quartiers venait résoudre le conflit ethnique local, mais le juge Fitzgerald n'avait pas réglé la question

Éléments sous droits d'auteur

cruciale : le conflit macronational concernant l'avenir politique du pays tout entier. Il partait du principe que le pouvoir central resterait aux mains d'une instance extérieure et que l'autonomie municipale-ethnique fonctionnerait sous son autorité. Dans le cas contraire, toute cette structure complexe s'effondrait, car le conflit ne concernait pas la gestion de l'eau et les réseaux de canalisation mais le pouvoir souverain de la terre d'Israël. Le rapport Fitzgerald vint grossir la pile de projets avortés.

Deux ans plus tard naissait le projet du « corpus separatum ». Les initiateurs du partage qui venait se substituer au Mandat britannique et les membres de la commission spéciale des Nations unies pour la question de la Palestine se sont trouvés confrontés au même dilemme que la commission Peel dix années auparavant. Dès lors que leur majorité était parvenue à la conclusion que Juifs et Arabes ne pouvaient vivre dans un cadre politique commun, la partition de la terre d'Israël était inévitable. Il était possible de partager le pays selon des frontières définies, mais la question de la capitale, où les intérêts nationaux des deux peuples rivaux progressaient, restait entière. Il était possible soit d'inclure Jérusalem dans un État juif, parce qu'il y avait une majorité juive (mais alors revenait la question du maintien d'un lien géographique entre elle et l'État juif à travers l'État arabe) soit de l'intégrer à un État arabe (mais qu'adviendrait-il des cent mille Juifs de la ville ?). Une troisième option consistait à créer un condominium judéo-arabe dans la ville. Mais s'il était déjà impossible de vivre ensemble dans un État, comment cela pourrait-il fonctionner à l'échelle d'une ville ? Parmi ces alternatives, l'internationalisation de la ville était la moins compliquée en théorie. Elle avait l'avantage de satisfaire les intérêts religieux de toutes les communautés pour lesquelles Jérusalem est sainte. La recommandation de la majorité de la commission de l'ONU (ratifié par l'assemblée de l'ONU le 29 novembre 1947) ne spécifiait pas la structure de l'administration dans la ville internationale, elle stipulait seulement que :
– le gouverneur de la ville serait désigné par le conseil de tutelle ;
– qu'il ne serait ni Juif ni Arabe ;
– les habitants de Jérusalem, sans distinction de nationalité, pourraient participer aux élections locales.

Éléments sous droits d'auteur

imbriqués et que la résolution de l'un ne garantit pas celle des autres. Admettons que les deux parties s'accordent sur des règlements géopolitiques et religieux, les communautés ethniques n'en continueraient pas moins à se battre pour les fonds publics et sur la répartition du pouvoir municipal dans une ville où l'intégrité physique est importante pour tous. Le problème ne réside pas dans la classification des sous-problèmes mais dans ce que cette classification sous-entend. Elle donne l'impression que les problèmes de souveraineté, des Lieux saints et de la gestion municipale ont un poids équivalent. Cette classification résulte de ce que la majorité des Israéliens n'ose s'écarter du consensus national quant au maintien de la souveraineté d'Israël sur le territoire de toute la ville. Le concept de « souveraineté » n'est pas appréhendé dans son acception juridico-constitutionnelle mais comme l'exhaustion des besoins fondamentaux de l'identité, la reconnaissance de sa propre valeur, être maître de son destin, le bien-être et la sécurité. La souveraineté nationale est l'essence d'une entité à la fois juridique, administrative, économique et socioculturelle. Cette caractéristique du concept de souveraineté et la nécessité de l'appliquer sur un territoire défini ne laissent aucune marge de manœuvre. On peut parler de souplesse lorsqu'on attribue au problème des Lieux saints et de l'administration municipale une valeur identique à celle du problème de la souveraineté. Il est ensuite possible de coupler la souplesse d'autonomie municipale et l'indépendance religieuse d'une part, et l'intransigeance en matière de souveraineté d'autre part. Une autonomie religieuse et municipale n'est pas en contradiction bien évidemment avec le principe de souveraineté.

La Jérusalem réunifiée serait sous souveraineté israélienne. Les Lieux saints seraient sous l'entière autorité des communautés religieuses ; leur liberté d'accès serait garantie et ils jouiraient d'un statut extra territorial (ou de l'immunité diplomatique). Les tribunaux religieux jouiraient de compétences juridiques selon le système des *millet* (gestion autonome des communautés religieuses qui existait sous le pouvoir ottoman et dont une partie subsiste encore de nos jours). Le pouvoir municipal serait décentralisé et composé de quartiers ethniques homogènes fonctionnant sous une municipalité centralisatrice. Les quartiers autonomes bénéficieraient dans une large mesure d'indépendance, sauf pour les questions principales. Ils seraient alors assujettis à la municipalité centralisatrice où s'exprimerait le poids démographique décisif de la communauté juive.

Éléments sous droits d'auteur

Si la « souveraineté » est l'expression des aspirations nationales, le fait de vouloir que Jérusalem tombe dans un régime de souveraineté israélienne exclusive, signifie que les Palestiniens n'ont pas d'aspirations nationales légitimes sur Jérusalem, ou qu'ils doivent les sacrifier devant un lien israélien plus justifié et plus fort. L'autonomie religieuse et communautaire est perçue comme suffisante pour satisfaire les intérêts collectifs des Palestiniens. Reconnaître les intérêts collectifs des Palestiniens a été considéré comme une position radicale par l'opinion publique israélienne. En effet, à chaque fois qu'il y a eu dans le passé reconnaissance de l'existence collective palestinienne à Jérusalem, la conclusion était qu'il fallait diviser la ville. Ainsi, toute proposition d'établir un quartier municipal palestinien distinct, ou d'octroyer un statut extraterritorial musulman pour les Lieux saints, s'est heurtée à des réactions politiques hostiles.

Certains Israéliens, admettant les revendications nationales des Palestiniens, ont ajouté à leurs projets des éléments d'autonomie administrative pour les organes situés en dehors d'Israël (la Jordanie, l'Autorité palestinienne) en matière d'éducation, d'économie, de citoyenneté et de droit de vote. D'autres ont cherché à résoudre le problème de la souveraineté en élargissant les frontières de Jérusalem et en plaçant ce territoire supplémentaire sous autorité arabe. Jérusalem (dans les frontières de l'annexion) restait sous souveraineté israélienne. Cette proposition bien évidemment n'était qu'un leurre. Pour les Arabes le territoire annexé, consacré aux yeux des Israéliens comme « la grande Jérusalem », n'est qu'une fiction car il comprend de larges zones qui n'ont jamais été considérées comme faisant partie de la Ville sainte. Seuls des Israéliens isolés, à l'extrême gauche de l'éventail politique, ont osé suggérer un partage de la souveraineté de la ville et l'instauration d'une relation parallèle des deux mouvements nationaux dans la capitale.

La revendication d'une partition géopolitique de Jérusalem a pris forme, bien sûr, dans les projets énoncés par les milieux arabes ou pro-arabes. Pendant de nombreuses années après la guerre de 1967 cette revendication visait simplement le retour au statu quo d'avant la conquête israélienne. Pour les Arabes, Jérusalem est une partie intégrante de l'ensemble des territoires occupés et Israël doit de ce fait « se retirer de tous les territoires qu'il a conquis lors de la guerre de 1967, y compris Jérusalem-Est ». À la question de savoir si on pouvait voir

Éléments sous droits d'auteur

dans une telle demande « un projet de paix » ils répondaient qu'elle contenait une concession douloureuse : ils n'exigeaient pas *Jérusalem-Ouest*.

Peu à peu les Arabes ont affiné leur position. Ils ont précisé que le retour aux tracés de 1949 ne signifiait pas une partition physique de la ville, mais seulement « le partage de la souveraineté qui accompagnerait les accords de coordination municipale ». Ils ont aussi garanti une liberté d'accès aux Lieux saints pour les fidèles de la religion juive. Au début des années 1980 s'est ajoutée aux projets arabes une donnée supplémentaire : Jérusalem-Est devenait la capitale de l'État palestinien. Un statut extraterritorial et un accès aux Lieux saints juifs serait assuré, et un grand conseil œcuménique représentant les trois religions monothéistes (avec une alternance de la présidence) serait constitué pour surveiller l'harmonie interreligieuse. Des droits réciproques de mouvement et de résidence entre les deux capitales seraient accordés dans certaines limites à négocier.

Quant au pouvoir municipal, un large conseil bilatéral interétatique pourrait fonctionner et superviser certains services communs municipaux. Les autres services relèveraient des municipalités distinctes de chaque État souverain.

Ce projet ne tient pas compte de la réalité démographique établie par Israël dans la partie orientale de la ville. Réduire la vieille ville à une question de « libre accès aux Lieux saints juifs » fait fi de l'affinité juive pour la ville et pour son quartier juif. Certains ont pensé résoudre ces problèmes en réduisant la zone d'influence de la « sainteté » de Jérusalem et en transformant la vieille ville en zone neutre.

Ednan Abou Ouda Hirdel avait proposé en 1992 que Jérusalem à l'intérieur des remparts n'appartienne à aucun État et qu'aucune souveraineté politique n'y soit en vigueur. La vieille ville serait administrée par un conseil des autorités religieuses, musulmanes, chrétiennes et juives. Le surplus de territoires, amputé de son caractère saint et symbolique, serait partagé en secteurs arabes sur lequel flotterait le drapeau palestinien, et en secteurs juifs sur lesquels flotterait le drapeau israélien. Sur les quartiers juifs de la partie orientale de la ville seraient appliqués les accords en vigueur dans toutes les colonies des territoires occupés.

Éléments sous droits d'auteur

la paix, après une analyse « objective » du problème, essaient de provoquer la situation désirée, elle aussi « objective ». Convaincus de leur habileté professionnelle, ils voient dans les conceptions des deux parties du problème et de sa résolution un obstacle dans la voie de l'obtention d'un règlement. Les partisans de cette approche réagiront aux critiques selon lesquelles leur point de vue optimiste n'est pas totalement fondé, et que le conflit n'a pas de solution définitive en raison de son aspect endémique et de ses origines particulières.

Ce n'est pas un hasard si toutes les suggestions de règlements traitent de l'élaboration de structures politiques et se concentrent sur des accords administratifs bureaucratiques. Le langage des propositions est juridique et les concepts empruntés au vocabulaire politique : « Souveraineté », « autonomie », « démilitarisation », « annexion », « gestion municipale » et autres concepts sont perçus dans leur acception figurée. « Souveraineté » par exemple est entendue dans son sens juridico-théorique (exclusivité du pouvoir et de l'utilisation de moyens de coercition) et non dans son sens populaire-émotionnel. Il faudrait redéfinir des formulations juridiques qui préciseront le concept de souveraineté afin de le rendre moins absolu. On peut sur le papier manipuler les sentiments d'appartenance à l'espace par le biais de l'élargissement de frontières administratives, mais ces manipulations rationnelles, ne peuvent atteindre le degré émotionnel qui anime une communauté attachée à sa terre natale. Le problème de Jérusalem est plus qu'une somme de toutes ses composantes analysables, il est irrationnel dans son essence même.

Le conflit sur Jérusalem et dans Jérusalem est un *état*. C'est une atmosphère de conflit intercommunautaire, fruit de frictions quotidiennes entre deux groupes ethniques qui vivent dans une intime proximité et se battent pour l'espace urbain, les fonds publics et la préservation de leur condition de vie. À cette instance locale-municipale, vient se greffer la friction nationale sur des volontés d'autodétermination, d'indépendance et de souveraineté. Ce conflit n'est pas politique mais pénètre toutes les couches de la vie privée et collective. Lorsque le problème politique sera résolu, les groupes ethniques continueront à se battre pour les postes clefs de la municipalité. Ils ne réussiront pas à canaliser le conflit dans le cadre politique commun accepté par les deux parties.

Éléments sous droits d'auteur

Il n'y a pas de difficultés majeures dans la présentation de solutions théoriques au conflit de Jérusalem. Il existe deux options consensuelles : un partage vertical et un partage horizontal. Un partage vertical signifie une séparation géopolitique, un partage horizontal signifie une gestion ethnique des pouvoirs, une structure fédérale, et une protection des droits de la minorité devant la supériorité de la majorité. Quand les deux parties refusent la partition physique de Jérusalem, il faut envisager une combinaison des deux options.

Le problème ne réside pas dans la qualité des solutions, mais dans le fait de les présenter comme outils efficaces pour la cessation du conflit. Il faut en revanche s'en tenir à l'option du « processus orienté » qui requiert un effort permanent face aux contraintes des contingences de l'existence. Cette conception est implantée dans la boue de la réalité et n'a pas d'objectif précis final et consensuel. Au contraire, on suppose que les deux parties ont un objectif final opposé et qu'il n'est pas nécessaire de se donner la peine d'arriver à un accord pour un but commun. Un assentiment sur la disposition à négocier suffit. Le progrès se mesure au degré d'assentiment auquel les parties parviennent. La valeur de cet accord peut varier en qualité ; il peut porter sur un point précis réalisable, comme il peut porter sur un but lointain qu'il sera possible d'atteindre dans un avenir plus ou moins proche.

Faut-il en conclure qu'en l'absence de solution concrète Jérusalem est condamnée à servir de scène à des conflits violents ? La théorie du « processus orienté » offre un optimisme prudent. Mais paradoxalement, c'est l'ampleur de l'aliénation, la rupture et la séparation entre les hiérosolymitains juifs et arabes qui sert de point de départ au début du processus de normalisation politique. L'Intifada a enlevé aux Israéliens le reste d'illusions quant à la « cohabitation en paix dans la ville unifiée ». La violence, les grèves prolongées des commerçants et les autres manifestations de la révolte collective des habitants de Jérusalem-Est contre le pouvoir imposé des Israéliens ont eu pour conséquence la cassure de l'espace urbain selon ses lignes de faille *(fault lines)* ethniques. Les Israéliens qui craignaient pour leur sécurité ont cessé de se rendre dans les quartiers arabes. « La géographie de la peur » est devenue plus forte que la « géographie sainte » de la ville réunifiée, et les hommes ont ressenti la nécessité de procéder à une séparation ethnique physique et humaine. Cette nécessité allait à l'encontre du désir de réaliser les aspirations nationales palestiniennes dans

Éléments sous droits d'auteur

de services développés et d'une infrastructure moderne. En face se trouve un ramassis anarchique d'habitations démunies de toute infrastructure moderne. Il n'existe aucun contact humain entre ces îlots qui s'ignorent, si ce n'est dans le centre ville, foyer pour les deux communautés des services et des loisirs. Mais le centre urbain est également partagé en deux ; ainsi, le modèle de séparation s'étend à la majorité des habitants. Le pouvoir israélien a longtemps tenté de souligner la séparation administrative entre le « territoire israélien souverain » de Jérusalem-Est et « les territoires occupés » où domine l'administration militaire. Les implantations juives, appelées « colonies », ont bien évidemment été soustraites au pouvoir militaire. Seuls les territoires arabes ont pâti de l'emprise du régime de répression qui a restreint leur liberté de mouvement, confisqué leurs terres et les a soumis à une implacable bureaucratie. L'Intifada a réussi à chasser cette bureaucratie. Elle a même provoqué le retrait de l'armée israélienne des centres de populations vers sa périphérie. Elle est désormais consacrée à la protection des implantations juives et de leurs accès. Des « comités de choc » et des « comités populaires » ont pris le contrôle des zones arabes et ont implanté une solide base de force territoriale. Elle est devenue légitime avec l'application des règlements politiques entérinés lors des accords d'Oslo. L'entrée en vigueur des accords et la dynamique inéluctable créée par la séparation spatiale et politique ont un rôle moteur dans la consolidation du processus de normalisation.

La majorité des Israéliens a cru que Jérusalem-Est était devenu du point de vue de la « loi, du droit et de l'administration » une partie intégrante d'Israël. Mais il n'y a pas eu plus grande erreur. La réalité de Jérusalem-Est était en effet totalement différente de celle existante la veille de l'annexion. Les Israéliens qui ont cherché à imposer leur autorité, n'ont pas évalué à leurs justes valeurs la force collective de la communauté palestinienne, sa capacité de résistance et d'adaptation.

Dans une suite de batailles publiques, parfois violentes, la communauté palestinienne a réussi à mettre en échec des mesures israéliennes visant à lui spolier ses biens collectifs. Les Israéliens ont tenté de saboter l'organisation religieuse, le système éducatif, le système de santé, les syndicats professionnels, l'indépendance de la société d'électricité arabe et la liberté de la presse. Ils ont échoué systématiquement. L'Intifada a permis de témoigner de la capacité pour les Palestiniens à se mobiliser et à le rester en dépit des privations imposées par la répression

Éléments sous droits d'auteur

israélienne, et la baisse dramatique de l'activité économique. À Oslo, la communauté palestinienne s'est assise à la table des négociations soudée autour de ses institutions nationales, religieuses et administratives. Avant l'Intifada, certains Israéliens pensaient que le succès des Palestiniens dans le maintien de leurs institutions et la résignation d'Israël à cet état de fait servirait à asseoir la normalisation politique. Ils n'avaient pas compris que des accords concrets obtenus par les Palestiniens au prix d'une lutte pour leur survie restaient insuffisants et ne pouvaient pas servir de base à une normalisation. Ces accords une fois insérés dans le cadre d'un accord politique global prenaient alors tout leur sens.

L'accord de principe avec l'O.L.P. et son application dans les accords de Gaza-Jéricho ainsi que les nouvelles dispositions concernant la Cisjordanie ont permis la reconnaissance de la communauté nationale palestinienne et de ses instances dirigeantes. Cette reconnaissance concerne également la partie de la communauté palestinienne qui demeure à Jérusalem-Est. Le passage des pouvoirs civils aux mains de l'Autorité nationale palestinienne a eu un impact immédiat sur l'existence et le statut des Palestiniens résidents de Jérusalem. Ils sont devenus dépendants des décisions de cette Autorité pour l'ensemble de leurs démarches administratives (passeports, juridiction religieuse, éducation, économie) non rattachées à la juridiction territoriale. Les institutions religieuses, administratives et nationales ont été intégrées à la structure politique de l'Autorité palestinienne. Le président du Conseil suprême musulman, sous l'autorité de qui sont les Lieux saints de Jérusalem, l'organe des tribunaux religieux et le *Wakf* est devenu le ministre des cultes dans l'Autorité palestinienne. Le ministère de l'Éducation palestinien est devenu responsable du programme scolaire, de la distribution des manuels et de la formation des maîtres dans le système d'éducation public municipal de Jérusalem.

Peu à peu il s'est avéré que la Jérusalem arabe devenait une région autonome reconnue par Israël. Les accords de redéploiement en Cisjordanie, Oslo 2, ont contribué de manière décisive à donner à l'Autorité nationale palestinienne une assise territoriale dans l'espace métropolitain de Jérusalem. La remise au pouvoir palestinien des villes de Ramallah-El Bira, Bethléem-Beit Djellah-Beit Sahor, et des villages situés à l'est de la frontière de Jérusalem, a créé un partage proche de

Éléments sous droits d'auteur

la partition géopolitique. Il existe maintenant des zones de pouvoir monoethniques ainsi réparties :
– les zones juives à l'intérieur des frontières municipales de Jérusalem, mais aussi les territoires des « colonies » Maale Adumim, Efrat, Givat Zeev, et Gush Pisgot (au nord-est de Ramallah-El Bira) sont sous entière juridiction israélienne ;
– le territoire de l'Autorité nationale palestinienne ;
– les quartiers arabes de Jérusalem-Est dans lesquels les Palestiniens jouissent d'une indépendance communautaire. Ces quartiers ont de plus reçu une assise populaire légale par le biais des élections au suffrage universel pour l'Autorité nationale palestinienne. Les habitants palestiniens ont participé aux élections en tant qu'électeurs et en tant que candidats élus dans le cadre d'une circonscription qui englobait tout l'espace métropolitain. Les représentants hyérosolymitains ont créé un lien puissant entre l'autorité politique palestinienne et la zone arabe de Jérusalem-Est. Les élections au suffrage universel ont également accéléré la création d'une commission de volontaires qui assumera les fonctions municipales dans les secteurs arabes que la municipalité israélienne avait négligées depuis de nombreuses années. Un trait marquant de la campagne électorale fut la crainte manifestée par de nombreux citoyens palestiniens-hiérosolymitains de perdre leurs droits de résidents israéliens en participant aux élections. D'autres, essentiellement des candidats élus, des personnalités médiatiques et des universitaires appréciaient énormément la sécurité que leur octroyait le système israélien. Plus devenaient flagrants l'arbitraire et le non-respect des droits de l'homme dans les territoires palestiniens plus il semblait préférable de ne pas en faire partie.

On voit donc émerger peu à peu un espace métropolitain s'étendant sur environ un demi-million de dounam et dans lequel règne une égalité démographique entre Israéliens et Palestiniens. Cet espace est divisé en deux zones plus ou moins équivalentes. Dans les territoires placés sous l'Autorité nationale palestinienne règnent la loi, le droit et l'administration palestinienne. Un de ces territoires (Bethléem, Aziria ou Ramallah) accueillera le centre administratif de l'Autorité et abritera le siège de son conseil élu. Les habitants arabes de Jérusalem sont astreints à se référer à l'Autorité palestinienne pour tout ce qui relève des affaires individuelles et des besoins collectifs. Les services municipaux seront assurés par des bénévoles en collaboration avec les municipalités

Éléments sous droits d'auteur

palestiniennes voisines. Les Lieux saints musulmans, la juridiction religieuse et la gestion du *Wakf* resteront autonomes et soumis à l'Autorité palestinienne. Le fonctionnement efficace de l'espace métropolitain comme unité physique, urbaine et économique indivisible, nécessitera une collaboration et une coordination dans tous les domaines concrets de la vie quotidienne. Qu'importe les positions politiques des maires juifs : ils devront entretenir des relations avec les pouvoirs civils palestiniens voisins. S'ils réussissent à maintenir des organes de coordination sur le plan local, le modèle du pouvoir municipal binational se développera sous la forme d'un pouvoir métropolitain. Si la collaboration échoue localement, elle se réalisera à l'échelle du pouvoir central ainsi que le spécifie l'accord d'Oslo 2 en annexe.

Ce modèle est l'aboutissement d'un processus consensuel déjà bien avancé. Les accords d'Oslo ont créé une dynamique suffisamment forte pour que ce processus continue : si la normalisation des relations se précise, il sera possible d'aboutir à un accord définitif. Le processus d'Oslo a réussi parce que ses instigateurs ont adopté le processus orienté. Ses détracteurs parmi les Israéliens et les Palestiniens l'ont stigmatisé comme le reniement des intérêts nationaux. Pour les opposants au processus parmi les Palestiniens les accords signifient que les colonies resteront et que les Arabes de Jérusalem-Est continueront de vivre sous l'occupation israélienne. Les opposants israéliens disent qu'Israël a renoncé à la « grande Jérusalem ». Quelle est la bonne réponse à la question de la « souveraineté », des « Lieux saints » et de « la gestion municipale » ? Les adeptes de la solution parfaite s'entêtent à poser la question et continuent de produire des projets de solution aux multiples alinéas reposant sur les dizaines de projets appartenant au passé, comme si rien ne s'était passé. S'ils cessaient de jouer à des jeux de simulation dans leurs tours d'ivoire universitaires, ils pourraient sans doute apporter une contribution non négligeable à la solution du « problème de Jérusalem. »

Extrait de *La Cité de pierre*
Traduit de l'hébreu par Catherine Werchowki
À paraître dans la collection « Hebraïca »
dirigée par Emmanuel Moses, Actes Sud/Solin éd., Paris, 1996

Éléments sous droits d'auteur

Mohammed Arkoun

Jérusalem au nom de qui ?
Au nom de quoi ?

Que le lecteur se rassure : je ne prononcerai ni revendications, ni récrimination, ni accusation ; je n'opposerai même pas une Jérusalem « islamique » aux Jérusalem juive et chrétienne. Lorsqu'un sujet est totalement embrouillé, lorsqu'il ajoute au désordre sémantique qui caractérise notre temps, lorsqu'il ne sert plus qu'à soulever des passions et à aggraver des affrontements, il ne reste plus qu'une issue pour l'esprit – si tant est que notre époque et, d'abord, les voix qui tonitruent au sujet de Jérusalem, se préoccupent de *droits* de l'esprit – tenter de revenir aux interrogations les plus radicales.

Jérusalem, plus que tout autre lieu de l'histoire des hommes, permet de revenir à des problèmes anciens, repris et abandonnés dans divers contextes historiques, mais que je ne vois pas émerger, hélas, dans *aucun* discours émanant des protagonistes du conflit en cours.

1

Toute société fonde son « ordre » sur un système de valeurs, de figures idéales, de représentations de portée symbolique. Le symbole ajoute un surcroît de sens aux conduites économiques, politiques, sociales des hommes en société ; ce surcroît de sens nourrit la nécessité et la possibilité pour chaque individu de *dépasser* les intérêts immédiats, les désirs trop matériels, les conduites trop contingentes en les référant à une instance de légitimation qualifiée de sacrée, supérieure, transcendante.

2

Dieu et la Révélation ont constitué cette instance de légitimation pour les « sociétés du Livre », c'est-à-dire toutes celles où s'est répandu

Éléments sous droits d'auteur

le phénomène de la Révélation consignée dans des « Écritures saintes » : Bible, Évangiles, Coran. La production symbolique de ces sociétés a été assez riche, assez constante, assez efficace pour s'exporter hors du Proche-Orient et s'imposer, progressivement, dans des milieux socioculturels variés sur toute la surface du globe terrestre.

3

Le système symbolique ainsi créé et exporté n'est pas destiné seulement à nourrir la contemplation spirituelle des croyants, à renforcer la relation personnelle de chaque fidèle au Dieu révélé ; il sert, comme je l'ai dit dans le fragment 1, à fonder la totalité de « l'ordre » social, donc des pouvoirs politique, éthique, juridique, économique, culturel exercés dans la société par des hommes *investis* selon les protocoles définis dans chaque système symbolique. C'est par le système symbolique que se nouent des *liens* plus ou moins perceptibles, mais toujours puissants, entre l'autorité qui s'attache au Livre révélé explicitant la Parole de Dieu et aux docteurs ou clercs (théologiens, exégètes, juristes et personnel religieux d'enseignement et d'exécution) habilité (par qui ? comment ?) pour délivrer– au sens où la femme est délivrée de son enfant – le sens multiple de la Parole, et les pouvoirs institués, nommés, contrôlés par les « autorités ».

4

Les relations entre l'autorité ou système symbolique fonctionnant comme l'instance de légitimation ; les autorités (magistère doctrinal, docteurs de la loi) veillant sur l'intégrité de l'instance et ses modes d'intervention ; les détenteurs des pouvoirs qui sont censés appliquer seulement les volontés de Dieu sur les hommes, ces relations cruciales n'ont pas fait l'objet d'un examen critique en dehors des présupposés dogmatiques légués par les traditions propres à chaque communauté croyante. Ni la pensée chrétienne, ni la pensée juive, ni la pensée musulmane contemporaines ne perçoivent, à ce jour, la nécessité intellectuelle de porter le débat jusqu'aux fondements, qu'elles continuent de qualifier de « divin », de leurs pratiques sociales-historiques. Entre les trois traditions de pensée, il y a aujourd'hui des différences d'accentuation des problèmes, d'accélération des changements ; mais je ne discerne aucune différence ni *épistémique* (ensemble des procédures intellectuelles qui commandent le regard de la pensée sur les rapports

Éléments sous droits d'auteur

entre autorité – système symbolique – et pouvoirs), ni *épistémologique* (priorité aux postulats théologiques hérités du passé) sur le questionnement *ouvert* concernant les fondements les plus sacrés de la vision commune aux « sociétés du Livre ».

5

La pensée dite « occidentale » tend à se substituer aux pensées théologiques traditionnelles comme l'instance de l'autorité objective, sans a priori, transculturelle et tournée à la fois vers l'exigence théorique de la connaissance et la praxis des sociétés historiques. Cette autorité s'appuie sur l'attribut de scientificité dans l'ordre de la connaissance ; le suffrage universel dans l'ordre de la pratique politique ; l'efficacité technologique dans l'ordre de la praxis.

6

L'hégémonie des symboles et des pratiques institutionnelles et culturelles subséquentes, longtemps exercée par les « sociétés du Livre », est contestée, puis marginalisée ou même disqualifiée par la pensée « occidentale » depuis au moins le XVIe siècle. Les conflits entre le catholicisme et la Réforme, l'Église et l'État, le spirituel et le temporel, l'enseignement religieux et l'enseignement laïque ne sont que les péripéties historiques et idéologiques d'une lutte plus essentielle, aux enjeux plus radicaux du point de vue de l'émancipation de la condition humaine, entre les systèmes symboliques – références ultimes – produits par chaque groupe socioculturel, chaque communauté religieuse ou « politique ».

DES ENJEUX SYMBOLIQUES

7

Derrière les luttes pour les pouvoirs se cachent toujours des luttes pour les symboles : voilà pourquoi la force d'expansion d'un pouvoir dépend de la capacité de création symbolique du groupe qui aspire à l'exercice de ce pouvoir. Cela n'exclut pas, bien sûr, le jeu des facteurs économiques et techniques ; si ces facteurs n'ont pas été perçus dans leurs fonctions réelles avant les réflexions d'Ibn khaldoun et, plus encore, de Marx, c'est parce que, justement, l'attention des acteurs était concentrée sur les enjeux symboliques, comme le prouvent tous

Éléments sous droits d'auteur

10.3

Se pose alors le grave problème commun à toutes les sociétés contemporaines : peut-on espérer une libération spirituelle et intellectuelle dans des sociétés dominées par les violences structurelles sans cesse renforcées, complexifiées par des systèmes modernes de production et d'échange, par les empreintes grandissantes des idéologies de combat, par le heurt des volontés d'hégémonie politique, technologique, économique ? Dans les devenirs en cours de l'existence humaine, Jérusalem rêvée, celle de l'imaginaire religieux, représente le pôle du *sens*, des luttes pour le sens, des attentes du sens, face au pôle de la *puissance terrestre* ; des luttes, semble-t-il, plus acharnées, plus mobilisatrices pour la puissance, des volontés décidées, déchaînées pour accroître toutes les formes de l'hégémonie de quelques hommes sur d'autres hommes, de quelques nations sur d'autres nations, d'une culture sur d'autres cultures.

Tels sont les enjeux ; quels esprits, quelles idées, quelles forces faut-il mobiliser pour hisser Jérusalem à la hauteur de sa vocation universelle, sans laquelle elle ne sera plus qu'une cité « moderne » parmi beaucoup d'autres ?

11

À ceux qui trouveront ce texte trop abrupt, j'indiquerai qu'on ne peut espérer découvrir les vastes horizons ouverts par Jérusalem sans renoncer aux lieux communs de la polémique, d'une part, sans faire appel, d'autre part, aux outils de pensée adaptés à la richesse du sujet et à l'ampleur des enjeux de l'histoire en cours. Ceux qui portent à Jérusalem plus qu'un intérêt conventionnel, ceux qui visent une meilleure compréhension des chocs entre sociétés du Livre et sociétés productivistes, sociétés religieuses et sociétés laïques, sociétés à économie de subsistance et société de consommation, ceux-là doivent accepter d'enrichir leurs sources d'information et de renouveler leur équipement intellectuel.

Islamochristiana, 1983, 9

Éléments sous droits d'auteur

Jacques de la Ferrière

Jérusalem, ville de mémoire

Dans le grand Livre des lieux de mémoire, Jérusalem occupe une place éminente. Elle est en effet, nous le savons tous, le berceau des religions monothéistes, tout d'abord la juive et la chrétienne. S'y déroulèrent les événements fondateurs : installation de l'arche d'alliance par David, construction du Temple de Salomon, et (un millénaire après), Passion et mort du Christ. Ainsi, Jérusalem fut le théâtre d'une mutation radicale de l'esprit humain. Au milieu des idolâtres qui triomphaient partout, un petit peuple vénérait un Dieu unique, infini, Tout Puissant, parfois terrible, mais néanmoins ami des hommes, donnant un sens et une fin à leur existence, s'ils acceptaient sa loi. Le sacrifice du Christ, Dieu et homme, allait ensuite renouveler l'Alliance entre le Ciel et la Terre, annoncée par la Bible. Enfin, par la grâce de Mahomet, qui se voulait le dernier des prophètes, Jérusalem fut sacrée troisième Ville sainte de l'Islam, après la Mecque et Médine.

Cette ville qui n'eut jamais ni intérêt stratégique, ni valeur économique, fut, à maintes reprises, un enjeu et un symbole de pouvoir, tant religieux que politique, depuis qu'elle fut conquise par Josué et David sur les Jebuséens. Et cela, jusqu'aux récents combats entre Arabes et Juifs. Pour la gloire de Dieu ou des dieux – et au service de l'orgueil et de la cupidité des hommes – on a beaucoup massacré, profané, déporté en cet endroit. Juifs, musulmans, chrétiens, ne furent pas tendres les uns envers les autres. Mais le pire vint d'ailleurs : Babyloniens, Grecs, Romains, Perses, Tartares, Mongoles : maintes fois la ville fut violée et laissée pour morte.

Quelques faits majeurs sont à retenir : période cananéenne (3000-1200 avant J.-C.) – prise de Jérusalem par David (environ 1000 avant J.-C.) – Royaume de Salomon (961-922 avant J.-C.) – destruction de Jérusalem et du premier Temple par Nabuchodonosor (587), exil à

Éléments sous droits d'auteur

Babylone – période romaine (70-324 après J.-C.), destruction du temple d'Hérode et dispersion des Juifs (70-136 après J.-C.) – période chrétienne byzantine (324-638 après J.-C.) – destruction des sanctuaires chrétiens par les Perses alliés aux Juifs de Galilée (614) – ère musulmane : entrée pacifique du calife Omar (639), intermède croisé (1099-1187), période mamelouk (1250-1516), période ottomane (1517-1917), écroulement de l'Empire ottoman – période anglaise (1917-1948) – ouverture du conflit judéo-arabe (1948), l'armée de Glub Pacha occupe la partie arabe de Jérusalem (vieille ville et districts extérieurs) ; les Juifs évacuent leur quartier historique, qui est détruit par les Jordaniens. Ils conservent la ville moderne, à l'ouest, et y installent leur capitale. Conquête de Jérusalem par Israël (juin 1967).

Jérusalem entière est un monument dédié à la mémoire de ces trente siècles, profondément contrastés, souvent cruels, mais ayant connu, grâce à la Sublime Porte, une longue période de tranquillité. Méfiante à l'égard de tous les pouvoirs, elle n'a cessé d'être la gardienne tolérante de cet héritage foisonnant dont elle a accueilli toutes les contradictions. Le temps et les hommes ont effacé souvent les signes tangibles de cet interminable passé. Mais les Livres sacrés ont la force et la fraîcheur de l'éternelle jeunesse : ils constituent une mémoire vivante qui s'ajoute à celle conservée dans les pierres et les sanctuaires. Inspirés par le génie du lieu, les hommes pieux et savants, et aussi le bon peuple, conservent tous les souvenirs, en les enveloppant d'un halo de légendes, de mythes et de mystères.

À Jérusalem, l'en deçà du passé et l'au delà échangent leurs reflets. Temple de la mémoire, la ville est aussi, naturellement, le Temple de la foi. Campée au centre d'un site grandiose de rochers et de déserts où, avant les Hébreux, les rois prêtres accomplissaient leurs sacrifices aux divinités locales, Jérusalem fut le théâtre du triomphe du Dieu de Moïse sur le grand Pan. Le paysage, où des « choses oubliées depuis le commencement du monde » palpitaient encore, a été défiguré au cours du dernier siècle. Jérusalem, elle, protégée par ses murs, demeure, intemporelle. Comblée de mosquées, d'églises, de synagogues, elle est de bout en bout une ville-sanctuaire d'où s'élève, dans toutes les langues, selon tous les dogmes, une universelle prière. Aussi bien, pour les « gens du Livre », des trois religions, la Jérusalem terrestre est un miroir de la Jérusalem céleste, une promesse de salut. Un mystère impalpable, invitation à la quête spirituelle, plane sur la cité.

Éléments sous droits d'auteur

Donc le visiteur, saluant au passage la porte de Damas et la porte des Lions, traversera un peu profond ravin où coule un maigre filet d'eau, le Cédron. Il remontera vers le jardin de Gethsémani où Jésus passa dans l'agonie ses dernières heures. Miraculeusement les oliviers sont toujours là. Ils ont résisté à l'intrusion d'édifices d'une pieuse laideur. Là encore je lui conseillerai de remettre à plus tard sa méditation et de poursuivre son chemin. Soudain, à un détour, il découvrira le vaste panorama de la ville sans pareille et qu'on pourrait dire immuable si le béton de la ville neuve ne cherchait pas à l'encercler. Il n'empêche, il est impossible en cet endroit de ne pas être saisi d'un frisson sacré. Voici en effet une des plus vieilles cités de l'hémisphère occidental – 3 000, 5 000 ans ? –, la seule à avoir traversé le temps, sans césure, du néolithique au nucléaire, toujours debout à travers maints avatars et combien de métamorphoses alors que ses contemporaines de Mésopotamie et d'Égypte ne sont plus que des ruines nostalgiques, désertées.

Ville combien vénérable. Mais elle ne s'est pas « enroulée dans le linceul pourpre où dorment les dieux morts ». Elle est vivante et courageuse. La première à avoir renversé les idoles et à se vouer au Dieu absolu, son destin s'en est trouvé transfiguré. Il n'y a pas d'autre secret, me semble-t-il, à une longévité qui, pour avoir duré des millénaires, a pris une figure d'immortalité. Certes Rome, Byzance, La Mecque et d'autres métropoles ont ravi la primauté à une cité où, pourtant, tout avait commencé. Mais elle conserve son rayonnement, son pouvoir de fascination sur les foules chrétiennes et musulmanes, tout en continuant à susciter chez les juifs une passion amère et jalouse, contrariée par la présence en son sein des nombreux serviteurs de la croix et du croissant.

Pourtant, à l'émotion de la première rencontre avec Jérusalem peut succéder une sorte de déception. Que dire en effet de ce tissu de petites maisons à coupoles, monotones, serrées les unes contre les autres, sans avenues, sans jardins, sans monuments insignes, sauf, à sa lisière, l'admirable Dôme du Rocher. Soudain, une intuition vous pénètre : ces maisons sans âge et sans style viennent de la nuit des temps. À la mode orientale, les murs cent fois éboulés ont été cent fois relevés à l'identique. Il n'est pas si faux d'imaginer qu'ils auraient pu être construits par les Hébreux quand Jérusalem était leur orgueilleuse capitale. Ils ont vu passer les cortèges des rois, des prêtres, des juges et des

Éléments sous droits d'auteur

prophètes, tous ces personnages superbes, demi-légendaires, qui s'envolèrent des pages de la Bible pour s'emparer peu à peu de l'imaginaire chrétien. Plus tard, un sinistre vendredi d'avant la pâque juive, ces pierres ont contemplé la marche vers son supplice d'un homme, Jésus de Nazareth, renié par les siens et qui, en quelques paroles simples et fulgurantes, allait changer le cours de l'histoire.

Jérusalem, ville austère, fut le foyer central de ce peuple « à la nuque raide », sûr de son génie et de sa foi et ne craignant pas de braver les puissants. Il avait tant bien que mal survécu aux assauts des soldats de Babylone et des descendants d'Alexandre. Mais les derniers venus, les Romains, lui portèrent le coup décisif : pour eux le Dieu des Juifs était une insulte à l'Empereur-Dieu, gage de la cohésion du monde civilisé. L'arrogance des Juifs, leurs révoltes suicidaires fournirent le prétexte. Titus détruisit le Temple d'Hérode, ce superbe sanctuaire où Jésus enfant émerveilla les docteurs de la loi. Sur ces ruines, à titre de leçon pour tous les peuples soumis, Hadrien érigea des statues de Jupiter et d'Aphrodite. Les Hébreux ayant été dispersés, Jérusalem fut reconstruite à la romaine. Catastrophe sans nom : Jérusalem était le centre de l'âme juive, chantée par la Bible avec des accents splendides qui depuis lors n'ont cessé de retentir aux quatre coins de l'univers.

Mais si les Romains avaient voulu accomplir ce que nous appellerions un génocide culturel, ils s'en étaient trouvé empêchés puisque les Livres saints étaient déjà diffusés en grec dans le monde connu, nourrissant chez les Juifs la nostalgie et l'espérance : « l'an prochain à Jérusalem ! »

La destruction de tous les signes concrets de la civilisation hébraïque n'en était pas moins saisissante : rien qui ressemblât aux ruines hautaines de Persépolis, Louqsor ou Athènes, qui aujourd'hui encore attestent la grandeur abolie. Les Romains pourtant n'avaient pas tout détruit puisqu'ils avaient conservé les puissantes assises du temple sur lesquelles ils construisirent leurs propres autels. Elles suffisaient à témoigner de l'immense passé. C'est là que les Juifs, quand ils purent revenir, grâce à Byzance, se sont naturellement retrouvés pour prier. Ces blocs « chus d'un désastre obscur » devenaient ainsi le symbole de l'indestructible ténacité du peuple hébreu. C'est là, au mur des Lamentations, que les soldats de Tsahal vinrent en Juin 1967 célébrer dans les larmes l'incroyable retour aux origines.

Éléments sous droits d'auteur

À la confusion des styles s'ajoute celle des esprits. La possession et l'usage de la basilique n'ont cessé d'être l'objet de disputes acharnées, quelquefois à coups de bâton, entre Latins, Grecs et autres Abyssins ou Coptes, sous l'œil goguenard des Turcs. Si un peu de décence prévaut maintenant, grâce notamment aux religieux français, si une coopération pour la restauration de l'église se développe, il reste que le Saint Sépulcre, partagé entre les sectes, n'est qu'un bazar bruyant où poésie et émotion sont bannies.

La basilique n'en est pas moins un monument prodigieux, une « forêt de symboles » où l'on aimerait s'enfoncer à la découverte des signes multiples de sagesse et de piété qui marient leurs harmoniques dans ses chapelles obscures. Située, nous dit-on, là où Adam fut enterré et où le second Adam, le Christ, fut sacrifié pour racheter le pécher originel, elle est, dans l'imaginaire chrétien, le nombril du monde : l'omphalos. Également fort touchant est le chemin de croix qui, chaque vendredi, au temps de pâques, réunit des foules émues le long de la via Dolorosa, ainsi baptisée au Moyen-Âge. Il s'agit là d'une dévotion sans fondement réel. On ignore tout du chemin que suivit Jésus du prétoire de Ponce-Pilate au Golgotha. Mais la conviction des croyants mérite le respect. Ils ont créé de toutes pièces un lieu de mémoire : si le lieu est incertain, la mémoire ne l'est certainement pas.

Il y a dans la ville bien des sanctuaires juifs, musulmans, chrétiens, plus ou moins importants. Chez les Grecs et les Arméniens ils sont somptueux avec des iconostases chargées d'or. Ce sont les plus simples qui invitent le mieux au recueillement. Remarquable à cet égard est l'église Sainte-Anne construite par les Francs et toujours propriété de notre pays. Cette gracieuse église romane n'est pas indigne de ses sœurs d'Auvergne et des Pyrénées. On imagine la fleur de la chevalerie française abaissant ses oriflammes devant l'ostensoir élevé par un prêtre picard ou normand.

Sainte Anne est à la fois souriante et grave. Le Saint-Sépulcre rugueux et sombre n'a pas son charme. Il évoque un guerrier dans son armure, farouche, prêt à jeter le gant à l'adversaire sarrasin.

Mais la réponse du Sarrasin est inattendue. En effet, sur l'ancien parvis du temple juif islamisé sous le nom d'Haram Chérif (le Noble Sanctuaire), se dresse un joyau de l'architecture musulmane d'une délicatesse toute féminine. Le Dôme du Rocher, c'est l'élégance des lignes

Éléments sous droits d'auteur

et des volumes, l'harmonie des couleurs dont se couvrent les faïences sous la coupole dorée. Sensualité et spiritualité s'unissent pour monter vers le ciel. Cette œuvre parfaite date, il faut y songer, d'une époque, la fin du VIIe siècle, où l'Europe n'était pas sortie de la barbarie.

Princesse persane dans ses brocards, elle s'entoure de suivantes : la fière mosquée d'El-Aqsa, très byzantine, et une guirlande de petits édifices et de portiques où se conjuguent des motifs sculptés gréco-romains et mauresques. Le Dôme du Rocher projette sur Jérusalem l'image d'un Islam dans le bonheur de la jeunesse, comblé de victoires et désireux de séduire ceux qu'il avait vaincus. Pouvait-il y réussir totalement ? Comment ne pas comprendre l'amertume des Juifs qui, aujourd'hui encore, alors que ce sont eux les maîtres, doivent se réunir au mur des Lamentations à l'ombre des sanctuaires musulmans, leurs prières étant couvertes par celles des muezzins. Cette redoutable confrontation, le gouvernement de Jérusalem s'est efforcé de l'exorciser, en obtenant de certains rabbins une déclaration selon laquelle il serait sacrilège pour les juifs de prétendre à remonter sur le parvis avant la venue du Messie. Sage précaution, mais précaire. Ce que des rabbins ont fait, d'autres pourraient le défaire.

Le Dôme recèle, pour les musulmans, les mythes fondateurs qui affirment la légitimité de l'Islam en ces lieux. Le rocher qu'il abrite n'est-il pas celui où Abraham s'apprêtait à immoler son fils au Tout Puissant qui l'en empêcha au dernier instant : symbole de la renonciation au paganisme sanglant. C'est de ce rocher que Mahomet, sur sa belle jument Bouraq, s'élança vers l'infini, traversa les sept Ciels, entrevit l'entrée du Paradis, mais n'y pénétra point car il était encore un mortel. Le « voyage nocturne » n'était pas seulement un rêve merveilleux, il manifestait pour les « vrais croyants » un droit spirituel, certes, mais aussi temporel sur la Jérusalem terrestre – une revendication émergeait que les cavaliers d'Allah ne tardèrent pas à imposer.

La quête de l'absolu et la volonté de puissance sont toujours allées de pair dans le monde monothéiste, c'est notre héritage commun depuis l'entrée en force des Hébreux sur cette « Terre promise », où ils n'avaient pas été invités. Pourtant, à Jérusalem, la trêve de Dieu a souvent prévalu. Après les crises, la pire ayant été la prise de la ville par les Croisés qui se livrèrent à une orgie de sang musulman et juif, Jérusalem revient naturellement à son point d'équilibre, une coexistence pacifique

Éléments sous droits d'auteur

Détruire l'une c'est détruire l'autre, ce que les fanatiques des deux bords ne veulent pas comprendre. Quel arbitre pourrait trancher entre les arguments des uns et des autres ? Du côté des Juifs : le souvenir éclatant du royaume de Salomon ; la Bible, livre sacré, mais aussi, à leurs yeux, titre de propriété imprescriptible sur le « Grand Israël » – et enfin un droit de réparation pour de grands malheurs.

De l'autre côté on invoque treize siècles de vie musulmane et chrétienne, dont les édifices et les inscriptions se retrouvent dans toutes les rues de la ville. Les Palestiniens sont les héritiers de cette longue histoire, mais leurs racines sont bien plus profondes encore. Le sang qui coule dans leurs veines vient de leurs lointains ancêtres qui, d'une conversion à l'autre, furent cananéens, juifs, byzantins chrétiens, arabes et turcs musulmans. Ce sont véritablement, avec quelques familles juives de vieille souche, des autochtones. Il est difficile d'en dire autant de la plupart des Israéliens, absents pendant deux mille ans et revenus d'exil avec des traits physiques et moraux empruntés à des sources très diverses.

Le rapport entre les deux adversaires et la chrétienté universelle est d'une autre nature. Celle-ci, depuis la bataille d'Haktim, où le grand Saladin détruisit la chevalerie croisée, ne nourrit plus d'ambition territoriale. Ce qui l'intéresse, c'est d'abord la liberté de circulation et d'établissement et, ensuite, la préservation de l'originalité et de la personnalité de la ville. Aussi se pose-t-elle en conciliatrice.

C'est elle, sous l'inspiration du Vatican, qui, dès 1947, avait proposé de faire de Jérusalem – la ville ancienne, et la ville moderne qui l'entoure – une entité politique autonome, un « corpus separatum », lequel s'administrerait librement, tout en s'ouvrant à l'ouest sur le monde juif, et à l'est sur le monde arabe. Pourquoi refuser à Jérusalem ce qu'on a libéralement accordé un peu partout à des mini-États certainement moins dignes de considération. Il était tentant, dans le monde déboussolé qui est le nôtre, de mettre la Ville sainte en marge de l'histoire, d'en faire un phare et un havre pour les hommes de bonne volonté.

L'idée était trop belle pour être acceptée par les politiques, qu'ils fussent arabes ou juifs. Ces derniers, quand ils furent à pied d'œuvre, en 1967, se hâtèrent de multiplier les initiatives de nature à la ruiner. Ce fut d'abord l'unification « administrative » de la Jérusalem juive et de la Jérusalem arabe. On en vint ensuite à une proclamation unilatérale,

Éléments sous droits d'auteur

la Jérusalem arabe. On en vint ensuite à une proclamation unilatérale, par la Knesset, parfaitement contraire au droit des gens, selon laquelle Jérusalem devenait « la capitale éternelle et indivisible d'Israël ». De quelle Jérusalem s'agissait-il ? Un vaste district constitué en partie de terres confisquées à la Cisjordanie. La ville ancienne se trouvait au milieu : encore à majorité arabe intra-muros, elle était noyée dans la population juive, trois fois plus importante sur l'étendue du « Grand Jérusalem ».

Même à l'intérieur de ce qui avait été, avant 1967, la Jérusalem arabe, une politique systématique a conduit à l'implantation de 150 000 Israéliens, c'est-à-dire autant qu'il y a encore de Palestiniens. La vieille ville demeure aux trois-quarts arabe, mais pour combien de temps ? Elle est déjà encerclée par des constructions de type HLM, remplies par des familles juives, grâce auxquelles Israël « marque » son territoire, sans trop de respect pour le site admirable. Bientôt[1] viendra le jour où les Juifs seront plus nombreux que les Arabes, lesquels deviendront peu à peu des intrus sur le sol de leurs ancêtres – appelés à « déguerpir », de gré ou de force. Les faits accomplis auront, une fois de plus, conduit à un bouleversement profond du tissu humain de cette région.

Les protestations mondiales furent molles. Même au Vatican, le désir de défendre les Palestiniens a décliné. D'ailleurs, nous dit-on, Israël n'a-t-il pas donné toutes assurances sur la protection des Lieux Saints, à condition que sa souveraineté ne soit pas contestée ?

Sans vouloir douter de la bonne volonté juive, il faut bien constater que cette « protection » déjà n'est pas parfaite : brutalités policières, confiscation de propriétés arabes, actions de squatters (des religieux extrémistes). Le plus grave, sans doute, fut la tentative d'incendie de la mosquée d'El-Aqsa par un prétendu « déséquilibré ». Il y a là des signes inquiétants. L'autorité juive pourra-t-elle toujours résister à la pression des fanatiques qui veulent judaïser la vieille ville ? C'est un point crucial. Jérusalem, on ne le répétera jamais assez, n'est pas faite seulement de pierres glorieuses mais d'hommes et de femmes, une population anxieuse dont la vision du monde et le genre de vie sont incompatibles avec ceux de leurs remuants voisins.

1. Aux dernières nouvelles (*Le Monde* du 2 avril 1996) ce jour est arrivé : il y aurait déjà 200 000 Juifs du côté arabe de Jérusalem.

Éléments sous droits d'auteur

Mohammed Talbi
L'indispensable dialogue

Jérusalem est vraiment multiple. Elle est la seule cité au monde qui possède à ce point ce privilège, avec tant d'attachement, d'amour et de passion. Que faire de cette passion multiple ? Le plus bêtement simple est d'en faire la source de conflits sans fin, passionnés, dévastateurs, irréductibles ; continuer à attiser les passions exclusivistes pour entretenir les malheurs d'une ville plusieurs fois détruite, reconstruite, livrée aux flammes et relevée de ses cendres. Continuer l'histoire en somme !... Continuer aveuglément l'histoire, avec entêtement, sans en tirer aucun enseignement. L'amour aveugle peut être dévastateur. Il peut continuer à faire le malheur des enfants d'Abraham déchirés par d'ancestrales disputes.

S'il est vain d'ignorer l'attachement du Judaïsme – et non seulement d'Israël – à Jérusalem, il est tout aussi vain d'ignorer que le Christianisme et l'Islam – et non seulement les Palestiniens – ont pour la ville, un autre attachement. Encore une fois, éclairés par l'histoire, que faire pour surmonter nos disputes qui s'alimentent dans une passion égale ? Il faut avoir de l'imagination si l'on veut briser le cercle vicieux de l'histoire. Pour cela, il faut d'abord enterrer définitivement la hache de guerre, la guerre des riches comme la guerre des pauvres. Ensuite il appartient aux politiques d'essorer leurs méninges, en tenant compte du triple attachement du Judaïsme, du Christianisme et de l'Islam pour la ville triplement sainte.

Le Saint-Siège a exprimé à plusieurs reprises sa position. Le Comité central du Conseil œcuménique des Églises dans une déclaration récente a rappelé la sienne. « Reprenant l'essentiel du récent *mémorandum des responsables des communautés chrétiennes de Jérusalem,* le Comité central a réaffirmé son opposition à l'annexion par l'État d'Israël de la partie orientale de la ville et demande au gouvernement israélien et à

Éléments sous droits d'auteur

l'Autorité palestinienne de discuter maintenant de l'avenir politique de la ville en vue de lui conférer un *statut spécial qui reflète sa dimension spirituelle et universelle particulière*[1]. »

C'est dans le cadre de la vocation spirituelle universelle de Jérusalem que doit être recherché le statut futur de la ville que les musulmans appellent Bayt al-Maqdis (La Ville du Sanctuaire), al-Quds (La Ville sainte), ou encore Dâr al-Salâm (La Demeure de la Paix). Ne faut-il pas faire de Jérusalem un lieu de paix, au lieu de discorde, un haut lieu de l'humanisme judéo-islamo-chrétien ? C'est en ce sens que vont nos suggestions.

Un grand arabisant, Roger Arnaldez, écrivait, dans son ouvrage *Trois messages pour un seul Dieu*[2], préconisant une culture commune « islamo-occidentale » : « Il est grand temps d'étudier l'humanisme judéo-islamo-chrétien, de le connaître, de le propager et de le défendre. » Pour étudier, connaître, propager et défendre l'humanisme judéo-islamo-chrétien, pourquoi ne pas fonder, dans la cité triplement sainte de Jérusalem, un Centre d'Étude et de Fraternité Abrahamique ? Les nouvelles données, depuis l'accord israélo-palestinien du 13 septembre 1993 à Washington, et la poignée de main historique entre Itzhak Rabin et Yasser Arafat, sont prometteuses.

Il est vrai qu'elles sont tragiques aussi. La société israélienne et la communauté palestinienne sont toutes deux déchirées. Deux mouvements palestiniens, Hamas et Jihâd Islamique, refusent de baisser la garde, et poursuivent leur action, ou leur résistance, désormais qualifiée de terroriste pas seulement par les Israéliens et leurs alliés naturels et traditionnels. Les Palestiniens ralliés à Arafat, et autres Arabes, ont recours à la même épithète. Les frontières se brouillent et le vocabulaire aussi. Arafat, héros de la cause palestinienne, ou traître à cette cause ? On imagine la diversité des réponses, qu'elles viennent du sommet ou de la base. À chacun ses raisons, son argumentation, et sa logique. Le tout ou rien, d'un côté comme de l'autre, a ses fanatiques déterminés et résolus jusqu'au meurtre et au suicide. La logique de guerre est simplificatrice : pas de réserve, pas de doute, pas de

1. Voir *L'Actualité Religieuse*, n° 137, Paris, 15 octobre 1995, p. 8.
2. Éd. Albin Michel, Paris, 1983, p. 221. Voir aussi : Denise Masson, *Monothéisme coranique et monothéisme biblique. Doctrines comparées*, éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1983 ; Daniel Sibony, *Les Trois Monothéismes. juifs, chrétiens, musulmans entre leurs sources et leurs destins*, éd. du Seuil, Paris, 1992.

Éléments sous droits d'auteur

problèmes de conscience, pas d'interrogation, place nette pour la violence. Dans l'extrémisme chacun est persuadé de son bon droit unique, exclusif, indiscutable. Pas de dialogue possible. Tout compromis, toute concession est une trahison qui appelle châtiment. La poignée de main du 13 septembre 1993 ne pouvait tout résoudre.

Certes ! Mais Rabin un traître ? Rabin le faucon devenu, par réalisme et bon sens, colombe abattu le 4 novembre 1995 comme un traître par un jeune étudiant en droit, sur commandement de Dieu ! Qui l'eût prédit ? Qui l'eût cru ? Dans sa logique aveugle l'intégrisme ne pouvait admettre que le héros de la guerre des Six jours serrât la main du « terroriste » Arafat, et fît la paix avec lui.

Mais au fond qu'est-ce qu'un terroriste ? Pas de problème lorsqu'il s'agit d'un dévoyé qui prend des enfants comme otages dans un car pour exiger une confortable rançon. Mais lorsqu'il s'agit d'un chef révolutionnaire ? Lorsqu'il s'agit de ce qu'on appelle « le terrorisme d'État » ? Lorsqu'il s'agit de véritables génocides pour « raison d'État » ? Etc. Que de fois la frontière entre héroïsme et terrorisme passe dans la subjectivité !

C'est le même intégrisme religieux – par définition sourd, aveugle et imperméable au doute et à la raison – qui avait abattu Sadate et Rabin, deux généraux devenus, au terme d'une évolution réaliste, soldats de la paix. Pourquoi ne pas saisir l'occasion de la paix, qui se fera malgré tous les intégrismes, pour réaliser, d'une certaine manière, un vœu du président Sadate ? Hans Küng rapporte : « Je me souviens de l'anecdote que le précédent chancelier de la République Fédérale d'Allemagne, Helmut Schmidt, m'avait racontée à propos de sa croisière sur le Nil avec Anwar Sadate. Sadate, alors président d'Égypte, dit qu'il était convaincu qu'il n'y aurait jamais de paix au Proche-Orient sans paix entre les religions, et c'était la raison pour laquelle il voulait fonder un sanctuaire commun pour les juifs, les chrétiens et les musulmans[3]. »

Faire cela, c'est renouer avec une tradition authentiquement musulmane. Le Prophète avait autorisé l'évêque de Najrân à célébrer la messe dans sa mosquée de Médine, et les premiers musulmans, qui ne

3. Hans Küng, "Christianity and World religions : Dialogue with Islam", dans *Muslims in Dialogue*, edited by Leonard Swidler, The Edwin Mellen Press, New York, 1992, p. 251.

Éléments sous droits d'auteur

disposaient pas encore de sanctuaires au Proche-Orient, avaient prié dans les églises chrétiennes. Au VIIIe siècle le calife al-Mahdi (775-785) dialoguait, dans un esprit de parfaite courtoisie, avec le catholicos nestorien de Bagdad Timothée 1er, et le texte du dialogue nous a été conservé dans la langue originale, le syriaque, et en plusieurs versions arabes[4]. Au IVe/Xe siècle Bagdad était un haut lieu du dialogue interreligieux. Ahmad Ibn Sa'di était un faqîh (jurisconsulte) andalou qui, comme il était alors de tradition, était parti parfaire ses études en Irak. À Bagdad il assista par deux fois aux cercles de discussions théologiques (*majâlis ahl al-kalâm*). Il en fait la description suivante :

> « Au premier cercle auquel j'ai assisté, j'ai vu réunies toutes les formations religieuses (*firaq*) : musulmans sunnites et innovateurs (*bida'*) ; toutes sortes d'infidèles (*kuffâr*) : Païens (*mâjûs*), matérialistes (*dahriyya*), manichéens (*zanâdiqa*), juifs, chrétiens et toutes les formes d'infidélité. Chaque groupe a un président (*ra'îs*) qui parle selon sa doctrine et en assure la défense. Chaque fois qu'arrive un président, quel que soit son groupe, tous les assistants se lèvent comme un seul homme pour l'accueillir, et attendent qu'il soit assis, pour s'asseoir à leur tour. Lorsque l'auditoire est plein à craquer, et qu'on n'attend plus personne, un porte-parole des infidèles proclame : "Vous vous êtes réunis pour la controverse et l'argumentation. Que les musulmans ne tirent pas argument contre nous de leur Livre, ni des paroles de leur Prophète. Nous n'y croyons tout simplement pas et nous n'y ajoutons aucune foi. Limitons donc nos controverses aux arguments rationnels, et à ce qui peut faire l'objet d'examen et de syllogisme." Tous les assistants répondent : "Très bien ! Nous vous accordons cela." »

Ibn Sa'di poursuit :

> « Lorsque j'ai entendu cela, je ne suis plus retourné à ce cercle. Puis on me dit : "Il y a un autre cercle de discussions théologiques." Je m'y suis rendu. J'y ai retrouvé exactement la même démarche. J'ai donc interrompu la fréquentation des cercles théologiques, et je n'y suis plus retourné[5]. »

---

4. Voir Robert Caspar, « Les versions arabes du dialogue entre le catholicos Timothée 1er et le calife al-Mahdî (IIe-VIIIe siècle) », dans *Islamochristiana*, III, Rome, 1977, pp. 107-175.
5. Al-Humaydî, *Jadwat al-Muqtabis*, Le Caire, 1966, p. 109. L'auteur fit cette description au grand faqîh Ibn Abî Zayd (310-386/922-996) à son passage de retour par Kairouan.

Éléments sous droits d'auteur

Le faqîh andalou était scandalisé. Soit ! Mais les cercles qu'il décrivait n'existaient pas moins, et témoignaient d'une grande liberté d'esprit et de langage, dans un respect total de l'autre quelle que soit sa confession ou son idéologie. L'homme est ainsi fait qu'il ne trouve la voie de la raison qu'après avoir épuisé toutes les formes de déraison.

Heureusement l'histoire humaine, elle, est ainsi faite qu'il n'est jamais trop tard, malgré les souffrances et les préjudices, pour, non pas oublier – est-ce possible ? – mais dépasser, surmonter, et redresser la barre. Un proverbe anglais dit : « Là où il y a une volonté, il y a une voie. » Aujourd'hui, enfin – espérons-le – une page est définitivement tournée. Sur la voie de la paix, il ne faut pas que Jérusalem devienne une pomme de discorde. Ce n'est pas sa vocation. Ville sainte pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, sa vocation est d'être le cœur spirituel du monothéisme, un haut lieu de prière, de dialogue et de réconciliation : un espace de paix et de témoignage. « Pas de paix mondiale, écrit Hans Küng, sans paix parmi les religions ; pas de paix parmi les religions sans dialogue entre les religions ; et pas de dialogue entre les religions sans une connaissance précise l'un de l'autre[6]. »

6. Hans Küng, *op. cit.*, p. 251.

Éléments sous droits d'auteur

Luc Barbulesco
Toute ville est sainte

Cet homme, que l'on a pris l'habitude d'appeler le pèlerin russe depuis la parution de ses « récits », à la fin du siècle dernier, cet homme qui, muni d'un vieux volume de la Philocalie et d'une Bible pour tout viatique – « et le pain quotidien, le seigneur y pourvoira » – aura, saison après saison, parcouru des milliers de verstes sur le territoire russe, marchant vers l'est, dormant dans les monastères, s'il en trouvait sur sa route, ou chez de pieuses personnes, comme cette famille d'Irkoutsk dont le chef, un magistrat du district, laissait pour instructions à son épouse et ses enfants de ramener chez lui tout mendiant, tout misérable qui croiseraient leur chemin – et lorsque le pèlerin, épuisé, déguenillé, affamé, les eut rencontrés, c'est presque par violence que les deux enfants s'emparèrent de sa personne, et l'amenèrent à leur mère, heureuse de trouver en lui occasion à exercer son impérieuse générosité – cet homme aura peut être réalisé le rêve ultime qu'il nous confie, dans les dernières pages de son récit, demeuré inachevé, ouvert : gagner Jérusalem. Aussi bien ils n'étaient pas rares, au siècle dernier, ceux qui s'embarquaient à Odessa pour se rendre en Turquie, et qui, forts de la protection morale que leur conférait la condition de sujet orthodoxe du tsar – à la différence des catholiques et des protestants, ils ne suscitaient pas auprès des autorités et des populations musulmanes de méfiance ni d'hostilité particulières – arpentaient la Terre sainte, et parfois, y finissaient leurs jours, dans l'attente de la résurrection.

Cet homme chez qui la prière du cœur, inlassablement reprise, était devenue souffle et intime pulsation – Seigneur Jésus aie pitié de moi pécheur, Seigneur Jésus... – il aura trouvé, à Jérusalem, le lieu où opérer, au-delà de l'unité déjà réalisée en lui, par la prière perpétuelle, de la vie physique et de la vie spirituelle, celle de l'espace géographique réel avec la sphère de la méditation religieuse : un espace saturé de significations symboliques, et cependant intensément présent dans sa

Éléments sous droits d'auteur

Mais à l'instar de l'hyperdoulie de Marie, qui répare de son geste de servante exemplaire la lésine des hommes ordinaires, la dévotion extrême du pèlerin russe aura peut-être, en ce XIX[e] siècle précurseur de violences inouïes, offert par avance le sacrifice de sa non-violence radicale.

Et sorti de la pénombre orthodoxe – encens et cupules d'huile vacillante devant les images noircies – il aura cligné des yeux à la lumière éclatante, et il aura dirigé ses pas vers la ville, en contrebas, désireux d'atteindre au but ultime, au Saint-Sépulcre – qu'aussi bien il ne désigne pas de ce nom terrible et lugubre, imposé par des croisés naïfs, ignorant ou feignant d'ignorer qu'il s'agit là d'un cénotaphe – ; mais auparavant, il aura parcouru du regard les bosquets sacrés de cyprès et d'oliviers, et parmi eux l'enclos du pressoir, où le fils de l'homme a connu sa première agonie, le cœur pressé par l'angoisse de l'abandon.

Dans sa descente vers la cité, puis dans son ascension du mont, il aura croisé sans doute de ces juifs pieux, venus là, en petit nombre, résider à Jérusalem dans la méditation et la prière, pour mettre fin, en « amants de Sion » qu'ils étaient, à la douloureuse distance qu'avait dite l'Andalou Yehuda Ha-Levi : « Mon cœur est en Orient, et moi je me trouve en extrême Occident. » Ceux-là n'étaient animés d'aucun autre désir que de demeurer là, ils étaient même touchants, dans leur naïf bonheur d'amants comblés, et ils ne songeaient nullement, non plus que le pèlerin russe, aux troupes serrées de Bilouïm qui s'apprêtaient à arriver, descendues du bateau d'Odessa, avec le pogrom pour toute mémoire et l'avidité pour tout projet, Khazars pâles et tristes, venus tremblants de fièvre jusqu'en Palestine, en leur brutale mélancolie, pour ériger des clôtures, établir l'exploitation de la nature et de l'homme par l'homme, et déraciner les oliviers.

Pour lui, bien au contraire, c'est une heureuse dépossession qu'il aura éprouvée, à parcourir les rues de la vieille ville, comme si, mettant ses pas dans ceux de son Seigneur, il s'affranchissait en même temps de ses dernières attaches, comme si, venu s'incliner sur le tombeau vide, il comprenait enfin que le centre de l'univers n'est nulle part, que le cœur du monde palpite en son propre sein, en cette forteresse inexpugnable du recès intime.

Éléments sous droits d'auteur

Vaine poursuite que celle de la Terre promise, puisque toute terre est sainte où je déchiffre et accomplis les promesses du Seigneur qui est en moi, puisque les pierres dont on bâtit le Temple ne sont pas de celles qu'on assemble et jointure…

« Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai. Les Juifs dirent alors : ce Temple a été construit en 46 années, et toi tu le relèveras en trois jours ? Mais lui voulait parler du temple de son corps » (Jean II, 20-22).

Il aura donc, des jours durant, monté, descendu les voies pavées, longé les remparts, effleuré d'une main respectueuse les murailles des églises, il aura laissé l'âpre douceur de l'atmosphère de Jérusalem l'imprégner peu à peu, et colorer son sens intime comme le fait l'huile épaisse et diaphane des parois intérieures de la jarre, pour percevoir enfin, de plus en plus distinctes, de plus en plus fortes, venues d'au-delà de la rumeur profane, les paroles terribles, et libératrices cependant, de celui que la ville avait accueilli en roi pour le mettre à mort moins d'une semaine après : « Je vous le dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée » (Matthieu XXIV, 2).

Éléments sous droits d'auteur

Robert Jaulin
Autour de Jérusalem

L'on joue la surprise ou l'on se lamente alors que les enfants d'Abraham se déchirent entre eux, et la lamentation semble s'exacerber, virer à la consternation lorsque la déchirure éclate en un haut lieu de leur commune identité, Jérusalem ; celle-là même dont le nom signifie « la ville de la paix ».

Abraham n'est-il pas le père des hommes en vertu d'une paix sacrée ayant valeur de dogme !... une paix où leur être prendrait sens et corps ; un corps universel, fondé en transcendance et ouvert à toutes les promesses...

Voilà ce que l'on nous chante, ce qu'il nous faut ânonner, prier, implorer, voilà le discours au pied duquel nous devons nous soumettre, nous prosterner, sans mot dire que de le répéter inlassablement afin que son règne arrive, afin que le règne inauguré par Abraham s'accomplisse. Est-ce là une farce, s'est-on moqué de nous ? Car à Jérusalem, l'actuel drame, ou sa constante virtualité, loin d'être un accident sur le chemin du monothéisme, en est une borne coutumière, classique. Et si l'énoncé monothéiste, plutôt que de tomber du ciel, était fidèle au domaine ancien dont il donnait il y a moins de trois millénaires témoignage, et à ceux où il vécut et vit encore intensément en majesté : là où la contradiction, la déchirure et en corollaire l'expulsion, la misère, le vide sont le pain quotidien. Donc, que dit l'histoire, que disent les événements, en particulier ceux dont les marques dessinent la trace et le sens effectif de la trajectoire prophétique, celle-là même où nous serions devenus semblables et unis en fraternité !

Avant que de répondre, tournons-nous du côté de l'univers politique où s'inaugure la déclaration monothéiste d'intention ; univers dont Abram, en devenant Abraham, ne semble être qu'une expression condensée, une sorte d'énoncé ayant valeur d'horizon, ou, pis encore, de théorisation à usage de drapeau et d'argument.

Éléments sous droits d'auteur

Il faut sans doute situer vers le V[e] siècle avant J.-C. l'apparition du discours abrahamique ; car ce n'est que de ce discours dont nous avons la trace, nullement de l'histoire qu'il relate ; cette histoire a, elle, une valeur d'exemple, de modèle, de démonstration, d'arme.

Dès le 4[e] millénaire avant J.-C. le Proche et le Moyen-Orient ressemblent à un champ en extension où les vocations totalitaires se succèdent et s'entremêlent. L'Égypte, les royaumes sumériens, l'empire de Sargon, et Babylone, l'Assyrie, la Grèce, la Perse, puis Rome, etc. sont successivement ou simultanément, le plus souvent en disparaissant de la scène, puis en y revenant, les lieux d'où émanent alors et s'affirment des prétentions à « être la totalité » : c'est-à-dire le centre « transcendant » d'un univers qui leur serait soumis, serait exclusif de lui-même et tendrait dès lors et déjà à se déployer dans la guerre, le drame, et la contrainte identitaire.

Ces centres sont par définition contradictoires entre eux, chacun arborant un titre de possession intentionnelle du monde équivalent à une déclaration de guerre : l'universalisme potentiel qui en découle a un fondement négatif.

Naturellement, ces univers totalitaires sont aussi des univers culturels car la possession de la vie, entendons celle des autres par un grand Autre totalitaire, suppose son existence ; or, ce n'est pas du totalitarisme qu'émane la qualité de vivre, mais des cultures. Le totalitarisme et les discours qui l'accompagnent se déploient donc dans l'ambiguïté, une équivocité relative selon ses moments ; cette ambiguïté ne peut disparaître que dans la réunion des totalitarismes, c'est-à-dire dans l'horizon qui leur est commun, là où leur univers, car il est contradictoire à lui-même, est une terre promise donnée en eschatologie, terre dont la mort est maîtresse.

N'est-ce pas en clef de voûte la mort qui offre son lieu annulé, éclaté, et pour tout projet l'univers implicite que véhicule la quotidienneté du geste totalitaire ? Les paradis à venir, ici-bas ou au-delà, n'en sont que des masques, des décors.

Ce geste, en tant que sens, se suffit certes à lui-même, mais il faut la conjugaison de beaucoup d'entre eux pour donner ce que l'on a coutume d'appeler un totalitarisme, c'est-à-dire une unité – empire, royaume, etc. – dont la relation à l'univers, « l'être l'univers », soit totalitaire. De même, il faut conjuguer de nombreux totalitarismes pour que s'élabore

Éléments sous droits d'auteur

un champ des totalitarismes orienté vers l'instauration d'un univers négatif dit « au-delà », univers correspondant à l'annulation d'un monde, lui, inventé, créé dans la pluralité de l'être-là de l'homme.

L'« être l'univers » d'un totalitarisme donné se fonde sur une particularité qui le distingue radicalement de tout univers culturel : son identité, en tant qu'univers est contradictoire à elle-même, elle annule la restriction de cet univers à lui-même, ou sa liberté, dans sa relation aux autres, d'être lui-même ; en effet, tout totalitarisme est l'expression d'un ordre partagé entre des termes incompatibles, par définition, entre eux, les divers totalitarismes. En son intimité la plus profonde, là où s'inscrivent « l'abstraction » ou « le modèle d'être » du geste totalitaire se situent l'exclusion, l'expulsion, l'impossibilité d'être tout à la fois soi et l'autre, c'est-à-dire le monde en l'une de ses manières ou invention par alliance.

L'univers du totalitarisme n'exprime pas la simple exclusion de l'autre ou le mouvement d'expulsion vers un ailleurs de conquête, mais l'expulsion de soi-même ; cette expulsion est l'horizon permanent le plus intime de tout totalitarisme, horizon que le monothéisme célèbre.

Répétons-le, l'invention culturelle de l'homme par lui-même est non seulement une manière d'être l'univers, mais une création particulière d'univers. Ce propos a également valeur dans la contradiction d'être, là où s'élabore l'univers d'un Grand Autre incommensurable à l'homme, si ce n'est dans le creux d'une commisération, d'une miséricorde, d'une aumône d'être, d'une prophétie ou d'un martyr dont la dérision, le délire ou l'horreur accompagne la privation, la déclaration de notre propre absence ; seul demeure, majestueux et caché, le lieu annulé de l'incompatibilité de l'homme à lui-même – tel il en va dans l'univers des totalitarismes ; là où Abraham apparaît. Car c'est d'un tel univers dont il se fait l'écho et le prophète, dont il inaugure dans l'ordre du discours le déploiement. Un discours dont la source est inscrite sur la trajectoire de ce non-lieu ; un discours dont la parole ne peut dès lors témoigner et naître de l'être-là du monde, puisqu'elle le nie ; il lui faut s'y révéler, y être révélé. Exclusive de tout être le monde, exclusive de ses usages même, et enclose dans sa littéralité, une telle parole n'est certes point cause de l'univers des totalitarismes, elle en est clef de voûte dans l'ordre de la représentation ; cet ordre a valeur d'acte, il n'est point neutre ou passif, il se loge dans l'intimité de notre « être le monde », un être en mal du monde.

Éléments sous droits d'auteur

Le discours d'Abraham est un haut lieu d'une telle littéralité ; non pas le premier lieu car il récupère des mythes, sumériens entre autres, appartenant à son passé. La particularité de ce haut lieu est qu'il deviendra, au fil de l'accomplissement totalitaire, une source « généalogique » obligée. Si les immédiatetés réinitiant cet accomplissement le récupèrent, c'est qu'il est bâti afin qu'il en aille ou puisse en aller ainsi. Le discours d'Abraham s'offre à l'instauration islamique, il met Ismaël à sa disposition, il s'offre aussi aux déclarations « prophétiques » de la Révolution Française ; celle-ci fera donner l'être suprême, simple variation nominale du Dieu monothéiste, et plus encore la prétention messianique, orientée vers l'autre, à être la vérité ; prétention faisant nécessairement corps avec des arguments d'autorité ; Napoléon est l'horizon le plus proche de la Révolution, la liberté annoncée s'est muée en une théologie de la liberté ; là encore, l'énoncé aussi bien que les énonciations révolutionnaires, puis napoléoniennes de l'univers des totalitarismes ne furent que des expressions locales, particulières de ce dernier ; elles y puisèrent leur possibilité d'exister, ce qui n'exclua nullement leur entrecroisement avec des trajectoires, elles, résolument culturelles.

Ce qu'énonce et annonce fondamentalement le discours abrahamique est le statut d'élu de tout totalitarisme en place, et en corollaire, son statut d'exclu au regard de la trajectoire expressive de l'ensemble des totalitarismes. De même, chaque révélation prophétique est, par définition, absolue et exclusive de ses semblables au regard de l'immédiateté de son « être le monde » ; elle ne les retrouve que dans l'ailleurs, l'hors lieu de leur horizon commun. Les généalogies sacrées ont une valeur funéraire ; Abraham est l'ancêtre du lignage prophétique devant aboutir à la création d'un « élu-exclu » symbolique et bouc émissaire, Israël ; Israël, condamné à l'élection judaïque au nom de l'horizon totalitaire, sera dès lors peu ou prou sans cesse condamné à être exclu chaque fois que le statut d'élu totalitaire, effectif et non plus symbolique, échouera en de nouvelles mains.

La « situation » s'y prêtant, l'élu nazi sacrifia ainsi « l'élu primordial ». Les communautés juives en firent les frais car ce rôle leur fut imposé, tout comme il le leur avait été, dans le récit biblique. Il en alla différemment lors de la Révolution Française ; l'aristocratie fut l'élu sacrifié, du moins nominalement, car son statut, les privilèges aidant, ne relevait plus que du « sacré », le pouvoir central l'ayant, au fil des siècles, privé de toute responsabilité.

Éléments sous droits d'auteur

Le champ dont le discours abrahamique témoigne est donc a priori totalitaire ; l'ordre de la dénonciation lève toute équivoque. Abraham n'appréhende les royaumes de Pharaon, puis d'Abimélek, qu'en leur prêtant, envers et contre les offres faites d'alliance, une identité totalitaire ; leurs royaumes seront dès lors contradictoires à eux-mêmes, leur univers sera celui de la mort, ou n'y enfantera plus ; si ce n'est par « procuration » et en prenant place sur la trajectoire de l'accomplissement de la « vocation » totalitaire de l'homme ; là où la mort « abrahamique » est le seul lieu de l'univers.

Le texte sacré est d'actualité, la dénonciation de l'autre est de nouveau clef de voûte à Jérusalem ; l'autre dénoncé n'est pas même l'autre non monothéiste, il est de façon toute biblique cet « autre le même » dont Pharaon et Abimélek furent les premiers exemples « révélés », ceux que le discours abrahamique, après les avoir définis de façon totalitaire, incluait dans un ailleurs absolu, là où l'alliance avec Dieu – alliance contrainte et fruit d'une trahison – se substituait à l'alliance des hommes entre eux ; là où Abraham est le père des prophètes, le père scripturaire de l'univers auquel une longue histoire nous condamne chaque jour un peu plus.

Il ne s'agit certes que d'un père scripturaire, père inscrit en une imagerie littéraire qui ne cessa de varier son style alors qu'elle se renouvelait structurellement à l'identique et que perdurait, s'étendait, s'universalisait, l'univers dont elle témoignait.

L'imagerie sacrée a ceci d'étonnant qu'elle ne fait pas donner Pharaon contre Abimélek, mais, et après avoir *a priori* caractérisé chacun d'eux de façon totalitaire, les soumet à ce qui les réunit selon Abraham, l'univers des totalitarismes. C'est le règne de cet univers qui est ici conté ; conte en lequel nous, l'univers des hommes, devrions nous reconnaître, nous annuler peu à peu, ne laissant place qu'à l'univers fantôme de la mort.

Les vestiges, à Jérusalem, ne peuvent être les simples traces des pérégrinations de ce fantôme, car ce dernier est un univers, celui de notre contradiction, nommée ici totalitaire, et non les seuls textes ou les seuls monuments qui l'accompagnèrent. Ces textes, avons-nous dit, ne peuvent qu'être ambigus, et si certains d'entre eux collent à la peau du déploiement du champ des totalitarismes, ayant ainsi valeur exemplaire, intégriste, ou d'énoncé, tant d'autres essaient de donner mesure humaine à un horizon le plus souvent impensable car il relève de la contradiction.

Éléments sous droits d'auteur

Tout énoncé expressif de l'ensemble des totalitarismes, et en particulier l'énoncé monothéiste, est par construction contradictoire à ses énonciations ; celles-ci ne peuvent annuler leur lieu d'émergence, l'être-là de l'homme ; aussi l'espoir et l'invention d'un cosmos possible, immédiat, partagé, et non son expulsion en transcendance, ne cessent de naître et renaître, fût-ce en tenant compagnie – dans l'aveuglement, la contrainte et la lâcheté – à un énoncé dont la littéralité, l'absolutisme ne sont que le produit de l'acte et l'intention totalitaires. C'est au regard des énonciations, elles tournées vers la vie, et non d'une littéralité exclusive de tout usage, qu'il existe des communautés pleines de paix et d'elles-mêmes, bien qu'elles évoquent un monothéisme aux couleurs judaïques, chrétiennes, islamiques ou « laïques » ; ces communautés ont toujours une valeur locale, elles sont, dans l'ouverture, orientées vers leur invention quotidienne, non du côté de la fuite ou de la négation a priori de l'autre. Elles peuvent se soumettre à des cérémonies initiatiques faisant appel au contenu monothéiste, mais ce qu'elles réinitient est leur vision de ce contenu : là où l'immédiateté de l'amour et du partage de l'univers a le pas sur son exclusion, là où le sens de ce contenu n'est que celui de son usage.

Entendons bien, deux Jérusalem s'offrent à nous : l'une, céleste ; l'autre terrestre.

1. Le chemin où se déploie la Jérusalem céleste est celui de la longue histoire de l'ensemble des totalitarismes ; ses traces sont essentiellement inscrites dans la discontinuité, là où des « bornes » témoignent de la trajectoire explicite de l'extension du « vide sacré ».

Une trajectoire qui est aussi celle de la prophétie et de l'horreur, lors même qu'elle se justifie à tout moment par la dénonciation, de temps à autre légitime, de ce qui dans le champ du même précédait. La courbe de la violence est en dents, irrégulières, de scie et son histoire n'a pas pour simple début l'occupation du pays cananéen par des conquérants sémites, occupation que le récit biblique sacralisa, si tant est que son élaboration ait eu recours à la mémoire des choses. Sur cette courbe, évoquons, au hasard, la sanglante arrivée des premiers croisés à Jérusalem, l'inauguration de l'ère islamique, bien qu'elle y fut plus clémente là qu'ailleurs, etc. Bien sûr, les conquérants ne furent pas tous des enfants d'Abraham ; s'ils le devinrent ensuite c'est sans doute qu'en se convertissant ils se dotèrent d'un univers global explicite de

Éléments sous droits d'auteur

Ce drame est l'instauration de l'univers des totalitarismes et ce dont Jérusalem témoigne aujourd'hui, comme si elle devait en être un reflet obligé, est l'actuelle vigueur, l'actuelle intensité de cette instauration.

Le discours d'Abraham est un énoncé qui succède à un champ d'énonciation totalitaire, et s'en déduit ; il est l'effet d'un monde où la contradiction est clef de voûte ; s'il en prédit l'avenir c'est qu'il « modélise » ce monde, colle à sa « mécanique » et dès lors s'en fait l'agent.

Ce n'est pas en lui-même que l'ancien testament, ce premier montage de la prédiction, dira cet avenir, mais dans sa référence à la dynamique qu'il traduit ; c'est par l'usage de la rupture, qu'elle soit à décor classiquement impérialiste ou prophético-révolutionnaire, que l'humanité confirmera Abraham dans sa qualité de père des nations. Si l'extension du champ des totalitarismes semble avoir été beaucoup plus vigoureuse après l'avènement du discours monothéiste, ce n'est pas en raison de ce discours – il ne fut jamais qu'un effet ou un argument, plutôt qu'une cause – mais en raison du fort coefficient de déterminisme de l'histoire explicite de la « physique » dudit champ.

Bien que l'ordre présent de la « macroculture », dans sa face totalitaire, s'exprime avant tout autre dans l'actuel Jérusalem, la vieille histoire, elle lourde de la trajectoire scripturaire, n'en est pas moins présente et active. L'islam, lors de sa naissance eut à voir avec la chrétienté, mais joua le côté de Médine, donc de la Perse, celle-là même dont les Arabes étaient les traditionnels ennemis et les Juifs, depuis leur libération en 538 avant J.-C. par le Persan Cyrus, à Babylone, des alliés et représentants privilégiés. Médine s'opposait à la Mecque, elle alliée à l'empire byzantin.

En s'inscrivant dans le couple la Mecque-Médine, l'Islam s'incarnait dans une identité expressive de l'ensemble des totalitarismes puisqu'elle réunissait les lieux qui, sur la route marchande traversant l'Arabie, témoignaient des deux grands empires ennemis par vocation totalitaire, qui s'imposaient alors. Cette route, rappelons-le, avait une très longue histoire, elle était déjà contemporaine et partenaire des premiers discours monothéistes.

L'horizon abrahamique devint celui des premières troupes islamiques, et, dans cette foulée, celui de leur meneur, ou, si l'on se situe du côté de la représentation, d'un nécessaire prophète « de service ».

Éléments sous droits d'auteur

Mahomet aurait à être nanti d'un tel statut au détriment de ceux qu'il réinitiait par rupture, par « révélation », ceux qui étaient censés être la mémoire vivante des premiers et uniques élus, les Juifs selon Moïse ; que Mahomet ait trouvé parmi les juifs, en particulier yéménites, plusieurs de ses premiers compagnons, tel Abdullah Ibn Saba, ne rendait que plus probable une telle nécessité « symbolique ». Lorsque les troupes dite arabes – elles sont alors essentiellement composées de mercenaires étrangers enrôlés par l'empire naissant, empire qui contestait l'autonomie des tribus arabes et en dénonçait l'identité « polythéiste » – pénétrèrent sous la conduite de l'un des héritiers de Mahomet, le calife Omar, à Jérusalem, l'ennemi exemplaire était déjà fonction de la logique symbolique associée au mécanisme de l'héritage dans l'univers des totalitarismes ; cet ennemi était le juif, bien avant le chrétien, du moins au regard de la trace qui privilégia le récit des événements.

L'histoire de l'empire islamique renoua les oppositions entre les empires qui précédèrent non seulement son avènement, mais celui du monothéisme ; l'Égypte, l'Assyrie, devenue partiellement la Syrie, Babylone, déplacée vers Bagdad, l'empire byzantin, devenu avec l'apparition de Constantinople l'empire ottoman, la Perse, les califats maghrébins, espagnols, etc. demeurèrent ennemis les uns des autres, la plupart d'entre eux ayant prétention à être le centre souverain et unique de l'univers arabo-islamique qu'ils revendiquaient. L'actuelle vocation arabo-islamique, celle qui se veut l'héritière de la face totalitaire des anciens colonisateurs européens, réinitie elle aussi et une fois de plus dans cette partie du monde, la vieille histoire du champ des totalitarismes. L'actuel drame à Jérusalem n'en est qu'un épisode ; s'il est exacerbé, ce n'est, répétons-le, qu'en raison de ce champ et plus particulièrement d'un renouveau arabo-islamique dont l'argument symbolique privilégié bénéficie de la présence effective et de l'extrême proximité d'un Israël où les déclarations intégristes rappellent volontiers que la terre promise fut le cadeau de Dieu, or, le geste témoigne ici de la parole, il donne une résonance religieuse « abrahamique » à l'existence d'un État qui doit beaucoup à l'usage de la force et ne peut donc guère échapper à son inscription dans le champ des totalitarismes ; inscription a priori, presque indifférente à l'événement, puisqu'elle exprime l'une des propriétés privilégiées de ce champ, la dénonciation.

Comment, et en particulier lorsque l'on en a été durement apostrophé, ne pas être pris du désir que tous les signes, les vestiges de la mort

Éléments sous droits d'auteur

totalitaire soient rayés de Jérusalem ? Et pourtant ce serait vain car seule l'actualisation, la vie de cette mort importe ; et puis, ces signes témoignent aussi et surtout de ceux qui s'employèrent à sa Rédemption, essayèrent, la foi en main, de n'y voir qu'une espérance de sens et d'amour.

Ne faut-il donc garder la trace, là où elle demeure immédiate, que des énonciations, ou plutôt de celles des énonciations qui disaient la paix, l'être-là du monde, fût-ce en une épreuve que nous devrions nommer initiatique ; puis nous débarrasser de l'énoncé ?

Non pas tant l'énoncé en ses versions anciennes et parfois folkloriques mais en sa structure, là où il se réinvente, se réactualise, à l'identique ou non, poursuivant son œuvre d'exclusion. L'affaire ne concerne pas spécifiquement Jérusalem ni quelque ville que ce soit ; son lieu est global et le problème ne sera certes pas résolu en s'en prenant aux communautés et paroisses qui imaginaient et imaginent encore rendre grâce à Dieu et témoigner de sa paix. Si cette paix ne fut jamais et au mieux que celle des creux, des temps et des espaces s'intercalant entre les moments « prophétiques », « historiques », de la trajectoire dont les textes « sacrés » sont une expression, ce n'est cependant que dans l'usage fait de ces textes que réside leur sens quotidien ; un sens qui fit souvent corps avec l'être-là de l'univers, non l'au-delà de sa mort, quelle qu'en soit la divinisation.

Il ne faut certes pas dissocier a priori les communautés et les paroisses de la paix de l'intégralité des textes dits sacrés, car cette intégralité n'est nullement intégriste, elle est un lieu où l'ambiguïté est une des règles du jeu ; les discours de l'amour ou la référence à l'univers dans sa globalité sensible sont merveilles et bien souvent l'essentiel de ce que l'on comprend ; on ne peut les confondre avec leur appropriation au bénéfice d'une médiatisation parfois terroriste et telle que l'être-là de l'univers serait expulsé dans un être au-delà qui en serait le sens ; ou telle que l'exercice de l'amour des hommes entre eux aurait pour raison et cause l'amour à l'égard d'un Dieu ayant valeur de modèle bien qu'il soit absent, dangereux ou martyr.

Certes, les « pouvoirs », les maffias totalitaires, se légitiment fort souvent en faisant donner les arguments et les mécanismes de la médiatisation « théologique », démontrant alors que celle-ci n'est pas dissociable de ses homologues dans l'ordre du politico-économique,

Éléments sous droits d'auteur

voire du militaire ; l'on aurait cependant bien tort de dissocier a priori tout « pouvoir » d'un peuple des communautés soucieuses autant d'ouvertures que de paix. Celles-ci peuvent être aussi le fait des « pouvoirs » ; les attitudes de Pharaon et d'Abimelek, face à Abraham, en sont des exemples. Et puis, le totalitarisme peut être aussi bien celui d'un peuple en désarroi suscitant ses meneurs, que l'inverse ; les guerriers de « l'absolu », qu'ils avancent en rangs serrés, au pas de l'oie, embrigadés par une foi dont ils ne sauraient se déprendre, ou qu'ils ne soient d'abord que des bandes de pillards étrangers à toute communauté, sont des expressions de l'univers, par définition totalitaire, de la mort.

Éléments sous droits d'auteur

Jacques Hassoun
La disparition du Aleph au Yod

Jérusalem… aussi loin qu'il remonte, ce mot avait hanté son existence. En fait, il apparaissait d'abord comme un mot hébraïque – *Yeroushalaïm* – présent à chaque instant dans les oraisons quotidiennes qu'il récitait dès la sortie de sa première enfance. À cinq ans, il lisait fasciné dans de vieux livres de gloses ou de prières ce mot qui, quoique prononcé *Yeroushalaïm*, était écrit *Yeroushalam*. L'absence, la disparition du *Yod* l'inquiétait. C'est alors qu'on lui a confié que cette lettre était en exil depuis la dispersion du peuple judaïque, depuis le destruction du sanctuaire par *Titus l'impie* et Adrianos Kaïssar[1]. Ainsi donc le *Yod* avait quitté le nom de la ville et accompagnait le petit reste du peuple saint, qui trois fois par jour confesse la sainteté de l'Unique, dans ses lointains, dans ses invraisemblables exils.

Ce nom amputé était comme un secret partagé par quelques-uns, par quelques élus ; la ville y perdait de sa réalité matérielle et gagnait en intimité. Aussi, la disparition de cette lettre allait-elle constituer le lieu d'une douleur exquise, celle qui amenait les vieillards de son clan à le réveiller toutes les nuits avant l'aube pour pleurer l'exil de la lettre, représenté par la douleur infinie des matriarches Rachel et Léa qui pleuraient l'exil de leur progéniture. Il entendait dans un demi-sommeil l'ancien, qui assis par terre, déchaussé, la tête recouverte de cendre, sanglotait en criant « une voix se fait entendre à Rama, Rachel pleure ses enfants et nul ne la console ». Seul le retour du *Yod* pouvait la consoler, seule la fin de l'exil du *Yod* pouvait la calmer, mais seule la présence affirmée du *Yod* parmi ses descendants la rassurait.

Cette terrible aporie l'a fasciné, d'autant qu'une autre Rachel – sa grand-mère – épouse de Jacob – son grand-père homonyme – trop tôt

1. C'est ainsi qu'en hébreu l'on nomme le César Adrien.

Éléments sous droits d'auteur

disparu à la suite d'une terrible épidémie de grippe espagnole, était présente depuis des décennies dans le dit de ses enfants qui à chacun des anniversaires de son deuil, des décennies après son décès, sanglotaient à l'infini sur cette disparition.

C'est alors que *Yeroushalam* devint comme un faubourg imaginaire de son espace d'enfant. D'autant qu'une autre Léa, l'épouse de son oncle paternel qui sut lui transmettre son immense culture judaïque, était née dans cette ville qu'elle appelait – de son nom arabe – el Qods. Elle racontait les coupoles du quartier juif où elle avait vu le jour, les chutes de neige qui certains hivers rendaient cette ville encore plus fantomatique, les rue étroites de la sainte Cité, le mur Occidental où elle se rendait avec sa mère... Et *Yeroushalam* – el Qods – devait devenir un élément d'une *géographie pathétique*[2] qui le ravissait. C'est ainsi que durant les premières années de sa vie, il fut prisonnier de cette ville, véritable kaléidoscope d'images multiples, contradictoires, littéralement ravissantes.

Puis un jour, il sut que l'on pouvait au nom de la survie et de la culture, quitter Jérusalem. Yohannan ben-Zaccaï, lors du siège de Jérusalem par les légions romaines, avait abandonné les zélotes, les sicaires, les aristocrates et les prêtres en leurs factions antagonistes (qui entre deux batailles contre les Romains s'affrontaient avec violence en une guerre civile fratricide[3]) pour aller s'installer avec quelques disciples à Yabné. Les Romains – des militaires, des gens à courte vue – accordèrent sans peine un sauf-conduit à ces déserteurs.

La ville devait tomber. Elle tomba et fut rasée. Cependant que quelques *lettrés* organisent la survie des Juifs, en fondant par leurs écrits un traité de savoir-vivre à l'usage des diasporiques.

Le peuple juif survécut grâce à ces lettrés.

Cette lettre manquante n'était-elle pas celle qui permit à ces théologiens, à ces juristes, à ces docteurs de la loi d'élaborer leurs œuvres ? N'était-elle pas celle qui les protégeait dans cette diaspora qu'elle avait contribué à fonder ?

---

2. Selon le mot de Vladimir Jankelevitch.
3. Cf. Pierre Vidal-Naquet, *Du bon usage de la trahison. Introduction à l'ouvrage de la Guerre des Juifs*, de Flavius Josèphe, éd. de Minuit, Paris, 1971.

Éléments sous droits d'auteur

Bruno Étienne
Retour à Jérusalem

TASHRÎQ

Il faut l'avoir fait, le voyage en Orient, pour savoir ce qui ne va pas dans la maison du Père et comprendre que le déplacement était inutile… Il y avait dix ans que je n'étais pas venu à Jérusalem ; toujours le même faux débat : servir de caution, ne pas y venir, ne pas y aller ; mais alors comment en parler, etc. On est en pleines négociations mais rien n'est encore public ; alors tout le monde est suspecté de trahison. Je viens en Israël à l'invitation de collègues israéliens et je dis ce que je veux et j'ai assez de recul et de sérénité pour voir ce que je vois. Je fais tamponner mon passeport, je refuse l'hypocrisie et je me moque de ce que me diront les flics des pays arabes lorsque je m'y rendrai…

Mais pour commencer, ce sont les agents de sécurité d'El Al à Marseille qui tiquent sur mon passeport, plein de visas arabes et sur l'ambiguïté de ma mission cette fois, car je n'ai aucun papier officiel : il est vrai que je vais à Bir Zeit et à Gaza pour signer des accords interuniversitaires, et je le leur dis avec un sourire tranquillement parfait : « je travaille pour la paix ». Je monte dans l'avion, le dernier, après deux heures de discussion et je suis tout de suite dans l'ambiance : la vidéo d'El Al diffuse un film idyllique sur la Galilée agricole… Et les braves Sapharadim font beaucoup de bruit, heureux qu'ils sont des perspectives de leur voyage.

Par contre aucun contrôle à l'arrivée à Tel Aviv. Mes grands étudiants m'attendent et nous montons à Jérusalem. Le consulat général est à la fois magnifiquement situé, à côté de l'hôtel King David, et bénéficie d'un statut ambigu lié au fait que la France n'a pas reconnu l'annexion de Jérusalem.

Je ne peux pas résister au plaisir esthétique du soir qui tombe sur la vieille ville sous ma fenêtre et « que mes yeux se ferment si je t'oublie… Yarushalim ».

Éléments sous droits d'auteur

cloaque des rues noyées dans vingt centimètres de résurgences d'égouts, les pierres au sol ou celles qui tombent sur le toit de la voiture en faisant un bruit auquel on ne s'habitue pas facilement…

Puis les barrages de l'armée se succèdent jusqu'au « check point » où une voiture nous attend de l'autre côté. Je sens ce petit creux au ventre que j'avais oublié depuis l'Algérie et le Liban. Une lampe qui fait signe de se garer dans la nuit sombre, une arme qui passe par la portière, des silhouettes troubles… De jeunes soldats israéliens, blêmes de peur, nous arrêtent. Un sous-officier druze blond aux yeux bleus, un soldat noir (falasha ?), un jeune marocain qui n'a pas vingt ans, nous parlent en arabe. Pourtant en général ils regardent d'abord la couleur de la plaque d'immatriculation et nous sommes dans une voiture du consulat mais ce soir tout le monde est à cran.

Au passage de contrôle un groupe de colons, que l'armée a du mal à contenir, manifeste. Un de mes vieux amis, érudit israélien, me dira le lendemain : « je n'aime pas nos sapharadim, ils ressemblent trop aux bédouins et nos juifs marocains préfèrent leurs ouvriers arabes à notre sécurité… »

Cauchemar : je me revois, en décembre 1961 sur la route entre Oran et Sidi Bel Abbès ; serait-ce le début de la fin ?

YARUSHALIM/ AL-QODS LA MAUDITE

Cette ville m'irrite, m'exaspère et je l'aime à la mesure de la folie des hommes, de leurs excès et de leur intolérance.

Je rêve tour à tour de la raser et de voir pendre sur ses ruines, les curés, les rabbins, les imams et autres clercs avec les tripes des propriétaires terriens et immédiatement après je rêve de la capitale du centre du monde érigée sur l'axe de l'Orient vertical : le chiasme de la « Configuration de la Terre » et de la « Convergence des Deux Mers ».

Je n'aime pas la ville nouvelle et vraiment les Israéliens ont saboté les collines et les vallons avec des constructions affreuses ; sauf le Jardin des Oliviers et la descente sur les cimetières qui jouxtent le rempart, là où retentit la trompe finale d'Azrafil, il ne reste rien alentour. Par contre, dès qu'on pénètre dans la vieille ville, tout change.

J'aime ses rues étroites qui sentent les épices, ses marchands du temple multiconfessionnel qui vendent même les stations du calvaire,

Éléments sous droits d'auteur

ses fous de Dieu qui se tapent le front au pseudo mur, ses hordes de veuves chypriotes qui descendent au tombeau et ses horaires déments pour les tours de prières dans les églises réservées aux adventistes, aux baptistes, aux orthodoxes, aux arméniens, *ad libitum*... Je croise même un groupe de Japonais faisant le chemin de croix en chantant : « Nous voulons Dieu, c'est notre Père... »

Je les aime et je les hais...

Je pense à mon maître l'Émir Abdel Kader, qui, malgré tout ce spectacle, soutenait la thèse de l'Unicité de l'Être avec cette sublime assertion : « Est-ce que la nomination des hommes change l'essentialité de l'Être ? »

AHL AL BAYT

Tolérance ? Vous avez dit « tolérance » ? Il y a des maisons pour ça, disait mon grand-père. Moi qui croyais que la maison de Dieu en était une... En ce jour de Youm al Ard la ville est déserte, je la parcours seul, ravi de dénicher mille détails invisibles les jours d'affluence. Une jeune femme avec le foulard dissimulant son crâne rasé, sort d'une Yeshiva en poussant son landau furtivement : on dirait une sœur musulmane, pâle, étroite. Une belle façade de style mamelouk en pierres rouges d'apparat, pas de bruits, le forum romain bien reconstitué ; en patrouille, des jeunes gens très bronzés et qui parlent arabe me regardent d'un œil torve ; ce sont bien des Israéliens mais je suis physiquement un *wasp*, ils ne savent pas comment s'y prendre car je refuse de parler anglais, ce qui les laisse perplexes.

Finalement j'aboutis sur l'esplanade et je rentre au Rocher.

Je suis absolument seul et je sens tout le karma sur mes épaules.

Je me mets en position rituelle appuyé contre l'une des colonnes et je revois le schéma de la Smala d'Abdel Kader : deux carrés emboîtés avec les tribus autour en quinconce, magie des chiffres, structure architectonique parfaite, les colonnes qui forment la double croix des chevaliers Kaddosch et de saint André ; la seule mosquée octogonale de l'Islam, miroir de la Ka'ba plus loin sur l'axe ; Avram/Abraham/Ibrahim al-Khalil (à moins que ce ne soit pas le même ?) y posa sa tête et le sacrifice/pacte/mithâq s'y décida avant que la jument du Prophète ne l'enlève dans son voyage nocturne... D'ailleurs, je vois bien l'empreinte du sabot sur le Rocher... D'ailleurs, sur le Rocher, pour qu'on ne se

Éléments sous droits d'auteur

trompe pas, il y a un écriteau avec une flèche et le phonème LLH : je suis donc bien seul avec Lui, là. Sakina/Shekhina, présence/absence, je pense à G. Steiner : l'insupportable absence de Lui !

Je chevauche, ô mirage…

Las ! une main énergique me sort de ma méditation : un vieil homme me demande en anglais ce que je fais là : je lui dis que je ne comprends pas l'anglais ; alors il me demande si je suis musulman : montrant la pancarte LLH, je lui réponds par le verset en arabe : « Lui le sait et vous, vous ne savez pas ! » (Coran II, 232). Stupéfait, il s'en va en maugréant.

LE ROCHER DU SONGE

Le vieux revient avec un plus vieux, mieux habillé ; je suppose qu'il s'agit d'un mohtasib. Il me parle en anglais ; même propos non dialogique… Finalement, je lui dis que je suis en prière pour honorer le rite de la Souvenance (*ðhikr*) et de la Visite (*ziara*) que j'ai aménagé à ma convenance ; je lui dis aussi que je suis un partisan acharné du verset « Point de contrainte en religion » (Coran II, 256). Accablé, il s'en va en proférant des paroles peu amènes et pas du tout compatibles avec la sainteté du lieu.

Je replonge dans ma méditation qui est interrompue quelques minutes plus tard par une patrouille israélienne, déchaussée, que le vieux est allé quérir et qui me prend en poids, sans violence, et me transporte ainsi jusqu'à la porte des immondices… Là, le lieutenant de service, juif pied noir marseillais m'interroge gentiment. Nous discutons sérieusement, c'est-à-dire en riant aux éclats quand il comprend ma fable mais m'explique que la semaine dernière un pèlerin a pris un coup de couteau et qu'il faut comprendre les deux vieux !

J'imagine ma fiche au Shin Bet ou au Mossad, parce que j'ai dit au petit lieutenant que j'étais bouddhiste et à l'aéroport au départ ce qui leur a posé le plus gros problème était ma liaison avec le club de karaté palestinien de mon ami Usama Ben Munqidh et mon interview sur les arts martiaux dans un journal arabe de Jérusalem…

Ils sont devenus fous dans ce pays…

Mais j'ai passé l'après-midi avec Yashayahou Leibowitz ; avant de partir, on a parlé de Maïmonide. C'était pas mal *al Andalus*…

Éléments sous droits d'auteur

Abdelkebir Khatibi
Entre Jérusalem, Gaza et Jéricho

Texte écrit à la suite de la visite de ces lieux par plusieurs intellectuels, artistes et journalistes du monde arabe et de pays européens, invités par l'Institut International de la Paix au Moyen-Orient, entre le 11 et le 16 septembre 1994.

J'ai entendu dire que quel que soit le chemin par lequel on entre à Jérusalem, on est accompagné par un chant intérieur : comme si la seule évocation du nom de cette ville vous donnait une voix supplémentaire.

Entré dans la ville assez tard la nuit (et pour la première fois), je n'ai pu voir la beauté de la célèbre pierre de Jérusalem, ni ses reflets, ni ses réverbérations lorsqu'elle reçoit les changements colorés du ciel. J'admirerais plus tard cette féerie. Pour le moment, je dors à l'hôtel. Mon sommeil est sans rêve, alors que depuis des millénaires, Jérusalem fut rêvée entre ciel et terre, dans chaque strate historique et religieuse de sa longue mémoire.

Le lendemain, nous fûmes reçus par Shimon Pérès pendant le petit déjeuner. Il parle devant nous de la paix et de son futur. Il parle avec une détermination souple et avec aisance. Quand un politicien de cette importance dit que le futur réside dans une paix fondée sur la coopération économique, sociale et culturelle, il faut tendre sa troisième oreille. Celle-ci entend que la paix n'est pas de tout repos, sa construction est plus complexe que la guerre et le conflit. La réconciliation avec l'autre est une réconciliation progressive avec soi-même, avec son passé et ses malheurs. La troisième oreille comprend aussi que la figure du double loge au cœur de cette réconciliation. Tantôt le Palestinien est l'ombre de l'Israélien, tantôt c'est le contraire. Chaque partenaire de la paix est obligé de travailler sur lui-même, sur son intolérance interne, il est obligé de se transformer au contact de l'autre. Telle est la condition de la paix.

Éléments sous droits d'auteur

J'offre à Pérès mon livre avec Jacques Hassoun *Le même Livre.*
– Il est pour la paix, me demande-t-il ?
– Oui, répondis-je, et depuis 1985[1].

Ensuite nous avons rendu visite à Yasser Arafat à Gaza. Toujours courtois, souriant, un sourire dont on ne sait s'il est un pur masque ou s'il est d'une spontanéité tout à fait naturelle. J'ai été frappé par sa plasticité verbale qui le fait passer de l'arabe à l'anglais avec agilité.

Arafat centre sa parole sur les difficultés de la paix, disant que puisqu'à Jérusalem les Palestiniens respectent les lieux de culte hébraïques, les Israéliens doivent, eux aussi, respecter, à leur tour, les lieux saints du christianisme et de l'islam. De même, il a insisté sur la dissymétrie des rapports entre Israéliens et Palestiniens ; ces derniers paient le prix de la paix sans en recevoir les dividendes. « Aussi devons-nous commencer à zéro, sinon au-dessous de zéro », nous confie-t-il. Pour finir, il dit : « Bienvenue à Gaza, où vous venez célébrer un anniversaire historique. J'espère vous revoir à Al Qods. »

Après son discours, il s'avance et reste parmi nous. À un moment, je lui parle en aparté pour lui transmettre les salutations d'amis communs. Il me tient longtemps la main (un doigt de la main) et m'entraîne doucement avec lui, en compagnie des autres congressistes, dans sa « résidence » extrêmement modeste.

Nous quittons Arafat et revenons à Jérusalem. J'ai visité plus tard avec beaucoup d'émotion la coupole du Rocher et la mosquée Al Aqsa, lieux si vénérables que le musulman qui y prie accomplit un second pèlerinage.

À Jéricho, la réception par Jibril, commandant de la région, fut brève et intense. Il a parlé avec une intelligence rusée de la démocratie comme valeur de civilisation à prendre en compte dans l'avenir de la Palestine.

La veille du Yom Kippour, jour du Pardon où les activités sont suspendues dans le temps, nous visitons le mur des Lamentations. Dans la crypte attenante à ce mur, des orants relisent la Bible en se balançant étrangement. Leur litanie me rappelle les séances de *dhikr* qu'animent certains sectateurs soufis.

1. En effet, c'est la date de parution de cet ouvrage qui est une correspondance entre un psychanalyste d'origine juive et moi-même. Ouvrage qui est en train d'être traduit simultanément en arabe et en hébreu.

Éléments sous droits d'auteur

En ville, tout le monde attend le coucher du soleil. L'heure est propice à la méditation. Je me dis : la paix, l'horizon de la paix est peut-être cela : suspendre la main lancée contre l'autre et tendre cette main vers la promesse ou la prière.

On ne peut dire que les commencements de la paix sont de tout repos. Il suffit de regarder les murs à Gaza : slogans, mots d'ordre, programmes, révoltes, cris que chaque tendance politique et religieuse écrit à la sauvette pour protester ou refuser.

Assis dans le car, j'écris mentalement. Écrire entre Gaza et Jérusalem, au début de la nuit, consiste à ne pas effacer ce qu'on a laissé derrière soi. J'écris ceci dans la hâte : il ne s'agit pas de convertir les frontières de la guerre en frontières de paix, mais d'apprendre à construire sa nouvelle identité dans la paix. Car je suis frappé par cette précipitation à faire la paix, qui exprime l'angoisse devant l'inconnu. Une paix en souffrance, dans une boîte à lettres diplomatique, qu'on déplace d'une frontière à l'autre. Tout homme de l'autre côté est semblable à un autre moi-même. Plus exactement, je suis toi sans l'être, et toi, tu es toi-même pour ton propre compte. Lorsqu'on croit à un dieu nommé, on exclut les autres dieux nommés, et ceux qui en héritent. L'héritage est le secret des communautés. Il est leur relation aux morts, si bien que toute communauté hérite de cette mystique entre les vivants et les morts.

Mais où est la simplicité de vivre au jour le jour, en ces commencements de paix ? Celle-ci serait-elle l'équivalent d'une opération blanche, qui fait qu'on perd d'un côté ce qu'on gagne de l'autre ? Je ne le pense pas : chaque partenaire doit démontrer sa capacité d'inventer la paix entre deux peuples blessés. Tel est le pari historique. Il y a des otages plus ou moins heureux de la paix. Paix à la paix !

Éléments sous droits d'auteur

Michel Eckard Elial

Jérusalem ou rien

Iroushalaïm, Al Qods entre la sainteté et la plénitude, tout est recommencement dans la fracture mais aussi l'éternité. Quelle ville a-t-elle étreint autant de naissances et de blessures, de légendes et de rêves ? Le fleuve de sang qui irrigue ses pierres et semble se jeter, à la fourche du désert, dans un ciel embrasé d'or et de sang, ce fleuve au long cours ne cesse de se confondre à la mémoire du monde.

Arpenter l'espace de Jérusalem, le circuit ramifié de ses portes et de ses rues, de ses tours et de ses édifices sacrés, c'est découvrir d'exil en exil, une certitude qui n'a pas de temps, même si elle continue de connaître les orages et les outrages. Jérusalem ne se laisse pas oublier. Elle exige, elle prend : le ciel, la lumière, l'âme. Une de ses portes est si près du Paradis qu'on y échangerait tout, le désordre des saisons et des raisons. Sa centralité vient de l'affrontement de ces extrêmes qui s'oublient et se flairent, mais ne ménagent jamais leur passion.

Étranges métaphores qui ont identifié cette ville haute à une mer fermée, à une métropole rouge taillée dans les eaux. De cette urne secrète suspendue aux millénaires et aux prophéties, l'oiseau de pierre échappé des doigts divins redevient tantôt le phénix tantôt la colombe prodigue en amour.

Et si Jérusalem n'existait pas, si nous n'étions hantés après tout, que par l'ombre formidable d'un mirage, la fièvre obsidionale d'une fiction, si le nombril supposé du monde était une folle projection de notre amour du monde et de sa Loi ? Il existe peu, de par le monde, de promesse aussi capitale et de capitale aussi exigeante de ses sujets. Jérusalem la promise, l'attendue, épouse les corps entre ses murs de métaphysique : ouvrant sur le ciel, mais pesant de quel poids humain et tragique sur la terre.

Éléments sous droits d'auteur

Ville de toutes les blessures mais aussi de tous les espoirs. S'il est des hommes au cœur de pierre, il est aussi des pierres à Jérusalem, qui ont un cœur d'homme.

Après la pierre.

Après le feu,

redécouvrons le miracle du commencement.

Éléments sous droits d'auteur

Dieu », qui procède en droite ligne de cet abîme, et qui attend de nous tout autre chose que ce qu'il faut bien nommer d'un nom dont l'anachronisme reprend soudain quelque vigueur : l'obscurantisme. La « mort de Dieu », c'est le prophétisme du monde moderne et le prophétisme, c'est ce qui rappelle à la responsabilité, à l'engagement et à la promesse. Nous sommes engagés envers nous-mêmes, envers l'humanité, la terre, la justice, ou comme tu voudras l'appeler. À Jérusalem, il m'a semblé qu'on ne pouvait plus entendre aucun prophétisme.

Ensuite, Jérusalem c'est aussi désormais Yad Vashem, le mémorial de la Shoah. Une césure d'histoire, une brisure intolérable au sein de la mémoire, et que les monuments eux-mêmes de Yad Vashem n'évoquent que de loin, et gauchement, car il n'y a pas de monument possible. Un silence énorme face au bavardage religieux.

Je n'en dis pas plus, cher Abdelwahab. Je sais que cela ne tient pas lieu d'analyse. Il y a mille autres choses à dire, complexes, raffinées et très nécessaires. Je le sais, je ne l'oublie pas. Mais pour ce qui est de t'écrire une lettre de Jérusalem, voilà tout ce que je peux, voilà tout ce qui en reste, mais que je t'envoie, si j'ose le dire ainsi, passionnément.

Tenant ainsi ma promesse, fidèlement – c'est-à-dire en cherchant ce que veut dire la fidélité entre nous, entre nous tous gens du Livre, de Jérusalem, de la Méditerranée – et de partout et de nulle part aussi, de nulle trace et de nul lieu, fidèles à cela même : fidèles à ce formidable retrait du divin qui nous envoie de si loin dans notre histoire, fidèles pour finir à ceci que le « dieu », dès qu'il est unique, ne veut rien dire d'autre que le retrait. Non pas le « sien », comme s'il s'y tenait caché (*absconditus*), mais le retrait qui se creuse en nous, de nous, à mesure que nous devenons ce que nous avons à être, jusqu'à nous faire oublier notre propre nom (comme le dit Hallâj). Oublions, en ce sens, le nom de Jérusalem, ce nom trop chargé et trop pieux. Souvenons-nous plutôt que ce que l'on nomma « la Jérusalem céleste » n'est d'aucun lieu ni d'aucun temps, et signifie plutôt l'insignifiance de toute « Jérusalem terrestre » – et la cohabitation de tous.

À toi,
Jean-Luc

Éléments sous droits d'auteur

Carnets, contes et récits

Éléments sous droits d'auteur

Marcel Schwob
(1867-1905)
Récit des trois petits enfants

Nous trois, Nicolas qui ne sait point parler, Alain et Denis, nous sommes partis sur les routes pour aller vers Jérusalem. Il y a longtemps que nous marchons. Ce sont des voix blanches qui nous ont appelés dans la nuit. Elles appelaient tous les petits enfants. Elles étaient comme les voix des oiseaux morts pendant l'hiver. Et d'abord nous avons vu beaucoup de pauvres oiseaux étendus sur la terre gelée, beaucoup de petits oiseaux dont la gorge était rouge. Ensuite nous avons vu les premières fleurs et les premières feuilles et nous en avons tressé des croix. Nous avons chanté devant les villages, ainsi que nous avions coutume de faire pour l'an nouveau. Et tous les enfants couraient vers nous. Et nous avons avancé comme une troupe. Il y avait des hommes qui nous maudissaient, ne connaissaient point le Seigneur. Il y avait des femmes qui nous retenaient par les bras et nous interrogeaient, et couvraient nos visages de baisers. Et puis il y a eu de bonnes âmes qui nous ont apporté des écuelles en bois, du lait tiède et des fruits. Et tout le monde avait pitié de nous. Car ils ne savent point où nous allons et ils n'ont point entendu les voix.

Sur la terre il y a des forêts épaisses, et des rivières, et des montagnes, et des sentiers pleins de ronces. Et au bout de la terre se trouve la mer que nous allons traverser bientôt. Et au bout de la mer se trouve Jérusalem. Nous n'avons ni gouvernants ni guides. Mais toutes les routes nous sont bonnes. Quoique ne sachant point parler, Nicolas marche comme nous, Alain et Denis, et toutes les terres sont pareilles, et pareillement dangereuses aux enfants. Partout il y a des forêts épaisses, et des rivières, et des montagnes, et des épines. Mais partout les voix seront avec nous. Il y a ici un enfant qui s'appelle Eustace, et qui est né avec ses yeux fermés. Il garde les bras étendus et il sourit. Nous ne voyons rien de plus que lui. C'est une petite fille qui le mène

Éléments sous droits d'auteur

et qui porte sa croix. Elle s'appelle Allys. Elle ne parle jamais et ne pleure jamais ; elle garde les yeux fixés sur les pieds d'Eustace, afin de le soutenir quand il trébuche. Nous les aimons tous les deux. Eustace ne pourra pas voir les saintes lampes du sépulcre. Mais Allys lui prendra les mains, afin de lui faire toucher les dalles du tombeau.

Oh ! que les choses de la terre sont belles ! Nous ne nous souvenons de rien, parce que nous n'avons jamais rien appris. Cependant nous avons vu de vieux arbres et des rochers rouges. Quelquefois nous passons dans de longues ténèbres. Quelquefois nous marchons jusqu'au soir dans des prairies claires. Nous avons crié le nom de Jésus dans les oreilles de Nicolas, et il le connaît bien. Mais il ne sait pas le dire. Il se réjouit avec nous de ce que nous voyons. Car ses lèvres peuvent s'ouvrir pour la joie, et il nous caresse les épaules. Et ainsi ils ne sont point malheureux : car Allys veille sur Eustache et nous, Alain et Denis, nous veillons sur Nicolas.

On nous disait que nous rencontrions dans les bois des ogres et des loups-garous. Ce sont des mensonges. Personne ne nous a effrayés ; personne ne nous a fait de mal. Les solitaires et les malades viennent nous regarder, et les vieilles femmes allument des lumières pour nous dans les cabanes. On fait sonner pour nous les cloches des églises. Les paysans se lèvent des sillons pour nous épier. Les bêtes aussi nous regardent et ne s'enfuient point. Et depuis que nous marchons, le soleil est devenu plus chaud, et nous ne cueillons plus les mêmes fleurs. Mais toutes les tiges peuvent se tresser en mêmes formes, et nos croix sont toujours fraîches. Ainsi nous avons grand espoir, et bientôt nous verrons la mer bleue. Et au bout de la mer bleue est Jérusalem. Et le Seigneur laissera venir à son tombeau tous les petits enfants. Et les voix blanches seront joyeuses dans la nuit.

Extrait de *La Croisade des enfants*
Paris, 1898

Éléments sous droits d'auteur

n'était pas une chatte extraordinaire ni même ordinaire mais une dame anglaise. Et c'est pourquoi il demanda : « Et notre âme, notre âme unique, celle d'un être humain, elle aussi demeure dans notre cœur ? »

Et de nouveau Miss Doris ferma les yeux pour réfléchir mais cette fois, elle ne les rouvrit pas de sitôt. Elle avait, semblait-il, plongé dans le sommeil tout simplement, oubliant qu'il était là, à attendre ce qui allait sortir de sa bouche, mais en même temps, il craignait de la réveiller et qu'elle n'ouvrit les yeux avant d'avoir extrait de ses profondeurs la réponse satisfaisante. Léonora qui le contemplait d'entre les pages du livre, voyant son angoisse, décida que le temps était venu de réveiller Miss Doris. Que fit-elle ? D'un saut, elle bondit sur l'escabeau placé à côté du fauteuil et de là, sur l'épaule de Miss Doris qui s'éveilla en colère et la gronda. « Méchante fille ! Vite à ta place ! Cette nuit je ne te donnerai pas la permission de dormir dans mon lit. » Tout en parlant, elle porta les yeux sur l'enfant immobile devant elle comme si elle se demandait : « Que fait-il ici ? »

L'enfant troublé voulait reprendre sa question mais le souvenir revenant, les yeux de Miss Doris s'éclairèrent soudain et elle s'écria : « Notre âme ! Notre âme ! Oui. Notre âme. » Et de nouveau, elle ferma les yeux comme si elle entendait se rendormir mais cette fois elle les rouvrit immédiatement pour déclarer : « Le lieu de l'âme, c'est le cœur et, du cœur, elle doit couler vers le cerveau. C'est ainsi que cela doit être mais il n'en est pas toujours ainsi. Il y a toutes sortes de dérangements chez l'homme. Il y en a chez qui l'âme s'abrite seulement dans le cœur et chez ceux qui manquent de cœur, elle se rétrécit et loge seulement dans le cerveau. De ces hommes, le Livre dit : "Ils sont intelligents pour faire le mal, et le bien, ils ne savent pas le faire." Et voilà que Léonora a fait quelque chose de mal, elle a fait tomber le Livre et elle mérite un châtiment. Mais ne pense pas qu'elle ressemble à ces hommes qui manquent de cœur, et font des choses méchantes par méchanceté. Chez elle, ce n'est pas manque de cœur, parce qu'elle est tout cœur. Chez elle, c'est simplement une bêtise. Elle fait beaucoup de bêtises par enfantillage parce qu'elle veut toujours jouer. » Gabriel jugeait qu'en effet, Léonora méritait un châtiment même si l'action répréhensible qu'elle venait de commettre n'était pas le fait d'un manque de cœur mais simplement d'une envie de jouer irrésistible et il se souvenait aussi des griffes terribles qui s'étaient soudain enfoncées dans sa chair tandis qu'il la caressait ; pour ce jeu-là, il fallait donner une

Éléments sous droits d'auteur

gifle sur la joue de cette douce et tendre qui plantait soudain ses griffes acérées dans la main qui la dorlotait avec confiance et amour. « Il fallait donner » – mais il ne la toucha pas et il sentit même qu'il ne fallait rien faire ; la prochaine fois, il serait plus prudent en jouant avec elle, mais cette fois, qui devait venir – ne vint pas. Gabriel revint mais Léonora déjà n'était plus. Il se rendait chez Miss Doris après l'école quand il se heurta à un attroupement entourant Miss Doris précisément laquelle tenait dans ses bras tremblants le cadavre écrasé de la chatte. Maintenant, il ne se rappelait plus exactement ce qu'on lui avait raconté alors – était-ce le fiacre du cocher Bashiti qui avait écrasé la chatte ou l'une des voitures passant dans la rue et, en fait, cela n'avait aucune importance ni pour Miss Doris ni assurément pour Léonora qui était et qui n'était plus. Une pensée bizarre vint à l'idée de Miss Doris, bizarre pour le commun des mortels mais non pour elle, car en tout ce qu'elle faisait, il y avait quelque chose d'étrange – et cette pensée, elle la mit en pratique. Elle prétendit que Léonora, rejeton d'une race royale de chats, était digne d'une sépulture royale et non pas d'une sépulture royale ordinaire mais d'une sépulture spéciale comme celle dont on avait gratifié, des centaines d'années auparavant, l'un des premiers rois d'Écosse dont le cœur avait été inhumé dans l'église écossaise à Jérusalem, au sommet de la colline qui fait face au mont Sion. Gabriel ne se rappelait pas, et, d'ailleurs, enfant, il n'avait pas compris ce qui s'était passé exactement entre Miss Doris et le pasteur de l'église d'Écosse à propos de la sépulture du cœur de la chatte royale, toujours est-il qu'en fin de compte, Miss Doris lui avait annoncé avec un regard mystérieux et confidentiel que le cœur était arrivé à l'endroit dont il était digne et ce, en dépit de l'opposition de cet « idiot prétentieux », et derrière son dos. Jusqu'à ce qu'il rejoigne l'endroit dont il était digne, le cœur avait reposé sur la commode dans une boîte à thé Lipton en fer blanc et Gabriel avait eu la permission spéciale d'assister à son extraction. Cette opération post-mortem l'avait frappé, ses genoux s'étaient mis à trembler et s'il n'avait fait appel à toute sa volonté pour cacher à cette Écossaise sa faiblesse (Miss Doris lui avait expliqué, une certaine mauvaise humeur fripant son visage, qu'elle n'était pas anglaise – surtout qu'il n'aille pas penser, Dieu l'en préserve qu'il se trouvait en elle ou accroché à elle un grain quelconque « d'anglitude ». Elle était pure mais pas pour autant une simple Écossaise, car elle appartenait à une famille royale des plus anciennes, à la famille de ce roi d'autrefois dont le cœur était enterré ici, à Jérusalem dans l'église écossaise),

Éléments sous droits d'auteur

donc s'il n'avait fait appel à toute sa volonté, il serait tombé évanoui. Un peu plus tard, sa répulsion surmontée, il repensa à ce cœur avec un étonnement irrité : qu'y avait-il de commun entre ce petit morceau de viande – petit et répugnant – et les neuf âmes de Léonora ? Et même si celles-ci n'étaient pas neuf ni même sept et même s'il n'y en avait qu'une seule – où était-elle donc, l'âme ? Dans ce bout de viande dégoûtant, non seulement il n'y avait pas d'âme mais tout l'ensemble ne faisait que représenter le parfait contraire de ce qu'il est possible d'appeler une âme. Cela voulait dire qu'il y avait là quelque mensonge, peut-être pire encore, quelque chose qui suscitait la terreur. Maintenant, en se souvenant, Gabriel essayait d'examiner l'expérience enfantine lointaine, d'en analyser le choc, armé du scalpel de la froide logique et, souriant intérieurement, il se fit la réflexion que l'enfant qu'il était dix ans plus tôt avait déjà découvert ce que devait découvrir plus tard un célèbre professeur allemand à cette différence près que la conclusion tirée par l'enfant était à l'opposé de celle du grand savant, et Gabriel de décerner à l'enfant une médaille d'honneur car il était en parfait accord avec sa conclusion. En effet, dans un article publié dernièrement, un grand médecin allemand écrivait que dans les milliers d'opérations qu'il avait pratiquées, avant ou après leur mort, sur ses patients – et Gabriel se demandait tout en lisant l'article tombé entre ses mains quelques semaines plus tôt, combien de ces opérations avaient aidé lesdits patients à passer de la rive de la vie à la rive de la mort – il n'avait trouvé aucune âme ou quelque signe que ce fut d'une âme, dans aucun des cœurs qu'il avait opérés et en bref – la science prouvait qu'il n'existait rien qui put s'appeler une « âme ». L'âme n'existait pas ; elle n'était qu'une création des poètes, des fondateurs de religions ou d'un certain genre de philosophes. L'enfant choqué, lui non plus ne trouva ni âme ni signe d'une âme dans le morceau de viande répugnant et de ce que voyaient ses yeux, il conclut lui aussi qu'il n'y avait là rien de l'essence « chattesque », de cette « chatterie » qui était en Léonora et émanait d'elle, de toute son apparence, de tous ses mouvements ; cependant cette découverte déconcertante ne le conduisit pas à nier l'existence de l'âme mais elle l'effraya comme un abîme soudain ouvert dans un endroit inattendu, un abîme devant lequel il recula car il avait peur d'y jeter un coup d'œil – peur de tout ce qui dans le futur devait se révéler à lui de ce monde inversé, étranger et terrible. Et de nouveau, il sourit en lui-même à cette constatation qu'en fait, sur le fond, le Gabriel de vingt ans ne différait pas de l'enfant qu'il était dix ans plus tôt et

Éléments sous droits d'auteur

Lorand Gaspar

Feuillets de Jérusalem

Dans les années cinquante, la vieille ville de Jérusalem – dans les murs et hors les murs – échue à la Jordanie après le partage de 1948, n'était guère plus qu'un gros bourg de province de quelque empire d'orient. Certes, ce gros bourg, était en possession d'une des industries touristiques les plus florissantes, sinon la plus rentable, gérée par une petite bourgeoisie de commerçants, dont certains n'ont pas manqué de faire une fortune raisonnable. Mais les lieux saints musulmans et chrétiens[1], la beauté, à mes yeux, incomparable du site, l'histoire qu'on y rencontre à chaque pas, n'ont pas attiré seulement des pèlerins et des touristes. Une communauté d'amoureux de cette très vieille cité et de son arrière-pays, des hommes et des femmes, d'action ou de contemplation, savants, érudits, chercheurs, gens sans profession déclarée, religieux ou athées, ascètes ou bons vivants, venus de tous les horizons de l'humain et de sa pensée, faisaient partie de ses charmes secrets, de ses ferments de vitalité. Pour les rencontrer et les entendre, pour feuilleter ensemble le grand livre inédit d'une expérience humaine remplie de nuances et de contrastes, il fallait y vivre soi-même.

Parmi tant d'érudits de toutes sortes, c'est incontestablement aux Pères dominicains de l'École biblique et archéologique française que je dois le plus : le peu que je sais sur l'histoire, l'archéologie et la littérature de la région, c'est à eux que j'en suis redevable. Quelques-uns m'ont honoré de leur amitié : Ch. Coüasnon, R. de Vaux, P. Benoît, R. Tournay, M.-E. Boismard. À l'ombre de cette sorte d'université libre, j'ai eu la chance d'avoir pu rencontrer dans le silence des cloîtres quelques femmes et hommes dont le cheminement spirituel m'a laissé une profonde impression.

1. Certains hauts lieux du judaïsme, en particulier « le mur des pleurs », n'étaient guère accessibles au culte.

Éléments sous droits d'auteur

D'ailleurs, selon une des nombreuses légendes attachées à ces lieux, la mosquée Al-Aqsa (« la plus éloigné »), située à l'extrémité sud de l'enceinte, construite une soixantaine d'années après la première mosquée, modeste, d'Omar, par le Khalife ommeyade al-Walid, aurait été fondée par Abraham même, voire par Sem. À l'intérieur un petit mihrab nous convie à vénérer le souvenir (sans doute byzantin) de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste (que l'on confond volontiers avec le Zacharie prophète ou encore avec le grand prêtre du même nom exécuté par Joas). Le Haram, c'est-à-dire l'enceinte sacrée actuelle, est un vrai lieu œcuménique : on y retrouve côte à côte les souvenirs de Marie et de Jésus (son berceau est figuré par une conque romaine, et l'on peut voir aussi son « siège »), celui de l'ascension de Mohammed et de sa prière en compagnie des prophètes de l'Ancien Testament, pendant que l'Archange Gabriel gardait son cheval nommé Boraq, enfin celui de Salomon qui aurait lutté ici même contre les démons. Près de la Qubbat as-Sakhra se trouve une plus petite, dite Qubbat as-Silsileh, coupole de la chaîne marquant l'endroit où David aurait rendu ses jugements. La chaîne est celle, en argent, que lui avait donné Gabriel et qu'il suffisait de toucher pour savoir qui disait vrai qui mentait, grâce au son céleste qu'elle rendait, touchée par la main de la vérité.

Une autre histoire, attachée au Bir al-Warakal, citerne située sous la mosquée al-Aqsa, semble indiquer que l'on doit pouvoir trouver le paradis, c'est-à-dire Dieu non seulement dans les hauteurs, ou dans quelque île normalement inabordable, mais aussi dans les profondeurs de la terre. On raconte qu'un croyant pieux nommé Shûreik Ibn Habâshah un jour se perdit dans les souterrains en inspectant une citerne ou un puits. En cherchant son chemin il se retrouva dans un jardin enchanteur, aux senteurs enivrantes, qui ne pouvait être autre que celui d'Allah. La légende ne dit pas pourquoi et comment il en revint, mais il en rapporta comme jadis Gilgamesh le héros sumérien (qui se l'est fait voler bêtement par un serpent pendant qu'il dormait), une feuille verte qui ne s'est jamais flétrie.

Avouerai-je que c'est l'édifice tout hellénique de formes, le « joyau de l'islam », le chef-d'œuvre somptueux de Abdoul Miqdam Ridjâjet et de Yazid Ibn Sallâm, construit à la fin du VIIe siècle, la Qubbat as-Sakhra, point de mire des voyageurs depuis des siècles qui me touche le moins ? Abd al-Malik réussit à attirer les pèlerins de la Mecque, quand les deux grandes villes saintes de l'islam furent tombées entre

Éléments sous droits d'auteur

les mains de son rival Abdallah Ibn Zobeir. La seule chose qui me parle vraiment dans cet édifice aux proportions savantes, et qui mieux que tous les autres dans la Ville sainte nous donne une idée de la magnificence des basiliques de l'époque byzantine, c'est la rusticité de cette mystérieuse intrusion rupestre du « sacré » qu'elle écrase de sa splendeur.

Je ne suis pas insensible au bleu des faïences de Tabriz, ni aux rinceaux de feuillages et de guirlandes, mais la densité et l'opulence d'une décoration omniprésente, ne laissant aucune place à la respiration des volumes et des lignes de force de l'architecture, m'oppressent un peu.

Par contre ce bloc de calcaire dur et humble, auquel s'attachent tant de gestes, tant de désirs, depuis les temps, sans doute, préhistoriques, j'y vois quelque chose comme le symbole rocheux d'un inconscient collectif.

Un jour, Pierre Schaeffer (musicien-polytechnicien et avant tout homme de réflexion), après l'avoir longuement observé, me dit en montrant les traces d'un aménagement humain probable : « Tu vois ces deux rainures et les arêtes là-bas, c'est l'emplacement de la rampe de lancement d'une fusée spatiale. » Bien des années plus tard, je trouve cette note dans *Lettrines* de Julien Gracq : « À l'autre pôle de Jérusalem, comète historique, dont l'histoire se réduit presque à un sillage enflammé, posé sur sa colline brûlée, comme une fusée sur sa rampe de lancement – tant de furie d'éternité dans un si petit corps… » (*Lettrines* 1, p. 188)

Un trou creusé non loin des bords – peut-être servit-il à l'évacuation du sang des sacrifices – s'ouvre sur une première grotte, « l'Abîme du Chaos », dont on sait qu'il est relié à l'antique réseau d'alimentation en eau de la cité. Dans les profondeurs de cette même roche prennent leur source selon la tradition les quatre rivières du Paradis : Sihon, Gihon, l'Euphrate et le Nil. On dit qu'à l'époque d'Adam ce rocher fut une montagne haute, de douze milles, sertie à son sommet d'un rubis capable d'éclairer la nuit. Lors du jugement dernier, transformé en corail blanc, il sera le trône d'Allah. Ibn Abd Rabbih (mort en 940) nous dit qu'au jour de la Résurrection « le Paradis sera amené comme une épouse à la Cité sainte, et la Kaaba y viendra avec lui… »

Éléments sous droits d'auteur

Michel Butor

Sur les traces de Chateaubriand à Jérusalem

pour Schlomo Elbaz

Traces des passages, traces d'installations, d'invasions, de constructions, de révélations, de conquêtes, destructions et libérations, traces de pèlerins cherchant des traces, traces de traces.

Chateaubriand, voulant rivaliser avec les nobles du temps de la première croisade, veut délivrer littérairement le Saint-Sépulcre. Il cherche trois sortes de traces :
– celles de la dévotion ; il s'agit de remettre les pas dans ceux du Christ, de pratiquer son imitation, de souffrir avec lui dans la Via Dolorosa ; au milieu d'un décor prodigieusement transformé l'itinéraire des pèlerins n'a pratiquement pas changé ;
– celles de la construction ; les monuments ou ruines sont incomparablement plus nombreux qu'en son temps ; la guerre et l'archéologie ont déconstruit quelque peu cet énorme entassement de strates, nous permettent maintenant de le feuilleter ;
– celle de la littérature, en particulier le Tasse et Racine.

Première station obligée du pèlerin : l'apparition dans le lointain. C'est sur la route qui vient de Jaffa, aujourd'hui celle de Tel-Aviv :

> « La terre qui jusqu'alors avait conservé quelque verdure se dépouilla, les flancs des montagnes s'élargirent, et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa ; les mousses même disparurent. L'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées, pour atteindre un col élevé que nous voyions devant nous. Parvenus à ce passage nous cheminâmes sur un plateau nu semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevaient

Éléments sous droits d'auteur

quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs paraissait un camp de cavalerie turque, dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : "El-Cods !" la Sainte. Et il s'enfuit au grand galop. Je conçois maintenant ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des Croisés et des pèlerins à la première vue de Jérusalem… Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah, et les épouvantements de la mort. »

Aujourd'hui les collines alentour se sont couvertes de forêts et faubourgs cultivés, mais le désert n'est pas si loin, et la visibilité de la citadelle dont les murs ne sont nullement gothiques mais ottomans, est toujours aussi éclatante. Une route périphérique permet d'en admirer presque tous les angles avec les dômes de la mosquée d'Omar et de l'église du Saint-Sépulchre.

Près de la porte de Jaffa, la tour de David appelée alors la tour des Pisans. C'est aujourd'hui le musée de l'histoire de Jérusalem :

> « C'est une forteresse gothique, telle qu'il en existe partout, avec des cours intérieures, des fossés, des chemins couverts, etc. On me montra une salle abandonnée, remplie de vieux casques. Quelques-uns de ces casques avaient la forme d'un bonnet égyptien : je remarquai encore des tubes de fer, de la longueur et de la grosseur d'un canon de fusil, dont j'ignore l'usage. Je m'étais intrigué secrètement pour acheter deux ou trois de ces antiquailles ; je ne sais plus quel hasard fit manquer ma négociation…
>
> Ce fut du haut de la tour David que le Roi Prophète découvrit Bethsabée se baignant dans les jardins d'Urie. »

Chateaubriand distingue six espèces de monuments à Jérusalem.

1. Ceux qui sont purement hébreux ; il ne reste que la piscine probatique, les soubassements du temple n'étant nullement dégagés.

2. Les monuments grecs et romains du temps des païens ; les plus intéressants pour lui sont en fait hébreux, c'est-à-dire d'origine égyptienne, comme il le précisera à propos de la mosquée d'Omar, mais pénétrés d'un goût nouveau :

> « En naturalisant à Jérusalem l'architecture de Corinthe et d'Athènes, les juifs y mêlèrent les formes de leur propre style. Les sépulcres de la vallée de Josaphat, et surtout les tombeaux

Éléments sous droits d'auteur

dont je vais bientôt parler, offrent l'alliance visible du goût de l'Égypte et du goût de la Grèce. Il résulta de cette alliance une sorte de monuments indécis qui forment, pour ainsi dire, le passage entre les Pyramides et le Parthénon ; monuments où l'on distingue un génie sombre, hardi, gigantesque et une imagination riante, sage et modérée. On va voir un bel exemple de cette vérité dans les Sépulcres des Rois. »

3. Les monuments grecs et romains sous le Christianisme ; il s'agit avant tout du Saint-Sépulchre.

4. Les monuments arabes ou moresques, évidemment la mosquée d'Omar sur l'esplanade du Temple, que nous pouvons visiter aujourd'hui, ce qui était alors impossible, monument de la frustration pour Chateaubriand, qui va le conduire à d'extraordinaires rêveries archéologiques :

> « Quant à l'intérieur de cette mosquée je ne l'ai point vu. Je fus bien tenté de risquer tout pour satisfaire mon amour des arts ; mais la crainte de causer la perte des chrétiens de Jérusalem m'arrêta. Guillaume de Tyr et Deshayes nous disent quelque chose de l'intérieur de la mosquée de la Roche ; le père Roger en fait une description fort détaillée et vraisemblablement très fidèle… »

Cela ressemblerait-il aux monuments andalous ? Mais alors cela montrerait que ceux-ci ne font que poursuivre une tradition beaucoup plus ancienne :

> « Je crois apercevoir dans l'architecture égyptienne si pesante, si majestueuse, si vaste, si durable, le germe de cette architecture sarrasine si légère, si riante, si petite, si fragile : le minaret est l'imitation de l'obélisque, les moresques sont des hiéroglyphes dessinés au lieu d'hiéroglyphes gravés. Quant à ces forêts de colonnes qui composent l'intérieur des mosquées arabes, et qui portent une voûte plate, les temples de Memphis, de Dendera, de Thèbes, de Méroué, offraient encore des exemples de ce genre de construction. Placés sur la frontière de Metzraïm, les descendants d'Ismaël ont eu nécessairement l'imagination frappée des merveilles des Pharaons ; ils n'ont rien emprunté des Grecs qu'ils n'ont point connus, mais ils ont cherché à copier les arts d'une nation fameuse qu'ils avaient sans cesse sous les yeux. Peuples vagabonds, conquérants, voyageurs, ils ont imité

Éléments sous droits d'auteur

en courant l'immuable Égypte ; ils se sont fait des obélisques de bois doré et des hiéroglyphes de plâtre, qu'ils pouvaient emporter avec leurs tentes, sur le dos de leurs chameaux. »

L'architecture byzantine, qu'il appelle justinienne, c'est l'architecture égyptienne rentrée dans l'architecture grecque. Et même notre Moyen Âge s'abreuve à cette source lointaine, obscure, irrésistible :

« J'incline donc à croire que toute architecture est sortie de l'Égypte, même l'architecture gothique ; car rien n'est venu du Nord, hors le fer et la dévastation. Mais l'architecture égyptienne s'est modifiée selon le génie des peuples... Des apôtres accourus de l'Orient la portèrent aux Barbares du Nord ; sans perdre parmi ces peuples son caractère religieux et sombre, elle s'éleva avec les forêts des Gaules et de la Germanie ; elle présenta la singulière union de la force, de la majesté, de la tristesse dans les détails. Enfin elle prit chez les Arabes les traits dont nous avons parlé ; architecture du désert, enchantée comme les oasis, magique comme les histoires contées sous la tente mais que le vent peut emporter avec le sable qui lui servit de premier fondement. »

5. Les monuments du temps des croisades ; il ne resterait en fait que les cénotaphes de Godefroy et de Baudouin déjà détruits d'ailleurs après son passage par l'incendie d'une partie du Saint-Sépulchre en 1805.

6. Les monuments turcs ou tartares qui selon lui ne vaudraient pas la peine qu'on s'y arrête.

En fait c'est la littérature enracinée dans le lieu qui nous fait découvrir des époques entières ; ainsi celle du premier temple :

« En revenant de visiter les Sépulcres des Rois qui ont donné lieu aux descriptions précédentes, je passai par la vallée de Josaphat. Le soleil se couchait derrière Jérusalem, il dorait de ses derniers rayons cet amas de ruines et les montagnes de la Judée. Je renvoyai mes compagnons par la porte Saint-Étienne, et je ne gardai avec moi que le janissaire. Je m'assis au pied du tombeau de Josaphat, le visage tourné vers le Temple ; je tirai de ma poche un volume de Racine, et je relus *Athalie*.
À ces premiers vers :
Oui, je viens dans son Temple adorer l'Éternel, etc.
il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai. Je crus entendre les Cantiques de Salomon et la voix des Prophètes ; l'antique

Éléments sous droits d'auteur

Jérusalem se leva devant moi ; les ombres de Joad, d'Athalie, de Josabeth sortirent du tombeau ; il me sembla que je ne connaissais que depuis ce moment le génie de Racine. Quelle poésie, puisque je la trouvais digne du lieu où j'étais ! On ne saurait imaginer ce qu'est *Athalie* lue sur le tombeau du *saint roi Josaphat*, au bord du torrent de Cédron, et devant les ruines du Temple. Mais qu'est-il devenu ce Temple… »

Chateaubriand nourrit par toutes sortes d'auteurs cette résurrection. Il cite ainsi les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe :

« … Toutes ces chambres étaient couvertes de bois de cèdre et chacune avait sa couverture à part, en forme de pavillon ; mais elles étaient jointes par de longues et grosses poutres afin de les rendre plus fermes, et ainsi elles ne faisaient ensemble qu'un seul corps. Leurs plafonds étaient de bois de cèdre fort poli, et enrichis de feuillages dorés taillés dans le bois…
… deux colonnes de bronze qui avaient quatre doigts d'épaisseur, dix-huit coudées de haut, et douze coudées de tour, au-dessus desquelles étaient des corniches de fonte en forme de lis, et on y voyait pendre en deux rangs deux cents grenades aussi de fonte… »

Il commente :

« … ces mêmes colonnes ornées de feuillages d'or, de fleurs de lis et de grenades, rappellent les décorations capricieuses de la colonne égyptienne. Au reste, les chambres en forme de pavillon, les lambris de cèdre doré, et tous ces détails imperceptibles sur de grandes masses prouvent la vérité de ce que j'ai dit sur le goût des premiers Hébreux. »

Quand à la première Croisade, c'est le Tasse qui a construit le véritable monument :

« Le 10, de grand matin, je sortis de Jérusalem par la porte d'Ephraïm, toujours accompagné du fidèle Ali, dans le dessein d'examiner les champs de bataille immortalisés par le Tasse. Arrivé au nord de la ville, entre la grotte de Jérémie et les Sépulcres des Rois, j'ouvris la *Jérusalem délivrée*, et je fus frappé de la vérité de l'exposition du Tasse…
Rien de plus net, de plus clair, de plus précis que cette description ; elle eût été faite sur les lieux qu'elle ne serait pas plus

Éléments sous droits d'auteur

exacte. La forêt, placée à six milles du camp, du côté de l'Arabie, n'est point une invention du poète ; Guillaume de Tyr parle du bois où le Tasse fit naître tant de merveilles... »

Il fait défiler tout le poème en le mettant en scène sous ses yeux :

« Je place l'admirable scène de la fuite d'Herminie vers l'extrémité septentrionale de la vallée de Josaphat...
Herminie arrive dans un lieu profond et solitaire : *in solitaria ed ima parte*. Elle s'arrête et charge son écuyer d'aller parler à Tancrède ; ce lieu profond et solitaire est très bien marqué au haut de la vallée de Josaphat avant de tourner l'angle septentrional de la ville. Là Herminie pouvait attendre en sûreté le retour de son messager, mais elle ne peut résister à son impatience ; elle monte sur la hauteur et découvre les tombes lointaines... »

Ce point de vue que je puis nommer le belvédère de la *Jérusalem délivrée*, est celui que Chateaubriand voudra prendre pour rassembler la ville une dernière fois sous ses yeux, lors de son départ :

« Maintenant je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.
Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des rois. Cette grotte est assez vaste et la voûte en est soutenue par un pilier de pierres. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses Lamentations. Elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée... »

Il prend alors dans son récit un autre point de vue, le mont des Oliviers, pour deviner une Jérusalem future selon Racine, pas encore la Jérusalem céleste, mais celle que lui fait espérer l'hospitalité des pères :

« Quelle Jérusalem nouvelle
sort du fond du désert, brillante de clartés... »

mais aussi une Jérusalem permanente à travers ses ruines, son exil et ses persécutions, qu'il a devinée dans les petites rues du quartier juif d'alors :

« Jetez les yeux entre la montagne de Sion et le Temple. Voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre ; il souffre toutes les avanies sans demander justice ; il se laisse accabler de coups sans soupirer ; on lui demande sa

Éléments sous droits d'auteur

tête, il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat à l'ombre du Temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager… »

Ce qui reste du Temple, outre son soubassement et son site, c'est le livre qui lui a donné naissance, qui s'est multiplié en des milliers d'autres dont nous suivons les traces dans le labyrinthe du temps qui passe.

Neuf instantanés de Jérusalem le 29 avril 1994

Pour Yehuda Lancry

1

Je me réveille dans les demeures des bienheureux (*mishkenot shaananim*). C'est le premier quartier bâti en dehors des remparts à la fin du siècle dernier, à l'intention d'émigrants pauvres, par Sir Moshe Montefiori dont je me demande comment il avait fait sa fortune. Admirablement restauré, il héberge maintenant des artistes et comporte un centre d'accueil pour hôtes de passage. Dans le salon, un portrait d'époque le montre en veston noir avec un extraordinaire jabot ondulé. Il a même construit un moulin de style hollandais pour moudre la farine de tout son monde ; mais il paraît qu'il n'a jamais tourné. Ce n'est pourtant pas le vent qui manque ici, notamment aujourd'hui. Les chambres sont reliées par une coursive couverte avec des arcades en dentelle de fonte moulée, qui donne sur les remparts ottomans et le mont Sion avec l'église de la dormition de la Vierge de l'autre côté de la vallée de la Géhenne aujourd'hui transformée en jardin public. *Sic transit gloria diaboli…*

Éléments sous droits d'auteur

fabrique de harpes où l'on nous régale d'une audition tandis que nous examinons les cithares de porte, dont les boules suspendues effleurent les cordes à chaque passage.

5

De nouveau en vieille ville pour parcourir le quartier juif dévasté en 1948, puis fouillé après 1967, ce qui a permis de retrouver en sous-sol la rue principale de la ville d'Hadrien avec ses colonnes et boutiques aujourd'hui rouvertes, et reconstitué avec la nervure en plein cintre de sa grande synagogue, détachée comme un arc-en-ciel. Calmes rues blanches où courent et jouent les gamins orthodoxes avec leurs mèches bouclées se balançant déjà depuis leurs tempes, gilets noirs et chemises blanches, encore gais, frais et roses avant la pâleur et mélancolie qu'imposera la redingote de l'adolescence.

6

Passant une croisée d'ogives, reste d'une abbaye d'hospitaliers, nous descendons avec le soir vers la porte des ordures, dite aussi des Maghrébins. À travers les pylônes des grues passent la coupole de la mosquée el Aqsa et celle du temple du rocher, lieu du sacrifice d'Abraham et départ de la cavale de Mahomet vers le paradis, fraîchement redorée par la Jordanie. Depuis un palier nous observons les orthodoxes de quartiers lointains, avec leurs extraordinaires chapeaux de fourrure, comme s'ils n'avaient jamais quitté leur Lituanie ancestrale, se hâter vers leurs bus ou voitures avant le crépuscule qui marque le début du saint jour rayé d'interdictions.

7

Foule sur l'esplanade dégagée devant le soubassement du second temple, dit le mur des Lamentations, mais si vaste qu'il y aurait place pour bien plus. Les femmes vont à droite où elles restent calmes et silencieuses, les hommes à gauche coiffés de leur calotte ou kippa. On vous en offre en carton si vous désirez vous mêler aux orants ; mais avec le vent il faut que la main la tienne sur le crâne. Il fait très frais pour la saison. Des enfants se faufilent entre les groupes animés par des chantres en châles, qui psalmodient en hochant la tête, puis tout le torse, se balancent, s'agitent et quand l'obscurité s'épaissit, forment des rondes en dansant avant de se disperser ivres dans la nuit.

Éléments sous droits d'auteur

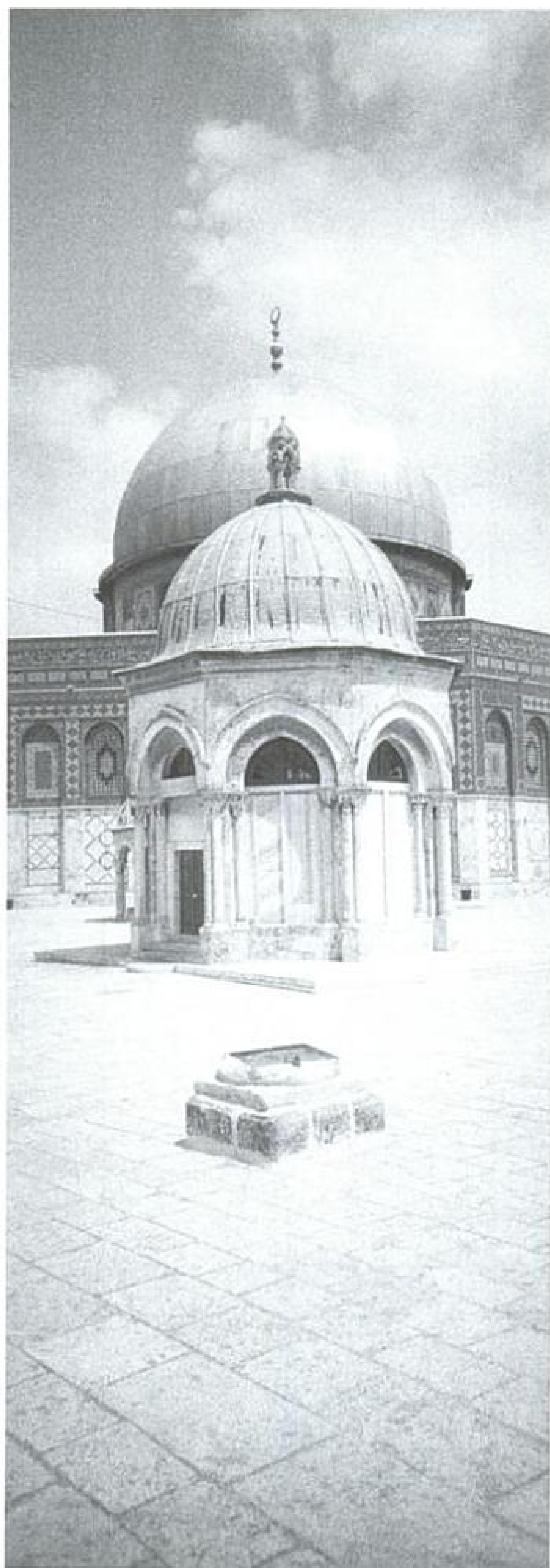
8

Sur la gauche on pénètre par une arcade dans un haut souterrain voûté qui suit le soubassement du temple pendant une centaine de mètres. On y trouve une bibliothèque talmudique où de nombreux maîtres scrutent les textes vénérables, assis ou debout dans un éclairage à la Rembrandt, avec quelques jeunes disciples qui viennent leur proposer leurs difficultés. Ici et là des puits d'investigations archéologiques déjà constellés de monnaies de toutes contrées par les pèlerins souhaitant revenir.

9

Enfin par des avenues où les réverbères se raréfient sous la lune illuminant le désert de Judée, nos amis nous mènent dans leur demeure déguster, lors d'un dîner de shabbat libéral, vins de Carmel et du Golan.

Éléments sous droits d'auteur



Le Dôme du Rocher
(au premier plan, la coupole du prophète)
(Photo Pierre Devin)

Éléments sous droits d'auteur

Claude Ollier

Investissement

L'enfant est assis à l'angle des deux ruelles sur une marche à l'ombre, corps détendu, jambes écartées, jette un œil à sa gauche dans l'enfilade de la ruelle à gauche, pied droit dans l'ombre, pied gauche dans le soleil, il porte un T-shirt rouge, un jeans bleu délavé, sandales de plastique blanches, croise ses mains sur la marche entre ses genoux, adossé au mur de pierre juste à l'angle près du rideau de fer baissé, on le voit comme ça sur la photo.

> J'avais marché par les rues du quartier arménien, par les rues du quartier chrétien, il y avait depuis trois ans un soulèvement de la ville, la tension vive dressait les regards, que faisais-je à traîner la jambe dans les rues à l'ombre, je ne captais que si peu de signes ?

La seconde photo couvre un champ beaucoup plus large que la première et uniformément ensoleillé, cadre dans toute sa partie inférieure un terre-plein où une centaine de personnes stationnent plus qu'elles ne déambulent, des jeunes gens pour la plupart, certains coiffés de la toque blanche, un rabbin courbé, des touristes. La partie médiane est occupée par un terrain en pente couvert d'herbes roussies où un figuier sur la gauche inscrit un cercle de verdure poussiéreux, pas assez verdoyant pour faire avec l'étendue rousse le contraste souhaité – par les touristes ?

> La veille, le minibus avait franchi le pont rudimentaire, pont de bois dans mon souvenir après le chemin de terre entre les deux bâtiments de police, les rares eaux du Jourdain s'écoulaient sans hâte, baignant les herbes des berges et les buissons épineux, une traversée dans le droit sens biblique, le mont Nabo surveillait de haut la manœuvre, je me disais : c'est le Jourdain, ce rare cours d'eau entre deux rives désertiques.

Éléments sous droits d'auteur

La foule a continué de s'assembler sur le terre-plein entre quartier nouveau face au levant et Mur lézardé du deuil millénaire, dans l'espace rectangulaire en creux entre galeries de peinture et lieux saints voisins, la foule a continué de prier et supputer l'effet de progression sur le vœu pacifique et effacer un temps l'image du voisin.

> Je suis monté sur le mont des Oliviers, ai vu le périmètre immense tracé de main de Maître sur les collines à l'est, cerclant, investissant la ville.

Éléments sous droits d'auteur

Émile Habibi
(1922-1996)
Le retour

« Le Temple est à nous, Jérusalem est à nous.
De nos mains nous rétablirons Jérusalem dans sa splendeur,
Par nos mains, à Jérusalem la paix revient ... »

(chanté par Fayrouz)

COMMENT APPARUT, PARMI LES MOIS DE L'ANNÉE, UN MOIS NOUVEAU, APPELÉ JUIN SECOND

Le jour du Vendredi saint, les chrétiens de Jérusalem accomplissent leur procession traditionnelle, rangés derrière une grande croix de bois, marchant vers le Golgotha, sur l'historique Via Dolorosa.

Pour moi, j'empruntai un jour, avec mon ami hiérosolymitain, la voie suivie par des milliers de jeunes gens et de jeunes filles, le jour du « Mercredi saint », le cinq de Juin second (commémorant un autre 5 juin, celui de 1967), de l'esplanade de la Mosquée al-Aqsa au cimetière Youssoufia, où des gerbes avaient été déposées sur les tombes des martyrs ; et la croix de bois, nous la portions sur nos épaules.

L'ÉTONNANT SECRET DU NOM DE « LIEU DES FAONS »

Comme nous marchions, mon ami hiérosolymitain m'expliquait la topographie de la Jérusalem ancienne.

> « Ils se sont rassemblés ici, sur l'esplanade des mosquées, autour du Bassin. »

– Il est interdit d'aller plus loin, Monsieur, ou bien enlevez vos chaussures.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'étaient rangés deux par deux, portant les couronnes et les gerbes de fleurs, et devant la foule

Éléments sous droits d'auteur

rassemblée en ordre se trouvaient deux hommes, l'un portant un Coran et l'autre un Évangile.

> « Par ici, c'est la Porte de la Chaîne. La foule est sortie par là. La porte était ouverte à deux battants. »

> « Non, ceci n'est pas le tombeau d'un saint, c'est une fontaine surmontée d'un dôme antique. »

– Je vous salue. Notre frère est de Nazareth ? Journaliste ?

– Oui, du journal *L'Union*.

– Regardez bien.

Les manifestants s'étaient engagés dans la ruelle de la Porte de la Chaîne.

> « Oui, c'est cette ruelle dont le gouvernement a annoncé qu'il voulait l'élargir et l'asphalter. Il a commencé par évacuer les habitants, pour détruire les maisons. À notre gauche, c'est le mur des Lamentations. »

> « La ruelle n'était pas vide ; les gens y affluaient, venant de passages latéraux, et s'agrégeaient au défilé, de la gauche, de l'escalier du Boulanger, et de la droite, du caravansérail aux parfums. »

> « Continue de monter. À ta gauche, c'est le quartier du Thé. Les multitudes y ont afflué, venant du quartier des Faons, dont on avait détruit les maisons, et dispersé les habitants. »

– Les faons ? Quel est le secret de ce nom ? Nous avons, près de Nazareth, un village dont un lieu-dit s'appelle : la Joie des Faons ; ce hameau a été confisqué, et les maisons sont menacées de destruction.

COMMENT UN SEUL JEUNE HOMME AVAIT MILLE MÈRES

Mais mon ami hiérosolymitain était occupé de sa propre croix.

> « Ici, ils ont tourné vers la droite. C'est le marché al-Bashoura. Non, ne va pas par là. Tourne plutôt vers la gauche, comme eux. C'est là le marché des Parfumeurs.

– Comme il ressemble à l'ancien marché des Syriens, dans l'ancienne Haïfa.

– Je vous salue. Notre frère est de Nazareth ?

Éléments sous droits d'auteur

– Oui, mais je suis né à Haïfa… Le magasin de Naïm al Assal, je m'en souviens bien… Et je suis peut-être entré dans votre magasin aussi. Ali ? C'était un collègue… Il se trouve au Koweït ? Saluez-le de ma part… Jérusalem est un haut lieu, pourquoi craindrait-on que les flots du déluge ne l'engloutissent …

– Bienvenue, salut… J'espère que tout va bien… Non, cette ruelle n'était pas si étroite le jour où a défilé la procession. Tous les magasins étaient fermés, et leurs propriétaires n'étaient pas assis devant, comme c'est le cas aujourd'hui… Plus personne n'achète ni ne vend, et si les gens entrent et sortent, ce n'est pas pour se livrer au commerce, mais pour se transmettre des nouvelles sur les arrestations…

– Voilà, nous mettons nos pas dans les traces de ceux qui défilaient dans le marché aux Parfums, et maintenant nous voici dans l'entrepôt de l'huile… À ta droite, c'est la Montée de l'Ermitage, un torrent en dévalait la pente. À ta gauche, c'est la Montée du Couvent, par où ils sont venus, un peu plus loin à ta droite, c'est la Montée du Mufti… Puis la Montée de la Pastèque, à sa droite celle du Thon… La multitude est venue par ici, et par là aussi…

> « Maintenant nous nous trouvons sur la place intérieure de la Colonne, il y a une autre place de la Colonne, à l'extérieur des remparts (au-delà de la porte de Damas). C'est là que les forces de police se sont massées, à mesure que la foule remplissait la place. Il y avait des policiers à cheval et à pied, ils s'en sont pris à la foule, l'empêchant de poursuivre la procession, ne laissant passer qu'un petit nombre de porteurs de couronnes, deux par deux. Puis il y a eu des heurts, une mêlée confuse… des hennissements… des cris de "Dieu est grand !"… des gémissements… des coups de gourdin. Les gens étaient traînés jusqu'aux voitures de police… »

Une vieille femme les a vus traîner son fils, elle a crié : « Mon fils ! » Les policiers se sont jetés sur elle, pour l'emmener elle aussi. Alors de tout côté, un même cri s'est élevé, multiplié : « mon fils ! », si bien qu'ils ne savaient plus qui était la mère du jeune homme… Toutes ces femmes n'étaient-elles pas sa mère ?

> « Les gens se sont mis à se jeter des pierres du haut des antiques terrasses. Ceux qui participaient à la procession ont poursuivi leur chemin, ignorant la présence de la police, en passant par la

Éléments sous droits d'auteur

rue Saadiya, à l'intérieur du rempart, et jusqu'à la Porte Zâhera (Porte d'Hérode) … Continuons… pour pénétrer enfin dans le cimetière… entrons-y où ils ont déposé leurs gerbes. »

COMMENT UN POÈTE, PAR SA POÉSIE, A REFAIT L'UNITÉ DE SES LECTEURS

Nous faisons en sorte de fouler la terre d'un pied léger, au cimetière Youssoufia.

« Les fleurs se sont fanées », dit mon ami comme en s'excusant. Ceci me rappela ces vers de Byron dans lesquels il dit avoir envoyé à son aimée un bouquet avec l'espoir que, dans ses mains, les fleurs ne se faneraient pas. Je répondis à mon ami, pour le consoler :

« Ce n'est que dans les cimetières qu'il convient de voir des fleurs fanées. »

– Mais les petits cartons attachés aux gerbes laissent encore lire ce qu'on y a écrit.

Nous nous approchâmes pour déchiffrer, sur l'un de ces cartons :

« Ceci est ma terre,
et mon père s'est sacrifié ici.
Mon père nous a dit :
écrasez nos ennemis. »

Et sur un autre :

« Nous revenons. »

Sur un autre encore :

« Le Temple est à nous
Jérusalem est à nous. »

Et ceci :

« Ne crois pas que ceux qui ont été tués dans la voie de Dieu sont morts ; non, ils sont vivants, ils sont assis au festin de leur Seigneur. »

Sur une tombe était écrite la formule :

« Heureux les affligés, car ils seront consolés. »

Mon ami m'arrêta devant une grande inscription sur un tombeau avec une ouverture dont on eût dit l'entrée d'une caverne. « Lis », me

Éléments sous droits d'auteur

dit-il. Et je lus, sur un pan de tissu blanc, au-dessous de la formule coranique déjà citée, cette phrase :

« Ton souvenir sera éternel, mon frère, toi qui mérites la félicité, toi dont on rappellera toujours le nom. »

Mon ami hiérosolymitain me dit :

« Le lendemain, c'était un jeudi, une foule de plus de six mille hommes s'est rassemblée sur l'esplanade, ils voulaient aller en procession au cimetière des martyrs. La police à cheval les en a empêchés, et l'on a vu le mufti et le métropolite de Jérusalem faire face aux sabots des chevaux… »

Je voulus savoir le nom de ceux qui avaient apporté les gerbes et les couronnes, mais certains étaient restés anonymes, et d'autres avaient écrit simplement :

« De la part des gens du marché en gros. »

– Ces gens-là, leurs maisons ont été détruites.

« De la Maison de l'Enfant arabe. »
« De la part des éducateurs de la jeunesse de Jérusalem. »
« De l'école primaire de filles de Shoafât. »

Et sur une feuille arrachée à un cahier de classe, je lus ceci, tracé d'une écriture novice :

« Vive la Palestine. »

Puis je lus, avec étonnement :

« Abderahim Mahmoud. »

– Bien sûr la gerbe de fleurs ne vient pas de lui. Il est mort en 1948. On lit un vers de lui :

« L'âme du martyr a deux buts : attendre la venue
du malheur, et obtenir l'objet de son désir. »

– Comme c'est étonnant ! Il a été tué à la bataille de l'Arbre, sur la route de Tibériade, en 1948, il a été enterré à Nazareth, et sa tombe ne porte ni signe particulier ni mention de son nom. On la distingue à peine.

– C'est la même chose pour la tombe de ce martyr. Nous ne savons même pas le nom de celui qui est enterré là.

– Le poète a une résidence inconnue…

Éléments sous droits d'auteur

Il lui a communiqué son propre enthousiasme en lui racontant comment la manifestation avait eu lieu en 1958, à Nazareth, et comment elle s'était, déjà, heurtée à la police… il lui a parlé des pierres qu'on jette, des emprisonnements, des peines d'exil, des chansons populaires… Elle l'a invité à venir dans sa ville, qu'il nous rende visite ici le 5 Juin. Elle lui a montré qu'elle aussi savait lancer des cailloux, et elle a été expulsée du lycée… Il lui a montré que tout ce qu'il lui avait raconté sur l'année 1958 était vrai … et ils l'ont mis en prison.

– Que fait-elle maintenant ?

– Elle l'attend devant la porte de la prison.

« C'est un journaliste de Nazareth, ma tante. Vous dites qu'un réfugié de Nazareth a été enterré ici ? De l'autre côté de la ville ? Près de la Porte des Tribus ? Bien sûr que nous allons visiter sa tombe, bien sûr, ma tante. »

Traduit de l'arabe par Luc Barbulesco
extrait du *Sextuor des six jours*, chapitre IV, 1980

Éléments sous droits d'auteur

mythe de la ville. En outre, le sens que porte votre lettre laconique n'est pas occulté dans cet ensemble : d'autres séquences le reprennent et l'amplifient. Et si pareils propos suscitent l'ire des fanatiques, nous saurons nous défendre : toujours par les mots qui sont nos boucliers et nos projectiles : tel est le risque de l'écriture, tel est aussi son pacte.

Soyez au mieux, de Paris, en ce 7 décembre,

A. Meddeb

Éléments sous droits d'auteur

Akira Usuki
Écrivains bilingues (arabe/hébreu)

Assis devant, dans l'autobus qui nous mène de Tel Aviv à Haïfa, je regardais dormir à mes côtés un jeune homme brun en tenue de soldat, tenant près de sa poitrine un fusil galil. Il devait sans doute rejoindre son poste après une permission. Dans l'autre rangée, une femme à lunettes probablement émigrée de Russie, était absorbée dans la lecture d'un texte en caractères cyrilliques. Le chauffeur buvait de temps à autre de l'eau minérale, et semblait las de conduire. Contournant le cap que forme le col du Mont Carmel au contact de la mer, l'autobus arriva bientôt à la gare centrale de Haïfa.

Depuis la fin de l'empire ottoman et jusqu'à nos jours, en passant par la période du mandat britannique, Haïfa se développa pour devenir une ville portuaire où les populations arabe et juive se côtoyaient. De nombreux immigrés y débarquèrent. C'est aussi une ville industrielle, elle recevait par oléoduc le pétrole venant d'Irak. Depuis l'époque du mandat, des paysans de Galilée s'y rendaient pour toucher leurs salaires. Aussi la ville devint-elle un centre où se croisaient travailleurs immigrés juifs et arabes ; ce qui explique la structure hybride de son espace urbain.

J'ai pris un taxi sur le Mont Carmel. Au détour des lacets de la route on entrevoit parfois le bleu de la Méditerranée dessiné par la courbe de la baie. Le taxi se dirigeait vers la rue Yigal Alon, où, tout près de Technion, habitait l'écrivain Sami Michael. En Israël, on a coutume de donner aux rues les noms des personnages de l'histoire juive, sioniste et israélienne. L'appartement se situait dans un immeuble accroché à la pente.

Sami Michael est un écrivain juif d'origine irakienne. Né en 1926 à Bagdad, il adhéra au parti communiste dès sa jeunesse, et publia des nouvelles en arabe. Après la fondation de l'État d'Israël, il fut déclaré

Éléments sous droits d'auteur

sioniste et ennemi de son pays natal ; il fut emprisonné, puis expulsé d'Irak vers l'Iran. Les autorités iraniennes prétextant qu'il s'agissait d'un juif l'expulsèrent à leur tour, vers Israël, sans lui laisser le choix.

Entre-temps, les communistes arabes, en accord avec l'Union Soviétique avaient apporté leur soutien à la résolution pour le partage de la Palestine votée aux Nations unies en 1947. En tant que communiste, Michael reconnut l'État d'Israël mais il refusait l'idéologie sioniste. Il avait vingt ans. Après avoir terminé son service militaire dans l'armée de défense d'Israël au début des années 1950, il collabora au journal de langue arabe *Al-Ittihad,* organe du parti communiste israélien. Il continua à publier des nouvelles en arabe dans la revue littéraire du parti *(Jadid)*.

Au moment du désaveu de Staline, Michael décida de quitter le parti communiste. Commença alors une longue période de silence pour l'écrivain. Quinze années s'étaient écoulées lorsqu'il publia de nouveau, mais cette fois en hébreu : *Shevim ve Shevim yoter*. L'ouvrage est traduit en anglais sous le titre : *All men are equal but some are more.* Ce texte retrace le conflit qui opposa les soldats ashkénazes et mizrahimes lors de la guerre des six jours (juin 1967) ; il explique ce conflit par les discriminations sociales en Israël où dominaient les valeurs de la communauté ashkénaze. Il décrit en particulier la vie misérable des mizrahimes dans les camps des nouveaux immigrés *(maabarot)*. Michael se consacra ensuite à des écrits pour les jeunes et les adolescents. Il publia *Hasut* (*Refuge*), récit dont le héros est un Palestinien et dont l'objet est la complexité des relations entre les ashkénazes, les mizrahimes et les Arabes israéliens à Haïfa. Avec ce roman, il est consacré comme écrivain de langue hébraïque. Pourtant, il ressent un malaise en écrivant en hébreu, langue acquise seulement après l'âge de vingt ans.

Michael publia deux autres ouvrages : *Hofen Shel 'Arafel (A Handful of Fog)* en 1979 et *Hatzotztra, ba-Vadi (A Trumpet in the Wadi)* en 1991 et *Victoria* en 1994. Ces textes traitent de la vie des juifs en Irak, avant leur émigration et explique sa renommée d'écrivain d'origine mizrahime. Pourquoi continuer d'écrire sur une communauté de juifs irakiens disparue ? Telle est la question que je lui posais. Il me répondit dans une *fusha* authentique (arabe littéraire) : « La jeune génération d'écrivains nés en Israël parle d'un retour à l'ordre commun de l'État d'Israël, en s'efforçant d'en oublier la particularité qui est le sionisme. Il est peu probable qu'Israël deviennent un jour un État "ordinaire". »

Éléments sous droits d'auteur

Pourquoi cette réponse ? Parce que Michael pense que l'essence de la construction de l'État d'Israël comme incarnation du sionisme réside et se cristallise dans la résurrection de la langue hébraïque, cette langue ancienne et moderne qui survécut pendant des millénaires seulement dans la Torah et la prière. Et il ajoute : « Si les Israéliens s'en servent comme moyen d'expression dans la vie quotidienne, elle ne peut en aucun cas être libérée du sionisme. Pourtant si des juifs comme personnes ordinaires existent ici maintenant en Israël, alors seulement on peut imaginer que des juifs ont pu mener une vie ordinaire hors de la Terre sainte avant la fondation de l'État. C'est pourquoi je décris la vie des juifs en Irak autrefois, comme une vie ordinaire et je continue de le faire même si j'ai rompu avec ce passé. »

La « normalisation » de l'État d'Israël est un sujet de débat au sein de la classe intellectuelle. Quel avenir pour ce pays dans la situation postsioniste ? Cet État, né d'un héritage négatif de l'holocauste, peut-il devenir un « État ordinaire » ? Là est la question radicale posée au sionisme. Michael, tout en refusant catégoriquement le sionisme, continue d'écrire en hébreu moderne, langue qui est le plus grand héritage du sionisme. La raison pour laquelle il a abandonné l'arabe pour l'hébreu moderne se trouve dans le dilemme du conflit israélo-arabe. Dans ce contexte, les juifs qui continuent d'user de l'arabe, langue de l'ennemi, sont rejetés de la société israélienne.

Par contre, un autre écrivain d'origine irakienne, Samir Naqqash (né en 1937) continue de publier en arabe pour un public arabe nombreux. C'est aussi le cas de Ytzhak Bar-Moshé (né en 1927). Ces deux écrivains sont selon Michael de rares exceptions.

Quant aux Arabes israéliens, remarque Michael, ils jouent la double appartenance. Anton Shammas (né en 1950) a écrit un roman en hébreu intitulé : *Arabesque* (Actes Sud éd., 1987) ; Salman Natur (né en 1949), d'origine druze, écrit lui aussi en hébreu. Ils sont cependant minoritaires, et, d'après Michael, dans l'espace littéraire, la « solution des deux langues[1] » est utopique (c'est Anton Shammas qui lança la formule) ; et cela pour deux raisons : d'une part, les Arabes d'Israël ont été considérés par les dirigeants palestiniens et arabes comme

1. « La solution des deux langues » est un texte de Shammas traduit en japonais par Akira Usuki dans *Misuzu*, n° 410.

Éléments sous droits d'auteur

traîtres à leur peuple pour avoir reconnu l'État d'Israël ; d'autre part, en Israël même, on les percevait comme « la cinquième colonne » arabe et ennemis déclarés. Bien que citoyens israéliens, ils ont enduré des épreuves humiliantes, n'ont été que des citoyens de seconde zone, privés de certains droits, avant d'être réhabilités dans les années 1960. Longtemps, ils furent identifiés à l'ennemi à la fois par les Israéliens et par les Arabes. Ce n'est qu'en 1967, lorsque s'instaura un contact avec les Palestiniens des Territoires occupés que la situation évolua. D'après les prévisions de Michael, les Arabes israéliens se sépareront en deux, au fur et à mesure que se déploiera le plan de paix ; certains se tourneront vers le monde de langue arabe (la Palestine) et d'autres resteront dans le monde de langue hébraïque (Israël). Si Shammas préconise la solution des deux langues, Michael lui prédit une inclination pour le monde hébreu. Et curieusement le célèbre auteur d'expression arabe Émile Habibi qui décrit la situation d'aliénation sociale des Arabes d'Israël (dans le célèbre roman intitulé *Les Aventures extraordinaires de Sa'îd le Peptimiste,* Gallimard éd., 1987), n'en appartient pas moins à la culture hébraïque. Et épisode hautement symbolique, ce fut Anton Shammas qui traduisit ce roman de Habibi en hébreu.

La situation bilingue ou trilingue en Israël, nous rappelle, à nous Japonais, l'image que nous gardons de la culture juive nourrie nécessairement par la connaissance de l'hébreu moderne auquel s'ajoutent de nombreuses langues européennes (russe, allemand, espagnol, etc.) ainsi que le yiddish[2]. Mais il ne faut pas oublier la langue et la culture arabes qui ont joué un rôle non négligeable, même sur le mode négatif, dans la formation des intellectuels israéliens. Cet état de fait est lié au discours du sionisme qui sert l'idéologie de l'État d'Israël. Il en ressort qu'opter pour la langue arabe au sein d'un État juif revient à se mettre dans une position stratégique langagière qui démythifie la judéité de l'État. Je m'explique.

Bien que marginale, l'usage de la langue arabe en Israël n'est pas réservé aux seuls Arabes. Comme le montre le cas de Michael, les juifs venant des pays arabes s'exprimaient au début de leur installation à la fois en arabe et en hébreu. Il existe de nombreux intellectuels bilingues, et cela est vrai aussi bien pour les Arabes que pour les Juifs. Haïfa

---

2. À propos du yiddish, lire en japonais *Yane no ueno Bailingal* [Bilingue sur le toit], de Mitsuyoshi Numano, Chikumashobô, 1992 et *Yiddish, ou littérature en déplacement* de Msahiko Nishi, Sakuhinsha, 1995.

Éléments sous droits d'auteur

demeure aujourd'hui en Israël l'un des plus grands lieux de publication en langue arabe. Émile Habibi est connu comme écrivain de langue arabe, mais il semble que ses nombreux écrits en hébreu soient intentionnellement méconnus au Japon. Membre de la Knesset, il participe évidemment à la discussion en hébreu. Shimon Balas (né en 1930) dont l'itinéraire est proche de celui de Michael, publie ses romans en hébreu tout en enseignant la langue et la littérature arabes à l'Université de Haïfa.

Le cercle littéraire qui s'est formé autour du parti communiste a favorisé la naissance de nombreux écrivains de langue arabe en Israël, dont Habibi, entre autres. Leurs principaux supports ont été : le journal *al-Ittibad (L'union)*, la revue littéraire *Jadid (New)*, ou *al-Ghad (Demain)*. Les deux principales maisons d'édition Aswar et Arabesk se trouvaient à Akka, une ville au nord de Haïfa. Le parti communiste, après la fin du mandat britannique, restait la seule organisation antisioniste légale qui réclamait haut et fort la coexistence entre Arabes et Juifs ; aussi les intellectuels furent proches du parti et purent publier en arabe. Mise à part son idéologie communiste, le parti servait de porte-parole à la fois politique, social et culturel aux « minorités » qui étaient privées de leurs droits ethniques à l'intérieur de ce qui était avant tout un État des juifs. Aux élections de la Knesset, le parti obtenait la majorité des voix grâce à l'apport des voix des Arabes israéliens habitant dans la région de Haïfa et la Galilée. Seul le parti communiste fut capable de mobiliser les Arabes israéliens en faisant appel à leur sentiment national. Malheureusement, le parti connaîtra des scissions successives en raison du problème « arabe » aussi bien avant qu'après la fondation de l'État d'Israël.

Ce sont les nombreux juifs d'origine arabe et surtout venant d'Irak qui dominaient, dans les années 1950, les journaux et revues de langue arabe. Le nombre d'immigrés juifs d'Irak s'élève à 120 000 personnes, c'est l'immigration la plus importante au début des années 1950. Une excellente formation en arabe explique leur suprématie dans la presse écrite en cette langue. Quant aux Arabes et aux intellectuels parmi eux, beaucoup quittèrent le pays lors du premier conflit en 1948 et laissèrent leur communauté sans représentant ou porte-parole politique. C'est alors que les Arabes (des chrétiens en majorité) et les Juifs arabes furent vite marginalisés et victimes de l'aliénation sociale. Pour eux, le parti communiste restait le dernier bastion où fleurissait encore l'idée

Éléments sous droits d'auteur

utopique d'un Israël (et/ou une Palestine) sans sionisme. En effet, le parti communiste reconnaissait l'État d'Israël tout en refusant le sionisme, taxé de réactionnaire.

Émile Habibi (né en 1919) engagé politiquement au sein du parti communiste dès la période du mandat britannique, avait passé son enfance à Haïfa. Dans les années 1960 émerge une nouvelle génération d'écrivains dont les débuts littéraires coïncident avec l'occupation israélienne. Beaucoup d'entre eux étaient natifs de Galilée, l'arrière-pays de Haïfa et préférèrent la poésie en langue arabe au roman ; parmi eux Mahmoud Darwish (né en 1940), Samih al-Qasim (né en 1941) et Tawfiq Zayyad, ancien maire de Nazareth. Représentants d'une « littérature de résistance », selon l'expression de Ghassan Kanafani (1936-1972), ils constituaient la tendance nationaliste arabe au sein du parti communiste israélien. Darwish a dû quitter Israël et s'est engagé dans l'Organisation de Libération de la Palestine (O.L.P.). Alors que l'existence des Arabes israéliens était encore méconnue, Kanafani, en publiant *La Littérature de Palestine sous l'occupation*, prôna une résistance tant littéraire que militaire dans une perspective révolutionnaire. C'est un des écrivains palestiniens de la diaspora qui découvrit et rendit hommage à la littérature palestinienne de l'intérieur.

Les Aventures extraordinaires de Sa'îd le Peptimiste, fut une des œuvres représentatives de la littérature arabe en Israël. Dans ce roman, le protagoniste, Sa'îd, délateur auprès des services secrets israéliens, raconte son histoire à l'auteur. C'est un personnage burlesque, stupide comme un âne, allégorie de l'aliénation des Arabes israéliens, jugés ennemis des Arabes comme des Israéliens. Le début du roman évoque une misère insolite : « Évadé de prison, mais pas mort ; pas d'engagement dans la résistance palestinienne, pas question d'être abattu à la frontière. »

Alors où s'est-il évadé ? « Je suis assis sur une place plate, froide et ronde ; le diamètre en est inférieur à mes bras étendus. » Il fut donc sur un tronc d'arbre exposé aux vents froids et rien pour appuyer son corps, sinon le vide et la chute. Et ce n'est que dans cette immobilité forcée que Sa'îd put raconter son histoire sans mentir. *Mutasha'il* est un néologisme obtenu par la contraction en un seul mot des deux vocables « pessimiste » et « optimiste » ; et Sa'îd Abi al-Nahs est un nom associant une paire de termes antithétiques « heureux » et « infortuné » : tel

Éléments sous droits d'auteur

personnage juif, déchiré entre sa cause et sa culture natale, peut être considéré comme un acte de démythification qui ébranle le discours officiel du sionisme institué par les ashkénazes. Jacob, en tant que mizrahime, est aux côtés de Sa'ïd si l'on considère le point de vue culturel, en tout cas dans son expression culinaire.

Mais les Juifs ne sont pas toujours décrits en tant qu'autre isolé et repoussé, comme Sa'ïd sur son tronc d'arbre. Dans l'épisode suivant, Sa'ïd pêche à la ligne sur la même plage où son fils et sa femme avaient disparu. Sa'ïd s'adresse à son fils mort, puis un enfant juif arrive ; un dialogue commence.

– En quelle langue parlez-vous ?

– En arabe.

– Avec qui ?

– Avec un poisson.

– Ce poisson, il ne comprend que l'arabe ?

– Oui, il ne comprend que l'arabe, il est vieux, et habite là depuis l'époque où vivaient encore ici les Arabes.

– Alors, les petits poissons-enfants comprennent l'hébreu ?

– Bien sûr, ils comprennent soit l'hébreu, soit l'arabe, n'importe quelle langue, car la mer est vaste et ouverte. Il n'y a pas de frontières dans la mer et les poissons peuvent aller n'importe où.

Ce passage est révélateur de la pensée de Habibi sur le plan linguistique. Ainsi répond-il à la question de la langue : « J'ai remarqué que le dialecte de mes grands-parents contenait des expressions turques, que celui de ma génération était émaillé de formules anglaises, tandis que celui de mes enfants est imprégné de vocables hébreux. Ceci n'est nullement un phénomène négatif, mais plutôt naturel et positif. D'ailleurs, on sait très bien que la langue hébraïque, telle qu'elle se pratique actuellement, est truffée d'expressions arabes dialectales, beaucoup plus que ne l'est l'arabe de mots hébreux. »

Pour tout dire, les mondes de l'arabe et de l'hébreu ne sont ni exclusifs, ni incompatibles. On le sait depuis que Habibi quitta le parti communiste et accepta en 1992 le prix national littéraire d'Israël. Et paradoxalement, ce fait rend d'autant plus convaincante la remarque de Michael selon laquelle Habibi appartient aussi à la culture hébraïque.

Éléments sous droits d'auteur

Pourtant, l'image des juifs dans ce roman reste externe ; l'autre est traité « comme un paysage » qui sert le monde intérieur de Sa'îd : c'est ce que remarque avec amertume Yehoshua qui s'interroge : « Est-ce là le cri du cœur des Arabes qui ont vécu en Israël ? » Cela risque d'obscurcir, et non d'éclairer l'affaire. Habibi a certes voulu représenter, avec ironie, l'image qu'avait dans les années 1970, la minorité arabe de ces juifs majoritaires dans leur rapport avec une communauté subalterne et éprouvée.

Innombrables sont les discussions sur la représentation des Arabes dans les œuvres littéraires des Israéliens ; par contre, rares sont les débats à propos de l'image des juifs véhiculée par les œuvres littéraires des Arabes israéliens. Depuis les accords de Camp David, dans nombre d'œuvres israéliennes, on observe la volonté de saisir les Palestiniens à travers leur rapport avec les Israéliens. Dans des romans tel que *Hasut (Refuge)* de Sami Michael ou *Heder Na'ul (A Locked Room)* de Shimon Balas, les protagonistes ne sont pas des juifs mais des Arabes ; le narrateur aussi est Arabe et s'exprime à la première personne. On observe une tendance similaire dans la nouvelle génération d'écrivains juifs arabophones tel que David Grossman et d'autres dont la production se situe après 1967. Dans l'espace cinématographique, signalons le film d'Uri Barbash, *me-Akhorei ha-Soragim (Beyond the Bars)* (1984) qui traite de la solidarité entre Arabes et Juifs dans la prison de Akka ; l'acteur Arono Tzadok joue le rôle d'un Mizrahime et Muhammad Bakri incarne un guérillero palestinien. C'est le récit d'une lutte des prisonniers palestiniens et mizrahimes qui organisent ensemble une grève de protestation contre les mauvais traitements des surveillants ashkénazes. Le bilinguisme arabe-hébreu est actif dans ces films.

Est-ce qu'en revanche les images des juifs dans les œuvres des Arabes israéliens continuent de traiter « l'autre comme un paysage » ? Pas tout à fait. Récemment est sorti un film qui marque un changement[3], il s'agit d'un documentaire réalisé en 1995 par Michel Khleifi et intitulé : *Mariage mixte en Terre sainte*. Cette œuvre m'a profondément touché, et

3. J'ai pu visionner ce film sur cassette vidéo, c'est le professeur Satoshi Ukai qui me l'a envoyée. S. Ukai enseigne le français à l'université de Hitosubashi à Tokyo. C'est un des plus grands spécialistes francophones des problèmes du Moyen-Orient et de l'Orientalisme, il a traduit entre autre *Un Captif amoureux* de Jean Genet et ce n'est que grâce à son initiative personnelle qu'un film de Michel Khleifi *Noce en Galilée* a été présenté au public japonais.

Éléments sous droits d'auteur

j'y ai vu une réflexion passionnante sur le thème du mariage mixte en général qui va au-delà des frictions dues aux différences d'appartenance religieuse.

En Israël, le mariage relève des tribunaux religieux et il n'existe aucune juridiction concernant le mariage civil. Par conséquent, le mariage mixte ne peut s'effectuer légalement, à moins que l'une des personnes engagées ne se convertisse. Cependant, il y a des mariages mixtes entre Arabes et Juifs, conclus à l'étranger avant l'immigration en Israël, qui sont légalement reconnus. Le documentaire évoqué plus haut est exemplaire, car en interrogeant les personnes confrontées à cette situation, l'auteur cherche à mettre au jour les possibilités de coexistence entre les différentes communautés en présence (race, religion, sectes). Les Arabes, aussi bien musulmans que chrétiens, sont interrogés en arabe ; auprès des Juifs l'enquête se déroule en hébreu ; et le film est sous-titré en français. Mais ce qui nous a frappé c'est que des Arabes parlent hébreu et inversement.

J'évoquerai maintenant un historien de la même génération qu'Émile Habibi et avec lequel il était très lié. C'est Émile Touma qui était comme Habibi membre du parti communiste dès l'époque du mandat britannique. Je l'ai interviewé en 1984 lors de ma première visite à Haïfa alors que j'étais encore étudiant préparant un doctorat. Il avait publié en arabe des études historiques sur les Palestiniens à l'époque du mandat britannique ; il dirigeait alors le journal *Jadid*. Au moment de ma visite, le poète Samih al-Qasim et le romancier Salman Natur se trouvaient par chance dans le bureau. Tout en grignotant des oignons et du pain et en sirotant du cognac bon marché produit en Israël, Émile Touma m'exposa longuement sa version de l'histoire moderne et contemporaine de la Palestine. J'appris plus tard qu'il était décédé l'année suivante. Ce n'est qu'en 1986, lors de ma rencontre à Haïfa avec Émile Habibi, que j'ai appris que la veuve d'Émile Touma était juive…

Dans le documentaire de Khleifi, je vois le Touma d'autrefois déclarer dans un hébreu courant qu'il ne voit aucune incompatibilité entre l'identité arabe palestinienne et celle de citoyen israélien puisqu'il reconnaît l'État d'Israël. Il dit que ce qui le tourmente, c'est surtout le différend qui l'oppose en tant que citoyen d'Israël à son gouvernement. À côté de son mari disparu depuis, madame Touma, qui avait épousé un Arabe à l'étranger, soulève le grave problème de l'état civil et la

Éléments sous droits d'auteur

Anne Wade Minkowski

Jérusalem avec William Blake

Ces pieds en temps anciens ont-ils foulé
Les vertes montagnes d'Angleterre ?
Et le Saint Agneau de Dieu fut-il aperçu
Sur ses plaisants pâturages ?

Le visage divin a-t-il resplendi
Sur nos collines embrumées
Et Jérusalem fut-elle bâtie ici
Parmi ces sombres et sataniques moulins ?

Apportez-moi mon arc d'or incandescent !
Apportez-moi mes flèches de désir !
Que l'on me donne ma lance ! O nuages, dépliez-vous !
Que l'on m'apporte mon chariot de feu !

Je ne cesserai en esprit de livrer mon combat
Et mon épée ne dormira point dans ma main
Jusqu'à ce que nous ayons bâti Jérusalem
Dans le vert et beau pays d'Angleterre.

Poème inséré dans la préface de *Milton*
Traduit par Anne Wade Minkowski

Jérusalem ! Je peux comprendre que pour d'autres ce nom batte le rappel de la violence et de la discorde. Des guerres ont été livrées pour elle, et des plus détestables qui soient puisqu'elles font partie de celles où l'on s'entre-tue en invoquant Dieu. Que le sang ait tant coulé dans les rues de cette ville dont le nom en hébreu – Yerushalayim – contient la paix, et en arabe – al-Qods – la sainteté, crée un quiproquo tragique. Sacrilège même, pour toute personne qui de près ou de loin, de son plein gré ou non, est rattachée à la triade monothéiste de la foi.

Mais à chacun sa Jérusalem. Cette Jérusalem-là n'est pas la mienne. La mienne s'est bâtie au plus profond de moi, dans des souvenirs lointains où la ville n'avait qu'une existence mythique liée à des récits de l'Ancien et du Nouveau Testament entendus pendant mon enfance, à

Éléments sous droits d'auteur

une époque où je n'aurais su dire si elle existait toujours, si elle était habitée, et encore moins par qui. N'avais-je pas appris que son Temple avait été détruit, conformément aux prophéties ?

La mémoire fonctionne étrangement. Même dans nos civilisations de l'écrit, les chants, les récits, les poèmes qui nous marquent, que nous retenons le mieux, sont ceux que nous avons enregistrés, puis balbutiés et répétés en des temps où notre cerveau ressemblait à cette glaise des commencements (ou cette poussière, selon la traduction que l'on a choisi de suivre), en tout cas à cette matière malléable que Dieu aurait prise, dit la Genèse, pour façonner l'Adam, dont le nom renvoie à la terre dans les langues sémitiques. Chacun pourrait ainsi dresser son anthologie personnelle à partir de sa propre oralité. Dans la mienne figurerait en bonne place un poème de William Blake (1757-1827) que nous chantions dans mon école, à New York, lorsque fraîchement débarquée pour vivre dans un pays dont on me disait qu'il était le mien, je me retrouvai comme coulée dans un moule rigide, anglophone et protestant, aux antipodes de tout ce que j'avais connu en France jusque là, c'est-à-dire une existence douillette, sans trop de contraintes ni de discipline. Dire que l'école était protestante serait exagéré. La Nightingale-Bamford était une école pour filles de familles dites bonnes, et laïques dans la mesure où quelque chose peut être laïque dans un pays où, encore maintenant, il arrive qu'on prête serment sur la Bible. Toujours est-il que nous chantions *Jerusalem,* non pas comme un hymne religieux mais comme un chant solennel. Cette prestation suivait inévitablement la marche d'*Aïda* au son de laquelle nous faisions notre entrée dans la salle d'assemblée les jours de grandes occasions, ce qui n'était pas facile, car la marche était souvent jouée à une allure assez rapide – selon l'humeur de la pianiste et l'heure – et nos jambes n'avaient pas toutes la même longueur. Il fallait alors, tout en marchant, faire un petit saut pour retrouver le rythme général et repartir du bon pied, et ce désordre n'était pas bien vu par les autorités. Arrivées à nos places et encore debout, nous entonnions *Jerusalem*. J'ai découvert depuis, que pratiquement tout élève d'école privée, aux États-Unis ou en Grande-Bretagne, a connu la même expérience. *Jerusalem* aurait alors presque une valeur de test sociologique. Par ailleurs, on peut remarquer qu'il est chanté, régulièrement et vigoureusement, dans les églises épiscopaliennes aux États-Unis et anglicanes en Angleterre (comme en témoigne le délicieux film anglais *Quatre mariages et un enterrement*, passé récemment sur nos écrans).

Éléments sous droits d'auteur

routes des caravanes marchandes en Orient. Alors pourquoi pas cette christianisation avant la lettre dans un pays du Nord, avant les sermons et les miracles de Galilée ? Plus difficile à absorber était l'idée d'une présence dans l'Angleterre ancienne de Jérusalem, dont nous savions, malgré notre ignorance, qu'elle avait existé ailleurs, sur un continent très éloigné de l'île d'émeraude. Mais nous pouvions avoir l'intuition d'une construction autre que matérielle, puisque le nom de Jérusalem était souvent associé à l'adjectif « céleste ». Elle aurait, en ce cas, été plus éloignée encore de notre propre île en forme de vaisseau : Manhattan.

Ce n'est que bien des années plus tard que je fus frappée par la contradiction inhérente à l'énoncé de Blake. En effet, me disais-je, comment pouvait-il se demander si Jérusalem avait existé dans les temps anciens en Angleterre et simultanément vouloir la construire (et non la reconstruire). Il me semblait que la seconde proposition annulait la première. J'avais perdu l'innocence, cette faculté de croire que tout peut coexister, qu'il n'y a pas de contraires et que le temps est aboli dès que l'on entre dans le monde de la vision. Sans doute, l'effet à retardement des cours de logique. Heureusement, j'avais tout de même gardé l'émerveillement que m'apportaient les images de Blake : l'arc d'or incandescent, les flèches de désir, le chariot de feu… Et le mystère du poème m'émouvait toujours.

Les choses auraient pu en rester là si dernièrement deux événements imprévus n'avaient fait affluer *Jerusalem* à la surface de ma mémoire : l'annonce d'un numéro de *Dédale* spécialement consacré à Jérusalem, et, peu de temps après, la décision prise sous le coup d'une impulsion soudaine de passer Noël là-bas. J'avais souvent eu envie de le faire, ce voyage, mais certaines réticences m'en avaient empêchée. L'une à peine avouable, était la crainte d'être mêlée à des groupes bruyants de touristes en pèlerinage – chrétiens ou juifs, peu importe ; une autre était la gêne que j'aurais pu ressentir à me retrouver dans une région militairement occupée, moi qui en raison de mon travail de traduction me sens si étroitement engagée avec la littérature arabe, donc avec les Arabes. Que cette occupation de la Terre sainte soit le fait des juifs, enfants ou petits enfants (qui sait ?) de ceux qui ont souffert et péri dans les camps de la mort, me paraissait rendre la situation plus pénible encore. Mais j'avais acquis la conviction, depuis l'été 1993, que la paix au Proche-Orient était au bout de la route, et je l'ai gardée, même si

Éléments sous droits d'auteur

les conditions proposées sont manifestement peu satisfaisantes pour des pans entiers des populations palestinienne et israélienne, même si les étapes déjà franchies pour y aboutir ne représentent sans doute que les premiers pas. Et cela, quoi qu'en disent les extrémistes qui, d'une manière quasi biblique, ont provoqué dans cette partie du monde un clivage nouveau où les différences ethniques, religieuses et politiques ne comptent plus beaucoup. On sent que d'un côté se trouvent les amants de la mort, de l'autre les amants de la paix. Et que ces derniers sont les plus nombreux.

Vérifier si ma conviction résisterait à la réalité était pour moi un des objectifs du voyage, et il est certain que celui-ci n'aurait pu tomber à un moment plus décisif. J'ai visité Bethléhem le dernier jour où les soldats israéliens ont monté la garde – armés, impénétrables – devant l'église de la Nativité où, quelques heures plus tard, allaient être célébrés les offices de Noël des nombreuses confessions chrétiennes présentes en ce lieu. J'ai vu des visages plus éloquents que les discours, en territoire palestinien et à Gaza en particulier ; visages d'enfants qui apprennent à vivre sans lancer des pierres, visages de femmes qui prennent leur destinée en mains, visages d'hommes concentrés sur la construction d'un pays attendu, espéré depuis tant d'années. J'ai vu des chrétiens palestiniens et des juifs israéliens se côtoyer dans l'église des croisés à Abu Ghosh et partager un repas au monastère du lieu avec des bénédictins. J'ai vu des Israéliens lassés jusqu'à l'usure par le ressac de la haine qui vient se briser contre eux quotidiennement et des Palestiniens exaspérés de ne pouvoir circuler librement. Enfin j'ai vu des juifs en caftan et en chapeau à larges bords s'engouffrer dans l'entrée coudée de la Porte de Damas, tandis que des musulmans se dirigeaient vers l'esplanade d'al-Aqsa et que des pèlerins en troupes errantes cherchaient le chemin du Calvaire. Et tous entraient par la même porte, passaient devant les mêmes femmes assises par terre dans leurs robes brodées pour vendre fruits et légumes – oh ! le rouge éclatant des radis et les oranges brillantes comme de l'or ! – étalés devant elles sur des tissus multicolores et dans des corbeilles de paille tressée.

Blake m'accompagnait. En pensée, car j'avais laissé à Paris l'édition critique que je m'étais procurée avant de partir, afin de mieux situer sa Jérusalem et peut être dissiper un peu du mystère qui l'entourait. Comme c'est le cas, je pense, pour beaucoup de lecteurs, je ne connaissais de Blake que des poèmes courts, principalement les *Chants*

Éléments sous droits d'auteur

sont pas « de simples questions rhétoriques ». Et plus loin : « Blake est convaincu que Jérusalem fut autrefois bâtie en Angleterre[2]. » Pour lui, le géant Albion, personnification de l'ancienne *Britain* – ce qui inclut l'Écosse et l'Irlande – ne faisait qu'un avec Jésus. Et Jérusalem serait alors son épouse avilie, déchue, « une Ville et pourtant une femme ».

Les auteurs de la *Norton Critical Edition* sont plus nuancés. Ils pensent que Blake utilise les *histories* anglocentriques développées par « les mythologistes spéculatifs du XVIIIe », parfois d'une manière tellement persuasive qu'il semble souscrire pour de bon aux théories selon lesquelles l'homme des premiers temps était un ancien *Briton*, et « les Patriarches bibliques des Druides ». Ce faisant, ils ressemblent à des parents qui rient d'un air gêné à propos de leur enfant et vous expliquent que le petit ne croit pas vraiment au Père Noël, qu'il fait seulement mine de…

Le dernier grand poème épique de Blake est *Jerusalem: The Emanation of the Giant Albion*, habituellement raccourci en *Jerusalem*. À lui tout seul, l'emploi de ce mot d'« émanation » justifierait un long et complexe commentaire dans une étude qui, bien sûr, n'a pas sa place ici. Je voudrais cependant attirer l'attention sur les points suivants.

1. Ce poème est considéré par bien des critiques comme l'œuvre la plus achevée de William Blake. Pour Harold Bloom[3], c'est le seul qui rivalise avec le *Prelude* de Wordsworth (1770-1850), dont la publication fut posthume, en tant que « long poème suprême » de la langue anglaise depuis le *Paradise Lost* de Milton. *Jerusalem* incarne le point culminant de la pensée et de la vision blakiennes et se situe comme le complément et l'aboutissement du poème précédent, *Milton*. Selon les auteurs de la *Norton Critical Edition*, il accomplit la promesse d'Apocalypse sur laquelle *Milton* prend fin. Il est tout à fait étonnant, donc, qu'aucune traduction complète de ce texte ne soit disponible en français. Pas du moins à ma connaissance. Mes recherches m'ont appris qu'il en existe quelques fragments dans un volume de la collection « Orphée », aux éditions de la Différence[4]. *Idem* pour *Milton*, qui tout de même a été traduit en 1930[5]. C'est évidemment un livre introuvable

2. Harold Bloom, *Blake's Apocalypse*, London, 1963.
3. *Op. cit.*
4. Et aussi dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », chez Seghers.
5. William Blake, *Seconds Livres Prophétiques*, traduction avec une introduction de Pierre Berger, Les Éditions Rieder, 1930.

Éléments sous droits d'auteur

aujourd'hui et je remercie Roselyne Chenu, qui le tient de Pierre Emmanuel, de me l'avoir prêté. On attend que les éditions Aubier-Flammarion donnent suite à leur projet de traduction intégrale de William Blake entrepris il y a quelques années et déjà très avancé, puisque quatre volumes ont paru.

2. La forme que revêt *Jerusalem* est impressionnante, tant par sa prosodie, riche et variée, que par le côté fortement structuré de sa conception. Le poème est divisé en quatre parties – quatre « Livres »–, chacune introduite par une préface en prose, avec parfois quelques vers intercalés. Chacun des « Livres » a une cible précise. Ils s'adressent « au Public, aux juifs, aux déistes, aux chrétiens[6] ». Encore une fois, les grands thèmes des poèmes précédents sont repris et développés, mais peut-être d'une façon plus resserrée qu'avant. L'essentiel tend vers une définition du christianisme comme esprit du pardon qui seul pourra libérer les énergies d'une société et les transformer en activité constructive, autrement dit la construction de Jérusalem.

3. L'élaboration de *Jerusalem* fut très longue. Bien que la page de titre soit datée de 1804, aucun des cinq exemplaires complets d'origine qui existent ne fut terminé avant 1820. Les 100 planches qui l'illustrent ont la réputation de constituer la plus belle partie de l'œuvre graphique de Blake. C'est peut-être le moment de dire que pendant une période qui dura très longtemps après sa mort, Blake fut plus estimé et connu comme peintre et graveur que comme poète, même dans son pays[7]. Maintenant il semble que ce soit le contraire. Il est difficile d'accéder aux gravures, peintures et dessins de Blake, entreposés principalement dans divers musées et bibliothèques. Seule la Tate Gallery, à Londres, en expose une partie en permanence.

Cet aspect artistique de la vie de Blake est certainement capital. On a souvent tendance à le voir comme un rêveur, un visionnaire uniquement. S'il est vrai qu'il a rêvé plus que d'autres, il a aussi pratiqué une activité inlassable d'artisan et d'artiste qui n'a jamais cessé de dessiner, peindre, graver, imprimer. On dit même qu'il inventa un procédé de gravure original en se servant de moules de cuivre qui lui permettaient de reproduire en relief le texte et l'image qu'il coloriait ensuite. D'où

6. Curieusement, à aucun moment il n'est fait allusion aux musulmans.
7. Voir la présentation d'Alain Suied à ses traductions des *Chants d'Innocence* et des *Chants d'Expérience*, Arfuyen, 1992, 1993.

Éléments sous droits d'auteur

l'appellation de *Illuminated Book* qui s'applique à ses ouvrages majeurs. Bienheureuse carence de l'anglais où un seul et même mot désigne enluminure et illumination !

Illumination – c'est peut-être le mot-clé pour entrer dans le monde de Blake – car plus que la fulgurance de la vision qui, par définition, est un phénomène rapide, c'est une lumière constante qui baigne sa poésie et éclaire sa pensée. Je me demande même si le climat délirant auquel j'ai fait allusion plus haut n'est pas un simple écran de fumée destiné à voiler des vérités que tous ne sont pas prêts à recevoir. C'est une lumière que j'ai cru pressentir à Jérusalem et que je ne désespère pas de voir rayonner un jour, lorsqu'auront disparu les ombres qui surgissent chaque fois que s'accomplit un meurtre et que régresse l'élan vers la paix.

Éléments sous droits d'auteur

Jean Bollack
La pointe en hébreu

DU SEI WIE DU, immer.
Stant vp Jherosalem inde
erheyff dich
Auch wer das Band zerschnitt zu dir hin,
inde wirt
erluchtet
knüpfte es neu, in der Gehugnis,
Schlammbrocken schluckt ich, im Turm,
Sprache, Finster-Lisene,
kumi
ori[1].

Les textes en italiques reproduisent le début du chapitre 60 du livre *Isaïe*, le *surge et illuminare* de saint Jérôme dans la version d'un sermon de Maître Eckhart, en deux temps, aux vers 2-3 et 5-6 : « Or sus, Jérusalem, et lève toi », puis : « et accueille/ la lumière » ; le *surge* et l'*illuminare* sont repris à la fin dans la transcription du texte hébreu, aux vers 10-11. Entre ces citations, si on leur

1. Paul Celan, *Gesammelte Werke*, Francfort s/Main, vol. II, p. 327. Le poème occupe une place privilégiée ou, si l'on préfère, très étudiée dans le finale du recueil *Lichtzwang*. C'est l'avant-dernier poème, avant la reprise de l'auto-exhortation dans un élargissement définitionnel de son art, à la fin. Il a été écrit le 3 décembre 1967, à Cologne, la ville d'Eckhart, où Celan s'était rendu pour l'enregistrement d'une émission de télévision. Un exemplaire a été dédicacé à son amie Ilana Schmueli. Le 10 octobre 1969, lors de son voyage en Israël, il a copié le texte pour elle, écrivant les deux derniers mots avec des lettres hébraïques (le recueil ne paraîtra qu'en 1970, après la mort du poète). L'allemand qu'il avait conduit jusqu'à l'hébreu pouvait, dans une actualisation nouvelle, être écrit *sous cette forme*, pour les juifs. L'exploit de l'aboutissement restait toujours le sien. Si les « tours » de Jérusalem étaient maintenant incluses dans les autres, comme le suppose I. Schmueli, il aurait fallu ajouter qu'elles ne seraient pas moins dominatrices (voir I. Schmueli, »Denk dir«, dans *Almanach 1995*, Francfort s/Main, Jüdischer Verlag, pp. 9-36). Mieux vaut laisser la tour à sa place, au fond de la langue. L'hébreu n'a pas dans la ville une autre fonction. La lutte ne s'annule pas (elle n'est guère comprise par son interlocutrice), mais peut être un temps suspendue par l'expression d'une solidarité, si réelle et pourtant non moins impossible. (Voir aussi Elke Günzel, *Das wandernde Zitat. Paul Celan im jüdischen Kontext*, Würzburg, 1995, p. 82 et 326 ; et pour le voyage à Cologne : Paul Celan, *Briefwechsel mit Franz Wurm*, Francfort s/Main, 1995, pp. 112-117.)

Éléments sous droits d'auteur

son nom propre de sa Jérusalem, la première peut se réaliser seulement grâce à une restriction, grâce à la médiation de la seconde. Tout est devenu entre temps l'affaire d'une personne, et de l'individu. Reste alors, comme séparée, la « lumière » du troisième membre de la citation (à la suite du deuxième »inde«), marquant le lieu où le lien rompu se rétablit « nouvellement », pour anciennement établi qu'il soit. L'illumination ne provient pas directement de la tradition, d'une appartenance, mais d'une fidélité à l'événement historique. C'est dit avec un mot emprunté à Eckhart, sous sa forme modernisée (»Gehugnis«), dans la contradiction qui en détourne l'application et la sphère sémantique.

En cet endroit du poème, la cité de Jérusalem peut représenter le « toi », auquel le poème se destine, être cet autre, et être appelée de ce nom de « toi », parce que la rupture peut être réparée dans la mémoire sur laquelle se règle l'énoncé lyrique. La lumière, surgie des ténèbres, est mise en rapport avec ce pouvoir dans la langue. Le lien a effectivement été renoué, auparavant, dans chaque autre texte.

Le passage à la sphère du « je » suppose à l'autre pôle la visée d'un rétablissement, s'accomplissant dans la langue par le travail du « tu » ; si celui-ci s'identifie à la force d'une finalité lointaine, le « je » représente ici les labeurs d'une antériorité distincte du poème qui s'écrit. C'est avant. Il est de la partie et joue son rôle, enfermé dans le cachot de la « tour » (comme le Sigismund de la pièce de Hofmannsthal portant ce nom) ; il prépare la besogne. Il y absorbe des morceaux de fange. C'est de la langue ainsi faite, à l'inclusion sans doute de ce qui est dans ce texte cité en allemand – un pied-droit d'une noirceur plus soutenue, qui s'élève dans les ténèbres (»Finster-Lisene«) ; le pilier condense et il s'élance, il fait passer par contraste le noir au jaillissement du contraire et fait la lumière dans l'autre langue. Les substantifs marquent trois stades. La pitance, dans l'état de détresse, est faite de fragments de vase asséchée (»trocken« assonne dans »Brocken«). On est du côté de la mort et du marécage, « Moor ». Ce n'est pas de la « langue », telle que Celan en fait usage du côté de la vie des mots. Un processus transforme les éléments premiers ; à la fin ils prennent forme dans une structure architecturale : les pilastres des ténèbres s'élancent vers un haut qui est la contradiction des sacralités, leur renversement.

Éléments sous droits d'auteur

Werner Weber était dans les années 1960 rédacteur en chef du « feuilleton » de la *Neue Zürcher Zeitung*. Il y a fait connaître des poèmes de Celan comme »Zürich, zum Storchen«, ou encore »Denk dir«, pendant la guerre des six jours, et proposé des commentaires. Celui qu'il a proposé de »Du sei wie du« a paru là, en 1970, l'année de la mort de Celan[3].

D'une reprise du sermon *Surge illuminare*[4], « doit être pensé le chemin, l'être-sur-le chemin de cette langue ». On est chez Heidegger, dans *Unterwegs zur Sprache*[5] : une origine se perpétue, agissant encore dans la fragmentation lointaine d'une production tâtonnante qui lui reste reliée. La tradition représentée par Isaïe, puis par Eckhart se prolonge. Celan découvre une filiation de textes ; selon ces préalables herméneutiques, il s'y rattache lui-même, il se lie. Le poète entre dans une méditation qui est en marche depuis toujours, depuis des siècles. Il faut passer par elle pour trouver la clé de la lecture et du déchiffrement.

La « mémoire » restera donc captive d'une ancienne tradition spirituelle ; elle portera sur le contenu biblique ou philosophique des citations. Le poète à la suite d'une illumination « se reconnaît » comme un chaînon dans la vie d'une parole antique ; il se rattache à cette voie très vivante ; « …se ressouvenant, il n'est plus seul[6] ». La généalogie se noue avec les citations. « Il reconnaît sa part (du savoir) jusque dans la forme linguistique du poème[7]. »

---

3. »"Auf, werde Licht" : zu einem Gedicht von Paul Celan«, *Neue Zürcher Zeitung*, 29 mars 1970 ; sous le titre »Zum Gedicht "Du sei wie du"« dans *Über Paul Celan* (Dietlind Meinecke, éd.), Francfort s/Main (Suhrkamp) 1970, et, avec d'autres commentaires, dans : W. Weber, *Forderungen. Bemerkungen und Aufsätze zur Literatur*, Zurich et Stuttgart 1970, pp. 193-206.
4. Que Celan a dit être un point de départ ; voir l'étude de Weber : « il m'a dit que le poème est parti de la lecture du sermon *Surge illuminare* de Maître Eckhart » (p. 279). *ibid.*
5. Il faut se rappeler le titre de l'essai de Martin Heidegger : *Unterwegs zur Sprache* (conférences et essais des années 1950-1959). Les éléments de doctrine (réunis par exemple par Otto Pöggeler, *Der Denkweg Martin Heideggers*, Pfullingen 1963, 2e édition 1983, pp. 269-280 : »Der Weg zur Sprache«, voir p. 278 : l'homme s'entend lui-même dire, ou se laisse dire ; « aussi n'est-ce jamais l'homme qui parle, mais la langue… ayant pour elle besoin de l'homme ») font comprendre les raisons d'une orientation de l'écoute et de la critique qui resteraient sinon incompréhensibles. Celan, dans sa détresse, s'est livré à l'incompréhensible, se fiant à la puissance obscure de la parole à laquelle il s'accroche. Le discours de Brême est assimilé à cette vision : « la langue du poème a suivi le chemin et s'est enrichie en traversant » (*loc. cit.*, p. 279) les révélations du passé, afin de s'y retrouver – ni dans la négation ni dans la transformation, quoi que Celan ait pu dire – non, mais dans la redécouverte du « dieu intériorisé » d'Eckhart (p. 280).
6. « … sur un chemin très-antique » (»auf einem uralten Weg«), *ibid.*
7. *Op. cit.*, p. 280.

Éléments sous droits d'auteur

N'est-ce pas exactement le contraire qu'il aurait fallu dire ? Le « toi », au lieu d'être le dieu que l'on introduit, si parfaitement intériorisé qu'il permet l'évasion hors du monde de la création, n'est autre que l'autre, ce même autre toujours auquel s'adresse un « je », celui-même du poème »Die Silbe Schmerz« de *La Rose de personne*[8], que Weber rapproche comme une citation-reprise. Le premier vers s'y réfère, c'est sûr, explicitement ; il se déclare comme une reprise. L'expression « sans mort » (« un tu, dépouillé de mort », »ein Du, todlos«, v. 3) ne dévoile aucun point de doctrine, ni sur la mortalité ni sur l'immortalité, mais situe le lieu investi par le pôle de l'altérité dans sa particularité. Elle note l'invention verbale, telle qu'elle se redéploie, différente, dans ce texte-ci.

L'INSITUABLE JUDÉÏTÉ

Le *surge* et l'*illuminare* sont dits à la fin dans la langue des juifs. Weber y voit un signe d'étrangeté ; la langue doit rester incompréhensible pour que le mystère, toujours lui, soit incorporé, l'insaisissable (»das Unbegreifbare«) : « aussi étrangère que le signe "kumi ori" » ; et déboucher sur un interdit de sens : « je n'ai pas à le comprendre, mais plutôt : à reconnaître mon désarroi[9]… ». *Hebraïcum est, non legitur.*

Ainsi l'attente se fraie des voies. L'hébreu est séparé de la judéité et désigne un inatteignable dans la langue, telle qu'on la conçoit. Heidegger ne cite pas de l'hébreu. En vérité les mots du poème prennent si exactement leur distance que l'allemand même deviendrait de l'hébreu, ou du moins le dirait dans un allemand éclairé par les ténèbres nazies.

Weber par méthode réunit séparément les éléments de phrase hors citation, et d'autre part, le moyen haut-allemand. Il lit distinctement chaque langue dans sa continuité propre[10], sans reconnaître l'imbrication ni donc la mise en relation[11]. Le procédé est artificiel. Le poème se réduit à deux phrases. La première se suffit, comme une donnée de base ; elle formule le principe, inébranlable : le « toi » restera le « toi »[12],

8. La traduction devrait maintenir le terme monosyllabique pour « douleur ».
9. *Op. cit.*, p. 278. C'est le côté confession de soi chez les heideggeriens, le geste d'une reconnaissance d'infirmité.
10. *Op. cit.*, p. 278.
11. Voir ci-dessus, p. [sur épreuves].
12. Le »sei«, sans même que l'on se rapporte à »Die silbe Schmerz«, a sa valeur exhortative. On ne peut guère superposer une seconde valeur grammaticale, pour ne pas perdre la reconnaissance de la « tradition » (»Annehmen von Überlieferung, und… Forderung«), *op. cit.*, p. 280.

Éléments sous droits d'auteur

et cela « à jamais[13] ». Avec cette résolution, proprement thématique pour Celan, on pourra lire « le livre » (fait de tous les livres). Lisant, on confrontera ; on aura ce guide de lecture.

LA RESTITUTION DU BIEN PAR L'HISTOIRE

Les deux faces que revêt le pôle de l'altérité, du côté du toi de la personne, le poète devant le toi de la cité juive, se séparent et convergent. « Vers toi », ou : « jusqu'à toi », c'est le « toi » entrant dans la langue, opposé au « je » de la formule initiale, parlant au tu et le nommant, et, tout aussi directement, l'invocation de Jérusalem. Le toi est concerné par la cité, il est juif ; il n'existe que dans sa judéité et n'écrit en allemand que par elle, avec elle. Le lien ne peut plus exister que restitué contre son abolition. On comprendra ainsi la coupure, aussi mortelle que le coup de ciseaux des Parques, à la place où est situé le vers, dans la progression après les remparts de la ville. L'illumination est liée à la présence de l'événement de l'extermination dans la langue, à la force de la mémoration, dont l'expression peut être retraduite en un allemand même eckhartien (avec »Gehugnis«, selon Quint)[14], et être intégrée dans le discours de la négation propre *in margine* de Celan glosant le « texte » ; il se pose en face de la citation, s'en écarte et s'en dégage, puis en émerge.

DESTIN DE LA LANGUE OU DE L'INDIVIDU ?

La cité devient ici, dans le poème, une nouvelle Jérusalem, la judéité d'un « toi ». Un acte de mémoration redresse la ville. La cité se nourrit de la phrase qui se constitue pour y parvenir ; le verbe tire sa matière de cet objet. La renaissance se fait dans la langue, la résurrection par les mots (« le nouait à nouveau », du vers 7)[15]. La masse poisseuse, qu'il a fallu absorber, c'est avec cela que cette langue s'est faite, sous sa forme morcelée. Le cachot de la tour, il faut le redire, vise un séjour en pays

13. « À jamais », pour Weber, marque le dynamisme, jamais achevé, d'un processus ouvert, la continuité d'une intériorisation ; c'est, bien davantage, une devise de fidélité, et l'engagement d'une constance au sein de la langue.
14. Meister Eckhart, *Die deutschen und lateinischen Werke*, Stuttgart, à partir de 1936. Abt. I (*Die deutschen Werke*), Band 2 : *Predigten* I, éd. et traduit par Josef Quint, n° 14, pp. 230-241.
15. Jean Daive, dans la traduction du poème, parue après la mort de Celan (dans l'*Hommage* des *Etudes Germaniques*, 25, n° 3, juillet-septembre 1970, p. 249), rapporte le « toi » à Jérusalem ; il faut, je pense, entendre ainsi le féminin : « Tois sois égale à toi-même, toujours » (?). Le poète sentirait agir la cité en lui, formulant la devise pour s'exhorter. La rupture du « non » et le « de nouveau » ne se comprennent plus.

Éléments sous droits d'auteur

de captivité assurément, comme le dit Weber, mais ce n'est pas l'exil babylonien *super flumina*, réactualisé avec les victimes du nazisme dans une expérience subie ou vécue directement ; la prison s'applique à ce lieu d'accueil accordé aux mots qui ont fait les événements, qui font les captifs et qui font les morts.

Le statut du prisonnier n'est pas représentatif d'un état de détérioration, comme si la langue, de son mouvement destinal, venait « s'assembler nouvellement », prise une nouvelle fois dans la vérité d'une présence après un éloignement, quand l'origine se dévoile « à nouveau[16] ». Le « destin » serait celui d'une histoire ; ou d'une philosophie de l'histoire qui a conduit au nazisme, et que le poète a rejointe. Non, c'est l'histoire dans laquelle il entre avec l'allemand, pour écrire dans la langue de la terreur, s'éloignant dans son cachot. Les mots de la Bible en italiques, au début sont lus comme de l'allemand, du chrétien allemand ou de l'allemand christianisé, ce sont de durs morceaux, des »Brocken« à mâcher, d'une langue qui a été utilisée pour le crime, comme l'a été Maître Eckhart, lui, aussi bien que Hölderlin, germanique et germanisé et regermanisé à souhait, déjà avant, puis dans le Reich[17].

La noirceur est l'acquis d'une séparation. La nuit parvient à rendre aux mots un jour hébraïque. Les saillies droites se font voir, elles se dressent. « *Stant vp* » : à savoir : « *kumi* » ; c'est la verticale des antes, proéminences de l'immersion, se dégageant de l'obscurité, et ne s'en affranchissant pas[18].

---

16. *Op. cit.*, p. 280, d'après Heidegger.
17. Pour l'histoire particulière, voir Wolfram Malte Fues, *Mystik als Erkenntnis. Kritische Studien zur Meister Eckhart-Forschung*, Bonn 1981. Voir surtout le chapitre V, *Eckhart-Mythen*, 1, »Germane und Antichrist«, pp. 103-114. La place que lui a assignée Alfred Rosenberg fut déterminante. Le dieu intériorisé était une expression du sang qui coulait dans les limites de la race et pouvait servir de signe de l'appartenance. La portée de l'assimilation ne fut pas négligeable (voir en France, la citation qu'en a fait Maurice de Gandillac dans l'introduction d'un choix de textes, paru chez Aubier en 1942, p. 24, n. 45 ; cf. Emilie Zum Brunn et Antoine de Libéra, *Maître Eckhart, Métaphysique du verbe et théologie négative*, Paris 1984, p. 53, n. 45). Le poème se comprend mieux quand on se rappelle ce contexte, et la figure, telle qu'elle fut refaçonnée. Le rabbin Friedlander n'est pas sans soulever le problème de l'antisémitisme historique d'Eckhart (Albert H. Friedlander, « Maître Eckhart et la tradition juive : Maïmonide et Paul Celan », conférence à la réunion de la Eckhart Society, Oxford, 28 août 1993 ; trad. fr. de E. Zum Brunn dans : *Voici Maître Eckhart*, Grenoble 1994, pp. 385-399). On ne voit pas qu'il se soit opposé aux persécutions qui ont marqué son temps. Friedlander est trop soucieux de ne pas troubler le dialogue judéo-chrétien pour ne pas disculper sinon l'homme (qu'est-il), du moins la mystique universelle.
18. On pourrait en trouver une présence implicite, dans les versets d'Isaïe, qui suivent : « tandis que les ténèbres s'étendent sur la terre, et l'obscurité sur le peuple ! » (61, 2). La lumière se dégage.

Éléments sous droits d'auteur

On ne prêtera pas aux auteurs de cette lecture du texte la volonté d'éliminer le rôle des camps de la mort pour Celan, ni l'emploi devenu problématique d'une langue, à laquelle il cherchait à redonner une vie conforme à l'événement. On s'interroge donc sur les raisons pour lesquelles une évidence aussi forte que la relation qui s'établit entre le toi et la ville de Jérusalem, et entre le toi et la langue a été écartée. La thématique juive, pour explicite qu'elle fût n'avait pas droit de cité. C'est l'attitude adoptée par Gerhart Baumann quand il justifie pour »Todtnauberg« la germanité de Heidegger[25].

4. Le toi, selon le parti pris d'une généralité humaine, n'a pas de droits non plus. Il désigne la perte humaine de l'identité. Le poète n'a de chance de retrouver la sienne, ni dans la langue ni dans le poème qui s'écrit. La fidélité au mal personnel, la constance personnelle lui sont interdites. Il est renvoyé aux écrits culturellement canoniques, voire dogmatiques d'un passé de religion qu'il partage avec tout le monde.

LA VARIANTE DU PREMIER VERS

La variante que les commentateurs étudient, au premier vers, est interprétée dans cet éclairage. Le poète avait d'abord écrit :

> « Rien n'est comme toi nulle part » (»Nichts ist wie du, nirgends«),

à la place de :

> « Toi, sois comme toi, à jamais. »

Les auteurs entendent la première version comme la description d'un éloignement, dans l'aire de la langue. Le dépaysement caractérise le monde, marqué par l'étrangeté, devenue essentielle[26]. Le poète n'a pas voulu s'en tenir à cette réalité, mais substituer une exhortation au constat de privation. Il faisait profession de se lier à la langue – où pourtant il se trouvait déjà. L'identité plus constante était maintenant notée par « à jamais » (»immer«). Il rejetait son moi, au profit d'un

25. Voir mon étude « Le mont de la mort », incluant l'interprétation du poème, des circonstances où sa composition s'est faite et des appropriations ultérieures (à paraître).
26. « Le constat d'une étrangeté intégrale de celui qui parle, dans son monde à lui » (»Konstatierung der völligen Fremdheit des Sprechenden in seiner Welt«), *op. cit.*, p. 178.

Éléments sous droits d'auteur

autre, plus authentique, trouvant un toi, plus vrai, sur les traces d'Eckhart et, plus loin, d'une origine, cette fois biblique et non grecque, et même promue en source hébraïque[27].

Le toi, pourtant, on le sait est absolument corrélatif du moi, il l'est dans l'histoire, et selon la langue, il faudrait dire : dans tous les textes. Le poème prend appui sur le toi. C'est une base inébranlable. Les mots s'assemblent devant et pour lui, autour de lui. Les deux versions du vers 1 sont donc pour le fond complémentaires. À la place de l'unicité du référent, qui introduit une relation de négativité universelle : « rien n'est comme… nulle part[28] », le poète a choisi la distance au sein d'une tautologie. La négation n'est pas moins irréductible : de l'identité découle la différence en acte : « toi, sois partout comme toi » – jamais comme un autre. Il ne se départira pas moins de cette assurance. La singularité spatiale : « rien n'est comme *b.* nulle part » devient la condition d'une permanence temporelle plus positive et impérieuse, dans la diachronie : « *b.* toujours comme *b.* ». Reformulée comme une résolution, l'identité se reconstitue, elle concerne l'avenir.

LA LANGUE IMMORTELLE DU SALUT

Selon la représentation qu'il a de la « tradition », la langue, pour Ulrich Konietzny[29], préexiste à la composition du poème ; elle ne fait que communiquer l'expérience d'une perte qui a eu lieu. La continuité du salut est assurée par le verbe, d'Isaïe à Maître Eckhart et à leur descendance spirituelle. La conscience d'une expérience historique (*a.*) conduit à renouer avec elle (*b.*) ; seulement la partie n'est jamais gagnée. Dans l'avenir (*c.*), les liens seront à nouveau coupés, et devront être renoués par une nouvelle conscience historique. La logique du salut est intégrée dans la langue du salut, venant délivrer, quand elle veut. Elle accorde ses faveurs ou les refuse, comme le fait la grâce.

Il n'y a pas d'autre temps qui suive, pour Konietzny, dans le poème, au-delà des liens, qu'il voit renoués. La résolution dans la maxime initiale n'est pas prise en considération. Aussi faut-il selon lui admettre que l'illumination conserve un pouvoir dans l'avenir, « que l'individu

27. *Loc. cit.*, p. 179.
28. Un texte de Kafka est intéressant ; il note dans son journal, en date du 29 août 1914 : »Ich darf mich aber nicht verlassen, ich bin ganz allein« (*Gesammelte Werke*, éd. par Max Brod, *Tagebücher* 1910-1923, Francfort s/Main 1954, p. 436).
29. *Sinneinheit und Sinnkohärenz des Gedichts bei Paul Celan*, Bad Honnef 1985, pp. 138-146.

Éléments sous droits d'auteur

la saisisse ou non[30] ». On sort ainsi de la temporalité, dans le temps vécu[31]. La spéculation théologique s'interdit d'accéder à l'intelligence d'un texte qui s'appuie sur l'expérience de l'individualité la plus stricte. Or, la temporalité est d'abord historique et personnelle, et elle forme la condition d'une expérience verbale, qui a sa temporalité propre, non moins verbale. Les lectures font reconnaître dans les « morceaux de vase » l'état d'une langue qui est passé par les événements du totalitarisme. L'obscurité porte les empreintes de l'histoire. Or pour l'auteur, Jérusalem *est* ressuscitée. Elle vient fonder à nouveau une autre historicité, de nature théologique ; elle se dégage de l'absence d'histoire (»Geschichtslosigkeit«). Pour lui, son obscurité est là, dans ce dénuement chrétien. La véritable « histoire » porte le sens ; elle est une philosophie de l'histoire. Jamais la « mémoire » n'est par lui mise en rapport avec les crimes. Or, chez Celan, la langue se refait en passant par la noirceur du crime, elle brille de cet éclat de lutte et de réfection.

Un cadre d'une triple temporalité, choisi comme principe d'explication, réintroduit, contre toutes les protestations explicites de Celan, la parousie d'une vérité révélée. L'état de chute, quand on le sépare, réclame toujours la Rédemption d'un retour. La vision n'est pas différente chez John Felstiner, qui judaïse. Découvrant dans le texte sur Edgar Jené[32] une triade temporelle qu'il définit d'après Novalis[33], Konietzny prend cette structure pour base, mais non directement « des religions du salut » : il se demande, plus éclectiquement, s'il ne s'agit pas de catégories psychologiques qui se déposent dans la langue[34]. Comme le montre l'application vérifiable dans la lecture concrète, la triade est cependant très secondairement rapportée à l'âme ; son origine est théologique, plus culturelle que psychologique.

LE FARDEAU DES CITATIONS

La citation est considérée comme un témoignage, parmi d'autres, de la « position de Celan face à la tradition[35] ». La méthode se veut neutre

30. *Op. cit.*, p. 143.
31. « La référence n'est pas assujettie à la temporalité » (»…worauf es sich bezieht, ist nicht der Zeit unterworfen«), *ibid.*
32. GW III, pp. 155-161.
33. »Die Hardenbergsche Zeittriade« ; *op. cit.*, p. 107.
34. « Une structuration mentale » déterminant le mode sur lequel est vécue l'expérience générale du temps ; *ibid.*
35. *Op. cit.*, p. 142.

Éléments sous droits d'auteur

contredire l'autre[40], le texte mystique de l'ancien allemand est plus pur pour Felstiner[41], plus près de dieu, capable de transformer les scories de la barbarie, comme un remède conduisant à un retour aux sources[42]. Il est vrai que l'hébreu est dit en allemand. Mais son statut est ambigu, marqué par la détérioration et montrant la voie de l'annulation.

Le mot de « Jérusalem » est tout bonnement lu comme un signe de la présence de Dieu[43]. Le prophète se fait entendre à travers les âges, et ici les citations. Le poète s'adresse avec Isaïe « au peuple en exil », *super flumina*, voire même « aux morts juifs » pour leur annoncer que le Dieu, qui a rompu l'alliance[44], par miracle l'a rétablie. Sa voix agit dans les mots de Celan[45]. Le poète l'a imploré, il a été exaucé.

La littéralité grammaticale de l'allemand exclut matériellement cette traduction inspirée. Le tour concessif »auch wer…« ne peut prendre une valeur emphatique, finalement déictique, pour évoquer « l'Éternel » par le biais d'un « celui-même », avec la valeur d'un « lui-même »[46]. Le moindre instant d'une écoute de la langue du poème éliminerait l'hypothèse.

L'ANGOISSE EXISTENTIELLE ET LA RÉDEMPTION RELIGIEUSE

Les solitudes de Celan n'ont rien de communautaire. On ne peut, sans renier le témoignage de l'œuvre tout entière, l'enfermer dans une tradition religieuse simple, « entre l'exil et la Rédemption ». Comme l'ont fait d'autres aumôniers, Felstiner trace la voie d'une lecture ecclésiastique, synagogale ou œcuménique. Le souci de l'âme sait cerner le

40. Voir ci-dessus, p. 542.
41. "Translating Paul Celan's »Du sei wie du«", dans *Prooftexts*, vol. 3, Baltimore (The Johns Hopkins University Press) 1983, pp. 91-108.
42. Loc. cit., p. 97 : "Eckart's 'unknowable' God even seems congenial as against the God the Holocaust eclipsed" ; voir aussi p. 99. Il n'est pas question dans le poème du Dieu d'Eckhart, et, d'autre part, Dieu n'est pas mort dans les camps, pour Celan, il a plutôt servi à tuer. Voir Jean Bollack, « Fugue de la mort », dans : Jean Gilibert et Perel Wilgowic (éds.), *L'ange exterminateur*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1995, pp. 129-152.
43. Encore à la fin de son article, p. 106.
44. "But if the poet… is speaking to a people in exile and even to the Jewish dead, the one who slashed the band must be God" (*loc. cit.*, p. 100). Toujours le recul par le paravent de la probabilité, et l'indication consécutive d'une préférence : "Most likely it was God". C'est le Dieu-feu de M. Marcovich, (*Heraclitus*, Merida 1967) dans ses commentaires d'Héraclite, derrière le paravent du « vraisemblable » ; voir la discussion des thèses dans Jean Bollack et Heinz Wismann, *Héraclite ou la séparation*, Paris (Editions de Minuit) 1972, 2e édition 1995.
45. "This seems miraculous, too much to hope for…", *ibid.* Où, dans quel autre texte trouve-t-on des prestidigitations mises au service du salut ?
46. "The very one…", p. 99.

Éléments sous droits d'auteur

L'appropriation, dans ces aveux, est flagrante. Le poème est lu comme une prière montée du désespoir, à la fois entendue et refusée par Dieu. Le message consolant et nourricier doit se retrouver, et donc être lu à tout prix. Le désespoir n'est là que pour montrer qu'il existe un espoir religieux plus fort. Tout du langage de la rupture, répondant à la rupture qui s'est produite dans l'histoire, est brisé, de part et d'autre. Contre Celan, et en faveur de la tradition[55], le combat pour Felstiner doit être commun et communautaire ; il n'a que faire d'une expérience poétique et politique irréductible. Les textes sont libres, à la disposition de tous ; le terrain attend d'être occupé ; les vides sont étoffés, ils sont évacués.

L'IMPASSE D'UNE RÉCUPÉRATION RELIGIEUSE JUIVE

Ce n'est certes pas l'interprétation d'un poème. Tel n'était pas le propos. L'ambition se veut plus « littéraire », en se faisant porter par le souffle de la foi, que critique[56]. L'exercice tend à une préservation quasi phonique de valeurs et de polyvalences. La recherche d'équivalences reste ouverte. Les choix se font selon l'esprit du temps et des lieux, ils sont dispensés d'être précis. Le texte est utilisé comme un médium de l'identification et de l'empathie thérapeutique. Il en tire son dessein et ses effets. L'étude se donne l'apparence d'être problématique, mais l'indécision formelle procède de la fermeté d'une conviction. Elle ne reconnaît pas la fidélité, toute individuelle, d'un soi devant soi. La solidarité n'a rien d'une adhésion ou d'une soumission à une croyance. Le poème le montre explicitement, parmi les autres.

Le parti pris de Felstiner pourrait être opposé à celui de Weber, d'Allemann et de Bücher, ou encore de Konietzny parce qu'il ne néglige pas les références juives, mais il les concentre arbitrairement pour en

---

55. "...medieval German..., with the prophet's Hebrew behind it, constitutes the only kind of memorial that still counts for him" (Felstiner, *loc. cit.*, p. 100). Et avant ? Et l'engagement de la personne ne « compte » pour rien ? Pour la continuité, toujours, de ce qui est sur sa voie, »unterwegs« : "made its way", "from the prophet Isaiah's pre-Christian Hebrew to Saint Jerome's... Latin to Meister Eckhart's... German and then into Paul Celan's lyric voice, the messianic word underway – »unterwegs« – and translated (jusqu'à J.F.) through time" – le temps de la parole et des porte-parole.
56. Depuis la rédaction de ces pages, Felstiner est revenu sur ce poème dans sa monographie, *Paul VCelan, Poet, Survivor, Jew*, New Haven et Londres : Yale University Press, 1995, pp. 248-252, sans modifier son interprétation essentiellement religieuse : du « lien » ("band") il passe par apophonie à l'« alliance » (»Bund«) du peuple d'Israël avec son dieu, « à travers les paroles adressées à Isaïe, puis à Eckhart, jusque dans la propre voix de Celan ». Dans cette continuité « l'alliance tient bon » (p. 250). Une parole messianique traverse les âges (p. 249).

Éléments sous droits d'auteur

cette assurance. La science littéraire pourrait se sentir obligée de considérer la prétention pour ce qu'elle est, devant l'attente d'une vraie lecture.

DE L'HÉBREU QUE L'ON A PU FAIRE PASSER EN ALLEMAND

Le « lui aussi qui… » n'est pas un autre – bien que ce ne soit pas le « tu », mais l'état plutôt d'un abandon à la langue, d'une traversée en effet des paroles où chaque syllabe est chargée de virtualité de meurtres. Il suffit pour cela de redire les phrases, d'Eckhart comme d'un autre, sans rien y changer pour entendre ce qu'elles disent, et qui est loin du dieu intériorisé. L'écoute est radicale, et donc coupée. Le toi est entré dans cette altérité – ainsi il est « tu », et il a son « tu », pouvant écrire, à savoir ne pas écrire sans abolir cette langue écoutée.

Si maintenant l'identité, comme il est nécessaire, conduit au non et à la négation de l'altération, le toi sera l'autre, au terme de sa visée, la vraie Jérusalem des juifs, la meurtrie, dont en entrant dans l'univers poétique, il s'est coupée. Sa propre contradiction seulement est capable de contredire. Une poésie, la sienne, s'oppose à une autre, à la sacralité ; ce sera la droiture du refus, et d'une résistance, contre l'ascension de l'élévation par le salut, du côté, il faudrait préciser : *aux côtés* de la mort, contre la célébration d'une vie qui tue, mais aussi du côté des ténèbres, et de la flamme qu'on leur arrache, contre l'illumination, serait-elle intérieure.

La dialectique a sa rigueur. La Jérusalem des religions a été absorbée par le chant et les cultures qui s'en réclament. Le *tu* s'est voué à elle, à qui l'on parle, comme chacun des autres poètes, au moment où il a fait des vers. Mais il s'est plus fortement encore engagé, au cours même des massacres, à dire dans le chant ce qu'il en est du chant, à ne pas s'arracher, mais à dénoncer la lourde menace des arrachements. C'est l'unique article de foi. Il fallait avoir quitté en poésie une Jérusalem, et donc un attachement, pour ne se rattacher à rien, ce qui est le rien, et faire voir ce qu'on avait en poésie fait avec l'autre Jérusalem. Cela se lit exactement deux fois et de deux manières, l'une dans les victimes de la célébration de l'autre. Elle ne survit qu'en ce point où le refus d'un chant parvient à dire cette cendre dans un autre, fait de cendre, avec les mots d'Eckhart.

Éléments sous droits d'auteur

Le mystique rhénan, à travers son éditeur et traducteur Quint, fournit au survivant des camps d'extermination, avec le mot germanique modernisé (et le »Ge-« qu'il faut) le lieu de l'exercice de la concentration. La mémoire ne peut se dire de façon plus allemande qu'avec ce »Gehugnis« si rare (pour »gehochniss[68]«), et c'est donc au cœur de la redite et reprise, sur le fond de l'anéantissement, que le lien coupé peut être retissé, « à nouveau » trouver une nouvelle texture poétique – sinon elle serait allemande et coresponsable de tout. Il n'y a plus de Jérusalem que dans cette réplique qui nomme les auteurs d'une culture de l'exclusion.

La fameuse langue qui parle (»Sprache«, vers 9) est là figurée comme deux fois – parlée, comme elle l'est, puis divisée, arrêtée et refaite. L'exil du poète *super flumina* s'accomplit là, dans le cachot d'une « tour[69] » qui prend appui sur toutes les dominations. La langue s'y casse dans l'éloignement, s'y défait. Ce sont les morceaux de langue, »Sprachbrocken«, comme le dit d'elle-même la langue allemande. Elle se dit corrompue ; ce qu'elle est devenue, la vase, se rompt comme un mauvais pain. La fragmentation sera totale. On l'absorbe comme une mauvaise potion pour répondre.

Des droites s'élèvent, se dégagent de la noirceur ; la domination est niée. À la fin, c'est le retournement : dire de l'hébreu en allemand, le suprême tour de force. La coupure est poussée jusqu'à ce degré de restitution qui ne peut se dire que retraduite et néantisée : « kumi », et « ori »[70]. Les deux mots superposés esquissent une verticale. Les nœuds se renouent, dans ce néant-là, et la lumière rejaillit de l'abîme.

68. On fait fausse route évidemment quand au lieu d'insister sur l'unité et la continuité d'une germanité, incluant le « Fortleben » et l'utilisation politique d'Eckhart, on croit devoir lui rendre, comme le fait Felstiner (*op. cit.*, p. 249), l'innocence d'une pureté primitive. La permanence de la parole divine joue à contre-sens. Dans la perspective de Celan, la préparation remonte à ces ancêtres-là.
69. Voir Jean Bollack, *Pierre de Cœur*, Périgueux 1991, p. 40.
70. D'une part, les mots transcrits sont de l'hébreu, du non-allemand, et de ce point de vue un aboutissement, et un refus. Mais rien n'empêche de renverser la perspective et reconnaître les éléments d'une resémantisation propre à la langue de Celan, bien que les mots soient une citation et imprimés en italique. On peut donc essayer de considérer les syllabes comme éléments constitutifs, comme le fait François Turner, pour ces mots de la fin aussi.

Éléments sous droits d'auteur

Henri Meschonnic
Vers une Jérusalem du Langage

Gloires 137

1
Sur les fleuves de Babylone où dans nos chaînes oui dans nos larmes
Nous nous souvenions de Sion

2
Sur les saules de là-bas
Nous avions mis nos cithares

3
Car ils cherchaient de nous nos gardes-chiourmes des paroles de chants et nos oppresseurs de la joie
Chantez pour nous d'un chant de Sion

4
Comment chanterons-nous le chant d'Adonaï
Sur la terre de l'étranger

5
Si je t'oublie Jérusalem que ma main droite oublie

6
Que ma langue colle dans ma bouche si je n'ai pas ton souvenir en moi
si je ne porte pas Jérusalem
Sur le sommet de ma joie

7
Souviens-toi Adonaï des fils d'Edom le jour de Jérusalem qui disent à nu à nu
Jusque au fond en elle

8
La fille de Babylone est la déchirée bonheur à qui achèvera pour toi
De te payer ce que tu nous a payé

9
Bonheur à qui empoigne et éclate tes petits contre le roc

Assez de traductions – elles se recopient presque toutes – traduisent, essaient de traduire le sens des mots. C'est-à-dire des laisses de langage dont n'est retenu que le discontinu, chaque mot selon son sens,

Éléments sous droits d'auteur

l'un après l'autre, une phrase après l'autre. Il n'y a que des variantes mineures du sens : des *saules* pour l'un, des *peupliers* pour l'autre ; des *harpes*, des *lyres*, ou des *cithares*. Comme on a toujours fait et qu'il semble qu'on ne peut pas faire autrement.

La séparation entre les langues a sa préparation et son homologue dans la séparation entre les unités de la langue. C'est le régime, le règne du discontinu, c'est le bon sens, qui sépare entre du son et du sens, entre la forme et le sens, comme il sépare entre les mots, entre les phrases, entre les langues. Ainsi va le langage, et la traduction communément.

Pourtant, en même temps, chacun a une tout autre expérience du langage. C'est qu'à travers les unités discrètes du discontinu court le continu, le continu du rythme et les entremêlements de tous les rythmes (linguistiques, rhétoriques, poétiques), le continu de la prosodie et les entremêlements des consonnes, des voyelles comme une matière sérielle. La matière, non du sens, mais de la signifiance. Une sémantique sérielle.

Selon l'écoute du discontinu seul, les unités sont les mots. Selon l'écoute du continu, l'unité est le discours, le système du discours : le poème.

C'est le poème, ici, que j'ai voulu traduire. Son réseau de rappels, qui fait que les unités-mots se prolongent en échos, se continuent, partiellement, aspectuellement, les unes dans les autres, se communiquent les unes aux autres quelque chose qui n'est pas du sens, mais qui obscurément s'y rapporte, puisqu'il fait partie de leur activité, et qu'on peut appeler leur force. Ce sont des vases communicants.

Ainsi le premier verset a trois séquences qui se répondent, en nombre de syllabes, en finales, et par l'écho du *cham* et du *gam* : *cham* ya*chavnu*, *gam* bahi*nu*, bezokhré*nu*. Si on traduit le sens, on voit que les traducteurs ont assis les Hébreux ou, plus gravement, les ont fait siéger, et même l'un d'entre eux prétend qu'ils y habitaient, là, alors qu'ils sont en exil. Il est vrai que *yachav* peut avoir tous ces sens. Plus une nuance éventuelle, et c'est ici le cas, d'emprisonnement, mais elle est absente des traductions. Mot à mot : « là nous étions assis » (ou « nous restions »). Puis, « aussi (*gam*) nous pleurions ». Puis l'infinitif construit, qui équivaut au tour « en nous souvenant de ». Et trois fois le *-nu* final, le suffixe de la première personne du pluriel, « nous ».

Éléments sous droits d'auteur

J'ai cherché un équivalent rythmique et prosodique, pour tenir à la fois le sens et la force, selon un autre sens du sens que celui du signe. D'où le détour : « où dans nos chaînes » pour rendre la valeur occultée de *yachav* ; « *oui dans nos larmes* » pour rendre la reprise *cham-gam* ; « *Nous nous souvenions* », qui tourne autrement le tour d'origine, en garde le sens, et la relation est inversée et conservée à la fois, pour garder au maximum les échos, qui font *chanter* les mots entre eux.

Le premier mot, « sur », *'al*, a posé un problème aux traducteurs qui n'acceptaient pas le sens diffus, si je peux dire, de *'al*. Refusant de voir les Hébreux au-dessus de l'eau, ils les ont mis au bord de l'eau : Segond – « sur les bords » ; le Rabbinat : « sur les rives » ; la Bible de Jérusalem : « au bord des fleuves » ; Samuel Cahen : « près des fleuves », et Dhorme aussi ; Chouraqui seul a mis « sur les fleuves », ce qui était déjà le parti de la Septante de saint Jérôme. Le monde latin chrétien a répété pendant des siècles *Super Flumina Babylonis*. Si les traducteurs avait peur de se mouiller, en mettant *sur* et, se croyant plus raisonnables et en sécurité en restant au bord de l'eau, d'une part ils affaiblissaient la force diffuse de la préposition, d'autre part ils effaçaient la concordance qui reprend ce *sur* aux versets 2, 4 et 6 dans le verbe *a'ale* du verset 6.

Une autre chaîne marquante est celle du rythme sémantique qui répète le mot du « chant », *chir*, aux versets 3 et 4, mais qui enchaîne aussi avec le double thème des emprisonneurs, *cham chea*lénu *cho*vénu, « là ceux qui nous avaient pris nous demandaient », et de l'oubli de Jérusalem, im-*ech*kahekh yeru*cha*laïm (v. 5), inverse du souvenir, qui est inscrit dans le corps, *lech*oni, « ma langue » (v. 6). Le thème passe par « *roch* simhati » (v. 6) et s'inverse, comme tout le sens du texte, au verset 8, avec « ha*che*duda / a*ch*rei cheye*ch*alem – la dévastée / heureux qui fera payer » et la reprise de *ach*rei au dernier verset. De là ma traduction du v. 3 : « car ils cherchaient de nous nos gardes-chiourmes », « bouche » et non « palais » au v. 6, « la déchirée » au v. 8. Non pour imiter les sonorités de l'hébreu en français, mais pour refaire une chaîne là où il y a une chaîne.

Après des siècles de sauvagerie humaine, on aurait aimé, aujourd'hui, que le texte s'arrête au verset 6, et ne tourne pas comme il fait dans son dernier tiers. Mais sa cruauté est historique, et située, par le défaite et l'exil. Surtout, il n'y a qu'une bonne chose à faire, avec la sauvagerie, c'est ne pas l'édulcorer. Ne pas atténuer la violence du texte

Éléments sous droits d'auteur

Saint-John Perse, et compromis (les deux sont liés) dans un rapport au monde qui lui dit oui, qui est celui d'une adoration vague, et d'une acceptation du monde et de son histoire, et cette attitude, ni humainement ni poétiquement, je ne peux la partager. Quant à sa théologie, je ne m'y aventure pas.

Gloires, parce que, par exemple, au psaume 22, il y a la chaîne de *tehillot* (v. 4), *tehllati* (v. 26), *yehalelu* (v. 27), que je traduis « des chants de gloire », « mon chant de gloire », « chanteront la gloire », et il m'a semblé que le ton et le tonus du mot français avaient la teneur théologique requise (voyez le *Littré*), le sublime d'un rapport au divin, sans la nuance qui me rend *Louanges* inacceptable. Je dis *je* parce que je ne connais pas de rapport au langage qui ne soit subjectif ; C'est par cela même qu'il entre en relation, et qu'il court sa chance.

Les blancs de ponctuation sont ceux que j'ai proposés dans les *Cinq Rouleaux* (Gallimard, 1970 ; dernière édition, 1995) et *Jona et le signifiant errant* (Gallimard, 1981), et d'autres fragments bibliques qui ont paru dans des revues. Ce sont des équivalents rythmiques, dans leur hiérarchie, des accents disjonctifs-conjonctifs du verset biblique, les *te'amim*, dont le nom même dit que le rythme est du corps, que le rythme est dans la bouche : *ta'am*, le goût.

Il saute aux yeux que les autres traductions, soit impriment en continu comme de la prose (la Septante, le Rabbinat), soit prennent comme unité typographique le verset – ce qui est juste, puisque le verset est l'unité rythmique dans la Bible (Samuel Cahen), soit divisent le verset en plusieurs lignes inégales, ce qui poétise, ou plus exactement *versifie* l'apparence, le rythme visuel, et, malgré de bonnes intentions, *trahit* l'anthropologie biblique, qui ignore l'opposition grecque entre les vers et la prose. Certains (Segond, Dhorme, la Bible de Jérusalem) suivent la disposition de saint Jérôme (du moins dans l'édition *Biblia sacra iuxta vulgatam versionem*, Stuttgart, Würtembergische Bibelanstalt, 1969) sur trois lignes, ce qui donne la même valeur pausale à l'accent disjonctif *revi'a* (qui marque « Babylone »), important mais secondaire, à la césure majeure du verset *atnah*, faussant la hiérarchie interne. Chouraqui, en 1976, mettait le verset sur quatre lignes, donnant la même valeur à l'accent secondaire fort *revi'a*, à l'accent secondaire faible *dehi* sur *yachavnu*, et à la césure *atnah* sur *bakhinu*, brouillant encore plus gravement la

Éléments sous droits d'auteur

rythmique du verset. Il est revenu, en 1985, sur une division simplifiée, binaire. Mais elle continue de fausser la rythmique, et elle joue le jeu trompeur de l'allure versifiée.

Je maintiens une typographie qui respecte seule la hiérarchie et le primat de la rythmique des *te'amim*.

En accompagnement de cette traduction, et du texte hébreu, je joins sa transcription phonétique pour les non-hébraïsants, les mots numérotés pour les situer dans le repérage d'un mot à mot à visée uniquement indicative du sens des mots et de la forme de leur construction. Quelques traductions présentent fragmentairement la chaîne interprétative[1], ne serait-ce que pour faire sentir au non-hébraïsants, par leur comparaison même, que ce n'est jamais la Bible, qu'on lit, malgré la présentation qui plus elle veut se faire passer pour la Bible, plus elle vous trompe, mais on ne lit, hors de l'hébreu, que des traductions.

La seule justification, pour insister sur ce truisme, c'est de mettre à découvert ce qu'on finit par ne plus voir, si longue est la coutume, qu'à l'inverse d'autres mondes culturels – le monde arabe et musulman avec l'Islam, l'Inde, la Chine, le Japon – dont les textes fondateurs sont dans leur langue, cultures de continuité, l'Occident ne s'est fondé que sur des traductions et, pour le Nouveau Testament, fondement du christianisme, des traductions de traductions de traductions. Au point que justement on tend à l'oublier. Et si l'anglais et l'allemand ont eu un original second, avec la *King James Version* et avec Luther, le français n'en a jamais eu.

1. 1) La Septante, dans l'édition *Septuagint, Greek and English Old Testament and Apocrypha*, Londres, Samuel Bagster, 1976 ; 2) La Vulgate, édition citée ; 3) Samuel Cahen, 1830 (Les Belles Lettres, 1994) ; 4) Louis Segond, 1874 ; 5) le Rabbinat, 1899 ; 6) la Bible de Jérusalem, 1955 ; 7) Dhorme (Gallimard, la Pléiade, 1959) ; 8) Chouraqui, *Louanges*, Desclée de Brouwer, 1976 ; le même, 1985.
Brèves remarques sur ces traductions : 1) S. Cahen ajoute des gloses, mais garde la forme orale des noms propres, c'est le mouvement romantique vers la spécificité ; 2) Segond a trouvé une certaine simplicité, malgré le caractère archaïsant académique de « ma droite » (v. 5) ; 3) le Rabbinat, avec des passés simples au lieu des imparfaits, enfonce le peuple hébreu dans un passé révolu, mort au présent, et son langage, tout notionnel, et augmenté de gloses, n'a aucune beauté ; 4) la Bible de Jérusalem, avec Yahvé, archéologise, autre moyen, insidieux, tout philologique, d'installer l'Hébreu dans un passé mort ; 5) Dhorme renouvelle le vocabulaire ecclésiastique (*cantiques*), mais sans le sens de la concordance nécessaire (*chanson, chant*), ni sans éviter la mièvrerie (*enfançons*) ; 6) Chouraqui, en 1976, ethnicise les nom propres, surenchérit sur le sens (*oui*, v. 3), garde le faux poétique archaïsant « ma droite », ajoute l'anachronisme « poème » (v. 4) et heideggérianise sans le savoir avec *poétiser* ; 7) en 1985, il ajoute le poétisme « glèbe » (v. 4), et perd toute la force simple du souvenir avec « mémoriser » (v. 6, 7), terme technique à valeur limitée, et j'ai déjà montré que « en marche » fausse le sens, même par rapport à Samson Raphael Hirsch.

Éléments sous droits d'auteur

Mot à mot

1 sur - fleuves/ Babylone// là restions/ aussi- pleurions /// dans-notre
1 2 3 4 5 6 7

souvenir/ Sion
8

2 sur-saules au milieu d'elle /// nous avons suspendu // nos harpes
1 2 3 4 5

3 que là demandaient ceux qui nous ont fait prisonniers/ mots-chant/ et nos
1 2 3 4 5 6 7

oppresseurs joie /// chantez pour nous // de chant Sion
8 9 10 11 12

4 comment// nous -chanterons chant (adonaï) /// sur // terre étranger
1 2 3 4 5 6 7

5 si-je t'oublie// Jérusalem/ oubliera droite
1 2 3 4 5

6 collera- ma langue/ à mon palais/ si-pas je me souviendrai de toi // si-pas je
1 2 3 4 5 6 7 8

monterai/ Jérusalem/// sur tête ma joie
9 10 11 12 13

7 souviens-toi (adonaï) des fils Edom// () jour Jérusalem// qui disent/
1 2 3 4 5 6 7 8

dénudez/dénudez/// jusque/ le fond en elle
9 10 11 12 13

8 fille-Babel // la dévastée // bonheurs qui fera payer à toi/// () ta récompense//
1 2 3 4 5

que tu as récompensé à nous
6 7

9 bonheurs // qui saisit et écrase () tes petits enfants// vers- le rocher.
1 2 3 4 5 6 7

Éléments sous droits d'auteur

David
(vers – 1000)
Psaume CXXII
Salut à Jérusalem

Quelle joie quand on m'a dit :
Allons à la maison de Yahvé !
Enfin nos pieds s'arrêtent
dans tes portes, Jérusalem !

Jérusalem, bâtie comme une ville
où tout ensemble fait corps,
là où montent les tribus,
les tribus de Yahvé,
est pour Israël une raison de rendre grâces
au nom de Yahvé.
Car ils sont là, les sièges du jugement,
les sièges de la maison de David.

Appelez la paix sur Jérusalem :
que soient paisibles ceux qui t'aiment !
Advienne la paix dans tes murs :
que soient paisibles tes palais !

Pour l'amour de mes frères, de mes amis,
laisse-moi dire : paix sur toi !
Pour l'amour de la maison de Yahvé notre Dieu,
je prie pour ton bonheur !

Extrait de la *Bible,* traduit sous la direction
de l'École biblique de Jérusalem
Les éditions du Cerf, Paris, 1973, pp. 855-856

Éléments sous droits d'auteur

Salomon
(– Xe siècle)
Le cantique des cantiques
(second poème)

J'entends mon bien-aimé.
Voici qu'il arrive,
sautant sur les montagnes,
bondissant sur les collines.
Mon bien-aimé est semblable à une gazelle,
à un jeune faon.

Voilà qu'il se tient
derrière notre mur.
Il guette par la fenêtre,
il épie par le treillis.

Mon bien-aimé élève la voix,
il me dit :
« Lève-toi, ma bien-aimée,
ma belle, viens.
Car voilà l'hiver passé,
c'en est fini des pluies, elles ont disparu.
Sur notre terre les fleurs se montrent.
La saison vient des gais refrains,
le roucoulement de la tourterelle se fait entendre
sur notre terre.
Le figuier forme ses premiers fruits
et les vignes en fleur exhalent leur parfum.
Lève-toi, ma bien-aimée,
ma belle, viens !
Ma colombe, cachée au creux des rochers,
en des retraites escarpées,
montre-moi ton visage,

Éléments sous droits d'auteur

Jérémie
(– VIIᵉ/– VIᵉ siècle)
Première lamentation

Quoi ! elle est assise à l'écart,
la Ville populeuse !
Elle est devenue comme une veuve,
la grande parmi les nations.
Princesse parmi les provinces,
elle est réduite à la corvée.

Elle passe des nuits à pleurer
et les larmes couvrent ses joues.
Pas un qui la console
parmi tous ses amants.
Tous ses amis l'ont trahie,
devenus ses ennemis !

Juda est exilée, soumise à l'oppression,
à une dure servitude.
Elle demeure chez les nations
sans trouver de répit.
Tous ses poursuivants l'atteignent
en des lieux sans issue.

Les chemins de Sion sont en deuil,
nul ne vient plus à ses fêtes.
Toutes ses portes sont désertes,
ses prêtres gémissent
ses vierges se désolent.
Elle est dans l'amertume !

Ses oppresseurs ont le dessus,
ses ennemis sont heureux,

Éléments sous droits d'auteur

Qushayri
(986-1073)
Prélude au Livre de l'Ascension

L'Envoyé de Dieu était dans l'appartement d'Umm Hâni
étendu après avoir fait la prière du soir
et rejoint la chambre à coucher
à son chevet une boîte de cure-dents
lorsque vint à lui Gabriel
l'Envoyé se leva et lui dit :
– Qui es-tu ?
– Je suis Gabriel
– Bienvenue à toi
– Réponds à ton Seigneur, Mohammad
– Ordonne, j'obéis
– Prends ta tunique et habille-toi
il s'exécuta Gabriel le prit par le côté
et le poussa vers la sortie
à la porte un ange avec la monture appelée Burâq
elle était attachée à une chaîne d'or
son visage est un visage humain
mais son museau est chevalin
le réseau de ses veines
des branches de corail serties de perles
sa mèche un saphir roulé de lumière
ses oreilles des émeraudes
ses yeux brillants comme Vénus et Mars
les pieds blancs elle a deux ailes d'aigle
qui dégouttent comme de joyaux d'argent
de perles de verre de coquillage
sa queue de génisse est d'argent

Éléments sous droits d'auteur

bête tissée dans la jacinthe et le corail
en elle court le souffle humain
son envergure est celle du cercle lunaire
plus qu'onagre moins que mulet
ses sabots de veau sont d'émeraude
ventre d'argent col poitrail dos d'or
ses pas flottent entre ciel et terre
son regard embrasse les confins
le prophète s'approcha d'elle
elle s'écarta vers Gabriel
qui caressa sa crinière et lui dit :
– N'as-tu pas honte Burâq
de tous ceux qui t'ont monté
il n'y a pas plus illustre que Mohammad

et ils m'emmenèrent jusqu'à la terre de Palestine
et me voici face à une femme aux grandes jambes
relevant la traîne de son bel habit
portant un collier de perle de la poitrine aux épaules
debout au cœur de l'œil, Gabriel dit :
– Sais-tu qui est celle-là ?
– Dieu seul le sait
– C'est le monde, il fut paré pour toi
– Je n'en ai pas besoin
je poursuivis mon chemin une heure
voilà qu'on m'interpella à droite
– Mohammad ô Mohammad
je me suis retourné Gabriel dit :
– Sais-tu qui c'est ?
– Dieu seul le sait
– C'est le judaïsme qui te réclame
si tu réponds ta communauté sera juive
– Je n'en ai pas besoin
nous continuâmes le chemin
on me héla à gauche
– Mohammad ô Mohammad
Je me suis retourné Gabriel dit :
– Sais-tu qui c'est ?
– Dieu seul le sait

Éléments sous droits d'auteur

– C'est le christianisme qui te réclame
si tu réponds ta communauté sera chrétienne
– Je n'en ai pas besoin
jusqu'à ce que nous aboutîmes au Temple à Elia
ils m'y descendirent
Gabriel frappa un disque de son doigt
et le perfora et dans le trou il attacha Burâq
puis Gabriel appela Michael
qui appela à son tour un autre ange
qui était à sa droite
ils sont les gardiens du paradis
ils envoyèrent l'échelle
qui fut portée du Jardin Firdaws
échelle incrustée de perles
sur ses degrés les plus somptueuses pierres
jacinthes rouges jaunes perles
plaques d'argent d'or émeraudes
l'échelle fut descendue du Ciel au Temple
à sa droite quatre cent mille anges
à sa gauche quatre cent mille anges
mille anges devant mille autres derrière
chaque ange a deux ailes vertes

puis Gabriel porta le prophète
à chaque détour un ange couronné d'un diadème
fait de sa propre lumière qui rayonne sur ses ailes vertes
suivi d'un cortège de cinq cents anges
chacune de leur face est une lune pleine
ils entonnent : bienvenue à toi Mohammad
l'intervalle entre deux degrés
est un voyage de quarante ans
dans le premier degré logent mille anges
dans le deuxième deux mille
dans le troisième trois mille
et ainsi de suite le long des cinquante-cinq degrés

Traduit de l'arabe et adapté par Abdelwahab Meddeb
Kitâb al-Mi'râj, éd. A. H. Abdelkader, Le Caire, pp. 43-45

Éléments sous droits d'auteur

*Judah Halevi**
(avant 1075-après 1141)
La complainte de Jérusalem

Mon aimé, as-tu oublié comme tu reposais dans
mon sein – pourquoi m'avoir vendue en esclavage ?
Ne t'ai-je point suivi sur une terre aride ?
En sont témoins Seïr, le mont Paran, Sinaï et Sin !
Mon amour allait vers toi, j'étais l'objet de ton désir –
comment peux-tu accorder ma gloire à d'autres ?
Poussée jusqu'à Seïr, emportée vers Kedar,
éprouvée dans la fournaise de la Grèce,
écrasée par le joug Mède : quel autre sauveur
à part toi et quel prisonnier d'espoir sinon moi ?
Prête-moi ta force car mon amour sera pour toi.

Traduit de l'hébreu par Emmanuel Moses

* Judah Halevi : le plus grand poète hébreu de l'âge d'or du judaïsme espagnol. Né à Tudèle, il vécut à Grenade puis s'installa à Tolède et à Cordoue. En septembre 1140, après un long et périlleux voyage maritime, il arriva à Alexandrie pour y mourir sans avoir pu se rendre en Terre sainte, le but de son voyage. Ses « Poèmes de Sion » où, personnifiée par « l'amante », Jérusalem se plaint de la désaffection de son « aimé », Dieu, où la réflexion du poète s'exerce inlassablement sur la condition d'exil et de Rédemption n'ont probablement d'équivalents que les Psaumes (*E. M.*).

Éléments sous droits d'auteur

Ni éloignée de la Libye ;
L'Asie touche à mes frontières ;
Dans mon voisinage est la mer Océane ;
En volant sur sa surface, on venait à moi ;
En traversant ses vastes flots,
On abordait aux rivages de l'Asie,
Mer autrefois renommée
Par le fracas de ses gouffres profonds.

Traduit de l'arménien par Ed. Du Laurier
Recueil des Histoires des Croisades
Tome 5, « Documents arméniens »
Imprimerie Impériale éd., Paris, 1869

Éléments sous droits d'auteur

Jalâl od-Dîn Rûmi
(1207-1274)
La Mosquée Éloignée

388-394

Comme David rencontra de graves difficultés[1]
à bâtir en pierre la Mosquée Éloignée[2],
Dieu lui révéla : « Abandonne ce projet,
tu ne pourras réaliser cette construction.
Il n'est pas dans Notre Ordre que tu ériges
cette Mosquée Éloignée, ô être choisi. »
– « Toi qui connais les secrets, quel est mon
crime ? Pourquoi m'interdis-tu cet acte ? »
– « Sans avoir commis de crime, tu es responsable
de plusieurs morts ; bien des gens ont subi
l'injustice : elles ont été victimes de ta voix,
elles ont rendu le dernier soupir en l'écoutant.
Beaucoup de sang a été répandu à cause
de ta voix, de ton beau chant qui ravit l'âme…

406-407

… La Mosquée ne sera pas édifiée par ton travail
et ta force : c'est ton fils qui l'élèvera ; son acte
est ton acte ; homme de sagesse, sache que les
fidèles sont liés par une union pérenne. »

---

1. Chaque vers du poème original (composé de deux hémistiches) correspond à deux vers de notre traduction.
2. Le Temple de Jérusalem ainsi nommé au Coran, voir XVII, 1 : cf. le commentaire que consacre Tabari à ce verset, dans le présent ouvrage p. 69.

Éléments sous droits d'auteur

Lorsque Salomon commença la construction
– sainte comme la Ka'ba, auguste comme Mina[3] -
splendeur et magnificence émanaient d'elle,
elle n'était pas triste comme d'autres bâtisses.
Dès le début, chaque pierre qui avait été
extraite du mont disait en clair : « Emmenez-moi ! »
Comme de l'eau et de la terre dont fut faite la maison
d'Adam, une lumière brillait des bouts de mortier.
Les pierres se déplaçaient sans être portées
et ces portes et ces murs s'animaient de vie.
Dieu dit que le mur du Paradis n'est pas laid
et inanimé comme n'importe quel autre mur ;
tel le mur du corps, il est doué d'intelligence :
la maison vit car elle appartient au Roi des rois.
L'arbre, le fruit, l'eau limpide, tous parlent
et conversent avec l'habitant du Paradis,
car le Paradis n'a pas été fait de matériaux,
il a été fait par les actes et les intentions.
Tout édifice est bâti d'eau et de terre morte
et cet édifice-là a surgi de la piété vive.
Tel autre ressemble au défaut de sa fondation,
et celui-là reflète la connaissance et l'action.
Trône, palais, couronnes, robes interrogent
l'habitant du Paradis et lui répondent.
Le tapis est replié sans l'aide du valet ;
la maison est balayée sans user du balai.
Vois la maison du cœur : dérangée par les soucis,
sans valet, elle fut balayée par le repentir.
Le trône a été avancé sans porteur ; le heurtoir
et la porte ont été le musicien et le chanteur.
La vie de l'éternelle Demeure existe dans le cœur :
ma langue ne peut la décrire, à quoi bon essayer ?
Lorsque Salomon se rendait chaque matin
à la Mosquée pour diriger les serviteurs,
il les exhortait soit par des sermons et des chants,

3. Référence à une autre station du pèlerinage, à la périphérie de la Mecque.

Éléments sous droits d'auteur

soit par des actes, prosternations ou prières.
L'exhortation par l'acte agit plus sur les gens
car elle atteint chacun qu'il soit sourd ou audient.

1288-1292
Chaque matin lorsque Salomon venait prier
à la Mosquée Éloignée, il voyait qu'une
nouvelle plante y avait poussé ; alors
il lui parlait : « Dis-moi ton nom et ton usage.
Qu'es-tu ? es-tu un remède ? quel est ton nom ?
Pour qui es-tu nuisible ? Pour qui utile ? »
Chaque plante lui révélait ses effets, son nom :
« Je suis vie pour celui-là, mort pour celui-ci,
poison pour l'un, sucre pour l'autre : tel est
mon nom inscrit sur la Table du Décret. »

1313-1316
A chaque moment, de ta propre pensée, croît
une nouvelle plante dans ta Mosquée Éloignée.
Comme Salomon, donne-lui ce à quoi elle a droit
connais-la, ne la repousse pas de ton pied,
car les diverses plantes surgissent pour
te raconter l'histoire de la terre ferme.
Canne à sucre ou simple roseau
la plante est l'interprète de la terre.

1355-1357
A son habitude digne Salomon allait
à la Mosquée aux premières lueurs.
Faisant ce qu'il faisait tous les jours
il voyait les nouvelles plantes de la Mosquée.
Le cœur à l'œil pur voit le secret, bourgeon
qui reste invisible aux gens du commun.

1373-1381
Salomon vit qu'une nouvelle plante
avait poussé dans un coin tel un épi.
Il vit une plante très rare, verte
et fraîche, sa couleur éblouissait la vue.

Éléments sous droits d'auteur

La plante le salua aussitôt, il lui rendit
le salut avec émerveillement.
Il dit : « Quel est ton nom ? parle, sans bouche. »
Elle répondit : « Je suis le caroubier, roi du monde. »
Il dit : « Quelle est ta particularité ? »
Elle dit : « Où je croîs, l'endroit devient désolé.
Moi caroubier je suis la ruine de la demeure[4].
Je détruis ce qui fut bâti par l'eau et l'argile. »
Alors Salomon comprit que son terme
était arrivé, il doit partir.
Il dit : « Tant que je suis là, pas un des fléaux
de la terre ne touchera cette Mosquée.
Tant que je suis ici et que j'existe
jamais la Mosquée ne connaîtra de dégâts. »

Masnavi, Livre IV
Traduit du persan par Jenia Jianfar et A. Meddeb

4. Allitération entre *kharrûb* (caroubier) et *kharâb* (ruine).

Éléments sous droits d'auteur

Torquato Tasso
(1544-1595)
Sur deux collines

III, 3

Ailes a chacun au cœur et ailes aux pieds
sans pourtant s'apercevoir de sa célérité ;
mais lorsque le soleil haut surgi fend
de ses rayons fervents les champs arides,
voici apparaître soudain Jérusalem,
voici Jérusalem montrée par tous,
voici qu'on entend Jérusalem saluée
par la clameur de mille voix unanimes.

III, 55

Jérusalem s'étend sur deux collines
d'inégale hauteur et en vis-à-vis.
Vers son milieu un val interposé
la divise de l'un à l'autre mont.
Trois de ses côtés sont d'accès ardu ;
de l'autre bord on y monte sans effort,
mais de très hauts murs défendent
la partie plane qui affronte Borée.

III, 56

La ville a où garder l'eau de pluie,
et des lacs et des sources vives ;
mais la terre autour est nue, stérile,
sans herbe ni fontaine ni rivière ;
on n'y voit point fleurir d'arbres gais
et superbes bravant les rayons d'été
sinon à plus de six milles un bois noir
et affreux hanté d'ombres funestes.

Éléments sous droits d'auteur

Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur !

(Athalie, III, 7)

Éléments sous droits d'auteur

Christian Frederich Schubart
(1739-1791)
La mort du Juif errant
(rapsodie lyrique)

Ahasver se traîne hors d'une sombre caverne du Carmel... Il y a bientôt deux mille ans qu'il erre sans repos de pays en pays. Le jour que Jésus portait le fardeau de la croix, il voulut se reposer un moment devant la porte d'Ahasver... Hélas ! celui-ci s'y opposa, et chassa durement le Messie. Jésus chancelle et tombe sous le faix ; mais il ne se plaint pas.

Alors, l'ange de la mort entra chez Ahasver, et lui dit d'un ton courroucé : « Tu as refusé le repos au Fils de l'Homme ;... eh bien, monstre, plus de repos pour toi jusqu'au jour où le Christ reviendra ! »

Un noir démon s'échappa soudain de l'abîme et se mit à te poursuivre, Ahasver, de pays en pays... Les douceurs de la mort, le repos de la tombe, tout cela depuis t'est refusé !

Ahasver se traîne hors d'une sombre caverne du Carmel... Il secoue la poussière de sa barbe, saisit un des crânes entassés là, et le lance du haut de la montagne ; le crâne saute, rebondit, et se brise en éclats...

> *« C'était mon père ! s'écria le Juif. Encore un !... Ah !... six encore s'en vont bondir de roche en roche... et ceux-ci... et ceux-ci ! rugit-il, les yeux ardents de rage ; ceux-ci ! ce sont mes femmes. Ah ! les crânes roulent toujours... Ceux-ci, et ceux-ci, ce sont les crânes de mes enfants. Hélas ! ils ont pu mourir ! mais, moi, maudit, je ne le peux pas ! l'effroyable sentence pèse sur moi pour l'éternité !*
>
> *Jérusalem tomba... J'écrasai l'enfant à la mamelle ; je me jetai parmi les flammes ; je maudis le Romain dans sa victoire... Hélas ! hélas ! l'infatigable malédiction me protégea toujours... et je ne mourus pas ! – Rome, la géante, s'écroulait en ruines ; j'allai me placer sous elle ; elle tomba... sans m'écraser ! Sur ces débris, des nations s'élevèrent et puis finirent à mes yeux... moi, je restai, et je ne puis finir !*

Éléments sous droits d'auteur

Albion était le parent des Druides ; et dans son état Chaotique de Sommeil, Satan et Adam et le Monde entier furent créés par l'Élohim.

Les champs d'Islington à Marybone[2]
A Saint John's Wood et Primerose Hill au Nord,
Étaient couverts par les piliers de Jérusalem,
C'est là qu'elle dressait ses piliers d'or.

Ses tout petits les parcouraient,
L'Agneau de Dieu pour compagnie
Avec la belle Jérusalem son Épouse,
Parmi les petites et vertes prairies.

Pancrass et Kentish-town reposent
Parmi ses hauts piliers dorés,
Parmi ses arches d'or lesquelles
Brillent sur le fond du ciel étoilé.

Auberges de la Guimbarde et de l'Homme Vert,
Mares où les garçons aiment se baigner,
Prés aux Vaches de la ferme Willan,
Devant Jérusalem ne cessent de briller.

Elle marche sur nos verts pâturages,
l'Agneau de Dieu à ses côtés,
Et tout Enfant anglais semble être
Enfant de Jésus et de sa moitié.

Elle pardonne fautes et péchés
Pour empêcher Babylone et le Cruel Og
Par la loi morale et vertueuse
De crucifier chez Satan, en sa Synagogue !

Que font ces bâtisseurs d'or
Auprès de Paddington en pleurs
Dominant cette ruine imposante
Où Satan au premier combat fut vainqueur,

Où Albion dormit sous l'arbre fatal
Et où, un couteau d'or entre les mains,

2. Tous les endroits cités étaient compris dans le plan d'urbanisation de Londres qui s'étendait au nord de la ville.

Éléments sous droits d'auteur

S'étourdirent en débauches de sang
Les Druides sacrifient des vies d'humains ?

Ils gémirent sur la Pierre de Londres,
Gémirent au bord du Tyburn, le ruisseau[3]*,*
Albion fit entendre son dernier râle,
Et les Monts Atlantiques frémirent en sursaut.

Le Spectre d'Albion s'arracha de ses Reins
Avec toutes les pompes de la Guerre !
Satan était son nom : en flammes de feu
Il dissémina ses Piliers Druidiques sur la terre.

Jérusalem tomba du Val de Lambeth
A travers ceux du Vieil Arc et du Peuplier,
Passa par Malden et traversa la Mer,
Hurlant à la mort, au malheur de guerroyer.

Le Rhin était rouge du sang des Hommes,
Le Danube charriait un flux de vermeil,
Sur les vagues de l'Euphrate se tenait Satan
Qui sur l'Asie projetait son orgueil.

Il flétrit la Colline de la douce Sion,
Des Nations de la Terre la sépara,
Il flétrit les portes de Jérusalem
Et dans un pays obscur naissance lui donna.

Il flétrit la Forme Humaine
Par lois de sacrifice pour le péché,
Jusqu'à en faire un ver mortel
Mais oh ! si translucide en son intériorité !

La Vision Divine ne voyait encore,
Encore Divine était la Forme Humaine
Pleurant dans un argile faible et mortel,
Ô Jésus, la Forme était encore la tienne.

Et tienne aussi la Face Humaine,
Et tiens le Souffle, les Pieds, les Mains

3. Le gibet, dit le Tyburn, se trouvait là où est maintenant situé Hyde Park. Les eaux tributaires du Tyburn furent détournées pour remplir les petits lacs de Regent's Park.

Éléments sous droits d'auteur

Mikhail I. Lermontov
(1814-1841)
Le rameau de Palestine

Ce poème a été inspiré par une visite faite par Lermontov auprès d'Andreï N. Mouraviev, un proche de la cour impériale qui venait de faire paraître *Voyage en Terre Sainte – 1830,* fruit d'un pèlerinage à Jérusalem. Cette visite, en 1837, se place la veille de l'arrestation du poète, condamné à l'exil au Caucase. Une « palme de Palestine », rapportée par Mouraviev, aura été offerte au poète par le voyageur, dans la pièce aux icônes où se tenait l'entretien.

Ce rameau suscite des images et des émotions associées à l'Orient : palmes, prière et pleurs... La Palestine évoquée ici n'est pas particulièrement chrétienne, comme le suggèrent les traductions disponibles, elle est un espace poétique et religieux, comme elle le sera plus tard dans le siècle, chez un Mallarmé ou un Gustave Moreau.

Les traductions françaises que j'ai consultées me paraissaient insatisfaisantes. J'en ai refait une presque entièrement, en tâchant de garder au texte le caractère octo- (déca-)syllabique et ïambique de l'original russe.

Dis-moi, rameau de Palestine
Où tu naquis, où tu fleuris,
De quels vallons, quelles collines
Tu fus naguère l'ornement.

Était-ce auprès du Jourdain aux eaux pures
Que te baignait la clarté d'Orient,
Ou si dans les monts du Liban les brises
nocturnes te berçaient avec douceur ?

Est-ce qu'ils priaient à voix basse,
Chantaient-ils de vieilles romances,

Éléments sous droits d'auteur

Tout en tressant tes palmes souples,
Les malheureux fils de Solyme ?

L'arbre vit-il encore, où l'on t'a pris ?
Fait-il signe, dans le jour éclatant
Au voyageur des solitudes,
De son chef à l'ample feuillage ?

Ou si, déraciné,
L'arbre, comme toi se dessèche,
Et la poussière se dépose
Sur son feuillage jaunissant…

Raconte-moi : quelle main pieuse
T'a apporté en ces parages ?
Était-ce un malheureux qui pleurait à ton ombre ?
Gardes-tu trace de ses larmes ?

Ou bien si quelque guerrier des saints combats
T'aura cueilli, le front serein,
A ton instar digne des cieux
Et sans reproche aux yeux des hommes et de Dieu…

Aux saints mystères dédié
Devant l'icône au cadre d'or
Tu te tiens, rameau de Jérusalem,
Gardien des choses sanctifiées.

Pénombre diaphane, clarté des lampes,
L'Arche et la Croix, symboles du mystère…
Tout est paix et tranquillité
Autour de toi, sous ta ramure.

Traduit du russe par Luc Barbulesco

Éléments sous droits d'auteur

saisit l'engeance de malheur
pour l'assommer contre le mur !

Dieu merci ! la vapeur s'apaise,
et la chaudière peu à peu
a cessé de gronder. Mon spleen
obscur et lourd s'est dissipé.

Et mon Pégase familier
pousse un joyeux hennissement ;
délivré de son cauchemar
il m'interroge du regard :

« Galopons-nous jusqu'à l'Espagne,
auprès du petit Talmudiste
devenu déjà grand poète,
de Jehouda ben Halevy ? »

Certes il devint grand poète,
tenant de la grâce divine
l'empire absolu sur les songes
et la royauté des esprits.

Il sut mettre en ses madrigaux
et sirventois religieux,
en ses ballades et chansons
l'ardeur brûlante de son âme

que Dieu regarde avec amour.
Jehouda fut un troubadour
égal aux plus glorieux maîtres
musiciens de la Provence,

de la Guyenne, du Poitou,
du Roussillon, et des provinces
où fleurit sous les orangers
le style galant des chrétiens.

Provinces où sous l'oranger
fleurit chrétienne courtoisie,
jetant leurs clairs rayons encore
au crépuscule de mémoire.

Éléments sous droits d'auteur

et la détresse dans son cœur :
elle a pour nom Jérusalem.

Depuis les jours de son enfance
elle fut son unique amour,
il tressaillait de tout son être
au seul nom de Jérusalem.

Silencieux et rougissant
l'enfant restait à écouter
quand à Tolède un pèlerin
venu des pays d'Orient

contait la désolation
et l'opprobre du lieu sacré
où brille encore sur le sol
la trace du pied d'un prophète,

où l'air est encore embaumé
par le souffle de l'Éternel :
« Oh ! quel spectacle lamentable ! »
Tel fut le cri d'un pèlerin

dont la barbe descendait, blanche
comme l'argent, jusqu'à la pointe
qui reprenait sa teinte noire,
signe de rajeunissement.

Un bien étrange pèlerin,
car son regard était chargé
d'une tristesse millénaire.
Il soupirait : « Jérusalem !

La cité populeuse et sainte
n'est aujourd'hui que solitude
où pullule l'engeance immonde
des chacals et des loups-garous ;

les serpents, les oiseaux de nuit
sont nichés aux murs qui s'effritent,
et par l'arc béant des fenêtres
pointe le museau du renard.

Éléments sous droits d'auteur

était la belle Mélisande,
dame du fief de Tripoli,

on sait comment le troubadour
épris d'un amour idéal
chanta la beauté inconnue
et ne put vivre en son château.

Il fallut en sortir. A Sète
il prit la mer, tomba malade
en cours de route, et c'est mourant
qu'il débarquait à Tripoli.

Mélisande lui apparut,
enfin il la vit de ses yeux
dans l'instant que l'ombre mortelle
allait éteindre son regard.

Sa dernière chanson d'amour
aux lèvres, il mourut ainsi
prosterné devant Mélisande,
dame du fief et de son cœur.

La ressemblance est merveilleuse
entre le sort des deux poètes.
Mais Jehouda était âgé
quand il prit la mer, lui aussi.

Comme l'autre, il mourut aux pieds
de sa dame, et sur ses genoux
posant le front à l'agonie
put voir enfin Jérusalem.

Extrait de *Romanzero (Mélodies hébraïques)*, 1851
Traduit de l'allemand par Louis Laloy
dans *Écrits juifs d'Henri Heine*, Paris, 1926

Éléments sous droits d'auteur

Paul Celan
(1920-1970)
Trois poèmes de Jérusalem

I

Il y avait
un air de figue sur ta lèvre,

il y avait
Jérusalem autour de nous,

il y avait
l'odeur du pin blond
sur le bateau danois, auquel allait notre gratitude,

il y avait moi en toi.

II

L'éclat, oui, celui-là
qu'Abu Tor
voyait venir sur nous à cheval, lorsque
l'un dans l'autre nous devenions orphelins, par excès de vie,
et non seulement depuis les racines des mains – :

une bouée d'or, surgie
des profondeurs du temple,
prenait la mesure du danger
qui silencieusement sous nous succomba.

III

Les pôles
sont en nous,
infranchissables

Éléments sous droits d'auteur

Abdi-Heba, La Bible, Matthieu l'Évangéliste, Flavius Josèphe, Eusèbe de Césarée, Le Pèlerin de Bordeaux, Egérie, Saint Jérôme, Augustin d'Hippone, Jean Rufus, L'évêque Sebèos, Baladhuri, Tabari, Ya'qûbi, Ibn Batriq, Maqdisi, Antaki, Nasiri Khosrau, Guillaume de Tyr, Benjamin de Tudèle, Harawi, Rabbi Petachia de Ratisbonne, Michel le Syrien, Rabbi B. R. Nathaniel Jacob ha Cohen, Ibn al-Athir, Rabbi Samuel ben Samson, Yaqût, Rabbi Jacob, Ibn Battûta, Isaac ben Joseph Ibn Chelo, Ibn Fadl-Allah 'Umari, Le Baron d'Anglure, Meshullam ben R. Menahem, Mujîr ad-Dîn, Obadia de Bertinoro, David Reubini, François-Charles du Rozel, Evliyâ Celebi, F. Marcel Ladoire, Voltaire, Constantin-François Volney, Chateaubriand, A. De Lamartine, George Robinson, Gogol, Gustave Flaubert, Herman Melville, Renan, E. M. de Vogué, Eliezer Ben Yehouda, Pierre Loti / David, Salomon, Jérémie, Qushayri, Judah Halevi, Grégoire Dgh'a, Ibn Matrûh, Anonyme, Jalâl od-Dîn Rûmi, Torquato Tasso, Racine, Christian Frederich Schubart, William Blake, Mikhail I. Lermontov, Heinrich Heine

Textes traduits de : akkadien, allemand, américain, anglais, arabe, arménien, espagnol, ancien français, grec, hébreu, italien, japonais, latin, russe, syriaque

Textes traduits par : Caroline Arnould, Luc Barbulesco, Martine Broda, Michel Elial, Bernard Flusin, Sylvie Fontaine, Gérard et Yvan Haddad, Magid El Housi, Shigemi Inaga, Jenia Jianfar, Pierre Joris, Maya Khelladi, Palmira La Riva, Jean-Yves Masson, Abdelwahab Meddeb, Henri Meschonnic, Anne Minkowski, Emmanuel Moses, Madeleine Neige, Guzal Osmanli, Colette Salem, Catherine Werchowki, Annick Yaiche, Helit Yeshurun…



ISBN 2-7068-1234-6
ISBN 2-911269-01-X

Prix 169 F

Éléments sous droits d'auteur